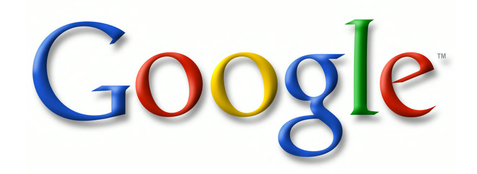


Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

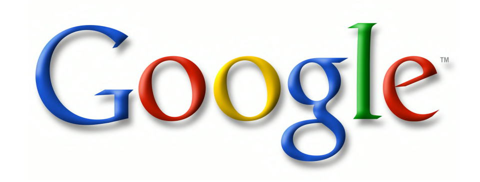
Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

+ *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
+ *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
+ *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
+ *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter `http://books.google.com` durchsuchen.



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

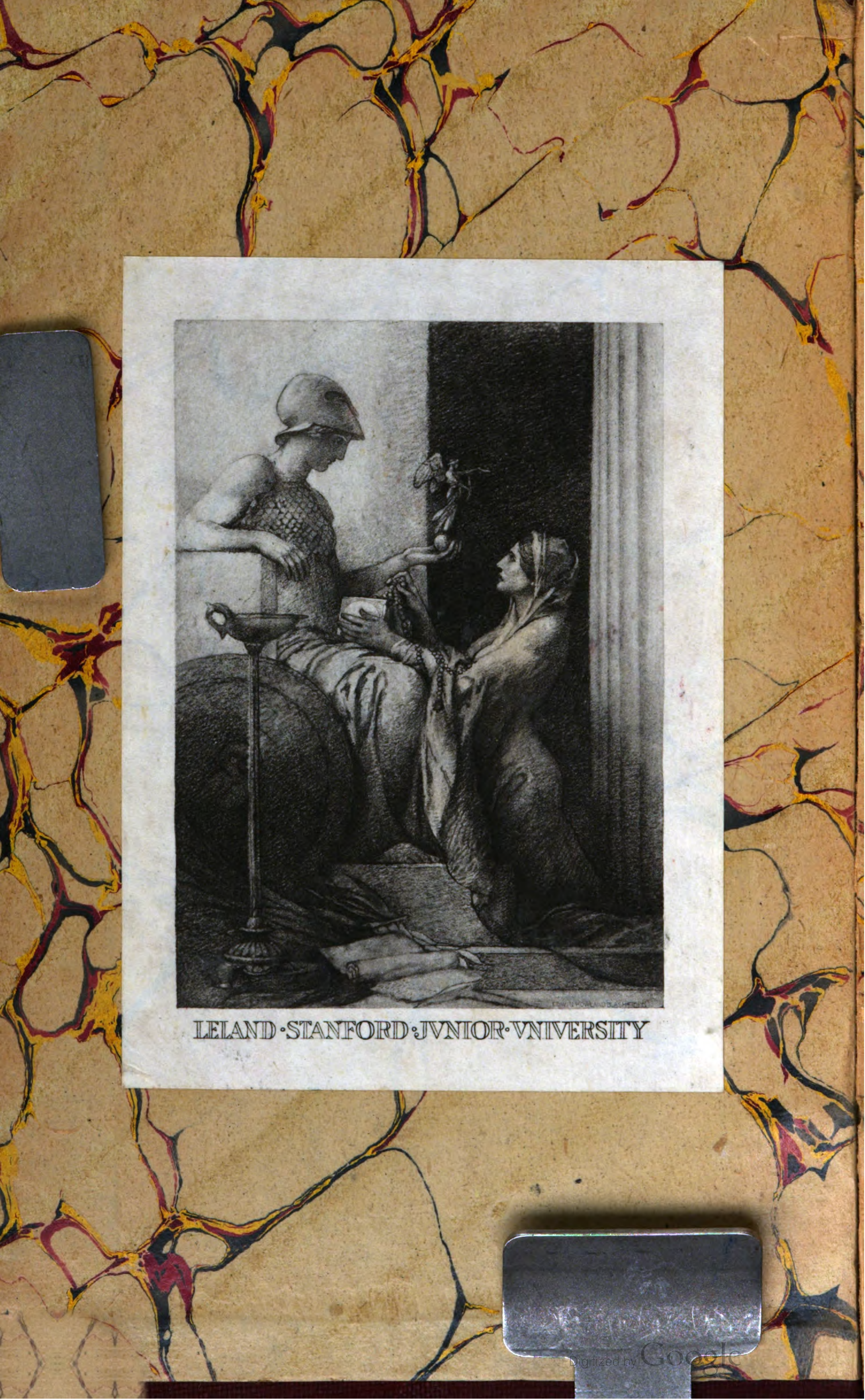
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

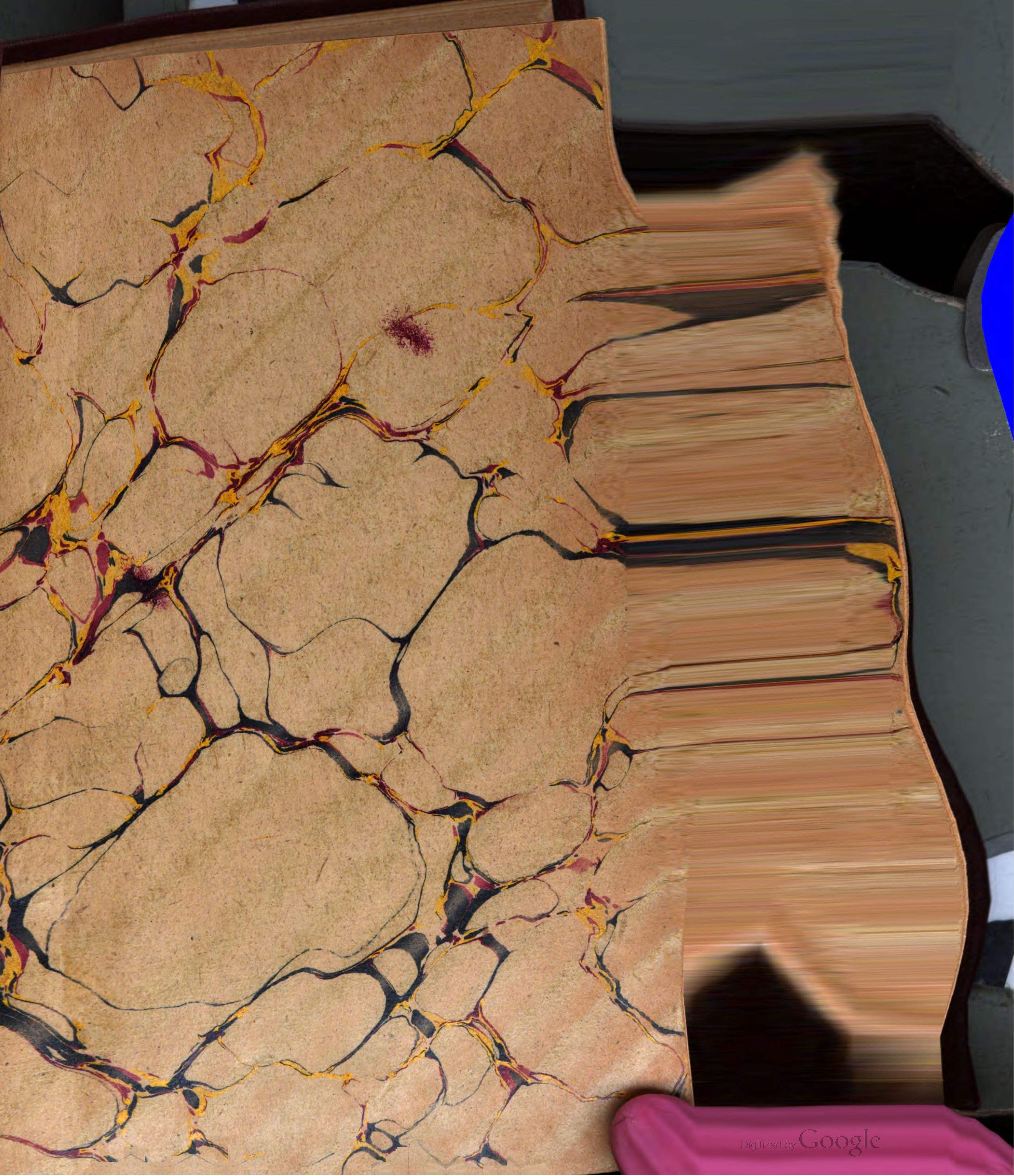
À propos du service Google Recherche de Livres

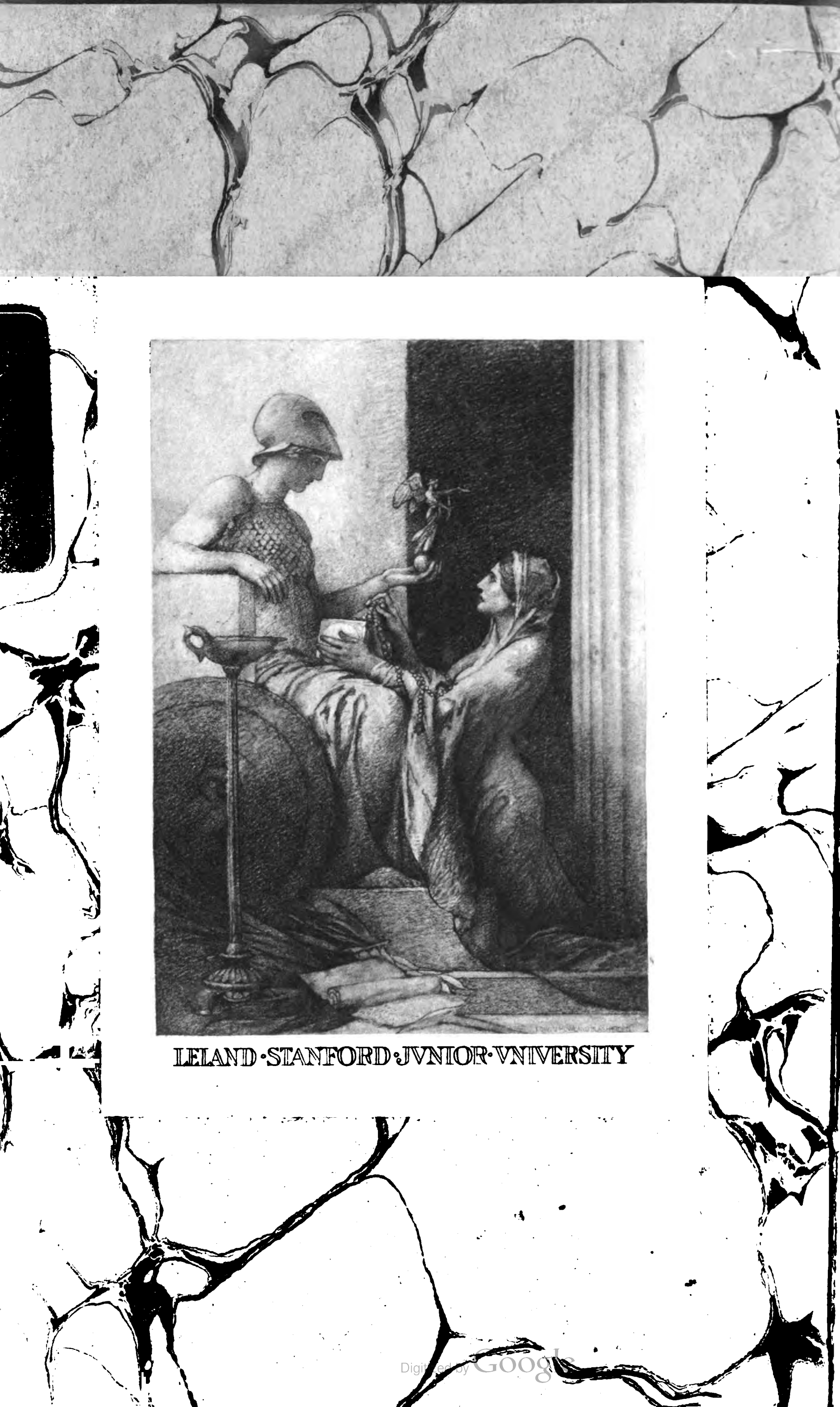
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Stanford University Libraries
3 6105 027 490 155

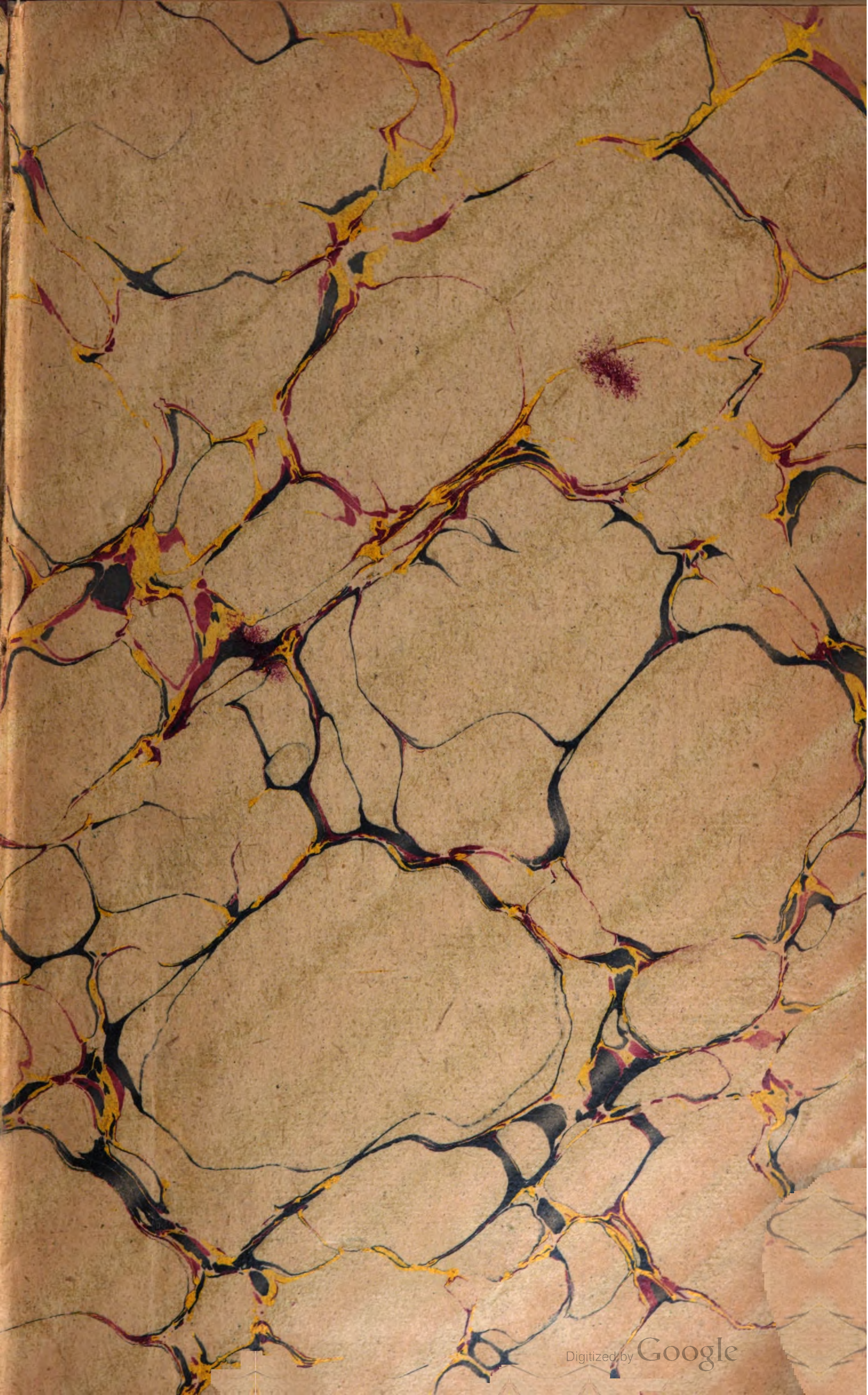


Digitized by Google


Digitized by Google


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES

DES

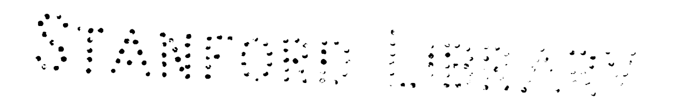
SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le Dr DARIEX**

NEUVIÈME ANNÉE. — 1899



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1899

Digitized by Google

193820

Digitized by Google

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

L'HISTORIQUE DE LA TÉLÉPATHIE

PAR ANDRÉ GODARD

Quelque opinion que l'on partage sur la valeur objective des observations télépathiques, il peut paraître intéressant de connaître si, avant que le mot fût créé, cette science psychologique avait existé dans l'antiquité à l'état de croyance populaire.

Oui, sans nul doute. A défaut des 10 000 traités ésotériques de l'Égypte, dont aucun ne nous est parvenu, la littérature grecque et celle de Rome abondent en preuves; et il est remarquable que la modalité des phénomènes ne diffère pas dans leurs récits de ce qu'elle apparaît aux observateurs actuels.

Mais quelle importance attacher au témoignage des poètes anciens? Une très grande, car ils enregistrent des fictions nées presque toujours de faits, normaux ou exceptionnels, dénaturés ensuite par l'imagination populaire. Ils nous transmettent l'opinion de leur époque ou celle des générations antérieures. Une réalité vit sous leurs légendes. Si l'on admet

Digitized by Google

que le polythéisme hellénique eut pour source les phénomènes de la nature, il paraît beaucoup plus probable que la seconde religion aryenne, celle des Mânes, si étrangement coexistante avec la première, naquit d'observations télépathiques, de même que la troisième, celle de l'initation éleusinienne, eut pour origine principale l'autosuggestion.

Avant d'examiner les récits particuliers, cherchons le rapport général que les croyances primitives peuvent présenter avec le souvenir de faits télépathiques. Quelle idée pouvait éveiller chez l'homme préhistorique la vue de la mort? Naturellement l'idée du néant. Ensuite, les dogmes polythéistes imaginèrent une survivance dans le Tartare ou l'Élysée. Or il est remarquable que la pensée populaire ne se détermina au fond ni vers ce néant ni vers cette immortalité parquée. Non seulement dans la race aryenne, mais chez presque tous les peuples, aujourd'hui encore chez les nègres de l'Afrique, la croyance de la vie future se précise dans deux conceptions : survivance quasi-matérielle; et protection ou persécution à l'égard des vivants, selon les honneurs ou l'oubli que le mort reçoit d'eux. Les religions positives n'influèrent pas sur le fond, mais seulement sur la forme de la religion des Mânes; ainsi, dans l'antiquité les esprits reviennent demander une sépulture, et au moyen âge, des prières. Or, quel phénomène, mieux que l'extériorisation psychique d'agonisants, leur manifestation à distance, a pu donner naissance à cette conviction universelle de rapports entre morts et vivants?

Pour préciser les traces de la télépathie dans l'histoire, il faut d'abord la définir comme un ordre de phénomènes spontanés et physiques. Auditifs ou visuels, ils se distinguent nettement des suggestions mentales et des lectures de pensée que l'antiquité connut aussi, témoin l'épreuve imposée par Nabuchodonosor à ses devins; ils n'ont rien de commun non plus avec les évocations dont fourmillent les vieilles littératures. Il faut encore les réduire, comme finalité, à l'annonce d'un seul événement, actuel, intéressant à la fois le sujet et l'objet; et écarter ainsi les inspirations du démon de Socrate, les hantises d'Apulée, certains songes prophétiques enregis-[illegible] par Tacite.

Digitized by Google

Parmi les légendes qui se rapportent à notre étude, il en est où l'origine télépathique n'a laissé que des traces fort confuses et dans certains détails secondaires, telles la fable d'Orphée, et celle de Castor et Pollux, remarquable seulement à cause de la fréquence, signalée par Gurney, des hallucinations entre jumeaux.

Mais dans les cas évidents, la modalité du phénomène se présente fort analogue aux observations récentes; ainsi le sujet télépathique apparaît un être normal, tandis que dans la suggestion actuelle comme dans les évocations antiques, le sujet est un détraqué, un faible, et le phénomène tend à un rétablissement d'équilibre vital; ainsi le fou Saül évoque Samuel; l'étrange monomane Xerxès sollicite dans *les Perses* l'apparition et l'appui de Darius « le vieux roi fort ».

Chez les anciens, l'hallucination télépathique coïncide toujours avec la mort de l'objet. Ont-ils connu la télépathie entre vivants? Leur silence s'expliquerait par le moindre intérêt du phénomène. Toutefois, dans certaines légendes, l'intervention ajoutée d'une divinité permet de supposer une croyance primitive à l'apparition entre vifs. Athènè se montre à Nausicaa sous la figure d'une de ses compagnes chéries; Jupiter à Agamemnon, sous les traits de Nestor. L'*Hélène* d'Euripide repose sur un fait de ce genre : « Héra, dit l'héroïne, substitua à mon corps un fantôme vivant formé du plus pur éther à ma ressemblance. » Le poète grec tenait cette légende des prêtres égyptiens.

Avant d'aborder les fables anciennes où l'origine télépathique est hors de doute, reportons-nous, pour la comparaison, à l'un des faits les plus typiques et les moins contestables signalés dans le livre de Gurney (p. 202), le cas du capitaine anglais Russel, qui eut la vision de son frère tué devant Sébastopol, à 600 lieues de lui. Notons ces traits du récit : « Un jour il m'écrivit dans un moment d'abattement; je lui répondis de reprendre courage, mais que si quelque chose lui arrivait, *il devait me le faire savoir* en m'apparaissant... Sa mort eut lieu le 8 septembre 1855. Cette nuit même, je me réveillai tout à coup. Je voyais mon frère à genoux, *entouré d'un léger brouillard phosphorescent*... Je sautai

Digitized by Google

du lit, et je vis encore le pauvre Olivier; *je marchai à travers l'apparition*... Je remarquai ensuite à la tempe une blessure... Il disparut, en me jetant un regard plein de tristesse et d'affection. » Nous retrouverons toutes ces particularités çà et là dans les récits des anciens.

Voici l'apparition de Patrocle à Achille. Le fantôme, en tout semblable au héros vivant, s'arrête au-dessus de la tête de son ami, lui parle, puis disparaît comme une fumée. Mais, sans poursuivre une fastidieuse énumération, arrêtons-nous devant Euripide, le moins superstitieux des poètes grecs et le plus plébéien, ce qui a de l'importance dans une enquête sur les opinions communes; à la philosophie d'Anaxagore il empruntait l'idée de l'unité de substance et aussi celle de la survivance : il devait accepter le principe de la télépathie même posthume, dans sa persuasion un peu nébuleuse que « l'âme réunie à l'immortel éther conserve un sentiment ». Aussi, l'une de ses tragédies, *Hécube*, repose-t-elle entièrement sur ce genre d'hallucinations. Dès le prélude, l'ombre de Polydore s'exprime ainsi : « Mon corps gît sous les vagues; voilà trois jours que je l'ai abandonné pour voler vers ma mère; mon ombre voltige au-dessus de sa tête; ma mère est terrifiée de cette apparition. » Les paroles d'Hécube elle-même sont strictement analogues aux témoignages recueillis par les enquêteurs anglais. Lorsque le corps lui est apporté : « Je comprends maintenant la vision de cette nuit; c'est ton image qui se montrait à mes yeux. »

Le traité des *Phantasm of the living* contient cette remarque, que, dans la plupart des cas irrécusables, l'objet a péri de mort violente et presque toujours par immersion. Fait peu surprenant, si l'on songe à l'intense excitation cérébrale dont parlent ceux qui ont échappé à ce genre d'asphyxie. Or nous venons de voir que le héros d'Euripide est mort noyé. Et le cas télépathique le plus manifeste que nous présente à son tour la littérature latine est encore l'apparition d'un naufragé. Les deux fables confirment aussi cette observation de Gurney, qu'une étroite sympathie relie toujours l'objet au sujet de la vision, et qu'il faut chez le premier un souhait intense de se manifester au second. Euripide nous montre un fils; Ovide,

Digitized by Google

un mari; et l'un et l'autre relatent expressément le souhait intense.

Cette fable d'Alcyone et Ceyx, au livre XI des *Métamorphoses*, constitue, à plusieurs points de vue, l'un des plus précieux documents sur l'antiquité. Laissons de côté la science nautique, minutieusement détaillée, et même divers phénomènes de psychologie transcendantale tels que le pressentiment et l'impulsion prohibitive. Ceyx s'embarque, malgré les supplications de sa femme, après lui avoir juré de la revoir. Survient le naufrage, l'un des plus réalistes récits de la poésie classique. Ceyx saisit une épave et se débat quelques minutes jusqu'à ce que « l'arc noir d'une vague déferle sur sa tête » et l'engloutisse. Quelles sont ses pensées durant l'agonie?

> ... plurima nantis in ore
> Alcyone conjux...
> Illius ante oculos ut agant sua corpora fluctus
> Optat...

Nous trouvons donc ici l'état psychique habituel chez l'objet du phénomène télépathique. Maintenant la mythologie va broder sur ce phénomène. Iris enjoint d'avertir Alcyone, à *Phantasos*, « l'un de ces Songes *véridiques* qui visitent soit les rois soit la foule obscure. »

Phantasos revêt l'aspect de Ceyx au moment de sa mort, livide, nu, trempé d'eau. Comparez l'anecdote du capitaine Russell, à qui son frère apparaît à genoux, la tempe trouée, le visage d'une pâleur de cire, tel qu'il fut retrouvé à Sébastopol, suivant le rapport d'un colonel. Revenons à Ovide. Le fantôme de Ceyx se montre à Alcyone, lui conte le naufrage, l'exhorte à prendre le deuil. Elle s'éveille, pas un instant ne doute de son malheur, *parcourt l'appartement qu'elle trouve vide*, puis à ses serviteurs qui accourent, l'interrogent, elle répond :

« *Umbra fuit, sed et umbra tamen manifesta, Virique* vera *mei...* »

On sait le reste : sa course au rivage, la découverte du corps. Virgile a traité le même sujet. On peut dire que l'hallucination télépathique fut un des lieux communs de l'antiquité.

Digitized by Google

Il serait facile de multiplier les rapprochements entre les légendes helléniques ou latines et les deux cents à trois cents observations de MM. Gurney, Myers et Podmore.

Il serait intéressant pour la philologie de déterminer le rôle précis du phénoménisme télépathique dans la formation de cette religion des Mânes qu'on trouve à la base de toutes les institutions politiques et religieuses des peuples aryens. La philosophie elle-même, à Rome tout au moins, fit des emprunts à cet ordre de phénomènes. Car chez ces pratiques latins, la philosophie resta toujours une science positive. Leur école matérialiste garda la rigueur expérimentale qui fit formuler à Lucrèce, dix-huit siècles avant Darwin, les principes de la préhistoire et du transformisme. De même, leur spiritualisme n'est point celui de Platon; il se rapproche tout à fait de ce que l'on dénomme aujourd'hui sciences psychiques ou spiritualisme expérimental. La télépathie y joue un rôle, témoin toute l'élégie célèbre de Properce: *Sunt aliquid Manes...* Les diverses écoles philosophiques de Rome interprètent non la raison, mais des faits. Le cas de Properce est curieux, parce que chez ce poète aucune influence mythologique ne subsiste; il est totalement libre de préjugés. Or dans une autre élégie, il reprend encore, comme une réalité personnelle à lui, un récit qui prouve tout au moins combien était enracinée dans la pensée populaire l'importance du songe télépathique. Il s'adresse en ces termes à sa maîtresse qui voyage: « Je t'ai vue en songe, ton vaisseau brisé, te débattant contre les vagues d'Ionie. Quelle terreur pour moi que cette mer ne porte désormais ton nom! »

Ce qui rend difficile l'investigation sur la psychologie transcendantale des anciens, c'est leur absence de méthode, leur tendance à tout confondre sous une même rubrique. Pline, Aristote, Plutarque, les Pères de l'Église, étudient sous cette monotone dénomination de Songe divers phénomènes, intellectuels ou physiologiques, que nous distinguons aujourd'hui sous les étiquettes: suggestions, télépathie, extériorisation de la pensée, perceptions distantes. Leur recherche se borne à diversifier les conditions de véracité ou d'erreur du Songe. Mais en réalité, leurs écrits con-

Digitized by Google

tiennent le germe de toutes les récentes découvertes où la science côtoie le merveilleux. Par exemple, la lucidité à distance chez certains cataleptiques est nettement relatée dans un passage de saint Athanase. Origène discute la question de l'extériorisation psychique. Mais la curiosité scientifique reste absente. On ne recherche alors dans ces bizarres phénomènes qu'un profit réalisable : profit pour l'âme et pour le dogme chez les Pères de l'Église; chez les philosophes antérieurs de Rome, profit pour la direction de la vie ou même profit tout matériel, parfois puéril : Marc-Aurèle remerciait les dieux de lui avoir indiqué en songe un remède contre une hémorragie!

Au moyen âge tout s'embrouille, et se confond en magie, noire ou blanche. Plus les récits merveilleux pullulent, plus il devient malaisé d'y reconnaître le noyau d'un fait positif. Cependant, en face du livre absurde de Bodin sur les *Sorciers*, se dresse en 1586 le fort curieux traité de Le Loyer, sur les *Spectres ou Visions*, dont la modération paraît suprenante à cette époque. Du moins la question y est-elle abordée, depuis l'antiquité jusqu'au XVI[e] siècle, avec une véritable rigueur scientifique.

Faut-il reconnaître des phénomènes télépathiques, et, ce qui serait plus intéressant, des phénomènes entre vivants et à l'état de veille, au fond des innombrables récits de bilocation chers au mysticisme médiéval?

Le christianisme ayant extrêmement affiné la vie nerveuse et fait de la mort la principale réalité, il semble à première vue que son atmosphère dut être plus propice que celle de l'antiquité à l'éclosion des phénomènes de psychologie transcendante. Mais, encore une fois, la télépathie, elle, affecte presque invariablement des sujets normaux. Puis, cantonnée à l'extrême limite de la science et du merveilleux, elle glissa fatalement, au moyen âge, du côté de ce merveilleux. Il est donc rare qu'on puisse la relever avec certitude durant les siècles gothiques. Toutefois on peut soupçonner sa présence dans beaucoup de cas. Faut-il reconnaître, par exemple, ce que Gurney et Crookes appellent l'hallucination collective dans cet incroyable procès des Cordeliers d'Or-

Digitized by Google

léans, relaté par le *Dictionnaire philosophique*, et dont la principale pièce, l'interrogatoire du fantôme, fut signée par vingt-deux hommes qui ne pouvaient attendre de leur attestation que ce qu'ils en reçurent : une condamnation au bûcher, commuée par grande grâce en exil et en amendes?

Le XIVe siècle nous offre pourtant l'un des cas les moins contestables, les plus nets, de télépathie. Pétrarque en fut le sujet et le narrateur. Une première fois, il fut, à 200 lieues de distance et le jour même, averti de la mort de Laure de Sade; cette vision sert de thème aux plus belles stances de son *Triomphe de la Mort*. Quelques années après, il eut de la même façon la révélation de la perte de son ami le plus cher. Voici le texte de son biographe Ginguené, l'homme le moins soupçonnable de crédulité : «... Pétrarque se disposait à l'aller rejoindre. Il le vit la nuit en songe; il lui vit la pâleur de la mort. Frappé de cette vision, il en fit part à plusieurs amis. Vingt-cinq jours après, il apprit que Jacques Colonna était mort précisément le jour même où il lui était apparu. Un esprit faible eût tiré de là des conséquences... »

Il faut en effet une singulière force d'esprit pour attribuer au hasard la multiplicité de semblables coïncidences relatées aussi bien par les auteurs classiques que par les modernes observateurs anglais. Je n'ai qu'effleuré ici l'historique de la télépathie; en fouillant les vieilles littératures, on rencontrerait bien d'autres textes sans doute et de plus formels; pourtant ne détermine-t-on pas avec netteté dans ceux des poètes grecs et surtout dans celui d'Ovide, la soudure du mythe avec le phénomène antérieurement constaté?

L'axiome : *Nihil ex nihilo* doit présider à toute étude des croyances populaires.

Quelle que soit la réalité objective de tous ces phénomènes transcendantaux, à toute époque, chez tout peuple, ils ont existé. Vision à distance ou à travers les corps opaques, suggestion, lecture de pensée, télépathie, tous se retrouvent sous des noms divers dans chaque siècle. Et l'on ne pourra ni les nier, ni les expliquer, tant que le dernier mot sur la substance ne sera pas dit.

Digitized by Google

Sachons ignorer. En 1891, Lombroso s'avouait tout confus d'avoir combattu la possibilité de certains phénomènes attribués jusqu'ici à l'occultisme. Et M. Charles Richet me pardonnera de conclure ces notes par les éloquentes paroles dont il préfaçait le livre de Gurney :

« Nous ne voulons pas être dérangés dans notre paresseuse quiétude par une révolution scientifique qui troublerait les idées banales et les données officielles. L'esprit français est positif et sceptique, et peut-être l'idée que les fantômes ont quelque réalité fera sourire plus d'un de nos compatriotes. Ces sourires nous touchent peu. »

Il semble en effet que le véritable esprit scientifique ne doit pas sélectionner les faits à la mesure des cadres établis, mais élargir au besoin ces cadres pour y introduire les faits nouveaux.

André Godard.

Digitized by Google

RÊVES PRÉMONITOIRES

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Les faits que je vais vous raconter remontent, vous le verrez, à une époque assez éloignée, et je ne puis en fixer la date précise. Mais j'en garantis l'authenticité. D'ailleurs, pour ma part, je ne crois nullement aux faits dits occultes, ayant pu constater bien des fois que des faits de ce genre sont soit des hallucinations morbides, soit des mensonges inconscients, soit le retour à l'état de veille ou de sommeil d'une idée ou d'une image oubliée et surgissant de nouveau avec une intensité anormale dans un cerveau anémié. Si donc, je considère comme absolument réels les faits relatés ci-après, c'est que, après un scrupuleux examen, il m'a été impossible de les révoquer en doute. Ce ne sont, il est vrai, que des faits de pressentiment, c'est-à-dire les moins troublants et les moins inintelligibles de tous ceux de cette catégorie.

Voici deux genres de faits : les uns m'étant personnels, les autres ne l'étant pas. Je commence par les seconds sur lesquels je serai très bref, parce que je n'en ai pas été le témoin.

I

En 1875, ma mère eut, une nuit, la vision suivante : elle rêva que mon père était sorti faire sa promenade habituelle; un moment après, on vint lui annoncer que mon père était tombé sur la route, frappé d'une attaque. Elle ne s'éveilla pas. Le lendemain elle nous raconta son rêve. Mon père était, à ce moment-là, absent de la maison. Nous habitions la campagne, et il allait tous les jours faire sa promenade habituelle. Il jouissait, du reste, d'une assez bonne santé, commençant

Digitized by Google

seulement à souffrir d'une toux catarrheuse qui devait l'emporter. Quand ma mère nous eut dit son rêve, mon frère, âgé alors de 17 ans, déclara avoir eu, quelques nuits avant, le même cauchemar, à peu près dans les mêmes conditions. Plusieurs jours se passèrent, et nous n'y pensions plus. Un après-midi, ma mère entend qu'on l'appelle; elle se précipite, pressentant un malheur : une femme venait lui dire que mon père était étendu sur la route, atteint effectivement d'une attaque nerveuse.

Je n'avais que sept ans à cette époque, mais je me souviens avec la plus grande netteté de tout cela.

II

Voici les seconds faits, qui me sont personnels.

Quand j'étais au collège, j'eus dès l'âge de 14 ans la faculté de voir quelquefois, une nuit ou deux avant l'événement, certains faits qui m'arrivaient effectivement. Je chassais avec une carabine pendant mes vacances. Un soir, je fus pris. Je l'avais rêvé deux nuits avant. C'était la seule fois qu'un rêve de ce genre m'était arrivé.

Au collège je fumais. Naturellement, j'étais surpris quelquefois et puni. Or *je n'ai pas été pris une seule fois* (j'ai été pris assez rarement du reste, et je fumais tous les jours) *sans que je l'aie rêvé la nuit précédente.* Le matin, en descendant du dortoir, je disais à mes camarades — qui tous pourraient l'attester : « Je serai pris aujourd'hui; je l'ai rêvé cette nuit. » J'avais beau prendre toutes les précautions habituelles : j'étais pris dans la journée.

Je voyais même, la nuit, les circonstances dans lesquelles je serais pris, mais d'une façon confuse et cependant intelligible pour moi. Ainsi je savais si je ne serais pas puni ou si je le serais.

Une nuit, je rêvai que j'étais avec deux ou trois autres camarades dans un coin du préau. Une treille grimpait sur le mur, chargée de raisins; le maître vint et nous accusa de

Digitized by Google

manger les raisins, il fit son rapport, mais nous ne fûmes pas punis. Le matin, je racontai mon rêve. Dans la journée, je me trouvais avec ces élèves-là précisément dans un coin du préau; nous lisions un journal, le maître vint et nous accusa de fumer; il fit son rapport, mais il n'y eut pas de suite.

Depuis 1885, je n'ai plus constaté en moi de faits semblables.

T.

Digitized by Google

MUSSET SENSITIF

Par E. LEFÉBURE

I

L'ENFANCE. — NERVOSITÉ FONCIÈRE

Le tempérament poétique, c'est-à-dire l'exaltation des facultés sensibles, se modèle à peu près sur le type hystérique, d'après la remarquable théorie de M. Myers. Le plus souvent c'est une *hystérie saine*, gardant la conscience pour témoin et la volonté pour régulateur : la dissociation ne s'accentue d'une manière spéciale que dans certains cas, lesquels ont le mérite de donner aux faits, par là même, un grossissement qui en facilite l'étude. Alfred de Musset semble fournir un bon exemple de ces cas exceptionnels.

Ce n'est pas que chacun des détails qu'on possède sur lui puisse être garanti ou contrôlé à part et sans réserve ; ils sont trop loin de nous désormais, et tombent ainsi sous le critérium de l'histoire, plutôt que sous celui de la science ; mais voici des motifs qui permettent de les accepter au moins dans leur ensemble. Les œuvres de Musset sont remplies de phénomènes anormaux, que le poète introduit toutes les fois que les passions de quelqu'un de ses héros arrivent à leur paroxysme ; il trouve tout naturel de nous représenter alors un visionnaire : c'est pour lui une conséquence logique de l'état mental où se trouve le personnage, et comme ce personnage se confond toujours avec l'auteur, qui était la

Digitized by Google

sincérité même, on s'aperçoit aisément qu'il y a là quelque chose de pris sur le vif. Le fait est d'autant plus visible que ce qu'il dit de ses héros, les personnes qui l'ont connu le disent de lui-même, et d'accord avec lui-même. Ainsi, en ce qui concerne l'extériorisation, il fait apparaître le spectre de Lorenzaccio vivant à la mère du jeune homme; il se montre, dans la *Nuit de Décembre*, subissant la hantise de son double; G. Sand raconte qu'il vit ce double à Fontainebleau, et Mme Martellet assure que, dans sa dernière maladie, il tira un cordon de sonnette sans le toucher. Ces concordances, qui sont fréquentes, sont en même temps trop caractéristiques pour laisser croire que Musset, et avec lui les témoins de sa vie, auraient constamment déguisé ou méconnu la vérité, juste sur tous les points dont il s'agit ici.

Musset (né le 11 décembre 1810 et mort le 2 mai 1857) jouissait ou plutôt souffrait d'une impressionnabilité exceptionnelle, que lui-même attribue moins au hasard qu'à l'époque où il est né. Il appartenait en effet à la génération qui supporta les conséquences du formidable ébranlement, matériel et moral, produit dans toute l'Europe, par la Révolution et l'Empire. « Pendant les guerres de l'Empire, a-t-il dit, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse [1]. »

Dans ces conditions, il ne faut peut-être pas s'étonner des disparates de son organisation physique, qui présentait une particularité regardée vulgairement comme inquiétante, celle d'être double, en quelque sorte. Musset, qui paraissait blond au premier abord, était blond et brun, deux nuances qui se mêlaient dans sa chevelure : avec le temps, ses yeux bleus devinrent presque noirs. Il avait, de plus, l'audition colorée [2].

Au moral, il possédait également des qualités qui semblent contradictoires, la sensibilité passionnée de sa grand'mère maternelle, la gauloiserie de son grand-père (du côté mater-

1. *La Confession d'un Enfant du Siècle*, 1836, I, 2.
2. Arvède Barine, *Alfred de Musset*, p. 115.

Digitized by Google

nel aussi), et l'esprit plus aristocratique de son père [1]. C'est à sa mère, de qui il tenait directement sa sensibilité, qu'il ressemblait surtout, avec quelque chose de plus féminin peut-être dans le caractère et dans la figure.

Sa nervosité se manifesta de très bonne heure par les signes « d'une impatience de jouir et d'une disposition à dévorer le temps qui ne se sont jamais calmées ni démenties un seul jour [2] ». C'est son frère qui parle ainsi à propos de l'anecdote souvent racontée des souliers rouges. « Alfred avait trois ans, lorsqu'on lui apporta une paire de petits souliers rouges, qui lui parut admirable. On l'habillait, et il avait hâte de sortir avec cette chaussure neuve dont la couleur lui donnait dans l'œil. Tandis que sa mère lui peignait ses longs cheveux bouclés, il trépignait d'impatience; enfin il s'écria d'un ton larmoyant : « Dépêchez-vous donc, maman, mes souliers neufs seront vieux. »

Il n'avait pas quatre ans (1814), qu'il était déjà amoureux. Ce bébé reçut le coup de foudre à la première vue d'une cousine qu'il ne connaissait pas; il s'informa d'elle et comme on lui dit que c'était une cousine à lui : « Ah! elle est à moi, répondit-il; eh bien, je la prends et je la garde. » Il la garda si bien qu'on crut devoir, par la suite, lui cacher pendant « plusieurs années » le mariage de la jeune fille. « Ton nom est écrit dans mon cœur avec un canif, » s'était-il écrié la première fois qu'elle s'en alla[3].

Les ménagements qu'il fallut prendre avec lui, dans cette occasion, prouvent que l'on connaissait bien son état nerveux : on redoutait sans doute quelques crises. Il en eut plus tard pour un tout autre motif, pendant l'hiver de 1819. En revenant de la campagne à Paris, « Alfred eut des accès de manie causés par le manque d'air et d'espace, et qui ressemblaient assez à ce qu'on raconte des pâles couleurs des jeunes filles. Dans un seul jour, il brisa une des glaces du salon avec une bille d'ivoire, coupa des rideaux neufs avec des ciseaux et colla un large pain à cacheter rouge sur une

1. Paul de Musset, *Biographie d'Alfred de Musset*, 1877, p. 12-13.
2. *Id.*, p. 24.
3. *Id.*, p. 27, 29 et 38.

Digitized by Google

grande carte d'Europe au beau milieu de la mer Méditerranée. Ces trois désastres ne lui attirèrent pas la moindre réprimande, parce qu'il s'en montra consterné [1]. »

Il venait de passer plusieurs mois en plein air, et la soudaineté du changement le déséquilibra : il fallait si peu de chose pour agir sur un organisme frémissant comme le sien. Tout petit, vers le temps des souliers rouges, une certaine grosse poutre au plafond d'une chambre lui inspirait une sorte d'effroi religieux, *primus in orbe deos fecit timor*, et il disait quand on le fâchait : « La poutre te tombera sur la tête [2]. » Ce fut son premier fétiche, car il en eut d'autres, et à tout âge, le médaillon armé de pointes de sa première maîtresse [3], le peigne cassé de G. Sand [4], la pièce de cinq francs de Fontainebleau [5], la plume brodée par sœur Marceline [6] . Vers dix ou douze ans, il subissait la fascination du cadre doré d'un vieux portrait, qui lui servait à s'hypnotiser lui-même.

« Quand, par une belle matinée, le soleil donnait sur ce portrait, l'enfant, à genoux sur son lit, s'en approchait avec délices. Tandis qu'on le croyait endormi, en attendant que le maître arrivât, il restait parfois des heures entières, le front posé sur l'angle du cadre; les rayons de lumière, frappant sur les dorures, l'entouraient d'une sorte d'auréole où nageait son regard ébloui. Dans cette posture, il faisait mille rêves; une extase bizarre s'emparait de lui. Plus la clarté devenait vive et plus son cœur s'épanouissait. Quand il fallait enfin détourner les yeux, fatigués de l'éclat de ce spectacle, il fermait alors ses paupières, et suivait avec curiosité la dégradation des teintes nuancées dans cette tache rougeâtre qui reste devant nous quand nous fixons trop longtemps la lumière; puis il revenait à son cadre et recommençait de plus belle. » C'est lui qui donne

1. Paul de Musset, p. 47-48 ; cf. la Notice des *Œuvres posthumes*, p. 46-47.
2. *Id.*, p. 26.
3. *La Confession*, I. 4.
4. P. Mariéton, *Une histoire d'amour*, 1897, p. 165.
5. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, 1892, ii, p. 259.
6. Paul de Musset, *Biographie*, p. 251.

Digitized by Google

ces détails autobiographiques au début de la nouvelle intitulée *les Deux Maîtresses* [1].

Il revint sur la même impression à vingt ans, lorsqu'il imagina *le Tableau d'Église*, œuvre d'intuition pénétrante dans laquelle il représente un jeune officier qui s'endort les yeux fixés sur une peinture du Christ ressuscité, un *Noli me tangere;* peu à peu l'hypnose arrive :

« Je tombai tout à fait sans connaissance. Mais, chose assez singulière, il me semblait en dormant que j'étais resté les yeux ouverts, et que je n'avais pas cessé de les fixer sur le tableau, en sorte que par une réflexion machinale, je continuai de l'examiner. Rien ne se fit sentir pendant les premiers moments; mais peu à peu (probablement le sommeil devenant plus profond) je crus voir de nouveau la lumière éclairer la surface polie de la toile. Alors je pus plonger avidement jusque dans l'âme des personnages : de grandes beautés se révélèrent à moi, et un certain regard que l'artiste avait su donner à son Christ me ravit par-dessus tout... Il me sembla tout à coup que les traits de son visage s'éclairaient bien plus que le reste du tableau, qui demeurait dans les ténèbres, et bientôt toute sa personne devint si lumineuse que je crus qu'elle était sortie de sa prison de bois. Poussé par une force invisible, je m'avançai vers lui et je touchai sa main; elle saisit doucement la mienne, et aussitôt une mélancolie profonde, semblable à celle qu'il éprouvait, me pénétra jusqu'au cœur. » Suit un échange ou un mélange de sang, sorte de communion mystique dont il est remarquable que Musset ait conçu l'idée [2], puis une conversation qui se prolonge même après le réveil.

Toute cette évocation était sans doute en germe dans les rêves de l'enfant, qui le prédisposaient ainsi à la croyance au merveilleux, dont il fit ses délices avec les *Mille et Une Nuits*, les *Mille et Un Jours*, la *Bibliothèque bleue*, la *Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux :* il se jeta à corps perdu dans cette magie fantasmagorique. Lui et son frère eurent un palais

1. Paul de Musset, *Biographie*, p. 190.
2. Cf. Shelley, *Laon et Cythna*, VI, 34; *Prométhée*, I; *Rosalinde et Hélène*, etc.

Digitized by Google

d'Aladin, des talismans, des baguettes de sorciers, une lance magique. « Quel dommage ! » dit Alfred en soupirant, quand le progrès de leur intelligence les eut désenchantés des enchanteurs. « Mais s'il est impossible de se rendre invisible, de se transporter subitement d'un lieu dans un autre et d'avoir un génie à ses ordres, rien n'empêche de construire des escaliers dérobés dans un mur épais, ou de percer dans un panneau de boiserie une porte secrète qui s'ouvre, sinon en prononçant des paroles magiques, du moins en poussant un ressort[1]. »

Musset a personnifié sa naïveté décroissante dans le Rosenberg de *Barberine* (1835), à la fois crédule et hardi, qui se laisse emprisonner dans une salle gothique par l'héroïne et par sa suivante Kalékairi, empruntée aux *Mille et Un Jours*[2]. Auparavant, Rosenberg avait acheté fort cher un miroir magique à un colporteur, et un livre de recettes ou de conseils à un chevalier d'allures très louches, dont les hâbleries l'avaient séduit. Le chevalier lui raconte un de ses exploits, l'enlèvement d'une princesse gardée par soixante eunuques et le géant Molock, dans un château inaccessible, sur les bords de la mer Caspienne.

« Je pris une barque et je gagnai le large. Là, m'étant précipité dans les flots au moyen d'un certain talisman que m'avait donné un sorcier bohémien de mes amis, je fus rejeté sur le rivage, semblable en tout à un noyé. Molock faisait sa ronde autour des remparts ; il me trouva étendu sur le sable et me transporta dans son lit... On me prodigua des secours. Quant à moi, les yeux à demi fermés, je n'attendais que le moment où je serais seul avec le géant. Aussitôt, me jetant sur lui, je le saisis par la jambe droite et le lançai dans la mer[3] », etc.

Don Quichotte acheva la guérison du jeune rêveur, mais il lui resta ce qu'on ne pouvait lui ôter, sa sensibilité toujours prête à tressaillir au moindre choc. « Il fut malheureux et toujours agité pendant le temps de ses études classiques.

1. P. de Musset, *Biographie*, p. 55-56.
2. *Histoire d'Atalmulc, surnommé le Visir triste.*
3. *Barberine*, I, 4.

Digitized by Google

Une mauvaise place le mettait au désespoir. S'il n'avait pu apprendre ses leçons jusqu'au dernier mot, il partait pour le collège tremblant de frayeur; le remords d'une faute même légère le poursuivait à ce point qu'il venait s'accuser lui-même... Plus tard, il se corrigea bien de cette timidité; mais il ne put jamais se défaire de cette disposition à l'inquiétude[1]. »

II

LA JEUNESSE. — POINT DOULOUREUX

« L'âge de la puberté était arrivé... En quelques mois, sa taille se développa; il perdit son air enfantin et son caractère timide. Son visage prit tout à coup une expression singulière d'assurance et de fierté; son regard devint si ferme, si plein d'interrogation et de curiosité, qu'on avait de la peine à le soutenir[2]. »

Ce fut un moment d'ivresse triomphale que le début de ce jeune poète, qui avait la beauté, la superbe et le génie d'un Byron. Le monde lui appartenait de droit; il avait son étoile qui le menait vers l'inconnu; une voix mystérieuse lui dictait des poèmes fous de verve et de vie, les femmes se l'arrachaient, on peut le dire, et, à dix-neuf ans, ses bonnes fortunes « boccaciennes, romanesques » ou dramatiques, auraient « fait envie aux Bassompierre et aux Lauzun[3] ».

Comme il ne concevait pas « qu'on fît autre chose que d'aimer[4] », il pencha et par conséquent tomba de ce dernier côté. Fier et passionné comme il l'était, la duplicité féminine le frappa en plein cœur. Après avoir subi l'humiliation, dont il se souvint par la suite, d'être pris pour *chandelier* par une dame qui se moqua de lui « de la manière la plus cruelle[5] », il tomba sur une autre liaison bien autrement dangereuse,

1. P. de Musset, *Biographie*, p. 59-60; cf. *Les Deux Maîtresses*, I.
2. P. de Musset, *Biographie*, p. 84.
3. P. de Musset, *Biographie*, p. 95-96.
4. *La Confession d'un Enfant du Siècle*, I, 4.
5. P. de Musset, p. 84.

Digitized by Google

causé ou tout au moins occasion de son mal. « J'ai à raconter, dit-il en commençant sa *Confession*[1], à quelle occasion je fus pris d'abord de la maladie du siècle » (du siècle en ce sens que notre époque est par excellence celle de la nervosité); les deux premières parties de l'ouvrage sont consacrées au récit de la cruelle aventure, avec des noms d'emprunt et des changements de détail, bien entendu; mais l'ensemble est vrai et révèle chez l'auteur de cette autobiographie peu déguisée un excès quasi effrayant d'irritabilité nerveuse, dont l'éveil et les crises méritent l'examen.

L'Octave de la *Confession* dit : « J'avais alors dix-neuf ans; je n'avais éprouvé aucun malheur ni aucune maladie; j'étais d'un caractère à la fois hautain et ouvert, avec toutes les espérances d'un cœur débordant. » Tout à coup, dans un souper, le hasard de sa fourchette tombée à terre lui révèle a trahison de sa maîtresse, dont il voit le pied posé sur celui d'un voisin de table. Il en demeure « comme étourdi d'un coup de massue », sans pensée et sans mémoire.

« Je rentrai chez moi fort tranquillement, n'éprouvant rien, ne sentant rien et comme privé de réflexion. Je commençai à me déshabiller et me mis au lit; mais à peine eus-je posé la tête sur le chevet, que les esprits de la vengeance me saisirent avec une telle force, que je me redressai tout à coup contre la muraille, comme si tous les muscles de mon corps fussent devenus de bois. Je descendis de mon lit en criant, les bras étendus, ne pouvant marcher que sur les talons, tant les nerfs de mes orteils étaient crispés. Je passai ainsi près d'une heure, complètement fou et raide comme un squelette. Ce fut le premier accès de colère que j'éprouvai. »

Un duel s'ensuivit dans lequel il fut blessé. « M'étant mis au lit, la fièvre me prit. Ce fut alors que le fantôme de ma belle et adorée maîtresse étant venu se pencher sur moi, je commençai à verser des larmes. Ce que je ne pouvais concevoir, ce n'était pas qu'elle eût cessé de m'aimer, mais c'était qu'elle m'eût trompé... Je ne concevais pas qu'on pût mentir

1. *La Confession*, I, 3.

Digitized by Google

en amour; j'étais un enfant alors, et j'avoue qu'à présent je ne le comprends pas encore. Toutes les fois que je suis devenu amoureux d'une femme, je le lui ai dit, et toutes les fois que j'ai cessé d'aimer une femme, je le lui ai dit de même, avec la même sincérité, ayant toujours pensé que, sur ces sortes de choses, nous ne pouvons rien par notre volonté et qu'il n'y a de crime qu'au mensonge. »

La rupture ne se fit pas toute seule. A peine guéri, il courut chez la dame et l'accabla de reproches. « J'étais ivre de désespoir. Je criais à faire retentir toute la maison, et en même temps les larmes me coupaient la parole si violemment, que je tombai sur le lit pour leur donner un libre cours. » La dame pleura aussi, lui demanda pardon et finit par le calmer un peu.

« Je sortis brisé, n'y voyant plus et pouvant à peine me soutenir. Je ne voulais jamais la revoir; mais au bout d'un quart d'heure, j'y retournai. Je ne sais quelle force désespérée m'y poussait... Je montai chez elle comme un éclair; je ne parlai à aucun domestique, j'entrai tout droit... Je la trouvai assise devant sa toilette, immobile et couverte de pierreries... Elle allait au bal et attendait mon rival qui devait l'y conduire... Je fis un pas pour sortir; je regardais sa nuque lisse et parfumée, où ses cheveux étaient noués, et sur laquelle étincelait un peigne de diamant. Cette nuque, siège de la force vitale, était plus noire que l'enfer... Il y avait dans cette crinière retroussée je ne sais quoi d'impudemment beau qui semblait me railler du désordre où je l'avais vue un instant auparavant. J'avançai tout à coup et frappai cette nuque d'un revers de mon poing fermé. Ma maîtresse ne poussa pas un cri; elle tomba sur ses mains. Après quoi je sortis précipitamment. »

Il alla se coucher, repris par la fièvre, et, vers le milieu de la nuit, vit sa maîtresse debout près du lit, « pareille à un spectre. Je ne pus retenir un cri d'épouvante, croyant à une apparition sortie de mon cerveau malade. » C'était bien elle, qui voulait le reprendre. « Soit, lui dis-je; mais, devant Dieu qui nous voit, par l'âme de mon père, je te jure que je te tue tout à l'heure et moi aussi. — Je pris un couteau

Digitized by Google

de table qui était sur ma cheminée et le posai sous l'oreiller... Devant Dieu, devant Dieu, répétai-je, je ne vous reprendrai pas pour maîtresse, car je vous hais autant que je vous aime. Devant Dieu, si vous voulez de moi, je vous tue demain matin. En parlant ainsi, je me renversai dans un complet délire. Elle jeta son manteau sur ses épaules et sortit en courant[1]. » (Sauf le dénouement, c'est la situation de *Don Paez*, le premier poème d'Alfred de Musset.)

Il ne veut plus la revoir, mais passe les nuits sous ses fenêtres, assis sur une borne à la porte, et plongé dans l'affreuse tristesse qu'il rappelle dans sa *Lettre à Lamartine* (1836) :

> Assis sur une borne...
> Les deux mains sur mon cœur et serrant ma blessure.

Puis, brusquement, deux ou trois de ces impulsions soudaines dont il est coutumier et qu'il confond avec le hasard, le jettent à la suite de ses amis dans la débauche. Il y reste, mais il en prend l'habitude et non le goût, malgré l'orgueil de l'expérience acquise avant l'âge et de la force jetée à tous les vents. (Son frère assurait que *Gamiani* n'est pas de lui.) Il a maudit cent fois le libertinage, sans pouvoir y renoncer, car « lorsqu'on a pris une fois l'habitude de la débauche, il est bien rare qu'on s'en corrige[2]. » Il a écrit des vers célèbres contre cette dangereuse accoutumance, qui était sans doute un moyen pour lui d'user ses nerfs par la fatigue, et un pis aller commode pour son besoin d'émotions violentes et changeantes. Seulement, le même besoin l'arrachait de temps en temps au vin, au jeu et aux filles. « Ma prétention était de passer pour blasé, dit Octave, en même temps que j'étais plein de désirs et que mon imagination m'emportait hors de toutes limites. » S'il allait dans le monde, « la vue des femmes m'y causait un trouble insupportable ; je ne leur touchais la main qu'en tremblant[3]. »

1. *La Confession*, I, 3.
2. *Correspondance complète de Madame, duchesse d'Orléans*, traduction G. Brunet, 1855, t. II, p. 376.
3. *La Confession*, II, 4.

Digitized by Google

Tel fut le premier accès de ce que le poète nomme sa maladie du siècle, et il ne faut pas croire qu'il y ait dans tout cela beaucoup d'invention de sa part. Musset, très sincère, et qui disait : « Je n'ai jamais su mentir[1] », a voulu se peindre au vif : « Je raconte ce qui m'est arrivé[2]. » Ainsi le portrait qu'il a fait de sa maîtresse, pour prendre un exemple facile à contrôler, s'accorde entièrement avec la réalité.

« Je l'ai connue, celle-là », dit Maxime Du Camp, qui la représente comme l'original de Belcolore dans *la Coupe et les Lèvres*, « déjà vieillie, toujours belle, fière de son titre et de ses grands laquais, blanche, onduleuse malgré sa taille épaissie, contemplant sa petite main dont elle était amoureuse, divinité déchue comme une Cybèle dévergondée ; son rire s'épanouissait sur ses lèvres rouges, et il était difficile de supporter la hardiesse de son expression lorsqu'elle vous regardait

Avec ses deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer.

Gustave Flaubert l'aperçut une fois et ne voulut jamais la revoir ; il en avait peur[3]. »

Musset ne donne sa première aventure que pour un prélude ; la seconde, qui eut George Sand pour héroïne et qui est devenue en quelque sorte historique (1833), présente des incidents encore plus violents et plus significatifs. Le mal s'y dessina dans toute son étendue, mais le fond resta le même, avec un point d'éveil identique, l'horreur et la peur du mensonge. « Toutes les fois que durant ma vie, dit-il, il m'est arrivé d'avoir cru longtemps avec confiance, soit à un ami, soit à une maîtresse, et de découvrir tout d'un coup que j'étais trompé, je ne puis rendre l'effet que cette découverte a produit sur moi qu'en le comparant à la poignée de main de la statue » du Commandeur dans *Don Juan*. « La statue lui demande la main, et dès qu'il l'a donnée, l'homme se sent pris d'un froid mortel et tombe en convulsions[4]. » Ce froid, c'est le toucher de la réalité ; c'est aussi le retour du mal.

1. *La Confession*, II, 1.
2. *Id.*, I, 2.
3. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, 1892, t. II, p. 249.
4. *La Confession*, I, 3 ; cf. I, 6.

Digitized by Google

La liaison d'Alfred de Musset et de George Sand est connue par tant de publications anciennes et nouvelles qu'il est à peine besoin d'en rappeler les crises. On peut d'ailleurs en lire le récit complet dans Paul Mariéton et Arvède Barine, deux écrivains d'une exactitude et d'une pénétration qui ne laissent rien à désirer. Les amants ayant voulu faire le voyage d'Italie, qui était alors de mode en pareil cas, George Sand tomba malade en arrivant et Musset se mit à flirter au dehors, puis il tomba malade à son tour, et George Sand de son côté prit pour amant le médecin même qui le soignait[1]. Musset s'en aperçut: il les vit boire dans le même verre[2], par exemple, détail qu'on a nié[3] à tort. Cette trahison l'exaspéra, et il en souffrit toute sa vie, ainsi que des habiletés prolongées de George Sand, trop visiblement soucieuse de rejeter sur lui tous les torts.

Mais *la Confession* fait éclater l'inquiétude et la jalousie du poète bien avant le voyage. Après les premiers enchantements de la passion naissante, — « quelle douceur infinie dans les premiers regards », — puis triomphante, — « songe éternel des nuits heureuses... délices, sourires languissants... et toi, vrai diadème, sérénité du bonheur[4] », — voici que l'orage éclate inopinément, au bout de deux jours, « ni plus ni moins[5] ». Brigitte au piano venait de jouer un air qu'elle disait de Stradella et qu'Octave trouva beau : « Eh bien, dit-elle, quand elle eut fini, vous vous y êtes bien trompé ; l'air est de moi, et je vous en ai fait accroire. » Cette ruse innocente suffit pour le bouleverser.

« Je sentis tout à coup comme un nuage qui fondait sur moi ; je changeai de visage... Je passais la main sur mon front comme pour en écarter un brouillard[5], je frappais du pied, je haussais les épaules de ma propre démence... Plus je voulais lutter avec l'esprit des ténèbres qui me saisissait en ce moment, plus l'épaisse nuit redoublait dans ma tête. — Vraiment! lui dis-je, vous mentez si bien? vous savez

1. P. Mariéton, *Une histoire d'amour*, p. 79, 101 et 102.
2. *La Confession*, v, 4 ; cf. P. de Musset, *Lui et Elle*, 1859, xi.
3. Maurice Clouard, *Revue de Paris*, 15 avril 1896, p. 717.
4. *La Confession*, iii, 11.
5. Cf. de Rochas, *les Forces non définies*, 1888, p. 508, 627 et 652.

Digitized by Google

donc mentir si aisément? » Puis, quand il s'est calmé: « Mon amie, lui dis-je du fond du cœur, je suis bien malheureux de t'avoir adressé un reproche injuste sur un badinage innocent, mais si tu m'aimes, ne me mens jamais, fût-ce sur les moindres choses ; le mensonge me semble horrible, et je ne puis le supporter. »

Il supportait si peu le mensonge ou la crainte du mensonge que « le lendemain même », sur une phrase que Brigitte le pria de ne pas lire dans son journal intime, les soupçons recommencèrent. « J'entendis tout à coup comme une voix qui me chuchotait à l'oreille... L'esprit du doute, suspendu sur ma tête, venait de me verser dans les veines une goutte de poison; la vapeur m'en montait au cerveau dans un commencement d'ivresse malfaisante... O Dieu! me dis-je avec une tristesse affreuse, est-ce que le passé est un spectre? Est-ce qu'il sort de son tombeau? »

Il s'étonne lui-même de cet accès. « Les soupçons et la jalousie sont si peu dans mon caractère que j'étais plus étonné d'en ressentir que Brigitte d'en trouver en moi. Jamais, dans mes premiers amours ni dans le commerce habituel de la vie, je n'avais été défiant, mais plutôt hardi, au contraire, et ne doutant pour ainsi dire de rien. Il avait fallu que je visse de mes propres yeux la trahison de ma maîtresse pour croire qu'elle pouvait me tromper... Aussi, quand la vue de ce livre me frappa tout à coup, il me sembla que je sentais en moi un nouvel être et une sorte d'inconnu; ma raison se révoltait de ce que j'éprouvais, et je n'osais me demander où tout cela allait me conduire. »

Cela le conduit, aussitôt rentré chez lui, à prendre des renseignements sur Brigitte; il apprend qu'un gentilhomme du voisinage passe pour avoir été son amant; toutes les anciennes furies se réveillent, et il s'ensuit une nouvelle scène amenant un nouveau repentir. « Dieu m'est témoin que je ne suis pas né tel que vous me croyez; je n'ai jamais été de ma vie ni soupçonneux ni défiant. On m'a perdu, on m'a faussé le cœur... Je n'ai eu affaire jusqu'ici qu'à des femmes qui m'ont trompé... Est-ce ma faute si une calomnie, si l'accusation la plus vague, la plus insoutenable, rencontre aujour-

Digitized by Google

d'hui dans ce cœur des fibres encore souffrantes, prêtes à accueillir tout ce qui ressemble à de la douleur[1] ? »

Dans *Elle et Lui*, où d'ailleurs elle présente toujours les choses à son avantage, George Sand montre Laurent (Lorenzaccio) jaloux et écoutant aux portes même avant d'avoir déclaré sa passion. Elle lui fait dire sur un faux soupçon : « Elle a un amant ! Au fait, elle n'était pas obligée de me confier cela !... Seulement elle n'était pas obligée de parler en toute occasion de manière à me faire croire qu'elle n'était et ne voulait être à personne. C'est une femme comme les autres : le besoin de mentir avant tout. » Trois jours après, le voilà épiant les moindres regards et les moindres inflexions de voix de « Thérèse », puis se calmant, puis retrouvant sur un simple mot « ses soupçons, sa jalousie et sa colère... Qu'est-ce que vous me dites donc ? lui demanda Thérèse stupéfaite ; quelles idées vous viennent ? Avez-vous des accès de folie ? — Quelquefois, répondit-il en s'en allant. Il faut me les pardonner[2]. » Le lendemain il s'excusait de son mieux en écrivant à Thérèse : « Ma bonne et chère amie, comment vous ai-je quittée hier? Si je vous ai dit quelque énormité, oubliez-la, je n'en ai pas eu conscience. J'ai eu un éblouissement qui ne s'est pas dissipé dehors, car je me suis trouvé à ma porte, en voiture, sans pouvoir me rappeler comment j'y étais monté. Cela m'arrive très souvent, mon amie, que ma bouche dise une parole quand mon cerveau en dit une autre. Plaignez-moi et pardonnez-moi. Je suis malade, et, vous aviez raison, la vie que je mène est détestable[3]. »

Si c'est George Sand qui fait parler ainsi Musset, lui-même lui écrivait après leur rupture de Venise : « Le mensonge, voilà ce que j'abhorre, ce qui me rend le plus défiant des hommes, peut-être le plus malheureux[4]. »

> Et si je doute des larmes,
> C'est que je t'ai *vu* pleurer.
>
> (*La Nuit d'Octobre*, 1837.)

1. *La Confession*, IV, I.
2. *Elle et Lui*, I.
3. *Id.*, II.
4. P. Mariéton, *Une histoire d'amour*, p. 164 ; cf. J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promenoir solitaire*, huitième promenade.

Digitized by Google

III

LA JEUNESSE. — DÉDOUBLEMENT DE LA PERSONNALITÉ

Cette âme de poète, trop sensible, aurait trouvé sans aucun doute un autre sujet de tourment si elle n'avait pas eu celui-là, mais enfin, celui-là fut sa plaie vive, tellement vive qu'il suffisait d'y toucher pour provoquer des crises dont la violence détraquait le malheureux jeune homme. Avec une première maîtresse elles le jetèrent dans le libertinage, avec la seconde elles ramenèrent naturellement le désir ou le souvenir de la même vie. Seulement, le débauché ne l'emportait pas plus sur l'amoureux que l'amoureux sur le débauché, de sorte qu'ils coexistaient comme deux individualités se faisant équilibre.

La distinction des deux personnalités se manifeste déjà, antérieurement à George Sand, avec l'Octave et le Cœlio des *Caprices de Marianne* (1833), comme le reconnaît Musset dans une lettre d'alors[1]. « Cœlio était la meilleure partie de moi-même », dit le libertin à la fin de la pièce ; « elle est remontée au ciel avec lui... Ce tombeau m'appartient ; c'est moi qu'ils ont étendu sous cette froide pierre... Adieu l'amour et l'amitié ! ma place est vide sur la terre. »

Mais la fin de *la Confession* révèle ce dualisme sous une forme plus saisissante, qui procède par alternances périodiques.

« Quoique je ne fusse plus un débauché, il arriva tout à coup que mon corps se souvint de l'avoir été, dit Octave. Il y avait de certains jours où je me sentais, dès le matin, une disposition d'esprit si bizarre qu'il est impossible de la qualifier. Je me réveillais, sans motif, comme un homme qui a fait la veille un excès de table qui l'a épuisé. Toutes les sensations du dehors me causaient une fatigue insupportable, tous les objets connus et habituels me rebutaient et m'ennuyaient... J'imaginais de rechercher dans ma mémoire ce que, durant mes bons moments, j'avais pu dire de mieux senti

1. P. Mariéton, p. 45, 46 ; cf. *Les Deux Maîtresses*, I, 1837.


Digitized by Google

et de plus tendre à ma chère maîtresse, et je n'étais satisfait que lorsque mes plaisanteries ironiques avaient gâté et empoisonné ces souvenirs des jours heureux. — Ne pourriez-vous me laisser cela? me demandait tristement Brigitte. S'il y a en vous deux hommes si différents, ne pourriez-vous, quand le mauvais se lève, vous contenter d'oublier le bon? »

Octave ajoute : « Qu'on ait si peu d'empire sur soi, n'est-ce pas la pire des maladies ? » Il avait beau ensuite demander pardon à sa maîtresse, « ce repentir même était cruel ; il lui prouvait que les fantômes que j'avais dans le cœur étaient pleins de réalité... Pendant longtemps, les bons et les mauvais jours se succédèrent presque régulièrement; je me montrais alternativement dur et railleur, tendre et dévoué, sec et orgueilleux, repentant et soumis. La figure de Desgenais, qui, la première, m'avait apparu pour m'avertir de ce que j'allais faire, était sans cesse présente à ma pensée. Durant mes jours de doute et de froideur, je m'entretenais, pour ainsi dire, avec lui. » Par suite de ce besoin qu'ont les jeunes gens de se conformer à un modèle, Desgenais, comme on le voit, le parfait libertin, lui sert de type et de guide. « Comment donner un nom à une chose sans nom? Étais-je bon ou étais-je méchant? étais-je défiant ou étais-je fou? Il ne faut pas y réfléchir, il faut aller; cela était ainsi[1]. »

« Lecteur, cela dura six mois; pendant six mois entiers, Brigitte, calomniée, exposée aux insultes du monde, eut à essuyer de ma part tous les dédains et toutes les injures qu'un libertin colère et cruel peut prodiguer à la fille qu'il paye. Au sortir de ces scènes affreuses, où mon esprit s'épuisait en tortures et déchirait mon propre cœur, tour à tour accusant et raillant, mais toujours avide de souffrir et de revenir au passé, au sortir de là un amour étrange, une exaltation poussée jusqu'à l'excès me faisait traiter ma maîtresse comme une idole, comme une divinité... Ces élans du cœur duraient des nuits entières, pendant lesquelles je ne cessais de parler, de pleurer, de me rouler aux pieds de Brigitte, de m'enivrer d'un amour sans bornes, énervant, insensé. Puis le matin venait, le jour paraissait ; je tombais sans force, je

1. *La Confession*, IV, 2.

Digitized by Google

m'endormais, et je me réveillais le sourire sur les lèvres, me moquant de tout et ne croyant à rien... Cependant les jours s'écoulaient, et mon mal empirait sans cesse; mes accès de méchanceté et d'ironie prenaient un caractère sombre et intraitable. J'avais, au milieu de mes folies, de véritables accès de fièvre, qui me frappaient comme des coups de foudre; je m'éveillais tremblant de tous mes membres et couvert d'une sueur froide. Un moment de surprise, une impression inattendue, me faisaient tressaillir jusqu'à effrayer ceux qui me voyaient[1]. »

George Sand, qui cherche autant à s'excuser que Musset à s'accuser, ne manque pas de renchérir sur les aveux de son amant. « D'où vient cet effroyable changement infligé à ceux qui ont abusé des forces de la jeunesse, et qui consiste à les rendre incapables de goûter une vie harmonieuse et logique?... Il s'était fait une vie de hauts et de bas perpétuels. Les brusques transitions de la rêverie à l'exaltation et de la nonchalance absolue aux excès bruyants étaient devenues un état normal dont il ne pouvait plus se passer... « Tu es heureuse, disait-il à Thérèse, de te réveiller tous les jours avec le cœur à la même place. Moi, je perds le mien en dormant. » L'enthousiasme de l'amour, ajoute-t-elle, était « une excitation après laquelle Laurent eût voulu escalader le troisième ciel : faute d'en avoir la puissance, il regardait du côté de l'enfer, et son cerveau, son visage même, en recevaient un reflet parfois diabolique[2]. »

Après leur rupture de Venise et pendant le raccommodement qui la suivit, les mêmes phénomènes reparurent. « Laurent était voué à une fatalité inexorable. Il le disait lui-même dans ses moments de lucidité. Il semblait que, né du commerce de deux anges, il eût sucé le lait d'une furie, et qu'il lui en fût resté dans le sang un levain de rage et de désespoir. Il était de ces natures plus répandues qu'on ne pense dans l'espèce humaine et dans les deux sexes, qui, avec toutes les sublimités de l'idée et tous les élans du cœur, ne

1. *La Confession*, IV, 5.
2. *Elle et Lui*, 1859, V, p. 102, 117 et 118.

Digitized by Google

peuvent arriver à l'apogée de leurs facultés sans tomber aussitôt dans une sorte d'épilepsie intellectuelle... Le premier bonheur de Thérèse n'avait pas duré *toute une semaine*, comme dit tristement une chanson gaie ; le second ne dura pas vingt-quatre heures. Les réactions de Laurent étaient soudaines et violentes, en raison de la vivacité de ses joies. Nous disons ses réactions, Thérèse disait ses *rétractations*, et c'était le mot véritable. Il obéissait à cet inexorable besoin que certains adolescents éprouvent de tuer ou de détruire ce qui leur plaît jusqu'à la passion... Tel était Laurent, en qui, certes, deux hommes bien distincts se combattaient. L'on eût dit que deux âmes, s'étant disputé le soin d'animer son corps, se livraient une lutte acharnée pour se chasser l'une l'autre. Au milieu de ces souffles contraires, l'infortuné perdait son libre arbitre, et tombait épuisé chaque jour sur la victoire de l'ange ou du démon qui se l'arrachaient. Et quand il s'analysait lui-même, il semblait parfois lire dans un livre de magie, et donner avec une effrayante et magnifique lucidité la clef de ces mystérieuses conjurations dont il était la proie. « Oui, disait-il à Thérèse, je subis le phénomène que les thaumaturges appelaient la *possession*. Deux esprits se sont emparés de moi. Y en a-t-il réellement un bon et un mauvais ? Non, je ne le crois pas : celui qui t'effraye, le violent, le sceptique, le terrible, ne fait le mal que parce qu'il n'est pas le maître de faire le bien comme il l'entendrait. Il voudrait être calme, philosophe, enjoué, tolérant, *l'autre* ne veut pas qu'il en soit ainsi. Il veut faire son état de bon ange : il veut être ardent, enthousiaste, exclusif, dévoué, et comme son contraire le raille, le nie et le blesse, il devient sombre et cruel à son tour, si bien que deux anges qui sont en moi arrivent à enfanter un démon. » Et Laurent disait et écrivait à Thérèse sur ce bizarre sujet des choses aussi belles qu'effrayantes, qui paraissaient être vraies et ajouter de nouveaux droits à l'impunité qu'il s'était réservée vis-à-vis d'elle. »

Un peu plus loin, G. Sand insiste sur une recrudescence d'outrages et de sarcasmes :

« Des nuits entières se passaient en discussions déplo-

Digitized by Google

rables, où il semblait qu'il eût absolument besoin de travailler son propre génie à coups de fouet, de le blesser, de le torturer, pour le rendre fécond en malédictions d'une effroyable éloquence, et pour faire atteindre à Thérèse et à lui les dernières limites du désespoir. Après ces orages... accablé de lassitude, il s'endormait, et son bon ange semblait revenir pour bercer son sommeil et mettre sur ses traits le divin sourire des visions célestes. Règle invariable, inouïe, mais absolue dans cette étrange organisation : le sommeil changeait toutes ses résolutions. S'il s'endormait le cœur plein de tendresse, il s'éveillait l'esprit avide de combat et de meurtre, et réciproquement, s'il était parti la veille en maudissant, il accourait le lendemain pour bénir[1]. »

Enfin, après une promenade amicale et tranquille, « l'orage revint effroyable le lendemain, sans cause, sans prétexte, et absolument comme il se forme dans le ciel d'été, par la seule raison qu'il a fait beau la veille. Puis, de jour en jour, tout s'obscurcit, et ce fut comme une fin du monde, comme de continuels éclats de foudre au sein des ténèbres[2] ».

La correspondance réelle des deux amants reflète les mêmes orages que leurs livres.

« Quel mystère s'accomplit en toi chaque semaine ? écrit G. Sand. Pourquoi ce *crescendo* de déplaisir, de dégoût, d'aversion, de fureur, de froide et méprisante raillerie ? Et puis tout à coup ces larmes, cette douleur, cet amour ineffable qui revient. » — « Il est toujours tendre et repentant après la colère », dit-elle à Sainte-Beuve.

Et Musset : « Mon enfant, que je suis coupable envers toi ! que de mal je t'ai fait cette nuit ! Oh, je le sais, et toi, toi, voudrais-tu m'en punir ? O ma vie, ma vie, ma bien-aimée, que je suis un malheureux, que je suis stupide, ingrat, brutal... Ah ! Dieu ! si je te perdais ! Ma pauvre raison n'y tient pas. Mon enfant, punis-moi, je t'en prie. Je suis un fou misérable ; je mérite ta colère... Oh ! que je souffre, amie ! Quelle nuit je vais passer ! pense au bonheur ! » Puis : « Le

1. *Elle et Lui*, XII, p. 275-282. Cf. PIERRE JANET, *l'Automatisme psychologique*, p. 46.
2. *Elle et Lui*, XIV, p. 303-304.

Digitized by Google

bonheur, le bonheur, et la Mort après, la Mort avec. Oui, tu me pardonnes, tu m'aimes. Tu vis, ô mon amie, tu seras heureuse [1]», etc.

Malgré un parti pris opposé à celui de G. Sand et bien naturel de la part d'un frère, P. de Musset admet qu'à Venise, au moins, il y eut quelques scènes assez vives. « Par moments des retours de passion succédaient à des accès de colère, et quand il avait arraché à Olympe quelque témoignage de tendresse, il changeait de ton et lui parlait avec mépris. Sans doute cette conduite était déraisonnable; mais qui osera déterminer à quel degré de faiblesse doit s'arrêter un jeune homme doué d'une sensibilité excessive [2] », etc. Ces détails atténués sont bien pâles à côté de la terrible exaltation de Musset, qui parfois lui faisait voir rouge [3] : « Si mes sens me conduisaient chez une fille, je ne sais ce que je ferais. Il me semble qu'au moment de la crise je l'étranglerais en hurlant [4]. »

Tout ceci montre bien que Musset ne s'appartenait guère, et qu'il avait perdu sa volonté s'il conservait son intelligence. Il était la proie d'idées fixes qui le poussaient à tour de rôle en avant. *Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie*, a-t-il dit, *c'étaient ses passions : elles vivaient* [5], et elles vivaient impérieusement. Il dit encore d'un autre de ses héros :

> Il changeait de dessein comme on change d'habit,
> Mais il fallait toujours que le dernier se fît :
> C'était un océan devenu terre ferme [6].

« Dieu sait quelle corde et quel arc les dieux ont tendus dans ma tête et quelle force ont les flèches qui en partent, s'écrie son *Lorenzo*. Je puis délibérer et choisir, mais non revenir sur mes pas quand j'ai choisi [7]. » Il insiste souvent, dans *la Confession*, sur l'imprévu de ses pensées et de ses volontés. « C'est une chose qui m'est particulière que la méditation qui, chez le plus grand nombre, est une qualité ferme et

1. P. Mariéton, p. 228, 297, 216, 217 et 219.
2. *Lui et Elle*, xii, p. 144.
3. Cf. *La Confession*, v, p. 6, et *Elle et Lui*, xiii, p. 285.
4. P. Mariéton, 169.
5. *Rolla*, ii (1833).
6. *Namouna*, i, 17 (1832).
7. *Lorenzaccio*, iv, 5.

Digitized by Google

constante de l'esprit, n'est en moi qu'un instinct indépendant de ma volonté, et qui me saisit par accès comme une passion violente. Elle me vient par intervalles, à son heure, malgré moi, et n'importe où. Mais là où elle vient, je ne puis rien contre elle. Elle m'entraîne où bon lui semble et par le chemin qu'elle veut [1]. »

Ou bien : « Il en est de nos actions ordinaires comme de petites flèches émoussées que nous nous habituons à envoyer au but ou à peu près, en sorte que nous en venons à faire de tous ces petits résultats un être abstrait et régulier, que nous appelons notre prudence ou notre volonté. Puis passe un coup de vent, et voilà la moindre de ces flèches, la plus légère, la plus futile, qui s'enlève à perte de vue, par delà l'horizon, dans le sein immense de Dieu. Avec quelle violence nous sommes saisis alors [2] ! »

Une de ses impressions les plus habituelles est qu'une main invisible le pousse, qu'il a, par suite, une destinée le menant il ne sait pas où, et que ses résolutions lui sont dictées subitement par des esprits bons ou mauvais, analogues sans doute aux bons et aux mauvais génies des anciennes religions. En d'autres termes, la soudaineté et la force de ses idées leur donne une apparence extérieure ou même étrangère : elles s'abattent sur lui comme des entités vivantes, avec des faces et des voix. C'est ce qui fait la valeur de ses chefs-d'œuvre nés d'une inspiration si vibrante, si intense, si sûre d'elle-même, au milieu d'apparentes divagations, si supérieure à la capacité habituelle des nerfs humains, si semblable enfin à l'extase ou à la *trance*, qu'on doute si c'est le poète qui parle ou son inconscient. Lui-même dit que c'est son inconscient :

> On ne travaille pas, — on écoute, — on attend :
> C'est comme un inconnu qui vous parle à voix basse.
> On reste quelquefois une nuit sur la place,
> Sans faire un mouvement et sans se retourner.
> On est comme un enfant dans ses habits de fête,
> Qui craint de se salir et de se profaner [3].

1. *La Confession*, II, 3.
2. *La Confession*, II, 1.
3. *La Coupe et les Lèvres*, dédicace (1833) ; cf. Longfellow, *The poet and his songs*.

Digitized by Google

La même peinture est plus saisissante encore dans les trois *Nuits* (surtout celle de Mai), où l'*inconnu* prend figure de muse et accentue sa présence autour du poète jusqu'à devenir vampirique.

O Muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.

(*La Nuit de Mai*, 1835.)

Ailleurs, ses impressions personnifiées ont des formes de spectres ou d'anges, « les anges de douleur », « les noirs séraphins », etc. Quand Octave veut chasser par la fatigue le souvenir de son premier amour, et qu'il s'est lancé au galop dans les bois, il crie le soir, en se roulant harassé dans ses couvertures: « Fantôme, fantôme, es-tu las aussi? me quitteras-tu quelque nuit[1] ? » Et dans *la Nuit d'Octobre* (1837) :

Va-t'en, retire-toi, spectre de ma maîtresse!
Rentre dans ton tombeau si tu t'en es levé.

Dans le grand monologue final de *la Confession*, auprès du lit de Brigitte endormie, lorsque à la fureur d'Octave succède l'attendrissement, c'est que son bon ange intervient : « Il me sembla qu'un cri plaintif déchirait les airs; je me penchai sur le chevet, et je me mis à regarder Brigitte comme si, pour la dernière fois, mon bon ange m'eût dit de graver dans mon âme l'empreinte de ses traits chéris... Il me semblait qu'une voix inconnue me répétait une vieille romance que depuis longtemps j'avais oubliée[2] », etc. G. Sand dit de Laurent jaloux que « le souvenir de Palmer devint pour lui un spectre, un vampire[3] ». Dans *Lorenzaccio*, le meurtre vers lequel sont tendues toutes les pensées du jeune homme, est un oiseau atidique : « Ce meurtre, comme un corbeau sinistre, s'est posé sur ma route et m'a appelé à lui[4]. » Il serait facile et inutile de multiplier les exemples de ce genre.

Pour que de simples états mentaux prennent une allure

1. *La Confession*, I, 8. cf. *Œuvres posthumes*, Vision (1829).
2. *La Confession*, V, 6.
3. *Elle et Lui*, XII, p. 279.
4. *Lorenzaccio*, IV, 3.

Digitized by Google

aussi autoritaire, il faut, bien entendu, que l'idée dominante supprime, au moins momentanément, l'influence ou le souvenir de toute autre pensée. Musset s'apercevait qu'il en était ainsi dans bien des cas, surtout dans ses alternances de personnalité. « Il m'arrivait souvent, lui fait dire G. Sand, de m'éveiller le matin et de songer à tes douleurs de la veille sans pouvoir distinguer la réalité de mes rêves de la nuit... Quand tu me reprochais doucement certains mots cruels et certaines accusations injustes, je t'écoutais d'un air hébété, croyant que c'était toi qui avais rêvé tout cela. » Elle avait déjà remarqué, lors d'une grande scène de rupture à Venise, qu'« il ne se rappela rien quand il eut dormi dessus, et si on le lui eût rappelé, il eût tout désavoué ». A plus forte raison avait-il oublié leurs griefs réciproques après sa fièvre cérébrale. « Le souvenir de sa vie passée s'effaçait comme un mauvais rêve. Il se sentait et se croyait transformé radicalement pour toujours. » — « Il mettait tant de candeur dans l'oubli de ses torts », dit G. Sand, si bien au fait « de ces révolutions soudaines et complètes qui étaient tantôt le fléau, tantôt le salut de sa vie[1] ».

Musset parlant de cette même transformation, écrivait à G. Sand : « Si tu vas chez Danieli (leur hôtel à Venise), regarde dans le lit où j'ai souffert : il doit y avoir un cadavre, car celui qui s'en était levé n'est pas celui qui s'y était couché[2]. » Dans *la Confession*, il reprend cette idée qu'il applique au changement d'Octave avant le voyage projeté par lui et Brigitte : « J'ai été aveugle, ingrat et cruel. Dieu soit béni ! tu m'aimes encore. Si jamais tu retournes au village où je t'ai vue sous les tilleuls, regarde cette maison déserte : il doit y avoir là un fantôme, car l'homme qui en sort avec toi n'est pas celui qui y était entré[3]. »

Autre changement radical après sa rupture définitive avec G. Sand. « Je crus d'abord n'éprouver ni regret ni douleur de mon abandon. Je m'éloignai fièrement : mais à peine eus-je

1. *Elle et Lui*, XII, p. 271-272 ; VII, p. 147 ; VIII, pp. 166-167 et 179 ; X, p. 234.
2. P. Mariéton, p. 175 ; cf. *Elle et Lui*, X p., 215.
3. *La Confession*, V, 1.

Digitized by Google

regardé autour de moi que je vis un désert. Je fus saisi d'une souffrance inattendue. Il me semblait que toutes mes pensées tombaient comme des feuilles sèches.... Devenu plus tranquille, je jetai les yeux sur tout ce que j'avais quitté. Au premier livre qui me tomba sous la main, je m'aperçus que tout avait changé. Rien du passé n'existait plus, ou, du moins, rien ne se ressemblait. Un monde nouveau m'apparaissait, comme si je fusse né de la veille. Un vieux tableau, une tragédie que je savais par cœur, une romance cent fois rebattue, un entretien avec un ami me surprenaient ; je n'y retrouvais plus le sens accoutumé... Je retournai dans le monde, il me fallut tout revoir et tout rapprendre [1]. » (*Le Poète déchu*, 1839.) Son frère fait la même constatation : « L'ancien homme s'était enfui, et un homme encore inconnu avait pris possession de l'enveloppe déserte [2]. »

La cause qui produisait ces grands bouleversements amenait à plus forte raison de petites sautes d'idées, chez le poète, en dehors des alternances réglées de sa personnalité. Il pouvait dire « le pour et le contre, le vrai et le faux cent fois le jour, avec une candeur dont, à coup sûr, il était dupe lui-même [3]. » Dans l'émouvant examen de conscience qui précède le dénouement de *la Confession*, Octave s'accuse d'abord de tout le mal qu'a souffert Brigitte, puis, tout à coup, ne peut plus croire qu'il en soit l'auteur.

« Moi qui, partout, malgré tout, eussé-je commis un crime et versé le sang de ces mains que voilà, me serais encore répété que mon cœur n'était pas coupable, que je me trompais, que ce n'était pas moi qui agissais ainsi, mais mon destin, mon mauvais génie, je ne sais quel être qui habitait le mien, mais qui n'y était pas né ! moi, faire le mal !... Je n'y pouvais croire. Je contemplais Brigitte ; je la touchais comme pour m'assurer que je n'étais pas trompé par un songe. Mon propre visage, que j'apercevais dans la glace, me regardait avec étonnement. Qu'était-ce donc que cette créature qui m'apparaissait sous mes traits, qu'était-ce donc que cet

1. P. de Musset, *Biographie*, p. 136-137.
2. *Lui et Elle*, xiv, p. 178.
3. *Elle et Lui*, iv, p. 95.

Digitized by Google

homme sans pitié qui blasphémait avec ma bouche et torturait avec mes mains? Était-ce lui que ma mère appelait Octave? »

Malgré cela, un instant après il veut tuer Brigitte, puis s'arrête court devant un crucifix qu'elle a au cou : « Seigneur mon Dieu! dis-je en tremblant, Seigneur mon Dieu, vous étiez là[1] ! »

(*A suivre.*)

1. *La Confession*, v, 6.

Digitized by Google

SUR LA

POSSIBILITÉ DES THÉORIES RATIONNELLES DE LA PRÉMONITION

Par G.-B. ERMACORA

Parmi toutes les espèces de phénomènes supernormaux, ceux de prémonition (et particulièrement dans certains cas) sont ceux qui, sûrement, présentent le caractère le plus marqué d'invraisemblance. Aux phénomènes télépathiques, on peut entrevoir des explications fondées sur l'action physique propagée par le milieu interposé entre l'agent et le percipient. Pour les mouvements d'objets à distance, on pourra penser à la formation « de champs de force » analogues à ceux de l'électricité et du magnétisme, produits de l'action biologique encore ignorée et modifiable par le sujet (d'accord avec sa pensée, consciente ou sous-consciente), capables d'engendrer des actions mécaniques régies par l'intelligence. Pour la production de fantômes matérialisés, pouvant être photographiés et capables d'autres actions physiques, on pourra supposer que ces champs de force servent à produire dans le milieu ambiant, impondérable, dans lequel nous sommes immergés, des changements de structure figurés de façon à engendrer des organismes matériels dotés de propriétés semblables, bien que fugitives, à celles des organismes produits par la voie normale. Suivant le

1. Traduit de la *Revista di Studi psichici*, 1898, par Mme de Rhodia.

Digitized by Google

raisonnement précédent, ou suivant d'autres, on pourra voir aussi dans ce dernier phénomène de la matérialisation un cas extrême du mécanisme idéoplastique, c'est-à-dire qu'on pourra supposer que le procédé centripète d'après lequel un corps matériel agit sur les sens et devient une idée soit susceptible de s'invertir de façon si complète que l'idée, prise comme point de départ, donne lieu à une série de phénomènes centrifuges qui conduisent jusqu'à la réalisation matérielle du corps pensé. Pour expliquer les matérialisations, on pourra aussi soutenir, comme font les spirites et les occultistes, qu'elles sont en quelque manière produites par des êtres vivants, dotés, comme l'éther lumineux, d'une structure telle qu'ils restent pour nous imperceptibles dans les conditions normales. Aussi pour les phénomènes de télesthésie, on pourra entrevoir une sorte d'explication, fondée sur les actions encore ignorées, mais purement physiques, que les corps pourraient exercer sur notre organisme et indépendamment des voies connues des sens.

Mais le phénomène de prémonition, pris dans le sens le plus vulgaire de perception d'événements futurs, c'est-à-dire de choses qui, selon la manière de voir universelle, n'*existent pas encore*, semble tout d'abord un fait isolé et privé d'analogies qui puissent nous aider à l'expliquer; et cela est si répugnant à l'esprit de beaucoup de personne, que les faits sont repoussés *a priori* comme impossibles par plusieurs de ceux mêmes qui s'adonnent aux études psychiques, et qui sont bien instruits cependant du peu de valeur qu'ont les jugements *a priori* d'impossibilité, en dehors du champ des sciences mathématiques. D'autres au contraire admettent les prémonitions comme possibles, mais à la seule condition d'accepter l'hypothèse spirite.

Et c'est pour cela qu'un de nos lecteurs après avoir lu dans le journal de la S. P. R. un cas de prémonition relatif à un accident de chemin de fer, cas que nous avions ici même rapporté, demandait si de semblables faits n'étaient pas suffisants à prouver l'existence d'intelligences étrangères aux intelligences humaines et douées de facultés de beaucoup supérieures. N'ayant point trouvé la possibilité de

Digitized by Google

répondre avec une clarté suffisante à cette demande sous la rubrique « Informations »[1], nous avons cru convenable de traiter une telle question dans un article spécial, après que nous aurons raconté à nos lecteurs le cas qui a donné lieu à la demande.

Pour traiter la question avec quelque profondeur, il serait nécessaire de citer et discuter de nombreux exemples de prémonition survenus dans des circonstances diverses et relatifs à des événements de natures différentes. Mais un tel travail ayant déjà été fait avec une grande compétence par Mme Sidgwick[2] et M. Myers[3], nous nous bornerons ici à de courtes notes, n'ayant d'autre but dans cet article que celui de présenter une *information* un peu plus complète.

Si nous prenons le mot « prémonition » non dans le sens restreint qui correspond à la définition que nous avons précédemment donnée[4], mais dans le sens plus large de prévision réalisée d'une façon anormale d'un événement futur quelconque, il devient facile de voir que la plus grande partie des cas de ce genre se réduit ou à des phénomènes facilement explicables, par les données de la psychologie commune, ou à des phénomènes supernormaux déjà constatés sous une autre forme et pour lesquels il n'est nul besoin d'invoquer l'intervention d'intelligences extra-humaines.

Dans beaucoup de cas de prémonition, il n'y a que l'apparence, et le phénomène se réduit à une simple illusion de la

1. Voir la *Revista di Studi Psichici*, avril 1897, p. 150.

2. *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 288 : On the evidence for premonitions.

3. *Proceedings of the S. P. R.*, vol. XI, p. 408 : The subliminal self; the relation of supernormal phenomena to time-precognition.

4. Voyez l'article *Premonizioni, e Paramnesie* [*Revista di St. Ps.*, Marzo 1895). Je reproduis cette définition pour la commodité des lecteurs qui n'auraient pas eu occasion de consulter l'année 1895 de la *Rivista*.

« On appelle prémonition un événement (subjectif ou objectif) qui montre une relation évidente (directe ou indirecte) avec un autre événement postérieur, sans qu'aucun des *procédés* (normaux ou anormaux) déjà connus puisse suffire à montrer un rappoɛt de causalité entre les deux événements, et sans qu'on puisse expliquer leur production, comme une coïncidence fortuite (p. 139). »

Digitized by Google

mémoire[1]; dans beaucoup d'autres, les prémonitions ne sont que des conséquences de perceptions sensorielles sous-conscientes. Ainsi, par exemple, une personne pourra subconsciemment apercevoir sur la route un ami qui demeure en pays éloigné, et dont l'arrivée était en effet inattendue, et cette perception pourra, la nuit suivante, donner lieu au songe prémonitoire de la visite de l'ami.

Un grand nombre de pseudo-prémonitions s'expliquent d'une manière analogue. Quelqu'un qui au moment de partir en voiture se sent poussé, contre son habitude et sans cause apparente,à prendre avec lui des objets, qui lui deviendront plus tard indispensables pour remédier à un accident qui lui arrivera en route, peut être poussé à faire cela par la seule perception sous-consciente d'une brisure dans la voiture. Un autre qui, tandis qu'il se trouve auprès d'une maison qui va crouler, sent que ses propres jambes se mettent spontanément et *providentiellement* à se mouvoir pour le porter au loin, ou bien entend une voix qui lui commande de fuir, aura probablement entendu subconsciemment quelque bruit, annonçant l'effondrement de la maison, et un autre encore, qui, s'acheminant vers un péril encore ignoré par sa conscience normale, sent une force mystérieuse qui l'empêche d'avancer, ou voit le fantôme de sa mère, qui, en le repoussant, le sauve, aura probablement aussi perçu à temps, et par quelque avis sous-conscient, le péril vers lequel il se dirigeait. Et ces formes, pour le profane si impressionnantes et mystérieuses, par lesquelles de semblables prémonitions se manifestent, ne sont que des formes évidentes d'automatisme moteur, d'inhibition motrice ou d'*hallucinations perceptives*[2] plus ou moins symboliques, qui sont régulièrement produites par des perceptions sous-conscientes. De telles prémonitions, supernormales en apparence seulement, ne peuvent arriver d'une façon absolument claire qu'auprès de sujets susceptibles de profondes altérations de la personnalité, et qui par cela même peuvent non seulement percevoir sous-consciemment et furtivement quelque image simple, mais peuvent

1. Voyez l'article cité dans la note précédente.
2. Voir *Revista di St. Ps.*, 1895, p. 349.

Digitized by Google

acquérir par ce moyen les connaissances les plus complexes.

Rien de plus facile pour un de ces sujets que de recevoir, lire et ensuite détruire, dans un moment de personnalité altérée, une lettre qui apporte des nouvelles précises et détaillées de toute une série d'actions qu'un autre doit accomplir. Revenu à sa personnalité normale, le sujet ignore absolument tout cela et ne sait même pas qu'il a reçu la lettre, mais le contenu de cette lettre, emmagasiné dans la sous-conscience, pourra de là venir et être rendu dans son entier par le moyen de songes, de visions pendant la veille, d'écriture automatique, etc., etc., et de telles communications de la sous-conscience, en se réalisant successivement, pourront assumer l'apparence de véritables prémonitions, spécialement si on n'arrive jamais à savoir que la lettre informatrice a été écrite. Et même si on venait à le savoir, l'observateur superficiel pourra encore être induit à croire, d'après le témoignage plein de bonne foi du sujet, que la lettre n'arriva pas à destination, et que, si ce n'est pas une véritable prémonition, il s'agit au moins d'une information donnée d'une façon supernormale pour suppléer à une erreur de la poste. Inutile d'ajouter que de semblables informations peuvent parvenir par d'autres modes à la sous-conscience du sujet; par exemple au moyen de discours faits à portée de son oreille, mais auxquels sa conscience personnelle n'a pas prêté attention. Aussi faciles à expliquer sont les prémonitions relatives aux modifications qui se produisent dans l'organisme du sujet.

Dans ces cas-là, la prémonition est ou une simple traduction, en termes intelligibles pour la conscience, de ces symptômes qui précèdent ces modifications organiques; ou bien c'est elle-même qui, agissant comme auto-suggestion, en est la cause déterminante. Ainsi les « avis », reçus par voie automatique, d'une prochaine maladie non soupçonnée, d'une guérison inespérée, d'un accouchement à une époque imprévue, etc., peuvent être ou la conséquence des conditions préparatoires de ces événements déjà existantes dans l'organisme mais non encore révélées, ou bien peuvent eux-mêmes être la cause suggestive de leur réalisation; parce qu'il est bien

Digitized by Google

notoire que la suggestion et l'auto-suggestion, qui est également efficace, suffisent à produire des processus pathologiques, ou à les arrêter lorsqu'ils sont déjà en cours, comme aussi à produire, ou à détruire d'autres conditions organiques variées, comme, par exemple, la stérilité chez la femme [1], à produire l'accouchement à des époques fixées d'avance [2], etc.

Nous en dirons autant des prémonitions relatives à des faits qui se produisent hors du sujet, mais qui peuvent être déterminés par l'intervention consciente ou non de celui-ci. On comprend en effet que l'action suggestive exercée par une communication de la sous-conscience, qui revêt une forme plus ou moins solennelle de prémonition, peut, dans certains cas, pousser le sujet, quoique insconsciemment, à déterminer, ou, pour le moins, à rendre plus probable l'événement en question.

C'est pour cela qu'il n'y a rien d'extraordinaire si un jeune homme doué de dispositions musicales, bien que n'ayant jamais pensé à étudier la musique, rêve qu'il devient un violoniste célèbre et puis le devient en effet ; ou si une jeune fille épouse l'inconnu qu'au moyen d'une hallucination on lui a montré dans un verre d'eau et présenté comme son futur mari. Dans le premier cas les facultés encore latentes du génie pourront suffire à pousser le jeune homme dans les études musicales, en lui montrant comme réalisé un avenir qu'il était en son pouvoir de réaliser; dans le second (en supposant aussi qu'il n'est point question d'une de ces fausses reconnaissances ordinaires, dues à l'altération du souvenir

1. Le distingué Dr Dumontpallier, de *l'Académie de Médecine* et président de la Société *d'Hypnologie et de Psychologie*. communiquait récemment à cette société le cas d'une dame qui, à son grand ennui, n'ayant pas eu d'enfant après sept ans de mariage, devint enceinte pas plus tard que le surlendemain du jour où le Dr D... lui eut fait les suggestions voulues pour détruire quelques anomalies dans ses fonctions, qui étaient un obstacle (peut-être auto-suggestif seulement) à la conception. Des circonstances spéciales permirent de constater d'une manière certaine que ceci arriva véritablement dans un des deux jours qui suivirent la première suggestion hypnotique. Voir *Revue de l'Hypnotisme*, juillet 97, p. 14.

2. Elles ne sont pas rares les prémonitions de ce genre revêtues d'une forme spirite.


Digitized by Google

d'une image perçue autrefois et à son adaptation à la réalité), l'image vue sera devenue pour la jeune fille (si elle ne l'était déjà avant) cet idéal qu'elle aura ensuite cherché, involontairement et automatiquement à trouver réalisé.

On pourrait continuer longtemps à discourir sur de semblables cas de prémonitions qui ont une apparence supranormale seulement pour les non-initiés à la psychologie; mais pour ne pas nous attarder trop, venons-en de suite à ces cas que la psychologie ordinaire ne suffit pas à expliquer, et qui entrent dans le champ spécial de nos études, et voyons jusqu'à quel point ceux-ci peuvent être considérés comme des cas particuliers de phénomènes psychiques déjà étudiés sous un autre point de vue, et par cela même comme n'étant pas plus inexplicables que ceux-ci, et cherchons où commencent les véritables prémonitions constituant des faits *sui generis* irréductibles.

Notons, avant toute chose, que la plus grande partie des cas rapportés de prémonitions inexplicables par la psychologie ordinaire, deviennent explicables pour nous quand nous introduisons la théorie de la télépathie. Supposons que le sujet A, sous une forme quelconque d'automatisme sensoriel ou musculaire, annonce avant le temps des événements qui s'accompliront dans l'organisme de B ou des événements quelconques qui seront déterminés par B suivant des moyens normaux, et supposons encore que la possibilité d'une communication d'idées entre A et B par la voie normale des sens soit complètement exclue. Dans ce cas la télépathie suffit parfaitement à expliquer le phénomène de prémonition. Et l'explication télépathique peut admettre deux formes différentes. Dans une le sujet A, qui reçoit la prémonition, est considéré comme le percipient télépathique de ces symptômes prémonitoires, ou de ces idées ou tendances, plus ou moins latentes, existant chez B, qui, comme nous venons de le voir, indiquent de futures modifications dans son organisme ou de futures actions qu'il doit accomplir. Dans l'autre forme d'explication télépathique, le sujet A, dans la prémonition, ne serait plus un simple et passif percipient de ce qui se prépare dans B, mais serait une véritable agent qui, par la

suggestion télépathique et généralement inconsciente opérée sur B, produirait chez ce dernier les modifications organiques successives, ou le pousserait à des actes déterminés.

Dans ce cas le véritable percipient[1] serait B, et la perception prémonitoire de A ne serait autre chose qu'un avertissement venu à la conscience de A quand la sous-conscience de celui-ci a agi ou va agir sur B.

Si on suppose que A puisse entrer en communication télépathique, active ou passive non seulement avec B mais avec une série de personnes C, D, E, etc., lesquelles directement ou indirectement ont toutes part dans la réalisation de l'événement prédit, on voit facilement combien est vaste le champ que l'explication télépathique se montre susceptible d'embrasser; et encore plus si on admet que les actions télépathiques peuvent s'exercer non seulement entre les hommes, mais sous une forme spéciale et plus simple, aussi entre les hommes et les animaux et entre les animaux.

Un autre ordre de phénomènes, dont la réalité, si elle n'est pas encore prouvée, est au moins en discussion dans le champ des recherches psychiques, peut servir pour le moment, faute d'autre, à faire voir une possibilité d'explication pour un certain nombre de ces cas prémonitoires que nous ne pouvons arriver à expliquer même avec la télépathie. Je veux parler de la *télesthésie*, ou perception directe des objets inanimés, effectuée par des voies autres que celles des sens déjà connues. C'est le phénomène qui prend le nom de « Clairvoyance » dans le cas particulier où la perception s'effectue au moyen d'hallucinations visuelles, représentant l'objet d'une manière plus ou moins fidèle.

Supposons, par exemple qu'une personne devine la carte qui se présentera à un endroit marqué d'un jeu de cartes, lequel aura été bien mêlé, et de façon telle que personne n'ait pu apercevoir la carte par la voie des sens; ou bien supposons qu'un mécanicien de chemin de fer pressente un déraillement, qui peu après arrive en réalité, causé par un objet qui était tombé en travers de la voie et que personne

1. » Percipient » seulement dans le sens de personne influencée télépathiquement.


Digitized by Google

n'avait encore aperçu. Dans de pareils cas, la télépathie n'est plus capable de donner une explication, mais la télesthésie le peut encore, parce que l'événement futur était déjà clairement enregistré dans le présent, sinon sous une forme d'idée, comme dans les cas explicables télépathiquement, au moins sous la forme de conditions spéciales dans les corps inanimés, conditions dont la perception par voie supranormale conduit directement à la prémonition.

La télesthésie seule suffit à expliquer un grand nombre de prémonitions qui ne sont pas explicables avec la télépathie : telles seraient, par exemple, celle concernant le lieu où l'on trouvera un objet égaré dans des conditions non perceptibles avec les sens, et celle sur une future découverte dans des fouilles, ou celle d'un prochain naufrage sur un écueil encore ignoré, et ainsi de suite,

La télesthésie suffirait encore à expliquer une prémonition concernant le résultat d'un tirage au sort, tirage fait par le sujet lui-même, parce que dans ce cas l'acte de tirer au sort pourrait être considéré comme accompli non pas aveuglément, mais bien guidé par une perception supranormale, laquelle permettrait au sujet de *choisir* automatiquement le numéro fixé [1].

Ainsi, l'action combinée de la télépathie et de la télesthésie peuvent vous servir pour l'explication d'une bonne partie de ce résidu de cas qui ne sont explicables ni par la télépathie seule ni par la télesthésie seule. Je citerai comme exemple le résultat d'un tirage au sort dont une autre personne que celle qui tira le numéro avait eu la perception à l'avance. Dans ce cas-là, étant admis que la télesthésie a guidé la personne qui a tiré au sort dans le choix d'un numéro déterminé, et que de plus la télépathie l'a mise en rapport avec la personne de la prémonition, nous rentrons dans la catégorie des

1. Il faut se souvenir que la télesthésie ne signifie pas nécessairement perception *à distance*, comme le voudrait la seule étymologie, mais *perception indépendante du fonctionnement des sens connus*. Le mot, en vérité, n'est pas très heureux, d'autant moins que d'après sa signification étymologique il pourrait justement s'appliquer aux sens de la vue, de l'ouïe et de l'odorat, qui servent à nous faire percevoir les objets *à distance*.

Digitized by Google

prémonitions télépathiques relatives à des événements qui seront déterminés par une autre personne, chose dont nous avons déjà parlé. Il y aura deux interprétations possibles; ou l'idée (sous-consciente) du numéro à tirer viendra à celui qui opère le tirage, et celui-ci la communiquera avant le temps à l'autre; ou cette idée surgira chez le sujet qui perçoit la prémonition, et celui-ci suggérera télépathiquement à l'autre l'acte que celui-ci exécutera (toujours automatiquement) avec l'aide de la télesthésie [1].

Mais la télépathie et la télesthésie, isolément ou combinées ensemble, ne suffisent pas encore à rendre compte de tous les cas possibles de prémonition. Pour que celles-ci puissent expliquer une prémonition, il faut qu'il existe *avant l'événement*, sous forme d'*idée*, ou sous forme de *disposition matérielle*, quelque condition préparatoire de l'événement même, laquelle soit *de nature à pouvoir conduire directement à la prévision par le simple usage des moyens intellectuels qui sont normalement à la disposition du sujet*. Une fois admis que la télépathie ou la télesthésie peuvent nous faire percevoir une idée qui est dans l'esprit d'une personne éloignée, ou un tronc d'arbre tombé en travers d'une voie de chemin de fer, on n'a pas à chercher autre chose pour expliquer une prémonition au sujet de la conduite future de cette personne, ou au sujet du prochain déraillement. Une nouvelle difficulté se présente au contraire quand l'événement futur n'a pas de précédents subjectifs ou objectifs, qui puissent conduire directement à la prévision par les procédés déductifs connus.

Dans le cas de prémonition rapporté plus haut, dans cette même livraison, on pourra supposer que l'accident de chemin de fer ait été produit par une circonstance très significative, telle, par exemple, que l'existence d'un tronc d'arbre en travers de la voie, et par là, l'explication télesthésique ou télépathique sera possible.

1. A celui qui reprocherait à ces interprétations leur complication et leur peu de probabilité, je rappellerai qu'il ne s'agit point ici de démontrer la *probabilité*, mais seulement la *possibilité* d'expliquer ce genre de prémonition avec l'aide de faits qui, en partie, peuvent être acceptés comme certains (télépathie) et qui en partie ont quelque probabilité de l'être par la suite (télesthésie).

Digitized by Google

Mais supposons, comme le fait notre correspondant, que l'accident n'ait eu aucune cause apparente. Comment la percipiente eût-elle pu alors, quand bien même elle aurait eu une perception supranormale complète des circonstances déterminantes, tirer directement cette conséquence que le plus habile ingénieur, après l'examen le plus soigneux de la ligne et du matériel mobile, et après la plus sérieuse application des données de son art n'aurait pu savoir déduire avec tant de précision !

Admettant que le cas soit arrivé dans ces conditions, ceci pourra nous servir comme exemple de ces prémonitions proprement dites que nous avons voulu désigner par la définition donnée plus haut.

Mais il faut remarquer avant toute chose que de semblables cas de prémonition, qu'on ne peut ramener aux phénomènes d'une autre espèce, se trouvent enregistrés en bien plus petit nombre que les autres. De là, il est permis de penser que, en éliminant de ces cas tous ceux dont les preuves manquent, et tenant compte de la possibilité de coïncidences fortuites [1], l'existence de ce genre de prémonition demeure encore douteuse [2]. Mais, malgré un tel doute, il sera utile d'examiner si un pareil phénomène aurait droit d'être, *a priori*, considéré comme possible, parce que c'est seulement dans ce cas-là que ceux qui se livrent à l'étude des sciences psychiques en chercheront avec intérêt les preuves. Voyons donc, s'il en est ainsi et de quelle interprétation rationnelle ces cas sont susceptibles.

1. Les lecteurs trouveront rapportés dans une prochaine livraison de la *Revista* divers cas de coïncidence extraordinaire qui sont certainement dus au hasard seul.

2. Les cas de prémonition dus seulement à la télesthésie sont encore peu nombreux comparés à ceux attribuables à la télépathie. Ceci peut jeter quelques doutes aussi sur la réalité de ce genre de prémonition, d'autant plus que les phénomènes de télesthésie ne sont pas encore aussi bien confirmés que ceux de la télépathie. Mais la rareté des phénomènes, prémonitoires ou non, explicables par la télesthésie seule, peut en partie dépendre de la rareté plus grande des cas qui arrivent dans des conditions telles qu'elles excluent la possibilité d'une action télépathique, rareté qui doit se rencontrer aussi dans les cas où la télesthésie se trouve en action avec une fréquence relative.

Digitized by Google

Si on admet l'existence d'un ou plusieurs êtres spirituels doués d'intelligence supérieure à l'intelligence humaine et gouvernant directement ou indirectement le monde matériel, il n'y aura pas de difficulté à admettre aussi la possibilité de ce genre de prémonition. En effet, ces êtres, déterminant aussi eux-mêmes les événements qui ne nous apparaissent à nous que comme des effets aveugles et fortuits, devraient en avoir une représentation mentale avant leur réalisation. Admettons encore que ces « desseins de la Providence » puissent dans certains cas être transmis à des privilégiés, alors, ils rentrent aussi dans le genre de ces cas explicables par la télépathie. Telle est, en substance, la théorie des prémonitions qui est admise par les différentes religions et par le spiritisme. N'admettant point l'intervention d'êtres extra-humains, la difficulté d'expliquer les prémonitions proprement dites devient plus grande, mais non pour cela insurmontable. Dans des cas semblables nous sommes nécessairement conduits à considérer les événements futurs comme entièrement déterminés ou par les lois physiques, plus la volonté humaine, si nous croyons à l'existence du libre arbitre, ou par les lois physiques seulement si nous ne croyons pas au libre arbitre. Mais les prémonitions des événements déterminés par la volonté, qu'on suppose celle-ci libre ou non, sont, comme nous l'avons vu, explicables par la télépathie. Nous nous trouvons par conséquent dans tous les cas ramenés à la même difficulté, qui est d'expliquer les prémonitions qui concernent des événements indépendants de la volonté et non déduisibles, avec le seul secours des procédés intellectuels connus, des conditions matérielles préexistantes.

On a déjà essayé de surmonter une telle difficulté, en supposant que toute la série des phénomènes, que nous considérons partiellement comme passés, présents et futurs, constitue en réalité un tout coexistant, et que l'idée de succession résulte seulement de ce que notre esprit parcourt successivement les différents termes de cette série, entrant tour à tour en rapport avec le terme seul que nous appelons le présent, ainsi que fait le microscopiste quand il observe successivement les différentes lamelles si fines dans lesquelles il

Digitized by Google

décompose, par le moyen du microtome, le corps solide qu'il étudie[1]. D'après cette supposition, la perception du futur, dans les cas de prémonitions proprement dites, n'aurait plus l'apparence de perception *de ce qui n'existe pas encore*, mais au lieu de cela se réduirait à une perception anormale d'un des termes de la série des phénomènes, lequel existe déjà, mais auquel ne sont pas encore arrivées nos facultés *normales* de perception ; et le « prophète » serait comparable au voyageur qui seul parmi ses compagnons, étant muni d'une longue-vue, peut discerner de loin les choses qui demeurent invisibles aux autres jusqu'au moment où ils s'en sont approchés.

Mais cette explication est peu satisfaisante. D'abord elle a le défaut de ne pas ramener le fait qu'il faut expliquer à quelque conception déjà familière à notre esprit, ou tout au moins que notre esprit puisse facilement s'assimiler, ce qui constitue le but de toute explication ; et celle-là, de plus, introduit une conception étrange, presque inconcevable, et inconciliable avec cette pensée de mutabilité, variabilité et de succession de phénomènes dans le monde objectif, qui est si conforme à la nature de notre intelligence et qui est le premier fondement des véritables explications de tous les autres faits.

En outre cette interprétation nous mettrait en face de nouveaux problèmes difficilement solubles. En effet, il faudrait expliquer avant toute chose pourquoi, de toute la série coexistante de formes que nous appelons passé, présent et futur le seul terme *infiniment petit* du présent peut, par la voie normale, devenir perception. On ne saurait concevoir ce « champ sensoriel » infiniment restreint.

Le sujet percipient ne serait plus, selon la comparaison employée par Lodge[2], comme un voyageur en chemin de fer

1. Le professeur O.-J. Lodge exprime cette opinion, en parlant des phénomènes psychiques dans son discours, *Sur les problèmes actuels des sciences physiques*, prononcé au congrès tenu par l'Association britannique pour l'avancement des sciences, à Cardiff, en août 1891 (voir *Nature* (de Londres), 20 août 1891, p. 386, et *Revue scientifique*, 12 septembre 1891, p. 326 et *Annales des sciences psychiques*, 1892, p. 92).
2. Voir la note précédente.

Digitized by Google

qui voit successivement les parties différentes d'un paysage coexistant; parce que, pour voir une partie, pour petite qu'elle soit, d'un *paysage*, il faut que le voyageur possède un champ visuel doué d'une certaine extension déterminée, il faut qu'il voie en même temps une portion déjà passée, par rapport à son axe optique et une portion qui est encore à passer, autrement il ne lui resterait à percevoir qu'un point mathématique, c'est-à-dire une chose réellement imperceptible. En acceptant cette hypothèse, il serait donc nécessaire d'expliquer comment il se fait que la faculté que nous avons de percevoir dans la série des phénomènes n'embrasse pas un certain champ de dimensions déterminées et ne nous représente pas, au lieu de ce terme infiniment petit que nous nommons présent, une partie de la série ayant une certaine étendue et appartenant en partie au passé et en partie au futur[1].

En second lieu, il surgirait une grave difficulté pour expliquer comment il se fait que toutes les intelligences humaines, en parcourant la série des phénomènes, se trouvent, toutes, à part les très rares cas supranormaux, toujours à un même point de la série, et voient le monde, pour ainsi dire, du même point de vue, sans que ceux qui vivent (non métaphoriquement parlant, mais dans un sens absolu) dans le futur, soient plus avancés que les retardataires qui vivent dans le passé. Si les phénomènes de prémonition nous montrent la possibilité de grands, quoique rares, anachronismes dans la perception, on devrait s'attendre à ce que les petits anachronismes fussent la règle générale. Toutes les sciences concourent à prouver que les grandes anomalies ne sont que les exagérations de faits qui dans des proportions moindres, sont normaux et familiers. On ne saurait, par là, expliquer comment dans une telle hypothèse le « présent » peut être un

1. Le fait que tout état de conscience contient des restes de perceptions passées et des images denses de perceptions futures n'a rien à faire avec une réelle perception directe embrassant le passé et le futur; parce que, par tout ce que nous en savons, tout état de conscience *est dans chaque moment* en accord *seulement* avec cette complexité de conditions physiologiques qui existent *dans ce même moment* et l'extension de la conscience au passé et au futur dépend seule de la persistance dans chacun des moments *présents* des effets des actions passées, ou de la préparation des actions futures.


Digitized by Google

point unique pour tous, au lieu d'être un élément subjectif et sensiblement divers pour les différents individus. Celui qui voudrait invoquer la diversité qui existe entre la rapidité de perception de chaque individu comme preuve de l'existence réelle des petits anachronismes dans les perceptions, tomberait dans l'erreur, parce que cette diversité nous est complètement expliquée par la conception ordinaire du temps, moyennant la diverse rapidité dans les processus psycho-physiologiques; ceci n'indique pas du tout que chacun ait un présent spécial et particulier, mais indique seulement qu'il n'y a de spécial que la rapidité des processus qui, de l'excitation périphérique, conduisent à l'excitation cérébrale, parce que ce qui est perçu par l'intelligence n'est pas en réalité le monde extérieur, mais seulement l'état du cerveau, et rien ne prouve qu'il puisse exister des anachronismes, quelque petits qu'ils soient, dans les perceptions subjectives de modifications identiques produites « simultanément »[1] dans des cerveaux identiques.

Enfin, j'observerai que l'hypothèse d'une intelligence qui, en quelque sorte se déplace, parcourant la série des panoramas du monde physique, a l'énorme désavantage de séparer complètement les phénomènes de la conscience de ceux du monde physique, niant cette correspondance entre ces deux ordres de faits, que tous les systèmes philosophiques ont été forcés d'admettre.

Or quelle correspondance serait possible entre un monde physique immuable et une intelligence qui, en quelque sorte, irait *s'y mouvant*? Comment pourraient coexister tout le passé et tout le futur dans le monde physique sans entraîner une semblable coexistence du passé et du futur des états de la conscience? Pourquoi de toute la série coexistante d'états que posséderait mon cerveau, seul, cet unique état que nous appelons le « présent » serait-il accompagné de la conscience?

Voyons maintenant s'il nous serait possible d'atteindre notre but en partant de quelque autre conception, qui ne nous conduise pas dans d'aussi inextricables difficultés, et

1. C'est-à-dire produite dans les conditions que nous nommons de simultanéité objective, et qu'on peut constater à l'aide des instruments enregistreurs.

Digitized by Google

qui, tout en étant aussi hypothétique que celle qui nie la variabilité du monde matériel, ne soit pas cependant, comme celle-là, une création purement fantastique, mais soit, jusqu'à un certain point, justifiée par quelque analogie.

Comme point de départ de notre hypothèse, considérons une personne qui aurait résolu d'accomplir un acte déterminé. Abstraction faite des cas dans lesquels l'exécution de l'acte serait impossible ou d'une réussite difficile, une telle résolution suffira pour faire prévoir, avec un fort degré de probabilité, que l'acte sera accompli. Maintenant, si nous considérons l'acte sous son aspect physique, nous savons que celui-ci aura nécessairement ses conditions déterminantes dans la série des phénomènes physiques. Ceci est un fait indiscutable et admis non seulement des matérialistes, mais aussi des spiritualistes, lesquels ou n'attribuent pas à l'âme la faculté d'influencer les phénomènes physiques et se limitent à constater la correspondance entre la série des phénomènes psychologiques, et celle des phénomènes physiques (harmonie préétablie), où, s'ils attribuent à l'âme la faculté d'intervenir comme cause déterminante, dans les phénomènes physiques, sont amenés à supposer que l'âme agit en créant (sous forme de modifications imperceptibles dans les cellules neuro-cérébrales), les conditions *purement physiques* qui conduiront, par une nécessité physique, à l'accomplissement des actes visibles. Quoi qu'il en soit, c'est une notion aujourd'hui universellement acceptée que lorsque dans une personne il s'est manifesté l'intention d'accomplir un acte déterminé, il s'est en même temps produit en elle des conditions organiques qui conduisent à la réalisation de l'acte par des processus aussi *physiques*, que ceux de certaines conditions de la voie, de la locomotive, etc., doivent conduire à un accident de chemin de fer.

Mais si nous voulions déduire ce que fera une personne, après un certain temps d'examen de ces causes physiques déterminantes qui existent dans son organisme et qui correspondent à ce qui se manifeste dans sa conscience sous forme de volonté, évidemment nous n'atteindrions pas notre but. Fussions-nous des sommités en physiologie et en psy-

Digitized by Google

chologie, nous fût-il accordé d'étudier au microscope, cellule par cellule, fibre par fibre, tout son cerveau et son système nerveux tout entier, nous ne serions point en état de tirer de là une prévision quelconque, non seulement de ce que cette personne fera dans dix ans, mais même une minute après. Et pourtant notre sujet, sans aucune connaissance de physiologie, ni de psychologie, et sans avoir fait le moindre examen sur son propre organisme, pourra dire, avec beaucoup de probabilité d'être dans le vrai, que dans dix ans sa main écrira une demande pour obtenir la fin de son service et sa pension, et pourra affirmer avec une probabilité qui atteint à la certitude que, dans une minute, sa main pressera la touche de l'appareil chronographique pour marquer le signal convenu. Et ces prévisions non seulement le sujet lui-même peut les faire avec toute facilité, mais n'importe quelle autre personne, pour ignorante qu'elle soit, à laquelle le sujet aura communiqué ses propres intentions.

Si nous ne connaissions que la série physique des phénomènes qui se produisent en nous, ces faits nous apparaîtraient comme des phénomènes de prémonition autrement merveilleux et inexplicables que ne nous le semble la prémonition d'un accident de chemin de fer. Au lieu de cela nous les trouvons si naturels, que nous ne sentons même pas le besoin d'y chercher une explication. De quoi cela dépend-il? De ce seul fait que, dans le cas cité, à la série des phénomènes physiques correspond et se superpose une série de phénomènes psychologiques d'états de conscience, qui ont dans leurs successions des rapports tels que souvent les termes antécédents contiennent des images explicites et suffisamment exactes des termes qui leur succèdent, en sorte que dans cette série le futur souvent se réfléchit directement dans le présent, sans qu'il soit nécessaire de le déduire à l'aide de processus laborieux ou demandant des conditions spéciales. Nous ne nous occupons pas ici d'expliquer le mystère de ce fait, nous constatons seulement qu'il existe.

Maintenant ceci ne nous permettrait-il pas de croire que, comme à la série de phénomènes physiologiques propres au cerveau et au système nerveux correspond, point par point,

Digitized by Google

celle des phénomènes psychologiques, de même à la série de tous les autres phénomènes physiques pourrait correspondre une autre série de phénomènes *sui generis*, laquelle aurait aussi, comme la série psychologique, la propriété de contenir dans le présent des images relatives au futur, et avec laquelle notre esprit pourrait entrer, dans certains cas, en rapport direct, comme il peut entrer en rapport direct avec la série des états de conscience propres à un autre sujet? Cela ne nous permettrait-il pas de croire que, de même qu'il se produit ces modifications matérielles qui échappent à toute recherche humaine et qui constituent le germe d'un événement futur, il se produirait aussi quelque modification d'un autre ordre, et faite de façon à constituer une image synthétique de cet événement susceptible d'être directement assimilée par l'esprit humain absolument comme l'état de conscience que nous nommons volonté constitue une image synthétique, directement assimilable par une autre intelligence, d'événements beaucoup plus complexes qui seront déterminés dans l'organisme ou par l'organisme du sujet?

Je m'empresse de noter que cette hypothèse, telle que je viens de l'exprimer, ne va pas jusqu'à supposer que tous les phénomènes physiques sont accompagnés de conscience et de volonté. Ceci fut admis par quelques philosophes, et à ceux-là aucune prémonition n'aurait pu sembler impossible. Mais, pour nous, il n'est point nécessaire d'aller si loin ; nous n'avons pas besoin d'attribuer au monde inorganique ni une conscience, ni rien qui ait avec la conscience la moindre analogie. Il nous suffit de faire seulement la supposition plus vague que, outre les faits physiques et les faits de la conscience, il y a quelque autre ordre de faits qui se superpose à ces phénomènes physiques que nous ne voyons pas accompagnés de ceux de la conscience, et qui aurait, comme la série des phénomènes de conscience, la propriété de pouvoir nous fournir directement des connaissances relatives au futur, qui aurait de même la possibilité de contenir dans le présent des représentations du futur et de les communiquer directement à l'esprit humain.

En nous mettant au point de vue du monisme moderne,

Digitized by Google

lequel nie que les phénomènes physiques et psychologiques appartiennent à deux ordres de faits différents et les considère au contraire simplement comme deux aspects divers des mêmes effets, notre hypothèse assumerait une apparence moins hardie, car elle n'aurait plus besoin d'appeler à son aide un troisième ordre de faits, en plus des faits physiques, et intellectuels, mais elle se réduirait à invoquer l'existence *d'un troisième aspect* du monde.

Ce troisième ordre de faits, ou ce troisième aspect du monde, pourrait peut-être servir à donner la raison non seulement des phénomènes de prémonition, mais aussi de ceux que Myers appelle de *rétrocognition,* lesquels consistent dans ces perceptions d'images relatives au passé, qu'on ne peut expliquer par la mémoire individuelle[1]. En effet, de même que la série psychologique conserve synthétisée, sous forme de souvenirs, ces images d'événements passés qui ont laissé des traces dans notre organisme et qu'on ne saurait plus reconstruire par l'examen des états postérieurs de la série physique, ainsi la troisième série par nous supposée pourrait être apte à conserver, synthétisée, les images d'événements passés, bien que ceux-ci n'eussent laissé des traces que dans le monde inanimé, dotant par là ce dernier d'une mémoire *sui generis.*

En outre la même supposition pourrait apporter quelque secours à l'explication de la télesthésie, parce que, une fois admis que les phénomènes du monde inorganique sont aussi accompagnés de phénomènes d'un autre ordre propres à être perçus de notre conscience, nous trouverons tout naturel que de telles perceptions ne puissent arriver avec ces processus sensoriels qui servent à mettre notre conscience en rapport avec la série des phénomènes physiques, et qu'au lieu de cela elles viennent, par le moyen de processus spéciaux, qui nous sont encore inconnus. Les phénomènes de la télépathie nous ont, du reste, déjà préparés à considérer l'existence probable de processus spéciaux de perception,

1. Ceux-ci cependant seraient toujours explicables par la mémoire atavique et par la tradition qui pourrait être transmise, sans que nous nous en doutions, par voie télépathique.

Digitized by Google

non seulement indépendants des sens déjà connus, mais peut être aussi fondés sur des principes entièrement différents de ceux qui régissent le fonctionnement de ces sens.

Admettant qu'il existe un troisième ordre de faits, lequel se superposerait aux phénomènes physiques, on peut tout naturellement supposer que celui-ci se superposerait aussi aux phénomènes physio-psychologiques, lesquels, pour être accompagnés de la conscience, ne cessent pas pour cela d'avoir un côté purement physique. Par là ceci pourrait servir, non seulement pour l'explication des prémonitions proprement dites et de la télesthésie, mais aussi pour celle de la télépathie, qui sous l'aspect psychologique aussi bien que sous l'aspect physique se montre assez rebelle à l'explication.

Ainsi tous ces différents phénomènes, en apparence si divers, mais qui, si souvent, se manifestent étroitement unis, on pourrait les faire dépendre d'un principe unique.

A qui m'objecterait d'avoir hasardé une hypothèse trop fantastique et trop grave de conséquences pour le bénéfice des phénomènes non universellement admis et surtout pour le principal bénéfice des prémonitions proprement dites, lesquelles demeurent encore douteuses pour ceux mêmes qui se livrent aux études psychiques, je n'aurai rien à répondre, si ce n'est que mon seul but a été de montrer que ce dernier phénomène ne doit pas être *a priori* tenu pour absurde; que, de plus, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse spirite, on peut le ramener dans le champ des faits concevables, usant pour cela des conceptions qui ne se trouvent point en opposition avec les faits connus; et que par suite nous ne devons pas abandonner leur étude comme oiseuse, mais faire tous nos efforts pour recueillir les matériaux nécessaires afin de pouvoir prouver ou rejeter la réalité en nous basant seulement sur la foi des faits.

DOTT. G. ERMACORA.

Digitized by Google

VARIETÉS

LA MÉDECINE DES GALLOIS

PAR A. ERNY

En 1862, je fis un voyage dans le pays de Galles, avec le grand historien Henri Martin, qui allait étudier sur place les traditions bardiques et celtiques; je l'aidai dans ce travail qui m'intéressait aussi, car je devais publier le récit de ce voyage dans le *Tour du Monde*[1].

La bibliothèque de Lady Leanover (femme d'un ancien ministre de la reine Victoria) nous fournit surtout beaucoup de manuscrits gallois que je me fis traduire en anglais.

Entre autres curiosités, le descendant d'un barde gallois, William Rees, nous donna un très curieux livre intitulé : *Meddygon Myddfai* ou *les Médecins de Myddfai.* Il contient en gallois et en anglais la médecine du VIIe siècle après l'ère chrétienne. C'est la préface de ce livre dont je donne ici la traduction :

« Meddyginiaeth ou la médecine fait partie des neuf arts ruraux connus et pratiqués par les anciens Kymris, avant qu'ils eussent des villes et un prince souverain, c'est-à-dire avant l'époque où vivait Prydain ab Aedd Mawr, dont on fixe généralement la date *à mille ans* avant l'ère chrétienne. Dans ces temps lointains, les prêtres et ceux qui enseignaient les peuples étaient les *gwyddoniaid*, autrement dit les savants de l'époque. C'est à ces hommes qu'on attribue l'art de guérir, pour lequel on employait principalement les plantes. La botanique, ou la connaissance de la nature et des propriétés

1. On peut le trouver dans les volumes publiés en 1863.

Digitized by Google

des plantes, était considérée comme une des trois sciences principales; les deux autres étaient la théologie et l'astronomie[1].

« Une grande partie des nations de l'antiquité prétendait tenir ses arts médicaux de leurs dieux. Les Kymris ne semblent pas avoir émis les mêmes prétentions, excepté pour les principes élémentaires de ces arts, mais leur pratique n'en était pas moins confiée aux prêtres. Les plus anciens médecins dont nous parle l'histoire sont ceux qui embaumèrent le patriarche Jacob, par ordre de son fils Joseph; aussi Moïse les appelle *serviteurs de Joseph*, et ce n'étaient pas des prêtres. En Égypte, la religion et la médecine n'étaient pas dans les mêmes mains. Il est certain aussi que les médecins juifs formaient un corps absolument distinct de celui des prêtres; car on constate que lorsque le roi Asa se sentit les pieds malades, il n'eut pas recours aux prêtres mais aux médecins (*Chron.*, XVI, 12). Il devait en être de même avec les païens, car Ahaziah, roi de Juda, ayant envoyé des messagers s'informer de la santé de Baalzebub, roi d'Ekron, ce dernier ne s'adressa pas aux prêtres[2].

« Chez les Kymris, toutes les branches de la science étaient centralisées dans trois ordres, les bardes, les druides et les

1. Une des Triades nous prouve que les Druides devaient avoir en *Astronomie* des connaissances bien plus grandes qu'on ne se l'imagine, car ils étaient tenus de savoir, outre *la Science des choses divines*, celle du cours des *Étoiles*, leurs noms, *leurs particularités*, et l'*époque de leur création*. Mais toutes les connaissances que les Druides devaient tenir des Chaldéens ont été perdues, car elles n'étaient acquises que par l'initiation verbale.

2. Dans son curieux livre, L. SALVERTE dit que « *les israélites, malgré l'antipathie qu'ils inspiraient aux chrétiens, furent presque seuls les médecins et les chirurgiens des rois et princes. Les cures remarquables qu'ils opéraient quelquefois parurent les effets d'une science mystérieuse, d'autant plus qu'ils cachaient avec soin leurs prescriptions, probablement empruntées aux Arabes.* » Pour ma part, je crois que les israélites devaient connaître, outre le *magnétisme*, beaucoup des moyens *psychiques* employés aujourd'hui en Amérique et en Angleterre *par la médecine transcendante.* Le même auteur dit que « *Les médecins chrétiens qui s'élevaient en concurrence avec les médecins arabes et juifs firent partie du clergé pendant longtemps. Les professeurs en médecine* (dit ÉT. PASQUIER) *étaient autrefois tous clercs ; et ce n'est qu'en 1452 que le légat en France leur apporta la permission de se marier !!!*

Digitized by Google

ovates : c'est surtout à ces derniers qu'étaient confiées les sciences naturelles.

« Vers l'an 430 avant l'ère chrétienne, l'art de la médecine était encouragé et protégé par l'État. Plus tard, vers l'an 400, vivait Hippocrate, que l'on considère généralement comme le père de la médecine. Quelques-uns des *Ovates Kymris* eurent-ils connaissance des travaux d'Hippocrate (dans l'intervalle qui sépare cette époque de l'invasion romaine)? *Il est impossible de le prouver.* Cependant, peut-être des ovates obtinrent des Phocéens quelques renseignements, car ces derniers faisaient le commerce entre Marseille et la Grande-Bretagne.

« On ne peut pas douter de l'ancienneté de nos connaissances médicales que nous, Kymris, tenons de nos dieux, car les écrivains classiques de la Grèce et de Rome, dès qu'ils eurent des rapports avec nous, témoignèrent de ce fait et de la réalité de nos traditions en ce genre. Les recherches médicales des druides et des bardes ont attiré leur attention. Les guérisseurs, dit *Strabon*, sont des *sacrificateurs* (?) et des physiologistes (*fusiologoi*). Les druides avaient étudié la nature interne et externe (ou psychique) de l'homme, les causes et les effets des maladies et leurs remèdes. *Cicéron* nous apprend qu'il connut personnellement un des druides gallois, Divitiacus l'Éduen (?), homme important dans son pays, et qui disait avoir une connaissance complète des lois de la nature, y compris la médecine. *Pline* énumère la plupart des plantes en usage parmi les Kymris : il mentionne *le gui*, qui en langage druidique, *Oll iach*, veut dire guérit tout[1]. Il semble que les vertus réelles ou traditionnelles de cette plante n'ont pas été oubliées dans le pays de Galles, car dans le livre de Howell Veddyg, un descendant des célèbres médecins de Myddfai, on nous dit que le gui était efficace dans les cas de débilité générale, de maladies nerveuses, de fièvre cérébrale, de rhumatisme, d'affections du cœur, du foie, des rognons, etc., etc. Le gui fortifie la vue et l'ouïe et tous les

1. C'était alors une sorte de panacée universelle. Je crois qu'on en rabattrait beaucoup de nos jours.

Digitized by Google

sens en général; on doit prendre *tous les jours une cuillerée de gui en poudre dans sa boisson habituelle.*

« Une autre plante mentionnée par Pline est le *selago* (*Lycopodium selago*). Une sorte de mousse qui, selon lui, était très estimée *des druides* pour ses qualités curatives, surtout pour *les affections des yeux.*

« La botanique galloise comprend diverses plantes qui, par tradition, sont associées à l'art médical, et viennent surtout des époques druidiques. On ne sait pas jusqu'à quel point la médecine galloise subit l'influence de la domination romaine. Le barde *Taliésin* est, dit-on, l'auteur des *Triades* médicales suivantes :

« I. Il y a trois organes principaux qui sont d'un traitement difficile : le foie, les reins et le cœur.

« II. Il y a trois membranes dans le même cas : la matière dure (?), le péritoine et la vessie.

« III. Il y a trois maladies pénibles : celle des genoux, celle de la substance des côtes et la phtisie; quand une matière purulente se forme dans ces parties, la guérison en est très difficile. »

Voici maintenant les éléments de l'homme tels qu'ils ont été indiqués par le barde Taliésin, c'est *un document psychique* des plus curieux.

« L'homme se compose de huit parties [1]. La première tient de *la terre*, elle est lourde et lente, c'est la chair. La deuxième tient de *la pierre*, qui est dure, ce sont les os. La troisième est *l'eau*, qui est froide et liquide, c'est la substance primitive du sang. La quatrième est *le sel*, qui est amer et tranchant, d'où viennent les passions et les facultés sensibles par rapport à la perception et aux sens corporels. La cinquième est *l'air*, d'où provient le souffle. La sixième est *le soleil*, qui est brillant et chaud, d'où viennent la chaleur corporelle, la lumière et la couleur. La septième est *le Saint-Esprit*, d'où proviennent l'âme et la vie. La huitième est *le Christ*, c'est-à-dire l'intelligence et la sagesse, ainsi que les facultés de l'âme.

1. D'après les théosophes anglais, l'homme se compose de sept principes, on peut consulter à ce sujet l'ouvrage du Dr Pascal (chez le libraire Bailly), et faire la comparaison qui est curieuse.

Digitized by Google

« Si chez l'homme la partie prépondérante vient de la terre, il sera lourd et peu sage. Si c'est de l'air, l'homme sera léger, vif, changeant et bavard. Si c'est de la pierre, l'homme sera dur de cœur, de compréhension et de jugement. Si c'est du soleil, l'homme aura du génie, ou sera affectionné, actif, intelligent et poétique. Si c'est du Saint-Esprit, l'homme sera saint, doux, aimable et compatissant; il aimera les arts et les sciences, et, de plus, pourra devenir un Fils de Dieu[1]. »

La période qui s'étend du VIe au Xe siècle, ayant été très troublée dans le pays de Galles, elle ne semble pas avoir été favorable aux arts et aux sciences. Plus tard, au XIIIe siècle, sous le règne de Rhys ab Gruffayd, prince de Galles du Sud- nous voyons apparaître le nom de Rhiwallon, le célèbre médecin de cette époque, originaire de Myddvai (dans le comté actuel de Caemarthen), qui avec ses trois fils réunit un grand nombre d'indications de remèdes dont plusieurs remontent au VIe siècle. Le manuscrit original est au British Museum. Une certaine connaissance de la médecine se conserva parmi les descendants de Rhiwallon, et ils continuèrent à exercer jusqu'au milieu du dernier siècle.

D'àprès une légende du pays de Galles, Rhivallon se promenant un jour à *Dôl-Howel,* sa mère lui apparut subitement et lui dit que sa mission sur la terre était d'être un bienfaiteur de l'humanité en soulageant ses douleurs et ses maladies; et pour les guérir sa mère lui donna un écrit contenant des prescriptions et des instructions sur l'art médical. En suivant ces préceptes, dit-elle, son fils et ses descendants deviendraient, pendant plusieurs générations, les plus habiles médecins du pays. Elle promit de le revoir quand ses conseils seraient nécessaires, puis disparut. Le dernier survivant de cette famille fut Jone Jones, *Surgeon* (médecin), décédé en 1739.

Parmi les recettes du livre de Meddygon Mydfai, il y en a de fort curieuses, d'autres bizarres, mais pour ceux qui croient à l'efficacité curative des plantes, il y aurait, je crois, d'utiles emprunts à faire à ce livre. A. ERNY.

1. Ainsi qu'on peut s'en apercevoir, la huitième partie de l'être humain se mélange avec la septième, de sorte qu'en réalité il n'y a que sept parties, comme il y a sept principes dans la doctrine hindoue.

Digitized by Google

INFORMATIONS

Il nous faut répéter, pour ceux qui l'ignorent ou l'ont oublié, qu'il y a plusieurs chapitres dans les *Annales psychiques*. Dans le chapitre *Documents originaux*, nous n'acceptons que les faits qui nous paraissent offrir quelques garanties d'authenticité, et nous les prenons sous notre patronage. Dans les autres chapitres et notamment pour ce que nous classons sous la rubrique *Variétés*, ou pour tout ce que nous reproduisons d'après d'autres revues, nous sommes moins sévères, et nous donnons parfois des faits qui n'ont pas d'autre mérite que celui d'être curieux, et sont même tout à fait invraisemblables. Nous les considérons comme de simples faits-divers.

Les *Annales psychiques*, arrivées à leur neuvième année d'existence, n'auraient pas manqué de fatiguer les lecteurs si elles avaient répété indéfiniment des faits analogues, et se ressemblant comme se ressemblent les faits de télépathie ou de pressentiment.

A propos de Miss Bangs. — Nous avons été avisés que Miss Bangs n'ayant pas voulu venir à ses risques et périls, les promoteurs de son voyage avaient renoncé au projet dont nous avons dit quelques mots dans le dernier numéro des *Annales psychiques*. Comme nous nous en doutions, l'avis que nous avons fait paraître nous a valu une correspondance inutile, dire à ce que certaines personnes ont mal lu, et surtout à ce que quelques revues ont dénaturé notre information.

Digitized by Google

A propos des sœurs Bangs, nous ajouterons que nous savions depuis longtemps que leur médiumnité est très controversée. Tandis que les uns les considèrent uniquement comme des truqueuses, d'autres les regardent comme d'excellents médiums. Ne les ayant jamais vues, n'ayant jamais expérimenté avec elles, nous ne pouvons avoir d'opinion personnelle, et malgré notre entière confiance en ceux que nous connaissons et qui les regardent comme des truqueuses, nous n'avions pas absolument repoussé l'idée d'expérimenter avec elles si l'occasion s'en présentait. Nous croyons, en effet, qu'il n'existe peut-être pas de médium professionnel qui n'ait jamais donné le coup de pouce et, d'autre part, nous avons été amené à admettre la réalité de phénomènes provenant de médiums qui, en certaines circonstances, avaient notoirement truqué.

D.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Digitized by Google

DOCUMENTS ORIGINAUX

TROIS CAS DE PRÉMONITION

PAR E. DESBEAUX

A M. LE DOCTEUR DARIEX

MON CHER AMI,

La lecture de l'essai de *Théorie rationnelle de la prémonition* paru dans le dernier numéro de vos *Annales des sciences psychiques* m'a décidé à exhumer de mon journal intime trois cas de prémonition tout à fait curieux, étranges, invraisemblables, qui me sont personnels.

Est-il besoin de vous dire que je les transcris fidèlement ici, à leurs dates respectives, et que je tiens à votre disposition le carnet d'où je les extrais.

Je vous donne, d'autre part, pour vous seul, les noms des deux personnes citées dans le second cas. Je suis allé vingt-trois fois à Monte-Carlo ; je n'y ai pas eu d'autre prémonition.

Cordialement à vous,

E. DESBEAUX.

PREMIER CAS

Le mercredi 6 février 1889, à Monte-Carlo, en me promenant l'après-midi, je trouve un fer à cheval rouillé. Superstitieux, comme tous les joueurs, je le ramasse, parce qu'un fer à cheval, surtout quand il est rouillé, porte bonheur, chacun sait ça !

Digitized by Google

En me redressant, mes regards tombent sur le chiffre 6, peint en rouge sur une borne. *Je me dis* : « Aujourd'hui il faut jouer ce numéro », mais cette réflexion n'était pas terminée que mon regard se trouve fixé sur le numéro 28 peint à la lanterne d'une voiture arrêtée devant moi. *Je pense aussitôt* que, si je vois le 6 sortir à une des tables de roulette, je *devrai*, au coup suivant, miser sur le 28.

Deux heures après ce petit incident, déjà bien effacé de mon esprit, j'entre dans les salles de jeu. Je m'approche d'une table et, presque aussitôt, je vois sortir le 6. Alors, mais seulement alors, je me rappelle que je *dois* miser sur le 28. Perdant depuis plusieurs jours et n'ayant qu'une confiance des plus limitées dans mon pronostic, j'hésite, et, au lieu de mettre un louis en plein sur le 28, je place seulement 5 francs sur la transversale 28-33.

Le croupier lance sa bille... c'est le 28 qui sort — oui, le 28.

DEUXIÈME CAS

Le mardi 26 décembre 1894, à Monte-Carlo, en passant devant le tennis, ma femme laisse tomber son bouquet de violettes, je me baisse pour le ramasser, mais le jour finissait et, dans la demi-obscurité, mes doigts rencontrent quelque chose de mou... je peste d'abord, puis nous nous mettons à rire en pensant que « ça porte bonheur ».

Après avoir reconduit ma femme, je vais déposer nos cartes à la villa L... Au moment où j'en sors, *je suis obligé* de me rejeter en arrière pour laisser passer une voiture, aux lanternes allumées, allant vite. Le numéro de cette voiture me saute aux yeux : 22.

Je pense alors que c'est le premier numéro aperçu par moi, depuis certain contact. J'entre au Casino, mais je ne possède pas une indication première pouvant me servir *de point de départ*, comme dans le cas précédent; c'est donc sans confiance que je place cinq ou six pièces sur le 22. Mon numéro ne sort pas, mais moi, comme disait Monselet, je sors. Je vais dîner, puis je reviens, convaincu de la nécessité d'avoir

Digitized by Google

un point de départ, et, les Destins ne m'en ayant pas indiqué, je décide en mon esprit que ce point de départ sera le numéro 1 (le *Premier*, comme on dit ici). Cette résolution prise, je me promène à travers les tables, attendant le moment où je verrai sortir ce numéro 1. Au bout d'une heure, n'ayant rien vu, je me dirige vers la sortie pour fumer une cigarette dans l'atrium quand, en passant devant une table, j'entends le croupier annoncer : « Premier, rouge, impair et manque ».

Premier, c'est-à-dire, numéro 1, c'est-à-dire mon point de départ.

Je mets un louis sur le 22. Le croupier lance de nouveau sa bille et... c'est le 22 qui sort — oui, le 22.

Le lendemain mercredi, nous allons déjeuner, avec nos amis B..., à l'hôtel du Cap Martin. La première chose qui frappe mes yeux à la table où nous nous asseyons est un carton blanc supporté par un pied de cuivre ; sur ce carton, le nombre 222 (numérotage relatif au service de l'hôtel et du restaurant).

Cette bizarrerie de retrouver ce matin, sous mes yeux, ce 22, qui, la veille au soir, m'avait été si favorable, intéresse ma superstition. *Je me demande* s'il n'y a point là un nouvel avis gracieux du Sort, et *je me réponds* que le premier chiffre, le premier 2, veut *probablement* m'indiquer que le 22 sortira 2 fois pour moi aujourd'hui. Mais, bien entendu, ces réflexions étant faites rapidement au fond de moi-même, *intus et in cute*, et sans conviction.

Le soir, à 9 heures, je pénètre dans les salons, et à peine me suis-je approché d'une des tables que je vois sortir le numéro Premier.

A cette vue, et ne pensant qu'au système qui m'avait réussi la veille, je mets un louis au 22.

Et le 22 sort — oui le 22.

« En voilà un, me dis-je, et si mon pronostic est exact, il m'en faut un second. » Après avoir ramassé mon gain, je laisse, selon mon habitude, sur le 22, le louis qui vient de gagner. Le croupier lance sa bille et annonce : « 2, noir, pair et manque ». Cette fois, mon louis rentrait à la banque, et je

Digitized by Google

m'apprêtais à chercher une autre table, où je verrais sortir le 1, lorsque *je me rappelle*, tout à coup, et seulement en cet instant précis, le carton numéroté (222) du Cap Martin ; et *je pense en même temps* que je possède l'indication initiale qui m'avait fait défaut la veille : c'est ce 2, précédant 22, qui doit être mon point de départ. Voyons si c'est vrai, *par hasard.*

Je me hâte de jeter un louis sur le 22. La bille tourne, se cogne, rebondit, tourne encore et tombe dans le 22 — oui, dans le 22.

Le fait s'est passé sous les yeux de deux de mes amis [1] qui, sans être au courant de mes pensées, restèrent stupéfaits de me voir ramasser deux numéros pleins en trois coups et — c'était deux numéros 22.

TROISIÈME CAS

Le vendredi 3 février 1899, à Monte-Carlo, je me promenais avant déjeuner et je songeais mélancoliquement que depuis mon arrivée dans ce beau pays, c'est-à-dire depuis trois jours, la roulette me traitait avec dureté. Tout à coup, au tournant d'une rue, mes regards tombent sur le numéro 11 peint sur un pan de mur. « Serait-ce une indication du Destin ? » pensai-je, moitié sceptique, moitié crédule. Mais aussitôt *je me souviens* des deux cas précédents (que je viens de relater) et j'envisage la nécessité, pour ne pas jouer au *hasard*, de posséder une autre indication pouvant me servir de base, de point de départ (comme dans les cas précédents). « Eh bien, me dis-je, le premier chiffre que mes yeux rencontreront sera cette base. » A peine cette idée est-elle arrêtée en mon esprit que je vois arriver vers moi un tramway électrique qui me présente à son avant, gros et se détachant nettement, le chiffre 4. Je prends note du renseignement.

Vers quatre heures, j'entre au Casino. Je me promène à travers les tables, espérant de voir sortir un 4 (c'est-à-dire, ma base, mon point de départ). Au bout d'une heure je n'avais

1. M. H. M..., qui me rappelait lui-même récemment le fait, en témoignerait au besoin, et Mme S..., sa sœur.

Digitized by Google

pas vu sortir le moindre 4. Alors, je m'ennuie et me mets à jouer sans plus m'occuper du pronostic. Je joue, pendant une heure, sur des numéros pleins, à cinq francs seulement, et *je ne gagne pas un coup.*

Enfin, à six heures, au moment où, dans le grand salon, je m'approche d'une table, je vois sortir le 4. La voilà, mon indication. Je mets immédiatement un louis sur le 11.

Et le 11 sort — oui, le 11.

Satisfait, je me dirige vers la sortie, mais en traversant le dernier salon, je jette un coup d'œil sur la table de gauche où je vois relativement peu de monde. A ce moment, devant moi, le 4 sort. Je mets aussitôt un louis sur le 11.

Et le 11 sort — parfaitement, le 11.

Voilà les faits. Est-il possible de leur trouver un semblant d'explication? Nous sommes en présence de plusieurs hypothèses :

1° Hypothèse Lodge : Nous interprétons objectivement l'avancement subjectif des faits comme si les événements se produisaient successivement quand, au contraire, *ils existent peut-être aussi bien dans le futur que dans le passé ; qui dit que ce n'est pas nous qui arrivons vers eux ?*

2° Hypothèse Ermacora qui, rappelant que le monisme moderne suppose que les phénomènes physiques et psychologiques sont simplement *deux aspects des mêmes effets*, invoque l'existence d'un *troisième aspect* qui aurait la propriété de nous fournir des connaissances au futur.

3° Hypothèse de certaines philosophies qui accordent à tous les phénomènes physiques l'adjonction d'une conscience et d'une volonté.

4° Hypothèse spirite.

Admettons qu'il était *enregistré*, qu'il était *écrit* que, ces jours-là, le 28 sortirait après le 6, le 22 après le 1 et le 2, et le 11 après le 4. Il a fallu d'abord que j'en sois informé et nous avons vu comment cela s'est fait. Cette information était-elle de nature télépathique ou télesthésique? Télépathique : elle provenait d'une individualité subconsciente étrangère, jouissant d'une singulière clairvoyance! Télesthésique : elle ap-

Digitized by Google

partenait à la classe de la troisième hypothèse ; ces chiffres conscients avaient eu la volonté de se révéler à moi ! Et pourquoi? Et il y a encore la question de l'heure, dont je n'avais été averti ni d'une façon ni de l'autre. Et elle est importante, car mes numéros, tout en sortant ces jours-là, auraient pu sortir hors de ma présence, et alors la précieuse prémonition eût été faite en pure perte. Ils sont sortis en ma présence, mais est-ce à cause d'elle? L'ont-ils prévue ou attendue? Remarquons enfin que pour l'hypothèse spirite, comme pour la première et la deuxième, il faut que l'événement soit *déjà enregistré dans le présent*, sinon on serait obligé d'admettre l'existence d'êtres spirituels supérieurs gouvernant à leur gré, à leur caprice, le monde matériel.

E. D.

Digitized by Google

QUELQUES CAS
DE
TÉLÉPATHIE ET DE PRESSENTIMENT

PAR LE Dr VAN DE LANOITTE

I

Le 2 juin 1874, Mme Van B..., à Ypres, s'éveille en sursaut à 4 heures trois quarts du matin, accablée d'une oppression intense ; elle peut à peine respirer et doit s'asseoir sur son lit. Elle croit que quelque chose d'anormal se passe chez ses parents, à Bruxelles ; son père est mal, son père est mort sans doute. Elle éveille son mari, qui tâche de la calmer, et lui répond qu'elle a eu un cauchemar. Mais Mme Van B... ne peut ni se rendormir, ni même se recoucher ; elle descend à la cuisine, remonte à la chambre, redescend, et reste dans un état de très grande agitation, qui ne s'éteint pas malgré les efforts de M. Van B...

A 8 heures, M. Van B..., employé, sort et va à ses occupations.

A 9 heures, arrive une lettre express, datée du 1er au soir, écrite par un frère de Mme Van B..., et disant que leur père est bien malade (pleuropneumonie), qu'on craint même une issue fatale.

A 9 heures et demie un télégramme annonce la mort.

Mme Van B..., arrivée chez ses parents à Bruxelles, y apprend que c'est à 4 heures trois quarts qu'a eu lieu le décès.

Aucune nouvelle de maladie n'était arrivée à Ypres avant le 2. Je me porte personnellement garant de la vérité du fait ci-dessus.

JULES DE BAUGNIES,

Professeur de l'Athénée royal,
directeur de l'École Industrielle, à Huy.

Digitized by Google

II

CAS DE TÉLÉPATHIE

La même Mme Van B..., étant encore jeune fille et âgée de 16 ans environ, rêve une nuit, étant à Louvain, que sa grand'mère maternelle est morte à Neerlinter. En descendant le matin, elle conte la chose à ses parents qui se moquent d'elle.

Dans la matinée arrive la nouvelle de la mort subite de la grand'mère, mort survenue dans la nuit.

Ce fait m'a été affirmé par le père et la mère de Mme Van B..., comme par celle-ci. JULES DE BAUGNIES.

III

CAS DE PRESSENTIMENT OU DE TÉLÉPATHIE

Le mari et les enfants de Mme Van B... la fêtent au 18 mars; on peut dire que pour elle c'est le plus beau jour de l'année; elle y pense un temps infini d'avance, attendant avec impatience un cadeau qui est toujours une surprise; l'après-midi du 18 mars, elle sort pour qu'on puisse préparer la fête, comme si elle ignorait que c'est le grand jour; elle est toujours très gaie ce jour-là.

Or, en 1888, le 18 mars était un dimanche, Mme Van B... était sortie avec sa fille, et elle montrait une tristesse invincible; elle sentait quelque chose sur le dos, disait-elle. Sa fille lui objectait qu'au retour elle serait contente, mais ses paroles étaient sans effet.

Ce jour même, son fils aîné, sous-officier dans une ville d'une autre province, désertait et filait sur le Havre. C'est le mercredi seulement que la famille apprit la nouvelle par le commandant de gendarmerie.

Le soir du dimanche, Mme Van B... est restée assez mélancolique, disant que jusqu'à présent, ses fêtes avaient toujours eu pour témoins tous ses enfants, tandis que ce jour-là l'aîné n'était pas là, mais dans sa ville de garnison.

Je garantis l'authenticité de ce fait. J. DE BAUGNIES.

Digitized by Google

IV

CAS DE TÉLÉPATHIE

Ce cas, ainsi que les deux suivants, m'a été communiqué par M. l'avocat Fabry, de Huy. Sa mère lui a raconté souvent un événement étrange arrivé à deux de ses amies de jeunesse.

En 1860, l'une d'elles, originaire de X..., venait d'épouser un monsieur qui occupait dans le pays de Charleroi une situation considérable. Elle était partie en voyage de noces pour le Midi. Sa cousine habitant une commune voisine de X... s'éveilla une nuit en sursaut, faisant un rêve affreux; elle voyait le bateau portant la jeune mariée, à laquelle elle était fort attachée, sur le point de sombrer dans une effroyable tempête nocturne. Le lendemain matin elle accourut à X... et raconta son rêve à la sœur de sa cousine.

Quelques jours après, on reçut une lettre des jeunes époux, racontant les péripéties d'un naufrage sur la Méditerranée, dans lequel ils avaient failli périr. Chose caractéristique, le fait s'était passé la nuit du rêve, par un temps de brume et de violent orage.

Le récit de cet incident dramatique m'a été confirmé par la dame même qui en fut presque la victime; le voyage sur mer dura deux jours et deux nuits. Il se peut que la cousine ait eu connaissance de la traversée, il est probable qu'elle se tenait au courant du voyage par la sœur, qui recevait des nouvelles.

Au moment du danger, presque tous les passagers priaient, et la jeune mariée ne manquait pas de le faire; elle pensait beaucoup moins à sa cousine, dit-elle, qu'à se recommander à Dieu devant qui elle croyait être près de paraître, et songeait plutôt à sa très proche famille, père, mère, frère et sœur, qu'à sa cousine, toute chère qu'elle lui fût.

Des souvenirs plus précis font défaut.

Digitized by Google

V

CAS DE TÉLÉPATHIE

« En 1875, me trouvant à Ixelles ou j'habitais, ma tante m'est apparue une nuit, en rêve, en grandeur naturelle, et habillée comme elle l'était habituellement. Le matin je me suis réveillé impressionné par cette vision, et en déjeunant j'ai trouvé une lettre de mes parents disant que la tante était morte la veille, dans la journée. Je ne savais absolument pas qu'elle était malade; je lui étais bien attaché, sans cependant aller la voir à chaque vacance. Elle était morte à Saint-Hubert. J'étais très bien portant, et rien dans ma santé ne paraissait pouvoir occasionner d'hallucination fortuite. »

VI

CAS DE TÉLÉPATHIE

« En 1867, j'habitais Ixelles ; vers le mois de juin je fus pris pendant plusieurs jours d'une anxiété assez grande, me disant toujours : mon frère est malade à Gand. J'en étais convaincu ; cependant je n'avais pas reçu de ses nouvelles, et l'avais quitté en bonne santé à la Pentecôte, un mois auparavant. Je lui écrivis pour me renseigner, et il me répondit qu'effectivement il avait été malade la semaine précédente pendant cinq ou six jours. »

VII

CAS DE TÉLÉPATHIE

« En 1872, le plus jeune de mes frères était malade à Virton, au collège. Depuis plusieurs jours, ma mère habitant Saint-Hubert était anxieuse, se disant : mon fils est malade, il doit être malade. Il était parti quinze jours auparavant en bonne santé, à la fin de ses vacances, et depuis lors, on n'avait pas reçu de ses nouvelles, lorsqu'enfin le facteur apporte une lettre du directeur, demandant qu'on allât voir le jeune homme et disant qu'il était malade. La mère partit et trouva son fils en proie à une fièvre et à un délire très violents. »

Digitized by Google

VIII

CAS DE PRESSENTIMENT

« Une nuit j'ai rêvé que mon inspecteur était venu; je le voyais dans mon bureau, regardant mes livres. Comme je ne l'attendais pas du tout, je n'attachai aucune importance à ce rêve; mais deux jours après, je reçus effectivement la visite de l'inspecteur, venu d'une autre ville que celle que j'habitais. »

IX

CAS DE PRESSENTIMENT OU DE TÉLÉPATHIE

M. l'avocat Fabry m'écrit ce qui suit :

« Moi-même je me rappelle parfaitement qu'étant au collège, j'ai rêvé, la veille d'un examen par écrit, que je subissais cet examen et qu'on me posait trois questions de grammaire. Frappé de la chose, je les ai revues avec soin, et toutes trois (sur quatre) m'ont été posées le lendemain. »

« Ma mère me dit aussi que sa grand'mère, Mme Louise Franceschini-Honay, a rêvé, la veille du tirage au sort de son fils, le numéro qu'il tira effectivement. »

Un de mes amis, fonctionnaire au département des Finances, mais qui désire garder l'anonyme, me rapporte les six faits suivants, dont le premier constitue un phénomène analogue au précédent :

1° « Une personne que je connaissais bien, et qui a tiré au sort à Saint-Hubert vers 1865, m'a raconté que la nuit auparavant, elle a rêvé le numéro qu'elle a pris le lendemain. »

« Une autre nuit, pendant que j'habitais Ixelles, j'ai rêvé d'une personne de Saint-Hubert ; je rêvais qu'elle était venue à Bruxelles, où je l'avais rencontrée ; c'était une simple connaissance. Deux jours après, voilà qu'on frappe à la porte de mon bureau ; j'ouvre... c'était la personne en question, qui, par hasard, avait fait le voyage de Bruxelles, et venait me dire bonjour. »

Digitized by Google

X

CAS DE TÉLÉPATHIE

Un autre de mes amis, fonctionnaire au département des Chemins de fer, Postes et Télégraphes, et qui est aussi digne de foi que le premier, me raconte l'événement curieux qui suit, lequel s'est passé dans son village natal :

Vers 1835, le grand-père de J. Mathieu, à Chaumont-Gistou (canton de Wavre), rêva une nuit que ses meules de blé brûlaient, et que le feu y avait été mis par un fermier des environs, avec lequel il avait un désaccord. Il fut tellement effrayé de son rêve qu'il se leva, tout bouleversé, il alla voir à la fenêtre ; puis, ne voyant rien, il se recoucha. Une demi-heure après, ses meules flambaient ; il fut réveillé en sursaut par les cris « Au feu ! Au feu ! » L'enquête faite par la justice n'aboutit pas à faire découvrir le coupable, malgré les soupçons qui planaient sur celui que l'incendié avait vu en rêve, et qui était reconnu comme un mauvais sujet.

Quelque temps après, il y eut un jubilé dans le village, et des confesseurs étrangers y étaient venus. A ce moment il y eut une réunion du Conseil communal dans un café, où les séances se tenaient. Le fermier Mathieu s'y était rendu, en sa qualité de conseiller. A l'heure de la sortie, on trouva à la porte une lettre anonyme lui demandant pardon pour le préjudice causé par l'incendie. Il est probable que le confesseur avait obligé le coupable à demander pardon, avant de lui accorder l'absolution.

Dr VAN DE LANOITTE.

Verviers, le 10 octobre 1895.

Digitized by Google

AUTRE CAS DE TÉLÉPATHIE

PAR M. DURAND DE GROS

Arsac, par Rodez, le 1er décembre 1898.

MONSIEUR LE DIRECTEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

J'ai le plaisir de vous adresser ci-jointe une relation qui me paraît de nature à intéresser vos lecteurs.

Si vous jugez à propos de l'insérer dans les *Annales*, veuillez vous abstenir de donner les noms propres de mes correspondants, suivant le désir qu'ils expriment.

M. H. R..., est le doyen des avocats de X..., ancien bâtonnier de l'ordre, ancien juge suppléant, etc. Son frère, M. L. R..., est rédacteur à l'Administration centrale des Postes et Télégraphes et habite Paris.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués. J. P. DURAND (de Gros).

Rodez, le 30 octobre 1898.

MON CHER MONSIEUR DURAND,

Vous trouverez sous ce pli une lettre dans laquelle mon frère L. R..., rédacteur à l'Administration centrale des Postes et Télégraphes, fait le récit de l'impression étrange qu'il a éprouvée, le 16 mars dernier, jour du décès de notre mère.

Je dois préciser les points suivants : Mme R... est tombée malade le 16 mars dans la matinée; son état, tout d'abord, ne paraissait pas inquiétant et je n'avais pas télégraphié à mon frère; il ignorait qu'elle fût malade. Ce n'est qu'à 7 heures et demie du soir que je lui télégraphiai, après la visite du

Digitized by Google

médecin : « Notre mère dangereusement malade. » Il n'a reçu cette dépêche qu'à 11 heures. Notre mère était morte vers les 10 heures.

Si vous croyez devoir publier le récit de mon frère, je vous prie de ne pas donner les noms.

Recevez l'assurance de mes sentiments dévoués.

R.

Récit de M. L. R.

Tu me dis que M. Durand, de Gros, te demande un récit détaillé de ce que j'ai éprouvé le jour où la pauvre maman est morte. Voici en peu de mots. Je sortais du Ministère à 5 heures et demie, à peu près, et je prenais l'omnibus qui va de Grenelle à la porte Saint-Martin. Je n'avais pas pensé le moins du monde à notre ville de toute la journée.

Tout à coup, arrivé rue Jean-Jacques-Rousseau, j'ai eu la vision très nette de la pauvre maman couchée dans son lit, sur le dos, et malade. J'avais la sensation qu'elle allait mourir, et je me souviens que, dans mon espèce de rêve, je lui dis : « Attends, maman, je viens. » Je ne me faisais aucune illusion sur son état et j'avais comme une espèce d'attirance, si je puis parler ainsi, qui me donnait envie de mourir aussi. Je ne puis très bien expliquer l'état d'esprit dans lequel j'étais, mais ce qui est bien certain, c'est que je me voyais très bien au pied du lit de maman, que je la voyais très pâle et malade, et qu'elle me reconnaissait. Il était environ 6 heures et 5 minutes; après je descendais de l'omnibus, et naturellement la vision disparaissait, j'étais dans l'omnibus avec mon ami L...

En rentrant, à 11 heures du soir, la concierge m'a remis ta dépêche, et je dois dire que j'ai pensé tout de suite à ce qui m'était arrivé dans l'omnibus, et je n'ai pas douté un moment de la mort. Aussi je ne me suis pas couché, attendant impatiemment le jour pour partir. L... était avec moi en rentrant et, en recevant la dépêche, je lui ai dit ce qui m'était arrivé dans l'omnibus. Il m'a dit alors qu'en effet, à ce moment-là, j'avais l'air tout drôle qu'il me parlait et que je répondais

Digitized by Google

d'une manière incohérente. Il peut certifier le fait. Il paraît aussi que pendant le reste de la soirée je n'étais pas dans mon état habituel. Il est cèrtain que cela m'avait produit une sensation profonde qui est encore aussi présente à mes souvenirs que le premier jour. En général la vue d'un mourant est plutôt pénible, mais moi, je le répète, j'éprouvais plutôt une envie de la suivre.

L. R.

Digitized by Google

MUSSET SENSITIF[1]

PAR E. LEFÉBURE

Professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger.

IV

LA JEUNESSE. — IMPRESSIONS ET PRESSENTIMENTS

L'état mental analysé jusqu'ici relève de la science classique, mais il se produisit en connexion avec cet état, dans la vie de Musset, des phénomènes moins ordinaires que les premiers.

On remarque sans peine, en lisant les œuvres du poète, avec quelle facilité le simple voisinage ou même la seule pensée des choses et des personnes l'impressionnaient. Il trouvait, par exemple, « le plus puissant des aphrodisiaques » dans la splendeur de la nature [2], qui cause toujours une sorte d'effroi mêlé de plaisir aux jeunes filles de ses poèmes.

> N'est-ce pas qu'il te semble,
> Bella, que je suis pâle et que je dois souffrir?
> C'est le bruit de ces flots, de ce vent qui murmure,
> C'est l'aspect de ces bois, c'est toute la nature
> Qui me brise le cœur et qui me fait mourir [3]!

Et :

> Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
> Les baisers du zéphir trembler sur la fontaine,
> Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus [4].?

S'il connaissait l'effet que peut produire l'ombre d'une feuille, à plus forte raison devait-il admettre celui du regard, du geste ou du désir, lui qui écrivait en parlant de G. Sand :

1. Voir le nº 1, janvier et février 1899.
2. *La Confession*, I, 4.
3. *Le Saule*, III (1830).
4. *A quoi rêvent les jeunes filles*, I, 3 (1832); cf. *Frédéric et Bernerette*, VI.

Digitized by Google

« Toutes les fibres de mon corps voudraient s'en détacher pour aller à elle et la saisir[1] ! » Ou bien :

> Mon cœur encor plein d'elle errait sur son visage.
> (*Souvenir*, 1841)

« Ma vie entière est au bout de ma dague », faisait-il dire à Lorenzo [2], en souvenir peut-être, il est vrai, de *Notre-Dame de Paris*, où Claude Frollo s'écrie : « Oh! je vivais jusqu'au bout du poignard [3]. » On trouve çà et là chez Musset des observations comme celles-ci :

« Il courut regarder au carreau de la loge, et, chose étrange, à peine y eut-il mis la tête que Mlle Godeau, qui n'avait pas bougé depuis une heure, se retourna. Elle tressaillit légèrement en l'apercevant [4]. » — « L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'âme [5]. »

> Il paraît difficile
> Au regard le plus dur et le plus immobile
> De soutenir le sien. — Pourquoi, qui le dira?
> C'est un mystère encor.

En tout cas un mystère magnétique, pour le poète, comme celui de la voix :

> On dit que la nature
> A mis dans sa parole un charme singulier,
> Mais surtout dans ses chants.

Aussi ces deux personnages du *Saule*, la jeune fille au regard et le jeune homme à la voix, se trouvent-ils en état de *rapport* l'un avec l'autre, comme le montre la scène finale où Tiburce veut ranimer Georgina mourante :

> Sous les rideaux du lit courbant son front sévère,
> L'étranger immobile écoutait, — regardait, —
> Tantôt il suppliait, — tantôt il ordonnait.
> On distingua de loin quelques gestes bizarres
> Accompagnés de mots que nul ne connaissait [6].

1. P. Mariéton, *Une histoire d'amour*, p. 169.
2. *Lorenzaccio*, III, 3.
3. V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, VIII, 4.
4. *Contes et Nouvelles*, Croisilles (1839).
5. *Il ne faut jurer de rien*, I, 1 (1836).
6. *Le Saule*, I et VII.

Digitized by Google

Musset s'est expliqué plus d'une fois sur le magnétisme, dont il n'ignorait assurément ni la puissance ni le danger. Le *Roman par lettres*, qui est de lui, et que le *Gaulois* a publié en 1897, contient le dialogue suivant (d'après une communication obligeante de Mme Martellet) :

« Croyez-vous au magnétisme? » Elle a souri à ce mot : « Je voudrais croire, et je ne crois pas. Tant de lois immuables autour de nous! et dès qu'on réfléchit un peu! en vérité, je désire et je crains, et je m'arrête avec une double terreur devant la porte enchantée. — Oh! me suis-je écrié, sans des milliers de dupes et de fripons, qui s'en sont mêlés comme de tout au monde, quelle magnifique, quelle immortelle découverte! Mais on a monnayé le minerai d'or; ils ont tout tué avec leurs barres de fer et leurs somnambules. »

Un des abbés de *Suzon* (1831), poème ayant quelque analogie avec *le Saule*, conseille son ami qui veut séduire une femme :

> Je vois, dit Fortunio, que tu ne connais pas
> Le plus grand des moyens. — Lequel? — Le magnétisme...
> Sais-tu, lorsque ta main touche une jeune fille,
> Ce qui se passe en elle, en toi? Qu'en as-tu vu?
> Qui te fait tressaillir lorsque son œil pétille?
> S'il ne se passe rien, pourquoi tressailles-tu?
> Quand l'aigle, au bord des mers, aperçoit l'hirondelle
> Et lui dit en passant, d'un regard de ses yeux,
> De le suivre, as-tu vu ce qui se passe en elle?
> S'il ne se passe rien, pourquoi donc le suit-elle?
> Eh quoi! toi confesseur, toi prêtre, toi Romain,
> Tu crois qu'on dit un mot, qu'on fait un geste en vain?
> ..... C'est ce pouvoir ami, c'est ce nœud redoutable
> De l'aigle à l'hirondelle et du prêtre à l'enfant,
> Qui fait que l'homme fort doit briser son semblable
> Contre sa volonté de fer qui le défend.

Dans *la Confession*, Musset décrit par contre l'attirance que la femme exerce sur l'homme [1], surtout lorsqu'elle multiplie son enchantement par la toilette et par la danse.

« Sur son sein était un bouquet énorme, dont les parfums m'enivraient malgré moi. Au moindre mouvement de mon bras, je la sentais plier comme une liane des Indes, pleine

1. Cf. A. Toussenel, *L'Esprit des bêtes*, p. 62 (1847).

Digitized by Google

d'une mollesse si douce et si sympathique, qu'elle m'entourait comme un voile de soie embaumée. A chaque tour, on entendait à peine un léger froissement de son collier sur sa ceinture de métal; elle se mouvait si divinement que je croyais voir un bel astre, et tout cela avec un sourire, comme une fée qui va s'envoler. La musique de la valse, tendre et voluptueuse, avait l'air de lui sortir des lèvres..... O Dieu! ô Dieu! que veux-tu donc de nous? Le professeur Hallé a dit un mot terrible : « La femme est la partie nerveuse de l'humanité, et l'homme la partie musculaire. » Humbolt lui-même, ce savant grave et sérieux, a dit qu'autour des nerfs humains était une atmosphère invisible. Je ne parle pas des rêveurs qui suivent le vol tournoyant des chauves-souris de Spallanzani, et qui pensent avoir trouvé un sixième sens à la nature. Telle qu'elle est, ses mystères sont bien assez redoutables, ses puissances bien assez profondes, à cette nature qui nous crée, nous raille et nous tue, sans qu'il faille encore épaisir les ténèbres qui nous entourent! Mais quel est l'homme qui croit avoir vécu, s'il nie la puissance des femmes? s'il n'a jamais quitté une belle danseuse avec des mains tremblantes? s'il n'a jamais senti ce je ne sais quoi indéfinissable, ce magnétisme énervant qui, au milieu d'un bal, au bruit des instruments, à la chaleur qui fait pâlir les lustres, sort peu à peu d'une jeune femme, l'électrise elle-même et voltige autour d'elle comme le parfum des aloès sur l'encensoir qui se balance au vent? J'étais frappé d'une stupeur profonde. Q'une semblable ivresse existât quand on aime, cela ne m'était pas nouveau; je savais ce que c'était que cette auréole dont rayonne la bien-aimée. Mais exciter de tels battements de cœur rien qu'avec sa beauté..... sans une parole, sans une pensée, sans qu'elle daigne paraître le savoir! Qu'était donc le chaos, si c'est là l'œuvre des sept jours [1]? »

L'œuvre des sept jours, aux yeux du poète, ne diffère pas en effet de celle-là, et l'attraction n'est pas autre chose que l'amour. « En vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais?... Par

1. *La Confession*, II, 4; cf. *la Coupe et les Lèvres*, IV, 1.


Digitized by Google

l'éternel amour[1]. » La plus petite des étoiles a voulu rejoindre le soleil, « son immortel amant »,

> Elle s'est élancée au sein des nuits profondes.
> Mais une autre l'aimait elle-même; — et les mondes
> Se sont mis en voyage autour du firmament [2].

Lorsqu'un homme est d'une sensibilité assez vibrante pour aller chercher et produire, à distance, des impressions que les autres hommes ne donnent ou ne reçoivent que par le contact, ce don merveilleux et funeste ne s'arrête pas toujours là : il semble ouvrir au sensitif l'avenir aussi bien que l'espace. De là les pressentiments et par suite la croyance à des espèces d'oracles, car si les choses futures se révèlent à nous quand on ne le cherche pas, à plus forte raison pourraient-elles le faire si on le cherche.

Cette réflexion, que maintes personnes se font sans doute, expliquera peut-être, incidemment, pourquoi les plus grands ennemis des superstitions tombent assez souvent dans celles-là. Ainsi Mérimée, le sceptique renforcé et renfrogné par excellence, tira au sort dans Homère pour savoir s'il serait élu à l'Académie, « ouvrant le livre au hasard et prenant le premier vers de la page comme un présage sur son élection. A présent qu'il est élu, tous les vers prennent un sens parfaitement clair en faveur de sa nomination[3]. » Diderot lui-même, le propre auteur de *l'Encyclopédie*, ne rejetait pas les pressentiments, et écrivait à Mlle Volland : « S'il vous arrivait d'avoir, pendant le cours de votre vie, deux ou trois pressentiments que l'événement vérifiât, et cela dans des circonstances importantes, je vous demande quelle impression cela ne ferait pas sur votre esprit? Ne seriez-vous pas tentée de croire un peu aux inspirations, si surtout votre esprit s'était arrêté à quelque résultat fort extraordinaire, très éloigné de cette vraisemblance[4]? »

On pardonnera bien à Musset de s'être montré aussi

1. *Il ne faut jurer de rien*, III, 4.
2. ROLLA, V.
3. DOUDAN, *Lettres*, t. II, p. 8, 17 mars 1844.
4. DIDEROT, *Œuvres complètes*, édition Assézat, XIX, p. 134, lettre 80.

Digitized by Google

superstitieux que Mérimée et que Diderot. Son frère dit qu'il « avait un goût particulier pour les oracles virgiliens », et consultait non seulement Virgile, mais encore toutes sortes de livres et surtout Shakespeare. Octave, incertain sur la conduite à tenir après sa première déception, ouvre au hasard une Bible [1], qui lui répond par le chapitre IX de l'Ecclésiaste. « Ainsi donc, lui dis-je, et toi aussi, tu doutes, livre de l'espérance[2] ! » (Il est à remarquer que Musset, qui sentait son mal, n'a jamais eu beaucoup de confiance en l'avenir.) Pendant son voyage en Italie avec G. Sand, ils hésitèrent entre Rome et Venise, à un certain moment, de sorte qu'ils les jouèrent à pile ou face : « *Venise face* retomba dix fois sur le plancher, » dit G. Sand[3]. Dans *Il ne faut jurer de rien,* Valentin veut jeter de même une pièce à pile ou face pour savoir s'il aimera Cécile, puis, changeant tout à coup d'augure : « Si elle tourne la tête de mon côté, je l'aime; sinon je m'en vais à Paris, » dit-il. Le mobile est à peu près aussi sérieux que celui auquel obéit un jour le fils du Régent, qui avait la tête un peu dérangée : il songeait à se marier, mais « la ceinture de sa culotte cassa. M. le duc d'Orléans prit cet accident pour un avertissement du ciel qui n'approuvait pas cette union [4]. »

Il est probable que, pour en venir là, Musset devait avoir vu plus d'une fois ses pressentiments se réaliser[5]. En tout cas ses ouvrages sont remplis de faits télépathiques. Octave s'explique avec Desgenais sur le dégoût que lui inspire la débauche : « Il y eut entre nous un moment de silence. L'horloge sonna; je pensai tout à coup qu'il y avait juste un an qu'à pareil jour, à pareille heure, j'avais découvert que ma maîtresse me trompait. — Entendez-vous cette horloge, m'écriai-je, l'entendez-vous? Je ne sais ce qu'elle sonne à présent, mais c'est une heure terrible et qui comptera dans ma vie. Je parlais ainsi dans un transport et sans pouvoir

1. Cf. Saint Augustin, *Confessions,* IV, 3, et VIII, 12.
2. *La Confession,* I, 7.
3. *Histoire de ma vie,* V, 3.
4. *Mémoires* du baron de Bezenval, édition F. Barrière, p, 39.
5. Cf. *Œuvres posthumes,* lettre XIII, 31 juillet 1840.

Digitized by Google

démêler ce qui se passait en moi. Mais presque au même instant un domestique entra précipitamment dans la chambre, il me prit la main, m'emmena à l'écart, et me dit tout bas : Monsieur, je viens vous avertir que votre père se meurt [1]. »

Dans *Frédéric et Bernerette* (1838), le jeune homme « était assis près de la cheminée ; un pétillement du feu et un jet de flamme le firent tressaillir. Par un bizarre effet de la mémoire, il se souvint tout à coup du jour où il s'était trouvé ainsi, avec Bernerette, près de la cheminée d'une petite chambre. Je laisse à commenter ce hasard à ceux dont l'imagination se plaît à admettre que l'homme pressent la destinée. Ce fut en ce moment qu'on remit à Frédéric une lettre timbrée de Paris, qui lui annonçait la mort de Bernerette. » Dans *André del Sarto*, Lucrèce, dont le mari vient de se tuer, dit : « Comme mon cheval s'est cabré en quittant la ville ! En vérité, tous ces pressentiments funestes sont singuliers [2]. » Avant la fatale démarche qui amènera sa mort, Cœlio dit à Octave dans *les Caprices de Marianne* : « Je ne sais ce que j'éprouve. — Non, ne lui parle pas... Je ne puis dire pourquoi ; il me semble que tu vas me tromper. [3] » Enfin, on lit dans le *Roman par lettres :*

« Cette nuit je suis descendu dans le parc ; elle y était, je me suis approché d'elle, elle a fermé un livre qu'elle tenait à la main. — « Croyez-vous aux pressentiments ? m'a-t-elle dit. — Oui, certes, ai-je répondu. — Vous arrive-t-il, a-t-elle continué, de passer dans une rue et de vous dire tout à coup : Voilà telle personne de connaissance — le précurseur similaire ; — on s'approche, et on voit qu'on s'est trompé ; cent pas plus loin on rencontre la personne qu'on avait cru reconnaître, et qui était à une distance beaucoup trop grande pour qu'on pût l'apercevoir. — Il m'est arrivé cent fois, lui dis-je, de sentir que tel de mes amis viendrait dans la soirée, sans aucun motif de l'attendre. »

Cette dernière forme de prémonition, fort inutile en soi,

1. *La Confession*, II, 5.
2. *André del Sarto*, III, 3 (1833).
3. I, 1.

Digitized by Google

est assez fréquente pour qu'on en connaisse déjà une foule de cas, ceux, par exemple, qui sont réunis dans les *Phantasms of the living* [1]. Elle a son intérêt en ce sens qu'elle semble expliquer un phénomène encore à l'étude, qui a embarrassé autrefois l'auteur des *Maladies de la Mémoire*, et qu'on appelle la fausse mémoire. Il consiste, comme on le sait, dans l'illusion subite qu'on a déjà vu un événement se passer au moment même où il se passe pour la première fois : ce serait là, avec un simple degré d'intensité, en moins, quelque chose comme les pressentiments à brève échéance dont parle Musset. Perçue d'une manière subconsciente, l'impression télépathique se raviverait et surgirait en plein devant la mémoire lors de la production réelle de l'événement. Il existe en effet dans notre esprit bien des souvenirs dont on ne se rend pas compte, et « bien des faits que nous ignorons[2] , » ou, comme le dit M. Myers, « que le moi supraliminal n'a jamais connus consciemment [3].»

On pourrait même supposer que notre conscience subliminale est peut-être en relation télépathique constante avec l'inconnu, ce qui justifierait l'*horloge cérébrale*, et que les révélations sur l'avenir qui arrivent parfois jusqu'à notre moi ordinaire ne sont que des fragments de ce grand rêve, de brusques et courts soulèvements de voile.

V

LA JEUNESSE. — HALLUCINATIONS

Il n'y a qu'une nuance entre le pressentiment et l'hallucination, lorsque du moins celle-ci a un caractère télépathique : c'est simplement alors une prémonition plus complète. Il suffit, pour y être sujet, d'avoir une prédisposition particulière à l'extase ou, comme on dit aujourd'hui, à la trance.

1. Gurney, Myers et Podmore, *Les Hallucinations télépathiques*, traduction française, 1891, p. 49, 78-79, 174, 282, et 284-285; Andrew Lang, *Dreams and Ghosts*, 1897, p. 85-86 et 190-191 ; *Annales des Sciences Psychiques*, 1893, p. 180 ; etc.

2. Dr Pierre Janet, *Névroses et idées fixes*, I, 1898, p. 225.

3. *Annales des Sciences Psychiques. La Conscience subliminale*, Juillet-Août 1898, p. 209.

Digitized by Google

Si quelque chose le surexcitait, Musset tombait assez souvent dans cet état, qu'il attribue de même à ses personnages, notamment à Lorenzo toutes les fois que celui-ci revient à son idée fixe, le meurtre du duc. G. Sand a décrit plus d'une fois les accès de son amant, par exemple dans une lettre qu'elle écrivit en italien à Pagello, lorsque Musset tomba malade à Venise : « Une fois, il y a trois mois de cela, il a été comme fou toute une nuit, à la suite d'une grande inquiétude. Il voyait comme des fantômes autour de lui, et criait de peur et d'horreur [1]. » Dans *Elle et Lui*, quand Laurent revient en France reconduit par Thérèse (pseudonyme par lequel G. Sand semble s'assimiler à la Thérèse [2] du soupçonneux Rousseau), il leur arrive de passer au long d'un escarpement si abrupt que Laurent a le vertige :

« En ce moment elle le vit pris de terreur et l'œil hagard, comme elle l'avait vu dans la forêt de ***. — Qu'est-ce donc ? lui dit-elle. Voyons, est-ce encore un rêve ? — Non ! non ! s'écria-t-il en se relevant et en s'attachant à elle comme s'il eût cru se retenir à une force immuable : ce n'est plus le rêve, c'est la réalité ! C'est la mer, l'affreuse mer qui va m'emporter tout à l'heure ! C'est l'image de la vie où je vais retomber, c'est l'abîme qui va se creuser entre nous, c'est le bruit monotone, infatigable, odieux, que j'allais écouter la nuit dans la rade de Gênes, et qui me hurlait le blasphème aux oreilles... Thérèse, Thérèse, sais-tu ce que tu fais en me jetant en proie à ce monstre qui est-là, et qui ouvre déjà sa gueule béante pour dévorer ton pauvre enfant ? — Laurent ! lui dit-elle en lui secouant le bras, Laurent, m'entends-tu ? Il parut s'éveiller dans un autre monde en reconnaissant la voix de Thérèse, car en l'interpellant, il s'était cru seul, et il se retourna avec surprise en voyant que l'arbre auquel il se cramponnait n'était autre que le bras tremblant et fatigué de son amie. Pardon ! pardon ! lui dit-il, c'est un dernier accès, ce n'est rien. Partons [3] ! »

1. Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *la Véritable Histoire de « Elle et Lui, »* 1897, p. 21 ; cf. P. Mariéton, p. 117-119.

2. *Elle et Lui*, xii, p. 283-284.

3. *Elle et Lui*, viii, p. 183-185.

Digitized by Google

L'incident ne semble pas inventé de toutes pièces, non plus que celui qui aurait eu lieu au retour de Thérèse à Paris. Laurent, que le hasard d'une « destinée implacable » conduisit chez elle le jour où elle devait arriver, fut saisi d'une « agitation inouïe » en voyant les préparatifs commencés pour la recevoir. « Mille idées, mille émotions, se contrariaient dans sa tête et dans ses nerfs. Il y eut un moment où il oublia insensiblement la réalité et se persuada que ces meubles couverts de toiles grises étaient des tombes dans un cimetière. Il avait toujours eu horreur de la mort, et malgré lui il y pensait sans cesse. Il la voyait autour de lui sous toutes les formes. Il se crut entouré de linceuls, et se leva avec effroi en s'écriant : « Qui donc est mort? Est-ce Thérèse? Est-ce Palmer? Je le vois, je le sens, quelqu'un est mort dans la région où je viens de rentrer!... Non, c'est toi, répondit-il en se parlant à lui-même, c'est toi qui as vécu dans cette maison les seuls jours de ta vie, et qui y rentres inerte, abandonné, oublié comme un cadavre! »... Laurent parlait comme dans la fièvre... Il n'avait entendu ni la voiture, ni le bruit des portes ouvertes précipitamment. Il était encore plongé dans ses rêveries lugubres, quand il la vit devant lui. Il poussa un cri terrible, s'élança vers elle pour l'embrasser, et tomba suffoqué, presque évanoui à ses pieds. Il fallut lui ôter sa cravate et lui faire respirer de l'éther; il étouffait, et les battements de son cœur étaient si violents que tout son corps en était ébranlé comme de commotions électriques[1]. »

« Tout se détache de moi », ou bien : « Je ne sais ce que j'éprouve, il me semble que mes mains sont couvertes de sang[2] », ou bien : « Je parlais comme dans un transport », etc., disent certains personnages de Musset, montrant par là combien l'état second lui était familier. Aussi ses œuvres sont-elles semées d'incidents à la fois prémonitoires et hallucinatoires, dans lesquels le fantôme ou la voix d'un vivant se manifestent à un autre vivant.

Au moment le plus critique du drame de *Lorenzaccio*, quand

1. *Elle et Lui*, XI, p. 243-246.
2. *On ne badine pas avec l'amour*, III, 8 (1834).

Digitized by Google

le jeune homme va passer du rêve à l'action, son fantôme apparaît à sa mère, à peu près comme on l'a raconté de Flaxbinder, autrement dit Johannes de Curiis[1] (6e siècle):

« *Marie.* Sais-tu le rêve que j'ai eu cettte nuit, mon enfant? — *Lorenzo.* Quel rêve? — *Marie.* Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle; ma lampe était loin de moi, sur cette table auprès de la fenêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino. Je regardais cette nuit obscure, et je me disais: il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Mes yeux se remplissaient de larmes, et je secouais la tête en les sentant couler. J'ai entendu tout à coup marcher lentement dans la galerie; je me suis retournée; un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras : c'était toi, Renzo : « Comme tu « reviens de bonne heure! » me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe, sans me répondre; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois. — *Lorenzo.* Vous l'avez-vu? — *Marie.* Comme je te vois. — *Lorenzo.* Quand s'en est-il allé? — *Marie.* Quand tu as tiré la cloche ce matin en rentrant. — *Lorenzo.* Mon spectre, à moi! Et il s'en est allé quand je suis rentré? — *Marie.* Il s'est levé d'un air mélancolique, et il s'est effacé comme une vapeur du matin. — *Lorenzo.* Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus. — *Catherine.* Qu'avez-vous? vous tremblez de la tête aux pieds. — *Lorenzo.* Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera[2]. »

Au début du même drame, un bourgeois de Florence, dont le duc a séduit la sœur, voit d'abord en rêve, puis en réalité, la jeune fille s'enfuir :

« *Maffio.* Il me semblait dans mon rêve voir ma sœur traverser notre jardin, tenant une lanterne sourde, et toute couverte de pierreries. Je me suis éveillé en sursaut. Dieu

1. L'abbé MIGNE, *Dictionnaire des Sciences occultes*, I, 633-634.
2. II, 4 (1834).


Digitized by Google

sait que ce n'est qu'une illusion, mais une illusion trop forte pour que le sommeil ne s'enfuie pas devant elle. Grâce au ciel, les fenêtres du pavillon où couche la petite sont fermées comme de coutume; j'aperçois faiblement la lumière de la lampe entre les feuilles de notre vieux figuier. Maintenant mes folles terreurs se dissipent; les battements précipités de mon cœur font place à une douce tranquillité. Insensé! mes yeux se remplissent de larmes, comme si ma pauvre sœur avait couru un véritable danger. — Qu'entends-je? Qui remue là entre les branches? » La sœur de Maffio passe dans l'éloignement. « Suis-je éveillé? C'est le fantôme de ma sœur. Il tient une lanterne sourde, et un collier brillant étincelle sur sa poitrine aux rayons de la lune. Gabrielle! Gabrielle! où vas-tu?» Rentrent Giomo et le duc. « *Giomo*. Ce sera le brave homme de frère pris de somnambulisme. »

Dans *Andre del Sarto*, le peintre a la vision du départ de sa femme : « C'est singulier, je n'ai jamais éprouvé cela. Il m'a semblé qu'un coup me frappait. Tout se détache de moi. Il m'a semblé que Lucrèce partait... J'en suis sûr, je viens de la voir[1]. » Dans *Rolla*, quand le héros du poème va se tuer, Marie a un rêve qui lui représente le fait d'une manière confusément symbolique, et qui rappelle la belle lettre, signalée avec raison par Arvède Barine[2], dans laquelle Musset dépeint la mort de l'amour chez G. Sand[3].

La vision des vivants paraît n'avoir pas été plus rare pour Musset que pour ses personnages. Mme Colet, qui l'a connu d'une manière assez intime peu d'années avant sa mort, lui fait raconter quelques histoires de ce genre qu'elle a plus ou moins arrangées, sans doute, mais il n'en est pas moins certain que le poète lui avait confié ses impressions télépathiques.

A un joyeux dîner de famille, le jour des Rois, « je sentis au bras droit une secousse qui fit tomber ma fourchette; c'était comme si quelqu'un en passant m'eût touché brus-

1. II, 2 (1833).
2. Arvède Barine, *Alfred de Musset*, p. 101.
3. *Rolla*, v (1833), et P. Mariéton, p. 240-2.

Digitized by Google

quement[1], et pourtant personne ne m'avait touché; au même instant j'entendis une voix distincte et plaintive qui me disait à l'oreille : « J'ai faim, j'ai grand'faim. » Cette voix m'était connue et me fit tressaillir. Il me semblait voir debout derrière moi une petite femme amaigrie qui répétait toujours : J'ai faim, j'ai grand'faim. C'était l'ombre flétrie d'une riante et fraîche grisette que j'avais aimée autrefois durant quelques jours (1836), et dont j'ai écrit le portrait en vers et en prose[2]. J'ignorais depuis plusieurs années ce qu'elle était devenue; sans doute, pensai-je, elle est morte, et je tombai dans un rêve qui me fit entièrement oublier que j'étais à table, célébrant une fête de famille. Une de mes parentes placée à côté de moi me reprocha en riant ma distraction : je tressaillis comme si j'étais sorti d'un rêve, et j'essayai de manger; mais la fourchette tomba de nouveau de ma main enlevée par une force électrique, et la voix murmura, plus lugubre : « J'ai faim, j'ai bien faim. » Je me levai de table sous prétexte d'un malaise subit, et je passai dans ma chambre, en demandant qu'on m'y laissât reposer seul quelques heures. L'ombre et la voix me suivirent, et ne pouvant me débarrasser de leur obsession, je me décidai à sortir pour me mettre à la recherche de la pauvre grisette... Tandis que je la cherchais... tout à coup l'ombre me quitta et la voix se tut. Ce phénomène m'annonçait un changement de situation dans la destinée de ma grisette », qui venait de trouver à dîner, mais qui mourait de faim depuis une semaine, à ce qu'elle dit[3]. « J'aurais dû deviner que vous viendriez, ajouta-t-elle, j'avais pensé à vous toute la journée. »

Dans une circonstance bien différente, à des bains de mer en Bretagne, Musset fit la connaissance d'une jeune Anglaise, musicienne inspirée qui paraît être l'original de la miss Smolen des Premières Poésies et de la Lucie des Secondes. Elle était phtisique et avait le pressentiment de sa mort.

Un soir elle me dit gaiement : « Nous partons demain,

1. Cf. *Annales des Sciences Psychiques*, 1898, p. 204-5.
2. Cf. P. de Musset, *Biographie*, p. 174.
3. Cf. *Mimi Pinson*, V et VIII (1845).

Digitized by Google

mais dans deux ans, à l'automne, quand je devrai mourir, je serai à Paris, à l'hôtel Meurice, ne l'oubliez pas. Au lieu d'un tombeau de marbre blanc, je veux un beau chant de vous pour m'ensevelir; je resplendirai à jamais dans vos vers et je serai bien joyeuse ! » Deux ans s'écoulèrent; je l'avais oubliée dans les dissipations d'une vie sans frein; un soir, j'étais au *Vaudeville*, je riais des bouffonneries d'Odry, quand tout à coup je sentis sur ma main droite dégantée (la même main qui un soir, sur la plage, avait touché la sienne) un souffle glacé et rapide courir par trois fois; c'était comme un avertissement pour me rendre attentif; aussitôt une voix me dit bien bas à l'oreille: « Pourquoi donc m'oubliez-vous ? » La frêle figure souriante de la jeune fille qui chantait toujours se dressa devant moi; elle marchait en tournant la tête, ployait à demi son cou, et, d'un petit geste, elle m'appelait sur ses pas[1]. Je sortis du théâtre en la suivant et j'allai de rue en rue sur ses traces; nous arrivâmes dans la rue de Rivoli, nous glissions le long de la grille du jardin; le vent d'automne soufflait et poussait les feuilles sous nos pas; nous entrâmes sous une large porte aux battants grands ouverts, il en sortait en ce moment un équipage dans lequel était assis un célèbre médecin que je reconnus; je suivais toujours l'ombre impalpable: elle monta au premier étage franchit une antichambre et un salon, souleva une portière en étoffe sombre et disparut aussitôt. Je me trouvai seul dans une chambre à peine éclairée, j'entendais une voix qui sanglotait près d'un lit tout blanc dans l'ombre de l'alcôve. Elle était là, la jeune fille, étendue et raidie, les mains jointes, morte, et gardant encore son sourire qui lui survivait; sa vieille tante, agenouillée, pleurait la tête cachée sur le lit mortuaire; elle m'entendit, et, se soulevant sans surprise: Oh ! c'est vous, fit-elle, je vous attendais, elle vient d'expirer en disant : « Le voici, le voici qui arrive ! »

Paix profonde à ton âme, enfant ! à ta mémoire !
Adieu ! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,
Durant les nuits d'été ne voltigera plus[2].

1. Cf. Gurney, Myers et Podmore, *les Hallucinations télépathiques*, traduction française, p. 153.
2. *Le Saule*, VIII (1830), et *Lucie* (1835).

Digitized by Google

Une autre apparition, qui flotte entre la vie et la mort de l'agent, semble se prolonger au moins douze heures après le décès.

C'était au bal de l'ambassade d'Autriche : les cheveux et la gorge d'une princesse russe qui valsait « me rappelèrent tout à coup une pauvre fille des rues qui m'avait tenté un soir. Je suivis un moment la dame du regard dans le tourbillon de la valse ; mais bientôt je n'y pensai plus, et je passai dans un autre salon. J'étais là à considérer un énorme massif de fleurs d'où jaillissait en gerbe un jet d'eau, quand je sentis sur ma main des gouttes perlées tomber en cadence ; je me reculai, mais les gouttes m'atteignirent encore, régulières et obstinées, et frappant une sorte de mesure qui semblait battue sur ma main par une main invisible. Je regardais mes gants qui se mouillaient, et, par un étrange effet de lumière, les gouttes d'eau me semblaient avoir une teinte sanguinolente ; plus je les regardais et plus elles s'empourpraient. Je fus distrait de cette chose inouïe par une voix lointaine que moi seul entendais mais qui arrivait distincte à mon oreille : « Je veux un tombeau ! J'ai été touchée et souillée par assez de chair et d'ossements durant ma vie, je veux être seule sous la terre ! Je veux un tombeau, te dis-je, je veux un tombeau ! » La voix qui me parlait ainsi venait d'une femme qui ressemblait à la princesse russe ; mais au lieu d'être en toilette de grande dame, elle s'approchait de moi et se suspendait à mon bras, couverte d'un mantelet noir fané et d'un chapeau rose à fleurs de forme évaporée ; je reconnaissais la prostituée des rues et j'en avais honte dans cette fête. Mais elle s'acharnait à moi et me répétait sans trêve : « Je veux un tombeau ! je veux un tombeau ! » Obsédé de cette vision persistante, je quittai le bal et je rentrai chez moi ; la voix ne se lassa pas ; dans la voiture qui me ramenait, dans mon lit, dans mes songes, elle répéta toute la nuit : « Je veux un tombeau ! je veux un tombeau ! » Je me levai au jour, brisé, et ayant sur le visage un masque d'épouvante comme si j'avais dormi dans un cimetière ; je sortis, espérant échapper à ma vision et me raffermir dans le mouvement et la vie du dehors. Il faisait un froid très vif, je marchais à grands pas le long des quais ; me

Digitized by Google

sentant ranimé par la course, j'allais, j'allais toujours; j'arrivai devant la grille du Jardin des Plantes; j'eus la volonté d'y entrer, mais je ne sais quelle volonté plus forte m'en détourna et me suggéra tout à coup la pensée d'aller voir un de mes anciens camarades de collège, interne à la Salpêtrière. » Le jeune homme était en train de disséquer la femme dont il s'agit [1].

Mme Martellet, dont la bonne foi ne saurait être suspectée, doute de la dernière anecdote, parce qu'elle n'en a jamais entendu parler : si le fait avait eu lieu « je l'aurais su », dit-elle. Mais elle-même en rapporte un autre qu'il n'y a aucune raison de croire inventé. Il s'agit aussi d'une obsession, dont l'agent pousse un cri de détresse qui semble lui survivre et que le poète entend.

« Un jour, alors qu'il était encore bien portant, il se promenait avec deux de ses amis, et tous trois causaient joyeusement, lorsque, passant sous un guichet du Louvre, les deux jeunes gens virent le poète s'arrêter et devenir tout pâle. — N'entendez-vous pas? leur dit-il à voix basse, — Quoi ? qu'avez-vous ? qu'entendez-vous? reprirent-ils inquiets. Et le poète, saisi d'un léger tremblement, ajouta : — J'entends une voix qui me dit : « Je suis assassiné au coin de la rue Chabanais ! » Les deux amis partirent de rire : — Ah ! c'est là ce que vous entendez ! Ce n'était pas la peine de nous faire peur pour une pareille sottise. Mais M. de Musset paraissait si troublé, si anxieux, son visage trahissait tant d'épouvante, qu'un de ses amis proposa d'aller voir si rien d'insolite ne se passait rue Chabanais. On partit, on pressa le pas. Les deux compagnons, pris d'une crainte vague, restèrent silencieux, tandis que le poète murmurait de temps en temps : « C'est affreux. J'entends ses cris. » On se dirigeait du côté de la rue Chabanais, lorsque les trois jeunes gens rencontrèrent une civière contenant un homme tout ensanglanté. Ils s'arrêtèrent interdits, et demandèrent quel était cet homme que l'on emportait. On leur répondit que c'était un malheureux garçon qui venait d'être assassiné au

1. *Lui*, XXIII, p. 369-381.

Digitized by Google

coin de la rue Chabanais, et qui avait rendu le dernier soupir. Les trois amis, en proie à une vive émotion, suivirent le cortège funèbre jusqu'au commissariat, mais aucun d'eux ne reconnut le mort [1]. »

On a déjà signalé des cas semblables, dans lesquels le mourant ou le mort n'est pas connu, de sorte que la captation du message télépathique perçu de cette manière rappellerait le phénomène des courants induits. Ainsi un officier tué dans l'Inde se serait montré alors en Angleterre, non seulement à sa femme et à une amie, mais encore à un couple de médiums qui lui étaient étrangers [2]; une jeune fille Russe, morte à l'hôpital de Tambow, se serait manifestée à une société de spirites dans la même ville [3]; un ouvrier écrasé le matin à Londres aurait fait sentir le soir, et pendant quarante-huit heures, son influence à Stainton Moses [4]; etc.

Bien différent de ces cas exceptionnels, un dernier fait, qu'on pourrait presque qualifier d'auto-télépathique, était l'apparition du poète à lui-même, dans les grandes crises de la vie, comme si son propre moi fût venu le réconforter par une présence fraternelle. Cette sorte de vision, qui a lieu surtout dans les cas maladifs, et qui passe par conséquent pour un signe de mort, n'indiquait chez Musset qu'une des formes de l'état second et de la désintégration mentale. Hors de là, elle ne lui présageait à l'habitude rien de bon ni de mauvais, si bien que le poète la subissait sans trop la comprendre. Son étonnement se fait jour dans *la Nuit de Décembre* (1835), où il rapporte que son double le hantait depuis sa première jeunesse, dans ses grandes joies et ses grandes douleurs, sorte de reflet triste ou gai comme elles, ni bon destin, ni mauvais ange, mais pourtant sympathique. Embarrassé sans doute par le côté inutile de l'apparition, *purposeless*, Musset voulait y voir le symbole de la Solitude, c'est-à-dire de l'isolement

1. *Les Annales politiques et littéraires*, 22 août 1897, p. 116.
2. *Phantasms of the living*, traduction française, p. 133-137, et *Annales des Sciences Psychiques*, 1891, p. 51-55.
3. A. Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, traduction française, 1895, p. 440-444.
4. *Annales des Sciences Psychiques*, 1895, p. 295.

Digitized by Google

produit par l'extase qui, en effet, sépare du monde extérieur par l'espèce d'anesthésie qu'elle amène.

L'une de ces apparitions, que « Musset racontait lui-même [1] », et qui lui aurait été plus hostile que celles de *la Nuit de Décembre*, est décrite fort au long dans le livre de G. Sand, « telle qu'elle est arrivée », dit l'auteur. Avant leur voyage d'Italie, ils se promenaient une nuit dans la forêt de Fontainebleau, quand Musset voulut retrouver dans les rochers un écho qu'il connaissait; Sand le perdit de vue, puis au bout de quelque temps l'entendit pousser « un cri d'inexprimable détresse ». Il s'était trouvé face à face non pas avec le Grand Veneur, qui hante encore Fontainebleau, dit-on, mais avec lui-même.

« Il avait eu une hallucination. Couché sur l'herbe, dans le ravin, sa tête s'était troublée. Il avait entendu l'écho chanter tout seul, et ce chant, c'était un refrain obscène. Puis, comme il se relevait sur ses mains pour mieux se rendre compte du phénomène, il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements déchirés et les cheveux au vent. « Je l'ai si bien vu, dit-il, que j'ai eu le temps de raisonner et de me dire que c'était un promeneur attardé, surpris et poursuivi par des voleurs, et même j'ai cherché ma canne pour aller à son secours; mais la canne s'était perdue dans l'herbe, et cet homme avançait toujours vers moi. Quand il a été tout près, j'ai vu qu'il était ivre, et non pas poursuivi. Il a passé en me jetant un regard hébété, hideux, et en me faisant une laide grimace de haine et de mépris. Alors j'ai eu peur, et je me suis jeté la face contre terre, car cet homme... c'était moi! Oui, c'était mon spectre, Thérèse! Ne sois pas effrayée, ne me crois pas fou, c'était une vision. Je l'ai bien compris en me retrouvant seul dans l'obscurité. Je n'aurais pas pu distinguer les traits d'une figure humaine, je n'avais vu celle-là que dans mon imagination; mais qu'elle était nette, horrible, effrayante! C'était moi avec vingt ans de plus, des traits creusés par la débauche ou par la maladie, des yeux effarés, une bouche abrutie,

1. P. Mariéton, p. 64.

Digitized by Google

et malgré tout cet effacement de mon être, il y avait dans ce fantôme un reste de vigueur pour insulter et défier l'être que je suis à présent. Je me suis dit alors : — O mon Dieu ! est-ce donc là ce que je serai dans mon âge mûr !... J'ai eu ce soir de mauvais souvenirs que j'ai exprimés malgré moi ; c'est que je porte toujours en moi ce vieil homme dont je me croyais délivré ! Le spectre de la débauche ne veut pas lâcher sa proie, et jusque dans les bras de Thérèse il viendra me railler et me crier : — Il est trop tard ! Alors je me suis levé pour te joindre, ma pauvre Thérèse. Je voulais te demander grâce pour ma misère et te supplier de me préserver; mais, je ne sais pendant combien de minutes ou de siècles j'aurais tourné sur moi-même sans pouvoir avancer, si tu n'étais enfin venue. Je t'ai reconnue tout de suite, Thérèse : je n'ai pas eu peur de toi, et je me suis senti délivré. » Il était difficile de savoir, quand Laurent parlait ainsi, s'il racontait une chose qu'il avait réellement éprouvée ou s'il avait mêlé ensemble, dans son cerveau, une allégorie née de ses réflexions amères et une image entrevue dans un demi-sommeil. Il jura cependant à Thérèse qu'il ne s'était pas endormi sur l'herbe, et qu'il s'était toujours rendu compte du lieu où il était et du temps qui s'écoulait; mais cela même était difficile à constater. Thérèse l'avait perdu de vue, et, quant à elle, le temps lui avait semblé mortellement long. Elle lui demanda s'il était sujet à ces hallucinations : « Oui, dit-il, dans l'ivresse; mais je n'ai jamais été ivre que d'amour depuis quinze jours que tu es à moi [1]. »

VI

L'AGE MUR. — NERVOSITÉ CROISSANTE

Il y a des sensitifs qui cessent de l'être quand ils tombent malades, comme Stainton Moses, Mme Piper et Mme d'Espérance. Beaucoup d'autres, au contraire, comme la voyante de Prévorst, ne doivent l'exaltation de leurs facultés exception-

1. *Elle et Lui*, v, p. 111-113.

Digitized by Google

nelles qu'à un état maladif : Musset paraît avoir été du nombre.

Si avec la santé il perdit la poésie (ou plutôt la faculté de produire), il n'en demeura pas moins ce qu'il était, sensible et sensitif; il le fut même davantage, absolument comme le somnambule Alexis, qui écrivait : « Si ma lucidité est considérablement accrue par la maladie dont je souffre actuellement, il faut avouer que ma sensibilité nerveuse l'est encore davantage [1]. » Musset « devenait tous les jours plus accessible aux moindres émotions, et par conséquent plus poète que jamais » rapporte son frère. « Le malheur, les regrets, le chagrin, ne faisaient qu'exaspérer sa sensibilité. Les larmes lui venaient aux yeux pour un mot, pour un vers, pour une mélodie. Dans le moment où il se plaignait de n'avoir plus la force de vivre, ses impressions augmentaient de vivacité, et les objets extérieurs agissaient sur son organisation avec une puissance plus grande. » — « Quand il s'embarquait dans quelque partie de plaisir, c'était avec le même emportement. Tout cela était excessif et souvent nuisible à sa santé, mais, jusqu'à son dernier jour, il ne voulut jamais s'astreindre ni à un régime modéré ni à une précaution quelconque. » — « Jusqu'à son dernier moment, sa sensibilité ne fit que s'exalter davantage. C'étaient des agitations, des inquiétudes, des émotions perpétuelles [2]. »

Dans tout ceci, Paul de Musset ne fait pas allusion aux phénomènes psychiques; il n'en a même jamais parlé que le moins possible, retenu sans doute par les scrupules mondains ou voltairiens qui faisaient loi sous la monarchie de Juillet et sous l'Empire. Tout ce qu'il raconte, c'est que Musset, malade d'une fluxion de poitrine en 1840, eut des hallucinations qui, au moment de la convalescence, se coordonnèrent en petites scènes comiques, puis disparurent [3]. « Le médecin ne s'inquiétait point de ces visions et disait que le grand maestro

1. *Le Sommeil magnétique expliqué par le somnambule Alexis en état de lucidité*, 1856, p. 77.

2. P. de Musset, *Biographie*, p. 278-279, 296 et 395-6; cf. Arvède Barine, *Alfred de Musset*, p. 171; et *Œuvres Posthumes*, lettres de 1850, p. 334-6.

3. *Biographie*, p. 212-216.



ne pouvait ni se bien porter, ni être malade comme tout le monde [1]. »

D'autres personnes ont été, heureusement, moins mystérieuses que P. de Musset, par exemple Mme Colet, qui connut le poète deux ans avant sa mort. Elle le représente alors comme plus visionnaire que jamais, ayant la perception de l'avenir et du passé « dans l'infini où rien ne se perd », et hanté par les spectres des morts aussi bien que par les ombres des vivants. « Vous vous assoirez sur mon fauteuil, si je n'y suis pas, lui aurait dit Musset, et en rentrant j'y retrouverai votre ombre », hallucination qui n'est pas très rare et que Guy de Maupassant éprouvait pour son propre compte. « En rentrant chez lui, il se voyait assis sur son fauteuil, et ce phénomène morbide annonçait sans doute le commencement de sa maladie [2]. » Inutile d'ajouter que le diagnostic n'est pas toujours sûr en pareil cas [3].

« Nous avons encore des preuves matérielles de ces faits », dit un des auteurs qui les ont étudiés, Cahagnet, « dans les expériences magnétiques, où l'image d'une chose reste empreinte à la place où elle a posé. M. Teste cite à cet égard une curieuse expérience dans le journal qu'il a fait paraître dans le temps. Une somnambule entre dans une pièce et s'écrie : « Quelle jolie petite fille est assise sur cette chaise ! » Sur cette exclamation, M. Teste lui fait observer qu'elle se trompe et qu'il n'y a pas de petite fille : loin de se rendre à cette déclaration, elle en voit une sur chaque chaise, et il y en avait six. M. Teste ne pouvant se rendre compte de cette hallucination, se contenta de recueillir les détails exacts sur l'habillement de ces petites filles, et reconnut qu'une petite fille exactement semblable avait joué un moment avant que la somnambule entrât dans cette pièce, et avait sauté sur les six chaises l'une après l'autre en s'y asseyant; cette vision à elle seule prouverait cette espèce de dédoublement ou d'image si nous n'en possédions pas de semblables tous les jours... J'ai fait ce

1. *Lui et Elle*, XVIII, p. 229.
2. P. BOURGET, *Annales des Sciences Psychiques*, 1895, p. 75.
3. *Phantasms of the living*, traduction française, p. 276.

Digitized by Google

genre d'expériences et de recherches; j'ai reconnu souvent que l'image des objets matériels posés à un endroit y restait des temps très longs [1]. »

Il ajoute que certaines erreurs apparentes des somnambules tiendraient à la persistance des images. Il y aurait alors une erreur de ce genre dans la déclaration faite par un voyant au cours d'un procès qui se jugea en Écosse (1831) : Kenneth Fraser avait entendu une voix lui disant, durant son sommeil, où étaient certains objets volés à un homme assassiné. Les objets n'étaient pas là ; toutefois, le meurtrier les y avait cachés d'abord, puis les avait mis ailleurs [2]. De même dans des cas plus récents : un jeune Hawaiien, assassiné à Boston en 1886, déclara en 1893, par l'intermédiaire de Mme Piper, que sa bourse avait été enfouie dans un endroit où on ne la trouva pas [3], et le spectre d'une dame enseigna une cachette dans une cave où il n'y en avait point [4]; il n'y en avait plus, suivant les idées de Cahagnet.

Le même écrivain rapporte un nouvel incident que sa somnambule trouvait à bon droit singulier : « M. le général de Wagner (Prussien), savant magnétiseur, désire l'apparition de Marie-Hélène Wagner, son épouse et sa meilleure somnambule, décédée il y a quelques années ; » la consultation finie, Adèle, le médium, « parut très étonnée et s'écria : Voilà un fait bien drôle. Je vois cette femme, d'une grandeur ordinaire, qui entre petit à petit dans le corps de son mari! puis je ne la vois plus, je la retrouve et la reperds ; comment cela peut-il se faire (puisqu'elle me paraît être aussi grande à peu près que lui) qu'elle puisse ainsi se fondre, dirai-je, dans sa poitrine? et dans moins que cela encore [5]. » Voici une autre hallucination qui a peut-être quelque analogie avec celle-

1. *Arcanes de la Vie future dévoilés*, I, 1848, p. 47-49 ; Cf. Shelley, *ettre à Mary Gisborne*, 1820.
2. ANDREW LANG, *Cock Lane and Common-Sense*, 1896, p. 71.
3. *Proceedings of the Society for psychical Research*, part. XXXIII, vol. XIII, 1898, p. 480-482.
4. A. LANG, *Cock Lane and Common-Sense*, p. 288 ; cf. CAHAGNET, II, p. 183-184.
5. II, 1849, p. 153 et 157 ; cf. *Annales des Sciences Psychiques*, 1894, p. 187-191, et LOUIS FIGUIER, *Histoire du Merveilleux*, t. IV, 1881, p. 367.

Digitized by Google

là. En 1888, une somnambule suédoise du Dr Backman vit, dans le sommeil hypnotique et à 13 milles de distance, l'appartement du docteur avec sa femme et « un petit garçon; mais il y avait quelque chose de particulier pour ce dernier; elle le voyait double (un couple de jumeaux, de garçons, se ressemblant extrêmement) [1]. » Bien des faits de hantise et de photographie spirite s'expliqueraient sans doute, si l'on parvenait à démontrer la réalité objective de pareilles images, qui seraient en définitive celles dont Epicure [2] emprunta la théorie à Démocrite.

Musset ne voyait pas d'ombres que dans son fauteuil : son appartement aussi en était peuplé, comme ces chambres où Mme d'Espérance, enfant, se promenait avec ses poupées au milieu de fantômes silencieux,

Impalpable impressions on the air.

« Car vous ne savez pas, ajouta-t-il d'un air convaincu, j'ai des visions »... Il me dit d'une voix calme, très nette, et sans changement d'inflexions : « Je revois toujours ceux que j'ai aimés, soit que la mort, soit que l'absence m'en sépare; ils reviennent obstinément dans ma solitude où je ne suis jamais seul. » En disant ces mots, il ne me regardait pas; il semblait regarder dans l'espace; son visage avait l'expression de celui d'un somnambule. « Voilà bien des années que j'ai des visions et que j'entends des voix. Comment en douterai-je quand tous mes sens me l'affirment? Que de fois, quand la nuit tombe, j'ai vu et entendu le jeune prince qui me fut cher et un autre de mes amis frappé en duel devant moi! Mais ce sont surtout les femmes qui ont ému mon cœur ou que j'ai pressées dans mes bras qui m'apparaissent et m'appellent; elles ne me causent aucun effroi, mais une sensation singulière et comme inconnue à ceux qui vivent; il me semble, aux heures où cette communication s'opère, que mon esprit se détache de mon corps pour répondre à la voix des esprits qui me parlent. Ce ne sont pas toujours les morts qui vien-

1. *Annales des Sciences Psychiques*, 1892, p. 101.
2. Lucrèce, IV.

Digitized by Google

nent ainsi me dire : — Souviens-toi! Parfois les vivants, les absents éloignés et ceux qui sont près, mais qu'on délaisse, frappent aussi à mon cœur où ils eurent autrefois leur place ; leur souffle, en passant, fait tomber l'oubli qui les couvrait, ils se raniment, ils se dressent en moi comme des spectres se dresseraient tout à coup des tombeaux dont on aurait levé la pierre; je les revois dans leur jeunesse et leur beauté; la décomposition ne les a pas atteints; ils ne s'altèrent, ne se transforment et ne m'épouvantent que si, m'élançant à leur poursuite, je m'acharne à la recherche de leur destinée mystérieuse [1]. »

Mais il existe des renseignements plus nets et plus étendus que ceux de Mme Colet sur la sensitivité du poète malade, dans les précieux souvenirs de Mme Martellet (Adèle Colin), qui prit soin de lui à partir de 1850. « L'intelligence et le zèle de mademoiselle Colin épargnèrent à mon frère bien des préoccupations, et lui assurèrent les soins que sa santé réclamait, » dit P. de Musset [2]. Dans ces conditions, on peut croire que personne n'a connu mieux qu'elle les dernières années de Musset, et il n'y a bien certainement aucun motif pour admettre qu'elle ait introduit des fables dans le récit qu'elle en a fait.

Voici ce qu'elle dit des phénomènes anormaux dont elle a été témoin :

« Comme on le verra par ce que je vais raconter, le nervosisme de M. Alfred touchait quelquefois au surnaturel, et je me suis souvent demandé s'il n'avait point un sixième sens, comme un don de seconde vue. Nous avions comme voisine, dans la rue Rumfort, une femme qui passait pour veuve, mais qui ne l'était pas, puisqu'un beau jour son mari lui revint, très souffrant et demandant à être soigné. Je me suis toujours dit que cette bonne dame ne devait point tenir beaucoup à guérir son mari, car elle le soigna en dépit du sens commun, et cela était si visible que je m'en indignai et entretins souvent mon maître de mes soupçons. Si bien que, sou-

1. *Lui*, cinquième édition, 1864, XXXIII, p. 382 et 368-369.
2. *Biographie*, p. 310.


Digitized by Google

vent, Monsieur me disait : « Eh bien! le voisin, où en est-il? » Un soir, tandis que Monsieur dînait en ville. j'entendis chez mes voisins des grands cris, des pleurs. Je m'informai et appris que le pauvre malade venait de rendre son âme à Dieu. J'écrivis aussitôt à M. Desherbiers (un oncle de Musset) de venir voir mon maître le lendemain afin de le distraire et pour qu'il ne vît point les tristes spectacles qui suivent la mort, et dont il était toujours très impressionné; je mis ma lettre à la poste et je me couchai. Mais subitement, au milieu de la nuit, je fus réveillée par la sonnette de la chambre de Monsieur, qui tintait avec violence. Je sautai au bas de mon lit et me précipitai chez mon maître. Jamais je n'oublierai le visage qu'il avait : pâle, convulsé, les yeux agrandis démesurément et regardant fixement le pied du lit. « Là! là! dit-il avec effroi. Un croque-mort!! Le voyez-vous! il a un drap noir sur le bras! Ah mon Dieu! l'entendez-vous? Il me parle, il me dit : Quand il vous plaira! » J'essayai d'élever la voix pour rompre cette hallucination, et pris moi-même la place du spectre; tant que je restai là, M. de Musset ne le vit plus, mais dès que je m'éloignais la vision revenait chaque fois plus nette. Je ne savais plus que devenir; j'ouvris les fenêtres, mais la vision était toujours là; j'allumai toutes les bougies, mais le spectre ne bougeait pas. Enfin je repris ma place au pied du lit, la vision disparut, et M. de Musset put se rendormir. Le lendemain, mon maître raconta son cauchemar avec de grands détails. Puis, au milieu de la conversation, il me dit : « Et à propos, notre voisin, comment va-t-il? — Très bien, lui répondis-je; il est parti à la campagne. » Mais j'ai toujours gardé la conviction que cette nuit-là, M. de Musset avait senti la mort venir chez notre voisin [1]. »

L'impression d'une mort survenue dans le voisinage [2] ou la parenté, c'est là un des incidents les moins rares de la télépathie, et des observateurs peu disposés à les admettre en notent quelquefois de pareils sans y songer. On lit dans l'ou-

1. *Les Annales politiques et littéraires*, 25 juillet 1897, p. 52; cf. *Phantasms of the living*, traduction française, p. 347.
2. Cf. *Plantasms*, traduction française, p. 347.


Digitized by Google

vrage récent de MM. F. Raymond et Pierre Janet[1], au sujet d'une hystérique, que son état s'aggrava « par une frayeur singulière. Une nuit la fenêtre de sa chambre s'est ouverte brusquement[2], elle croit que quelqu'un est entré, elle appelle : il n'y a personne. Toute la nuit elle rêve d'incendie, de feu, de massacre. A son réveil, coïncidence singulière, on lui apprend que sa cousine s'est brûlée[3].

Le récit qui va suivre n'a rien non plus d'incroyable, si on le rapproche des mouvements sans contact produits par les médiums à effets physiques.

« Un autre phénomène bien inexplicable, dont ma sœur, Mme Chardot et moi, fûmes témoins, nous impressionna vivement. C'était au temps de la dernière maladie de M. de Musset; jamais je n'oublierai l'émotion que nous eûmes ce soir-là, et j'ai encore les moindres incidents de cette étrange aventure présents à la mémoire. Mon maître, qui n'avait point reposé de toute la nuit précédente, dont l'estomac était à peu près vide comme sa pauvre tête, s'était, sur la fin du jour, assoupi dans un large fauteuil. Ma sœur et moi étions entrées sur la pointe des pieds, pour ne point troubler ce repos si précieux, et nous nous assîmes en silence dans un coin, où nous nous trouvâmes dissimulées par les rideaux du lit. Le malade ne pouvait nous apercevoir, mais nous le voyions très bien, et je contemplais avec peine ce visage de souffrance que je savais n'avoir plus longtemps à regarder. Maintenant encore, quand je veux me rappeler les traits de mon maître, je les vois tels qu'ils m'apparurent ce soir-là. Les yeux fermés, sa jolie tête penchée sur le fauteuil et ses longues mains, maigres, pâles, d'une pâleur déjà de mort, croisées sur ses genoux dans une crispation presque douloureuse. Ma sœur et moi nous nous taisions toujours, et la chambre, éclairée seulement par une faible lampe, semblait entourée d'ombres fantastiques et répandait cette tristesse particulière des chambres de malade. Tout d'un coup nous entendîmes un grand

1. *Névroses et Idées fixes*, 1898, t. II, p. 364.
2. Cf. *Annales des Sciences Psychiques*, 1892, p. 129.
3. Cf. *Id.*, 1895, p. 155 et 1898, p. 87; *Journal S. P. R.*, nov. 1898, p. 308; etc.

Digitized by Google

soupir, Monsieur venait de se réveiller, et je vis ses regards se porter sur la sonnette qui se trouvait placée auprès de la cheminée, à quelques pas du fauteuil. Il voulait évidemment sonner, et je ne sais quel sentiment me retint clouée à ma place. Toutefois, je ne bougeai pas, et mon maître, ayant horreur de la solitude et la croyant autour de lui dans la chambre, se leva, se dirigea vers la sonnette dans l'intention bien évidente d'appeler quelqu'un, mais, fatigué déjà par cet effort, il retomba dans le fauteuil sans avoir avancé d'un pas. C'est à ce moment que nous eûmes une surprise qui nous épouvanta. La sonnette, que le malade n'avait pas atteinte, s'agita comme tirée par une main invisible, et, instinctivement, au même moment, ma sœur et moi nous nous saisîmes la main, nous interrogeant anxieusement. — As-tu entendu?... As-tu vu? Il n'a pas bougé de son fauteuil. — A cet instant, la bonne entra, demanda innocemment : « Monsieur a sonné? » Cette aventure nous jeta dans un trouble extraordinaire, et si je n'avais pas eu ma sœur avec moi j'aurais cru à une simple hallucination, mais toutes deux nous *vîmes* et nous fûmes trois à entendre ; il y a bien des années que tout cela est passé, mais j'ai encore dans l'oreille l'impression sinistre de ce coup de sonnette tintant dans le silence de la chambre [1]. »

« Je finirai ces tristes souvenirs en racontant une dernière aventure dans ce genre. Nous avions au-dessus de nous un appartement occupé par Mlle d'Artigo, excellente musicienne et dont le talent ravissait souvent le poète. Il l'écoutait toujours dans un recueillement religieux, car il avait la passion de la musique, et les morceaux joués par cette jeune fille lui plaisaient particulièrement. Malheureusement, cette pauvre Mlle d'Artigo était malade de la poitrine, et elle mourut six mois avant ce que je vais raconter. Un soir, M. Paul et moi soignions notre pauvre malade, alors bien près de sa fin. Sa respiration était pénible et son cœur le tourmentait de petites souffrances aiguës et rapides, lorsque tout à coup, il leva sur nous des yeux extasiés, et quoique la maladie l'eût rendu

1. Cf. *Phantasms*, traduction française, p. 173 et Aksakof, p. 494.

Digitized by Google

sourd depuis quelques jours, il s'écria : « Oh! la divine musique que j'entends là-haut. » Et, joignant les mains, il me dit : « Allez la remercier, dites-lui de jouer encore, de jouer toujours. » Mon pauvre bien-aimé maître s'imaginait que Mlle d'Artigo jouait encore « sa divine musique » comme autrefois, à l'étage au-dessus, mais, cette fois, c'était du ciel qu'il l'entendait, car la chère demoiselle était morte. »

Mme Martellet ajoute qu'avant sa mort, Musset souffrit « non seulement de son mal, mais encore de tristes pressentiments, d'hallucinations étranges, de cauchemars effrayants et de terribles visions [1] ».

C'est sans doute sa prédisposition croissante à l'état de trance ou d' « abstraction », qui explique le regard « atone [2] » que plusieurs de ses contemporains lui ont vu dans son âge mûr. Le même indice caractéristique a été remarqué, mais à un âge bien différent, chez un autre poète ayant beaucoup de rapport avec lui, Shelley, dont le cousin Medwin s'exprime ainsi dans des souvenirs sur leur vie d'écoliers : « De temps en temps, quand il était abstrait et dans la contemplation, ce qui lui arrivait souvent, ses yeux semblaient hébétés et insensibles aux objets extérieurs : en tout autre temps ils étincelaient au feu de l'intelligence [3]. » Le regard de Musset n'était pas moins brillant à l'ordinaire. Mme Martellet dit qu'aux dernières années de sa vie, son visage « avait conservé une grande beauté, augmentée encore par l'éclat de deux yeux que la fièvre illuminait presque constamment. Ces yeux semblaient immenses, et on avait peine à en soutenir le regard presque surnaturel [4]. »

Après tout ce qu'ont dit de Musset, et lui-même et les personnes qui l'ont connu, il serait difficile de méconnaître la nature spéciale de son tempérament. Excessif et impulsif, toutes les passions de la jeunesse, l'amour, la poésie et la débauche éclatèrent en lui dès l'abord avec une ardeur presque sinistre. Il n'était pas leur maître : *elles vivaient*, suivant sa

1. *Les Annales politiques et littéraires*, 22 août 1897, p. 116 et 117.
2. Arvède Barine, *Alfred de Musset*, p. 172.
3. Félix Rabbe, *Shelley, sa Vie et ses Œuvres*, p. 27.
4. *Les Annales politiques et littéraires*, 22 août 1896, p. 116.

Digitized by Google

propre expression, et leurs mains invisibles le poussaient vers des buts inconnus. Il le savait et le disait, car il conserva toujours, quoi qu'il advînt, la merveilleuse lucidité de son intelligence. Comme ce peintre qui se fit attacher à un mât dans une tempête, il contemplait en artiste clairvoyant la tourmente dont ses nerfs, son cœur et son cerveau étaient la proie. Aussi a-t-il laissé, avec sa *Confession*, la plus magnifique monographie mentale qu'un poète ait jamais écrite.

Là il met sincèrement à nu tout son mal, depuis le point de départ accidentel qui fut la découverte subite des perfidies féminines, jusqu'à la période extrême de désintrégration, alors que les alternances de sa personnalité déséquilibrée le faisaient passer brusquement et inconsciemment de l'extase à la dipsomanie. Il vécut ainsi pendant une huitaine d'années, au milieu d'une espèce de cyclone moral et physique qui atteignit deux fois son maximum, grâce aux aventures amoureuses dont il a été parlé et dont les derniers caprices du poète ne furent que de pâles reflets. L'exaltation où elles le jetèrent se traduisit par une double série de poèmes passionnés, la première série allant depuis *Don Paez* jusqu'à *Rolla* (1830-1833), et la seconde depuis *On ne badine pas avec l'amour* jusqu'à la dernière *Nuit* (1834-1837) : c'est une ellipse à deux foyers.

Après l'effroyable dépense de vitalité que suppose cette production de chefs-d'œuvre, Musset ne se retrouva guère. Il perdit son génie, s'il conserva sa raison, mais il avait assez fait pour sa gloire, et d'ailleurs qu'y pouvait-il? Lui-même explique fort bien la fatalité de ce développement et de ce recul, quand il dit que tous les hommes tourmentés par le génie ont leur crise qui les exalte jusqu'au vertige : ils luttent alors avec la folie, puis finissent toujours par rentrer « dans la foule des hommes doués de raison. Ainsi Shakespeare alla peu à peu jusqu'à *Hamlet*, Byron jusqu'à *Manfred*, puis tous deux retombèrent, l'un dans *Falstaf*, l'autre dans *Don Juan;* le combat avec le démon était passé. L'homme avait triomphé. »

> ...N'est-il pas une heure dans la vie
> Où le génie humain rencontre la folie? —
> Ils luttent corps à corps sur un rocher glissant.
> Tous deux y sont montés; mais un seul redescend.

Digitized by Google

Musset lui aussi triompha, triste victoire! Il était monté Byron, il redescendit Marivaux. La passion avait fini par le briser, comme il semble en avoir eu le pressentiment dès l'abord. Il y a toujours, en effet, quelque chose d'amer et de désenchanté au fond de ses poèmes, même les plus jeunes et les plus beaux : Octave, Mardoche, Rafael, Dalti, Frank, Cœlio, Perdican, Rolla, Lorenzaccio, tous ses héros préférés échouent. Il n'a aucune foi dans l'avenir, qu'il s'agisse de lui ou de l'humanité. Une expérience trop précoce et quasi surnaturelle de ce qu'est l'homme, de ce que peut et vaut notre effort, l'a désabusé de tout, et son œuvre ressemble à la sérénade de don Juan dont il parle dans *Namouna :* un chant mélancolique avec un accompagnement railleur. On y devine la fatigue future.

Cette terminaison fatale s'accuse à l'avance dans l'ardeur dévorante d'une inspiration trop forte pour lui. Il ne peut la soutenir longtemps, au moins dans un même sens, et il a continuellement besoin de changer d'impression, ce qui donne à ses idées quelque chose de décousu, de brusque, de heurté, d'étrangement concis. Elles surgissent par volées d'apostrophes ou d'exclamations inattendues, faisant de presque tous ceux de ses poèmes que la forme du drame ne maintient pas dans un cadre fixe, des batailles d'éclairs autour et au travers d'un sujet donné. L'esprit s'éblouit, au milieu de ces vers brillants et vibrants, qui vous arrivent dans les yeux avec le vif, le sec et le coupant de l'étincelle électrique, sans toucher terre.

Tout cela sent la fièvre, mais le génie du grand et malheureux poète fut à ce prix. Il ne commençait à être lui-même qu'au moment où il ne s'appartenait plus, tant son inspiration se confondait avec la trance. Il semble donc naturel qu'avec une organisation comme celle-là, les phénomènes dits psychiques se soient manifestés de tout temps chez Musset, antérieurs et postérieurs à sa poésie, qui n'a été qu'une expression de l'état particulier d'où ils provenaient.

E. Lefébure.

Digitized by Google

Mme PIPER ET SES EXPÉRIENCES

(OPINIONS DIVERSES)

PAR A. ERNY

L'an dernier, au mois de mars, le *Light* disait à propos de Mme Piper : « Le rapport de M. Hodgson sur le cas de Mme Piper est, de l'avis général, le plus important qui ait été soumis à l'appréciation de la Société des recherches psychiques[1]. » Cette société semble arrivée à un tournant délicat; car toutes les théories qui lui étaient chères, la *télépathie*, les *conditions anormales*, le *sub-conscient*, la *fraude*, etc., ne peuvent expliquer le cas en question. Voilà donc la Société des recherches psychiques en face du problème le plus gênant et le plus difficile qu'elle ait eu encore à résoudre.

Malgré tout le soin que cette Société avait mis à éviter la question des désincarnés, elle se trouve face à face avec elle. Les conclusions du rapport tendent évidemment à prouver cette interprétation, mais la Société ne semble pas pressée de se compromettre avec les esprits : elle considère la question comme prématurée. On doit chercher d'autres cas similaires et les étudier avec soin. Cependant, la *société est d'accord pour reconnaître la réalité et l'honnêteté des manifestations de Mme Piper.*

1. Je ne saurais trop signaler aux traducteurs, qu'on ne doit pas traduire *Society for Psychical Research* par Société pour les recherches psychiques. Les Anglais disent penser d'une chose *to think of a thing ;* nous disons penser *à* une chose. C'est donc le sens *réel* et non le sens *mot pour mot* qu'il faut rechercher en anglais comme dans toute autre langue.

Digitized by Google

Même M. Podmore (que dans le Borderland on appelait le *saint Thomas* de la Société), en ouvrant la discussion du rapport a rendu justice à Mme Piper en disant que le moindre défaut n'avait été relevé contre elle. Mais M. Podmore s'est immédiatement rattrapé — on n'est pas parfait — en ajoutant qu'il se croyait obligé de supposer qu'il pouvait y avoir de la tricherie. Comme le remarque le rédacteur du *Light,* « il est difficile de définir l'attitude de M. Podmore au sujet de ce rapport ». Je crois au contraire que rien n'est plus facile. M. Podmore, qui depuis des années met régulièrement en doute tous les phénomènes présentés à la Société, ne pouvait se déjuger si subitement. Il a préféré être illogique, mais c'est son affaire. Voici donc ce que dit M. Podmore : « 1° Que dans son état normal, l'honnêteté de Mme Piper est indiscutable ; 2° que les *trances* (léthargies psychiques) sont évidemment de bon aloi ; 3° que surveillée avec soin, et mise à différentes épreuves, rien de fâcheux ou de déshonnête n'a été découvert en elle ; 4° que les renseignements donnés par ses *contrôles*[1] étaient d'un tel caractère qu'on ne pouvait supposer un instant qu'ils avaient été fabriqués ou inventés pour la circonstance, et que même ses erreurs et ses insuccès étaient tels qu'on ne pouvait raisonnablement les considérer comme frauduleux. » Et malgré tout cela, M. Podmore croit qu'il peut y avoir de grandes présomptions de fraude.

On se trouve là en présence d'une contradiction si *phénoménale* qu'elle frapperait les individus les plus prévenus. Le scepticisme de M. Podmore est une de ces maladies invétérées dont on ne guérit presque jamais.

Dans un article du *Light* (nov. 97), son directeur, M. Dawson-Rogers, disait ironiquement : « M. Podmore, à la Société des recherches psychiques, joue le même rôle que joue dans les églises catholiques l'*Avocat du Diable*. La seule différence entre les deux, c'est que ce dernier n'a ni penchant, ni opinion particulière, tandis que le premier a les deux. M. Podmore écarte tout ce qui est spirituel, et a pour mission de chercher des crevasses et d'essayer de les boucher ; et s'il ne

1. Esprits désincarnés.

Digitized by Google

trouve rien, sa perspicacité s'exerce alors en insinuations, soupçons, accusations de fraude, etc., etc. » Certes un peu de scepticisme a quelquefois du bon, afin de contrôler ou de contrebalancer l'opinion des gens trop crédules, mais il ne faut pas abuser des meilleures choses.

Voyons maintenant l'opinion d'un médecin, le Dr G. Wyld. Dans la réunion de la Société des recherches psychiques, il critiqua vivement le scepticisme intransigeant de M. Podmore, et constata d'une façon humoristique que, malgré de longues années de recherches et d'expériences, il est regrettable que la Société des recherches psychiques ne puisse faire plus que d'admettre que Mme Piper n'est pas une truqueuse. Il pourra peut-être arriver que d'ici cinq ans la Société croie à l'*écriture automatique,* et dans cinq autres années aux matérialisations, etc.

Cette critique dépasse le but, car la raison d'être de la Société est de la prudence avec laquelle elle étudie les phénomènes. Les spiritualistes anglais trouvent cette prudence excessive, mais elle produit, je crois, ce bon résultat de faire de cette Société une sorte de pont entre les avancés et les retardataires.

Les dons psychiques de Mme Piper avaient été constatés par différentes personnes, bien avant l'époque où des savants s'occupèrent d'elle; parmi ces derniers, on peut citer le professeur William James qui, dans son important livre intitulé : *Principes de Psychologie* disait : « Je suis moi-même convaincu par de nombreuses expériences, faites pendant les *trances* d'un certain médium, que le *contrôle*[1] peut être différent de toute autre personnalité du médium. Pour le cas en question, ce contrôle dit être un certain Docteur français mort, et qui à mon sens est au courant de faits et de circonstances concernant les parents ou amis de nombreux assistants (aux séances de Mme Piper) que le médium n'avait jamais vus et dont il ignorait le nom. Je crois qu'une étude sérieuse de ces phénomènes de *trances* est ce dont la psychologie a le plus grand besoin, et je pense que ma conviction pourra amener quelques per-

1. Le *contrôle* est le désincarné qui parle au moyen du médium ou fait écrire par lui.

Digitized by Google

sonnes à étudier ce champ d'observation que le *soi-disant* (en français) savant refuse généralement d'explorer. »

Une Américaine, miss ou Mme Lilian Whiting, qui habite Boston, dit que c'est bien à Mme Piper que ce passage du livre de M. W. James fait allusion; cette Américaine a été une des premières personnes qui, en 1885-86, étudièrent la médiumnité de Mme Piper. Miss L. Whiting rend le plus grand hommage aux travaux ou recherches psychiques de M. Hodgson. Ses dernières expériences avec Mme Piper sont en effet des plus intéressantes; mais, hélas! toute médaille a son revers, et M. Hodgson, qui avait mis si souvent en doute la bonne foi d'autres médiums, a vu lui aussi élever des objections sur le sien. A Paris, le Dr Bérillon a fait les plus expresses réserves sur Mme Piper, ce qui est évidemment exagéré, car les *Psychical researchers* se sont entourés de toutes les garanties possibles et imaginables. M. Hodgson a trouvé aussi des détracteurs en Angleterre; je ne parle pas seulement des matérialistes, c'était infaillible, mais aussi des spiritualistes. Voici ce qu'ont dit quelques-uns d'entre eux: « Ce serait un spectacle amusant, sinon mélancolique, pour les vieux spiritualistes de constater combien un ennemi sceptique du spiritualisme, dès qu'il est converti, s'imagine que, maintenant qu'*il croit*, les spiritualistes peuvent se rassurer, car leurs assertions sont dorénavant au-dessus de toute espèce de doute; le fait est que le dit sceptique est arrivé au même point où se trouvaient bien avant lui ceux qu'il ridiculisait autrefois. »

D'un autre côté M. Harte écrivait aussi dans le *Light*: « Pourquoi M. Hodgson veut-il que nous ayons plus de confiance dans son médium Mme Piper qu'il n'en a eu jadis dans ceux que nous soutenions et qu'il cherchait à démolir? »

La réponse à M. Harte n'est que trop facile, car il a soutenu *mordicus* un certain médium du nom de M. Williams qui fut démasquée et convaincue (à Paris) de fraude d'une façon indéniable. Reste Eusapia Paladino sur laquelle M. Hodgson s'est évidemment trompé; car si ce médium a été surpris trichant dans certain cas, dans d'autres, comme l'a reconnu lui-même M. F. H. Myers, sa médiumnité est de bon aloi. « L'important, m'écrivait une fois M. Mac-Nab, c'est de surveiller

Digitized by Google

le médium, car *il peut être aussi bien suggestionné à la tricherie par les assistants* que par les contrôles invisibles plus ou moins bons qui peuvent se trouver près de lui. »

Ainsi que me l'écrivait avec tant de justesse M. de Rochas, « Il faut savoir distinguer la tricherie consciente des mouvements inconscients produits par le médium, soit pour s'éviter de la douleur, soit pour obéir aux *suggestions mentales* des assistants mal intentionnés. Après une séance chez Mme de G... où on avait obtenu que des phénomènes insignifiants (en 1898), Eusapia me disait que toute son énergie s'était employée à combattre les suggestions mentales de son contrôleur de droite (lui tenant les mains) qui la poussait à tricher. Or ce contrôleur se trouvait être en effet un sceptique le Dr B... Eusapia ne *triche pas* dans le véritable sens du mot, quand elle est *en trance*. Elle est suggestible et peut faire inconsciemment ce qu'on lui suggère mentalement; or les incrédules ne se gênent pas pour la mettre en faute. »

De plus on peut ajouter que le médium *entrancé* peut être aussi bien suggestionné à la tricherie par les contrôles invisibles.

Dans quel but, me dira-t-on? Dans le but de faire le mal, si l'invisible est d'une mauvaise nature; c'est pour cette raison que le celèbre Dr D. Home n'aimait pas être *entièrement entrancé*, car dit-il, pendant cette léthargie : *je ne sais pas toujours quels sont les esprits qui me contrôlent et m'entourent.* Ou on croit, ou on ne croit pas qu'un médium puisse agir sous l'influence d'invisibles; mais si on y croit on ne peut s'étonner que ces *désincarnés* qui, émigrés de la terre, n'ont souvent *rien appris ni rien oublié*, agissent soit en bien, soit en mal. La mort ne change rien à notre état intellectuel, car tout dans l'univers ne progresse que par la loi d'*évolution*, soit matérielle, soit spirituelle[1]. Dans toutes les expériences médianimiques, on ne devrait jamais perdre de vue ce grand principe posé par Aksakoff, qu'une partie des phénomènes

1. On ne peut mieux comparer un désincarné qu'à un pauvre émigrant quittant l'Europe pour le Nouveau-Monde, c'est-à-dire l'Amérique. Il ne sait souvent rien de la langue, des mœurs, des idées de sa nouvelle patrie et reste longtemps avant d'être au courant.

Digitized by Google

vient de l'homme, tandis que l'autre vient des désincarnés. C'est malheureusement ce qu'oublient trop souvent beaucoup de spirites qui voient des esprits partout, même quand ils sont invisibles, comme pour certains phénomènes physiques.

Mais revenons à Mme Piper. Le 5 décembre 1898, une nombreuse audience, au Sésame Club, était suspendue aux lèvres de M. Podmore qui lisait une adresse au sujet des relations de la Société des recherches psychiques avec Mme Piper. Selon lui, une fois entrancée, cette dame donnait à ceux qui la consultaient tous les renseignements concernant leurs parents morts. C'était insinuer *délicatement* que Mme Piper donnait des consultations comme les diseuses de bonne aventure. Ne pouvant rompre en visière avec M. Hodgson, M. Podmore reconnaît qu'il avait pris toutes sortes de précautions contre la fraude[1]. Entre autres moyens employés, était celui de forcer tous ceux qui visitaient Mme Piper de prendre le nom de Smith. Dans ces conditions, il eût été très difficile à Mme Piper de se procurer des renseignements, et de plus, M. Hogdson, par un examen très consciencieux de Mme Piper, s'est rendu compte que Mme Piper ne faisait aucun effort pour fixer l'identité ou l'histoire particulière des personnes qui venaient la voir.

Certains journaux anglais ayant complètement *dénaturé* les faits, le *Light* leur a répliqué en produisant l'exacte déclaration de M. Hodgson. « Actuellement, je ne puis plus douter que celles qui se sont communiquées et dont j'ai parlé (dans son rapport) *sont bien* les personnes qu'elles se disent être; qu'elles ont survécu à ce changement que nous nommons la mort, et se sont communiquées directement à nous, qui

1. Dans les *Proceedings*, M. Podmore essaye de jeter des doutes sur le médium car il dit (p. 50, part 34) : « N'est-il pas *concevable* que tous les renseignements donnés dans ces *trances* aient pu être acquis par des moyens normaux, soit par un travail inconscient d'insinuations fournies par l'assistant, ou par un système manifeste de recherches particulières? » Ce qui me semble *inconcevable*, c'est le parti pris et les traditions de M. Podmore. Ainsi Mme Piper se livrerait, pour alimenter son petit commerce, à un système d'espionnage, rappelant les agences de renseignements secrets, sur les familles ou les particuliers. Cela seul mettrait en brillante lumière la façon si simple de raisonner de M. Podmore.

Digitized by Google

nous disons vivants, au moyen de l'organisme de Mme Piper entrancée.

A ces paroles très nettes et très franches de M. Hogdson, ajoutons d'abord le témoignage d'un des membres de la Société des recherches psychiques.

Le professeur *Newbold*, de l'Université de Pensylvanie, se croyait matérialiste, mais partage maintenant les mêmes idées que M. Hodgson. Laissant de côté la théorie de la fraude, il dit : « Dans son ensemble, je ne crois pas que ces phénomènes puissent être expliqués d'une façon satisfaisante par *la télépathie* et *la clairvoyance*... et quoiqu'on puisse supposer que certaines bribes de renseignements aient été fournies par la télépathie ou la clairvoyance ; la réunion de ces faits suggère d'une façon évidente les habitudes, les goûts, et les souvenirs de quelques amis décédés... et n'ont aucune analogie avec les faits de télépathie et de clairvoyance. » Il conclut en disant : « Les hommes de la science ne peuvent plus avancer qu'il n'existe aucune preuve de la *survie*. Je l'ai dit autrefois ; mais je ne le répéterai plus, car je sais maintenant qu'il y a des preuves, puisque je les ai vues. » En effet, le professeur Newbold a, lui aussi, fait des expériences avec Mrs Piper ; il a été présent à vingt-six séances, dont quinze ont été consacrées d'une part à obtenir des preuves d'identité de ceux (invisibles) qui se communiquaient, et de l'autre à tâcher de savoir leur propre théorie des phénomènes, la description des conditions leur permettant d'agir et *le genre de vie qu'ils mènent*.

Donnons maintenant l'opinion d'un des plus brillants membres de la Société des recherches psychiques, M. F. H. Myers, de Cambridge. Dans un article publié dans la *National Review*, sous le titre de : *La survie de l'homme après la mort*, M. Myers nous raconte ses impressions sur les cas de Mrs. Piper, et ceux qui s'imaginent que ce cas peut s'expliquer tout simplement par *la télépathie* ou les consciences *subliminales* et *supraliminales*, verront que ces opinions ne sont guère soutenables. Autrefois déjà M. F. H. Myers avait accusé M. Podmore (dans les *Proceedings*) *d'en prendre à son aise avec la télépathie*, et, en effet, c'est vraiment trop commode de se

Digitized by Google

servir à tout propos de *la télépathie*, qui a sa raison d'être dans certains cas, mais qui ne s'applique nullement à d'autres. M. F. Myers commence ainsi son article : « Dernièrement il s'est produit certains faits encore peu connus et difficiles à expliquer, mais qui, selon moi, présentent je ne dis pas une preuve concluante, mais la meilleure preuve encore fournie au monde, que l'*âme ou l'individualité de l'homme survit à la mort de son corps*. Ce sont des faits que ni le psychologue, ni le théologien ne peuvent et ne doivent ignorer. Ils peuvent être désagréables à certaines personnes (matérialistes évidemment) et de nature à rendre tout le monde perplexe ; mais tant qu'on ne les aura pas examinés de bonne foi, toute discussion sur la nature et la destinée de l'homme peut être ingénieuse ou édifiante mais ne peut pas être scientifique... *La thèse que je soutiens*, et se rapportant surtout aux preuves contenues dans le rapport de M. Hodgson, est que les esprits des personnes mortes peuvent, selon certaines conditions obscures et difficiles (à préciser), parler et écrire grâce à l'organisme de personnes vivant encore sur la terre. Pour beaucoup de gens, cela peut paraître désagréable d'obtenir des renseignements, sur l'autre monde, de cette façon[1]. Parmi tous ceux qui ont observé Mrs. Piper, sont cités les professeurs W. James, Newbold, Oliver Lodge, et le Dr (?) Walter Leaf. Les Anglais et les Américains donnent le titre de docteur même aux docteurs en droit, mais l'usage français de n'accorder ce titre qu'aux docteurs en médecine me semble préférable.

M. F. Myers cite une page intéressante d'un article du professeur W. James dans la *Revue Psychologique* de juillet 1898 :

« Le Dr Hodgson pense que l'hypothèse de la fraude n'est pas sérieusement soutenable et je suis absolument de son avis. Le médium a été surveillé de la façon la plus serrée, un grand nombre de personnes ne cherchant souvent qu'à découvrir la moindre chose suspecte, et cela pendant près

1. Il faut toujours un moyen physique de communication entre deux mondes, et sans le télégraphe cela ne serait pas possible, après un temps très long comme jadis.

Digitized by Google

de 15 ans. Durant ce temps rien n'a été remarqué, et pas même la supposition de tels faits n'a été essayée; de même aussi avec la vie tranquille que mène le médium, il lui était impossible de recueillir par des moyens naturels tous les renseignements qu'elle avait sur les personnes la visitant. Le savant qui est persuadé de sa fraude doit se rappeler que, dans la science comme dans la vie ordinaire, une hypothèse doit être appuyée de quelques faits positifs avant d'être discutée d'une façon plausible. » M. F. Myers dit qu'il n'a pas à discuter si les renseignements inconnus de Mrs Piper elle-même, mais donnés par sa voix et son écriture (automatique) lui viennent télépathiquement de personnes vivantes (comme M. Hodgson l'a cru longtemps) ou s'ils sont la résultante de quelque forme de *clairvoyance*, ou enfin s'ils proviennent d'esprits de décédés comme ils le prétendent. Mais ce que je trouve très important, c'est qu'il déclare que : « *Pour la plus grande partie de ceux qui ont étudié les preuves, il est admis que ces renseignements suggèrent l'hypothèse spiritique plutôt que celle de la télépathie.* Malheureusement la théorie des esprits présente deux grandes difficultés; l'une c'est de tolérer la doctrine primitive de *la possession* par les esprits, et l'autre, c'est de supposer que des renseignements souvent mélangés d'erreurs, d'oublis ou même semblant être des rêves du cerveau du médium, puissent venir de nos amis que nous désirons être dans un état supérieur au nôtre. Cependant, à mon point de vue, ces deux objections *confirment plutôt qu'elles n'ébranlent la théorie des esprits*. J'avais toujours pensé que si l'on arrivait à obtenir une connaissance de l'autre monde ; ce serait par des désincarnés se servant d'organismes vivants; et j'étais convaincu que si on obtenait de pareils renseignements, ils seraient, au moins au début, extrêmement confus et imparfaits. »

Beaucoup de gens s'imaginent toujours qu'un *désincarné* doit être une *entité supérieure à l'humanité*. Hélas! c'est bien souvent le contraire.

Lorsqu'on admet les désincarnés, on doit réfléchir que la justice de Dieu serait un vain mot s'il suffisait de passer d'un monde à l'autre pour se trouver élevé à un degré supérieur.

Digitized by Google

De plus, on se ferait de la mort une idée bien erronée, si on croyait que l'âme une fois dégagée du corps physique l'est aussi, et *immédiatement*, de tout ce qui a constitué la vie terrestre. L'état de trouble qui suit la mort, au dire de tous les plus grands philosophes esotériques de l'antiquité, est plus ou moins marqué, selon le degré d'intellectualité de chaque être humain[1]. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de certaines incohérences et de diverses lacunes dans les renseignements fournis par le *George Pelham* de Mrs Piper.

M. F. Myers dit que ce nom de G. Pelham n'est pas le véritable qui est connu de beaucoup de personnes, mais un nom arrangé pour le public : c'était un jeune homme très intelligent, et s'occupant surtout d'études philosophiques ; quoique né en Amérique, il était membre d'une famille noble anglaise : « Je ne l'ai jamais vu, j'ai eu plusieurs de ses amis parmi les miens, et j'ai eu le bonheur de causer intimement avec eux sur la nature des communications qu'ils avaient reçues. Il m'a été aussi loisible de connaître diverses communications de ce G. Pelham, mais trop intimes pour être imprimées, aussi suis-je mieux qu'un narrateur de seconde main des conclusions du Dr Hodgson. J'ai assisté moi-même à des séances où G. Pelham se manifesta, et je puis dire que cette singulière union *entre deux êtres humains si complètement différents*... cette soi-disant possession ou, comme je préfère la nommer, cet automatisme *contrôlé* (par un invisible) de Mrs Piper n'a rien en lui qui puisse paraître diabolique ou dangereux. Les *trances* de Mrs Piper sont maintenant semblables aux effets du sommeil et du réveil, et n'ont eu aucune influence manifeste sur sa santé qui est excellente[2]. Selon l'opinion du Dr Hodgson, le récent contrôle de Mrs Piper par des intelligences supérieures à la sienne, n'a fait qu'augmenter sa force et sa sérénité. M. F. Myers croit que ce genre de médiumnité doit être recherché et

1. Selon la kabale juive, il y a 900 genres de morts, ce qui ferait supposer une grande variété d'impressions et d'états *post mortem*.

2. Voilà qui est bien vexant pour ces bons savants qui s'imaginent encore que *les médiums sont des malades ;* c'est si complètement faux que, lorsqu'un médium tombe malade, immédiatement tous les phénomènes cessent, et ne reviennent qu'avec la santé.

Digitized by Google

étudié, car il semble l'évolution naturelle d'un don, peut-être latent dans la race humaine, et semblant émerger graduellement à notre époque : les sensitifs n'ont qu'à tomber dans un profond *recueillement* (ce mot est en français) et la porte (de l'au-delà) semble s'ouvrir.

C'est de l'autre côté du golfe (ou du voile) que les difficultés et les perplexités arrivent vite et nombreuses.

« Essayons, dit M. Myers, de montrer quelle sorte d'action nous attendons des esprits désincarnés. Sommes-nous sûrs que le raisonnement par lequel l'homme a raffiné et spiritualisé ses conceptions du monde invisible a été basé sur des faits et des observations ? »

Évidemment non, et c'est ce que je disais, il y a deux ans, dans les *Annales*. L'école dite spiritualiste des philosophes français s'est faite une idée absolument erronée de l'âme; on la présente aux populations ébahies comme une sorte d'entité nuageuse et indéfinissable, à laquelle pour un rien on ajouterait des ailes, par ressouvenir des peintures d'anges. Lorsqu'on demande à ces spiritualistes de *définir* l'*âme*, ils se livrent à une métaphysique effrénée qui vous laisse aussi incertain que possible sur ce qu'ils ont voulu dire au juste. Ce qui manque à cette catégorie de spiritualistes, c'est la connaissance du corps psychique ou fluidique, connu dans tous les sanctuaires de l'antiquité, chez les Grecs sous le nom d'*Eidolon*, chez les Latins sous celui de *Simulacrum*, etc., etc. Ce corps, composé de matière raffinée, peut s'extérioriser, ainsi que le prouvent les expérieuces de M. de Rochas. Il est invisible à nos sens grossiers, mais non à ceux plus élevés des voyantes ou des voyants, qui possèdent ce que Fourier appelait le sixième sens. Ce corps psychique n'est donc que le lien entre la matière et l'*âme* ou l'*ego* spirituel émané de Dieu.

C'est peut-être à ce fait que M. F. Myers fait une allusion discrète lorsqu'il dit ceci : « Les âmes désincarnées ne peuvent-elles pas, comme les étoiles, être d'une nature plus rapprochée de la nôtre que nous ne nous l'imaginons? »

Dans une partie de son article, M. F. Myers dit (p. 232) ceci : « Une remarque évidente, c'est qu'une *très petite partie* seulement de l'activité de l'organisme est *supraliminale*. »

Digitized by Google

Dans une autre, « que les messages commencent quelquefois d'une façon incohérente, prennent dans certains cas un caractère véridique, avec des connaissances venant d'un fond *subliminal*, ou de quelque cerveau étranger; mais dans d'autres cas plus rares, les renseignements particuliers fournis dans les messages donnent de la probabilité à ce qu'ils viennent d'un esprit décédé. » Voilà les deux seules allusions que j'ai trouvées dans cet article au sujet des théories subliminales et supraliminales de M. F. Myers, aussi je crois que cela sera une vraie déception pour ceux qui s'imaginaient qu'on pouvait expliquer les phénomènes de Mrs Piper avec un grand déploiement de la télépathie soutenue par les efforts consciencieux des consciences subliminales et supraliminales!

Voici ce que M. F. Myers dit au sujet de la théorie des esprits : « Pour le moment, tenons-nous-en aux divers points que ces communications semblent indiquer. L'esprit tient une conversation avec un être vivant, placé dans une certaine place à un certain moment. Cet esprit peut, dans divers cas, trouver et suivre l'être humain; il sait donc ce que c'est que l'espace, quoique non conditionné par lui. Sa connaissance de l'espace est peut-être dans le même rapport à notre vue, que cette vue l'est par rapport aux aveugles. De même, l'esprit semble savoir ce que c'est que le Temps, quoique non entièrement conditionné par lui; il est apte à voir comme *présents* certains faits qui nous apparaissent comme *passés* ou *futurs*. L'esprit est en partie conscient des pensées et des émotions de ses amis terrestres, surtout quand elles sont dirigées vers lui; et ceci non seulement quand un ami est en présence du sensitif (ou médium), mais aussi (comme G. Pelham l'a prouvé bien souvent) lorsque cet ami est chez lui et vivant de sa vie habituelle. En outre, l'esprit semble parfois apercevoir des faits matériels de la terre (comme ce qui est contenu dans un tiroir et autres choses similaires), ne provenant pas évidemment d'un cerveau vivant; cependant, ajoute M. Myers, je n'en connais pas de cas absolument clairs. » Cela semble un peu contradictoire; mais en admettant, dit M. Myers, les conditions normales d'un esprit par

Digitized by Google

rapport aux choses humaines, quel procédé emploiera-t-il s'il désire communiquer avec des êtres vivants? « Qu'il ait *la volonté* de se communiquer semble probable, s'il garde non seulement le souvenir des affections terrestres, mais s'il est conscient aussi des sympathies dirigées sur lui après la mort. Cherchant alors ce qui peut le guider, il aperçoit quelque chose qui correspond (selon la propre phrase de G. Pelham) à *une lumière*, une sorte de lueur translucide dans l'obscurité de notre monde matériel[1]. Cette *lumière* indique un *sensitif*, autrement dit un organisme humain constitué de façon à *contrôler* et renseigner un esprit temporairement, sans avoir besoin pour cela d'interrompre l'état conscient habituel du *sensitif*, contrôlant sa main ou sa voix et souvent les deux à la fois[2]. »

Les difficultés inhérentes à ce genre de contrôle sont décrites ainsi par le Dr Hodgson :

« Si chacun de nous est un esprit, qui survit à la mort de l'organisme physique, on peut faire certaines suppositions concernant la facilité pour un esprit désincarné à se communiquer à ceux qui sont incarnés. Même dans les meilleures conditions de communication, il peut arriver que l'aptitude à se communiquer nettement soit aussi rare que le don constituant un grand artiste, un grand mathématicien, ou un grand philosophe. Il peut arriver aussi que, par suite du changement résultant de la Mort, l'esprit se trouve d'abord dans un état de trouble pouvant durer longtemps ; et même lorsque l'esprit s'est habitué à son nouveau milieu, on peut supposer rationnellement que s'il entre en relation avec un organisme matériel comme celui qu'il avait autrefois, cela ne lui cause pas de trouble. Cet état pourrait être comparé

1. Les voyants ou voyantes disent que *les Désincarnés ne voient pas le corps humain*, mais seulement *le corps psychique*, et que le corps humain paraît opaque et fait ombre sur l'autre. Ce qui fait supposer que les sens psychiques ne perçoivent que vaguement la matière.

2. En voyant employer si souvent le mot *esprit* par M. F. Myers, qu'on ne s'imagine pas qu'il est *spirite*. On peut le ranger dans la catégorie des psychistes spiritualistes, comme le sont en Angleterre Sir W. Crookes, Oliver Lodge, Barrett, W. James (auxquels s'est joint M. Hodgson). Et en France M. de Rochas, le docteur Ch. Richet et d'autres.

Digitized by Google

à celui d'une personne se réveillant d'une longue période d'inconscience et se trouvant dans un milieu étrange ou nouveau. Si je pouvais sortir de mon propre corps pendant des jours et des mois, et y rentrer en le retrouvant dans le même état, il est probable que pour me servir de ce corps je serais d'abord dans un état de confusion et d'incohérence[1]. Combien ce trouble serait plus grand si je retournais dans un un autre corps humain! » Il me semble qu'ici le Dr Hodgson fait lui aussi une confusion, car il est plus qu'improbable qu'un *désincarné* ait besoin de pénétrer dans le corps du médium pour contrôler sa voix ou sa main, cela n'est admissible que pour les phénomènes de matérialisation.

« Ceux qui se communiquent au moyen de Mrs Piper, ajoute le Dr Hodgson, montrent précisément l'espèce de confusion et d'incohérence que nous avons des raisons d'attendre, s'ils font bien ce qu'ils disent être. Et G. Pelham lui-même semble bien conscient de ce fait, car voici ce qu'il écrivait le 15 février 1894 : « Rappelez-vous que nous considérons nos amis comme dans la vie du rêve... c'est-à-dire votre vie; et que nous nous sentons toujours attirés vers vous aussi longtemps que nous avons des amis *dormant* dans le monde matériel; vous êtes par rapport à nous comme des gens endormis, vous semblez comme emprisonnés, et pour pouvoir entrer en communication avec vous, nous sommes forcés de pénétrer dans votre sphère. Voilà pourquoi nous faisons des erreurs ou des confusions de choses. » « Voici donc les difficultés, dit M. F. Myers, mais la plus grande est peut-être de lier momentanément la chair à l'esprit, et d'ouvrir à l'homme emprisonné sur cette planète un premier aperçu des choses cosmiques. D'ailleurs, dans certaines occasions, il n'y a ni confusion ni trouble, comme, par exemple, dans ce message intime écrit par G. Pelham pour M. Howard, son plus intime ami, message si *caractéristique* qui fit de cet incrédule un

1. On a eu des exemples de ceci dans l'Inde, où des *Fakirs*, après s'être mis en léthargie, se sont fait enterrer pendant de longs mois, puis sont revenus à la vie. Ces faits ont été constatés officiellement, car on avait mis des scellés sur la tombe, et fait garder cette tombe nuit et jour par des soldats anglais.


Digitized by Google

croyant à la survie, et qui répondait à une demande particulière faite par M. Howard au sujet d'un incident que lui seul et G. Pelham pouvaient connaître. » « Pendant que s'écrivait ce message, dit M. Myers, le haut du corps de Mrs Piper se tourna et *s'appuya comme inanimé sur l'épaule de M. Howard*, pendant que le bras droit et surtout la main, mobile, intelligente, écrivait vivement ce message d'une nature trop intime pour être imprimé. Alors sa main écrivit *private*, particulier, et me poussa doucement de côté. Je me retirai à l'autre bout de la pièce, ajoute M. Myers, et M. Howard prit ma place tout près de la main écrivante, de façon à lire ce qu'on écrivait. Chaque fois que la main arrivait au bas d'une page, elle la déchirait et la jetait à M. Howard, puis se mettait à récrire. »

Pendant tout ce temps, *il est évident* que Mrs Piper était *inconsciente*, par conséquent en dehors de toute action télépathique ou autre.

Une fois le message terminé, M. Howard dit à M. Myers qu'il avait obtenu le genre de preuve qu'il désirait et qu'il était *entièrement satisfait.*

Dans une note, M. Myers cite le cas de M. Hart qui fut convaincu de l'identité de G. Pelham, grâce à une quantité de faits intimes, que *ni le cerveau de Hart, ni celui de quelque personne vivante n'aurait pu fournir.*

Cette constatation est très importante, car elle prouve une fois de plus, dans certains cas, l'inanité des soi-disant explications par la télépathie et autres moyens plus ingénieux que convaincants.

« Ce cas de Mrs Piper est un des plus intéressants de notre collection, dit M. Myers, mais il n'est pas isolé, car dans *Phantasms of the Dead*, et les treize volumes des *Proceedings*, on trouvera des centaines de faits aussi curieux, soit d'apparitions, soit de prémonitions, soit de messages de mourants et de morts, et voici d'après moi ce que tous ces faits prouvent : 1° D'abord, la survie pure et simple ; la persistance de la vie de l'esprit comme loi inhérente à la structure de l'univers ; l'héritage inaliénable de chaque âme. 2° En second lieu, ces faits prouvent qu'entre les mondes spirituel et matériel, il existe des moyens de communication ; ce que nous appelons

Digitized by Google

l'envoi et la réception de messages télépathiques, ou l'appel et la réponse aux prières.

« 3° En troisième lieu, ces faits prouvent que l'esprit survivant garde, au moins dans une certaine mesure, le souvenir des affections qu'il a éprouvées sur la terre. Sans cette persistance de la mémoire et des sympathies, serions-nous *le même être?* Jusqu'à quel point la philosophie ou la révélation nous a-t-elle donné jusqu'ici les mêmes garanties? »

« Désirant surtout, dit M. Myers, obtenir nous-mêmes des preuves d'*authenticité* et d'identité, nous avons maintenu autant que possible les intelligences se communiquant dans la direction des faits et des matières que nous ou d'autres pouvions contrôler. A différentes époques, on nous a donné un grand nombre de renseignements sur *la vie de l'au-delà;* mais il est préférable, *avant de les publier*, que le Dr Hodgson les analyse avec les précautions nécessaires. »

En tous cas, cette constatation fera plaisir à ceux qui, dans leur partialité exagérée, ont critiqué l'œuvre de M. Hodgson en s'étonnant un peu trop vite que G. Pelham n'ait pas donné de renseignements sur l'autre monde.

Ceux qui sont si mal renseignés eux-mêmes ne devraient jamais oublier ce que disait W. Crooke dans la lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire le 1er février 1892 à propos de *Katie King* : « ... J'ai eu beaucoup de conversations avec Katie et naturellement je lui ai posé maintes questions du genre de celles dont vous parlez. Les réponses n'ont pas été satisfaisantes. *Généralement, elle disait qu'il était défendu de donner de ces renseignements* (sur l'autre vie). Donc, si G. Pelham en a donné quelques-uns, c'est qu'il y a été autorisé, ou bien l'on peut supposer que certaines choses peuvent être dites et d'autres pas. »

A. Erny.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Au Pays de l'Ombre, par Mme E. d'ESPÉRANCE, **traduit** de l'anglais par A. B.

Un fort volume in-12, de 336 pages, avec 28 planches hors texte, reproduisant, en simili-gravure, des photographies et des dessins. Chez Leymarie, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 4 francs.

Que le titre un peu mystérieux de l'ouvrage et la personnalité de l'auteur n'effraient pas le lecteur des *Annales*. Il ne s'agit point ici de *dictées médianimiques*. Nous avons tous, hélas! coupé puis refermé avec découragement quelques-uns de ces volumes échappés à la plume des médiums et où César, Newton, Bonaparte, Socrate, Alexandre, Homère, Fénelon, que sais-je? s'en viennent, en un style douloureusement uniforme et châtié, nous donner de petites consultations sur l'au-delà et nous faire presque regretter, devant le spectacle de leur déchéance intellectuelle, qu'au lieu de mourir tout entier on puisse aussi misérablement se survivre.

L'amateur de littérature posthume et de papotages transsépulcraux éprouverait quelque déception à lire Mme d'Espérance. Elle ne fait parler les morts qu'autant qu'il est nécessaire pour expliquer sa vie d'abnégation, de lutte, ses pénibles expériences; et comme celles-ci ont été multiples, variées, dangereuses parfois et qu'elles se trouvent en passe de devenir historiques au même titre que celles de Dunglas Home et de Florence Cook, il se dégage du livre un intérêt scientifique et profond.

C'est, à vrai dire, une médiumnité vue et décrite par le dedans. C'est, dévoilé, l'envers du théâtre où nous sommes assis, nous autres, en simples spectateurs.

« Le livre est unique », a dit Aksakof, — et le savant russe a bien quelque autorité en la matière. Il faut remarquer, en

Digitized by Google

effet, que Mme d'Espérance, par le genre de facultés dont elle jouit, — ou plutôt dont elle souffre, — occupe une place exceptionnelle dans la hiérarchie des chercheurs qui se sont voués aux études psychiques. Armée de pouvoirs très étendus, puisqu'elle arrive à matérialiser des formes humaines complètes, à la fois consistantes, visibles à l'œil, et photographiquement enregistrables, elle possède en outre le rare, le très rare privilège de demeurer consciente pendant toute la durée des phénomènes.

La trance lui est inconnue. Elle a pu s'en affranchir et scruter à loisir, dans tous ses détails et avec la pleine intensité d'une attention parfaitement et sans relâche éveillée, non seulement la formation des fantômes qui naissent autour d'elle, *qui naissent d'elle*, mais encore la désagrégation lente de son propre corps dont une mystérieuse énergie dérobe peu à peu les molécules et qui, pour alimenter de force et de vie les êtres matérialisés, se fond en quelque sorte dans l'espace comme un morceau de sucre dans un verre d'eau. Est-il besoin de rappeler ici l'extraordinaire et terrible séance d'Helsingfors (11 décembre 1893), qui motiva enquêtes sur enquêtes, et dont Aksakof a publié, en 1895, une relation détaillée, avec la discussion de tous les témoignages recueillis[1] ? Un médium qui perd ses jambes! Un médium qui se passe de ses jambes pendant plus d'une demi-heure! Par quel éclat de rire le public n'a-t-il pas répondu à l'annonce d'un phénomène aussi merveilleux!

Je n'ai pas à partir en guerre contre les incrédules. Ce n'est ni l'heure ni le lieu, et d'ailleurs j'ai le regret de n'avoir jamais vu Mme d'Espérance, de sorte que mon opinion personnelle, en un pareil débat, ne saurait avoir aucune valeur. Ce que je tiens à signaler, c'est l'intérêt documentaire de ces pages où, depuis son enfance de voyante jusqu'à la *catastrophe* qui faillit mettre un terme à ses jours et annihila pendant plus de deux ans sa médiumnité, une femme douée de

1. Cf. *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium; enquête et commentaires*, par A. Aksakof. — Un volume, traduit de l'allemand, à la Librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, 1896. G. F.


Digitized by Google

pouvoirs aussi extraordinaires nous guide par la main à travers le dédale de sa vie, de ses recherches, de ses tâtonnements, de ses erreurs même et de ses découvertes. Assurément ce n'est pas là une autobiographie banale et dépourvue d'utilité.

La traduction française nous donne une idée aussi exacte que possible du texte original vivant, humoristique et primesautier. Ce n'était pas chose facile; mais Mlle A. Blech n'en est pas à un premier essai. Qu'elle me pardonne de nommer aux lecteurs des *Annales*, pour qui elle n'est point une étrangère, l'auteur de tant d'articles intéressants et la collaboratrice qui nous a fait ici même connaître et goûter les curieuses recherches du Dr Ermacora sur *les Rêves télépathiques expérimentalement provoqués*.

G. DE FONTENAY.

In Memoriam, par ANDRÉ GODARD, un vol. Éditeur : Calman-Lévy, 3, rue Auber, Paris. Prix : 2 francs.

D'un volume de conférences paru à la librairie Calman-Lévy, sous ce titre *In Memoriam*, par M. André Godard, nous détachons un extrait relatif à une question débattue ici. Tout le livre est d'ailleurs à consulter, au moins dans sa partie philosophique.

« Le spiritualisme expérimental étudie certains phénomènes « que le positivisme de bonne foi ne conteste plus. Celui-ci se « réfugie dans d'hypothétiques explications, pour nier toute « catégorie supraterrestre ; à l'entendre, nous posséderions un « moi transcendant qui avertit et dirige par des perceptions « inconscientes le moi conscient. Fort bien ! Seulement, avec « quelle série d'êtres ce moi transcendant est-il en rapport ? « Car pas une de nos facultés connues qui ne soit de relation. « Puis, qu'on nous apprenne où il puise ses intuitions, surtout celles qui concernent des événements futurs... »

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Digitized by Google

DOCUMENTS ORIGINAUX

LES LOCALISATIONS CÉRÉBRALES

PAR M. ALBERT DE ROCHAS

Au mileu du XVIIIe siècle, un professeur de Fribourg-en-Brisgau, nommé Joseph Baader, publiait, sous le titre de *Observationes medicæ, incisionibus cadaverum anatomicis illustratæ*, un recueil d'observations faites à Vienne entre 1746 et 1750[1]. A la suite de son observation XXII, il écrivait les lignes suivantes qui contiennent en germe toute la doctrine officielle moderne relative aux localisations cérébrales.

« Si maintenant nous comparons avec soin aux lésions trouvées sur le cadavre les symptômes notés sur le vivant, nous pouvons en déduire trois conséquences utiles à la pratique médicale. D'abord que les éléments et l'action du cerveau subissent la décussation, en sorte que la sensibilité et la motilité d'un côté du corps sont sous la dépendance de l'hémisphère cérébral opposé. Toujours, en effet, notre malade souffrit du côté droit de la tête, et de ce côté fut trouvé l'abcès, tandis que l'hyperesthésie et les convulsions ont toujours occupé le bras gauche... *En troisième lieu, il devient évident pour nous que, par de nombreuses observations recueillies avec soin et comparées attentivement entre elles, nous pourrions savoir et prévoir, pour le grand bénéfice des praticiens, quelle partie du cerveau donne à tel ou tel membre la sensibilité ou le mouvement; en sorte que, connaissant le membre souffrant, l'on pourra déterminer quel point du cerveau est malade, et inversement, étant donnée une lésion déterminée du cerveau, prévoir quel*

1. Ce traité imprimé pour la première fois en 1762, a été réimprimé dans le tome III du *Thesaurus dissertationum* de SANDIFORT (Lugd. Batav., 1778).

Digitized by Google

membre doit être affecté. Ainsi, chez notre malade, la douleur et l'abcès siégeaient sous le pariétal droit, et les convulsions occupaient le bras gauche. Or nous verrons plus loin, dans l'obs. XXV, un jeune homme paralysé et contracturé à droite, dans le cerveau duquel nous trouvâmes, sous le pariétal, deux tubercules de la dure-mère, et dans l'hémisphère gauche, au niveau des lobes moyen et antérieur, des hydatides, ou mieux des « phlegmasies », si je puis m'exprimer ainsi. *Peut-être, après comparaison semblable de plusieurs observations, pourrons-nous enfin conclure avec certitude que la région du cerveau qui siège sous le pariétal, commande à la motilité et à la sensibilité du membre supérieur du côté opposé.* » (Traduit du *Thes. dissert.*, tome III, p. 29.)

Quelques années plus tard, un jeune homme d'un esprit réfléchi et observateur, Joseph Gall[1], remarquait que plusieurs de ses compagnons d'étude sur lesquels il l'emportait dans les compositions écrites, mais qui le dépassaient dans les examens où la mémoire jouait le premier rôle, possédaient un point commun de ressemblance : leurs yeux étaient gros et saillants.

Il pensa que cette particularité ne pouvait être attribuée au hasard et il en conclut que, si la mémoire se manifestait par des signes extérieurs, il devait en être de même des autres facultés. De recherches en recherches, il finit par constituer tout un système qu'il a exposé dans les volumes publiés successivement, de 1810 à 1820, sous le titre : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les dispositions intellectuelles et morales par la configuration de la tête.* Ses idées qu'il a reprises en 1826, dans un ouvrage en 6 volumes intitulé *Fonctions du cerveau*, furent commentées et légèrement modifiées successivement par Spurzheim[2], Combe[3] et Fossati[4].

1. Né en 1758, dans le grand-duché de Bade, mort en 1828 à Paris.
2. *Observations sur la Phrénologie*, 1818, 1 vol. in-18.
3. *Traité complet de Phrénologie*, traduit de l'anglais par le Dr Lebeau, 1844, 2 vol. in-8.
4. *Manuel pratique de Phrénologie*, 1845, 1 vol. in-18.

Digitized by Google

En 1841, le magnétiseur Lafontaine alla donner en Angleterre un certain nombre de séances expérimentales, au cours desquelles, il montra les effets qu'on pouvait déterminer en agissant magnétiquement sur le cerveau des sujets.

« En magnétisant, dit-il[1], d'une certaine façon, telle ou telle partie du cerveau d'un somnambule, j'ai souvent obtenu le développement de tel ou tel sentiment; ainsi, en magnétisant la partie du cerveau où la phrénologie nous indique la vénération, j'ai toujours vu le sujet tomber à genoux et joindre les mains en les élevant vers le ciel, et en ouvrant les yeux avec un sentiment de prière.

« De même, lorsque j'ai magnétisé telle autre partie du cerveau, comme celle où on nous indique la peur, la colère, la gaieté, la mélodie, j'ai toujours obtenu un succès complet dans l'expression de ces sentiments.

« J'entends déjà les magnétiseurs me dire : « Mais ce sont des transmissions de pensée. » Je répondrai : Oui, ce sont en effet des transmissions de pensée, quand j'agis par exemple sur des sujets qui sont un peu clairvoyants, mais lorsque j'agis sur des individus qui ne m'ont jamais donné l'ombre de la moindre lucidité et que j'obtiens les même résultats, je suis obligé de chercher. Et de plus, quand prenant deux sujets qui n'ont jamais rien vu et qui peuvent à peine répondre; quand, dis-je, j'agis simultanément sur les deux et sans penser à rien, en attaquant une partie du cerveau chez l'un et une autre partie chez l'autre, et que j'obtiens alors soit la gaieté sur l'un, soit la peur sur l'autre, je suis bien forcé de reconnaître qu'il y a là aussi comme un effet physique. »

A la suite de ces séances, de nombreuses expériences de même nature furent réalisées en Angleterre, notamment par Spencer Hall, magnétiseur anglais célèbre à cette époque, qui opérant sur des sujets magnétisés déterminait, par la pression de son doigt sur les parties du cerveau indiquées par Gall comme le siège de certains sentiments, la manifestation de ces sentiments.

1. *L'art de magnétiser*. Paris, 1852, p. 243.

Digitized by Google

Braid, le chirurgien de Manchester que les écoles officielles d'hypnotisme ont adopté comme leur père, décrit ainsi, dans sa *Neurypnologie* les essais qu'il fit en 1842 :

« Mettez le patient dans l'état d'hypnotisme de la façon habituelle, étendez ses bras pendant une minute ou deux, puis replacez-les doucement sur les genoux, et laissez-le dans le repos absolu pendant quelques minutes. Placez alors la pointe d'un ou deux doigts sur le centre de l'un des organes les plus développés, et appuyez doucement; s'il ne se produit pas de changement dans la physionomie ou de mouvement du corps, frictionnez légèrement; puis demandez au sujet, d'une voix douce, à quoi il pense, ce qu'il aimerait, ce qu'il voudrait faire, ou ce qu'il voit, selon la fonction de l'organe que vous mettez à l'épreuve; réitérez les questions, la pression, le contact ou la friction de l'organe, jusqu'à ce que vous obteniez une réponse. Si le sujet est très apathique, une légère pression sur les globes oculaires peut être nécessaire pour le faire parler. Si la peau est trop sensible, il peut s'éveiller; dans ce cas il faut essayer de nouveau, attendant un peu plus longtemps. S'il est trop apathique, essayez encore, en commençant les manipulations plus tôt.

« Il faut recommencer les opérations à de nombreuses reprises avec le même sujet en variant le moment du début des manipulations, car il est impossible de connaître *a priori* le moment précis où il faudrait commencer; un grand nombre de cas les plus probants n'ont réussi qu'en partie ou ont échoué complètement à la première ou à la seconde épreuve. Quand l'instant est déterminé il est plus facile de provoquer de nouvelles manipulations et les faits deviennent de plus en plus probants au fur et à mesure des épreuves. » (Pp. 129-130 de la traduction du Dr Simon.)

Voici quelques-uns des résultats qu'il a obtenus :

Une légère pression sur les *os du nez* fut immédiatement suivie d'éclats de rire immodérés qui cessèrent en même temps que le contact; on obtenait des effets très curieux en faisant chanter au patient un air grave et solennel qui se transformait en éclats de rire dès qu'on le touchait de la manière indiquée, pour reprendre ensuite.

Digitized by Google

Si la pression était appliquée au *menton*, il y avait arrêt immédiat de la respiration avec soupirs et sanglots qui ne duraient que pendant le contact.

En touchant à la fois le nez et le menton, on avait un assemblage bizarre de rires et de pleurs.

La pression ou la friction de la *circonférence des orbites* produisait des spectres d'aspect brillant ou gai quand on opérait sur le bord supérieur, et d'aspect terrifiant quand on opérait sur le bord inférieur.

La pression sur l'organe du *son* produisait le désir de chanter. En pressant celui de la *combativité* on provoquait la colère; en pressant celui de la *vénération* on amenait le désir d'être vertueux ou de prier, etc.

Braid a constaté également (p. 117) qu'en excitant les points *antagonistes* des hémisphères opposés, on peut provoquer des sensations différentes dans les deux côtés du corps; si des facultés antagonistes sont excitées du *même* côté, *la plus forte des deux* sera seule en action. Il confirmait ainsi l'exactitude du quinzième aphorisme de Mayo dans son livre du *Nervous system and its functions*, où il dit : « Chaque moitié latérale d'un animal vertébré a une vitalité séparée, c'est-à-dire la conservation de la conscience, dont une moitié est indépendante de sa conservation dans l'autre. »

Tous ces phénomènes s'obtenaient chez les sujets très sensibles, non seulement par le contact, mais encore par l'*approche* d'une baguette de verre, par exemple. Braid suppose que les idées déterminées chez le sujet par les actions produites sur les centres cérébraux indiqués par Gall, sont dues à l'excitation des muscles qui sont ordinairement mis en jeu dans les actes accomplis sous l'empire de cette idée.

« En stimulant, dit-il, le muscle sterno-mastoïdien et produisant ainsi une inclinaison de la tête, on amène l'idée d'amitié et de poignées de main à se développer dans l'esprit; quand le muscle trapèze est excité en même temps, l'inclinaison latérale plus évidente de la tête manifeste un penchant plus grand, c'est-à-dire l'adhésivité. La philogéniture, mettant en action les muscles droits et le muscle occipito-frontal, suggère le bercement et par conséquent le désir de bercer un

Digitized by Google

enfant, etc.; la pression sur le sommet du crâne, mettant en action tous les muscles nécessaires pour maintenir le corps dans la position droite, excite l'idée d'une fermeté inébranlable; la vénération et la bienveillance produisant la tendance à se baisser et à supprimer la respiration, créent ainsi les sentiments correspondants. Sous l'excitation des muscles de la mastication, l'idée de boire et de manger se manifeste; de la même manière, une légère pression sur le bout du nez en provoquant des inspirations, crée le désir de quelque chose à sentir; si le point de contact se trouve à la joue, sous la cavité orbitaire et au-dessus du point d'émergence de la branche sous-orbitaire de la cinquième paire, la respiration se trouve oppressée et les émotions tristes sont éveillées: tandis qu'au dessus de l'orbite où l'on stimule la branche sus-orbitaire de la même paire, des manifestations inverses ont lieu généralement. » (P. 131.)

Ces considérations sont fort ingénieuses et elles sont vraies certainement pour quelques cas particuliers, mais on sent qu'elles sont inspirées à Braid surtout par le désir de ne point trop s'élancer dans l'inconnu.

On a prétendu que l'éminent observateur anglais avait, sur la fin de sa vie, renoncé à ses doctrines phrénologiques et reconnu que ses expériences avaient été entachées d'erreur par la suggestion. Je n'ai trouvé nulle part la preuve de cette assertion qui n'a, je crois, d'autre origine qu'une fausse interprétation du passage que nous venons de citer.

A peu près à la même époque, l'éminent naturaliste, sir Alfred Russel Vallace, depuis membre de la Société Royale et président de la Société d'Anthropologie, fit également dans cet ordre d'idées des expériences qu'il ne publia qu'en 1875 dans son livre *On miracles and modern spiritualism.*

« Mes premières expériences en quelques-unes des matières traitées en ce petit ouvrage datent, dit-il, de 1844, époque où j'enseignais, dans un des collèges de l'un des comtés du Centre. M. Spencer Hall faisait alors des conférences sur le Mesmérisme, et il visita notre ville; plusieurs de mes élèves et moi allâmes l'entendre; nous fûmes tous grandement inté-

Digitized by Google

ressés. Quelques-uns des garçons les plus âgés tentèrent de magnétiser un de leurs plus jeunes camarades et réussirent; moi-même, je trouvai que certains d'entre eux, sous mon influence, présentaient souvent de fort curieux phénomènes auxquels nous avions assisté à la conférence. Je fus extrêmement captivé par le sujet et le poursuivis avec ardeur, appliquant de nombreuses expériences à prévenir toute déception et à prouver la nature de l'influence. Beaucoup des détails de ces expériences sont encore gravés dans ma mémoire aussi vivement que s'ils dataient d'hier; je vais brièvement donner la substance de quelques-uns des plus remarquables.

« Je produisis l'état de transe sur deux ou trois garçons de douze à seize ans avec une grande facilité, et je pus toujours m'assurer de sa réalité, d'abord par le retournement de la prunelle dans l'orbite, de telle sorte que la pupille n'était pas visible lorsqu'on soulevait la paupière; puis, par le caractéristique changement de contenance; enfin, par la promptitude avec laquelle je pouvais déterminer catalepsie et perte de sensation dans quelque partie du corps que ce fût. Les plus remarquables observations durant cet état portèrent sur le phréno-mesmérisme et la sympathie sensitive.

« Plaçais-je mon doigt sur l'endroit de la tête correspondant à quelque organe phrénologique donné, la faculté correspondante se manifestait avec une perfection surprenante et même anormale. Pendant longtemps j'estimai que les effets produits sur le sujet avaient pour cause mon désir de voir se présenter telle manifestation particulière; mais je trouvai par accident que quand, par ignorance de la situation des organes, je plaçais mon doigt sur un endroit impropre, la manifestation qui s'ensuivait n'était point celle que j'attendais, mais celle qui convenait à la position touchée. Je m'attachai spécialement aux phénomènes de ce genre et, par des expériences faites dans l'isolement et le silence, je me persuadai complètement que les effets n'étaient point dus à la suggestion, c'est-à-dire à l'influence de ma propre pensée. J'achetai pour mon usage personnel un petit buste phrénologique. Aucun des garçons n'avait la moindre connaissance de la phrénologie, ni le moindre goût pour cette science; pourtant, dès la

Digitized by Google

première tentative, presque chaque fois que je touchais un organe, et cela dans n'importe quel ordre et en parfait silence, la manifestation correspondante se déclarait, trop saisissante pour être feinte, et la *représentation des diverses phases du sentiment humain s'offrit ainsi à moi, plus admirable que celle dont les plus grands acteurs sont capables de nous donner le spectacle.*

« La sympathie de sensation entre mon sujet et moi-même fut alors pour moi le phénomène le plus mystérieux que j'eusse jamais constaté. Je trouvai que, lorsque je tenais la main de mon sujet, il éprouvait exactement les mêmes sensations du toucher, du goût, de l'odorat, que j'éprouvais moi-même. Je formais une chaîne de plusieurs personnes; à l'une des extrémités je plaçais le sujet, à l'autre moi-même. Lorsque, dans un silence parfait, j'étais pincé ou piqué, le sujet immédiatement portait sa main à la partie correspondante de son propre corps et se plaignait d'être pincé ou piqué aussi. Si je mettais dans ma bouche un morceau de sucre ou de sel, le sujet s'acquittait immédiatement de l'action de sucer et bientôt montrait par gestes et paroles de la nature la plus expressive qu'il éprouvait la même sensation que moi. » (Pp. 166-169 *de la traduction française.*)

C'est en 1861 que l'on commença à préciser les localisations cérébrales en les étudiant, non plus seulement sur le crâne, mais sur le cerveau lui-même.

Pour être compris du lecteur, il est nécessaire de donner quelques détails sur la topographie du cerveau.

Je rappellerai d'abord que le cerveau se compose de deux hémisphères presque identiques en apparence et reliés entre eux par des fibres (*les fibres commissurantes*) destinées, suivant M. Luys, à assurer par *suppléance* le bon fonctionnement de notre machine. La nature prévoyante nous aurait donné deux cerveaux, comme elle nous a donné deux yeux, deux narines, deux oreilles, deux bras et deux jambes.

Dans chaque hémisphère on distingue : à l'extérieur, une mince couche d'une substance grise, la *couche corticale*, composée de trois ou quatre rangées de cellules; à l'intérieur,

Digitized by Google

une masse blanchâtre, la *substance blanche* constituée par des fibres nerveuses en rapport avec les cellules de la couche corticale. De ces fibres, les unes vont, comme nous l'avons dit, à l'autre lobe; les autres aboutissent aux nerfs.

Les hémisphères sont creusés de nombreux et profonds sillons dont l'effet est d'augmenter la superficie de la couche corticale et qui permettent de diviser, un peu arbitrairement

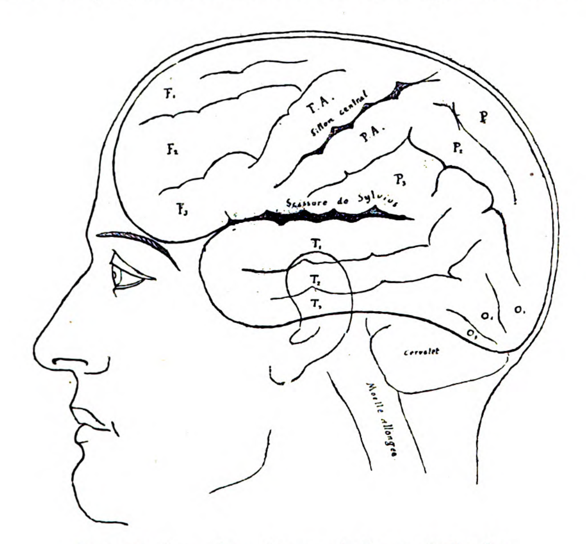


Planche I. — Les circonvolutions cérébrales.

peut-être, le cerveau en un certain nombre de *circonvolutions*.

On remarquera que chaque hémisphère est constitué par une espèce d'U courbé autour des fibres commissurantes dont nous avons parlé. L'intervalle entre les deux branches de l'U se manifeste à l'extérieur du cerveau par la *scissure de Sylvius*. Ces deux branches se subdivisent en quatre lobes, savoir :

Deux dans la branche supérieure : le **lobe frontal** situé en avant et le **lobe pariétal**, en arrière ; ces deux lobes sont séparés par un sillon profond appelé *sillon central* (ou *de Rolando*).

Deux dans la branche inférieure : le **lobe temporal** et le **lobe occipital** situés, comme leur nom l'indique, en regard de

Digitized by Google

la tempe et de l'occiput, et dont la séparation est peu nette.

Chacun des lobes est subdivisé lui-même par des plis plus ou moins profonds en *circonvolutions*.

Dans le lobe frontal on en trouve trois F_1, F_2, F_3 qui se greffent sur la circonvolution frontale ascendante (F. A).

De l'autre côté du sillon central se trouve la pariétale ascendante (P. A) sur laquelle se greffent, se dirigeant en arrière, les trois circonvolutions pariétales, P_1, P_2, P_3.

De même, il existe trois circonvolutions temporales T_1, T_2, T_3 qui se greffent sur ce qu'on appelle la *scissure interpariétale* qui sépare le lobe pariétal du lobe temporal.

Enfin, les trois occipitales O_1, O_2, O_3 vont se relier aux pariétales et aux temporales.

Cette topographie sommaire nous suffira pour des recherches qui manquent encore de précision.

Broca, étant chirurgien à l'hôpital de Bicêtre, observa, à quelques mois de distance, deux malades ne pouvant plus articuler un mot, bien qu'ils eussent conservé leur parfaite intelligence et que les muscles de la langue et du larynx ne fussent point paralysés. Tous deux, à l'autopsie, montrèrent une lésion du cerveau occupant exactement la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale gauche. Deux ans après on se trouvait en possession de onze autres cas identiques [1] et toujours chez ces *aphasiques*, seule la frontale gauche était lésée. C'est avec stupéfaction que Broca observa ce fait qui lui paraissait en contradiction avec toutes nos connaissances en psychologie cérébrale; mais il fallait se rendre à l'évidence. Broca fit remarquer alors que l'homme s'habitue dès l'enfance à répartir entre les deux hémisphères les actes difficiles et compliqués; c'est ainsi que la plupart des hommes se servent de préférence de la main droite dirigée par l'hémisphère gauche; quoi d'étonnant que l'enfant s'ha-

1. L'autopsie montra chez Gambetta, le grand orateur, un développement énorme de la troisième circonvolution cérébrale gauche.

2. Ces emplacements sont du reste discutés par les nombreux physiologistes qui ont étudié la question. On trouvera un résumé très bien fait dans l'ouvrage de Terrier et Peraire, intitulé *l'Opération du trépan*, p. 106 et suiv.

Digitized by Google

bitue à diriger, avec l'hémisphère gauche, la mécanique délicate du langage? Mais s'il est vrai que les droitiers, gauchers du cerveau, se servent de l'hémisphère gauche pour le langage, chez les gauchers c'est à l'hémisphère droit que doit être dévolue cette fonction. C'est ce qu'ont prouvé de nombreuses observations.

En 1873, Hitzig opéra directement sur la surface corticale mise à nu chez un chien vivant et constata que l'excitation de certaines régions déterminait la contracture de certains groupes musculaires.

La même année, David Ferrier fit des expériences de même nature sur le singe et trouva que le cerveau de cet animal présentait, à ce point de vue, une analogie complète avec celui de l'homme. Il fut amené ainsi à déterminer un grand nombre de centres moteurs dont je me contenterai d'énumérer les principaux, pour montrer combien ils sont spécialisés, mais dont il serait trop difficile d'indiquer l'emplacement exact sans employer des termes trop techniques. Ce sont : 1° les centres des membres inférieurs; 2° les centres des membres supérieurs (épaules, coudes, poignets, doigts, pouces) ; 3° les centres des mouvements de la face (joues et commissures buccales, mouvements d'adduction des cordes vocales et mouvements de la gorge, mouvements d'ouverture et de fermeture de la bouche, protrusion et rétraction de la langue, mouvements du plancher buccal) ; 4° centre des mouvements du tronc et de l'abdomen ; 5° centres des mouvements de la tête et du cou ; 6° centre de la langue ; 7° centre des mouvements des yeux ; 8° centre de l'aphasie (aphasie motrice d'articulation, agraphie, cécité verbale, surdité verbale) ; 9° le centre visuel ; 10° le centre auditif, etc.

En 1884, M. Dumontpallier reconnut qu'il pouvait produire l'aphasie sur deux hystériques de son service, en état de somnambulisme, par une *simple pression* sur la tempe gauche ; mais il reconnut que l'*aphasie* se produisait également par la pression sur la tempe droite. La pression sur les mêmes points, à droite comme à gauche, déterminait la perte du *langage écrit* que l'anatomie a montré localisé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, dans la deuxième circonvolu-

Digitized by Google

tion frontale. On voit d'après cela : d'abord, que les points homologues des deux hémisphères cérébraux peuvent être *inhibés* à la fois, par une action exercée sur l'un d'eux seulement ; ensuite que les parties de l'enveloppe extérieure qui agissent sur ces points ne sont pas nettement délimitées. Ce dernier fait tient sans doute à la répartition du réseau sanguin ; il suffit, je suppose, de comprimer une artère pour modifier l'état des cellules cérébrales placées sur son trajet[1].

M. Dumontpallier observa encore, sur ses deux sujets à l'état somnambulique, que la moindre pression exercée sur le point du crâne correspondant à la première circonvolution frontale (gauche ou droite) amenait la perte du souvenir de l'*usage des objets*. Ainsi quand on présentait au sujet une clef, elle pouvait dire ce que c'était, mais elle ne se rappelait pas à quoi elle servait.

A l'école de médecine de Rochefort, MM. Burot, Bourru et Berjon ont constaté qu'un courant quelconque appliqué sur la tête, en des points déterminés, produit des mouvements dans les membres et dans la face du côté opposé, quand les électrodes sont placés au niveau du sillon central, près de la ligne médiane. Les mouvements commencent par le bras, la jambe ou la face, suivant la position des électrodes, un peu plus bas, un peu plus haut, un peu plus en avant ou un peu plus en arrière du sillon, ou plutôt d'une ligne verticale prolongée du niveau du pavillon de l'oreille, à la suture sagittale. Les rhéophores placés sur les lobes postérieurs donnent lieu à des mouvements dans le bras du même côté. Ces phénomènes se produisent également du côté droit et les résultats s'obtiennent à l'état de veille comme en somnambulisme[2].

MM. Binet et Féré ont abordé la question des localisations cérébrales par une autre méthode. Ils avaient reconnu qu'en

1. M. Luys admet que les attouchements sur le crâne d'une personne vivante pouvaient modifier son état cérébral « en vertu des liens sympathiques qui unissent la circulation du cuir chevelu à celle des régions sous-jacentes du cerveau ».

2. Berjon, *La grande hystérie chez l'homme*. Paris, 1886.

Digitized by Google

opérant, avec un aimant, le transfert des hallucinations uni-

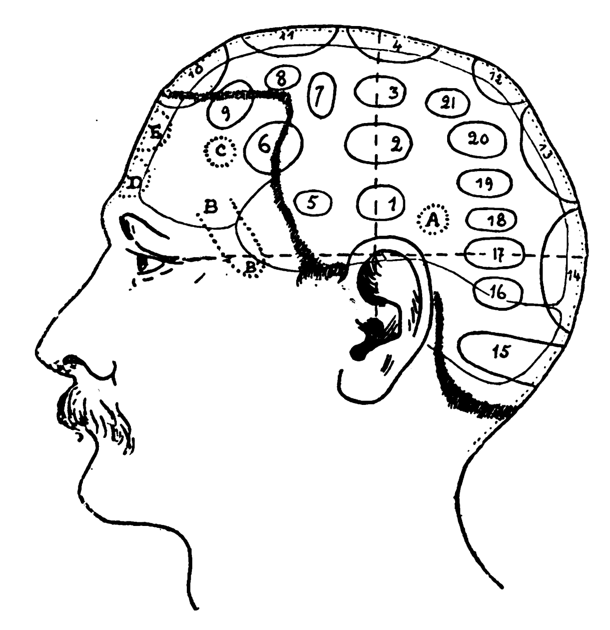


Planche II. — Localisations cérébrales d'après M. Durville.

CENTRES MOTEURS ET SENSITIFS

1, Centre sensitif du bras. — **2**, Centre sensitif de la jambe. — **3**, Centre moteur de la rate. — **4**, Centre des nerfs spinaux. — **5**, Centre moteur de l'oreille. — **6**, Centre moteur de la tête, de la langue et du cou (*à gauche*, *langage articulé de Broca*). — **7**, Centre moteur du cœur. — **8**, Centre sensitif des seins. — **9**, Centre sensitif des poumons. — **10**, Centre du foie. — **11**, Impression, croyance. — **12**, Centre du nez. — **13**, Centre moteur de l'estomac. — **14**, Centre génésique. — **15**, Coordination des mouvements, tact. — **16**, Centre du larynx. — **17**, Centre sensitif de la bouche et des dents. — **18**, Centre de l'audition. — **19**, Reins, organes génito-urinaires. — **20**, Centre de la vision. — **21**, Centre moteur de l'intestin.

FACULTÉS MORALES ET INTELLECTUELLES

A, Douceur à gauche, colère à droite. — **B**, Formes de la mémoire. — **B'** à gauche, souvenirs gais; envie de rire et de se moquer, prendre tout en riant; satisfaction. — **B'** à droite, souvenirs tristes; rend sombre et rêveur; mélancolie, mécontentement. — **C**, Gaîté à gauche, tristesse à droite. — **D**, attention. — **E**, Volonté.

latérales, les sujets soumis à l'expérience accusaient spontanément des douleurs de tête oscillant d'un côté à l'autre du

Digitized by Google

crâne et se fixant en des points symétriques parfaitement déterminés, suivant la nature des hallucinations.

Ces points se trouvent, pour le transfert de l'*hallucination visuelle*, un peu en arrière et au-dessus du pavillon de l'oreille, c'est-à-dire dans la région où P_3 se joint à T_1. Dans le transfert de l'hallucination de l'*ouïe*, le point douloureux est situé au milieu de l'espace compris entre la partie antérieure du pavillon de l'oreille et l'apophyse orbitaire externe[1], c'est-à-dire à l'extrémité antérieure de T_1.

« Pour le *goût*, le point est au-dessus de la crête occipitale externe à 2 centimètres en dehors de la ligne médiane. Pour l'*odorat*, il est à 1 centimètre au-dessus et un peu au dedans. Ces deux dernières localisations sont en contradiction avec les résultats des recherches anatomo-cliniques ; elles méritent d'être contrôlées. »

M. Durville, directeur du journal du magnétisme, a déterminé également un certain nombre de localisations indiquées dans la figure ci-dessus, en touchant simplement le crâne d'un sujet endormi (Mme Vix).

J'ai essayé de répéter ces expériences avec d'autres sujets et je les ai vérifiées en partie. Ainsi voici ce que j'ai obtenu d'une façon à peu près constante depuis une dizaine d'années avec Benoît, Mme Lux, Lina et quelques autres sensitifs.

En touchant la partie du crâne située à 2 ou 3 centimètres en arrière de la partie supérieure du pavillon de l'oreille, près du point coté **14** dans la planche III, j'ai provoqué la colère du côté droit et la bienveillance du côté gauche. De même, la pression sur les milieux des côtés du front donne des idées gaies à gauche et tristes à droite. Je dois ajouter que ces phénomènes sont quelquefois inversés, quelquefois nuls.

La pression de la saillie occipitale n° **18** détermine généralement des idées érotiques[2].

1. M. Luys possédait dans sa collection le crâne d'une femme qui a été sourde pendant quarante ans et où cette partie du cerveau est complètement atrophiée.

2. « Il est des femmes de qui l'on ne peut dire ni qu'elles ont de bonnes ni qu'elles ont de mauvaises mœurs. Une de ces femmes d'une vertu douteuse entra comme j'étais à écrire sur mon moine noir. Maître Malchus, me dit-elle, mon mari a la puce à l'oreille ; autrefois, lorsque nous

Digitized by Google

Les mouvements des bras et des jambes sont obtenus par des pressions sur les points nos **14** et **15** au-dessus de l'oreille. Chez les uns, on détermine le mouvement des

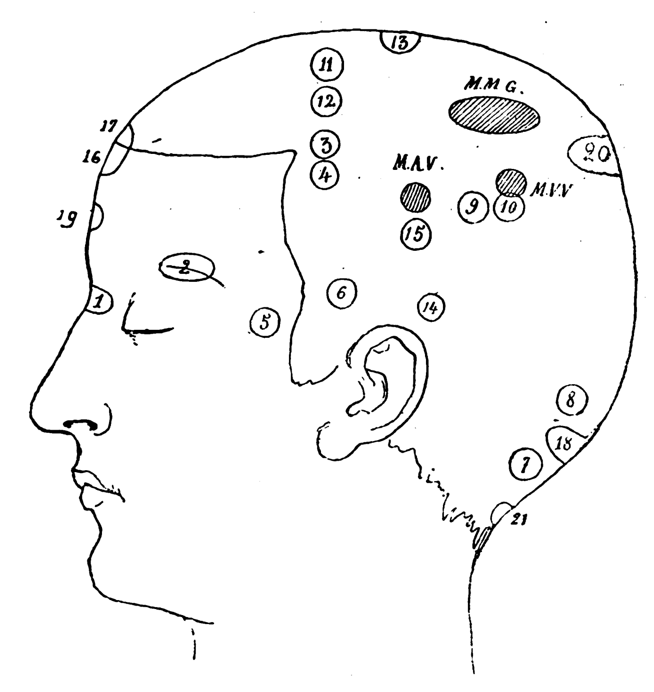


PLANCHE III. — Localisations cérébrales vérifiées par M. de Rochas.

membres du même côté ; chez les autres, le mouvement des membres opposés.

Les localisations des sens sont plus constantes. On sup-

étions couchés dans notre grand lit, il se mettait au milieu, et suivant l'usage, il faisait mettre son ami à côté de lui ; maintenant il ne le fait plus. Moi, maître Malchus, continua-t-elle en baissant la tête, et en me montrant le derrière du cou, j'ai là une autre puce, et la mienne est ensorcelée : voyez de m'en délivrer. — Madeleine, lui répondis-je, les sorciers ne peuvent se réduire jusqu'à la petitesse de la puce ; les femmes seraient trop exposées, et elles le sont déjà assez. »

MONTEIL, *Histoire des Français des divers États.* — Les plaintes des divers États. — Histoire X. Le sorcier.

Digitized by Google

prime le *goût* et l'*odorat* par la pression des points **7** et **8** ; j'avais constaté le fait avant d'avoir lu le livre de MM. Biné et Féré. La suppression n'a lieu que du côté où a été effectuée la pression. Il en est de même pour le point **6** qui correspond à l'*ouïe*.

En pressant le point n° **9**, on rend le sujet aveugle, et une pression un peu en arrière (n° **10**) détermine l'arrêt du mouvement des yeux.

Au point **11** correspond le mouvement des lèvres ; au point **12** celui de la tête et du cou; an point **13** celui de tout le corps.

L'extase est toujours provoquée par la pression sur le point n° **17** au sommet de la partie médiane du front, là où les initiés étaient marqués du sceau divin. La pression au-dessous (n° **16**) amène simplement les idées religieuses.

Le n° **19** est, chez presque tous les sujets, un point hypnogène dont la pression ramène la mémoire propre à l'état somnambulique.

En effleurant à peine ce point sur une robuste femme de 40 ans, peu sensible d'ailleurs, j'ai déterminé un état d'inertie complet qui a duré plus d'une minute.

Entre le n° **19** et la racine du nez se trouve un point correspondant au sentiment de l'équilibre.

Je rappelle que dans les luttes corps à corps, c'est cet endroit-là qu'on cherche à frapper avec le poing pour étourdir son adversaire.

La pression sur la racine du nez n° **1** supprime la *mémoire* des noms propres. On supprime seulement la *mémoire des noms des choses* en pressant le point n° **3** à l'angle supérieur du front et la *mémoire de l'usage des choses* en pressant le point n° **4** situé un peu au-dessous, et la *mémoire des lieux* en prenant le n° **2** situé au milieu de l'arcade sourcilière.

La pression du point n° **5** sur le milieu de la tempe détermine l'aphasie. Le sujet conserve la liberté de la mâchoire, de la langue et des lèvres, mais ne peut plus articuler ; l'effet se produit aussi bien à droite qu'à gauche.

La pression du point **21** situé au bas de l'occiput agit sur *la respiration*.

Digitized by Google

Dans tous les phénomènes qui précèdent, la pression produit le même effet, quel que soit l'objet qui presse, quand cet objet n'est pas polarisé ou qu'on ne laisse pas à la polarité le temps d'agir.

Ce que la *pression* fait, la *friction* le défait : l'une arrête la circulation, l'autre la rétablit. Ainsi, mettant le sujet en état de catalepsie totale par l'imposition de la main droite, je *réveille*, comme l'ont indiqué MM. Binet et Féré, séparément chacun des sens dont l'exercice est suspendu, par la friction du point du crâne correspondant.

Il y a une loi plus générale à laquelle se rattache cette observation. Quand le sujet est très sensible, il suffit d'augmenter progressivement la pression pour produire successivement la catalepsie, le somnambulisme et la léthargie de l'organe sur lequel on agit; à l'aide des frictions on fait repasser l'organe par les mêmes phases pour le ramener à l'état normal. Je presse, par exemple, le point **14** ou **15**, le membre actionné se soulève d'abord en prenant la raideur cataleptique; si la pression continue, le membre retombe, il éprouve des fourmillements, et on peut alors lui donner la suggestion d'exécuter un mouvement déterminé à une époque déterminée; le mouvement s'exécutera comme il a été dit sans que le sujet en ait conscience [1]. La pression continuant encore, le sujet cesse d'avoir la sensation de son membre qui est complètement inerte et insensible. On obtiendra des phénomènes analogues en pressant de plus en plus le point correspondant à un sens, tel que le n° **9** du côté droit; l'œil droit commencera par devenir presque insensible à la lumière, puis il deviendra suggestible et enfin le sujet ne le sentira plus.

Ce que l'on obtient par la pression et la friction, on l'obtient également par une action quelconque de polarité, l'action en isonome agissant comme la pression et l'action en hétéronome comme la friction.

1. Quand je dis que le membre *entre en somnambulisme*, j'exprime bien le phénomène tel qu'il apparait; mais il est presque certain que l'hypnose du membre se propage en s'affaiblissant jusqu'au cerveau qu'il met en état de crédulité et que c'est le cerveau qui enregistre la suggestion pour la faire exécuter ensuite.

Digitized by Google

Une friction sur les points commence par annuler les effets produits par la pression et, si elle se prolonge suffisamment, elle produit les effets inverses. Ainsi une friction sur la partie supérieure du milieu du front (n° **16**) finit par évoquer des idées criminelles; sur le n° **2**, elle amène la perte de la mémoire en général, tandis que la friction sur le n° **1** rappelle la mémoire spéciale du nom des personnes, mémoire qui avait été supprimée par une pression sur ce point.

Le résultat est généralement le même, que l'on opère à droite ou à gauche sur les régions symétriques : quant aux contractures des bras et des jambes, elles sont provoquées tantôt du même côté, tantôt du côté opposé.

Grâce au sommeil somnambulique, j'ai pu faire, pour ainsi dire, la preuve par suggestion. Par exemple, je dis au sujet : « Au réveil, vous aurez oublié votre nom. » Au réveil, il l'a oublié et je ramène la mémoire du nom par une friction sur la racine du nez. Ou bien : « Au réveil, vous ne pourrez plus remuer la jambe droite » ; l'effet se produit et il disparaît par une friction sur le point **15**.

La friction doit, pour être efficace, s'exercer sur le point précis ; cependant il arrive que certaines suggestions, notamment celles qui ont trait aux mouvements, disparaissent aussi par une friction sur le sommet de la tête ; on remarquera, en effet, que la pression sur le vertex (n° **13**) commande aux mouvements de tout le corps. Il y a là des phénomènes complexes qui n'ont point encore été suffisamment analysés.

Chez certains sujets d'une sensibilité exceptionnelle, comme Mlle Lina, on arrive à déterminer tous les effets produits ordinairement par la pression ou la friction, simplement à l'aide du rayonnement des doigts ou même du regard, la fixation prolongée agissant comme la pression, et les pensées rapides à distance comme la friction.

En 1887, M. Mathias Duval résumait dans une conférence claire et précise, faite à la Société d'anthropologie, les résultats qu'on pouvait considérer comme certains, relativement aux *centres de la mémoire*.

Digitized by Google

La lésion de la première temporale gauche, dit-il, produit, chez un individu droitier, la perte de la mémoire des sons verbaux, c'est-à-dire que l'individu entend, raisonne, mais a oublié le sens conventionnel attaché aux mots dont on se sert pour lui parler dans les langues qui lui sont familières. La première temporale gauche peut donc être considérée comme le siège de la *mémoire auditive verbale* (M A V)[1].

La seconde pariétale gauche correspond à la *mémoire visuelle verbale* (M V V); c'est dans cette partie du cerveau que s'emmagasinent les souvenirs à l'aide desquels les signes des lettres évoquent des idées conventionnelles. La personne chez qui cette partie n'a plus la vitalité normale ne sait plus lire, mais elle peut encore écrire [2].

Le souvenir des mouvements qu'il faut faire pour tracer les diverses lettres de l'écriture, la *mémoire motrice graphique* (M M G) est localisée dans la partie postérieure de la seconde frontale gauche.

Enfin, on trouve, dans la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale gauche, le siège de la *mémoire motrice verbale* (M M V) dont l'effet est de retenir les mouvements à l'aide desquels on peut exprimer ses pensées avec la parole. C'est la localisation qu'avait déterminée Broca et qui est marquée du n° 5 dans la planche III.

1. « Un des malades observés s'est à peu près rétabli d'une attaque d'apoplexie, mais il semble resté sourd et idiot, car il répond de travers aux questions qu'on lui pose et il ne comprend pas la conversation. Cependant, lorsqu'il parle spontanément ou qu'il répond à sa propre pensée, il s'exprime fort correctemeut; de même il répond d'une façon normale aux questions posées par écrit. Ce n'est donc pas l'intelligence qu'il a perdue; il lui manque de comprendre le langage parlé. Quand il entend parler sa langue maternelle, c'est comme s'il entendait une langue complètement inconnue de lui; il ne comprend plus les mots entendus : il est frappé de *surdité verbale.* »

2. On connaît 8 cas d'autopsie de cette maladie qui fut observée pour la première fois chez un homme qui s'était aussi rétabli assez promptement, après une attaque d'apoplexie du cerveau gauche. « C'est un commerçant; il veut envoyer un ordre par écrit relatif à ses affaires; il écrit lisiblement; croyant avoir oublié quelque chose dans sa lettre, il la reprend et alors se révèle, dans son origine fantastique, le phénomène que nous allons étudier. Il avait pu écrire, mais il lui est impossible de relire son écriture. Il ne peut lire, il ne peut comprendre ce qu'il écrit: il est atteint de *cécité verbale.* »

Digitized by Google

J'ai également vérifié sur un certain nombre de sujets les localisations nouvelles. Il me paraît intéressant de donner quelques détails sur la manière dont les choses se sont passées dans la première série d'expériences faites sur un jeune homme de dix-huit ans, assez intelligent pour bien se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Benoît ne se doutait nullement de ce que j'allais essayer; je l'avais mandé aussitôt après avoir lu l'article de la *Revue* que je venais de recevoir par la poste. J'exerce quelques pressions un peu au-dessus de l'oreille gauche en le priant de me faire part de ses sensations. Suivant le point que je touche, il me dit qu'il sent son bras ou sa jambe se soulever. Puis, comme je continuais mon exploration, il se tait. Je l'interroge de nouveau, il ne me répond pas; je fais tomber un livre, il regarde l'endroit d'où part le bruit. Maintenant le doigt de ma main gauche sur le point pressé, j'écris avec la main droite : « Que vous arrive-t-il? » Il me répond qu'il ne comprend pas quand je lui parle, qu'il n'entend que des sons n'ayant aucun sens. Le point pressé correspondait donc bien à la mémoire auditive verbale (M A V); il est à environ 4 centimètres au-dessus du bord supérieur de l'oreille, immédiatement au-dessus de celui qui commande le mouvement de la jambe. En augmentant la pression, je détermine l'aphasie; en l'augmentant encore, je détermine le sommeil[1].

Je recommence l'expérience dans la région voisine des points **9** et **10** qui correspondent à la vue et au mouvement des yeux, en le priant de lire dans un livre que je lui présente; après quelques tâtonnements, je supprime la mémoire visuelle verbale; Benoît voit les lettres, mais il ne sait plus ce qu'elles signifient. Le point marqué M. V. V. est à environ 6 centimètres au-dessus du lobe de l'oreille et en arrière; il se confond presque avec le point **10**, mais un peu au-dessus.

Restait à déterminer le siège de la mémoire motrice graphique (M M G). Je l'ai retrouvé vers le sommet de la tête :

1. Une pression légère, sur ce point, a déterminé immédiatement le sommeil chez une femme de trente-cinq ans, robuste, sanguine, et rôtisseuse de son état : il a fallu agir avec précaution pour produire simplement la *cécité verbale*.

Digitized by Google

au lieu de n'occuper qu'un point, comme les précédents, il s'étend sur une longueur de 3 ou 4 centimètres parallèlement, et au-dessus des points **9** et **10**. Le sujet étant en train de copier un article de journal, si je presse l'une des parties de cette zone, il s'arrête et ne sait plus comment traduire en écriture cursive ce qu'il lit; si j'insiste pour qu'il écrive, il

PLANCHE IV. — Perte de la mémoire motrice graphique.

continue, mais lentement, en dessinant les lettres telles qu'il les voit (planche IV).

Si maintenant, au lieu de presser les points M M V, M A V, M V V, M M G, on exerce sur eux une friction un peu prolongée, on détermine : dans les deux premiers cas, la volubilité de la parole; dans le troisième et le quatrième, une plus grande facilité pour lire ou pour écrire.

La vérification par les suggestions a été employée dans ces quatre cas, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, et a produit des résultats aussi nets.

Si l'on compare les planches I et III on sera sans doute frappé du défaut de concordance apparente entre les positions absolues des localisations indiquées; mais il ne faut pas oublier que ces figures ne sont que schématiques et que du reste on n'est pas encore bien fixé entre les concordances

Digitized by Google

des circonvolutions et de la boîte crânienne, qu'on cherche à déterminer en ce moment avec les rayons X.

On conçoit dès aujourd'hui que l'on puisse arriver, en donnant une série de suggestions simples, et en cherchant par tâtonnement quels sont les points du cerveau dont la pression ou la friction les fait disparaître, à déterminer de nouvelles localisations cérébrales. La plus grande difficulté consiste à trouver, *a priori*, les *éléments* de nos actes psychiques. Cependant, on peut se servir des observations de Gall et de ses disciples, comme de jalons pour s'orienter dans ces régions inconnues.

On remarquera, en effet, que déjà nous avons des points communs. C'est vers le point **1** que Gall avait placé la *mémoire des personnes*, et vers le point **18**, l'*amour physique*. Quant à la *théosophie* (*vénération* de Spurzheim), il la mettait beaucoup plus en arrière que nous, mais également sur la première circonvolution frontale.

Voici quelques observations nouvelles faites en partant des données du célèbre phrénologiste.

Benoît a reçu la suggestion de ne plus reconnaître les couleurs : il ne les reconnaît plus. Je frictionne la partie de l'arcade sourcilière située du côté interne de l'œil, la suggestion disparaît. Inversement je presse, à l'état normal, cette partie de l'arcade sourcilière, j'oblitère le *sens des couleurs*. Gall l'avait placé au milieu de l'arc des sourcils, là où j'ai constaté la mémoire des lieux.

Les numéros **8** et **9** de la nomenclature de Gall occupent tout l'occiput à peu près entre les régions M M G et M V V; ils correspondent à l'orgueil, à l'ambition, à la vanité... En agissant sur la partie que j'ai marquée du n° 20 dans la planche III, à l'état de veille chez Benoît, je n'obtiens aucune réponse, parce que le sujet ne se rend pas un compte suffisamment net d'impressions faibles ou peut-être parce qu'il lui répugne de les exprimer; mais quand le sujet est en somnambulisme, la friction détermine un accès d'humilité : Benoît regrette d'avoir acheté un chapeau : une casquette convenait bien mieux à sa situation subalterne; il prend un air triste et déclare que désormais il ne perdra plus de temps

Digitized by Google

à sa toilette. La pression des mêmes points le fait au contraire se redresser, il affecte une allure conquérante; il est très fier de sa bonne tournure et trouve que sa jaquette lui va très bien.

Il semble que c'est la friction, et non la pression, qui devrait toujours produire l'effet qui, suivant Gall, se manifeste par une bosse. Quand cela ne se présentait pas, je refaisais l'expérience plusieurs fois sur deux sujets différents et en variant les méthodes : j'ai toujours obtenu les mêmes résultats. Ce qui prouve que tout n'est pas encore bien clair dans cet ordre de phénomènes.

En résumé, nous voyons que des savants et des observateurs, appartenant aux écoles les plus diverses et opérant par des méthodes tout à fait dissemblables, sont tous arrivés aux conclusions suivantes :

1° Notre cerveau peut être considéré à la fois comme un appareil récepteur où s'enregistrent les impressions sensorielles et comme un appareil moteur qui gouverne les mouvements des différentes parties de notre corps, *chaque partie de l'instrument ayant une destination spéciale parfaitement connue de notre esprit qui en joue inconsciemment.*

2° Dans certains cas particuliers, cet instrument peut-être mis en jeu par d'autres agents : non seulement par des actions mécaniques exercées sur la surface du cerveau mise à nu, mais par des actions exercées à travers le crâne, et quelquefois à distance, et paraissant dues à des radiations analogues à celles de l'électricité.

Quel que soit le degré de certitude que l'on accorde aux résultats qu'on croit avoir trouvés dans la détermination des localisations elles-mêmes, il n'en reste pas moins un ensemble imposant de constatations qui certainement nous conduiront un jour ou l'autre à l'explication rationnelle de la suggestion mentale et de la télépathie.

Digitized by Google

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

CHAPITRE IV

DES RÊVES HYPERMNÉSIQUES

Dans le chapitre précédent, il a été question d'opérations subliminales produites à l'état de veille et dépendant des facultés ordinaires et reconnues de l'homme; on a vu que des perceptions sensorielles d'une acuité supernormale, des souvenirs sensoriels d'une ténacité et d'une netteté supernormales prennent quelquefois leur origine ou sont conservés dans les dessous du moi supraliminal éveillé et en dehors de son contrôle, et j'ai montré que nous trouvons là des lueurs d'une activité qui, je crois, est constamment en œuvre en nous; — d'une source de lumière qui peut augmenter l'éclat des lignes brillantes de notre spectre ordinaire, et prolonger ce spectre au delà de ses limites physiologiques; ce qui fait probablement l'intérêt principal de nos recherches, ce sont ces excursions dans des régions dont la carte et les descriptions n'existent pas encore, mais avant d'arriver à la télépathie et à la clairvoyance, il nous faut passer en revue ces indications subliminales de perceptions sensorielles très

1. Voir les numéros 2, 3 et 4, année 1898.

Digitized by Google

rapides, de mémoire intensifiée qui se produisent pendant cette seconde phase de notre personnalité que nous considérons comme aussi normale que notre état de veille.

Le physiologiste évite prudemment de définir le sommeil. Les causes qui le produisent, l'état du cerveau et des autres organes tant qu'il dure, la façon précise dont il produit ses effets de restauration et autres, tout cela est encore du domaine de l'hypothèse et non de la connaissance. Et toutes les anciennes difficultés d'explication ont été encore augmentées par les nouvelles expériences de sommeil provoqué. « L'accumulation de produits usés, » « la désoxygénation, » « la périodicité », toutes les causes de ce genre, quelle que soit leur importance pour produire le sommeil ordinaire, ne peuvent guère servir à expliquer un assoupissement profond et prolongé produit par la simple suggestion chez un sujet non fatigué. Aucune simplification ne vous fera sortir de ce dilemme; si avec l'école de la Salpêtrière nous déclarons que l'hypnose est un phénomène morbide, tout à fait différent du véritable sommeil, nous trouvons devant nous une série d'états de sommeil trop continue pour tracer une séparation logique, car nous serions forcés d'appeler le sommeil du bébé dans son berceau une chose morbide parce que sa mère s'est servie d'un procédé monotone de balancement et de caresses. Si, d'un autre côté, avec l'école de Nancy, nous affirmons que l'hypnose est virtuellement identique au sommeil ordinaire, la différence n'existant que dans le degré de *suggestibilité*, — nous n'avons fait qu'introduire dans notre conception du sommeil ordinaire cette énigme de la « suggestion » dont nous avons déjà tant parlé. En nous mettant à notre point de vue, nous ne pouvons nécessairement arriver ainsi qu'à des simplifications grossières et inadéquates. L'individualité humaine nous semble un réservoir infini de personnalités; — comme un kaléidoscope qui peut présenter un millier de combinaisons, encore qu'aucun dessin ne puisse employer tous les morceaux contenus dans le tube. Nous regarderons donc le sommeil comme une phase de personnalité ni plus ni moins naturelle, ni plus ni moins explicable que l'état de veille; et ces mots naturels ou explicables, nous

Digitized by Google

ne les employons que dans le sens historique ou évolutionniste, c'est-à-dire dans le sens d'ayant joué un rôle d'une utilité manifeste dans la conservation des races vivantes.

Considérant les origines de la vie animale, nous reconnaîtrons que l'état permanent des organismes inférieurs, que l'état primaire des organismes supérieurs, ressemblent plus au sommeil qu'à la veille. Tant que la nourriture est fournie sans qu'il faille la chercher, il n'y a besoin ni de surveillance, ni de veille, et de même que le sommeil précède la veille, de même les rêves précèdent la pensée. L'espèce de conscience qui existe dans les organismes chez qui la succession alternée de la veille et du sommeil n'est pas encore définitivement établie, doit vraisemblablement, dans sa confusion vague, dans ses réponses imparfaites aux excitations externes, ressembler à notre sourde sensation de froid ou de pression beaucoup plus qu'à la pleine attention des heures du jour.

C'est alors qu'arrive en scène cette influence (appelez-la comme vous voudrez), cet effort de l'évolution, le Pouvoir Créateur, le *Jupiter ipse,* qui implante dans chaque organisme cette capacité de développer de nouvelles facultés en face de nouvelles nécessités. Lorsqu'il nous faut trouver la nourriture, nous apprenons à la chercher; nous la cherchons d'abord à l'aide d'un sens, puis d'un autre; ces sens provenant d'une spécialisation, d'une susceptibilité diffuse et suivant nos besoins ; nous la cherchons ensuite à l'aide de la réflexion intérieure, à l'aide de ces changements moléculaires cérébraux qui donnent au travail musculaire d'un Stephenson une valeur plus grande au point de vue de la production de la richesse qu'à celui en apparence plus grand d'un terrassier travaillant sur la voie.

A mesure que l'évolution avance, on peut donc dire que nous nous éveillons de plus en plus. Notre condition secondaire s'écarte de plus en plus de notre condition primaire parce qu'elle va s'adaptant à des besoins de la vie de plus en plus complexes, mais nous conservons cependant l'habitude de revenir à notre phase primitive de personnalité ; pour que notre corps se maintienne et se renouvelle, il lui faut des

Digitized by Google

périodes de sommeil auxquelles il a été dès l'origine habitué. Pourquoi en est-il ainsi? En sera-t-il toujours ainsi? nous ne pouvons pas le dire. Elles nous sont inconnues les forces qui, en tournant le kaléidoscope de notre être psychique, font apparaître tel dessin ou tel autre.

Mais quoique nous n'ayons pas le droit de regarder comme une *explication* la manière de considérer le sommeil que nous proposons, elle peut avoir l'avantage de nous tenir en garde contre des explications incomplètes ou étroites; ainsi, par exemple, quelque important que soit le rôle du sommeil pour faciliter l'élimination des produits usés du système nerveux, nous ne croyons pas probable que l'accumulation de ces produits soit la seule cause productrice du sommeil. Et c'est ce qui nous empêchera d'être surpris quand nous découvrirons que le sommeil peut être provoqué par suggestion aux moments où aucun lactate, etc., ne peut s'être accumulé dans l'organisme.

De même, quelque importante que puisse être la *périodicité* pour produire le sommeil, nous n'irons pas prétendre que le sommeil est nécessairement une fonction périodique. Nous ne serons donc pas du tout surpris de découvrir que chez certains sujets le sommeil peut se prolonger presque indéfiniment, si de la nourriture (et souvent une très petite quantité) est fournie au dormeur, ou placée de manière qu'il puisse la saisir d'un mouvement automatique ou subliminal. Nous sommes maintenant familiarisés avec les *attaques de sommeil;* mais il faut bien se rappeler qu'on a eu pour ce phénomène le même scepticisme méprisant, et même cruel, que pour le sommeil magnétique. A notre point de vue, ces sommeils prolongés seront un retour qui ne nous surprendra pas particulièrement vers les habitudes de nos ancêtres préhumains, et vers la phase primitive de notre propre existence physique et psychique.

Quant à la prolongation de l'état de veille, notre théorie restera purement négative. Je veux dire que nous ne trouverons pas la même impossibilité qu'avec les théories physiologiques ordinaires, à admettre qu'une certaine espèce d'activité se prolonge d'une façon anormale.

Digitized by Google

Nous comprendrons aussi ces états d'extase ou de maladie qui remplacent pour un temps le sommeil ordinaire. Nous nous occuperons de l'extase plus tard; mais nous citerons, d'après l'aliéniste bien connu sir J. Crichton Browne, un exemple frappant d'état de veille prolongée devenu manie.

« Rien d'inattendu comme de voir le sommeil remplacé par un sentiment maniaque. Les maniaques chroniques sont dans un état d'excitation mentale et corporelle perpétuelle : ils se parlent à eux-mêmes, chuchotent toute la nuit, dansent, frappent des mains, gesticulent, se livrent à des éclats de rire ou mettent leurs vêtements en pièces. La durée du temps pendant lequel ils peuvent continuer à décharger leur énergie nerveuse sans interruption de cette manière excessive et presque convulsive est tout à fait étonnante. J'ai eu à soigner un maniaque chronique qui, comme terrassier, avait un travail très fatigant toute la journée, et qui pendant six mois se tint assis sur son lit toutes les nuits, parlant et criant. Pendant ces six mois il n'a jamais dormi. Le jour il ne manifestait pas la moindre envie de dormir. Et la nuit on ne l'a jamais vu même laisser tomber sa tête. Les gardes de nuit venaient le voir toutes les heures, et toujours il était dans son lit, assis bien droit et toujours occupé à vociférer des milliers de paroles incohérentes. Et ce qui n'est pas moins remarquable que la durée de cette excitation ininter-sompue, c'est le peu d'effet que ce cruel effort si longtemps soutenu et cette privation de sommeil produisent sur la santé physique; l'épuisement est rare dans la manie chronique. L'homme dont je parle n'avait rien perdu de son poids après ces mois de veilles agitées. »

L'état que l'on vient de décrire est certainement plus éloigné de l'état physiologique ordinaire, que le jeûne prolongé ou le sommeil naturel ou hypnotique prolongé. C'est là une de ces vagues indications que le physiologiste rencontre çà et là et qui feraient croire que la machine humaine a une puissance originelle beaucoup plus grande que ne nous le ferait supposer son rendement ordinaire.

Dans la discussion actuelle cependant, où nous nous occupons de la nature du sommeil seulement à son point de

Digitized by Google

vue psychologique, ce qui nous intéresse surtout, c'est l'analyse des manifestations de pensée ou de sensation se produisant pendant le sommeil. Et pour commencer, puisque nous concevons le sommeil non pas comme une simple suspension des activités de la veille, mais plutôt comme une phase de la personnalité avec des caractéristiques bien définies, nous serons conduits à rejeter comme des erreurs les différentes notions qui ont cours sur la nature des rêves; ainsi l'on croit souvent que les rêves qui ont le plus d'intensité sont aussi ceux dont on se souvient le mieux et qu'ils auront lieu quand le sommeil est imparfait. A cela nous répondrons que, suivant l'analogie avec certaines séparations de personnalité, nous nous attendrons à ce que plus un état d'esprit subliminal sera profond et caractéristique, moins il y aura de chance pour qu'il passe dans la série des souvenirs supraliminaux.

C'est encore un peu de la même façon que nous ne reconnaîtrons pas, comme on le fait d'ordinaire, que les rêves sont forcément des échos, des fragments de ce qu'on a éprouvé à l'état de veille, combinés d'une manière fantaisiste, cette supposition impliquerait ce que nous nions : à savoir, que la personnalité supraliminale est identique avec le véritable moi, et que la série des souvenirs supraliminaux est la seule série cohérente ou continue.

On peut dire qu'un grand enseignement général nous a été donné par les rêves. « Les rêves, dit Herbert Spencer, sont les expériences qui ont formé notre conception d'un moi mental.

. . . .

Ce qui a rendu l'étude des rêves difficile, c'est que la qualité d'un rêve ne peut être estimée que par le rêveur et que parmi tous les souvenirs de l'état de veille, les souvenirs des rêves sont les plus incertains et les plus fugitifs. Cette difficulté, qui paraît devoir vicier toutes les conclusions de l'observateur, peut cependant être surmontée par un simple expédient. Supposez qu'un homme enregistre tous les rêves dont *la qualité* l'impressionne et qu'il note si ces rêves, quand ils se prêtent à une confirmation, sont en réalité con-

Digitized by Google

firmés. Cela a lieu lorsque les incidents du rêve sont de nature à coïncider ou à ne pas coïncider avec quelque événement passé, présent ou futur, qui était inconnu au moi éveillé du dormeur. Ce qu'il faut, c'est qu'un homme qui attache de l'importance à ses rêves consigne par écrit immédiatement ceux qu'il croit pouvoir appartenir à la classe des rêves de clairvoyance ou de coïncidence. S'ils sont ainsi consignés, avant que leur réalisation ou leur non-réalisation soit connue, — et si l'observateur s'abstient scrupuleusement de compter ceux qui n'auraient pas été consignés, quelque frappante que soit leur réalisation, — nous serons à même de calculer, sans crainte d'exagérer, la proportion de coïncidences existant entre les rêves et les faits réels.

... Il y a un autre moyen de mesurer l'intensité du rêve, — de former une classe peu nombreuse mais importante. Les rêves qui ont *poussé à une action* sont extrêmement rares, plus rares même probablement que les hallucinations à l'état de veille. Beaucoup des rêves dont il est parlé dans ce chapitre appartiennent à ce groupe. Le rêveur a fait dans la journée un acte qui résultait de ce qu'il avait éprouvé pendant la nuit.

En réalité on trouvera que bien que beaucoup de personnes aient souvent des rêves confus, peu de personnes (et rarement) ont des rêves auxquels elles puissent attacher de l'importance, même à un point de vue purement subjectif. Il serait plus facile qu'on ne le croirait d'abord d'enregistrer tous les rêves difficilement explicables par des souvenirs fragmentaires ou des états du corps, et une telle liste aurait beaucoup de valeur pour le psychologue. Si notre vie à l'état de veille, — notre personnalité supraliminale, — n'est qu'un des nombreux modèles possibles suivant lesquels les éléments de notre individualité totale peuvent s'arranger, — ces éléments n'étant pas tous employés dans aucun de ces modèles, — alors nous pouvons bien nous attendre à ce que même le modèle le plus simple et le plus primitif peut révéler des éléments qui manquent dans les autres modèles, ou du moins peut nous apprendre par ses nouveaux arrangements quelque chose de nouveau sur les éléments déjà connus.

Digitized by Google

Et ici nous allons, je l'espère, trouver utile d'avoir déjà décrit quelques-uns des phénomènes révélés par l'hypnotisme, avant d'arriver à parler du sommeil spontané, car — qu'il diffère du sommeil hypnotique ou que (comme le prétend Liébrault) il n'en diffère que parce qu'il est le résultat de l'auto-suggestion au lieu d'être celui d'une suggestion extérieure, — le sommeil spontané est du moins en quelque manière à mi-chemin entre l'état hypnotique et l'état de veille; et voilà pourquoi nous pouvons bien commencer notre enquête sur les phénomènes sensoriels et mentaux du sommeil ordinaire en cherchant quels phénomènes peuvent véritablement être classés comme intermédiaires entre ceux de la veille et ceux du somnambulisme provoqué.

Je parle naturellement de caractéristiques positives et non de celles qui sont purement négatives, comme, par exemple, l'affaissement de l'énergie musculaire et qui sont communes à la plupart des formes de sommeil et de trance.

Je m'occupe des accroissements de facultés révélés par ces états, de la question de savoir si ces accroissements prennent la forme d'une puissance plus grande sur le présent, le futur ou le passé.

1. Prenons d'abord un accroissement de puissance dans le présent — de puissance pour saisir le monde extérieur sans l'aide des centres sensoriels. Nous avons vu que dans l'état hypnotique, il y a souvent une augmentation de la puissance sensorielle, sous les deux principales formes d'hyperesthésie externe et interne, — une excitation dans la faculté de lire de petits caractères ou de discerner des taches microscopiques sur une carte, — ainsi qu'une excitation de la faculté créatrice de l' « œil de l'esprit », — un pouvoir de projeter des images hallucinatoires plus vivement. Nous nous attendrons donc à ce que dans le rêve ou la somnolence il y ait quelque trace d'augmentation de pouvoir de ce genre; — une chose est vue que la vue ordinaire ne peut pas voir; une chose est imaginée que l'attention éveillée ne peut pas imaginer.

2. Pour prendre ensuite un autre pouvoir qui exercé naturellement dans le présent se manifeste par son influence sur le futur, nous savons que les idées ou suggestions transpor-

Digitized by Google

tées de l'état hypnotique dans l'état normal exercent une influence beaucoup plus forte et plus permanente que celle qu'auraient exercée de semblables idées ou recommandations si elles avaient été faites originellement au sujet éveillé. Nous nous attendrons donc à ce que certains rêves pourront, sous ce rapport, ressembler aux suggestions hynotiques et influencer la vie à l'état de veille d'une manière que la personnalité éveillée ne peut ni justifier ni expliquer.

3. Passant à la mémoire, ou au contrôle sur le passé, le caractère du sommeil étant d'une manière générale intermédiaire entre l'état de veille et l'état hypnotique, — nous supposerons que sa mémoire aura des liens qui la rattacheront avec une force presque égale à la mémoire de l'état de veille et à celle des états hypnotiques. Ainsi elle ressemblera à la mémoire hypnotique, qui peut être la plus étendue des deux, quoique nous ne puissions naturellement supposer qu'elle sera identique avec cette mémoire.

4. Ce n'est pas seulement sur des périodes rendues ecmnésiques, c'est-à-dire découpées et séparées de la mémoire ordinaire, par l'état hypnotique, que nous pouvons nous attendre à ce que la mémoire du sommeil étende son pouvoir. Il se produit des périodes ecmnésiques d'un autre genre ; des lacunes, par exemple, sont quelquefois la conséquence de coups sur le crâne. Il sera intéressant de voir si la mémoire de quelqu'une de ces périodes peut être recouvrée dans le sommeil.

5. Mais à part l'état hypnotique, à part les lacunes ecmnésiques, nous pouvons nous demander s'il peut y avoir quelque autre chose dans la mémoire du sommeil que la mémoire ordinaire ne contient pas? Dans notre discussion sur « le mécanisme du génie », nous avons vu que même pendant notre vie ordinaire, il y a quelque chose qui observe plus, qui sent plus, qui se rappelle plus que ne le fait notre conscience supraliminale. Le rêve ne peut-il nous rappeler quelques-unes de ces impressions profondément cachées qui forment les matériaux dont se sert le génie? Le rêve nous rappelle souvent des faits de notre vie que nous avions oubliés. Ne peut-il nous rappeler des faits que nos moi supraliminaux n'ont jamais connus?

Digitized by Google

6. Enfin, nous nous attendrons à ce que ces pouvoirs supernormaux qui émergent avec difficulté à travers le courant fort mais superficiel de la vie ordinaire se montreront plus fréquemment à la surface à travers les eaux plus tranquilles du sommeil. La télépathie, la clairvoyance, la prémonition; de semblables pouvoirs, s'ils existent en nous, doivent sûrement laisser des traces dans nos rêves. Je dois pourtant différer pour l'instant nos recherches sur ces points, car la vérification des cinq hypothèses précédentes sera plus que suffisante pour remplir ce chapitre.

1° Commençons par l'augmentation de la sensibilité dans le sommeil ou le rêve. Il semble à première vue qu'il y ait quelque chose de paradoxal à s'attendre à trouver de l'hyperesthésie dans le sommeil, une sensation vive dans un état décrit ordinairement comme un émoussement progressif, un affaissement des sens l'un après l'autre. Et naturellement ce sera dans la génération des images internes plutôt que dans la perception des images externes que nous pourrons nous attendre à trouver en action l'œil fermé.

Il y a un fait assez commun et très remarquable qui, comme beaucoup d'autres phénomènes humains dont l'intérêt est plutôt scientifique que thérapeutique, est resté dans l'ombre jusqu'à une date récente. Baillarger en France, Griesinger en Allemagne (tous deux vers 1845) ont été les premiers à appeler l'attention sur les images vives qui naissent devant la vision interne de beaucoup de personnes entre le sommeil et la veille. M. Alfred Maury, dans un ouvrage bien connu, a donné à ces images, quelques années plus tard, le nom d'« illusions hypnagogiques », et il a publié une remarquable série d'observations faites sur lui-même. M. Galton a continué ces études dans son *Inquiry into human faculty*, et on trouvera beaucoup de cas dans les *Phantasms of the living*, vol. I, p. 390, 474, etc.

Ces visions peuvent être *hypnopompiques* aussi bien que *hypnagogiques*, c'est-à-dire peuvent apparaître au moment où le sommeil se dissipe aussi bien qu'au moment où il arrive, et dans les deux cas elles sont en rapport étroit avec les rêves; les illusions ou images hypnagogiques se reproduisant

quelquefois dans le rêve (comme chez Maury), et les images hypnopompiques consistant généralement dans la persistance de quelque image de rêve aux premiers moments du réveil. Dans les deux cas elles prouvent une augmentation de pouvoir de visualisation interne à un moment très significatif; un moment qui est actuellement ou virtuellement un moment de sommeil, mais qui comporte cependant une comparaison avec les moments voisins de la veille. Nous pouvons appeler cet état un état d'hyperesthésie cérébrale, une sensibilité exaltée de centres cérébraux spéciaux répondant à ces excitations internes inconnues qui donnent toujours naissance à des visions internes semblables, mais plus faibles même pendant les heures de veille complète.

Pour ceux qui sont déjà de bons visualiseurs, ces phénomènes, quoique assez frappants, ne sont pas seuls de leur espèce. Pour de mauvais visualiseurs, la vivacité de ces images hypnagogiques peut être une véritable révélation. Pour moi, je puis dire que si je n'avais parfois de ces éclairs entre le sommeil et la veille, je serais tout à fait incapable de concevoir ce qu'est une bonne visualisation. Les images obscures, brouillées, changeantes, qui sont tout ce que ma volonté à l'état de veille peut susciter, sont de temps à autre remplacées dans un moment de somnolence par une image, — par exemple une haie mouillée au soleil, — qui, sous mon regard rapide, me semble être absolument aussi claire, aussi brillante que pourrait l'être l'objet même.

La différence est la même que celle qui existe entre une photographie instantanée qui aurait les couleurs de la nature et une image projetée par une lanterne magique au moment où elle va disparaître. Beaucoup de personnes doivent avoir constaté en elles ce phénomène, et doivent avoir été frappées par ce qu'il révèle en un instant de facultés en réserve qu'elles ne soupçonnaient pas.

Également remarquables sont les images *hypnopompiques*, celles qui accompagnent la fin du sommeil. Il arrive souvent qu'une image qui a fait partie d'un rêve continue à être vue comme une hallucination pendant quelques moments après le réveil. Comme je l'ai déjà fait remarquer, la production

Digitized by Google

d'une figure hallucinatoire (quelque inutile qu'elle soit) indique le point le plus élevé auquel peut atteindre la faculté de visualisation d'un individu ; et il est remarquable que chez beaucoup de personnes, ce point n'est atteint que pendant le rêve. Quelquefois cette prolongation d'hallucination peut être décrite comme une *postimage,* quelquefois elle peut l'être comme une « suggestion » venant du rêve.

Le degré d'acuité de tous les sens pendant le rêve peut être observé directement, et même quand on peut contrôler ses rêves on peut en faire le sujet d'expériences directes. J'ai décrit ailleurs[1] les essais que j'ai faits pour me rendre compte de mon propre pouvoir de visualisation dans le rêve, et j'ai trouvé, je dois l'avouer, qu'il n'est pas supérieur au très faible pouvoir que j'ai à l'état de veille. Mais plusieurs de mes correspondants me disent qu'ils constatent chez eux un accroissement considérable de pouvoir sensoriel pendant le rêve. Un rêve impressionnant, qu'a eu Mme A. W. Verrall de Cambridge, et qu'elle a noté aussitôt, reposait sur l'augmentation successive de puissance de chacun des sens. Mme Verrall est pauvre en perceptions musicales, et quand on lui dit dans son rêve que le sens du *son* allait être en elle, elle s'attendait à en éprouver peu de plaisir. Elle eut pourtant une sensation tout à fait nouvelle. — « Ce fut une véritable harmonie dont je n'avais entendu jusqu'alors que l'écho, — dans le rhytme des vers ou le soupir du vent dans les pins ; mon oreille était perfectionnée, non par la réalisation d'un désir, mais par la création du désir, qui au moment même de sa naissance obtenait satisfaction. » D'autres personnes parlent de l'accroissement de vivacité dans la conception dramatique ou dans ce qui, chez un sujet hypnotique, est appelé « objectivation des types ». Dans un de ces rêves, écrit une dame, j'étais un homme, dans un autre une brute, dans un autre un dipsomaniaque. Je ne m'étais jusqu'alors jamais fait la moindre idée de la manière dont pouvaient sentir ou penser ces personnes. » Un autre correspondant raconte qu'il a eu simultanément deux rêves sans connexion, un émotionnel et un

1. *S. R. R. Proceedings,* Vol. IV, p. 241.

Digitized by Google

géométrique, et qu'il en résulta un sentiment de confusion et de fatigue.

Dans le récent ouvrage de M. R. L. Stevenson *Across the Plains* on trouvera un chapitre sur les rêves, qui contient la description des expériences de ce genre, qui sont jusqu'à présent les plus réussies qu'on ait faites. Par autosuggestion avant le sommeil, M. Stevenson peut obtenir une intensité de faculté de visualisation et d'invention dramatique dans le rêve qui lui a fourni les sujets de quelques-uns de ses plus remarquables romans. Son récit écrit, avec une profonde et admirable connaissance de la psychologie, devrait être lu par tous ceux qui étudient ce sujet. L'intensité singulière que le *bonheur* peut prendre dans les rêves, « ce sentiment de ravissement dépourvu de réflexion, » qui se représente rarement dans la vie après l'enfance, est probablement familier à beaucoup de mes lecteurs. Il semble analogue à l'état de gaieté qu'on observe généralement dans les états somnambuliques, et peut-être à l'extase qui paraît souvent accompagner le soulèvement des couches profondes du subliminal.

Je n'ai pas dans ce chapitre à parler du somnambulisme spontané; qui, si on le regardait comme une forme de sommeil, fournirait évidemment beaucoup d'exemples à ma théorie. Mais avant que nous laissions là ce qui se rapporte à l'hyperesthésie du sommeil, le lecteur peut se demander si il peut se présenter dans le sommeil ordinaire quelque chose de semblable à cette forme d'exaltation de la vue si souvent signalée dans le somnambulisme, qui rend le sujet capable de voir dans l'obscurité; lui permettant par exemple de coudre, d'écrire dans ce qui nous paraît être l'obscurité absolue.

Je crois que, pour presque tout le monde comme pour moi, quand on ouvre les yeux en se réveillant dans une chambre très peu éclairée, on n'a aucune vision particulièrement claire, on distingue mal les objets. Mais nous connaissons plusieurs cas où le sujet, étant réveillé subitement, a une impression de lumière qui peut venir d'un centre cérébral et être une hallucination due au prolongement d'un rêve, ou bien peut-être à une hyperesthésie de la rétine.

Digitized by Google

Whatcombe Blandford, 12 juillet 1883.

« Cher Monsieur Myers, suivant ma promesse, je vous informe que dans la nuit d'avant-hier, la fenêtre était ouverte comme d'habitude, le vent s'éleva soudainement, secoua ma fenêtre et ma porte et m'éveilla en sursaut d'un profond sommeil. Je ne sais pas trop si je vis toute la chambre, mais je vis la porte et la fenêtre d'où venait le bruit, ou cette très petite partie de la fenêtre que ne couvrait pas l'épais rideau et je vis aussi le rideau. La lumière disparut presque immédiatement et je constatai que la nuit était absolument noire, qu'il n'y avait pas de lune (je l'avais remarqué en regardant à ma fenêtre, comme je le fais toujours, avant d'aller me coucher) et que je ne pouvais voir quoi que ce soit en faisant tous mes efforts, pas même la place de la fenêtre. Les deux horloges que je peux entendre sonnèrent à ce moment 1 heure.

« En même temps que je vis la porte, je vis aussi contre elle une sorte de grille de barreaux et, comme je savais qu'il n'y avait en réalité rien de pareil ni devant ni derrière, j'en conclus que c'était un rêve rapide et un effet de mon imagination. Ayant entendu sonner l'heure, je n'allumai rien et me remis à dormir. Je fus encore réveillé deux autres fois de la même manière par le vent, mais je ne vis ni lumière ni rien, bien que je fisse mon possible pour cela. Je crois que chacune de ces deux fois-là j'avais dormi moins longtemps que la première.

« Quand je m'éveillai au jour, je découvris que les barres que je croyais avoir inventées en rêve devaient être celles de mon lit de cuivre et qu'elles se trouvaient exactement entre moi et la porte comme je les avais vues.

« C'était depuis le 5 que j'habitais là, c'était assez pour bien connaître les objets de ma chambre, sans être aussi familiarisé que chez moi, et je suis trop souvent absent et préoccupé pour connaître très bien l'installation. Je n'avais jamais pensé à observer les positions relatives du lit et de la porte vus de ce point de vue. Il se trouvait ainsi par hasard que j'étais soumis à l'épreuve que nous désirions : c'était bien le cas d'un objet qui, placé dans ma chambre, et, m'étant in-

Digitized by Google

connu, serait vu par moi alors que réveillé subitement dans l'obscurité je ne pourrais l'imaginer sans le voir réellement.

« Ma chambre a deux fenêtres avec d'épaisses persiennes blanches et de gros rideaux avec d'épaisses doublures. Je ne vis que la fenêtre d'où venait le bruit. Le vent peut avoir déplacé un peu le rideau, mais du moins quelques secondes après je ne pouvais plus voir la fenêtre.

« Bien sincèrement à vous, M. H. Mason. »

Si j'ai cité ce cas, c'est que je ne connais pas de meilleure expérience de ce genre, mais il est évident qu'on ne peut ici exclure la possibilité de la reproduction d'une perception inconsciente.

Je ne crois pas qu'il soit encore prouvé que c'est l'état de repos de la rétine qui facilite ces perceptions vives. Les illusions hypnagogiques se produisent quand la rétine est vraisemblablement fatiguée ; et Mme Verrall a eu des perceptions hyperesthétiques de lumière dans une chambre obscure (la fente sous la porte lui a paru brillante) en s'éveillant brusquement après un sommeil court et agité. Je serai heureux de recevoir des communications sur ce sujet.

Dans les exemples que j'ai donnés des réserves de facultés que nous montre le sommeil et les rêves, j'ai choisi de préférence certaines formes d'*hyperesthésie visuelle*. Les indications que l'on pourra trouver d'autres hyperesthésies — comme quand un rêve prédit une maladie, dont le début n'est pas encore devenu perceptible pour le moi de l'état de veille — ne peuvent être comparées à ce qui se passe pour le sens de la vue. Mais j'en ai dit assez, je pense, pour suggérer dans quel sens on peut faire des expériences psychologiques qui offrent peu de difficultés et peuvent amener de très intéressants résultats.

2° La seconde caractéristique du rêve à laquelle nous arrivons indique une force ou une vivacité d'un autre genre. Le résultat permanent d'un rêve est quelquefois de nous montrer que le rêve n'a pas été une simple confusion superficielle de choses perçues antérieurement à l'état de veille, mais qu'il a eu par lui-même un pouvoir inexpliqué venant

Digitized by Google

comme le pouvoir de la suggestion hypnotique de quelque région profonde de notre être que ne peut connaître le moi de la veille. Deux principales classes de ces faits sont assez frappants pour être aisément reconnus ; ceux, par exemple, où le rêve a conduit à une « conversion» ou à un changement religieux notoire, et ceux qui ont été le point de départ d'une idée fixe ou d'une idée de démence [1]. Il est évident que les rêves qui convertissent, réforment, changent le caractère et les croyances, semblent devoir être naturellement considérés comme des rêves d'un genre spécial, nous en parlerons donc plus tard. Ceux qui engendrent une idée fixe déraisonnable sont évidemment analogues aux auto-suggestions post-hypnotiques qui ne peuvent être contremandées par le moi qui les a produites. Tel est le rêve cité par M. Taine [2] : un gendarme impressionné par une exécution à laquelle il avait assisté, rêve qu'il est lui-même guillotiné et est ensuite si influencé par ce rêve qu'il essaie de se suicider. Plusieurs cas de ce genre ont été recueillis par le Dr Faure [3], et le Dr Tissié dans son intéressant petit ouvrage *les Rêves*, a ajouté quelques exemples frappants qu'il a observés lui-même. Je citerai un des cas de M. Faure qui montre que chez un sujet en apparence bien portant un rêve en apparence sans cause peut laisser des traces tout aussi persistantes qu'une suggestion hypnotique venant de l'extérieur.

Un employé de magasin, régulier dans ses habitudes et d'une forte constitution, s'éveille en proie à la fièvre et à l'agitation, transpirant abondamment, inquiet et mal à son aise. Il annonça que toutes ses économies étaient épuisées, qu'il était ruiné, perdu. Il dit que la veille, en conduisant la voiture, il avait eu une querelle avec un cocher et que, dans la dispute, sa voiture avait brisé la vitrine d'un fabricant de glaces. Il devait payer le dommage. Il racontait l'histoire avec force détails ; il se voyait encore saisi au cou par son adversaire qui l'avait frappé si violemment qu'il avait perdu connaissance et qu'on l'avait transporté chez un marchand de

1. Voir Dr Féré dans *Brain*, janvier 1887.
2. *De l'Intelligence*, vol. Ier, p. 119.
3. *Archives de médecine*, vol. Ier, 1876, p. 554.

Digitized by Google

vin pour lui faire reprendre ses sens. Sa femme affirmait que quand il était rentré à la maison la veille au soir, il était dans son état ordinaire, qu'il s'était occupé de ses affaires, avait passé la soirée à la maison et était allé se coucher sans aucun malaise.

Pendant trois jours, X... resta dans le même état, incapable de se calmer un instant, bien qu'on le menât à l'endroit où l'accident imaginaire avait eu lieu. Ce ne fut même que quelques jours encore plus tard qu'il comprit tout à fait qu'il avait rêvé. Pendant tout un mois la confusion dans sa mémoire se reproduisait chaque jour; il s'asseyait désespéré, criant et répétant : « Nous sommes ruinés ! » Même sept ans après, il avait encore parfois des crises de cette nature, où il oubliait la réalité et vivait plusieurs jours sous l'influence de son désastre imaginaire.

Nous pouvons comparer ce cas avec celui où le contact d'une main fantômale sembla apporter un soulagement physique au dormeur.

De M. H. L. Holbrook, M. D... éditeur de l'*Herald of Health* 13 et 15 Laight street, New-York, 30 juillet 1884.

« Pendant le printemps de 1870, j'eus une attaque de bronchite aiguë, qui me rendit très malade, et comme j'avais eu une attaque semblable chaque hiver et chaque printemps pendant plusieurs années, je fus très inquiet et crus que cela deviendrait chronique et aurait peut-être une terminaison fatale. Comme j'étais jeune, et venais d'entrer dans une carrière où je désirais rester longtemps, je fus très abattu devant cette perspective.

« Un jour, toujours très affaissé, je tombai dans un sommeil qui n'était pas très profond, et fis ce rêve qui est encore frais dans mon souvenir :

« Ma sœur, qui était morte depuis plus de vingt ans, et que j'avais presque oubliée, s'approcha de mon lit et dit : « Ne « vous tourmentez pas au sujet de votre santé ; nous sommes « venus pour vous soigner ; vous avez encore beaucoup à faire « dans le monde. » Puis elle disparut et mon cerveau me sembla électrisé comme par le choc d'une batterie, mais au lieu d'être pénible, cet effet était délicieux. Le courant descendait

Digitized by Google

et était très fort dans la poitrine et les poumons. De là il se répandait jusqu'aux extrémités où il produisait une chaleur délicieuse. Je m'éveillai presque immédiatement et me trouvai très bien. Depuis je n'ai plus jamais eu d'attaque de maladie. Le fantôme de ma sœur était indistinct, mais la voix était très nette et il ne m'était encore jamais rien arrivé de semblable, et depuis rien ne se reproduisit.

« M. L. Holbrook. M. D. »

Comparez aussi ce cas avec ce que raconte le Dr Tissié de son sujet hystérique Albert. « Chaque fois, disait Albert, que je rêve que j'ai été mordu ou battu, je souffre toute la journée dans la partie attaquée [1]. »

Un exemple encore plus frappant peut être tiré de l'incident suivant dans l'histoire de la malade de Krafft-Ebing [2], Ilma S.

6 *mai* 1888. — La malade est troublée aujourd'hui. Elle se plaint à la sœur d'une forte douleur sous le sein gauche, elle croit que le professeur l'a brûlée cette nuit et demande à la sœur d'obtenir pour elle une retraite dans un couvent où elle sera à l'abri de ces attaques. Le refus de la sœur amène une crise hystéro-épileptique. (Enfin, en sommeil hypnotique), la malade donne l'explication suivante de l'origine de la douleur : « — La nuit dernière, un vieil homme s'est approché de moi, on aurait dit un prêtre, il était accompagné par une sœur de charité, sur la pèlerine de laquelle il y avait un grand B doré. Elle me fit peur. Le vieux était aimable et bienveillant. Il plongea une plume dans la poche de la sœur et il écrivit avec un W et un B sur ma peau sous le sein gauche. A un moment, il manœuvra sa plume maladroitement et fit un pâté, au milieu de la lettre. Ce pâté et le B me firent cruellement souffrir, mais je ne sentais pas le W. L'homme expliqua que le W voulait dire que j'irais à l'église de M... et me confesserais au confessionnal W.»

Après ce récit, la malade s'écria : « L'homme est encore là ; maintenant, il a des chaînes aux mains. »

1. Tissié, *les Rêves*, p. 121.
3. *Hypnotisme*, par Krafft-Ebing, traduit par Chaddock, p. 91.

Digitized by Google

Quand la malade revint à l'état normal, elle souffrait à l'endroit indiqué où il y avait des dépressions superficielles, pénétrant le corium et ressemblant à un W renversé et à un B avec un soulèvement hyperémique entre les deux. Dans cette altération spéciale neurotrophique de la peau, qui est identique avec celles que l'on a produites expérimentalement, il y a des traces d'inflammation. Le mal et le souvenir du rêve furent écartés par suggestion; mais l'auto-suggestion de se confesser à l'église de M... persista; et la malade, sans savoir pourquoi, y alla et se confessa au prêtre indiqué par le rêve.

Il est évident que nous ne devons pas nous hâter de supposer qu'un résultat qui semble produit par un rêve prouve que le personnage fantômal avait une réalité indépendante.

Nous devons cependant remarquer que cette auto-suggestion du rêve — s'il y a auto-suggestion — s'opère quelquefois avec une perfection dépassant tout ce que nous connaissons sur la suggestion hypnotique. Elle a amené non pas des meurtres imaginaires, mais la mort même. Nous avons plusieurs cas où l'annonce de la mort du dormeur faite en rêve s'est accomplie ponctuellement. Dans les *Proceedings*, vol. V, p. 291, M. Sidzwick a cité un cas semblable, où la mort n'est attribuable à aucune maladie soupçonnée. Je vais donner un cas que rend encore plus étonnant la répétition du rêve promonitoire.

« Il y a soixante ans, une Mme Carleton mourut dans le comté de Leitrim. Elle était l'intime amie de ma mère, et peu de jours après sa mort elle apparut à ma mère en rêve et lui dit que jamais plus ma mère ne la verrait en rêve sauf une fois qui aurait lieu vingt-quatre heures avant sa mort. En mars 1864, ma mère habitait avec mon beau-fils et ma fille, le Docteur et Mme Lyon, à Dalkey. Le 2 mars au soir, ma mère monta dans sa chambre très en train, riant et plaisantant avec Mme Lyon. Cette même nuit ou plutôt le matin suivant, le Dr Lyon entendant du bruit dans la chambre de ma mère réveilla Mme Lyon et l'envoya voir ce qui se passait. Elle trouva ma mère le corps à moitié sorti de son lit avec une expression d'horreur peinte sur ses traits. On la remit comme il fallait; le lendemain matin, elle paraissait en son

Digitized by Google

état ordinaire, elle déjeuna comme d'habitude, dans son lit et très gaiement. Elle pria ma fille de dire à la servante d'apporter de l'eau pour un bain qu'elle prit. Elle envoya ensuite chercher Mme Lyon et lui dit que Mme Carleton était enfin, après un intervalle de cinquante-six ans, venue lui parler de sa mort très prochaine, et qu'elle mourrait le lendemain matin à la même heure que celle où ils l'avaient trouvée comme je viens de le dire. Elle ajouta qu'elle avait par précaution pris un bain pour éviter le lavage de son corps. Elle commença alors à décliner peu à peu et mourut le matin du 4 mars à l'heure qu'elle avait dite.

« Le Docteur et Mme Lyon peuvent corroborer ce récit. Ma mère m'avait toujours dit qu'elle reverrait Mme Carleton juste avant sa mort.

« THOMAS JAMES NORRIS. »

Dalkey, Irlande,

Du Dr Lyon, 1 Tempé-Terrace, Dalkeys Co. Dublin,

30 août 1883.

« Feu Mme Dorcas Norris, dont vous me parlez dans votre lettre, m'avait dit plusieurs fois que Mme Eliza Carleton lui était apparue dans un rêve et lui avait promis de lui apparaître une dernière fois, vingt-quatre heures avant sa mort. La nuit qui précéda sa mort, ma femme vint dans sa chambre et la trouva presque insensible; le jour suivant, elle dit que l'avertissement qu'elle attendait depuis cinquante-six ans lui avait été donné et qu'elle mourrait la nuit suivante, ce qui eut lieu.

« RICHARD SIR JOHN LYON. »

Il y a trois explications possibles à ces faits :

Comme les lecteurs des *Proceedings* le savent, je suis, quant à moi, tout disposé à admettre que la défunte Mme Carleton connaissait réellement la maladie qui menaçait son amie; et que les deux rêves furent produits télépathiquement par un esprit désincarné chez un esprit incarné. Mais nous pouvons aussi supposer que le premier rêve, quoique purement acci-

Digitized by Google

dentel, fit une si profonde impression que quand il se reproduisit, aussi par hasard, il fut l'équivalent d'une auto-suggestion de mort. Ou bien nous pouvons supposer que le premier rêve fut accidentel, mais que le second fut symbolique, et produit par quelque sensation organique qui préludait à la mort imminente mais fut perceptible pendant le sommeil avant de l'être à l'état de veille.

Il y a cependant des cas où ces prédictions de mort en rêve sont faites si longtemps à l'avance et avec tant de latitude pour la date fixée pour le décès qu'il est difficile de concevoir que c'est l'auto-suggestion qui amène le résultat. Le cas suivant, par exemple, peut être une simple coïncidence, comme le suppose M. Browning; mais s'il est plus qu'une coïncidence, il est aussi probablement plus qu'une auto-suggestion.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

MOUVEMENTS SPONTANÉS D'OBJETS MATÉRIELS

PAR M. PETROVO SOLOVOVO

Le cas suivant a été publié en 1892 dans le *Rébus* par M. Pétrovo Solovovo.

« J'ai à présent 61 ans. Le phénomène inexplicable dont j'ai été témoin a eu lieu il y a quarante-cinq ans en 1846. Mon père, contrôleur à la Cour de l'Échiquier de Tver, habitait chez un marchand du nom de Nazaroff, au coin de la rue Semionovs Raia à Tver; cette maison était en pierre, avait deux étages; l'étage supérieur était occupé par la famille Nazaroff, tandis que mon père et ma famille occupaient l'étage inférieur : il n'y avait pas d'autre habitant dans la maison... Notre famille se composait de mon père, ma mère, deux sœurs de mon père, dont l'une était une veuve, et l'autre une vieille demoiselle, et de moi-même, alors âgé de 15 ans et élève de la 5e classe du collège de Tver. Au service des Nazaroff, il y avait une cuisinière, une femme de chambre et un cocher qui était aussi chargé de nettoyer la cour (dvornik). Nous, nous avions aussi une cuisinière et une femme de chambre. Comme la famille des Nazaroff menait une vie très modeste et patriarcale, nous avions l'habitude, aussitôt que mon père avait quitté la maison, après 6 heures du soir, pour se rendre à son service, de fermer à clef la porte de la cour et de donner la clef au dvornik. Il y avait dans la chambre de celui-ci une sonnette que du dehors on faisait sonner pour se faire ouvrir la porte... Mon père avait l'habitude d'acheter chaque année, en janvier et février, du bois à brûler pour

Digitized by Google

toute l'année et, avec la permission du propriétaire, on en mettait une partie sous la porte cochère le long du mur du magasin à grain. Il devait y avoir là environ trois ou quatre *sajènes*[1]. Les bûches étaient assez grosses et ne pesaient pas moins de 7 livres chacune.

Je vais maintenant décrire le phénomène même : il est resté fortement gravé dans ma mémoire, bien que datant d'environ un demi-siècle. Dans la première moitié d'octobre, je crois, mon père s'était rendu comme d'habitude à 7 heures du soir à la Cour de l'Échiquier, où il restait jusqu'à 11 heures et quelquefois même minuit. Ma mère et mes tantes travaillaient et je me mettais à préparer mes devoirs pour le lendemain ; vers 10 heures, notre femme de chambre Marthe entra dans la chambre où se tenaient mes tantes et dit : « Qu'est-ce qui se passe donc dans la cour ? On est en train de voler du bois ; j'ai entendu plusieurs bûches tomber. » J'étais un garçon assez hardi ; j'étais fatigué d'être assis et de travailler. Je profitai bien vite de l'occasion pour demander à Marthe d'apporter une bougie, car la nuit était noire et il faisait tout à fait sombre sous la porte cochère. Ma mère et mes tantes nous suivirent. Quant nous fûmes dans la cour, j'entendis une bûche tomber de la pile et deux minutes après une autre, je voulus m'approcher avec la bougie, mais ma mère m'en empêcha. On envoya réveiller Nicolas, le dvornik ; il arriva, alluma une lanterne, et en entendant le bruit que faisaient les bûches en tombant, il se mit à faire le signe de la croix. J'ai oublié de dire que la cour était pavée en pierre... Le dvornik affirma qu'il avait fermé à clef la porte sitôt après le départ de mon père et nous montra la clef ; nous constatâmes que la porte du fond qui conduisait au jardin avait aussi été bien fermée à clef, que par conséquent personne n'avait pu entrer dans la cour ; les Nazaroff, en nous entendant parler dans la cour, arrivèrent aussi, de sorte que nous étions douze. On apporta trois chandelles et une lanterne qui éclairaient suffisamment les bûches et tout le passage de la porte cochère et voici ce que nous vîmes tous : du

1. Mesure de 7 pieds anglais.

Digitized by Google

milieu de la pile (non pas du sommet), une bûche s'échappait et tombait sur le sol à une distance de 3 *arschin*. Toutes les personnes présentes, très effrayées, se serraient les unes contre les autres; ce fut moi le plus courageux et je persuadai au dvornik de s'approcher avec moi des bûches, lui avec une lanterne et moi avec une bougie. Je supposais qu'un chat s'était glissé entre les bûches et le mur et j'essayai d'introduire ma main dans cet espace, mais ce n'était pas possible; les bûches touchaient tout à fait au mur. Pendant ce temps les bûches s'envolaient à intervalles de temps rapprochés. Ce bombardement dura environ quarante minutes; il y eut en tout 27 bûches jetées à terre, et, une chose bien remarquable, c'est que les espaces vides qui restaient après qu'une bûche s'était échappée, n'étaient pas remplis par d'autres bûches, et nous ne vîmes aucun mouvement des bûches supérieures qui auraient pu descendre, et cependant le lendemain matin on trouva la pile compacte, sans un vide. Le dvornik ramassa les bûches qui avaient été jetées à terre et les plaça le long d'un autre mur ; ce n'était pas d'un seul endroit, mais de plusieurs qu'elles s'étaient échappées, toujours du milieu de la pile et non pas du haut, ni des côtés ; le matin, en allant à mon école, je rencontrai le dvornik et lui demandai d'essayer d'enlever une bûche du milieu de la pile. Nicolas, un homme robuste d'environ 30 ans, fut incapable d'en ôter une seule en dépit de tous ses efforts. Bien entendu, tous mes parents, aussi bien que les propriétaires de la maison attribuèrent le tout au *Domovoi* (Esprit de la maison) et à ses tours.

Aucun des autres témoins n'est plus en vie à présent, même Nathalie, petite-fille de Nazaroff, qui était plus jeune que moi et qui est morte à 17 ans.

Je n'aurais absolument aucune raison d'inventer une pareille histoire; il me semble qu'on peut me croire en pensant que j'ai 60 ans et que j'ai servi trois empereurs pendant quarante ans au Ministère de l'Instruction publique.

IVAN KOUPREYANOFF,
Ancien Inspecteur de l'École de district à Tver,
appartenant à la noblesse de Tver.

Digitized by Google

UN TRUC DÉVOILÉ

La lettre suivante du maire de Crewe au professeur Lodge est intéressante comme description de la façon ingénieuse dont un truc ingénieux peut être découvert. Les noms des auteurs du tour ont été changés.

Winterley house, près de Crewe, 14 mars 1899.

CHER PROFESSEUR LODGE,

Je trouve aujourd'hui quelque consolation dans le proverbe : « Il n'y a que les sots qui ne changent jamais d'idée. » Je vous écrivais le 10 que je croyais réels les phénomènes de transmission de pensée obtenus par les frères Jones; aujourd'hui je vous écris pour vous dire que je suis tout à fait convaincu qu'ils sont le résultat d'un truc.

Je sais que vous auriez été très heureux si j'avais pu vous raconter des phénomènes authentiques, mais je crois que vous le serez un peu de voir comment ils peuvent être imités par d'habiles faiseurs. Voici le *modus operandi* des frères Jones en public. Un des frères (A) a les yeux bandés, tandis que l'autre (B) se promène au milieu des spectateurs. Je présente à B..., par exemple, un livre contenant les règlements du Cercle de pêcheurs à la ligne Isaac Walton à Crewe, dont le siège est à Albert-Hotel. Une rapide conversation du genre de celle-ci s'engage :

« B... — Qu'est-ce que je regarde, maintenant?

A... — Un livre.

B... — De quelle couleur est-il?

A... — Bleu.

B... — De quoi parle-t-il?

Digitized by Google

A... — D'un cercle.

B... — Où se trouve-t-il, ce cercle?

A... — A Albert-Hotel. »

Et ainsi de suite, dans tout le cirque, en prenant trente ou quarante objets différents, pièces de monnaie, montres, chapeaux, livres, cannes, pipes, etc. Les réponses sont quelquefois un peu vagues, mais jamais inexactes. Vous soupçonneriez qu'il y a un code verbal, bien que vous compreniez difficilement comment un code peut donner « livres, bleu, cercle, Albert-Hotel » ; vos soupçons sont cependant bientôt ébranlés : B... annonce que A..., tout en ayant les yeux bandés, écrira sur un tableau noir l'heure d'une montre, le numéro d'un billet de banque ou d'un chèque « sans que je dise un mot ou fasse un mouvement ». — Vous tendez votre montre à B..., en ayant eu la précaution de changer un peu l'heure, de façon qu'il ne puisse y avoir divination. B... se tient comme une statue à un bout de la salle et, la montre dans la main, regarde, avec un froncement de sourcils, A... qui écrit lentement l'heure exacte indiquée par la montre (par exemple 3 h. 48). Si vous avez cru à un code verbal, voilà la preuve que vous vous êtes trompés. B... se tient près de vous, à dix *yards* au moins de A..., et vous êtes tout à fait certain que B... ne parle ni ne remue : c'est ainsi que j'étais devenu un croyant.

Voilà ce que j'avais vu au Cirque. J'invitai ces messieurs chez le Dr Wilson; ils acceptèrent et donnèrent la représentation que je vous ai décrite dans ma précédente lettre. Mais ils ne firent pas l'expérience du tableau noir. Je savais donc bien naturellement qu'il n'y avait pas là de preuve définitive, mais je trouvai la valeur des phénomènes suffisante pour vous demander de venir vous-même faire une expérience, ou d'être présent quand j'en ferais une. Les frères Jones consentirent à une épreuve et me firent croire qn'ils accepteraient mes conditions. Hier soir la séance a eu lieu chez moi; il y avait, avec le propriétaire du cirque, quatre de mes amis (deux docteurs, un avocat et un pasteur) et un reporter (qui arriva plus tard) pour prendre des notes.

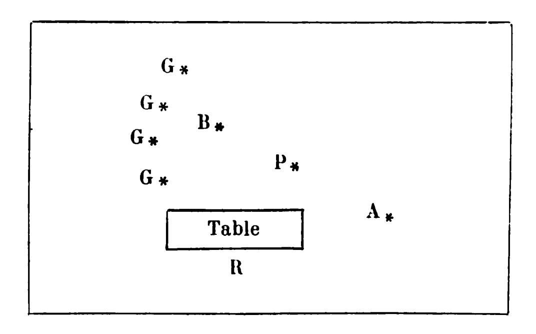
Je plaçai A... derrière un large écran; je donnai à B... une

Digitized by Google

médaille frappée en mémoire du mariage du duc d'York. Je demandai que A... la décrivît sans que B... prononçât un mot. Ils firent tous deux des objections : ils dirent que A... pouvait mieux donner la description en répondant à des questions. J'offris alors de poser à A... des questions que B... écrirait. Mais à *cela* aussi on fit des objections : il fallait que B... parlât. Ainsi l'épreuve était finie avant d'avoir commencé. Je me décidai pourtant à les laisser continuer pour voir si je découvrirais leurs méthodes, que je soupçonnais maintenant d'être frauduleuses.

Leurs tours habituels continuèrent donc; des objets furent donnés à B..., et à A... qui était assis derrière l'écran, les décrivait, répondant aux questions de B... avec son exactitude et sa rapidité habituelles.

Alors un de mes hôtes propose que A... donne le numéro d'un chèque sans qu'un mot soit prononcé comme au cirque, et A... accepte. Pendant la conversation, A... était sorti de derrière l'écran, et quand je proposai qu'il retournât à sa place

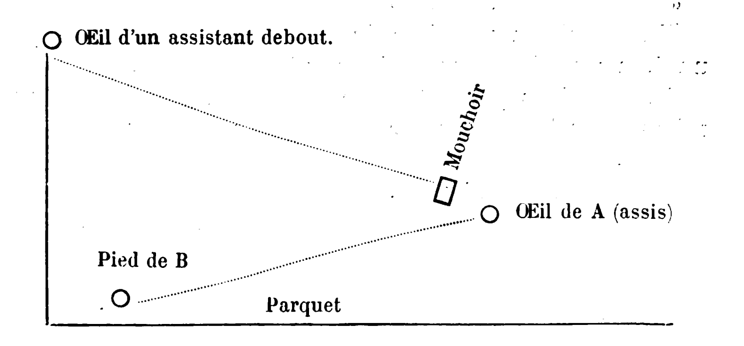


pour de nouvelles expériences, il dit qu'il préférait avoir les yeux bandés. J'insistai poliment, mais il s'entêta (soupçon n° 1). Je lui bandai les yeux, mais sous prétexte que le mouchoir ne le serrait pas assez, il l'ôta et l'attacha lui-même (soupçon n° 2). A... et B... maintenant sont assis sur des chaises à une distance l'un de l'autre d'environ huit pieds et en face l'un de l'autre. Mes hôtes se trouvent derrière B... et l'un d'eux lui tend un chèque. Comme pas un mot ne doit être prononcé,

Digitized by Google

je sais que je n'ai qu'à empêcher la communication par les yeux. Aussi, à ce moment, je me place sur la ligne qui va de A... à B... Le croquis ci-contre indique grossièrement nos positions. P..., est moi, B..., le reporter et G..., les hôtes.

Le premier numéro du chèque ne fut pas donné exactement. Le second fut exact. J'avais B... en face de moi; je me retournai et vis que A... appuyait sa tête sur sa main sur *un côté* de la chaise, de sorte que, sauf le bandeau, il aurait pu voir au delà de ma place. Je me plaçai sur cette nouvelle direction : le numéro fut encore inexact. Alors, comme s'il faisait un effort mental effroyable, A... se jeta sur le parquet, et sa tête se trouva à ce moment sous le coin de la table. Un numéro fut donné exactement. A en juger par la seule ligne possible pour le regard, la communication avait lieu évidemment près du sol. Je regardai donc par terre, et là, le secret me fut révélé! B... *faisait des signes avec son orteil droit.* C'est très facile : appuyez votre pied fortement sur le sol, et laissant en contact avec celui-ci la partie antéro-inférieure du pied, essayez de soulever légèrement votre orteil. Le résultat est un léger mouvement du soulier que des yeux perçants peuvent découvrir, même à 20 yards. Mais, dites-vous, A... avait les yeux bandés! oui, il ne pouvait voir les spectateurs, mais il pouvait voir le pied de B... sous son bandeau. La figure ci-dessous montrera ce que je veux dire.



Depuis j'ai essayé, et trouvé très facile de me mettre un mouchoir sur les yeux, de manière à voir une grande partie

Digitized by Google

du parquet. Aujourd'hui, j'ai donné, avec l'aide de mon ami le Dr Wilson, une séance de lecture de pensée, qui a bien mystifié le petit cercle de personnes que j'avais invitées. Ainsi s'explique facilement le truc des frères Jones pour la lecture de pensée sans paroles, ni mouvements. Mais vous pourrez me demander l'explication de la première partie du programme des frères Jones. Voici mes conclusions : 1° le succès dépendait absolument des paroles de B... ; 2° les questions de B... étaient très variées comme mots, comme intonation ; 3° un code est probablement la seule explication ; 4° ce code est *remarquablement* habile, et doit avoir demandé des années d'études et de pratique.

Comme exemple de ce qu'il pourrait être, voici l'exemple que je donnerai. Un acte signé William Perrin était donné à B... Une question expliquait aussitôt que le nom de baptême était William : *What is the name of the gentleman pertains to?* (quel est le nom du monsieur à qui cela appartient?) demandait B... Puis une seconde question était faite, que je ne me rappelle pas, et la réponse « Perrin » venait aussitôt. Si le reporter qui prenait les notes était venu plus tôt, j'aurais pu vous donner des indications plus complètes. Ainsi les questions :

« Dites. Pouvez-vous me dire de quel pays cela vient? »

« De quel pays la banque? »

« Dans quel pays vit-il? »

(En anglais la première de ces phrases commence par un S, la seconde par un W, la troisième par un I).

Ces questions peuvent par les premières lettres des premiers mots indiquer pour les réponses *Scotland, Wales, Ireland.*

Très sincèrement à vous,

CHARLES H. PEDLEY.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

UNE SÉANCE MÉMORABLE

On comprendra que dans le cas très curieux et très intéressant qui va suivre, nous ne donnions pas les noms en toutes lettres et que nous évitions toute désignation qui pourrait faire reconnaître les personnes en cause, car, en raison de leur qualité d'officiers de l'armée active, elles pourraient en éprouver du désagrément. Nous reproduisons ce cas d'après *Light*, sans aller directement aux informations, mais nous savons que chez le général X... avaient fréquemment lieu des séances, et nous devons croire exact le récit qui suit.

Pendant l'année 1895, mon mari, le général X..., était en garnison à T...

Nous résolûmes, pour nous distraire un peu, d'essayer quelques séances avec l'aide de plusieurs officiers et de deux dames.

Nous savions à peine comment nous y prendre, quoique, grâce à un étrange concours de circonstances, tous nous connussions bien le magnétisme.

Trois de ces messieurs, sous mon influence, étaient devenus des médiums. Le capitaine T..., officier d'artillerie, obtenait les plus merveilleuses manifestations physiques. Tous nous devînmes bientôt de sérieux investigateurs, et, durant dix-neuf séances, nous fûmes les heureux témoins de grands phénomènes spiritiques.

En octobre 1885, le général X..., sur sa demande, fut appelé à A... Nous fûmes pendant quelques jours plongés dans les désordres et les ennuis du déménagement et des emballages. Mon mari voyant toutes ses affaires sens dessus

Digitized by Google

dessous, alla chercher dans une garde-robe une place sûre et commode. Ce meuble étant le dernier qu'on dût emballer, il crut pouvoir y déposer un *vieux portefeuille vert*, qui contenait des actions pour une forte somme, et aussi 6 000 francs en billets de banque, mis de côté pour les dépenses du voyage.

Malheureusement, ayant une clef de ma garde-robe, il oublia complètement de me dire qu'il y avait mis le portefeuille et il crut, en le cachant derrière une pile de jupons, qu'il avait pris toutes les précautions nécessaires.

Deux ou trois jours après, voulant régler quelques notes, il alla chercher dans la garde-robe et n'y trouva ni le portefeuille, ni son contenu.

Une grande agitation suivit cette découverte. Nous fîmes venir un officier de police. On chercha dans toute la maison et tous ceux qui l'habitaient devinrent bientôt nerveux et tout à fait malheureux.

On ne trouva rien, et, les recherches restant toujours sans résultat, le général X... eut l'idée de proposer d'avoir une séance à ce sujet.

Notre maison étant sans meubles, nous demandâmes au major H... et à sa femme (qui devaient plus tard nous suivre à Alger) d'être assez bons pour nous prêter leur appartement. Tous les deux étaient membres de notre groupe ; malheureusement trois autres investigateurs étaient absents, et ce ne fut qu'une bien petite réunion qui s'assembla le soir même dans le salon de Mme H... Les membres présents étaient le général X..., moi-même, le major et Mme H..., le capitaine T... (médium), le sous-lieutenant Georges L..., et un second et très important médium, mon ancienne femme de chambre Augustine.

L'histoire de ce médium est la suivante. Pendant quatre ans elle était demeurée à mon service. Ce fut par hasard que je découvris sa merveilleuse puissance magnétique et médiumnique ; mais mon docteur me conseilla de la renvoyer, car sa présence chez moi m'enlevait toute ma force. Ayant entendu parler de la perte que nous avions faite (et sachant que trois membres étaient absents), elle offrit mo-

Digitized by Google

destement de se joindre à nous, et nous fûmes très heureux d'accepter.

La séance commença vers 8 heures et demie. Nous nous assîmes tous autour d'une grande table ronde, et, les lumières éteintes, nous unîmes les mains en silence. Après quelques minutes, le plancher commença à trembler et à se mouvoir comme s'il y avait eu un tremblement de terre. La table se balançait violemment de côté et d'autre, puis se mit à taper.

Mon mari demanda : « Qui est là? »

La réponse qui suivit fut la suivante :

— Le guide de Mme la Générale.

— Voulez-vous nous aider?

— Oui. Que voulez-vous?

— Nous voulons savoir si nous retrouverons notre portefeuille?

— Il n'est pas perdu.

— Qu'est-il devenu?

— Pris, volé!

— Par qui?

— Trois coupables; femme de chambre, cocher, ouvrière.

— Comment ont-ils fait cela?

— Avant-hier, Madame dit à sa femme de chambre de mettre quelques mouchoirs dans sa garde-robe. Madame s'habillait, mais la porte de la garde-robe cachait la femme. Elle *le* trouva, le glissa sous son tablier et courut à la lingerie, ou l'ouvrière raccommodait du linge. Toutes deux s'entendirent. En retournant chez elle dans la soirée, l'ouvrière l'emporta avec elle et le confia à son amant.

— Comment le cocher s'est-il mêlé à cela?

— Votre femme de chambre, une veuve avec quatre enfants et de dix ans plus âgée que Louis, le poursuivait de son amour. Ils sont fiancés. Elle pensa que l'argent enlèverait quelques années, et que le vol le lierait à elle. De sorte qu'elle lui dit tout et en fit son complice.

« Dites-leur que vous savez tout : mettez-les à la porte.

— Bien! Mais comment rentrerons-nous en possession de l'argent?

— *Ce soir! ce soir!* Louis, le soldat,— cocher,— se souvient

Digitized by Google

de ce que l'officier de police a dit à haute voix, « que là où un civil peut s'en tirer avec cinq ans de travaux forcés, un pauvre soldat en a pour dix ans ». Oh! oh!

« Les coupables sont à couteaux tirés maintenant. »

Ici le capitaine T... se leva d'un bond et cria d'une voix forte : « Arrêtez! arrêtez! *Je les vois!* »

Tous nous demandâmes : « Où? Qui? »

La table frappa : « Laissez-le parler. »

Le capitaine continua avec agitation : « Je voix la chambre à coucher de Madame la Générale. Elle est brillamment éclairée. Trois personnes s'y trouvent, deux femmes et un homme. Ils cherchent dans toute la chambre. Ils se querellent. Ils sont très en colère. Oh! ils *l*'ont avec eux. L'homme a peur. Que font-ils? Oh! ils tournent les draps et les couvertures du lit sens dessus dessous. Maintenant ils les remettent en place de nouveau. A présent ils vont vers les croisées qui sont près de la garde-robe. »

Augustine, excitée : « Je vois cela! Je vois la chambre de Madame! Oh! mais vous vous trompez, Monsieur! Il y a quatre personnes dans la chambre, deux hommes et deux femmes.

« Sortez! sortez! Que faites-vous dans la chambre de Madame?

« Oh! regardez! Ils ont apporté du cabinet de toilette de Monsieur une de ces chaises autrichiennes en jonc noir! Et ils la traînent devant la garde-robe! Que vont-ils mettre sur le haut de la garde-robe. Otez cette chaise! »

La table répond : « Ils veulent *le* mettre dans un endroit où vous puissiez le trouver. Ils savent que vous êtes nos amis! Ils savent que vous nous consultez! Sans doute ils savent tout au sujet de vos séances. »

Le capitaine T... d'un air effaré : « Laissez-moi atteindre les misérables. Je les frapperai. »

Ici le vaillant capitaine saisit un bâton déposé près de lui, et, s'appuyant sur la table, le brandit en l'air d'un air sauvage. (Les autres membres, allumant subrepticement des allumettes, l'observaient en silence.)

Le capitaine : « Oh! ils quittent la chambre! »

Digitized by Google

Augustine : « Oh ! ils sortent à la file l'un de l'autre par la petite porte qui donne dans le cabinet de toilette de Monsieur. Tout est noir ; nous ne pouvons plus rien voir. »

La table : « N'ayez pas peur. C'est sur la tablette du haut de l'armoire. »

Le général : « Quelle armoire? »

La table : « Allez à la maison. »

Tous les membres : « Oui. Allons tous avec vous, partons ! »

La table : « Non ! Le général et Madame seulement : personne autre. Vous pourrez tous y aller demain matin d'aussi bonne heure que vous voudrez. Laissez Monsieur et Madame partir vite. La femme de chambre les rencontrera et leur demandera des nouvelles. Dites : « Tout va bien, mais on ne saura rien avant demain ». Alors fermez vos portes à clé et cherchez-*le*. »

— « Où ?

« — Il est sur la planche du haut de l'armoire. Bonne nuit ! Bonne nuit ! »

Alors la table se souleva presque jusqu'au plafond, descendit doucement, s'inclina devant chaque membre séparément, et redevint après cela un vulgaire meuble, simple, solide et stupide. Nous eûmes beau insister, il fut impossible d'obtenir un seul mot de plus. Nous retournâmes à la maison très nerveux et enfiévrés. Aussitôt que nous fûmes seuls (les portes bien fermées à clé et au verrou), nous examinâmes le lit. Oui ; il semblait un peu en désordre et comme si des doigts étrangers avaient osé y toucher ; mais outre la garde-robe, au lieu d'une des jolies chaises blanches vénitiennes qui faisaient partie du mobilier de ma chambre, il y avait là, oubliée, l'identique chaise autrichienne en jonc noir que les deux médiums avaient vue pendant la séance.

Je sautai dessus. Rien sur le haut de la garde-robe ; rien dans la garde-robe ! rien dedans, ni sur le lit ! Un peu effrayés, nous aussi nous sortîmes, l'un suivant l'autre, par la petite porte qui ouvrait dans le cabinet de toilette de mon mari, et *là une chaise manquait*. Dans ce cabinet de toilette se trouvait une grande armoire incrustée dans le mur selon

Digitized by Google

la mode du XVIIIe siècle; mon mari gardait là ses chapeaux, ses gants, ses cravates et ses mouchoirs. La police l'avait fouillée de fond en comble, et en sortant, quelques heures avant, le général y avait pris des gants et un mouchoir.

Je m'élançai sur cette armoire, ouvris toute grande la massive porte, et là, sur la planche du haut, reposant sur un lit de cravates, était l'objet de nos recherches.

Nous l'ouvrîmes. Rien n'en avait été enlevé, non rien, pas même les 6000 francs, dont l'identité n'aurait jamais pu être reconnue, car ils étaient en billets de banque, et il va sans dire que nous ne savions pas le numéro des billets.

J'ai à dessein abrégé le récit de cette mémorable séance, les deux exemples de vision clairvoyante en étant naturellement le fait le plus intéressant.

La Générale X...

Digitized by Google

A PROPOS DES TROIS CAS DE PRÉMONITION

DE M. E. DESBEAUX

Jonzac, le 24 mai 1899.

MON CHER CONFRÈRE,

Je viens de lire avec un vif intérêt les « trois cas de prémonition » d'E. Desbeaux. Ils me remettent en mémoire un fait dont je demeurai longtemps impressionné, et qui contribua, je pense, à orienter ma curiosité du côté du problème psychique.

En 1879 — sauf erreur — j'étais étudiant en médecine, à Lille, et angoissé par la perspective d'une fin de mois particulièrement désargentée.

Dans cette pénible occurrence, je fis appel, n'étant point d'humeur à solliciter les vivants, à un mien et très cher parent, décédé depuis quelques mois, et le suppliai de me suggérer un moyen... honorable, par lequel je pusse me tirer de peine.

Ma requête une fois formulée, je me mis à vaquer par les rues, dans l'espoir, combien juvénile, de trouver aussitôt... le moyen. Or, celui-ci ne tarda pas à s'offrir sous les espèces d'un billet de loterie, derrière une vitrine de coiffeur. Ma confiance était telle qu'elle m'entraîna à mettre, pour l'achat de deux billets, ma bourse tout à fait à sec. Dans la huitaine qui s'écoula jusqu'au jour du tirage, je gardai et sentis croître en moi l'intime conviction que le gros lot, *une* douzaine de couverts en argent, m'était réservé. Le jour venu, je me rendis au lieu où se tirait la loterie, avec la pleine et joyeuse

Digitized by Google

assurance d'en rapporter cette aubaine. Et avant que le numéro gagnant eût fini d'être proclamé, j'avais déjà fait le quart du chemin qui me séparait de *mes* douze couverts. Car, ainsi que je m'y attendais formellement, ce fut à moi que le gros lot échut.

J'ai souvent retourné dans ma tête cette petite histoire véridique de point en point ; j'ai cherché à en dégager une conclusion. Celle à quoi je m'attachai d'abord, c'est, vous le devinez, celle dont un bon cœur, longtemps bercé de la « vieille chanson », s'accommode le mieux. L'intervention personnelle et décisive de mon cher mort me parut on ne peut plus manifeste. Aujourd'hui, je me demande si l'ardente foi dans laquelle je m'entretins huit jours durant, ne fut pas de celles qui soulèvent des montagnes, et si ce n'est pas cette foi même, et elle toute seule, qui, par quelque action, dont l'analogue n'est peut-être pas impossible à trouver dans la phénoménologie psychique, poussa, dans mon cas, la roue de la fortune, et qui, dans les trois cas de M. E. Desbeaux, poussa la bille.

Aux quatre hypothèses énumérées par ce dernier, j'inclinerais à en joindre une cinquième, l'hypothèse de la foi motrice, qui vaut peut-être, sinon la préférence, au moins un instant d'examen.

Veuillez, je vous prie, agréer, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments très distingués.

Dr Emery-Desbrousses.

Voici, d'autre part, ce que nous écrit notre collaborateur et ami M. Marcel Mangin :

Mon cher ami,

A propos des trois cas de prémonition d'E. Desbeaux, ne pourrait-on pas proposer une cinquième hypothèse et supposer que la cause réside dans un phénomène d'extériorisation de force psychique? Nous savons que la force psychique de Home, celle d'Eusapia et de bien d'autres personnes, met en mouvement des objets d'un poids parfois considérable :

Digitized by Google

pourquoi n'émanerait-il pas de M. Desbeaux une force capable d'agir sur la petite boule du jeu de roulette ?

De tous les mystères des phénomènes psychiques, c'est certainement la prévision de l'avenir qui bouleverse le plus nos idées. Prévoir ce qui dépend de déterminations humaines, ainsi que pourrait le prévoir un génie tacticien, ne nous paraît pas surnaturel, et certaines prophéties politiques ou sociales sont admissibles ; mais déterminer exactement la place qu'occupera à tel moment un bouchon ballotté par les flots de la mer, ou encore le numéro de la roulette sur lequel s'arrêtera la bille, est une chose que nous ne pouvons concevoir et, pour ma part, je préférerais l'hypothèse d'une force extériorisée qui, favorisée par l'état psychique dans lequel se trouvait M. Desbeaux, a pu, à l'insu de celui-ci, agir sur la bille et la faire s'arrêter sur le numéro pensé.

MARCEL MANGIN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

L'âme est immortelle, par GABRIEL DELANNE. Un vol. de 470 pages (3 fr. 50). Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

« Les conceptions sur la nature de l'âme humaine, dit « M. Delanne, ont évolué, au cours des âges, depuis la maté- « rialité la plus grossière jusqu'à le spiritualité absolue. Les « travaux des philosophes, aussi bien que les enseignements « religieux, nous ont habitués à considérer l'âme comme une « pure essence, une flamme immatérielle. Ces vues si diffé- « rentes tiennent à la manière dont on envisage l'âme. Si on « l'étudie objectivement, en dehors de l'organisme humain, « pendant les apparitions, elle paraît parfois aussi matérielle « que le corps physique. Si on l'observe en soi, il semble « que sa seule caractéristique soit la pensée. Toutes les « observations de la première catégorie ont été reléguées « parmi les superstitions populaires et l'idée d'une âme sans « corps a prévalu. Dans ces conditions, il devenait impos- « sible de comprendre par quel procédé cette entité pouvait « agir sur la matière du corps ou en recevoir des impressions. « Comment imaginer qu'une substance sans étendue, et par « conséquent hors de l'étendue, puisse agir sur l'étendue, « c'est-à-dire sur des corps matériels?

« En même temps que sa spiritualité, on nous enseigne « l'immortalité de l'âme. Comment s'expliquer que cette « âme conserve des souvenirs? Ici-bas, nous avons un corps « défini par la forme de notre enveloppe physique, un cer- « veau qui paraît enregistrer les archives de notre vie men- « tale; mais quand ce corps meurt, quand ce substratum « physique est détruit, que deviendront les souvenirs de « notre existence actuelle, où donc se localiseront les acqui- « sitions de notre activité psychique sans lesquelles il n'est

Digitized by Google

« pas de vie intellectuelle possible? L'âme est-elle destinée
« à se fondre dans l'erracité, à s'évanouir dans son grand
« Tout, en perdant sa personnalité?

« Ces conséquences sont rigoureuses, car l'âme ne saurait
« subsister dans l'espace sans une forme qui l'individualise.
« Une goutte d'eau dans l'océan est indiscernable de ses
« voisines, elle ne se différencie des autres parties du liquide
« que si elle est contenue dans quelque chose qui la déli-
« mite, ou si, isolée, elle prend la forme sphérique, sans quoi
« elle se perd dans la masse, et n'a plus d'existence distincte.

« Le spiritisme nous fait constater que l'âme est toujours
« inséparable d'une certaine substantialité matérielle; mais
« affectant une modalité spéciale, infiniment raréfiée, dont
« nous chercherons à définir l'état physique. Cette matière
« possède des formes variables d'après le degré d'évolution
« de l'esprit, et suivant qu'il habite sur la terre ou dans
« l'espace. *Le cas le plus général est que l'âme conserve*, après
« la mort, le type qu'avait le corps physique ici-bas. Cet être
« invisible et impondérable peut parfois, dans des circon-
« stances déterminées, revêtir un caractère suffisant d'objec-
« tivité pour affecter les sens et impressionner la plaque
« photographique, laissant ainsi des traces durables de son
« action, ce qui met hors de cause toute tentative d'expli-
« cation de ce phénomène par l'illusion ou l'hallucination.

« Notre but, dans ce volume, est de présenter quelques-
« unes des preuves que l'on possède actuellement de l'exis-
« tence de cette enveloppe, à laquelle on a donné le nom de
« Périsprit (de *peri*, autour, *spiritus*, l'esprit).

« Pour cette démonstration nous ferons appel, non seule-
« ment aux spirites proprement dits, mais aussi aux magné-
« tiseurs spiritualistes et aux savants indépendants qui ont
« commencé à explorer ce domaine nouveau; en même
« temps, il nous sera possible de constater que la corporéité
« de l'âme n'est pas une idée neuve, qu'elle a eu des parti-
« sans nombreux depuis que l'humanité se préoccupe de la
« nature du principe pensant. »

Évolution de l'âme et de la société, par Felipe Senil-

Digitized by Google

LOSA (traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot). 1 vol. 3 fr. 50. Chamuel, éditeur.

M. FELIPPE SENILLOSA a réussi à condenser dans ce petit volume un attachant résumé des principales questions qui se rattachent aux sciences psychiques. Après en avoir montré les lointaines origines dès les débuts de l'histoire, et suivi le lent et irrégulier développement à travers les âges, il explique où elles en sont aujourd'hui, depuis que des savants de valeur ont appliqué à ces recherches les procédés précis de la méthode expérimentale.

Il fait voir que les déductions qu'il est légitime de tirer des découvertes déjà faites, loin d'être en contradiction, comme on l'a prétendu avec la logique et la raison, peuvent servir de base à une doctrine philosophique très cohérente et très solide. Cette doctrine est fort incomplète encore. C'est à l'expérience à fournir les matériaux nécessaires pour la parachever. Il ne s'agit pas d'abandonner le principe fondamental de l'école positiviste, que rien ne doit être admis qui ne soit démontré expérimentalement. Il s'agit de trouver un mode d'expérimentation qui permette d'étudier, avec les ressources que nous offre la matière, ce principe immatériel, ce potentiel spécial et indestructible, qu'on est convenu de désigner sous le nom d'âme.

Le problème se trouve ainsi clairement, on peut dire carrément posé. M. FELIPE SENILLOSA a tiré de ce point de vue, et de la discussion des expériences les plus caractéristiques sur lesquelles il s'appuie, des développements intéressants.

Une Échappée sur l'Infini, par ED. GRIMARD, 1 vol. de 417 pages, 3 fr. 50. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

L'auteur, ED. GRIMARD, n'est pas un inconnu. Autrefois rédacteur scientifique de la *Revue des Deux Mondes*, il a publié depuis chez Hetzel, la *Plante*, la *Goutte de sève*, le *Jardin d'Acclimatation*, l'*Enfant* et écrit encore, chez le même éditeur, dans son *Magasin d'éducation*.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Digitized by Google

DOCUMENTS ORIGINAUX

DOUBLE APPARITION

OU

HALLUCINATION QUELQUE TEMPS AVANT LA MORT

Récit fait par Mlle N. Aster à son frère E. A.

Voici ce que m'a raconté notre voisine Mme Macris, lorsque je suis allée la voir après la mort de son mari :

« Trois semaines ou un mois environ avant la maladie de mon mari (une pneumonie infectieuse qui l'a enlevé en quelques jours), mon mari se reposait sur un canapé, en fumant son cigare ; il ne dormait pas, comme il me l'a assuré, lorsqu'il vit tout à coup, à l'angle supérieur de la pièce où il se trouvait, l'image ou l'apparition d'un de ses frères mort depuis quelques années.

« Inquiet de cette vision, il ferma les yeux un instant, pour voir si la vision disparaîtrait, et, en les ouvrant de nouveau, il vit un autre de ses frères également décédé. Tout à fait troublé il se leva immédiatement pour venir me raconter la chose. Je tâchai de le rassurer en lui disant qu'il ne s'agissait probablement que d'un rêve, mais il affirmait avec énergie n'avoir pas dormi. Pour moi, je n'ai pas attaché, sur le moment, à ce fait une grande importance. »

Certifié conforme à ce qui m'a été raconté par Mme Macris.

N. A.

Marseille, 25 avril 1896.



Mlle N. A... est une personne d'âge mûr, austère et incapable d'inventer des histoires. Sa visite à Mme Macris avait eu lieu quelques mois avant son récit. J'ai écrit à Mme Macris alors en Grèce (son pays et celui de son mari qui était Grec aussi, mais avait habité Marseille, où il était armateur), lui rappelant le fait sommairement en lui en signalant l'intérêt pour moi et en la priant de vouloir bien préciser sur le point de savoir si son mari était malade au moment des visions et s'il était bien éveillé.

Monsieur,

Je suis en possession de votre lettre de la semaine passée et je vous donne volontiers les informations demandées au sujet des visions que mon mari a eues.

C'était à peu près cinq à six mois avant sa mort; il était d'une santé parfaite, quand un jour, après dîner, il est allé se reposer dans le grand salon; il s'était allongé sur le canapé, la cigarette à la main. Je ne peux pas vous dire s'il dormait ou non au moment où il a eu la vision; d'après ce qu'il m'avait raconté, il a vu apparaître l'un de ses frères mort depuis vingt ans, et quand il voulut se rassurer et mieux le voir, il disparut; il se remit dans la même position pour voir s'il ne paraîtrait pas de nouveau; mais c'est un autre frère, mort depuis douze ans, qu'il vit à cette même place. Cela lui a fait une impression très profonde; il se leva, vint me le raconter et m'assurer qu'il n'était pas endormi, car sa cigarette était encore allumée.

Il n'a jamais eu aucune vision dans sa vie.

Agréez, Monsieur, ma parfaite considération.

E. Macris.

Pirée, 15-27 avril 1896.

Mme Macris est une personne sérieuse, plutôt triste, sortant peu et se consacrant à son intérieur. Elle ne croit pas au spiritisme, dont elle se moque volontiers.

Il y a divergence dans les deux récits au sujet du temps écoulé depuis les visions jusqu'à la mort du percipient. Ma

sœur interrogée sur ce point déclare ne rien pouvoir affirmer positivement et croit ne pouvoir être sûre de sa mémoire sur ce détail. Le détail de la cigarette au lieu du cigare, qui n'a d'importance que par le fait qu'il confirme l'état de veille, n'est pas non plus rappelé avec assez de précision pour pouvoir être affirmé. Une nouvelle lettre adressée à Mme Macris pour avoir des éclaircissements sur ce point est restée sans réponse.

Tout le reste concorde parfaitement.

CAS D'APPARITION ANORMALE OU D'HALLUCINATION VERIFIÉE PAR LA MORT DE LA PERSONNE

Ayant entendu parler d'un cas d'apparition ou de télépathie anormale arrivé à Mme Bourges, femme d'un capitaine au long cours très estimé, et très estimée elle-même, et ayant eu l'occasion de rencontrer cette dame chez des amis communs, Mme Grangier et sa cousine Mme Aurenche, je lui demandai un récit de ce qui était arrivé. Voici sa relation, écrite le soir même, aussi exactement que possible :

« J'avais neuf ou dix ans et j'étais à Trieste avec ma famille lorsqu'un jour, me préparant à sortir pour la promenade avec mon jeune frère, je regardai l'heure à la pendule. Tout à coup, en détournant les yeux, je vis un catafalque noir entouré de cierges et sur ce catafalque, allongé et rigide, un cadavre; de plus, tout dans la pièce : meubles, tentures, même ceux de couleur vive, étaient devenus noirs comme de l'encre.

« Pénétrée d'horreur, je me couvre les yeux un instant, mais en les découvrant le même spectacle se représente à ma vue. Affolée et hors de moi, je me précipite en poussant des cris dans la pièce voisine où se trouvait ma mère, qui ne comprit rien à ma terreur : « Maman ! maman ! quelqu'un est mort ! » lui criai-je au milieu de mes sanglots. Ne s'expliquant pas du tout cette crise, elle m'obligea à faire ma promenade quand même, pensant que cela serait une diversion; mais en rentrant je me mis au lit avec une fièvre causée par l'émotion ressentie. Le fait parut inexplicable, car tout le monde dans

la famille était en bonne santé. Mais, trois jours après, mon père se réveillait dans la nuit, se disant en proie à un malaise causé, disait-il, par la digestion. Ma mère se leva, ainsi que moi, et passa dans la pièce voisine pour préparer une infusion. Tout à coup, mon père me regarde d'un œil étrange; le souvenir de la vision me revient et j'ai le pressentiment d'une mort prochaine. Je me précipite à la cuisine et dis à ma mère vivement : « Maman, quand on doit mourir, comment regarde-t-on ? » Ma mère, ne comprenant rien à cette question d'enfant, me dit : « Pourquoi me demandes-tu cela? » Mais, inquiète et peu rassurée, elle s'empressa de retourner à la chambre, où elle trouva mon père râlant et agonisant. Il mourait peu d'instants après. J'ai été surprise de retrouver dans le catafalque érigé pour mon père, comme c'est l'usage dans ces pays, les détails entrevus rapidement dans la vision, et surtout le linceul d'une couleur marron clair, qui couvrait le bas du corps.

« Mes parents de Trieste ont été alors vivement frappés et doivent se rappeler encore maintenant l'impression profonde que fit sur eux cet événement.

« Je n'ai jamais éprouvé rien de semblable, si ce n'est quelques pressentiments, tels que celui que j'éprouvai un jour en recevant une lettre d'un parent en bonne santé : « Maman, disais-je, n'ouvre pas cette lettre, il y a un malheur pour nous. » La lettre ne contenait rien de fâcheux, mais trois jours après un télégramme nous annonçait la mort de celui qui l'avait écrite. J'ai eu aussi plusieurs fois la vive intuition de la valeur morale des gens que j'approchais : ainsi deux fois en présence de gens pourtant estimés, j'ai eu des mouvements inexplicables d'antipathie qui ont été justifiés par leur conduite ultérieure. »

Ceux qui approchent Mme B... vantent sa franchise et son horreur de tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à un mensonge. Elle paraît d'un tempérament passionné et affectif, mais je n'ai pas entendu parler d'accidents nerveux, bien qu'elle ait une santé délicate. Elle est d'origine grecque.

Marseille, 20 décembre 1895.

Digitized by Google

Nous certifions les détails ci-dessus ; ils sont relatés et ils ont été racontés en notre présence le jour indiqué.

M. J. AURENCHE. M. GRANGIER.

Les dames A... et G..., que nous connaissons personnellement, sont particulièrement droites et franches.

Voici les relations qu'ont bien voulu nous donner indépendamment Mme B... et sa mère Mme S... :

« A l'âge de neuf ans, un jour, attendant mon petit frère pour nous rendre ensemble à la promenade, je m'amusais gaiement à la salle à manger lorsque, tournant accidentellement la tête, j'ai vu distinctement un catafalque entouré de cierges allumés et dessus mon pauvre père étendu, rigide. Effrayée je me frottai les yeux, espérant ne plus avoir devant moi cette affreuse vision, mais de nouveau elle se présenta distinctement à mes regards. A mes cris de terreur ma mère accourut, elle fit tout son possible pour me distraire de cette horrible impression, et mon père en rentrant pour déjeuner, plein de vie et de santé, me plaisanta tendrement. Rien n'y fit, je m'alitai, et trois jours après j'ai vu subitement mourir mon pauvre père.

« ALEXANDRA BOURGES. »

Marseille, le 26 décembre 1895.

« Trois jours avant la mort rapide de mon pauvre mari, lorsque rien ne faisait prévoir le fatal événement, ma fille âgée de neuf ans, en plein midi, s'est mise à pousser des cris épouvantables, disant qu'elle venait de voir son père étendu sur un grand catafalque. En l'entendant crier de la sorte, je sortis de ma chambre, où j'étais en train d'habiller mon fils, afin de l'envoyer se promener avec sa sœur, et je vis ma fille dans un état d'exaltation impossible à définir, me répétant mille fois le récit de l'épouvantable vision qu'elle avait eue. Je tâchai de la calmer, tout en étant moi-même très impressionnée.

« Trois jours après, son hallucination devint la triste réalité.

« P. C. SAREJANNIS. »


Digitized by Google

On voit que la concordance des faits est presque complète. Mme B... dit pourtant dans son récit n'avoir reconnu son père qu'après l'accomplissement de la vision et surtout aux détails de l'apparition, notamment au drap marron clair qui recouvrait le bas du corps. Peut-être que dans leur relation rapide les dames B... et S... n'ont pas attaché d'importance à une succession de faits (vision, accomplissement de la vision) qui dans la suite s'était étroitement associée dans leur esprit. Un nouvel « interrogatoire » de Mme B... a confirmé la version orale.

Digitized by Google

GENÈSE

DE

QUELQUES PRÉTENDUS MESSAGES SPIRITES

PAR TH. FLOURNOY

Ayant eu l'occasion de fréquenter un certain nombre de spirites et de médiums, j'ai recueilli plusieurs observations qui peuvent offrir quelque intérêt psychologique.

Dans cet article, je m'en tiendrai aux faits les plus simples et résumerai deux cas de soi-disant communications spirites, en montrant qu'elles sont un pur produit de l'imagination subconsciente du médium, travaillant sur des souvenirs ou des préoccupations latentes. Il n'y a assurément rien là de nouveau, et les lecteurs de la *Revue philosophique* pourront me reprocher d'enfoncer des portes ouvertes. Mon excuse est d'abord que ces notes ne leur étaient point destinées, mais font partie d'une étude écrite pour le grand public où se recrute le spiritisme, plutôt que pour des gens déjà versés dans ces questions. En outre, si banale que soit la thèse qui attribue au médium lui-même la plupart des messages spirites, sinon tous, il y a ordinairement un abîme, dans les cas particuliers, entre la supposition *a priori* d'une telle genèse et sa démonstration évidente. En fait, la grande masse des communications restent inexpliquées, et ce n'est qu'en prenant le parti, plus commode que philosophique, d'écarter d'avance la possibilité même d'une origine occulte ou supranormale, qu'on parvient à affirmer dogmatiquement que tout, dans le spiritisme, se ramène au jeu inconscient des facul-

Digitized by Google

tés ordinaires du médium. Il y aurait pourtant quelque avantage, surtout en vue d'une lutte plus efficace contre l'extension croissante des pratiques spirites jusque dans des milieux d'ailleurs intelligents et cultivés, mais peu au courant de la psychologie subliminale, il y aurait avantage, dis-je, à adopter la méthode inductive, et à démontrer par des exemples concrets, pris sur le vif, que le « Moi inconscient » des médiums est pleinement capable de forger de toutes pièces des produits ayant les meilleures apparences de communications de l'au-delà, et qu'il ne s'en fait pas faute.

Il ne suffit pas pour cette démonstration d'en appeler aux phénomènes de l'hypnose ou de l'hystérie, et d'expliquer en gros les soi-disant messages des désincarnés par la puissance de personnification (« objectivation des types » de Richet), ou la tendance au dédoublement, dont ces états spéciaux nous offrent d'éclatantes manifestations. Pour les médecins et les psychologues, ce rapprochement est sans doute convaincant ; ils ne font guère difficulté d'assimiler les messages obtenus par un médium aux automatismes d'un sujet hystérique ou hypnotisé. Mais il en est autrement de la foule. Sa faculté d'induction et son sentiment de l'analogie ne vont pas jusqu'à faire le saut entre ces phénomènes provoqués ou morbides, et les pouvoirs mystérieux déployés par des individus qui paraissent d'ailleurs jouir de la meilleure santé et ne se sont jamais fait endormir. A tort ou à raison, la masse des mortels qui alimente le courant spirito-occultiste de notre époque se refuse à voir de l'hystérie ou de l'auto-hypnotisation (sans d'ailleurs comprendre au juste ce que c'est) dans les exploits des médiums ; il ne manque même pas d'hommes de science, surtout en pays anglo-saxons, qui partagent cette répugnance et sont plus enclins à considérer la grande névrose comme une dégénérescence, une contrefaçon pathologique, du génie médiumique, que ce dernier comme un cas particulier de la première· C'est pourquoi il convient d'étudier la « médiumité » directement et pour elle-même, en analysant ses manifestations propres et ses conditions particulières d'apparition, sans y introduire d'emblée des points de vue empruntés à d'autres chapitres de la psychopathologie. Il

Digitized by Google

sera toujours temps de se livrer après coup aux comparaisons et aux rapprochements nécessaires.

Le grand obstacle, auquel on se heurte quand on cherche à retracer la genèse purement psychologique d'une communication médiumique, se trouve dans l'ignorance où l'on est généralement de ce que renfermaient la conscience et la subconscience du sujet au moment du message, et dans la difficulté d'éliminer la participation de causes occultes toujours possibles par hypothèse. Il s'agirait en effet, pour être complet, de montrer d'abord que le contenu du message a pu venir du médium, et ensuite qu'il n'a pas pu venir d'ailleurs. Le premier point suppose une connaissance de l'individualité du médium et des menus détails de sa vie psychique qu'on est loin de posséder dans la plupart des cas; il faut un concours de circonstances exceptionnelles, quelque heureux hasard, pour que dans les renseignements toujours très fragmentaires qu'on peut avoir sur son passé, son caractère, son stock d'idées et de préoccupations, sur tout son être enfin, se rencontrent précisément les éléments nécessaires à une explication satisfaisante du message qu'il a fourni.

Quant au second point, il est impossible d'y satisfaire directement et en toute rigueur : on ne peut entreprendre une enquête dans l'autre monde pour établir, par voie d'exclusion, qu'aucun de ses habitants n'a prêté la main à la confection du message. Cependant, en bonne logique, si l'on arrive à faire voir que le message implique un auteur ne différant en rien du médium lui-même, il n'y a plus aucune raison de remonter au delà. Attribuer par exemple à un « esprit trompeur », comme le font volontiers les spirites, les communications mensongères qui s'expliquent de reste par les dispositions psychiques du sujet, c'est pécher contre le principe méthodique qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité. Pour peu donc que l'on trouve dans le médium la raison suffisante d'un message, on n'est pas autorisé à invoquer par-dessus le marché, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse, un autre agent, différant du médium et faisant double emploi avec lui. On ne saurait, cela va sans dire, empêcher les spirites emballés de chercher dans l'au-delà le prétendu

Digitized by Google

auteur d'une communication dont la personne du médium rend déjà compte d'une façon adéquate; mais en commettant de parti pris cette faute de méthode, ils abandonnent eux-mêmes le terrain de la discussion scientifique, sur lequel ils affichent si hautement la prétention de se maintenir rigoureusement.

On comprend que les conditions que je viens d'indiquer ne se trouvent, par la force des choses, qu'assez rarement réalisées. Aussi les exemples vraiment typiques et démonstratifs de l'origine purement *intramédiumique* d'un message spirite ne sont-ils pas nombreux dans la littérature[1]. C'est ce qui peut donner quelque intérêt aux deux cas suivants, où les renseignements obtenus sur le médium rendent la genèse des communications suffisamment claire et transparente pour qu'on ne puisse songer à faire intervenir d'autres agents dans leur formation.

Observation I[2]. — Mme Z..., à Genève, 63 ans. Très instruite et cultivée, goûts littéraires, préoccupations philosophiques et religieuses. Bien portante, aucun phénomène anormal en dehors de la crise spirite dont il va être question. Il y a dans sa famille quelques indices d'une tendance héréditaire à la médiumité : un de ses frères et son père ont eu des rêves prophétiques, et son fils a cultivé avec succès l'écriture automatique.

En 1881, soit à l'âge de 45 ans (3 ans avant sa ménopause),

1. Il ne m'en revient même point à la mémoire, bien qu'il doive sans doute s'en trouver dans les trésors de documents que renferment les *Proceedings* de la *Society for Psychical Research* de Londres. Les deux cas cités par M. Myers (*Proc.* S. P. R., t. IX, p. 66-67), et un troisième plus récent, à propos duquel Miss Johnson rappelle ces deux premiers (*id.*, t. XII, p. 125), rentrent en partie dans la catégorie que j'entends, en ce qu'ils montrent bien la tendance fréquente des messages médiumiques à se donner comme venant de personnes *décédées*, alors même qu'elles ne le sont pas; mais, dans ces trois cas, le médium n'était pas seul en jeu, il y a eu coopération d'un second médium ou même d'influences télépathiques et supranormales quelconques.

2. Pour ne pas abuser de l'hospitalité de la *Revue philosophique*, je ne donne ici qu'un court abrégé de ces observations, me réservant de les publier ailleurs *in extenso* avec toutes les remarques qu'elles comportent.

Digitized by Google

elle eut l'occasion de s'occuper de spiritisme. Elle lut Allan Kardec, Gibier, etc., et prit part pendant un mois à des séances de table sans grands résultats. Elle essaye alors de l'écriture automatique, et, au bout de huit jours (21 avril), obtient les noms de parents et amis défunts, avec des messages philosophico-religieux qui continuent les jours suivants. Le 24 avril, comme elle avait déjà écrit diverses communications, son crayon trace soudain le nom tout à fait inattendu d'un M. R..., jeune Français de sa connaissance récemment entré dans un ordre religieux d'Italie. Comme elle ignorait qu'il fût mort, elle eut une profonde surprise, mais sa main continuant à écrire lui confirma la triste nouvelle par les détails circonstanciés suivants:

« Je suis R..., je suis mort hier à 11 heures du soir, c'était le 23 avril. Il faut croire ce que je vous dis. Je suis heureux, j'ai fini mes épreuves. J'ai été malade quelques jours et je ne pouvais écrire. J'ai eu une fluxion de poitrine causée par le froid qui est survenu tout à coup. Je suis mort sans souffrances et j'ai bien pensé à vous. J'ai fait mes recommandations pour vos lettres. C'est à X..., que je suis mort, loin de dom B***. C'est votre père qui m'a amené vers vous, j'ignorais qu'on pût communiquer ainsi, j'en suis bien heureux. Je me suis senti près de ma fin, et j'ai appelé auprès de moi le directeur de l'Oratoire; je lui ai remis vos lettres en le priant de vous les renvoyer, il le fera. Après, j'ai communié et demandé à voir mes collègues, je leur ai fait mes adieux. J'étais paisible, je ne souffrais pas, mais la vie se retirait de moi. Le passage de la mort a ressemblé au sommeil. Je me suis réveillé près de Dieu, auprès de parents et d'amis. C'était beau, éclatant; j'étais heureux et délivré. J'ai pensé tout de suite à ceux qui m'aiment et j'aurais voulu leur parler, mais je ne peux communiquer qu'avec vous. Je reste avec vous et je vous vois, mais je ne regarde que votre esprit. Je suis dans l'espace, je vois vos parents et je les aime aussi. Adieu, je vais prier pour vous... je ne suis plus catholique, je suis chrétien. »

Après le premier étonnement, Mme Z... ne put s'empêcher d'ajouter foi à ce message et d'y voir une preuve décisive du

Digitized by Google

spiritisme, surtout lorsque, les jours suivants, elle continua à recevoir des communications de M. R..., faisant de nombreuses allusions à leurs relations passées, etc. Ces entretiens médiumiques quotidiens durèrent près d'une semaine; mais le 30 avril, l'arrivée par la poste d'une lettre de M. R..., qui, loin d'être mort, se trouvait en parfaite santé, vint jeter le trouble qu'on peut penser dans les convictions spirites toutes fraîches de Mme Z..., et la découragea de poursuivre des expériences aussi décevantes. Depuis dix-sept ans, tout en continuant à s'intéresser de loin au spiritisme et souhaitant de voir un jour cette doctrine établie sans conteste, elle s'est tenue à l'écart de toute pratique médiumique et n'a jamais repris ses essais d'écriture.

La phase spirite de Mme Z... ne constitue en somme qu'une bouffée passagère, de quelques jours, au milieu d'une existence d'ailleurs parfaitement normale. Comme exemple de médiumité *épisodique*, qui se serait vraisemblablement continuée en médiumité *permanente*, si cette désillusion inattendue n'y eût coupé court ou si le contenu des messages fût resté dans la sphère invérifiable des idées morales et spéculatives, ce cas est vraiment typique et peut servir de représentant pour beaucoup d'autres. Mais son intérêt principal réside dans le fait que les prétendues communications de M. R... s'expliquent pour ainsi dire jusque dans leurs moindres détails, grâce aux renseignements que Mme Z..., en femme intelligente et observatrice qu'elle est, a bien voulu me fournir.

C'est pendant un séjour au Midi, le printemps précédent, qu'elle avait fait la connaissance de M. R..., non encore prêtre, lequel, revenant d'Italie où il avait passé l'hiver pour sa santé délicate, s'était arrêté quelques jours dans le même hôtel qu'elle. Leurs relations de table d'hôte n'avaient pas tardé à se changer en une véritable intimité, fondée sur de grandes analogies de tempérament. Bien que Mme Z..., Genevoise, fût protestante et républicaine convaincue, tandis que lui, du nord de la France, était légitimiste et catholique ardent, ils avaient les mêmes aspirations idéales, le même souci des choses

Digitized by Google

sérieuses. Leurs divergences héréditaires ne firent que fournir des aliments et donner plus d'attrait et de piquant à leurs conversations. Mme Z... se sentit peu à peu prise de sollicitude religieuse et d'une tendresse toute maternelle à l'endroit de ce jeune homme d'une vingtaine d'années, que son éducation semblait destiner au monde, mais qu'une rare élévation d'âme et des tendances mystiques poussaient vers les Ordres, à la suite de l'influence récemment exercée sur lui par un éminent prédicateur italien, le Père dom B***, et elle entreprit d'éclairer par la discussion une conception de la vie et des devoirs religieux, si éloignée de la sienne. Lui, de son côté, touché de cette amitié d'une femme qui aurait pu être sa mère, y répondit par une entière confiance, non sans tenter à son tour de l'amener à ses propres convictions. Lorsque au bout de quelques jours il fallut se quitter, leurs entretiens continuèrent par correspondance, mais les essais de prosélytisme réciproque qui en faisaient le fond avec les épanchements d'affection restèrent inefficaces des deux parts. Quelques mois plus tard, l'influence de dom B*** l'emporta définitivement sur celle de Mme Z..., et M. R... s'engagea dans une maison religieuse des environs de Turin, sous la direction de ce Père. Mme Z... s'en consola en songeant à l'église invisible qui réunit toutes les âmes sincèrement chrétiennes par-dessus les barrières confessionnelles et les différences dogmatiques. La démarche de M. R... ne porta pas de préjudice immédiat à l'intimité de leur commerce épistolaire, et c'était lui qui devait une lettre à son amie lors de l'accès spirite de celle-ci.

Ces détails étaient nécessaires pour faire entrevoir la place qu'avait prise M. R... dans les préoccupations sentimentales et intellectuelles de Mme Z... Il y aurait beaucoup à ajouter, d'après les fines remarques de Mme Z... elle-même, sur la vraie nature de cette amitié spirituelle ; on sait combien sont souvent complexes et variés les ingrédients dont est fait le lien mystique qui unit les âmes les plus pures. Mais il n'importe ici : l'essentiel est de comprendre que, bien que la sollicitude de Mme Z... pour son jeune ami n'eût plus, au moment de sa crise spirite toute l'acuité de l'année précédente, et qu'elle ne

Digitized by Google

pensât nullement à lui (consciemment) lors de ses essais d'écriture automatique, elle n'en conservait pas moins de M. R..., dans les profondeurs de sa personnalité, un souvenir latent affecté d'un puissant coefficient émotionnel et tout prêt à se réveiller à la moindre occasion.

Qu'on se représente maintenant la situation de Mme Z... à l'époque dont il s'agit. Voici plusieurs semaines qu'elle est tout entière plongée dans la méditation du spiritisme, et que les puissances de son être sont tendues vers l'obtention de preuves convaincantes venant de l'au-delà. Depuis trois jours déjà elle reçoit des messages de ses parents désincarnés ; quoi de plus naturel que cette réussite ait éveillé en elle le désir et l'attente de voir s'augmenter le nombre et la variété de ses correspondants invisibles? D'autre part, les circonstances extérieures, un brusque refroidissement de la température, d'autant plus sensible qu'il succède à la première éclosion du printemps[1], ont dû lui donner des appréhensions pour les personnes de sa connaissance dont la santé peut avoir à redouter ces dangereux retours d'hiver. Or n'est-ce pas tout particulièrement le cas pour ce religieux qu'elle a connu délicat de la poitrine, et dont elle attend depuis quelque temps une lettre qui ne vient pas? Lui serait-il peut-être arrivé malheur?

Il est clair que l'idée de la mort possible de M. R..., avec ses circonstances concomitantes et ses conséquences, a dû à tout le moins effleurer la pensée de Mme Z..., surtout étant donné ses sentiments pour lui; car à quelle mère inquiète de son enfant absent, à quel directeur soucieux de l'avenir éternel d'une âme qui lui est chère, la folle du logis n'a-t-elle pas

1. J'ai vérifié, grâce à l'obligeance de M. Gautier, directeur de l'Observatoire de Genève. qu'en 1881, la température, vraiment printanière au milieu d'avril (jusqu'à 20° le 18), s'abaissa rapidement à la suite d'une forte bise le 20 au soir. Les deux jours suivants, il neigea sur toutes les montagnes des environs de Genève et jusque dans la plaine. Le 23 et le 24, jour de la communication citée plus haut, le thermomètre tomba jusqu'à 0,9 seulement au-dessus de zéro. A Turin, au contraire, les variations de la température furent insignifiantes toute cette semaine-là. Cette preuve météorologique, à défaut d'autres, eût suffi à fixer le rôle de l'imagination de Mme Z..., dans la prétendue fluxion de poitrine de M. R...

Digitized by Google

présenté maintes fois le tableau tragique ou solennel du dernier moment de l'être aimé? Et si l'on cherche l'essaim de souvenirs, de raisonnements, de craintes et de suppositions auquel une telle pensée devait donner le vol dans l'imagination de Mme Z..., ne retombe-t-on pas inévitablement sur les soi-disant messages de M. R...?

Il n'y a guère que la date et l'heure prétendues de son décès qui subsistent inexpliquées et en apparence arbitraires, comme le sont tant de choses dans nos rêves ou les caprices de notre pensée, faute de pouvoir démêler jusque dans ses moindres fils la trame enchevêtrée de nos associations d'idées. Mais, sauf ces insignifiants détails, tout le contenu des communications de M. R. découle avec une sorte de nécessité logique de l'idée que son amie se faisait de lui, ou constitue comme une réponse naturelle aux préoccupations qui la hantaient. Ce refroidissement, dont la prompte gravité explique qu'il n'ait pas eu le temps d'écrire à Mme Z... ; ses adieux à la vie terrestre, dignes du croyant sincère qu'elle avait connu; le soin qu'il a pris que la correspondance de son hérétique amie (un peu bien ridicule et compromettante pour elle, au double point de vue de la note sentimentale et de ses inutiles controverses contre l'influence de dom B***) lui fût retourné sans retard et sans passer sous les yeux de dom B***; son passage son réveil et son état dans l'autre monde, décrits d'une façon absolument conforme au syncrétisme d'idées spirito-chrétiennes qui régnait alors dans les conceptions religieuses de Mme Z...; le souvenir de ses relations terrestres avec elle et sa façon de les juger maintenant, en plein accord avec les sentiments qu'elle lui avait prêtés à tort ou à raison; tout en un mot, dans cette série de messages, reflète les propres dispositions conscientes ou non de Mme Z..., et correspond exactement à ce qui ne pouvait manquer de se passer en elle. Elle seule, en d'autres termes, — et non point M. R..., même fût-il en effet mort à ce moment-là, peut être considérée comme la véritable source de ces communications.

On objecte, il est vrai, l'hypothèse des esprits mensongers, cet ingénieux expédient qui permet au spiritisme d'exploiter à son profit jusqu'aux communications formellement démen-

Digitized by Google

ties par les faits. Dans le cas particulier, Mme Z... a longtemps pensé (et y incline encore *in petto*, je crois), que c'était vraiment quelque farceur de l'au-delà qui lui avait joué la plaisanterie macabre de se faire passer pour M. R... défunt. Dans un sens, et en prenant le terme d'*au-delà* comme marquant ce qui dépasse la claire conscience, elle a raison et fut évidemment victime d'un vilain tour dont elle ne se sent pas responsable. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce qu'on donne le nom d' « esprit » au principe inconnu, ou à la loi de synthèse, qui, à un moment de la durée, réunit dans l'unité logique, esthétique, psychologique d'une phrase, d'un tableau, d'un tout représentatif quelconque, une pluralité de données psychiques, idées, souvenirs, sentiments, etc. Le message de M. R..., retraçant en une petite composition, qui ne manque pas d'un certain cachet, les derniers moments de sa vie d'ici-bas, son passage à l'autre monde, et ses premières impressions dans sa nouvelle existence, suppose incontestablement un « esprit » comme auteur. A plus forte raison encore la série de communications de la même origine prétendue, qui se sont succédé pendant plusieurs jours sous le crayon de Mme Z... et portent toute l'empreinte de la même personnalité. La question est seulement de savoir si le principe de cette systématisation prolongée et croissante doit être cherché dans un esprit réellement indépendant et différent de Mme Z... elle-même, comme le prétend le spiritisme et comme elle penche à l'admettre, — ou si au contraire il ne fait qu'un avec elle, en sorte que la personnalité qui se manifeste dans ces messages se réduirait à une fonction temporaire, un acte, une projection ou création momentanée de son être individuel, au même titre que les personnages que nous voyons et qui nous parlent en rêve sont un produit de nous-même.

La réponse n'est pas douteuse. Si l'on admet que l'auteur des pseudo-messages de M. R... soit un autre que Mme Z..., il faut convenir que cet esprit indépendant était merveilleusement au courant de tout ce que Mme Z... renfermait à ce moment-là dans son for intérieur, conscient ou subliminal, en fait de souvenirs, de préoccupations, de sentiments et tendances, concernant M. R... Il a su choisir, pour en composer

Digitized by Google

ses messages apocryphes, précisément ce qui pouvait le mieux cadrer avec les idées qu'elle se faisait de son jeune ami, l'impression qu'elle avait conservée de lui, le contenu de la correspondance échangée entre eux, etc. Cet habile faussaire, en d'autres termes, a dégagé de Mme Z..., pour s'en affubler, la notion complexe et systématique qu'elle possédait à cette époque de M. R..., et il n'y a rien ajouté qu'elle n'y eût tout naturellement ajouté elle-même par le jeu spontané de ses facultés d'imagination et de raisonnement. Il n'a fait que reproduire, comme un miroir fidèle, l'image de M. R... telle qu'elle flottait dans sa pensée, que traduire sur le papier, en secrétaire obéissant, ce que les rêves de sa fantaisie, les désirs ou les craintes de son cœur, les scrupules de sa conscience, lui murmuraient tout bas au sujet de son ami absent. Mais en quoi donc, alors, cet esprit complaisant diffère-t-il de Mme Z... elle-même? Que signifie cette individualité indépendante qui ne serait qu'un écho, un reflet, un fragment d'une autre, et à quoi bon ce duplicatum de la réalité? N'est-ce pas puéril et absurde d'inventer, pour expliquer une synthèse et une coordination psychologique, un autre principe réel de synthèse et de coordination, un autre individu ou esprit, en un mot, que celui-là même qui contient déjà tous les éléments à grouper, et conformément à la nature duquel le groupement s'effectue? Sans doute, au point de vue métaphysique, le dernier fond de l'*individu* organique et psychique reste un mystère; nous ne pouvons comprendre absolument ni pourquoi ni comment il opère telle synthèse ou telle analyse, se désagrège en apparence et se reconstitue, s'offre le spectacle de ses rêves pendant la nuit ou se donne la comédie des « esprits trompeurs » quand il veut jouer au médium. Mais bien que les ultimes raisons des choses nous échappent. cela n'empêche pas qu'au point de vue terre à terre de l'observation et de l'expérience, nous devons nous en tenir à ce que nous pouvons atteindre, et que tout ce qui s'explique (dans le sens empirique et phénoménal du mot) par un individu donné, M. un tel ou Mme Z..., par son passé, ses circonstances présentes, ses facultés connues, doit lui être attribué et ne saurait être mis gratuitement au compte d'un autre être, inconnu.

Digitized by Google

Obs. II. — M. Michel Til, 48 ans, professeur de comptabilité dans divers établissements d'instruction. Tempérament sanguin, excellente santé. Caractère expansif et plein de bonhomie. Il y a quelques mois, sous l'influence d'amis spirites, il s'essaye à l'écriture automatique, un vendredi, et obtient des spirales, des majuscules, enfin des phrases de lettres bâtardes, très différentes de son écriture ordinaire et agrémentées d'ornements tout à fait étrangers à ses habitudes. Il continue avec succès le samedi et le dimanche matin. Ayant encore recommencé le dimanche soir, sur la sollicitation de sa famille, l'esprit écrivant par sa main donne beaucoup de réponses imprévues et fort drôles aux questions posées, mais le résultat en fut une nuit troublée par un développement inattendu de l'automatisme verbal, sous forme auditive et graphomotrice, comme en témoigne son récit :

« Les impressions si fortes pour moi de cette soirée prirent bientôt le caractère d'une obsession inquiétante. Lorsque je me couchai, je fis les plus grands efforts pour m'endormir, mais en vain; j'entendais une voix intérieure qui me parlait, me faisant les plus belles protestations d'amitié, me flattant et me faisant entrevoir des destinées magnifiques, etc. Dans l'état de surexcitation où j'étais, je me laissai bercer de ces douces illusions... Puis l'idée me vint qu'il suffirait de placer mon doigt sur le mur pour qu'il remplît l'office d'un crayon; effectivement, mon doigt placé contre le mur commença à tracer dans l'ombre des phrases, des réponses, des exhortations que je lisais en suivant les contours que mon doigt exécutait contre le mur. *Michel*, me faisait écrire l'esprit, *tes destinées sont bénies, je serai ton guide et ton soutien*, etc. Toujours cette écriture bâtarde avec enroulements qui affectaient les formes les plus bizarres. Vingt fois je voulus m'endormir, inutile... ce n'est que vers le matin que je réussis à prendre quelques instants de repos. »

Cette obsession le poursuit pendant la matinée du lundi en allant à ses diverses leçons : « Sur tout le parcours du tramway, l'esprit continuant à m'obséder me faisait écrire sur ma serviette, sur la banquette du tram, dans la poche même de

Digitized by Google

mon pardessus, des phrases, des conseils, des maximes, etc. Je faisais de vrais efforts pour que les personnes qui m'entouraient ne pussent s'apercevoir du trouble dans lequel j'étais, car je ne vivais plus pour ainsi dire pour le monde réel, et j'étais complètement absorbé dans l'intimité de la Force qui s'était emparée de moi. »

Une personne spirite de sa connaissance, qu'il rencontra et mit au courant de son état, l'engagea à lutter contre l'esprit léger et mauvais dont il était le jouet. Mais il n'eut pas la sagesse de suivre ce conseil; aussitôt terminé son repas de midi, il reprit le crayon, qui après diverses insinuations vagues contre son fils Édouard, employé dans un bureau d'affaires, finit par catégoriser l'accusation suivante : *Édouard a pris des cigarettes dans la boîte de son patron M. X..., celui-ci s'en est aperçu, et dans son ressentiment lui a adressé une lettre de remerciements, en l'avertissant qu'il serait remplacé très prochainement; mais déjà Édouard et son ami B... l'ont arrangé de la belle façon dans une vermineuse* (sic) *épître orale.*

On conçoit dans quelle angoisse M. Til a donné ses leçons de l'après-midi, pendant lesquelles il fut de nouveau en butte à divers automatismes graphomoteurs qui, entre autres, lui ordonnaient d'aller voir au plus vite le patron de son fils. Il y courut dès qu'il fut libre. Le chef de bureau, auquel il s'adressa tout d'abord en l'absence du patron, ne lui donna que de bons renseignements sur le jeune homme, mais l'obsession accusatrice ne se tint pas pour battue, car tandis qu'il écoutait avec attention ces témoignages favorables, « mon doigt, dit-il, appuyé sur la table se mit à tracer avec tous les enroulements habituels et qui me paraissaient en ce moment ne devoir jamais finir : *Je suis navré de la duplicité de cet homme*. Enfin cette terrible phrase est achevée ; j'avoue que je ne savais plus que croire; me trompait-on ? Ce chef de bureau avait un air bien franc, et quel intérêt aurait-il eu à me cacher la vérité ? Il y avait là un mystère qu'il me fallait absolument éclaircir... »

Le patron, M. X..., rentra heureusement sur ces entrefaites, et il ne fallut pas moins que sa parole décisive pour rassurer le pauvre père et amener le malin esprit à résipis-

Digitized by Google

cence : « M. X.,. me reçut très cordialement et me confirma en tous points les renseignements donnés par le chef de bureau ; il y ajouta même quelques paroles des plus aimables à l'égard de mon fils... Pendant qu'il parlait, ma main sollicitée écrivait sur le bureau, toujours avec cette même lenteur exigée par les enroulements qui accompagnaient les lettres : *Je t'ai trompé, Michel, pardonne-moi.* Enfin ! quel soulagement ! mais aussi, le dirai-je, quelle déception ! Comment, cet esprit qui m'avait paru si bienveillant, que dans ma candeur j'avais pris pour mon guide, pour ma conscience même, me trompait pareillement ! C'était indigne ! »

M. Til résolut alors de bannir ce méchant esprit en ne s'inquiétant plus de lui. Il eut toutefois à subir plus d'un retour offensif de cet automatisme (mais ne portant plus sur des faits vérifiables) avant d'en être délivré. Il s'est mis depuis lors à écrire des communications d'un ordre plus relevé, des réflexions religieuses et morales. Ce changement de contenu s'est accompagné, comme c'est souvent le cas, d'un changement dans la forme psychologique des messages : ils lui viennent actuellement en images auditives et d'articulation, et sa main ne fait qu'écrire ce qui lui est dicté par cette parole intérieure. Mais cette médiumité lui paraît moins probante, et il se méfie que tout cela ne jaillisse de son propre fond. Au contraire, le caractère absolument mécanique de ses automatismes graphomoteurs du début, dont il ne comprenait la signification qu'en suivant les mouvements de ses doigts (par la vue ou la sensibilité kinesthétique), au fur et à mesure de leur exécution involontaire, lui semblait une parfaite garantie de leur origine étrangère. Aussi reste-t-il persuadé qu'il a été la victime momentanée d'un mauvais génie indépendant de lui ; il trouve d'ailleurs à cet épisode pénible de sa vie l'excellent côté qu'il a raffermi ses convictions religieuses, en lui faisant comme toucher du doigt la réalité du monde des esprits et l'indépendance de l'âme.

Il y aurait bien des remarques à présenter sur ce cas, où l'on rencontre entre autres un bel exemple du caractère obsessif, pour ne pas parler de véritable possession, que l'automatisme peut rapidement revêtir chez un sujet, sain de corps et

Digitized by Google

d'esprit jusque-là, qui s'adonne pendant quelques jours aux pratiques spirites. Mais je ne relèverai ici que les communications mensongères concernant le jeune Til et son prétendu vol. M. Til s'étonne fort que le démon qui prenait plaisir à le tromper le poussât en même temps, comme on a vu, à aller sans retard prendre des renseignements chez le patron de son fils. « C'est là, dit-il, un phénomène qui me paraît encore bien curieux : l'esprit, après m'avoir mystifié, ne me laissa en quelque sorte pas un instant de tranquillité que je n'aie vérifié son assertion et que je n'aie constaté que j'étais victime de sa tromperie. » Cette hâte de l'esprit farceur à courir ainsi au-devant de sa propre confusion, est en effet singulière dans la théorie spirite. Toute l'aventure s'explique en revanche de la façon la plus simple, au point de vue psychologique, si on la rapproche des deux incidents suivants qui renferment à mes yeux la clef de l'affaire :

1° A ce que M. Til m'a raconté lui-même, sans paraître d'ailleurs en comprendre l'importance, il avait remarqué, deux ou trois semaines avant son accès de spiritisme, que son fils fumait beaucoup de cigarettes, et il lui en avait fait l'observation. Le jeune garçon s'excusa en disant que ses camarades de bureau en faisaient autant, à l'exemple du patron lui-même, qui était un enragé fumeur et laissait même traîner ses cigarettes partout, en sorte que rien ne serait plus facile que de s'en servir si l'on voulait. Cette explication ne laissa pas que d'inquiéter un peu M. Til, qui est la probité en personne, et qui se rappelle avoir pensé tout bas : Pourvu que mon fils n'aille pas commettre cette indélicatesse !

2° Un second point, que m'a par hasard révélé Mme Til au cours d'une conversation, et que son mari m'a confirmé ensuite, c'est que le lundi en question, en allant de bonne heure à ses leçons, M. Til rencontra un de ses amis qui lui dit : « A propos, est-ce que ton fils quitte le bureau de M. X... ? Je viens en effet d'apprendre qu'il cherche un employé. » (Il cherchait en réalité un surnuméraire.) M. Til, qui n'en savait rien, en demeura perplexe et se demanda si M. X... serait mécontent de son fils et songerait à le remplacer. En rentrant à midi chez lui, il raconta la chose à sa femme, mais

Digitized by Google

sans en parler à son fils. C'est une heure plus tard qu'arriva le message calomniateur.

On aperçoit maintenant, je pense, la nature et la genèse du malin esprit qui accusait faussement de vol le jeune garçon, tout en poussant son père à courir aux informations, et le lecteur aura déjà reconstitué ce qui a dû se passer chez M. Til. La question de son ami, le lundi matin, lui a rappelé subconsciemment l'incident des cigarettes, grâce au germe d'inquiétude que cette incident avait laissé en lui, et ce rapprochement a mis en branle l'imagination paternelle naturellement soucieuse de la réputation de son fils. « Édouard, qui est incapable d'une malhonnêteté grave, se serait laissé tenter par les cigarettes du patron, comme je l'avais craint ; on l'aura surpris et menacé d'un prochain renvoi ; qui sait si le malheureux, qui est vif, n'aura pas achevé de se perdre en répliquant des sottises ? Il faut absolument que j'aille voir son patron au plus vite, etc. » Telle est, ou à peu près, la série de suppositions et d'inférences plus ou moins inconscientes qui ont évidemment servi de base aux obsessions graphomotrices de M. Til.

Il n'est aucun père, en somme, qui, dans ces circonstances, n'eût passé par des appréhensions semblables et raisonné de même. Seulement, ce qui, dans un état d'esprit normal, se fût présenté sous la forme de souvenirs, pensées, émotions, etc., évoluant en pleine lumière ou vaguement sentis dans la pénombre de la conscience, mais sans jamais cesser de faire partie intégrante du Moi, a pris un caractère automatique et l'apparence d'une possession étrangère chez M. Til, sous l'influence de ses préoccupations spirites et dans la perturbation mentale due à la fatigue de sa nuit agitée et de ses essais d'écriture médiumique des jours précédents. On constate que ce qui s'est séparé de sa personnalité principale, dans ce déséquilibrement de tout son être psychique, pour former un système antagoniste indépendant se manifestant par le mécanisme graphomoteur, c'est tout ce qui se rattache à l'émotion d'inquiétude sous-jacente, dormant en lui près de trois semaines et subitement réveillée par la question troublante de son ami. C'est le propre de l'inquiétude de se re-

Digitized by Google

présenter une possibilité fâcheuse comme réelle en même temps que comme encore incertaine et demandant confirmation, et ce caractère contradictoire est justement celui de l'esprit qui obsédait M. Til.

Au total, la série de ces messages ne fait qu'exprimer — avec la mise en scène et l'exagération dramatique que prennent les choses dans les cas où l'imagination peut se donner libre carrière (rêves, idées fixes, délires, états hypnoïdes de tout genre) — la succession parfaitement naturelle et normale des sentiments et tendances qui devaient agiter M. Til en cette occasion. Les vagues insinuations, puis l'accusation catégorique de vol, et l'ordre d'aller voir le patron, correspondent aux soupçons d'abord indécis, puis prenant corps sur un souvenir concret, et aboutissant à la nécessité de tirer la chose au clair. L'entêtement avec lequel l'automatisme graphique répondait, par une accusation de duplicité, aux bons témoignages du chef de bureau, trahit clairement cette arrière-pensée de défiance et d'incrédulité qui nous empêche de nous abandonner sans réserve aux nouvelles les plus rassurantes, tant qu'elles ne sont point encore absolument confirmées. Enfin, quand le patron en personne a calmé M. Til, le regret subconscient d'avoir cédé à ses inquiétudes sans fondement sérieux, trouve son expression dans les excuses de l'esprit farceur : le *je t'ai trompé*, *pardonne-moi*, de ce dernier est bien l'équivalent, dans le dédoublement médiumique, de ce que nous penserions tous en pareille circonstance : « Je me suis trompé et je ne me pardonne pas d'avoir été aussi soupçonneux. »

Il ne saurait donc être question, comme on voit, d'admettre ici un autre esprit trompeur que M. Til lui-même, auteur et jouet tout ensemble d'un désordre fonctionnel de ses propres facultés, dû à la disposition psychique anormale où l'avaient jeté ses tentatives médiumiques. Si l'on veut donner un nom à cette disposition psychique anormale, le plus approprié est assurément celui d'auto-suggestibilité, pris bien entendu non comme une explication, mais seulement comme une désignation commode pour un état spécial où certaines idées de l'individu, au lieu de garder leur juste mesure et leurs rap-

Digitized by Google

ports normaux avec le reste de sa conscience, s'émancipent de son autorité, prolifèrent dans l'ombre et se systématisent pour leur compte, puis finissent par lui apparaître comme des parasites étrangers dans une explosion de phénomènes automatiques. En somme, ce que l'automatisme traduit au dehors, dans le cas de M. Til et dans celui de Mme Z..., c'est une sorte de petit roman, élaboré subliminalement, au moyen des données de la mémoire et de la perception, sous l'impulsion d'un état émotif plus ou moins intense, et avec l'aide de cette curieuse faculté de dramatisation et de personnification que, sans sortir de la vie quotidienne ordinaire, chacun peut voir à l'œuvre dans le phénomène du rêve.

Il y aurait beaucoup de points à relever dans les observations ci-dessus, sans parler des rapprochements qui s'imposent avec les faits de la psychopathologie proprement dite. Mais ce serait trop m'écarter de mon dessein présent. Il me suffit d'avoir mis en relief par ces deux exemples concrets une vérité trop oubliée dans certains milieux : c'est que chez des personnes parfaitement normales et bien portantes (au moins selon toutes les apparences), le simple fait de s'adonner aux pratiques médiumiques peut rompre à leur insu l'équilibre psychique et engendrer une activité automatique dont les produits simulent de la façon la plus complète des communications venant de l'au-delà, bien qu'ils ne soient en réalité que les résultats du fonctionnement subliminal des facultés ordinaires du sujet. La conséquence logique en est que, même dans les cas où, faute d'informations suffisantes, on ne peut établir que les messages proviennent uniquement du médium, on est tenu de le présumer jusqu'à preuve du contraire. Et l'indication pratique qui en ressort, c'est qu'il est enfantin et imprudent de « faire du spiritisme » dans l'idée d'entrer en communication réelle et certaine avec les esprits désincarnés (même en supposant la possibilité abstraite; un but de recherche scientifique désintéressée peut seul excuser un passe-temps qui repose en fin de compte sur la désagrégation mentale de ceux qui s'y livrent.

TH. FLOURNOY.


Digitized by Google

LES DOMPTEURS DU FEU

PAR M. LE Dr TH. PASCAL

Des trois faits qui font l'objet de ce récit, les deux derniers sont inédits; le premier a été publié par la *Revue théosophique française, le Lotus Bleu.* Nous en extrayons la partie qui peut intéresser les lecteurs des *Annales.*

« C'était à Bénarès, la Sainte *Kashi*, le 26 octobre 1898. Un riche vaishya, universellement connu et respecté dans la ville, M. Govinda Das, désireux de prouver une fois de plus sa gratitude envers la Société théosophique qui a donné une immense impulsion à ce que les journaux du pays appellent « la Renaissance indoue », avait prié le grand prêtre attaché au palais du Maharaja de vouloir montrer aux membres de cette Société, assemblés à ce moment en leur Convention annuelle, le phénomène de la domination du feu.

« Une fosse rectangulaire de 9 mètres de long sur 2 de large et 75 centimètres de profondeur, avait été creusée dans un coin du vaste jardin de la villa Gopal Lal (Orderly Bazar), siège de la Convention. Une quinzaine de troncs d'arbres y brûlaient dès deux heures de l'après-midi et répandaient autour du foyer une chaleur intense. Vers les sept heures et demie du soir, les grands charbons ardents étaient brisés à coups de longs bambous énormes, et l'on en faisait un lit régulier de braise flamboyante. Ce lit avait 5 mètres de longueur, 2 mètres de largeur et 20 centimètres d'épaisseur moyenne.

« A huit heures, tout était prêt. Une foule d'environ 2 000 per-

Digitized by Google

sonnes entourait la fosse, car le bruit du phénomène s'était répandu et l'envahissement du jardin n'avait pu être empêché. Un certain nombre des invités, dans lequel l'écrivain se trouvait, avaient été placés sur un tertre de terre, à trois mètres de l'excavation, et pouvaient examiner sans difficulté ce qui allait se passer.

« Bientôt la foule s'agite, des cris se font entendre et une petite procession s'avance, précédée par un Hindou vêtu de blanc, coiffé d'un turban et brandissant une espèce de bâton de commandement un peu semblable à celui de nos tambours-majors. Deux thuriféraires suivent, portant chacun une petite corbeille entourée d'une rangée de minuscules drapeaux rouges et verts, avec une flamme assez forte s'échappant du centre; quelques porte-flambeaux les escortent. On remarque surtout deux hommes qui se démènent convulsivement au milieu du cortège et poussent des cris de possédés. Enfin, arrive un sanctuaire à parois vitrées, porté par six individus; l'on peut voir dans son intérieur trois images, quelques plaques avec inscriptions, deux épées en croix placées verticalement au milieu de sa face postérieure, et divers petits objets que nous n'avons pu identifier. Le brâhme termine le cortège.

« La procession s'arrête à quelques mètres du brasier; le prêtre se place à gauche, s'assied et commence les incantations qui doivent produire le phénomène, — mais le bruit de la foule ne laisse arriver aucun son à notre oreille. Le maître des cérémonies, porté en avant du brasier, s'agite et prononce à intervalles réguliers quelques syllabes brèves auxquelles la procession répond énergiquement par certains mots inconnus. Les deux énergumènes continuent leurs contorsions de crisiaques et hurlent comme si on les mettait à mort. A un moment donné, l'on donne à chacun d'eux l'une des épées du sanctuaire, et l'on jette à terre quelques noix de coco; ils se précipitent avec fureur sur ces dernières et, selon le cérémonial, les brisent à coups d'épée. La procession fait deux fois le tour du foyer, et, à plusieurs reprises, l'on asperge le feu avec de l'eau consacrée. Enfin, l'une des noix de coco mutilées est lancée dans le brasier : c'est le signal.

Digitized by Google

« Le plus agité des crisiaques s'élance aussitôt sur la braise, brandissant son épée et poussant des cris terribles ; il traverse rapidement la fosse, suivi de près par son camarade ; et ils passent et repassent, horriblement agités. L'un d'eux — le premier — devient dangereux ; on le désarme avec peine, et quatre hommes le contiennent. Un certain nombre d'assistants se sont déjà élancés, à leur tour, dans le feu, — une cinquantaine environ, — et le traversent à maintes reprises ; l'on remarque parmi eux des hommes du peuple, des enfants, et quelques Hindous de haute éducation.

« Quelques-uns courent avec rapidité ; l'un s'arrête un instant au milieu du brasier, plonge sa main dans les charbons, en saisit une poignée et les emporte de l'autre côté de la fosse. Un autre en sort avec un charbon enflammé, gros comme un petit œuf de poule, collé au bas de sa jambe, et il cause pendant huit ou dix secondes avec les assistants sans être incommodé ; on l'avertit enfin, et il s'en débarrasse. Les enfants surtout sont joyeux : ils passent et repassent le foyer, et montrent avec orgueil leurs petits pieds respectés par le feu. Enfin la procession repart et le brâhme quitte les lieux. Quelques personnes continuent à traverser la fournaise, mais bientôt tout est fini, car, dit-on, après le départ du prêtre et du sanctuaire, le « charme » cesse rapidement et le feu reprend son empire. Un certain nombre d'indigènes remplissent alors de charbons ardents les récipients qu'ils ont apportés et vont procéder à la cuisson de leurs aliments avec un feu qu'ils considèrent comme sacré.

« Nous descendons sur les bords du foyer pour juger de la chaleur. Il est difficile de la supporter ; nous sommes obligés de détourner la face et de nous écarter. Quelques dames placées sur le tertre éprouvent une telle chaleur à la figure qu'elles se font un écran avec leurs fichus. Il s'agit de commencer l'enquête, et d'examiner les résultats. Impossible d'obtenir beaucoup de renseignements, car la plupart des expérimentateurs sont déjà mêlés à la foule.

« Nous examinons pourtant la plante des pieds du frère de M. Govinda Das, un homme instruit (B. A. de l'université d'Allahabad) et de parfaite éducation. Nous l'avions vu tra-

Digitized by Google

verser deux fois le brasier; la première fois rapidement, la deuxième assez lentement. Sa plante des pieds est souple et l'épiderme, soigneusement inspecté, est intact. Une deuxième personne est examinée : la plante des pieds est souple et intacte. Mais la foule se retire peu à peu, et nous ne pouvons poursuivre nos informations.

« Le lendemain matin, à huit heures nous revenons sur les lieux. Les charbons sont réduits en cendres très chaudes dont le rayonnement peut être nettement perçu à plus de deux mètres de la fosse ; une dizaine d'indigènes s'y réchauffent. La nuit a été froide.

« Nous nous rendons ensuite à la villa Gopal Lal.

« Parmi les délégués des branches diverses de la Société théosophique, quelques-uns ont traversé le feu. Ce sont des hommes instruits, très intelligents et de bonne foi. La plante de leurs pieds est fine comme chez tous les Indous qui se servent de souliers. L'un d'eux (M. A. de l'université de Calcutta), est absolument indemne; un autre (B. A. de l'université d'Allahabad) est indemne également. Quatre autres se présentent; ils ont traversé le feu peu après le départ du brâhme.

« Le premier offre à la partie moyenne de la plante du pied une surface d'un centimètre carré un peu brune, la première lame d'épiderme est enlevée; le deuxième et le troisième présentent une brûlure, un peu plus importante, mais très superficielle encore, grande comme l'ongle d'un petit doigt; l'un est touché à la partie interne du gros orteil gauche, l'autre à la plante du pied; le quatrième, — qui est le *dernier* de la foule qui soit entré dans le brasier, — a attendu deux ou trois minutes après le départ de la procession pour y pénétrer; il l'a traversé cinq ou six fois, à pas comptés. Sous les extrémités des orteils de l'un de ses pieds, l'on aperçoit de petites cloches, d'un centimètre carré, à peine, de superficie, comme si de petits vésicatoires y avaient été appliqués. L'autre pied n'a rien. La peau des surfaces plantaires est souple. Ces brûlures sont guéries le surlendemain.

« Nous avons omis de dire que tous ceux qui ont franchi la fosse étaient nu-pieds, mais cela va de soi.

Digitized by Google

« La sensation éprouvée en traversant le foyer, de l'avis de tous ceux que nous avons interrogés, est semblable à celle que l'on ressent en marchant sur du sable fin et modérément chaud. L'un des expérimentateurs a remarqué que la sensation de la chaleur était plus forte devant le foyer que dans son milieu. L'impression de l'air chaud sur la respiration serait, dit-on, peu marquée, mais la durée de la traversée était insuffisante pour en juger.

« Le brâhme dit, le lendemain, à M. Govinda Das, que le contrôle du feu n'avait pas été aussi complet que d'habitude, parce que les images du sanctuaire avaient été touchées par des mahométans et quelques personnes de la foule. Un assistant qui avait précédemment traversé le feu, dans une opération semblable, dirigée par le même prêtre, fit la veille, et spontanément, la déclaration que la sensation de la chaleur à la plante des pieds était notablement plus grande que dans sa première expérience, — ce qui tendrait à confirmer l'allégation de l'opérateur, et ce qui expliquerait, peut-être, pourquoi la portion la plus concluante de la cérémonie fut omise, au grand mécontentement de la foule habituée à la voir exécuter. Cette partie de l'opération consiste en un combat singulier, *sur le brasier*, entre les deux hommes armés d'épées. »

La deuxième cérémonie eut lieu, vers le 7 décembre de la même année dans le parc du palais du Maharajah Tagore, en ce moment en villégiature à Bénarès. Un Français, le fils du docteur Javal de Paris, était présent.

Nous n'avons rien à dire du cérémonial, qui fut en tous points semblable à celui que nous avons déjà exposé; la fosse était de dimensions semblables à la première, et la couche de charbons ardents avait à peu près la même épaisseur.

Des centaines de personnes, de tous les rangs et de tous les âges, la traversèrent; les cinq premières appartenaient à la cour du Maharajah; elles marchaient d'un pas ordinaire; les autres avaient une allure plus rapide. Il n'y eut pas de brûlés.

Quand la foule eut cessé de s'agiter, nous nous présentâmes sur le bord de la fosse avec l'intention de plonger la main

Digitized by Google

dans les charbons et de constater par nous-même la réalité du phénomène. Des cris s'élevèrent de toutes parts ; un interprète vint nous dire que le brâhme avait quitté les lieux depuis dix ou quinze minutes et que le feu avait repris toute son activité. Le Maharajah s'approcha, et nous offrit, si nous désirions traverser le brasier, de faire procéder de nouveau à la cérémonie: nous acceptâmes et, quelques minutes après, l'on nous prévenait qne tout était prêt.

Nous nous déchaussâmes alors et nous entrâmes dans le brasier.

Les deux premiers pas nous donnèrent l'impression d'une brûlure à la plante des pieds; les cinq autres nous apportèrent seulement la sensation d'une chaleur intense; nous traversâmes au petit trot, faisant un peu moins de deux pas par seconde. Aussitôt après, nous examinâmes nos pieds; il y avait une légère brûlure à la plante du pied droit, large comme l'ongle du petit doigt, et deux autres de même superficie à la plante du pied gauche; les places brunes qui les indiquaient s'étaient transformées le lendemain matin en petites vésicules qui n'empêchèrent, du reste, pas un instant la marche et qui guérirent en quelques jours.

Plusieurs Hindous, qui traversèrent avec nous, furent aussi légèrement brûlés.

Nous apprîmes alors que l'opération avait été faite, non par le brâhme, qui avait quitté les lieux depuis longtemps, mais par son premier aide et par les sujets, et que le contrôle du feu n'avait pas été pleinement obtenu.

Nous admettons, en ce qui nous concerne, que si le feu ne fut pas complètement dompté, son activité fut réduite extraordinairement, car sans une action coercitive considérable, nous aurions été grièvement blessé: ce point nous paraît incontestable.

Une troisième occasion d'assister à la même cérémonie nous fut offerte, toujours à Bénarès, en février 1899, dans la cour du temple auquel est attaché le prêtre dont nous avons parlé.

Digitized by Google

Tout s'y passe comme dans les cas précédents: nous croyons utile, pourtant, de signaler un fait intéressant.

Trois Hindous s'étant heurtés dans leur course, tombèrent dans le brasier; il leur fallut quelques secondes pour se relever et en sortir. Aucun ne fut brûlé; et pourtant il y eut contact direct d'une grande portion du corps (jambes, bras, etc.) avec le foyer; leurs vêtements furent respectés, et ces vêtements sont composés de tissus très légers, vaporeux, éminemment inflammables.

Ce phénomène est fréquent dans l'Inde. Un festival annuel est spécialement célébré dans le temple de Dharmaraja, à Mulapet, à cet effet. Il venait d'être accompli, vers le 20 octobre, — à l'époque de notre séjour à Bénarès, — à Nagpur, au moyen d'un foyer circulaire permettant une course indéfinie. Plusieurs Hindous aussi honorables qu'instruits, et particulièrement connus de nous, nous ont affirmé avoir assisté plusieurs fois à ces cérémonies et avec des foyers de dix à quinze mètres de long. L'un d'eux, M. A.-H. de l'université d'Allahabad, a vu le prêtre dont nous venons de raconter les exploits, marcher impunément, à pas lents, dans un brasier de 10 mètres de longueur; un autre a pu traverser lui-même, douze fois consécutives, un foyer de même longueur; sur la côte sud-ouest, ont lieu de fréquentes cérémonies analogues, au cours desquelles des prêtres d'ordre inférieur sacrifient un bouc et se tiennent impunément sur le brasier pendant une heure : ces faits nous ont été confirmés par un habitant de la contrée, un homme de la parole duquel on ne peut douter et qui en a été maintes fois témoin.

En Europe, l'épreuve du feu subie victorieusement par les sorciers, il y a quelques siècles, était considérée comme une preuve de possession, et ces malheureux étaient mis à mort; on ne songeait point que le démon, avec les pouvoirs qu'on lui accordait, aurait pu, s'il l'avait voulu, arracher ses fidèles non seulement à l'action du feu, mais à n'importe quel genre de mort, — mais la logique n'était pas la qualité dominante à cette époque.

Dans les histoires de possédés et de convulsionnaires, on rencontre de nombreux exemples d'immunité contre le feu.

Digitized by Google

De nos jours, les médiums Eglington, Home et bien d'autres, ont pu prendre des charbons ardents dans leurs mains et les conserver assez longtemps sans être brûlés. Au début de 1898, les indigènes des îles Fidji montrèrent, devant MM. Mamica, Delcasse, une preuve de leur pouvoir remarquable sur l'élément igné; le récit en a été donné dans le *World Wide Magazine* d'avril ou mai 1898 et a été commenté par une bonne partie de la presse britannique.

Ces phénomènes ne sont donc pas nouveaux. Ceux auxquels nous avons assisté sont, *pour nous*, une preuve suffisante de l'existence d'un pouvoir capable de dompter à un degré considérable l'énergie destructive du feu : celui-ci n'est pas éteint, mais il ne brûle pas. Nous estimons qu'une fournaise, semblable à celle que nous avons eue sous les yeux, ne peut être traversée nu-pieds, dans les conditions exposées, sans que de graves brûlures en soient chaque fois le résultat.

Dr TH. PASCAL.

Digitized by Google

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

(*Suite.*)

VIE ET LETTRES DE ROBERT BROWNING

PAR Mrs SUTHERLAND, ORR, 1891, P. 297

En juin 1868 Miss Arabelle Barrett (sœur de Mrs Browning) mourut d'un rhumatisme au cœur. Comme cela était arrivé à sa sœur sept ans auparavant, elle mourut entre les bras de M. Browning. Celui-ci annonça aussitôt l'événement dans une lettre à Miss Blogden et décrivit aussi une curieuse circonstance : — 19 juin 1868. Vous savez que je ne suis pas superstitieuse : voici la note que j'écrivais sur un livre le mardi 21 juillet 1863. « Arabelle m'a dit hier qu'elle avait été très agitée par un rêve qu'elle fit la nuit précédant le dimanche 19 juillet : elle avait vu Mrs Browning et lui avait demandé : « Quand serai-je avec vous ? — Dans cinq ans, ma chérie », lui fut-il répondu, et là-dessus Arabelle s'éveilla. Elle avait compris dans son rêve que c'était à la morte qu'elle parlait. « Au bout de cinq ans et un mois j'avais oublié la date du rêve, et je supposais qu'il n'y avait que trois ans d'écoulé et qu'il y avait deux ans à attendre ; ce n'est qu'une coïncidence, mais elle est remarquable. »

1. Compte rendu par Marcel Mangin d'après les Proceedings S. F. P. R. vol. II, part. (Voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n° 2, 3 et 4 de 1898 ; n° 3 de 1899).

Digitized by Google

Le choix que nous ferons d'une explication en pareil cas dépendra beaucoup de la solution que nous donnons à un problème discuté dans une autre étude : je veux dire la question de savoir si les fantômes des morts montrent réellement, dans certains cas, qu'ils continuent à connaître ce qui se passe ou se passera sur la terre. Mais remarquez que, si dans des cas comme ceux-là nous rejetons l'explication la plus merveilleuse, — l'hypothèse que l'ami disparu veille encore sur le survivant — nous sommes amenés à admettre que le rêve a une puissance incomparable de suggestion.

3° Je passe maintenant à ce que nous enseignent les particularités de la mémoire pendant le sommeil. Le premier point que j'ai cru devoir noter ne nous arrêtera pas longtemps. Les personnes familiarisées avec l'hypnotisme connaissent l'affinité qui existe entre la mémoire pendant le sommeil et la mémoire pendant l'hypnose. Nous savions, bien entendu, que des rêves peuvent être suscités par la suggestion hypnotique, comme dans le cas, qui m'est particulièrement connu, où M. de Rochas suggéra à un jeune homme, qui négligeait ses parents, qu'il était père lui-même et négligé par ses enfants. Le salutaire tourment que lui causa ce rêve lui fit suivre une conduite moins égoïste. Mais il y a quelquefois une connexion plus étroite. Car, sans aucune suggestion faite dans ce but, on voit dans les rêves renaître le souvenir d'actes accomplis en état hypnotique, et il renaît accompagné de l'illusion dont l'avait entouré l'hypnotiseur. Ainsi le Dr Auguste Voisin avait suggéré à un sujet hypnotisé de poignarder dans un lit voisin un malade (qui en réalité n'était qu'un mannequin). Le sujet obéit et naturellement ne se rappela rien en se réveillant. Mais trois jours après il retourna à l'hôpital, se plaignant que dans ses rêves il voyait toujours une femme qui l'accusait de l'avoir poignardée et tuée. Une suggestion nouvelle persuada au sujet que le fantôme était une poupée.

Inversement, des rêves oubliés pendant l'état de veille peuvent être rappelés dans le sommeil hypnotique. Ainsi le sujet du Dr Tissié, Albert, rêvait qu'il allait partir pour une de ses « fugues » somnambuliques, un de ses voyages sans

Digitized by Google

but, et, hypnotisé, il racontait au médecin ce rêve qu'à l'état de veille il avait oublié. Et ce qui ferait croire qu'il disait la vérité, c'est qu'il entreprenait en effet le voyage et que ses voyages étaient ordinairement précédés et provoqués par des rêves.

Je n'insisterai pas sur les souvenirs que nous avons, pendant le sommeil, des événements de la vie ordinaire, ni sur ce qu'ils ont d'incomplet, ni sur l'enchaînement spécial qui se forme parfois entre des rêves successifs et cohérents.

4° Ce que je supposerai maintenant, c'est que la mémoire pendant le sommeil peut arriver à remplir les vides de la mémoire de l'esprit éveillé, vides non dus à l'état hypnotique; ainsi, par exemple, les périodes dites « ecmnésiques » résultant quelquefois d'un choc violent du système nerveux, avec même une extension de la période jusqu'à une époque antérieure au choc. Ces accidents pourtant sont si rares et ce genre de mémoire est si difficile à découvrir que je mentionne ce point surtout pour compléter ma théorie; aussi je m'estime très heureux de pouvoir citer un cas récent donné par M. Charcot (*Revue de Médecine*, février 1892) qui apporte une intéressante confirmation de mon hypothèse.

« Une certaine Mme D..., personne sensée et bien portante de trente-quatre ans, subissait le 28 août 1891 un terrible choc. Un misérable qu'on n'a pas retrouvé entrait dans sa propriété et lui disait brusquement que son mari était mort et qu'on allait apporter son cadavre. C'était absolument faux : mais la nouvelle la jeta dans une profonde agitation, et quand un ami maladroit voyant le mari approcher s'écria : « Le voilà ! » la pauvre femme, supposant que c'était l'arrivée du cadavre qu'on annonçait, tomba dans une attaque profonde d'hystérie. Elle ne revint à elle qu'au bout de deux jours; mais elle avait perdu la mémoire de tous les événements depuis le 14 juillet, date remontant à six semaines avant le choc. Cette sorte d'ecmnésie rétroactive inexplicable arrive quelquefois, on le sait, après un choc physique. Dans le cas de Mme D..., le choc avait été entièrement mental; cependant la perte de mémoire avait continué et s'était étendue sur toute la période jusqu'au jour de la conférence de M. Charcot sur le cas

Digitized by Google

(22 décembre 1891). Mme D... se rappelait parfaitement sa vie jusqu'au 14 juillet 1891, mais rien absolument depuis cette date. Elle essayait de continuer ses occupations domestiques, mais pour se rappeler une chose il lui fallait la noter immédiatement sur un cahier de notes auquel elle se reportait constamment. Par exemple, elle était mordue par un chien qu'on croyait enragé. Elle écrivait aussitôt une note sur ce fait, mais si elle ne se référait pas au cahier de notes, elle n'avait aucun souvenir de la morsure ni du traitement qu'elle avait subi au laboratoire de M. Pasteur.

Voilà certainement un cas où il aurait pu sembler qu'il y avait une abolition complète de toute trace ou tendance pouvant mener à la reconstitution de la mémoire.

Mais on remarqua un fait qui jeta une lumière décisive sur ce cas étonnant. On dit aux malades qui occupaient les deux lits voisins de Mme D... de l'observer pendant la nuit. Ils racontèrent qu'elle avait l'habitude de parler en dormant et que, dans les fragments de rêves ainsi révélés, elle faisait souvent allusion à la morsure d'un chien enragé et à d'autres événements qui lui étaient arrivés pendant sa période ecmnésique. Cette indication, naturellement, suffit à M. Charcot. Considérant son ecmnésie comme une espèce de prolongation de l'attaque hystéro-épileptique, il hypnotisa la malade et constata que dans l'état hypnotique sa mémoire pour la période ecmnésique était absolument intacte. Des suggestions post-hypnotiques pour qu'elle se rappelle les jours perdus remettent maintenant peu à peu la pauvre femme en possession de tout son passé.

Le fait qui nous intéresse ici est la persistance, découverte accidentellement pendant le sommeil, de souvenirs qui s'étaient effacés dans la conscience supraliminale. Ceci nous montre que, en rêve, Mme D... descendait, non seulement jusqu'à la couche où tout était confus, mais jusqu'à un état à ce point plus profond que l'état de veille, que les souvenirs dont l'état de veille avait été privé par le choc et l'hystérie étaient retrouvés intacts. Ce cas bien observé peut nous servir d'exemple pour tous ceux que je suppose exister montrant a mémoire pendant le sommeil capable de remplir les vides

Digitized by Google

de la mémoire ordinaire. Nous trouverons d'autres cas quand nous arriverons au somnambulisme spontané et que nous examinerons ses relations complexes avec les rêves ordinaires, l'hypnotisme, l'hystérie, et même l'épilepsie.

5° Je passe ensuite aux questions encore plus nouvelles et curieuses que suscite l'existence d'une mémoire pendant le sommeil qui, accompagnant la mémoire de la vie ordinaire, semble aussi avoir une étendue plus vaste et indiquer que l'enregistrement des événements extérieurs qui s'opère en nous est beaucoup plus complet que nous ne le croyons.

Examinons les différents degrés que cette mémoire peut montrer.

I. — Elle peut comprendre des événements connus autrefois par le moi éveillé, mais maintenant définitivement oubliés.

II. — Elle peut comprendre des faits qui sont arrivés dans le champ sensoriel, mais qui n'ont jamais été perçus supraliminalement ni connus d'aucune façon.

III. — Elle peut indiquer que de cette classe plus étendue de faits enregistrés des *déductions rêvées* ont été tirées; — lesquelles déductions peuvent être *rétrospectives, prospectives* ou — si je puis me servir d'une expression de Pope en lui donnant un sens nouveau — *circumspectives*, c'est-à-dire se rapportant non au passé ou au futur, mais au présent, à des choses en dehors de la perception ordinaire. Il est évident que des déductions de cette espèce, si elles existent, risqueront d'être prises par erreur pour de la rétrocognition directe, de la prémonition directe, ou de la clairvoyance directe; tandis qu'elles peuvent vraiment ne pas montrer autre chose qu'une faculté de perception du moi subliminal très étendue, une mémoire plus stable que la faculté de perception ou la mémoire du moi supraliminal que nous connaissons.

Voilà jusqu'où, dans le présent chapitre, je me propose de suivre la mémoire du sommeil; ce sera jusque-là ou plutôt jusqu'à cette région douteuse où l'on ne sait plus si des pouvoirs supernormaux — télépathie directe, clairvoyance, prévision — doivent, oui ou non, être invoqués pour expliquer

Digitized by Google

les phénomènes du sommeil. Comme le sait le lecteur, je ne craindrai pas d'avoir recours à ces pouvoirs quand cela me semblera indispensable. Mais avec nos connaissances actuelles, nous ne devons les invoquer que quand les autres explications sont épuisées; et ces rêves hypermnésiques nous donnent un moyen de tracer nos démarcations plus exactement ou de reléguer certains récits merveilleux dans une région moins merveilleuse, et en même temps de déterminer plus clairement ce que, dans les cas plus extraordinaires, les théories ordinaires sont impuissantes à expliquer.

I. — Sur la première des catégories, on n'élèvera aucun doute. C'est un fait qui nous est familier, ou tout au moins qui ne nous surprend que légèrement, qu'il nous arrive parfois de retrouver dans le sommeil un souvenir qui était sorti complètement de la conscience éveillée. Comme exemple nous pouvons prendre le rêve de M. Delbœuf qu'il a discuté dans son intéressant ouvrage : *Le sommeil et les rêves*. Dans ce rêve, le nom de l' « Asplenium Ruta Muralis » lui parut comme un nom qui lui était familier. En s'éveillant, il se creusa en vain la tête pour découvrir où il pouvait avoir appris cette appellation botanique. Longtemps après, il découvrit le nom « Asplenium Ruta Muraria » écrit par lui-même dans une petite collection de fleurs et de fougères à côté desquelles il avait mis les noms sous la dictée d'un ami botaniste.

Dans ce cas et dans ceux semblables, la connaissance primitive, au moment où elle avait été acquise, avait été imprimée nettement dans l'esprit, dans la conscience supraliminale. Sa réapparition au bout d'un long espace de temps est un fait analogue à beaucoup d'autres. Mais la conclusion à laquelle les cas que je vais citer semblent conduire est d'un caractère beaucoup plus étrange. Je crois qu'il est prouvé que beaucoup de faits ou d'images qui n'ont jamais même un instant été perçus par la conscience supraliminale sont cependant retenus par la mémoire subliminale et se présentent parfois dans les rêves et semblent avoir un but défini.

Le lecteur se rappelle peut-être qu'à propos de la vision par le cristal il a été fait une remarque semblable (*Procee-*

Digitized by Google

dings, vol. V, p. 507). Miss X... avait vu dans le cristal l'annonce de la mort d'un ami, — prévision qui n'avait certainement jamais été formulée par son moi conscient. En se reportant au *Times*, elle avait trouvé que la nouvelle se trouvait sur une feuille avec laquelle miss X... s'était garanti la figure du feu, de sorte que les mots pouvaient être arrivés dans le champ de sa vision, bien qu'ils ne fussent pas compris par ce que nous appelons son moi éveillé.

Cet exemple avait de la valeur pour achever de prouver que la nouvelle pouvait n'avoir jamais été connue supraliminalement, attendu qu'elle était trop importante pour avoir été simplement aperçue et oubliée.

Nous trouverons que, dans certains rêves, l'ignorance ou était le moi supraliminal est également prouvée. Commençons cependant par quelques exemples intermédiaires.

NOTE DE M. A. BROCKELBANK, 20, Marsden Road,
East Dulwich, S. E.

14 juillet 1884.

Il y a quelques années, je perdis un couteau de poche. Six mois, après, je crois, alors que j'avais complètement oublié ce fait et qu'il ne m'était plus sûrement jamais un instant revenu à la mémoire, je rêvai, une nuit, qu'il était dans la poche d'un certain pantalon que j'avais mis à la défroque vers le même temps, je suppose, que la perte du couteau. Je m'éveillai et restai quelque temps à réfléchir jusqu'à ce que l'idée me vînt de constater la vérité de mon rêve. Je montai chercher le pantalon, et effectivement je constatai l'exactitude de mon rêve. Ce qu'il y a de particulier, c'est que, éveillé et dans mon état normal, aucun enchaînement d'idées ou travail de ma mémoire ne me ramenait vers le pantalon ou le couteau, et ce fut tout à fait avec la curiosité d'un expérimentateur que j'allai les chercher.

AUGUSTUS BROCKELBANK.

Cela ressemble beaucoup à un de ces éclairs de mémoire comme il s'en produit quelquefois à l'état de veille, car il est

Digitized by Google

probable que M. Brockelbank avait dans le temps remarqué que le couteau était dans sa poche. Il peut avoir oublié le fait très rapidement; mais cependant il y avait probablement quelque connaissance supraliminale que le rêve a fait revivre.

Voici maintenant un autre cas d'objet perdu où, aussitôt après la perte de l'objet, l'esprit du sujet éveillé fit un effort pour faire dire à la mémoire supraliminale la place de l'objet. (Voir le Journal de la *S. F. P. R.*, oct. 1889.)

4 février 1889.

En arrivant à l'hôtel Morley à 5 heures, mardi 29 janvier 1889, je m'aperçus que j'avais perdu ma broche en or et supposai que je l'avais laissée dans une salle d'essayage chez Swan et Edgard. J'envoyai voir et fus très désappointée d'apprendre que toutes les recherches avaient été inutiles. J'étais très contrariée, et la nuit je rêvais que je la trouvais dans un numéro de la *Queen* qui avait été sur la table, et dans mon rêve je voyais même la page où elle était. J'avais remarqué une des gravures de cette page. Aussitôt après le déjeuner, j'allai chez Swan et Edgard et demandai les journaux, racontant en même temps aux jeunes femmes mon rêve et où j'avais vu la broche. Les journaux avaient été enlevés de cette chambre, mais on les retrouva, et au grand étonnement des jeunes femmes, je dis : « Voici celui qui contient ma broche », et, à la page où je m'y attendais, je trouvai la broche.

A. M. Bickford-Smith.

Nous avons reçu un récit bien semblable, au fond, du beau-frère de Mrs Bickford-Smith, M. H. A. Smith qui fut témoin de la peine qu'on prit pour chercher la broche à l'hôtel et en envoyant chez Swan et Edgard le soir précédent.

On remarquera que Mme B. S. n'a pas été elle-même faire les premières recherches. Si elle était retournée chez Swan et Edgard avant le rêve, il est possible que la vue des livres sur la table aurait pu faire revivre quelque souvenir de la vue de la broche entre les feuilles de la *Queen*.

Dans le cas suivant, nous ne pouvons pas absolument

Digitized by Google

prouver que Mrs Yates ne mit pas les photographies dans le tiroir elle-même, ou qu'elle vit fortuitement qu'il y avait un paquet dans le tiroir, si quelqu'un d'autre l'avait mis là, mais le fait de la longue recherche, du refus de croire au rêve, rend cette explication douteuse. J'ajouterai que Mrs Yates (que M. Gurney et moi nous connaissons) avait eu d'autres expériences du genre télépathique ou clairvoyant.

De Mrs Yates, 44, Montpellier Road, Brighton, 1884.

Il y a environ cinq ans, je reçus d'une amie des photographies non collées des « Stations de la Croix », peintes en miniatures d'après les fresques de Rome, avec prière de les lui renvoyer de suite après examen, parce qu'elle y tenait beaucoup. Je les mis dans une enveloppe et je crus les ranger dans le secrétaire, mais en finissant une lettre dans laquelle j'avais l'intention de les envoyer, je m'aperçus avec effroi que je ne les trouvais plus nulle part. Nous cherchâmes sans relâche, mais inutilement. J'acceptai humblement les reproches qui me furent faits pour mon manque de soin, et la chose me sortit de l'esprit.

Plus d'un an après, je rêvais que je tirais un tiroir placé en haut, dans une garde-robe qui se trouvait dans un cabinet de toilette non employé, et j'y découvrais les petites peintures. On me demandera naturellement : « La première chose que vous avez faite le matin n'a-t-elle pas été d'aller voir si votre rêve était vrai, en ouvrant le tiroir? » Non, je ne le fis pas. Je mentionnai la chose à ma famille, mais cela n'avait pas d'intérêt pour elles, et on n'y pensa plus; mais plusieurs mois après, en transportant la garde-robe dans une autre partie de la maison, en enlevant les tiroirs pour l'éclairer, là, bien rangées, je trouvai l'enveloppe et les petites peintures! Je les ai fait monter et encadrer.

Je rangerai ici un autre cas du même type.

La femme du Rev. W. F. Brand, Emmorton, Harford Co, Maryland, écrit ce qui suit à la date du 29 mars 1884 :

M. Brand me demanda un jour de lui donner les 100 dollars qu'il m'avait demandé de mettre en lieu sûr. Je restai stupéfaite, car je ne me rappelais pas qu'il me les avait

Digitized by Google

donnés. Cependant, j'allai voir à l'endroit où je mets ordinairement mon argent. Ils n'y étaient pas. Je regardai dans plusieurs autres endroits où ils pouvaient être vraisemblablement, mais sans succès. Puis je cherchai dans chaque tiroir, boîte, coin, probable ou improbable, ou même impossible, mais toujours rien. La nuit vint et je ne les avais pas trouvés. J'étais très tourmentée, car c'était une grosse perte pour nous; mais ce qui nous inquiétait encore plus que la perte, c'était la pensée que quelqu'un de notre entourage nous avait volés. Avant d'aller me coucher, je fis une ardente prière pour pouvoir retrouver la somme, ou pour que, si je ne la retrouvais pas, mes soupçons ne tombassent pas sur une personne innocente. Au milieu de la nuit, je rêvai que je trouvais l'argent au milieu d'un tas de châles qui avaient été mis de côté pendant l'été et soigneusement enveloppés pour être protégés contre les vers. Le jour venu, l'idée de cet endroit me parut absurde, mais mon rêve m'impressionna beaucoup, je défis le paquet de châles. Je crois que l'enveloppe était cousue, et je trouvai le trésor perdu.

Je ne saurais pas dire si mon rêve m'éveilla. Je ne cherchai que le matin. Je n'ai jamais pu me rappeler avoir ainsi rangé l'argent, ni même avoir été chargée par M. Brand de le garder, bien qu'à cette époque ce fût pour lui une chose inaccoutumée d'agir ainsi.

Prenons ensuite deux cas où il semble tout à fait impossible de supposer que la conscience supraliminale du chercheur ait jamais connu la véritable place de l'objet perdu, car l'objet aurait été aussitôt ramassé. Mais, d'un autre côté (comme dans le cas de Miss X... que je viens de citer) l'objet peut être tombé dans le champ de la vue du chercheur et avoir été ainsi enregistré dans la mémoire subliminale.

De Mme Crellin, 62, Hilldrop-Crescent, N. 1884.

Quand j'étais à l'école, je fis un jour la sottise d'enlever à ma maîtresse de français sa bague et, pour m'amuser, de la mettre à mon doigt. En l'ôtant avant de me coucher, je m'aperçus qu'une pierre de cette bague était tombée, et j'en

fus très ennuyée, surtout parce que ma maîtresse avait reçu ce bijou en cadeau.

Nous avions quatre salles de classe, et comme j'avais passé de l'une dans l'autre pendant la soirée, je ne pouvais trouver la pierre. Cependant, la nuit, dans un rêve, je vis la pierre sur une certaine planche du parquet de notre salle aux « exercices » et à mon réveil, m'habillant en hâte, j'allai droit à cet endroit et j'y retrouvai la pierre. Ce récit n'a rien de bien saisissant, mais il se recommande à vous par sa simplicité et son exactitude.

M. Gurney ajoute : En causant avec moi, Mme Crellin m'a décrit les quatre salles comme grandes, il aurait été très long de chercher partout. Elle avait été dans toutes ce soir-là. Elle affirme qu'elle est allée droit à l'endroit. C'est un très bon témoin.

Mme J. Windsor Stuart, de Foley House, Rothesay, N. B., qui m'est bien connue, m'envoie une expérience semblable, mais avec cette particularité intéressante que la bague fut vue, non comme elle devait l'être quand on la chercha, mais brillante de rosée comme elle était au moment du rêve. L'incident est ancien ; mais M. Stuart se rappelle l'avoir entendu raconter dans des termes tout à fait semblables à une époque beaucoup plus rapprochée du fait.

30 janvier 1892.

Au commencement de l'automne de 1864, mon père (feu capitaine Wim Campbell) habitait à Snettisham Hall, Norfolk. Nous venions de faire une partie de croquet. Parmi les invités il y avait un jeune homme, George Gambier (neveu de l'artiste, feu M. Gambier Parry), à cette époque élève d'agriculture de feu M. Ch. Preedy, représentant de l'État de Hunstanton. Comme M. Gambier était sur le point de monter à cheval pour retourner chez lui, il dit tout à coup : « J'ai perdu l'opale de ma bague. J'y tenais plus qu'à toute autre chose ; elle me venait de mon père. Je me rappelle l'avoir vue quand j'ai tiré la sonnette en arrivant, de sorte qu'elle doit être tombée depuis que je suis ici. » Nous nous mîmes tous à

Digitized by Google

chercher la pierre, allant et venant sur la pelouse, rangés en ligne, mais sans succès.

Il y avait deux hêtres pourpres, l'un sur la pelouse près de la maison, l'autre un peu plus en arrière, au delà du remblai fait pour aplanir la pelouse, mais s'étendant un peu au-dessus. Le matin de bonne heure, je rêvai que je voyais la pierre briller sous une feuille tombée de l'arbre, tout près du bord du talus. Je vis toute la scène très nettement, les gouttes de rosée brillant au soleil et la pierre. Je me réveillai tellement impressionnée par mon rêve que je me levai, m'habillai et sortis. Il était environ 6 heures et il faisait un temps admirable. Je sortis par la porte du jardin pour aller directement à la pelouse et me dirigeai vers l'arbre, où tout était comme dans mon rêve, et je trouvai la pierre sans chercher, juste sous la feuille comme dans mon rêve.

FLORA STUART.

Les trois cas qui suivent ont été publiés par le Pr Royce, de Harward (qui connaît les vrais noms des témoins) dans les *Proceedings* de l'American S. P. R., vol. I, nº 4, mars 1889.

Le premier cas, dit le Pr Royce, me vient d'une dame (M. B.) à qui nous avions demandé le compte rendu d'une autre expérience plus remarquable qu'elle n'avait pourtant pas pu encore nous donner. Comme compensation elle nous a donné l'expérience moins importante qui suit, dont elle se rappelle très bien tous les détails.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

L'AUDITION COLORÉE[1]

PAR J. CLAVIÈRE

Nous empruntons à l'*Année psychologique* de M. A. BINET cette étude très intéressante de l'audition colorée. En 1892 (voy. *Annales psychiques* de 1892, p. 269) dans notre compte rendu du Congrès international de psychologie expérimentale, tenu à Londres, nous avons parlé de l'audition colorée. M. Galton avait cité le cas d'une famille où l'audition colorée est héréditaire; mais — et cela montre bien la subjectivité de ce phénomène — les mêmes sons n'évoquaient pas l'impression de la même couleur chez tous les membres de la famille : la corrélation entre les mots et les nuances était différente pour chacun des membres et, tandis que l'un soutenait que tel mot était bleu, tel autre affirmait qu'il était rouge ou vert. L'audition colorée provoquait ainsi de véritables petites querelles domestiques. D.

I

Parmi les bizarreries de notre « imagerie mentale », il faut citer certaines associations, certaines correspondances entre des images de nature différente. On constate, par exemple, assez fréquemment, qu'une image de couleur fausse toujours, d'ailleurs, accompagne une sensation visuelle, auditive, gustative, olfactive, etc. Ces phénomènes prennent, à juste titre, le nom de *synesthésies*. Ceci dit, l'*audition colorée* s'entend assez facilement, si l'on retient que, dans la plupart des cas, les

1. Voyez l'*Année psychologique*, 5e année, 1899, p. 161.

Digitized by Google

deux sensations qui se correspondent sont l'une auditive (lettres de l'alphabet, mots, phrases, bruits, sons musicaux, etc.), l'autre visuelle, ou mieux, chromatique.

Cornaz, voyant surtout dans ce phénomène une hyperesthésie du sens des couleurs, l'appelle *hyperchromatopsie*, Lussana l'appelle *voix colorée*. Chabalier, Khron, Mary Whiton Calkins, le désignent sous le nom de *pseudo-chromoesthésie*; ce mot d'ailleurs fut inséré avec ce sens dans le dictionnaire de médecine de Littré et Robin. Nüssbaumer parle de *phonopsie*. Bleuler et Lehmann désignent la correspondance des sensations par le terme général de sensations secondaires et adoptent le mot *photisme* dans le cas où l'impression lumineuse est due à autre chose qu'à l'excitation du nerf optique et le mot *phonisme* pour toute sensation de son produit par l'excitation d'un nerf autre que le nerf acoustique. Un article, publié par le *London medical record* de décembre 1881, article d'ailleurs emprunté à la *Medicinisch Neuigkeiten* et à la *Lancet* de Cincinnati, prit comme titre le mot *Colour-Hearing;* nous l'avons simplement traduit par l'expression : Audition colorée. Suarez de Mendoza considère surtout que les pseudo-sensations secondaires, et par là il entend « la perception mentale, fausse mais physiologique, de couleurs, de sons, d'odeurs, de saveurs, etc., qui n'ont rien de réel », peuvent être et ont été observées dans le domaine des cinq sens. Vauthier cite, en effet, un cas où un son produit non une pseudo-sensation de couleur, mais une rage de dents. Aussi Suarez de Mendoza catalogue dans les cinq classes suivantes les cinq modalités d'un seul phénomène : la *pseudesthésie physiologique :*

La *pseudo-photesthésie*, pour les pseudo-sensations secondaires visuelles;

La *pseudo-acouesthésie*, pour les pseudo-sensations secondaires acoustiques;

La *pseudo-phrésesthésie*, pour les pseudo-sensations secondaires olfactives;

La *pseudo-gousesthésie*, pour les pseudo-sensations secondaires gustatives;

La *pseudo-apsiesthésie*, pour les pseudo-sensations secondaires tactiles.

Digitized by Google

De plus, chacune des cinq classes précédentes, il la divise à son tour en six sous-classes, et pour ne prendre que la pseudo-photesthésie, Suarez de Mendoza distingue :

La pseudo-photesthésie d'origine visuelle;
— — auditive ;
— — olfactive ;
— — gustative ;
— — tactile ;
— — purement psychique.

Cette dernière classe désignant les cas où l'on prête des couleurs aux jours de la semaine, aux mois de l'année, aux époques de l'histoire, aux phases de la vie humaine, etc. Ainsi donc le phénomène d'une correspondance entre les sensation de sons et de couleur prend dans la nomenclature de Suarez de Mendoza le nom de pseudo-photesthésie d'origine auditive. Nous n'insisterons pas sur la bizarrerie des mots employés par cet auteur, nous préférons les expressions de Flournoy.

Flournoy, après avoir donné au phénomène général de la correspondance des sensations le nom de *synesthésie*, ajoute à la classification de Suarez de Mendoza les synesthésies d'origine thermale, musculaire, viscérale, etc. Parmi ces synesthésies, la *synesthésie visuelle* est tout indiquée pour désigner les phénomènes qu'il se propose d'étudier, mais il lui préfère par motif de brièveté le mot *synopsie*. Il distingue alors trois classes de phénomènes de synopsie :

1° Les *photismes* lorsque les fausses sensations sont spécifiquement optiques ;

2° Le *schèmes* lorsque ces fausses sensations sont plutôt des représentations spatiales qu'en l'absence de l'œil le sens du toucher et du mouvement suffit à nous procurer. Selon leur complexité, ces figures, ces dessins peu ou point colorés, prennent le nom de *Symboles* et de *Diagrammes;*

3° Les *personnifications* lorsque ces fausses sensations comprennent non seulement la couleur comme les photismes, la forme comme les schèmes, mais encore s'enrichissent, se compliquent de façon à aboutir à la représentation d'êtres concrets, parfois même animés.

Digitized by Google

II

« Je vous suis très reconnaissant de l'offre que vous me faites de citer dans (ici le nom d'une revue) l'enquête que j'ai essayé de faire ; vous lui donnerez ainsi un caractère scientifique que beaucoup de personnes à X... refusent de lui reconnaître. J'ai, en effet, reçu quelques réponses de ce genre : « Je n'ai rien trouvé d'*anormal* chez moi. » — « Je n'ai aucun des *troubles* sur lesquels porte l'enquête. » — J'avoue qu'il faut être *fou* pour s'occuper de choses pareilles, etc. » Nous pourrions rapprocher de cet extrait de lettre le conseil que Nüssbaumer recevait de son professeur Bénédickt de ne plus s'occuper de ce sujet qui pourrait le mener aux Petites-Maisons, et le passage suivant de Flournoy : « Je n'oublierai jamais la gravité solennelle mêlée de sollicitude touchante, avec laquelle un de mes anciens condisciples, excellent praticien, me répondit quand je lui parlai de ce sujet : « J'espère bien, mon cher, que tu n'as pas toi-même de pareils phénomènes. »

C'est en effet par le scepticisme ou par un sentiment de profonde commisération que la plupart des gens accueillent les récits d'audition colorée. Qu'il faille n'accueillir qu'avec une extrême prudence les déclarations des « colour hearer », c'est là affaire de méthode pour celui qui se propose de les étudier, mais rien ne nous autorise en fait à identifier avec Nordau l'audition colorée et la dégénérescence, et à déclarer pathologique un fait qui est étrange surtout parce qu'il est peu connu[1].

1. Outre que les relations sur l'audition colorée sont relativement peu nombreuses, elles ne remontent guère au delà du XIXe siècle. Au siécle dernier, Hoffmann dans un ouvrage sur la chromatique cite le cas d'un Suisse, magistrat et peintre, qui colorait les sons des instruments. Pour lui, le son du violoncelle était indigo bleu ; celui de la clarinette, jaune ; celui de la trompette, rouge clair ; du hautbois, rose ; du flageolet, violet. Avant lui, un jésuite, le R. P. Castel, saisissait une correspondance entre les sept notes de la gamme el les sept couleurs du spectre ; il s'était fait d'ailleurs construire un clavecin dont les touches étaient systématiquement coloriées. Peut-être la première trace de l'audition coloriée remon-

Digitized by Google

Ce qui a fait à l'audition colorée une si mauvaise réputation, c'est que ses manifestations ont été posées comme principes fondamentaux de la régénération de l'art par des littérateurs, des poètes, des artistes suffisamment connus sous les noms de décadents, de symbolistes, d'évoluto-instrumentistes, etc., et que l'on a qualifiés soit des *dévoyés de l'art* et des *névrosés*, soit tout simplement des *fumistes*.

Arthur Rimbaud faisait paraitre vers 1881 son fameux sonnet des voyelles :

A noir, E blanc, I rouge, U vert; O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombres; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I pourpre. sang craché, rire des lèvres belles.
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix de pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime au grands fronts studieux;

O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges,
— O, l'oméga, rayon violet de Ses Yeux?

Et tandis qu'un caricaturiste représentait Arlhur Rimbaud peignant avec un énorme pinceau des voyelles de bois, René Ghil discutait sérieusement ces alliances de sensations et ripostait : « I n'est aucunement rouge; qui ne voit qu'I est bleu? Et n'est-ce point péché de trouver de l'azur dans la voyelle O? O est rouge comme le sang. Pour U, c'est jaune qu'il eût fallu écrire et Rimbaud n'est qu'un âne, ayant voulu peindre U en vert. » Puis tirant de ces correspondances d'images une esthétique en forme, René Ghil concluait : « Or,

terait-elle à Liebnitz. On lit, en effet, dans les *Nouveaux Essais :* « Or, s'il se trouve des gens qui n'aient pas ces idées distinctes, mais les confondent et n'en fasssent qu'une, je ne vois pas comment ces personnes puissent s'entretenir avec les autres. Ils sont comme un aveugle serait à l'égard d'un autre homme, qui lui parlerait de l'écarlate, pendant que cet aveugle croirait qu'elle ressemble au son d'une trompette. » (Liebnitz, *Nouv. Ess.*, liv. II, ch. IV. De la solidité.)

Digitized by Google

si le son peut être traduit en couleur, la couleur peut se traduire en son, et aussitôt en timbre d'instrument; toute la trouvaille est là. » Et le 11 décembre 1891, au Théâtre d'Art, on mettait à la scène une traduction du Cantique des Cantiques de Salomon, « symphonie d'amour spirituelle en huit devises mystiques et trois paraphrases », de Paul Roinard, adaptations musicales de Flamen de Labrely, et projections auditives, chromatiques et odorantes. Aussi les voyelles I et O dominaient dans le récitatif, la symphonie était en *ré*, le décor était orangé clair et durant la représentation la salle fut parfumée à la violette blanche au moyen de vaporisateurs placés dans les loges et au trou du souffleur. L'originale description par laquelle J. K. Huysmans, dans *A Rebours*[1], nous

1. « ... Il appelait cette réunion de barils à liqueurs son orgue à bouche... Chaque liqueur correspondait, selon lui, comme goût, au son d'un instrument. Le curaçao sec, par exemple, à la clarinette dont le chant est aigrelet et velouté; le kummel, au hautbois dont le timbre sonore nasille; la menthe et l'anisette, à la flûte, tout à la fois sucrée et poivrée, piaulante et douce; tandis que, pour compléter l'orchestre, le kirsch sonne furieusement de la trompette; le gin et le whisky emportent le palais avec leurs stridents éclats de pistons et de trombones; l'eau-de-vie de marc fulmine avec les assourdissants vacarmes des tubas, pendant que roulent les coups de tonnerre de la cymbale et de la caisse frappée à tour de bras, dans la peau de la bouche par les rachis de Chio et les mastics!

« Il pensait aussi que l'assimilation pouvait s'étendre, que des quatuors d'instruments à cordes pouvaient fonctionner sous la voûte palatine, avec le violon représentant la vieille eau-de-vie fumeuse et fine, aiguë et frêle; avec l'alto simulé par le rhum plus robuste, plus ronflant, plus sourd; avec le vespetro déchirant et prolongé, mélancolique et caressant comme le violoncelle; avec la contrebasse corsée, solide et noire comme un pur et vieux bitter. On pouvait même, si l'on voulait former un quintette, adjoindre un cinquième instrument, la harpe, qui imitait, par une vraisemblable analogie, la saveur vibrante, la note argentine, détachée et grêle du cumin sec.

« La similitude se prolongeait encore; des relations de tons existaient dans la musique des liqueurs; ainsi, pour ne citer qu'une note, la bénédictine figure, pour ainsi dire, le ton mineur de ce ton majeur des alcools que les partitions commerciales désignent sous le signe de chartreuse verte.

« Ces principes une fois admis, il était parvenu, grâce à d'érudites expériences, à se jouer sur la langue de silencieuses mélodies, de muettes marches funèbres à grand spectacle, à entendre dans sa bouche des soli de menthe, des duos de vespétro et de rhum.

« Il arrivait même à transférer dans sa mâchoire de véritables morceaux de musique, suivant le compositeur pas à pas, rendant sa pensée, ses

Digitized by Google

montre son héros Jean des Esseintes, atteint de gustation sonore, n'était faite que pour donner du crédit aux synesthésies en général et à l'audition colorée en particulier. Si nous rappelons le sonnet de Baudelaire qui a pour titre *Correspondances* :

> La nature est un temple où de vivants piliers
> Laissent parfois sortir de confuses paroles;
> L'homme y passe à travers des forêts de symboles
> Qui l'observent avec des regards familiers.
>
> Comme de longs échos qui de loin se confondent
> Dans une ténébreuse et profonde unité,
> Vaste comme la nuit et comme la clarté
> Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.
>
> Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
> Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
> — Et d'autres corrompus riches et triomphants,
>
> Ayant l'expansion des choses infinies
> Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
> Qui chantent les transports de l'espoir et des sens.
>
> BAUDELAIRE, *les Fleurs du mal*, IV.

Rêverie de poète, paradoxe esthétique, nous dira-t-on. Si nous citons l'article de Théophile Gautier dans la *Presse*, le 10 juillet 1843 : « Mon ouïe s'était prodigieusement développée; j'entendais le bruit des couleurs. Des sons verts, rouges, bleus, jaunes, m'arrivaient par ondes parfaitement distinctes. Un verre renversé, un craquement de fauteuil, un mot prononcé tout bas, vibraient et retentissaient en moi comme des roulements de tonnerre. Chaque objet effleuré rendait une note d'harmonica ou de harpe éolienne, — « Hallucination de hachichin », nous objectera-t-on, et cette fois, on aura plei-

effets, ses nuances, par des unions ou des contrastes voisins de liqueurs par d'approximatifs et savants mélanges.

« D'autres fois, il composait lui-même des mélodies, exécutait des pastorales avec le bénin cassis qui lui faisait roulader dans la gorge des chants emperlés de rossignol ; avec le tendre cacao-chouva qui fredonnait de sirupeuses bergerades, telles que « les romances d'Estelle » et les « Ah ! vous dirai-je maman » du temps jadis.

« Mais ce soir-là, des Esseintes n'avait nulle envie d'écouter le goût de la musique ; et il se borna à enlever une note au clavier de son orgue, en emportant un petit gobelet qu'il avait préalablement rempli de véridique wisky d'Irlande... » (J.-K. HUYSMANS, *A rebours*. Paris, Charpentier, p. 62, 63 et 64.)

Digitized by Google

nement raison. Les déclarations de Maupassant dans la *Vie errante* [1], de Léon Gozlan dans le *Droit des Femmes* [2], ne convaincront guère davantage et l'on pourra toujours nous objecter le dénaigneux verdict de G. Itelson déclarant « qu'il ne peut pas accorder à toute cette affaire l'importance que les auteurs de ces travaux croient devoir lui attribuer », et sourire de l'enthousiasme bizarre de Grüber qui dans l'audition colorée ne voit rien moins que la manifestation de faits inconscients « régis par des lois mathématiques très simples, écho de la mathématique extérieure du Cosmos ».

On trouvera à coup sûr plus dignes de foi les déclarations de Gœthe qui dans sa théorie des couleurs parle de l'audition colorée, — de Meyerbeer qui désigne dans une conversation certains accords de Weber dans la chasse de Lutzow sous le le nom d'accords pourprés, — de Louis Ehlert qui, dans une lettre à une amie sur la musique, au sujet de ses impressions à l'audition de la symphonie en *do majeur* de Schubert, s'exprime ainsi : « Non ! en vérité, si le *la majeur* ne dit pas vert, je n'entends rien à la coloration des sons », — et de tant d'autres qui par les détails très précis qu'ils nous donnent sur les manifestations et les débuts du phénomène permettent d'écarter toute idée de supercherie. Je puis d'ailleurs donner ici un exemple qui m'est personnel. En 1895, au collège de Château-Thierry, je dictais un jour, en classe de philosophie, à mes élèves, une partie d'un questionnaire que je tenais du laboratoire de médecine légale de la Faculté de

1. « Je demeurait haletant, si grisé de sensations, que le trouble de cette ivresse fit délirer mes sens. Je ne savais plus vraiment si je respirais de la musique ou si j'entendais des parfums, ou si je dormais dans les étoiles...» (Guy de Maupassant, *La vie errante.*)

2. « Comme je suis un peu fou, j'ai toujours rapporté, je ne sais pourquoi, à une couleur ou une nuance, les sensations diverses que j'éprouve. Ainsi, pour moi, la piété est bleu tendre ; la résignation est gris perle ; la foie, vert pomme ; la satiété, café au lait ; le plaisir, rose velouté ; le sommeil, fumée de tabac ; la réflexion, orange ; l'ennui, chocolat ; la pensée d'avoir un billet à payer est mine de plomb ; l'argent à recevoir est rouge, chatoyant ou diabolique. Le jour du terme est couleur de Sienne, vilaine couleur. Aller à un premier rendez-vous, couleur thé léger ; à un vingtième, thé chargé ; quant au bonheur, couleur que je ne connais pas ! » (L. Gozlan, *Le droit des femmes.*) Cité d'après la thèse de Millet, cf. Bibliogr, n° 104.

Digitized by Google

Lyon. Ce questionnaire a été composé par M. le D[r] Lacassagne au sujet de recherches statistiques sur les relations entre l'intégrité des appareils sensoriels, la qualité de la mémoire et le mode de fonctionnement des centres du langage et de l'idéation. Je considérais les réponses à ces questions comme d'excellents exercices pratiques. A l'une d'elles : « Avez-vous une tendance à vous représenter sous une forme concrète les notions abstraites ? Comment vous représentez-vous les notions d'infini, d'éternité, de parfait ? » l'un des élèves répondit dans son travail de la manière suivante : « Tous les mots auxquels je pense ont une telle tendance à s'accompagner d'images que je me représente sous une forme concrète les idées abstraites. C'est ainsi que je me représente les notions d'infini, d'éternité et de parfait sous une certaine forme et une certaine couleur. La forme de ces images est trop vague pour que je puisse la décrire. Quant à la couleur, je la vois assez distinctement. La notion d'infini m'apparaît rouge, celle d'éternité grise, celle de parfait blanche et rouge pâle. Cela tient, il me semble, à ce que je vois les voyelles sous une certaine couleur. » Or cet élève n'avait jamais entendu parler d'audition colorée, de plus il croyait éprouver des choses communes à tout le monde ; enfin, en janvier 1899, c'est-à-dire quatre ans après, je l'ai interrogé de nouveau et ses réponses, je les ai trouvées identiques aux notes que j'avais prises en 1895 sur lui avec d'autant plus de soins et de détails que c'était le premier cas d'audition colorée que j'avais la bonne fortune d'étudier personnellement.

Cela suffira à prouver que l'audition des couleurs se rencontre ailleurs que dans le monde des lettres. Elle n'est plus une simple curiosité mais un fait qu'une méthode scrupuleuse peut faire entrer définitivement dans le domaine scientifique.

III

Au premier abord, il ne semble pas facile de faire entrer dans le domaine scientifique des convenances d'images qui présentent les divergences les plus nombreuses et qui paraissent relever du seul caprice individuel ; les couleurs

Digitized by Google

Comparaison des statistiques de Fechner (F), *de Bleuler et Lehmann* (BL) *et de Claparède* (C).

	i			*e*			*o*			*a*			*u*	*u*		*ou*
	F	BL	C	F	BL	C	F	BL	C	F	BL	C	C	F	BL	C
Nombre de cas. . .	64	53	196	61	51	186	53	50	178	53	55	209	174	59	50	133
1° Couleur																
Incolore	7,8	1,9	6,1	1,6	2,0	3,2	»	»	5,0	»	»	4,3	4,0	»	»	6,7
Blanc	9,4	67,9	21,9	12,3	7,8	15,6	»	»	9,0	49,0	10,9	24,9	0,6	»	»	0,8
Gris	1,6	»	3,0	6,6	5,9	14,5	7,5	2,0	3,4	»	»	1,9	4,0	1,7	16,0	12,8
Noir	»	»	8,2	»	»	5,9	13,2	14,0	14,0	1,9	27,3	21,5	7,5	40,7	20,0	7,5
Achromatiques. . .	18,8	69,8	39,2	20,5	15,7	39,3	20,7	16,0	32,0	50,9	38,2	52,6	16,1	42,4	36,0	27,8
Chromatiques . . .	81,2	30,2	60,8	79,5	84,3	60,7	79,3	84,0	68,0	49,1	61,8	47,4	83,9	57,6	64,0	72,2
Brun	»	»	1,0	1,6	3,9	3,2	9,4	18,0	9,6	»	5,5	2,9	12,1	22,9	14,0	25,6
Rouge	14,8	5,7	25,0	3,3	5,9	7,5	30,2	24,0	21,3	28,3	23,6	23, 9	6,9	1,7	22,0	13,5
Jaune	44,6	13,2	14,3	34,4	54,9	20,4	3,8	26,0	23,6	»	12,7	5, 3	8,6	»	8,0	6,8
Vert	18,7	7,5	9,7	21,3	9,8	9,1	9,4	»	6,7	1,9	1,8	1,4	30,5	5,0	8,0	8,3
Bleu	3,1	3,8	9,7	15,6	9,8	19,4	20,8	14,0	3,4	18,9	18,2	12,4	13,8	13,6	8,0	9,0
Violet	»	»	1,0	3,3	»	1,1	5,7	2,0	3,4	»	»	1,4	12,1	14,4	4,0	9,0
2° Clarté																
Brillant	7,8	»	14,8	»	»	3,2	»	»	1,7	»	»	1,9	4,0	»	»	»
Clair.	»	90,6	58,2	»	72,5	54,3	»	12,0	37,1	»	29,1	36,9	22,4	»	8,0	20,3
Moyen	»	5,7	32,6	»	19,6	36,0	»	46,0	36,5	»	30,9	32,0	56,3	»	34,0	42,1
Foncé	»	3,7	9,2	»	7,9	9,7	»	32,0	26,4	»	40,0	31,1	21,3	»	58,0	37.6

Digitized by Google

varient en effet selon la nature du son et l'individualité du sujet. Flournoy a rapproché les 1 076 jugements portés sur les voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u* et *ou* par 248 personnes, et qu'avait recueillis Claparède dans son enquête, de la statistique insérée par Fechner dans la *Vorschule der Æsthetic* et des tableaux de Bleuler et Lehmann. Si l'on examine attentivement le tableau ci-joint, où pour la facilité de la comparaison les chiffres sont traduits en pourcentage, et si l'on tient compte de ce que l'enquête Claparède a été faite en pays de langue française, et celle de Fechner et de Bleuler et Lehmann en pays de langue allemande, il ressort une certaine constance à travers les diversités individuelles. Ainsi *a* est ordinairement blanc, noir, rouge ou bleu, *e* évoque surtout l'idée du blanc, du gris, du jaune et du bleu ; *i* est de préférence blanc ou rouge ; *o*, jaune, rouge ou noir ; *u* est caractérisé par le vert ou par le brun. Mais cette concordance devient plus frappante si on néglige la couleur proprement dite pour ne considérer que l'intensité lumineuse, et si l'on classe sous la rubrique *clair*, le jaune, le blanc, l'orange et leurs variétés diverses ainsi que toutes les autres couleurs affectées d'une épithète impliquant une grande clarté (telles que brillant, éclatant, clair, etc.), sous la rubrique *moyen*, toutes les couleurs (sauf les précédentes et le noir) sans qualification de clair ni de foncé ; sous la rubrique enfin *foncé*, le noir et toutes les teintes déclarées sombres ou foncées. Flournoy est arrivé ainsi à ce qu'il appelle la *loi de clarté :*

i et *e* sont *claires* dans la majorité des cas ;

a et *o* sont *moyennes* et revêtent à peu près indifféremment les trois degrés de clarté ;

u et *ou* sont *sombres*, elles ne sont claires en effet que dans le cinquième ou le quart des cas environ.

Au point de vue de la fréquence des couleurs associées à une voyelle, il y a des couleurs *fréquentes*, le rouge, le jaune et le blanc, avec comme couleur favorite le rouge dans le pays de langue française, le jaune dans le pays de langue allemande. En queue, comme couleurs *rares*, le violet, le gris, le brun. Dans le groupe *intermédiaire*, le bleu, le vert, et le noir. Enfin, et c'est là une remarque de M. Binet, parmi les

Digitized by Google

couleurs il en est une souvent qui paraît plus vive que les autres, or cette couleur plus vive est presque toujours la rouge.

Les diphtongues revêtent parfois une couleur propre que ne peuvent expliquer les voyelles composantes, et cette couleur (dans la majorité des cas, dit Flournoy) se rattache à celles des couleurs composantes soit par juxtaposition, soit par mélange, soit par adoption de l'une de préférence à l'autre.

Les consonnes, prononcées séparément, éveillent presque toujours, lorsqu'elles en éveillent une, une teinte plate, terne, grisâtre, achromatique.

Dans les syllabes, les mots, les phrases, la partie colorée est ordinairement une syllabe accentuée, c'est-à-dire une syllabe sur laquelle on provoque l'attention de l'auditeur, ou la syllabe sur laquelle l'auditeur porte bénévolement son attention, car il ne faut pas perdre de vue que l'audition ou la vision ne sont pas suffisantes pour provoquer le phénomène.

Sous le nom de photismes non alphabétiques, Flournoy range les images colorées provoquées par les noms, par les jours et les mois, par les nombres (sans que rien, dans le son ou l'articulation des syllabes composantes ne puisse rendre compte de la coloration), par les odeurs, les saveurs, les données des sens tactile, thermique, etc. Il existe naturellement des photismes musicaux. Chez les uns, les notes de musique se colorent conformément aux sons et à l'articulation du mot *do*, *ré*, *mi*, etc., qui les désigne. Chez les autres, cette couleur en est absolument distincte. Chez ceux-ci, chaque note a sa couleur et la conserve malgré les différents instruments. Chez ceux-là, c'est le timbre de l'instrument, indépendamment de la note émise, qui entraîne la coloration. Ce n'est pas tout, car l'influence chromatique appartient tantôt à la hauteur, tantôt au volume, tantôt enfin à l'intensité du son. Bref, les divergences les plus complètes. Les sons graves toutefois sont généralement sombres, les sons aigus clairs.

Et maintenant, que veut dire un sujet quand il s'exprime ainsi :

a est noir, *e* est blanc, *i* est rouge, etc.

En d'autres termes, de quelle façon se manifestent les couleurs ? On peut distinguer les quatre cas suivants :

Digitized by Google

A. Sous la rubrique : Photismes négatifs, Flournoy range les sujets qui ont une hostilité marquée pour la convenance de telle couleur et de tel son. Ils s'expriment ainsi : En tout cas, si *o* avait une couleur, il ne serait pas blanc. Ou bien : *i* n'est rien du tout, mais encore moins rouge qu'autre chose.

B. Pour les sujets de cette catégorie, telle lettre leur « donne l'idée » de la couleur correspondante ; l'un d'eux déclare : « Quand je vois telle lettre, les choses se passent comme si on prononçait devant moi le mot rouge. » Un autre soulignerait volontiers cette lettre dans un texte avec un crayon de la couleur correspondante. « Ainsi, dit-il, si dans un texte j'avais à souligner un mot contenant un *a*, comme bataille, micrographe, bactérie, etc., je le soulignerais volontiers au crayon rouge, et je trouverais que c'est la couleur qu'il convient d'employer. Si j'avais à souligner un mot ne contenant pas cette voyelle, je ferais usage d'une autre couleur. Autre exemple : « Je suis marin pendant mes loisirs d'été et j'ai un bateau ; je trouve *très naturelle* et *très logique* la convention de mettre un feu rouge à bâbord..., au contraire, le mot feu me paraît mal fait, car le feu est rouge et il n'y a pas d'*a* dans ce mot. » Pour ces sujets il n'y a donc qu'un accord, qu'une harmonie, quelque chose comme un rapport logique entre les sons et les couleurs.

C. Cette classe est la plus nombreuse. Les sujets qui la composent voient de la couleur, mais cette vision est tout interne, toute subjective. « Je vois *en moi* telle couleur », est le type de leur réponse.

D. Il y a enfin des sujets qui *extériorisent* leur image chromatique. Ils se rendent parfaitement compte qu'elle est « hors d'eux-mêmes », mais cela ne ressemble en rien à un état primaire et c'est plutôt une représentation mentale extériorisée. Les uns la voient à un mètre ou deux devant leurs yeux. D'autres la localisent à l'endroit d'origine du son entre les cordes d'un violon, sur la tête de la personne qui parle, au-dessus des touches du clavier. D'autres enfin voient cette image derrière eux, à travers des murs, hors de la portée de leurs yeux. Quoi qu'il en soit, cette extériorisation prend les formes suivantes :

Digitized by Google

a. La lettre est vue colorée, avec une forme déterminée mais sans aucun fond.

b. La lettre est vue colorée, avec une forme déterminée, et de plus il se produit une sorte d'irradiation qui sert de fond, et qui est généralement d'une teinte plus pâle que la lettre.

c. La lettre est vue noire avec une forme déterminée sur un fond coloré mais de forme indéterminée.

d. La lettre est vue noire avec une forme déterminée sur un fond coloré et de contours nettement dessinés.

On le voit, ce sont presque toutes les combinaisons possibles.

IV

Nous résumerons ici brièvement les principales théories.

La première en date est celle de Cornaz. L'oculiste de Neuchâtel y voit une maladie de l'appareil visuel, due à quelque lésion oculaire et il n'hésite pas à lui donner le nom significatif: hyperchromatopsie. Wartmann et Marcé adoptent la même explication et ce dernier range de plus l'hyperchromatopsie entre le daltonisme et l'anorthopsie.

Perroud et Chabalier s'empressent de s'inscrire en faux contre le caractère pathologique attribué par les auteurs précédents à l'audition colorée, et la considèrent plutôt comme une anomalie liée à un léger trouble des idées.

Avec Urbantschisch, nouvelle conception. Il considère, en effet, les pseudo-sensations secondaires comme des réflexes sensoriels dus à des excitations soit d'un sens, soit des branches sensitives du trijumeau.

La plupart des auteurs invoquent au contraire soit des rapports de voisinage des centres cérébraux sensoriels, soit l'anastomose entre leurs différentes fibres, soit une action réciproque de leurs cellules. Ces relations physiologiques, Pedrono, de Rochas, avec des différences de détails, Lussana, les admettent entre les centres sensoriels des sons et des couleurs, et ce dernier, citant le cas de Théophile Gautier, qui éprouva de l'audition colorée à la suite d'une absorption de haschich, reconnaît que « certains excitants pourraient arriver à établir, entre ces deux genres de cellules, des rela-

Digitized by Google

tions qui n'existent pas à l'état ordinaire ». Pouchet et Tourneux parlent d'un trajet anormal de certaines fibres des centres sensoriels, et Baratoux émet l'hypothèse que le centre chromatique peut être excité non seulement par une impression venant de la rétine, mais par des perceptions d'autres organes des sens. Citons encore l'opinion de Nuel en vertu de laquelle l'ébranlement produit dans le centre auditif cérébral pourrait, chez certains sujets, s'irradier vers les centres voisins. Millet reprend pour son compte cette irradiation qui devient pour lui l'engrenage des centres corticaux que Luciani formulait dès 1880, et déclare que les sujets privilégiés chez lesquels elle se produit, appartiennent tous au type visuel.

Féré, Flournoy supposent que des excitations du nerf optique, du nerf auditif, du nerf olfactif, etc., peuvent produire les mêmes effets, le premier dans les phénomènes physiologiques de tonicité musculaire, d'énergie, de circulation, etc., le second dans l'état émotif. L'association des sensations par leur côté physiologique d'une part, par leur côté émotionnel de l'autre, mérite à ces théories le nom, proposé déjà par Féré, d'équivalence des excitations sensorielles.

Notons enfin que presque tous les auteurs ont reconnu qu'il fallait faire une certaine place à l'association des idées sans admettre toutefois que l'audition colorée puisse être le résultat d'une simple simultanéité d'une perception sonore et d'une perception auditive.

Nous n'avons pas insisté davantage sur les explications proposées: aucune ne saurait satisfaire complètement. Nous n'avons pas même essayé de les apprécier, n'ayant voulu donner ici au lecteur de l'*Année psychologique*, sous forme de revue générale, qu'un moyen d'orientation préalable à travers l'ensemble assez vaste de matériaux consacrés à l'audition colorée. En ce moment, nous nous livrons à des expériences systématiques sur sept cas d'audition colorée que nous venons de découvrir, c'est ce qui explique pourquoi nous n'avons pas pris position dans le débat.

JEAN CLAVIÈRE.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR LES RÊVES

DE LA CONTINUITÉ DES RÊVES PENDANT LE SOMMEIL[1]

PAR M. VASCHIDE

A notre connaissance, aucune recherche expérimentale méthodique n'a été faite sur la *continuité des rêves pendant le sommeil.* Les auteurs inclinent généralement à croire que ce serait seulement à l'époque prémorphéique du sommeil, de même qu'au moment du réveil, que les rêves auraient lieu. A. Maury et Dechambre, tout en faisant des restrictions, inclinent à croire à la continuité : le marquis d'Hervey, Lelut, Serguyeff en sont partisans plus catégoriques.

Depuis plus de cinq ans, mes recherches sur cette question ont porté sur 36 sujets âgés de un an à quatre-vingts ans, et sur moi-même.

Dans l'extrême majorité des cas, les sujets n'ont jamais été au courant de mes recherches. En plus, nos observations ont été contrôlées par quarante-six autres personnes recueillant toujours *proprio visu* les faits. Notre méthode consistait à surveiller les sujets toute la nuit, ou au moins une partie de la nuit, et à les observer de tout près, recueillant avec soin

1. Communication faite à l'Académie des sciences.

Digitized by Google

les changements de physionomie, les gestes, les mouvements, de même que les rêves faits à haute voix et les rêves communiqués par les sujets, n'oubliant jamais de déterminer la profondeur du sommeil par des expériences préalables, notamment celles de Kolschutter, Spitta et Michelson. De temps en temps, dans certains cas, nous réveillons le sujet, en lui cachant toujours que son réveil avait été provoqué par nous, et soit en laissant le sujet à lui-même, soit en lui posant des questions, nous étions renseignés suffisamment sur son état d'esprit et ses rêves. Des réveils spontanés facilitaient parfois notre tâche.

Voici les principales conclusions auxquelles nous sommes arrivés :

1° On rêve pendant tout le sommeil et même pendant le *sommeil le plus profond*, le sommeil qui rappelle la syncope. La vraie vie psychique du sommeil, comme la vraie vie des rêves, ne se révèle que lorsque le sommeil commence à devenir profond; c'est alors qu'entre en action l'inconscient. Les rêves recueillis pendant le sommeil profond révèlent les étapes et l'existence de ce travail cérébral inconscient, auquel nous devons, à notre grand étonnement, la solution des problèmes qui nous occupent depuis longtemps et qui ressortent brusquement, comme par un miracle.

2° On a étudié, sous le nom de *rêve* et *songe*, deux expressions dont le contenu est loin d'être bien limité, plutôt les hallucinations hypnagogiques de l'époque prémorphéique et celle voisine du réveil normal. Les songes du sommeil profond ont un tout autre caractère que les autres rêves; *le chaos du rêve*, pour employer l'expression de Gruthuisen, de même que les *clichés souvenirs*, expression dont le marquis d'Hervey caractérise si bien les rêves, sont presque absents dans les vrais songes, qui paraissent être dirigés par une certaine logique inconsciente, par l'attention et la volonté, et encore par ce quelque chose qui nous échappe et qui nous fait penser au delà des images du rêve dont parlait Aristote. On pourrait comparer l'état mental de ces rêves avec le travail inconscient de la veille.

3° Il y a une relation étroite entre la qualité, la nature des

Digitized by Google

rêves, et la profondeur du sommeil. Plus le sommeil est profond, plus les rêves concernent une partie antérieure de notre existence et sont loin de la réalité ; au contraire, plus le sommeil est superficiel, plus les sensations journalières apparaissent et plus les rêves reflètent les préoccupations et les émotions de la veille. Le Dr Pilcz, un remarquable observateur, est récemment arrivé à des conclusions semblables.

4° L'existence des rêves dans le sommeil profond, comateux, n'implique pas la possibilité de certains cas de sommeil très profond, sans rêve. Il y a, comme dans tout phénomène, une question de relativité. L'état comateux ou de syncope est loin de répondre, comme on le prétend, au sommeil profond, quoique nous soyons loin de connaître l'état mental dans des conditions pathologiques. En somme, comme il y a une probable inertie mentale pour la veille, il y en a une pareille pour le sommeil.

5° Les personnes qui ne rêvent pas, ou plutôt qui prétendent n'avoir jamais rêvé, sont victimes d'une illusion d'analyse psychique très curieuse. Comme habituellement on ne fait attention qu'au moment du réveil ou pendant l'époque prémorphéique, le réveil étant brusque de même que la transition entre l'assoupissement du coucher et le sommeil comateux, les étapes hypnagogiques et du réveil n'ont lieu que sous une forme vertigineuse et il y a impossibilité d'attirer l'attention du sujet. Il se peut bien que l'illusion persiste pendant plusieurs années (mon cas par exemple) et qu'elle se révèle dans une nuit de fatigue.

6° Les rêves d'une intensité moyenne persistent plus dans la mémoire et ils sont plus continus, tandis que les rêves énergiques, actionnels, disparaissent rapidement. Pilcz a observé ce même fait. Les rêves plus intenses caractérisent le réveil et l'époque prémorphéique du réveil.

7° Les enfants en bas âge, et qui ont toujours un sommeil comateux, commencent à rêver à haute voix ; il y a concordance des rêves faits à haute voix avec ceux du réveil spontané ou provoqué.

8° Les vrais rêves sont plus lucides, et la lucidité est en rapport avec la profondeur du sommeil ; dans le sommeil

Digitized by Google

d'une profondeur moyenne les rêves sont plus stables, plus précis et moins fugitifs que dans le sommeil superficiel. Le marquis d'Hervey a, d'ailleurs, très bien deviné ce fait.

9° En recueillant les rêves de toute une nuit, on est induit à croire qu'il y a toute une continuité qui se suit dans les conceptions même les plus hallucinatoires. Ce caractère est plus net pour le vrai rêve. Pour une personne réveillée plusieurs fois dans une nuit et d'une façon méthodique, on peut remarquer un certain nombre d'idées dans ses rêves : une association étrange mais nette, et généralement difficile à expliquer par les opinions courantes sur l'association des idées, reliait tous les rêves en apparence très disparates. Cette association rappelle parfois ce genre d'association de la veille, dans laquelle un mot n'agit que pour provoquer une réaction quelconque, ou encore ces associations immédiates où il s'agit d'une coexistence dans le temps ou dans l'espace (Aschaffenburg).

En résumé, nous pensons, à la suite de nos recherches, que le problème de la continuité des rêves pendant le sommeil est en partie résolu, et qu'on doit reconnaître, avec Descartes, Leibnitz et Lélut, qu'il n'y a pas de sommeil sans rêve. Le sommeil ne serait pas, d'après nous, *un frère de la mort,* comme le désignait Homère, mais, au contraire, *un frère de la vie.*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

L'Année psychologique, publiée par ALFRED BINET, docteur ès sciences, lauréat de l'Institut, directeur du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne, avec la collaboration de H. BEAUNIS, directeur du laboratoire de psychologie de la Sorbonne, et de TH. RIBOT, professeur au Collège de France. Un gros volume in-8° de 900 pages. Prix, 15 francs, à la librairie Reinwald, 15, rue des Saints-Pères. Paris.

Nous ne saurions trop recommander ce très important volume à ceux qui cherchent à la fois l'érudition et l'intérêt. Aujourd'hui nous lui empruntons l'étude de M. J. CLAVIÈRE sur l'audition colorée, et bientôt nous espérons pouvoir accorder quelque place au très important chapitre que M. Binet consacre à *la suggestibilité au point de vue de la psychologie individuelle.*

La première partie du livre — près de 600 pages — est consacrée aux mémoires originaux et revues générales; la deuxième partie comprend des analyses et est consacrée à l'anatomie et à la physiologie du système nerveux; à l'étude des sensations visuelles; à la revue générale des travaux récents sur les sensations auditives; à la sensation du toucher, du goût et de l'odorat; au sens du temps; à l'attention, la perception, le raisonnement; au travail intellectuel et diverses questions pédagogiques; aux émotions; au sommeil et rêves; à la psychologie individuelle et au caractère.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Digitized by Google

DOCUMENTS ORIGINAUX

TELÉPATHIE

NOTE RELATIVE A
DIVERS PHÉNOMÈNES DE TÉLÉPATHIE
ET DE LUCIDITÉ PENDANT LE DÉLIRE

PAR M. E. LACOSTE

Pendant cet hiver (1898-1899) j'ai fait une grave maladie, qui, sans tenir compte de diverses complications, consistait principalement en une congestion cérébrale des plus intenses. Déjà en novembre j'avais eu quelques troubles cérébraux, accompagnés d'hallucinations et de rêves étranges; ces symptômes avaient disparu, quand ma domestique, Catherine Krauss, ayant présenté, à partir du 14 décembre, divers symptômes de fièvre typhoïde, je dus prendre le lit le 18 du même mois avec la même maladie et le retour des accidents cérébraux, qui dégénérèrent rapidement en congestion; le 23 décembre je perdais connaissance d'une manière complète, et je n'ai repris une demi-lucidité que le 24 janvier; depuis cette époque, malgré un peu de trouble intellectuel qui a persisté un mois environ, la convalescence a marché rapidement; aujourd'hui je suis totalement rétabli et ai repris mes occupations ordinaires.

Au cours de cette maladie, lorsque je déraisonnais con-

Digitized by Google

stamment, sans une heure de lucidité, ne reconnaissant plus absolument que ma femme, il s'est produit divers phénomènes que les personnes qui m'entouraient, tous gens sérieux et de bonne foi, ont notés à mesure qu'ils se sont produits, et que je crois bon de relater ici comme contribution à l'histoire de la télépathie.

1° FAITS RELATIFS A M. VICTOR SOURD

Au début de ma maladie, M. Victor Sourd, président de la cour d'appel de Madagascar, cousin germain de ma femme, en congé en France depuis quelques mois, était parti pour Paris. Son retour à Madagascar était subordonné à certaines éventualités, notamment à la nomination à un poste dans la métropole d'un magistrat, M. X...

Dans les premiers jours de janvier, au moment où j'étais dans le délire le plus caractérisé, je dis à ma femme : « Victor revient de Paris, le déplacement de M. X... est chose décidée, et il va repartir pour Tananarive par le premier paquebot. Le lendemain, M. Sourd arrivait à Toulon, porteur de la même nouvelle; et quelques jours après paraissait le décret nommant M. X... à un poste en France.

Un autre fait relatif à M. Sourd est le suivant, qui s'est passé peu de jours après :

M. Sourd, depuis plusieurs années proposé pour la Légion d'honneur, avait renouvelé ses démarches à Paris, et avait reçu à ce sujet de nouvelles promesses, mais sans en parler, de crainte d'avoir une nouvelle déception. Peu de jours après son retour à Toulon, j'ai, toujours dans le même état de délire, appelé ma femme pour lui dire : « Tu sais, Victor est décoré, je viens de voir le décret. » Le même jour il venait à la maison, où ma femme lui racontait le fait : il sortit de sa poche un télégramme qu'il venait de recevoir d'un ami du ministère, qui lui annonçait officieusement la nouvelle, dont il eut deux jours plus tard la confirmation officielle.

Digitized by Google

2° FAIT RELATIF A M. CHARLES ROCHE

M. Charles Roche, avocat à Toulon, ancien bâtonnier, et également parent de Mme Lacoste, est parti en voyage d'affaires dans le courant de janvier. Peu de jours avant la cessation de mon état de délire, dans la seconde quinzaine du mois, on ne savait pas exactement où il était : on avait reçu de ses nouvelles de Paris, puis de Bruxelles, et, n'en ayant plus, on l'attendait d'un jour à l'autre. J'appelai un jour ma femme, à qui je dis : « Charles est à Nuremberg, il va revenir bientôt. » Il est à noter que j'ignorais absolument que M. Roche était en voyage, et que, d'un autre côté, on ignorait dans sa famille qu'après avoir été à Bruxelles, une des affaires dont il avait à s'occuper l'avait obligé à ci partir précipitamment pour Nuremberg. Le même jour Mme Roche, qui venait journellement prendre de mes nouvelles, apportait à ma femme une dépêche de son mari, datée de Nuremberg, dans laquelle il annonçait son prochain retour, qui eut lieu deux ou trois jours plus tard.

3° FAITS RELATIFS A CATHERINE KRAUSS

Cette jeune fille, que nous avions à notre service depuis plusieurs mois, et à laquelle nous portions un vif intérêt, tomba malade, ainsi que je l'ai relaté plus haut, le 14 décembre, et dut se mettre au lit le 16, avec tous les symptômes de la fièvre typhoïde.

Elle fut soignée pendant une semaine à la maison; mais comme j'avais été moi-même forcé de m'aliter le 18, et que mon état s'aggravait chaque jour, les médecins reconnurent qu'il n'était pas possible de donner des soins sérieux à deux malades en même temps, et, le 23, ils la décidèrent à se laisser conduire à l'hôpital civil de Toulon, où elle fut placée dans une chambre particulière, et où elle mourut le 4 janvier.

Dans mon délire je n'avais jamais cessé de demander des nouvelles de cette jeune fille; et comme on ne voulait pas,

Digitized by Google

naturellement, me causer d'émotions pénibles, on me disait toujours qu'elle était mieux; au commencement de ma convalescence, on me dit qu'elle était sortie de l'hôpital, et qu'elle était allée achever de se remettre dans sa famille, à Bilsdorf (Luxembourg). Ce n'est que le 10 avril, une fois totalement remis, que j'ai connu la vérité.

Or cette enfant étant morte dans la nuit du 4 au 5 janvier, j'ai dit, le 6, en m'éveillant brusquement le matin, et n'ayant toujours pas ma raison : « On m'a trompé : je sais que Kate est morte; je viens de la voir, vêtue de blanc (et je décrivis, paraît-il, la toilette avec laquelle on l'a enterrée); je lui ai demandé comment elle allait, elle m'a répondu qu'à présent elle était tout à fait bien, et que, moi, je guérirais bientôt tout à fait; puis, elle s'est penchée, et m'a baisé le front. » Naturellement on m'a dit que ce n'était qu'un rêve, et je me suis calmé; mais je n'en ai pas moins continué, pendant tout le temps de ma maladie, à chaque visite du docteur, quand je le reconnaissais, de demander des nouvelles de Catherine; c'était une idée fixe; et quoique je n'eusse plus aucune lucidité, j'ai gardé jusqu'au 10 avril le soupçon qu'on m'avait dissimulé la vérité; c'était en effet l'avis des médecins qui redoutaient, même une fois sur pied, une émotion trop vive pour un cerveau qui avait été fort ébranlé.

AUTRE FAIT

Au mois d'octobre, j'avais donné l'ordre à mon correspondant du Brésil de me faire parvenir diverses caisses de livres, linge, instruments et objets divers que j'avais laissés dans ce pays où j'avais renoncé à retourner, décidé à me fixer à Toulon.

Ces caisses sont arrivées à Marseille vers le 15 janvier; j'étais alors hors d'état de m'en occuper, et on ne m'en a même pas parlé; ma femme, toute aux soins qu'elle me donnait, chargea M. Victor Sourd, qui ne devait partir pour Madagascar que par le paquebot du 25, d'aller à Marseille reconnaître les caisses et les faire diriger par mer sur Toulon

Digitized by Google

où, les clefs étant restées ici, on pourrait remplir les formalités de douane.

M. Sourd, ne les connaissant pas, se borna à constater que les caisses étaient bien au nombre de six, conformément au connaissement, et les fit réexpédier de Marseille à Toulon.

Avec l'idée fixe qui caractérise souvent ces maladies de la raison, je m'étais souvent préoccupé de ces caisses, et le jour où elles arrivèrent, sans que personne m'en avisât, je dis à ma femme : « Les caisses du Brésil sont arrivées; mais il faut les refuser ou faire une réclamation : il nous en manque une, celle où se trouvent des portraits, des couvertures, des draps et divers objets de valeur. » En effet, le nombre y était bien, mais il nous manquait la caisse assignée, à laquelle on en avait substitué une autre qui ne nous appartenait pas, et qui contenait des échantillons de caoutchouc brut.

J'atteste, et je pourrai faire attester par plusieurs témoins l'absolue véracité de cette note, relevée sur celles qui ont été prises journellement au cours de ma maladie.

ERNEST LACOSTE,
Ingénieur civil,

7, rue Sébastien-Carle.

Toulon, le 24 avril 1899.

Digitized by Google

LE NEURONE

ET

LA MÉMOIRE CELLULAIRE

PAR J. RENAUT

Un beau matin d'un jour du dernier siècle déjà finissant, le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, Marc-Antoine Petit, vit arriver dans son service un tout jeune homme du pays de Bresse. C'était le fils d'un médecin de campagne ; il venait à Lyon pour y étudier et n'avait pas tout à fait vingt ans. Il s'appelait Xavier Bichat.

A quelque temps de là, ce « garçon chirurgien », comme on disait alors, n'avait plus simplement pour devoir de dresser des bandages corrects et de faire deux fois par semaine la barbe aux frères du grand hôpital. Marc-Antoine l'avait tout simplement associé à l'enseignement de l'anatomie qu'il faisait alors avec sa maîtrise incomparable, digne du grand chirurgien qu'il fut pour la gloire de l'école lyonnaise. Et quelques années après, le terrible siège de Lyon subi, Bichat reparaissait, cette fois à Paris auprès de Desault; puis tout de suite il s'y dressait seul comme un maître. Un grand maître, en effet, que ce fondateur d'une science à la fois toute nouvelle et toute française, l'*Anatomie générale*, au nom de laquelle j'ai le périlleux honneur de parler ici.

Périlleux, certes ! car, il n'y a pas à le nier, cette science-

1. Discours prononcé le 3 novembre 1898 à la séance solennelle de rentrée des Facultés de l'Université de Lyon.

Digitized by Google

là, qu'on appelle maintenant l'histologie parce qu'on l'a ainsi rebaptisée en Allemagne, jouit chez nous de quelque réputation de difficulté, d'obscurité et même de rudesse, peut-être un peu par cela même qu'elle revient de là-bas. Et ce n'est point sans doute une précaution purement oratoire que de vous rappeler qu'ici même son fondateur, un Lyonnais de Bresse, vit peut-être surgir sa conception magistrale des tissus de l'être vivant de la contemplation de vos étoffes merveilleuses, qui, elles aussi, ont leur structure savante et définie, leur texture si délicate et si fine, qu'il n'y a peut-être rien de plus admirable au monde... si ce n'est une belle préparation histologique! Aussi, tel que l'antique suppliant, espéré-je que je n'ai pas en vain commencé par embrasser l'autel domestique en invoquant avant tout une divinité poliade; et que tous seront indulgents à qui vient un instant parler d'anatomie en cette patrie des grands anatomistes contemporains, Ch. Robin, Sappey, glorieusement morts, Ranvier glorieusement vivant!

Je veux vous dire quelques mots du *neurone*, terme nouveau et d'ailleurs fort à la mode, créé par M. Waldeyer pour désigner cette très vieille chose qu'est la cellule nerveuse considérée dans son ensemble, et dont tant de gens parlent, d'ailleurs savamment, sans toujours avoir fait le nécessaire pour entrer en relation intime avec elle. Ainsi fait-on le plus souvent des princes, dont volontiers on écrit l'histoire, mais qu'on n'approche guère. Il faut d'ailleurs avouer que, dans l'organisme, le neurone peut, après tout, passer pour un roi. Car du métazoaire à l'homme, il fait marcher tous les autres éléments anatomiques à son gré. L'intelligence et la volonté, bien ou mal informées ou mises en mouvement, mènent le monde. Or il est incontestable que c'est dans la cellule nerveuse ou neurone que s'est installée leur hypostase. Elles y fleurissent largement, au milieu d'un peuple entier de serviteurs histologiques qui sont les agents de la nutrition et des mouvements par elles impérieusement commandés. Le corps de l'homme et des animaux n'est autre chose, on le sait bien, qu'une vaste colonie de cellules vivant toutes individuelle-

Digitized by Google

ment de leur vie propre, et toutes issues d'une cellule unique, — qui est le germe fécondé, — partagée, divisée et subdivisée en un nombre incalculable de fois. Si bien que dans un seul de nos cheveux il y a des milliers de cellules vivantes, toutes munies de parcelles héréditaires issues de la substance paternelle et maternelle dont la conjugaison a créé le germe, origine de tout organisme nouveau. Et tous ces éléments d'un seul et même organisme minuscule ou géant sont ainsi des frères parfaits, qui, nés d'un même ancêtre cellulaire, constituent sa lignée, et qui, portant en eux des éléments matériels certains, représentatifs de tous les termes antérieurs de leur race sans en excepter aucun, ne se sont jamais séparés et vivent en commun les uns par les autres sans jamais accepter une cellule étrangère dans leur communauté. Telle est leur cité fermée, pareille à l'*Urbs* antique fondée sur la *Gens*, c'est-à-dire sur l'identité et l'homogénéité parfaites de la race, mais encore plus exclusive que la vieille Athènes et que la vieille Rome. Car elle ne connaît même pas l'adoption. L'organisme supérieur ne saurait admettre d'éléments vivants étrangers. S'il est infecté discrètemeni d'un parasitisme quelconque, il souffre et languit; s'il est envahi, il meurt. Telle est la loi, et combien différente de celle imaginée récemment pour bâtir et montrer debout telle *cité moderne*, soi-disanl calquée sur les constitutions biologiques! Quand une cellule étrangère s'introduit dans un organisme étranger, elle y est tuée ou elle le tue : voilà la vérité et la règle. Et c'est le système nerveux, oligarchie puissante établie pour sa direction et son salut au sein de l'être vivant par l'ensemble des neurones, qui ordonne à l'armée de ses cellules mobilisables de mettre l'étranger dehors, ou à mort.

Chose étrange et bien digne des méditations du philosophe! Cette armée de cellules, qui se lève pour la défense de l'organisme, qui court sus à l'envahisseur microbien et lui livre aussitôt bataille, dont les éléments individuels, les cellules lymphatiques, essayent sans relâche de capter les bactéries étrangères pour les emporter, les expulser, les dévorer sur place ou les livrer aux éléments phagocytaires fixes de l'organisme, ces humbles cellules, dis-je, sont précisément celles

Digitized by Google

qui, parmi les éléments anatomiques, sont restées en dehors de toute spécialisation fonctionnelle. Elles constituent le groupe très large et indéfiniment proliférant des individus cellulaires, réfractaires à ce qu'on pourrait appeler la civilisation organique, et qui ont gardé, avec leur mobilité et leur liberté, une indifférence totale pour toute œuvre définie. Car sentir, se mouvoir, se nourrir et se reproduire, voilà les propriétés vitales qu'elles ont conservées, mais sans développer particulièrement aucune d'elles. Sachant tout faire, mais rien avec élection, à l'aide de leur seul protoplasma qui, n'ayant pas subi trace de différenciation, demeure leur unique instrument; sans cesse en migration, du sang dans les espaces inter-organiques qu'elles balayent de toute impureté et de là dans la lymphe, puis derechef dans le sang : les cellules lymphatiques accomplissent pendant la santé et recommencent sans cesse leur cycle, jouant sur leur chemin le rôle humble, mais essentiel, de travailleurs à toute tâche et de distributeurs des matériaux mêmes de tout entretien et de toute fonctionnalité, par rapport à ces éléments très hautement différenciés qu'on appelle « nobles » : cellules du squelette, cellules musculaires, cellules glandulaires, cellules nerveuses enfin, qui, devenues sédentaires et travaillant sur place, ne peuvent plus chercher leur vie et doivent être servies et nourries, également sur place, par la foule des frères inférieurs. — Telle est encore, cette fois-ci, la loi, la loi de fer, qui régit l'association des cellules vivantes de nos tissus : des castes, des corps de métier si nettement définis, que certains savants leur dénient même le pouvoir de revenir jamais à l'indifférenciation primitive, et qui, pour la plupart, ne se rajeunissent, ni ne se multiplient non plus jamais.

C'est au sommet de cette hiérarchie que règne le neurone, la cellule nerveuse complète du jeu de laquelle sort toute sensibilité pour l'être vivant, et qui commande aussi l'ensemble des mouvements coordonnés qui font de lui, au milieu des choses, une individualité réagissante, — chez nous, les hommes, au plus haut degré une personnalité consciente.

Car vainement au commencement, un divin modeleur, plus habile que Phidias en la science des formes et mieux

Digitized by Google

versé que Démocrite en celle des atomes, aurait construit sa statue en lui donnant la beauté d'un dieu avec des organes de perfection absolue et la musculature d'Hercule, — le tout pétri d'éléments organiques incorruptibles et impérissables. — Le fantôme, éternellement immobile, insensible, inerte en sa puissance développable pourtant infinie, resterait une chose indéterminée et de rôle nul au milieu des choses, si son créateur avait en lui oublié le neurone! — Et dans des ténèbres et une immobilité également éternelles, sans autre spectateur du tourment perpétuel de ses forces, l'univers resterait de même inexprimé et comme n'existant pas. Car l'intelligence, — et c'est pour nous comme pour le Cyrénaïque l'Homme lui-même, — n'est-elle pas la mesure de toutes choses, de l'être en tant qu'il est, du non-être en tant qu'il n'est pas? Πάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπος' Τῶν μὲν ἐόντων ὡς ἔστι τῶν δέ οὐκ ἐόντων ὡς οὐκ ἔστι.

Quand j'étais petit enfant, j'ai lu dans le *Magasin pittoresque* l'histoire d'une pauvre fillette, élevée à l'Institution des Jeunes Aveugles, née sourde, aveugle et privée de l'odorat. Mais il lui restait actifs les neurones de la sensibilité générale, conséquemment le toucher, le premier et le seul indispensable parmi les sens. Et à l'aide de celui-là tout seul, l'espace et le temps, puis peu à peu la nature entière lui furent révélés par l'écriture lue au bout de ses doigts. Faute de quoi sans doute elle n'eût pas vécu, — même de la vie d'une plante. Car la plante trouve sa nourriture à portée de ses racines, et peut-être sent très obscurément l'action bienfaisante de la rosée, ou semble palpiter parfois, joyeuse, aux caresses du vent...

Chez tous les métazoaires et conséquemment aussi chez l'homme, les éléments cellulaires du tégument primitif, l'ectoderme, jouissent de la propriété d'édifier des cellules particulières qui sont les premiers neurones et qu'on appelle les *cellules neuro-épithéliales*. Ce sont des éléments chez lesquels l'une des propriétés cardinales communes à toutes les cellules, — la sensibilité, — prend le pas rapidement et domine les autres. Il en résulte une cellule dont le pôle superfi-

Digitized by Google

ciel, dirigé vers la source des impressions extérieures, s'est organisé pour les recueillir avec élection. D'autre part, sur le pôle d'implantation de cette même cellule, il se développe un dispositif propre à projeter au loin le mouvement particulier suscité en elle par l'excitation périphérique. Ce mouvement, dont l'essence même nous est inconnue, mais dont les physiologistes ont pu mesurer la vitesse, a reçu de Forel le nom d'*onde nerveuse* ou *neurocyme* La modification qui le suscite au sein de la cellule neurale à la suite de la réception, par celle-ci, de l'excitation venue du dehors, constitue ce qu'on appelle une impression nerveuse. Or, — et me voici dès à présent au cœur de mon sujet, — il y a en cette cellule ceci de particulier que les impressions successives de même ordre, éprouvées par elle, laissent en elle comme une empreinte de leur passage, laquelle reste plus ou moins durable et permanente. C'est là ce que j'appellerai la *mémoire cellulaire;* car de l'empreinte initiale résulte la reproduction de plus en plus facile de l'acte antérieur et nombre de fois réitéré, sous l'influence d'excitations qui, comparées à la première, sont insuffisantes ou même incomplètes. La cellule neurale, morphologiquement disposée et histologiquement montée pour devenir impressionnable par un de ses pôles qui est le « pôle réceptif », semble par cela même de mieux en mieux savoir ce que l'excitant lui demande, et l'exécute sans qu'il ait besoin d'insister. Cette faculté de rappel et de sommation des impressions antérieures la distingue de toutes les autres cellules. L'impression reçue, la cellule développe en elle-même, puis lance plus ou moins loin par un prolongement de sa substance, qu'on appelle le *cylindre-axe* ou *axone*, un courant nerveux dont l'extrémité de l'axone constitue le pôle d'application. L'application se fait soit sur une cellule musculaire, et alors le neurone commande un mouvement, soit sur le pôle réceptif d'une autre cellule nerveuse. En ce cas, la seconde cellule est impressionnée à son tour et l'on a affaire à un phénomène sensitif, qui pourra se continuer tel quel en passant de neurone à neurone jusqu'à ce qu'il en rencontre un qui porte son pôle d'application sur une cellule musculaire. Ces deux

Digitized by Google

alternatives comprennent tous les cas, du plus simple au plus complexe. Encore une fois donc, le processus nerveux, considéré dans son ensemble, aboutira à un mouvement, réaction ultime de l'organisme en réponse à toute incitation venue du dehors. — Tel est, au fond, le dispositif très simple qui permet à un animal d'être averti de ce qui se passe en dehors de lui dans la nature, et de réagir à l'encontre en faisant acte d'être vivant et conscient.

Ce n'est que chez les animaux tout à fait inférieurs que les cellules nerveuses gardent leur position tégumentaire et commandent des plans plus ou moins complexes de cellules contractiles, soit encore comprises dans l'épaisseur de l'ectoderme, soit restées très voisines de lui. Chacun sait aujourd'hui que les centres nerveux des vertébrés et de l'homme prennent leur origine dans l'éphitélium tégumentaire primitif de l'embryon, mais tous de suite s'en séparent pour venir former, dans la profondeur et dans l'axe de l'organisme, le système cérébro-rachidien que tout le monde connaît. C'est là, — et aussi dans les nombreux bourgeons formés secondairement par le système nerveux, puis engagés ensuite interstitiellement et qu'on appelle les ganglions ou centres nerveux périphériques, — que siègent les six cents millions de neurones que Meynert a comptés chez l'homme, où, certes, il ne les a pas vus tous ! Là, que sont-ils devenus? En leur série infiniment complexe d'amas ou centres ganglionnaires échelonnés, reliés harmoniquement les uns aux autres et dominés par la vaste écorce cérébrale, siège et en même temps instrument des suprêmes fonctions de l'intelligence chez nous, en quoi consistent-ils en somme et comment, de façon générale, sont-ils mis en relation les uns avec les autres ? Certes, je ne puis ni ne veux faire ici l'histoire complète du neurone; mais j'ai le devoir, puisque j'en parle, d'aborder ces deux grands problèmes qui, en ce moment même, préoccupent et passionnent tout aussi bien les biologistes que les psychologues. Car en leur solution les uns ont cherché la clef du mécanisme des actions nerveuses, et les autres celle du mécanisme de la pensée. Je ne sais pas bien même si de temps en temps quelque Velléius, tel que

Digitized by Google

celui de Cicéron et tombant comme lui chez nous de l'assemblée des dieux et des intermondes d'Épicure, n'a pas crié : « *Audite!* voici la clef... » Hélas ! il faut être, et de beaucoup, plus modestes.

Dans un centre nerveux quelconque, toute cellule nerveuse a commencé par être une petite masse sphérique de substance vivante et changeante qui se nourrit, s'accroît et accomplit son évolution sous la direction d'un noyau qui l'individualise, réglant ici, comme partout ailleurs, les phénomènes majeurs de sa vie propre. Et c'est dans la substance chromatique de ce noyau et dans ses centrosomes que réside la matière héréditaire et directrice venue des parents : cette parcelle transmise qui fera qu'un jour nos neurones reproduiront, en les modifiant et les réglant par leur action propre, les qualités neurales prochaines ou lointaines qui nous ont été léguées par les ancêtres. C'est ainsi que le système nerveux de toute une race, résumé dans son dernier descendant, peut revivre en nous et qu'en réalité, à ce point de vue, nos morts nous dominent. Cela, bien entendu, n'est point du tout spécial à l'homme. Il y a même à ce propos, comme je le dirai en finissant, à envisager l'une des formes les plus intéressantes et les plus hautes de ce que je viens d'appeler la mémoire cellulaire. En tout cas, la petite cellule nerveuse grandit ; puis, comme une graine qui lève, pousse en sens opposite sa radicule et sa tigelle, elle émet des prolongements en deux sens, les menant, systématiquement et par une végétation continue, à la recherche de leurs connexions nécessaires. Car aucune cellule nerveuse ne peut rester isolée et sans connexions. Il faut qu'elle reçoive des impressions. Elle ira les recueillir directement à la périphérie du corps, et alors elle émettra des branches, — les nerfs sensitifs, — et des rameaux qui vont s'arboriser et finir par des tiges libres jusqu'en l'épaisseur des couches épidermiques : ou bien elle végétera de même façon vers une autre cellule nerveuse pour y recueillir une impression ayant déjà passé par celle-ci. Tous ces prolongements réceptifs, ramifiés comme les branches d'un

Digitized by Google

arbre, constituent ce qu'on appelle l'arborisation protoplasmique ou *dendrite* du neurone.

Comme il faut aussi que la cellule nerveuse projette son mouvement propre, soit sur une cellule musculaire pour l'exciter et la mettre en jeu, soit sur les prolongements réceptifs d'une autre cellule nerveuse pour transmettre à celle-ci ce même mouvement, elle pousse son axone sous forme d'un filament indivis d'abord, puis qui déploie au pôle d'application son arborisation terminale, qui finit, elle aussi, par des tiges libres. — Il en résulte que le neurone entièrement développé, mis par exemple en évidence à l'aide de la méthode du chromate d'argent qui le fait apparaître en silhouette noire et, dans son ensemble, peut être comparé à un arbre tel qu'un palmier, dont la souche renflée représenterait le corps, dont le stipe indivis et montant droit représenterait l'axone et les branches aériennes l'arborisation terminale de ce dernier, et dont les racines figureraient l'ensemble des branches réceptives ou le dendrite. Tout comme la plante, le neurone garde ainsi son entière individualité, du moins dans la règle ; et si l'on a pu l'assimiler à un arbre, on pourrait aussi comparer le système nerveux central tout entier à une forêt, où toutes les herbes, les arbres et les buissons, arrachés et jetés pêle-mêle, enchevêtreraient leurs ramures aériennes et souterraines en un amas inextricable, mais sans jamais les confondre. Point de communication ni d'union par fusion des branches entre deux neurones ! clame l'École, ces neurones fussent-ils deux arbres jumeaux nés d'une même graine, ou dont les branches étroitement accolées auraient fini par se souder. Mais je ne veux pas creuser cette question, où je suis partie. Je n'entends pas davantage aborder celle, par trop histologique et aussi très discutée, de la structure intime du corps du neurone. Je préfère, parmi les problèmes pendants, prendre celui de la relation des neurones entre eux dans les centres, et de leurs mise en communication fonctionnelle pour le passage de l'onde nerveuse des uns aux autres. Si ce problème, qui est celui de l'*articulation* des neurones, avait enfin reçu sa solution, la physiologie, la pathologie et sans doute aussi la thérapeutique nerveuse

Digitized by Google

auraient fait du coup un pas de géant. — Oserai-je ajouter qu'une dernière raison de vous en parler ici, c'est qu'il fut posé pour la première fois à Lyon même, du moins sur les bases où, présentement, on le discute partout?

Quand M. Ramon y Cajal eut posé en principe que le neurone est une cellule nerveuse dont tous les prolongements, y compris celui qui joue le rôle de cylindre d'axe, se terminent toujours par des extrémités libres après s'être plus ou moins arborisés, les physiologistes et les médecins furent d'abord bien embarrassés. Car, auparavant, ils vivaient sur cette idée que les cellules nerveuses sont unies entre elles par leurs prolongements ou du moins par certains d'entre eux, sinon dans toute l'étendue du système nerveux comme l'avait affirmé Gerlach, du moins par groupes avec des continuités de groupe à groupe comme le soutient encore M. Dogiel, et que, dans ce brouillamini, l'onde nerveuse se propageait en trouvant ses routes. Lesquelles ? on ne savait pas au juste. Mais voici maintenant que le neurone apparaît engagé dans l'organisme comme le sont les arbres et les animaux dans la nature, lesquels ont entre eux des rapports de voisinage et de contact parfois même étroits, mais toutefois et toujours en demeurant des individus isolés. — Comment donc passe l'onde nerveuse de cellule à cellule? Comment se font les associations fonctionnelles des neurones entre eux ? Car pour qu'une impression sensitive arrive du bout de notre orteil aux neurones de notre écorce cérébrale qui la perçoivent et la jugent, combien de neurones ne doivent-ils pas, comme en se donnant la main, faire la chaîne pour transmettre le courant ? Et pour juger cette sensation et décider du mouvement réactionnel qu'elle motive, comme aussi pour exécuter ce mouvement, combien de neurones encore ne doivent-ils pas s'associer synergiquement comme en conseil ? — Or voici ce que répond l'École de Cajal : Les prolongements d'un neurone peuvent toucher une autre cellule, tégumentaire, glandulaire, musculaire, etc., ou ses prolongements; ils peuvent toucher le corps d'un autre neurone ou ses prolongements : c'est, à

Digitized by Google

proprement parler, l'articulation de Cajal. Mais, cela posé, où, comment et dans quelle attitude les neurones se touchent-ils entre eux ; en quoi consiste cette « articulation » et où réside-t-elle ? — Ceci devient une tout autre affaire ! Car de l'articulation des neurones entre eux tout le monde parle, mais personne n'en a vu le dispositif précis.

Ce qu'on voit dans les régions des centres nerveux, où s'entremêlent des groupes étendus du demi-milliard et plus de cellules nerveuses dénombrées par Meynert, c'est un embrouillement inextricable de prolongements réceptifs et cylindre-axiles de neurones. Les prolongements réceptifs et ceux qui leur apportent l'onde nerveuse projetée par d'autres neurones marchent donc à la rencontre les uns des autres dans les régions des centres où il se fait des passages d'onde. Mais où et comment se fait cette rencontre entre prolongements projecteurs et récepteurs? En quoi consiste cette articulation, d'où résultera le choc nerveux d'un neurone sur l'autre? C'est vraiment ce que nul savant n'a déterminé jusqu'ici.

Sans doute, dans une bonne imprégnation des neurones en noir faite par la méthode de Golgi, on voit bien les prolongements des deux ordres s'éployer les uns en regard des autres, et parfois même s'engager les uns dans les autres comme le feraient les doigts de deux mains lâchement jointes. Puis tous semblent finir par une extrémité libre sans se toucher. Alors donc, voici les éléments de l'articulation tout préparés. Il suffira, pour que l'onde nerveuse passe, que les extrémités libres des prolongements répondant au pôle d'application du neurone inducteur de l'onde, voire une seule d'entre elles, arrivent au contact d'une ou plusieurs des extrémités libres des prolongements réceptifs du neurone induit. Le choc s'ensuivra. L'onde passera au prolongement du neurone induit, filera de là au corps cellulaire de ce même neurone, lequel la projettera, modalisée ou non par lui, sur son pôle d'application par la voie de son axone.

Mais comment ce contact utile se produira-t-il? Comment, la période fonctionnelle close, se détruira-t-il pour remettre les neurones au repos? D'abord, on n'a proposé aucune

Digitized by Google

hypothèse : le mot d'articulation paraissait suffisant et l'on s'en payait. Peu à peu, les questions indiscrètes se sont multipliées, et il a fallu répondre. C'est le frère de Ramon y Cajal, P. Ramon, qui s'en est d'abord chargé. Ce qui, dit-il, dans les périodes de repos, empêche les neurones de s'arti-

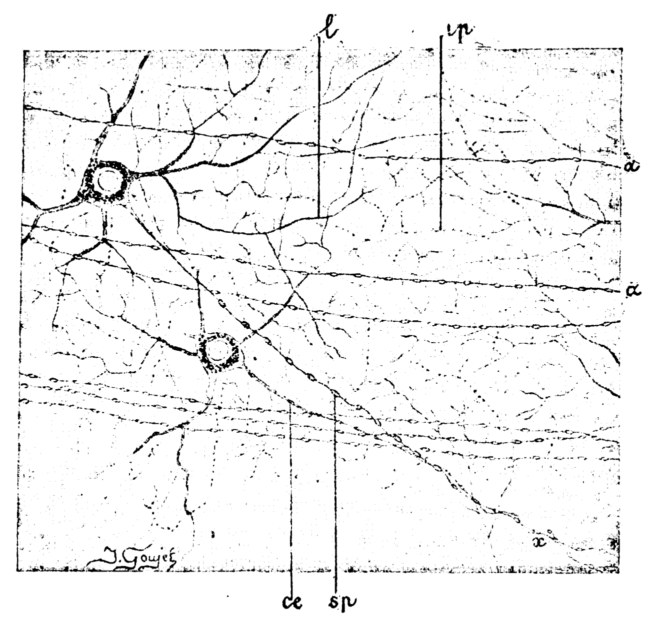


Fig. 1. — Deux grandes cellules nerveuses multipolaires du ganglion optique de la rétine du lapin. Injection du bleu par voie artérielle sur l'animal vivant. Fixation par le sublimé.

Les deux cellules envoient leur filament axile ou axone dans une travée de fibres optiques; — *x*, point où les deux axones se rejoignent pour marcher de conserve; — *c e*, cône d'émergence; — *s p*, segment perlé de l'axone; — *l*, prolongements protoplasmiques (dendritiques) lisses de l'une des cellules; — *i p*, intrication perlée occupant un plan plus externe; — *a a*, fibres du nerf optique, répondant à des axones de cellules multipolaires éloignées; ces axones ne font que traverser le champ de la préparation et constituent des racines de fibres optiques.

culer entre eux, c'est la névroglie qui les soutient et, dans les centres, les isole les uns des autres. Alors le courant nerveux ne passe pas. Pour qu'il passe, il faut que, par un jeu qui leur est propre, les cellules de soutien se contractent et replient les cloisons tendues par elles entre les points de

Digitized by Google

contact des prolongements inducteurs avec les prolongements réceptifs. Mais alors aussi, ce seraient donc les cellules de simple charpente, vrai squelette des centres, qui sont seules impressionnables et qui sentent. Et l'ensemble des innombrables et magnifiques cellules nerveuses n'est plus qu'un pur dispositif électrique? Ce qui est en moi l'instrument de ma pensée, ce serait donc juste ce qui n'est point nerveux en mon cerveau! Autant dire que ce qui meut ma cuisse, c'est le fémur qui la porte et non pas ses muscles. Il a fallu vite renoncer à une telle explication, et c'est alors que notre collègue Lépine formula un jour son hypothèse devenue célèbre de l'amœboïsme nerveux, tout aussitôt relevée et comme saisie au vol par M. Mathias Duval. C'est elle qui, certainement, mit la question dans une voie nouvelle où elle se meut encore aujourd'hui.

L'hypothèse de M. Lépine est bien simple. Puisque, par leurs prolongements inducteurs et réceptifs, les neurones ne sont pas en continuité mais en contiguïté, le contact utile au passage de l'onde nerveuse des uns aux autres pourrait se produire, ou se détruire, par suite d'une certaine mobilité des extrémités des branches nerveuses due à une contractilité spéciale et dont les pseudopodes des cellules lymphatiques ou ceux des amibes nous fournissent l'exemple. Ces extrémités s'articuleraient et se désarticuleraient tout simplement en s'allongeant et en se rétractant. Allongés, se touchant et ainsi articulés, les neurones seraient en attitude fonctionnelle active, et l'onde passerait. Rétractés, ne se touchant plus et désarticulés, ils seraient en attitude quiescente, et l'onde ne passerait plus. Et à cette attitude de repos correspondraient le sommeil, l'anesthésie chez les hystériques, dont le système nerveux semble être matériellement sauf, les paralysies hystériques que le choc nerveux peut créer ou faire disparaître. Rien, on le voit, de plus simple, de plus élégant et en même temps de plus plausible *a priori*.

Aussi l'hypothèse de l' « amœboïsme nerveux », née à Lyon, fit-elle rapidement son chemin dans le monde. Devenue la base même de la théorie du sommeil, formulée à Paris par M. Mathias Duval et développée brillamment par lui et par

Digitized by Google

ses élèves, il ne lui manquerait vraiment rien si, en effet, les mouvements amœboïdes des neurones étaient expérimentalement démontrés. Et c'est en cherchant moi-même — oh! combien vainement, — à surprendre le mouvement pseudopodique des cellules nerveuses vivantes, qu'en 1895 j'ai trouvé autre chose. C'est le *dispositif perlé* des branches actives des neurones: dispositif qui, renversé maintenant non plus dans l'amœboïsme, mais dans la *plasticité* des neurones telle que l'a entendue M. Demoor, pourrait fournir un jour à la question de l'articulation des neurones entre eux sa solution définitive.

A l'aide de l'admirable méthode du bleu de méthyiène injecté dans le sang d'un animal vivant, on peut voir, comme l'a montré Ehrlich, au sein des tissus qui vivent comme l'ensemble, les neurones et leurs prolongements, — rien qu'eux seuls, — colorés en bleu magnifique. Tel est le chimisme électif du neurone, qu'il emmagasine le bleu placé à sa portée, sans pour cela cesser de vivre ni d'être excitable. A l'aide de cette méthode, j'ai constaté deux faits également instructifs : le premier, c'est que là où l'on voit finir les extrémités libres des neurones, — dans l'épiderme cutané demeuré parfaitement sensible, bien qu'il soit devenu tout bleu, tant ces extrémités y sont nombreuses, sur les muscles striés, etc., — les tiges terminales nerveuses ne se continuent, il est vrai, avec la substance propre d'aucun autre élément anatomique. Elles finissent donc bien librement. Mais à leur extrémité, elles sont tenues en place fixe par des *contacts adhésifs*. Telles les branches d'un lierre adhèrent à un mur. Le second fait, c'est qu'au niveau de leurs arborisations actives, c'est-à-dire où elles reçoivent une impression ou bien font une décharge nerveuse, un certain nombre de branches, mais non pas toutes, cessent d'être parfaitement lisses comme des fils pour devenir perlées. Les prolongements perlés se distinguent des autres par une succession de petites boules bleues, d'une régularité admirable, qu'ils enfilent, pour ainsi dire, à la façon des grains d'un collier. Chaque perle répond à un renflement du fil nerveux, qui se gonfle à ce niveau et

Digitized by Google

gorge de plasma coloré tout comme une éponge. Il y a donc ici une variation nette et saisissable, parfaitement définie, de la structure de certains prolongements; et on ne l'observe que là où les neurones échangent entre eux l'onde nerveuse. De plus, dans les centres, on ne voit pas finir les prolongements. L'imprégnation par le bleu cesse auparavant, tout comme celle du chromate d'argent d'ailleurs qui, dans l'immense majorité des cas, montre tous les fils nerveux comme cassés par le bout et tels que des arbres émondés. Enfin, ces prolongements, dont l'extrémité, sans aucun doute, libre, s'accroche quelque part, sont *tendus en place* et se croisent au contact plus ou moins étroit en leur embrouillement d'une complication infinie. C'est alors que, de mon côté, j'ai formulé une hypothèse. J'ai pensé que, provisoirement, on pouvait considérer les variations du dispositif perlé qui sont innombrables, comme répondant aux conditions également variables d'une accommodation des filaments nerveux réceptifs au passage de l'onde projetée sur eux par les filaments inducteurs. Deux neurones associés deviendraient ainsi tels que deux violons accordés à l'unisson placés l'un près de l'autre. On sait que la note née sous l'archet dans l'un est aussitôt répétée comme spontanément par l'autre. Quelle que soit la disposition terminale, la tension des filaments réceptifs conditionnerait ainsi l'entrée, dans le neurone induit, de l'onde nerveuse projetée par les fils terminaux du neurone inducteur parvenus à simple portée. Tout cela sans qu'il soit besoin de supposer des mouvements larges d'articulation et de désarticulation qui, jusqu'ici, n'ont pas été expérimentalement constatés.

Telle est l'hypothèse que j'ai hasardée en l'appuyant sur des faits qu'au début, d'ailleurs, tout le monde a niés, mais dont aujourd'hui personne ne doute plus, parce qu'on ne peut longtemps nier des faits. Et la conclusion capitale que j'en ai tirée subsiste inattaquable : c'est que là où l'on sait à n'en pas douter qu'il entre une onde nerveuse dans le neurone, — par exemple dans les couches profondes de l'épi-

Digitized by Google

derme cutané, — ses filaments réceptifs sont aptes à subir, en plus ou moins, la variation perlée. De là à admettre que cette variation conditionne le passage de l'onde, il n'y a qu'un pas, et c'est là, à dire vrai, l'hypothèse elle-même. Mais à son appui vient tout de suite un dernier fait confirmatif. Sur le trajet de l'axone et à son origine, c'est-à-dire à l'entrée même du chemin par lequel la cellule impressionnée, puis entrant en jeu à son tour, lance au loin son onde propre vers son pôle d'application, il y a là encore un segment perlé. J'en ai conclu que, si la variation perlée des filaments réceptifs ouvre la porte d'entrée à l'onde nerveuse, celle du segment perlé de son axone ouvre ou ferme la porte de sortie au neurocyme projeté.

Mon maître Cl. Bernard nous disait souvent : « Quand vous aurez découvert quelque chose de nouveau, on dira d'abord que ce n'est pas vrai, puis ensuite que ce n'est pas nouveau. » Ceci n'a manqué, dans le cas présent, ni à M. Lépine, ni à moi-même. Il paraîtrait que sa conception de l'amœboïsme pourrait, à la rigueur, être reportée à Rabl-Rückhardt. Et quant au dispositif perlé, on a changé son nom et l'on appelle les perles des « appendices piriformes » (Mlle Stefanowska). Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. Je n'en vois aucun non plus à ce que MM. Demoor et Heger, dans leurs beaux travaux sur la *plasticité des neurones* faits à l'institut Solvay de Bruxelles, aient conclu que les filaments réceptifs des neurones se perlent pour se détendre quand l'onde ne doit pas passer ; et qu'il s'agisse alors d'une attitude de repos et non de celle d'activité, comme je l'avais supposé d'abord, ce qui maintenant est prouvé, c'est que la variation perlée existe. En quelque sens qu'elle s'opère, il s'agit d'une variation vitale comportant un sens fonctionnel. Et là où on la trouve, on sait que les neurones reçoivent leur incitation et propagent leurs ondes. La clef de l'articulation des neurones entre eux, c'est la variation perlée. Cela est si vrai qu'un essai d'adaptation vient d'en être fait à la théorie de l'amœboïsme par un des élèves de M. Duval, M. Manouélian, qui, dans les glomérules olfactifs, attribue à l'état perlé, — qu'il figure sous ce nom et qu'il aurait produit

Digitized by Google

expérimentalement par la fatigue, — la désarticulation des neurones.

Vous le voyez, c'est sur ce qui fut primitivement dit à Lyon dans deux des chaires de cette Université, que se discute maintenant parmi les savants la haute question de l'articulation des neurones entre eux. Peut-être, en cette occurrence, tels que l'abeille et le bœuf de Virgile, n'avons-nous, M. Lépine et moi, ni recueilli le miel, ni ouvert le sillon pour nous. Qu'importe après tout si la science en a profité? Et la destinée des deux hypothèses lyonnaises qui présentement tendent à se fusionner pour serrer de plus en plus près la solution du problème, ne prouve-t-elle pas qu'aussi Claude Bernard avait raison de nous dire encore : « Toute parole, même une seule fois dite, vit éternellement et porte pourvu qu'elle soit juste. »

Je vais maintenant dire quelques mots de cette propriété cardinale du neurone, la *mémoire cellulaire,* qu'au commencement de ce discours j'ai fait entrer dans sa définition même, tant, avec la sensibilité devenue chez lui qualité maîtresse, elle contribue à lui donner sa caractéristique majeure. *Le neurone est une cellule avant tout sensible et qui se souvient:* c'est-à-dire en qui chaque impression reçue détermine une empreinte telle, et si parfaitement élective d'ailleurs, qu'elle demeure et n'est pas effacée par la superposition des impressions nouvelles, agissant du reste sur le neurone pour leur propre compte de la même façon. Telle une plaque sensibilisée, qui recevant une foule d'images successives les garderait superposées mais pourtant distinctes, et serait en même temps capable indéfiniment de développer à volonté chacune d'elles pour un instant. Ceci, sous l'influence d'impressions identiques ou du même ordre que celle ayant déterminé la première empreinte, mais qui n'auront plus besoin d'être aussi vives, puis qui, à force de répétitions des provocations à l'action, pourront continuer d'être efficaces, alors qu'elles se seront réduites à une sorte d'effleurement. Elles remettront pourtant, et du coup, le neurone dans l'attitude fonctionnelle que la première excitation n'avait provoquée que laborieu-

Digitized by Google

sement. Or ce sont là précisément les conditions d'une mémoire élémentaire, qui se définit la conservation de certains états, et leur reproduction si facile, que, si l'on n'y regarde pas de près, elle arrive à paraître spontanée.

Nous ne connaissons, bien entendu, le jeu des cellules nerveuses que par les résultats de leurs associations entre elles : tels les réflexes ou mouvements automatiques, pour prendre l'exemple le plus simple. Ici, la conscience ni rien de ce qu'on appelle « facultés de l'âme » ne prennent aucune part à l'acte. Une cellule nerveuse sensitive reçoit une impression soit directement, soit après qu'elle a d'abord passé par un ou plusieurs neurones sensitifs ; elle finit par la réfléchir sur un neurone moteur dont le pôle d'application, répondant à une cellule musculaire, excite et fait contracter celle-ci. Et l'impression première reçue, le « mouvement réactionnel » suit du coup, tout comme une lampe à incandescence s'illumine quand on tourne le bouton qui ouvre le courant. Il s'agit, en apparence, d'un mécanisme monté d'avance; mais voyons, du moins, comment s'y comportent différentiellement les deux organes majeurs : la cellule musculaire et le neurone. Je dis que, quoi qu'en pense Hering, le muscle n'a point sensiblement de mémoire cellulaire. Il répète ses contractions de façon monotone, purement dans la mesure de sa richesse en substance contractile et de l'intensité de l'excitation qu'il reçoit. Sans doute il s'atrophie par le repos, il s'hypertrophie par l'action soutenue. Mais il serait facile de faire voir que c'est affaire de nutrition pure. Par l'exercice, le muscle se conditionne mieux, il ne s'éduque pas. Tout au rebours pour le neurone : et combien facile est la démonstration de sa très rapide éducabilité, c'est-à-dire du développement presque immédiat de sa mémoire cellulaire !

Prenons un individu qui, pour une raison quelconque (car cela importe peu), a vu ses réflexes s'exagérer et qui présente, par exemple, ce phénomène bien connu de la trémulation épileptoïde. Quand, le membre inférieur du malade étant étendu, on plie brusquement son pied et qu'on le maintient plié, la trémulation réflexe s'établit, quelquefois tout de suite,

Digitized by Google

mais pas toujours. Puis, de plus en plus nette, rythmique, d'amplitude, de vitesse, d'énergie croissantes, elle secoue à la fin le malade tout entier et le poing de l'expérimentateur qui maintient le pied. Et si, un instant après, on recommence l'expérience, ce sera d'emblée et non pas après une hésitation ni un délai que seront acquises et la mise en train, et la grande amplitude, et la grande vitesse du tremblement. Et cependant, l'excitation reste la même au début où la secousse réflexe hésitait à se produire, au milieu où elle a acquis son maximum d'intensité et d'amplitude, à la fin où, par de petites secousses minuscules mais d'une rapidité inouïe, elle s'éteint tout simplement parce que le muscle s'est, lui, épuisé dans l'acte par la dépense de force et s'arrête en vertu de sa fatigue propre. Les neurones impliqués dans le réflexe sont donc ici devenus de plus en plus aptes, par sa répétition même, à le reproduire plus vite, plus amplement et plus énergiquement : comme si de mieux en mieux ils savaient ce qu'ils font au fur et à mesure qu'ils le répètent. Car apprendre ainsi tout de suite sa leçon, c'est bien la mémoire, et une mémoire largement ouverte et facile à développer par la culture. Et je dis que cette qualité, c'est dans l'organisme la seule cellule nerveuse qui la présente et la cultive de façon majeure, parallèlement à la sensibilité et à l'excito-motricité qui, avec la mémoire, forment le faisceau de ses qualités maîtresses.

C'est parce que les cellules nerveuses se souviennent qu'elles règlent au gré de leurs associations harmoniques tous les mouvements intérieurs et généraux de l'organisme. La mémoire organique, telle que l'entendent à bon droit les philosophes depuis les beaux travaux de M. Ph. Ribot, n'est que la résultante des mémoires cellulaires individuelles de nos innombrables neurones ; et je viens de démontrer que le réflexe, cette forme fondamentale et aussi la plus simple de la mémoire organique, n'est rien moins que le résultat d'une disposition anatomique réduite à un mécanisme pur comme certains l'ont cru. Je suis, d'ailleurs, de ceux qui admettent que le dispositif du réflexe est le produit d'une mémoire spécifique héréditaire, qu'il a été autrefois laborieusement acquis par les précurseurs dans la race, puis rendu organique

Digitized by Google

par des répétitions sans nombre, et, en fin de compte, fixé dans l'espèce. Tels, au début, les actes complexes comme le saut et la danse, qui calculés, réglés et acquis tout d'abord par l'action mentale, sont tombés dans le domaine de l'inconsciente neurilité et devenus automatiques. Tel aussi le simple calcul de la table de Pythagore. Si $6 \times 6 = 36$, c'est en vertu d'un théorème qu'on le sait et par le jeu d'un réflexe qu'on le dit. Mais tout cela a été assez étudié et assez connu pour que je n'y insiste pas davantage.

Me bornant à la question de la mémoire cellulaire et pour démontrer qu'il convient de la faire entrer dans la définition même des neurones, il me faudrait maintenant examiner si, en eux, cette conservation de certains états antérieurs et leur reproduction de plus en plus facile jusqu'à sembler spontanée, qui constituent les deux éléments seuls indispensables du phénomène de la mémoire, s'accompagnent de quelque localisation dans le passé comportant une « reconnaissance », pour parler le langage de l'École. En d'autres termes, le neurone est-il individuellement et pour lui-même conscient de sa propre mémoire cellulaire? Problème redoutable, et qu'à peine j'ose aborder, absolument distinct d'ailleurs de celui d'une mémoire psychique et du conditionnement de celle-ci chez l'être pensant. Y a-t-il ou non apport d'une conscience élémentaire dans le fait de la mémoire cellulaire? L'état habituel induit en lui par la succession des impressions identiques, le neurone est-il capable de se le représenter à lui-même de quelque façon?

Tout le monde a du moins entendu parler de sensations subjectives particulières à certains individus qui ont subi l'amputation d'un membre. On sait que quelques-uns ont si bien conservé la notion fausse, et, si je puis ainsi parler, la conscience de ce membre absent, qu'épisodiquement et parfois toujours, ils le sentent présent en toutes ses parties, à moins que la vue ne corrige l'erreur. Et je lisais encore récemment cette histoire tristement comique d'un pauvre homme, amputé de la jambe droite et qui était devenu le jouet de cette illusion : un jour, il est à travailler à son

Digitized by Google

bureau, son membre artificiel quitté, et un tout petit enfant circule dans la chambre. L'enfant tout à coup tombe; l'homme se dresse, mû par le réflexe émotif, veut courir à l'enfant, tombe à son tour, et il faut les relever tous les deux. N'est-il pas devenu légendaire et cité dans tous les manuels de pathologie, ce goutteux amputé de la cuisse et qui disait gravement : « Mon gros orteil devient douloureux en diable! Le temps va changer. » — Mais ceci ne nous apprend rien quant à la mémoire cellulaire; car, à ne l'envisager qu'en bloc, on est facilement porté à attribuer ici l'illusion au jeu de la mémoire générale, celle qui, toute psychique, rétablit si souvent le passé pour nous, et nous restitue, pour un instant bref, ce que nous avons perdu depuis des années : ceci dans une vision claire, et qui donne, à qui s'y complaît, le trompe-l'œil d'une présence réelle, parfois même très douce.

Toutefois, regardons-y d'un peu plus près et surtout suivons pas à pas l'évolution du phénomène. Je ne veux pas entrer ici dans le détail du conditionnement qui le suscite, parce qu'en l'espèce cela ne nous importe en rien. Mais, d'autre part, voilà ce qui se passe et ce qu'avaient même déterminé nos maîtres il y a déjà plus de trente ans. L'amputé qui, soit épisodiquement, soit toujours, sent, les yeux fermés, son membre retranché comme présent en toutes ses parties, — supposons que ce soit un bras, — commence par ne faire aucune différence entre les deux notions, l'une réelle et l'autre illusoire, de la possession de ses deux membres. Il les sent tous les deux en place, égaux et symétriques. Et quand il sent son bras, son avant-bras, sa main ou le bout de ses doigts, c'est en leur ancien lieu. Si un objet est à sa portée, il lui semblera qu'il n'ait qu'à tendre sa main absente pour le saisir. Mais peu à peu, avec le temps, les choses changent. L'avant-bras, le bras paraissent progressivement devenir plus courts. La portée des objets en apparence saisissables par la main absente diminue. Si bien qu'au bout d'un temps variant de quelques mois à quelques années, la main semble, il est vrai, exister toujours, mais sans le bras, et insérée directement sur le moignon. Enfin, après un temps

Digitized by Google

très long, l'illusion subsistante subit des éclipses ; puis elle s'évanouit sans retour. — Que s'est-il passé, et n'y aurait-il pas là un précieux renseignement quant à l'existence réelle d'une mémoire cellulaire quelque peu consciente ?

Sans doute ici et dans le phénomène de l'illusion prise en bloc, c'est la mémoire corticale ou psychique qui entre en jeu et crée le concept illusoire. Mais, en revanche, ce qu'il y a à l'origine de ce phénomène et ce qui le suscite, c'est forcément une série de sensations issues d'impressions périphériques. Et qui parle à l'écorce cérébrale ? Ce sont forcément aussi les protoneurones sensitifs, les cellules des ganglions des paires rachidiennes correspondant au membre amputé, c'est-à-dire les premiers neurones impressionnés. Car ce sont dans le moignon les extrémités de leurs prolongements récepteurs — les nerfs sensitifs régénérés, — qui recueillent maintenant les impressions extérieures. Après avoir recueilli ces impressions, chaque cellule du ganglion projette le mouvement nerveux qui s'ensuit, par son cylindre-axe, sur les neurones sensitifs de la moelle qui l'attendaient pour le transmettre eux-mêmes au cerveau. C'est elle, en effet, qui a pour mission d'informer la moelle et qui lui dit : « Fais passer le signal de l'attitude qu'il convient de prendre en regard d'une impression de tel ou tel ordre, car cette impression vient de s'effectuer dans l'un des points du territoire dont j'ai la garde. C'est un doigt, c'est la paume de la main, c'est l'avant-bras qui est touché ou qui souffre en tel point précis ! » Tel est le cri du premier neurone avertisseur ; or, en ce cas, ce premier neurone trompe les autres. Car il n'y a ni doigt, ni paume de la main, ni avant-bras. On ne peut donc s'expliquer l'erreur de la première cellule ganglionnaire, ni le motif pour lequel sa mise en jeu trompe les autres, que d'une seule façon : c'est en admettant qu'elle est individuellement la dupe de sa propre mémoire cellulaire. Si elle ne possédait pas cette mémoire et n'en avait pas en soi la représentation, elle localiserait les impressions juste et tout simplement là où elles touchent l'extrémité de ses filaments récepteurs régénérés, c'est-à-dire sur tel point de la surface du moignon. Elle lancerait aux neurones, intermédiaires entre elles et le

Digitized by Google

cerveau, le signal d'un état périphérique commandant une attitude adéquate à cette localisation nouvelle, et non pas à tel doigt ou à tel orteil qui n'existe plus. C'est ce qui arriverait précisément, si le neurone n'était rien qu'une pièce mécanique et montée pour un jeu unique marchant par déclic. Un téléphone qui dirait « Allô » au début d'une communication parce qu'il y est habitué et que c'est l'usage, au lieu de « Bonjour » si l'on a commencé par là à son poste récepteur, serait doué de mémoire et de la représentation consciente de celle-ci par devers lui-même : puisqu'il aurait gardé et jugé seule bonne à transmettre, et substitué l'indication résultant en lui de ses empreintes antérieures. Tout aussi bien, l'on peut donc soupçonner, outre la mémoire réduite à ses deux termes essentiels, une certaine « reconnaissance » dans un neurone qui, de par une impression portée sur une cicatrice, ordonne au reste du système nerveux de conclure de là qu'il s'agit d'une impression sur un doigt absent, et d'emblée commande l'attitude convenable pour recevoir celle-ci dans la moelle et pour la transmettre au cortex.

Mais, peu à peu, chez l'amputé, la mémoire individuelle du premier neurone se modifie par la superposition de nouvelles empreintes. Celles-ci, au lieu de creuser l'empreinte mémoriale première en la frappant de plus en plus du même coin, lui superposent une empreinte nouvelle qui, à la longue, dégrade, déforme et enfin finit par effacer l'ancienne en s'y substituant. Et voici où l'observation devient véritablement suggestive : ce qui, en dernier lieu, restera au neurone de l'empreinte mémoriale totale frappée au vieux coin, c'en sera toujours la partie première reçue, celle qui a répondu au premier coup du balancier sensitif. C'est la plus ancienne, celle de la région de la main ou du pied, des doigts ou des orteils, qui répondent aux parties premières formées des membres chez l'embryon et qui ont commencé d'apparaître accolées au corps comme des nageoires, en la place même où la sensation illusoire mourante les ramène chez l'amputé d'un membre tout entier. Le reste du membre, développé depuis et d'ailleurs bien moins doué quant au dispositif tactile, a fourni des empreintes moins réitérées,

Digitized by Google

moins intenses et moins électives aussi, et dont l'impression légère s'efface beaucoup plus rapidement et facilement. Cela fait, le neurone ne se trompe plus et ne trompe plus ni la moelle ni le cerveau. Il a fait derechef son éducation. Il a démonétisé la pièce commémorative frappée au coin primitif.

La manière de voir que je viens d'exposer se rapproche sensiblement de celle adoptée par M. Th. Ribot en ce qui concerne la mémoire générale. Car il explique le retour des images, des formules ou des langues perdues, chez le malade ou chez le vieillard, par une sorte de dépouillement en vertu duquel les empreintes mémoriales s'effaceraient couche par couche, sous l'action morbide ou sénile, de façon à remettre au jour et en relief, parmi les autres, l'empreinte la plus ancienne, empâtée et comme submergée dans la superposition. Et la vibration ancienne résonnerait alors derechef, telle une voix faible « qui ne peut se faire entendre que lorsque tous les gens au verbe haut ont disparu[1]. » Je ne puis, à cette occasion, me défendre de vous fournir un exemple de ces retours de mémoire perdue. Une vieille dame nonagénaire, mais tout aussi jeune et active encore d'esprit que de cœur, présenta maintes fois sous nos yeux ces troubles de la circulation cérébrale qui sont les précurseurs de la thrombose. Ils portaient précisément sur des circonvolutions temporo-sphénoïdales gauches, car il s'agissait d'exaltation de la mémoire auditive verbale. Et tout à coup elle entendait parler et chanter dans sa tête quelque belle musique qu'elle répétait à elle-même à mi-voix, un peu surprise et presque enfantinement charmée. Et voilà qu'un jour, ses circonvolutions cérébrales lui chantèrent une vieille chanson de son enfance, oubliée jusqu'au titre depuis plus de soixante-dix ans, et qu'elle répéta de même.

Il s'agit certainement ici, comme l'admet Ribot, d'une association dynamique reconstituée, telle qu'elle avait été établie dès le début entre des cellules conservatrices des empreintes verbales, par un conditionnement de leur activité

1. Th. Ribot, *les Maladies de la Mémoire*, p. 147.

Digitized by Google

perdu depuis longtemps et tout à coup restitué. Mais rien n'autorise à conclure, avec Ribot, que la condition nécessaire de la reviviscence ait été la disparition des empreintes superposées. Il s'agit, à mon sens, d'un fait de mémoire cellulaire complexe ramenée à l'activité par l'excitation ischémique des éléments de la circonvolution intéressée.

Mais, pour revenir à la mémoire élémentaire et véritablement cellulaire dont j'ai surtout à parler ici, je ferai remarquer en terminant qu'une des propriétés les plus remarquables du neurone, c'est l'aptitude qu'il semble posséder de superposer en lui des impressions mémoriales distinctes. Cette aptitude lui a été contestée. Il y a, dit-on, dans le demi-milliard passé de Meynert, assez et plus de neurones pour que chacun d'eux prenne et garde son empreinte unique, mais ne garde qu'elle. Cela fait, ajoute-t-on, il attendra son heure de fonctionner et cela expliquera la mémoire latente et les reviviscences éloignées de la mémoire, telles que celles dont je viens de parler. Pour des impressions exceptionnelles, il y aurait donc des neurones d'attente ? Chers philosophes, n'en croyez rien ! Car une cellule nerveuse qui resterait, même peu de temps, sans rien faire du tout, serait trois fois morte avant le retour de l'impression unique pour laquelle elle serait popularisée. J'ai dit que les éléments de l'organisme vivent sous un régime de castes, mais aussi sous une loi d'airain. Qui parmi eux ne fonctionne et ne travaille point doit mourir. Il n'y a, dans l'état cellulaire où chacun reste à sa place, ni fainéants, ni parasites ! ou plutôt, quand certains éléments cellulaires non pas étrangers, mais appartenant à l'organisme lui-même, viennent à y vivre parasitairement et à y pulluler avec succès, cet organisme en meurt, eux avec, et c'est le cancer. Et cela arrive toujours au maugré du neurone, que les cellules parasites ont chassé de leur groupe. Il n'y a point, on le sait bien, de cellules nerveuses ni de nerfs dans ces tumeurs malignes qui nous tuent.

Qui dit point de nerfs, dit aussi point de direction de la vie individuelle et collective des éléments anatomiques de nos organes et de nos tissus. Cette direction, je l'ai proclamé en commençant, ce sont les neurones qui la donnent. Et c'est

Digitized by Google

en exerçant cette faculté directrice que les cellules nerveuses exercent aussi, et au premier chef, leur mémoire et leur instinct individuels, car à leur action régulatrice rien n'échappe.

A l'insu de notre conscience à nous, il semble bien que les neurones régulateurs savent seuls ce qu'ils font et ce qu'il faut faire. En commençant, je vous les ai montrés mobilisant les cellules migratrices quand l'organisme, envahi par le microbe, passe à l'état de guerre. En temps de paix, c'est-à-dire d'équilibre physiologique ou de santé, l'on peut dire que, déterminant toute réaction motrice musculaire et glandulaire, les neurones conditionnent tout. Car avec le sang et la lymphe circulent dans nos organes et dans nos tissus les matériaux mêmes de leur vie; et ceci à une vitesse réglée par les neurones, qui actionnent le cœur et tous les muscles des vaisseaux. Là juste où il faut, les neurones commandent l'irrigation large ou réduite; et le sang vient à l'élément sédentaire qui doit vivre intensément pour fonctionner intégralement. Le réseau vasculaire, commandé par les muscles annulaires des artérioles, s'ouvre et devient une aire de pleine circulation d'où l'oxygène rayonne et d'où, comme d'une station diapédétique, partent en tout sens les messagers, serviteurs des éléments nobles et fixes : ces cellules lymphatiques mobiles dont j'ai tout d'abord parlé. Et ces cellules, ouvrant les parois vasculaires pour devenir libres et joindre leur but, vont partout distribuer les matériaux utiles dont elles sont chargées et reprendre les déchets. Ainsi tout vit et tout fonctionne. Que l'action régulatrice du neurone cesse de s'exercer un instant, et tout va changer.

Dans la sphère de distribution des fils nerveux qui réglaient la nutrition et conditionnaient la fonctionnalité de l'ensemble, les éléments anatomiques moralement abandonnés se révoltent. Cellules musculaires, glandulaires, connectives et surtout cellules lymphatiques insurgées, toutes veulent et vont vivre désormais sans règle ni frein pour leur propre compte. Elles se nourriront cellulairement sans plus de souci de vivre fonctionnellement. Elles se disputeront pour s'en gorger les matériaux disponibles; et le triomphe sera pour le plus fort, l'élément indifférent, l'ancien esclave déchaîné

Digitized by Google

qui mangera les autres. C'est, à proprement parler, le passage subit à l'anarchie dans une grande cité où, d'un coup, justice et police, et avec elles toute réserve et toute loi, auraient disparu. Et comme final, c'est la déformation, c'est l'hypertrophie ou l'atrophie, c'est, pour prendre un exemple précis, l'*ulcère perforant du pied* où cette pathogénie fut, pour la première fois, si bien mise en lumière par le maître Duplay et notre collègue Morat. Pour créer l'ulcère et l'entretenir inguérissable, il aura suffi de la dégénération ou de la névrite périaxile de quelques fibres du sciatique...

Je n'irai pas plus loin, sinon pour dire un dernier mot qui n'est peut-être qu'à demi scientifique. Après tout, comme me l'écrivit une fois l'éminent psychologue penseur J. Soury, les savants ne sont que des poètes. Seulement, leurs constructions mentales les distinguent des autres. Au lieu de ne contempler les choses que par leurs sommets, pour les juger d'emblée sous la forme qu'il plaît à M. Brunetière de nommer leur « expression générale », ils ne se bornent pas à les envisager à l'état de figurations isolées et libres, comme suspendues dans les espaces de l'Esprit. Ils ont pensé que l'idée générale a le fait pour racine, tout comme en ont une les arbres d'une forêt dont le pied s'est noyé dans les premières brumes d'automne, et qui, vus des hauteurs voisines, sembleraient de prime abord n'avoir que des cimes. Mais à partir de là, les hommes de science construisent tout de même leur rêve.

Après avoir vécu, moi, plus de trente ans dans un laboratoire avec des cellules, j'ai fait aussi quelque peu le mien. J'en suis venu à penser que de toutes les qualités héréditaires, la mémoire cellulaire, dont on a parlé si peu jusqu'ici en biologie, a pourtant joué le rôle capital dans les différenciations organiques et surtout humaines. Je crois que dans les races elle a modelé l'instrument majeur, la cellule nerveuse, par les empreintes successives fixées et transmises, qui peu à peu ont flétri et repétri les neurones ethniques. Et c'est pour cela sans doute que quelques races sont parvenues à dominer les autres de haut, parce qu'un instrument plus parfait leur avait été légué, qui avait été perfectionné lente-

Digitized by Google

ment par les ancêtres. Cet instrument, les races inférieures ne le possèdent pas. Il est des choses qu'elles ne peuvent ni sentir, ni comprendre, parce que, pour les concevoir, leur cellule nerveuse ne s'est point modelée, et que parfois même il ne s'est point, chez elles, créé de verbe pour les nommer. Tels ces Polynésiens qui ne peuvent compter au delà de trois, et même ces Chinois qui, en dehors d'eux-mêmes et du Fils du Ciel, ne peuvent s'imaginer ni ce que c'est qu'un peuple, ni ce que c'est qu'un roi.

Mais lorsque par le travail, la persévérance, l'industrie et la vertu des ancêtres, une race a créé lentement en elle l'instrument supérieur né de la somme et de la perfection croissante des empreintes mémoriales ethniques ; qu'elle a acquis le haut sentiment de ses forces développables et de leur extension indéfinie par la marche en avant ; qu'elle a franchi le pas pour monter dans l'idéal jusqu'aux cieux, et qu'en elle les notions de l'honneur, du droit, de toute la fin de l'homme et de tous ses devoirs, que toutes ses hautes croyances qui l'ont élevée lui sont devenues comme réflexes et s'expriment d'un seul mouvement, — elle possède véritablement son patrimoine héréditaire et son âme propre devient immortelle. Ceci, pourvu qu'elle travaille encore et toujours, puisque c'est la loi des organismes tout comme celle des mondes. « Un astre qui roule dans les cieux et une cellule qui évolue dans l'organisme sont des équivalents dans l'Univers », a dit magnifiquement un jour mon maître Ranvier. Travaillons tous sur la terre pour qu'elle garde son âme divine, tous en cette France et nous autres à Lyon, pour que le livre des *Gestes de Dieu par les Francs* ne soit jamais fermé !

Digitized by Google

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

(Suite.)

Il y a plusieurs années je fus invitée à venir voir une amie qui habitait une grande et belle maison de campagne sur l'Hudson. Peu de temps après mon arrivée j'entreprenais, avec beaucoup d'autres hôtes, le tour des terres qui étaient très étendues. Nous marchâmes au moins une heure et explorâmes les lieux très complètement. En rentrant à la maison, je découvris que j'avais perdu un bouton de manchette en or auquel je tenais beaucoup comme souvenir. Je me rappelai seulement que je l'avais encore quand nous commençâmes la promenade, mais je n'y avais plus pensé, je ne l'avais plus remarqué jusqu'à mon retour. Comme il faisait très sombre, il semblait inutile de le chercher, surtout parce qu'on était en automne et que la terre était couverte de feuilles mortes. La nuit je rêvai que je voyais une grappe de raisin flétrie sur une vigne grimpant le long d'un mur et avec un tas de feuilles mortes à la base. Sous les feuilles, dans mon rêve, je voyais distinctement mon bouton briller. Le matin suivant je demandai aux amis avec qui je m'étais promenée si *eux* ils se rappelaient avoir vu un mur avec une vigne, car moi je ne

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les Proceedings S. P. P. R., vol. XI (voyez *Annales des sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3 et 4 de 1899).

Digitized by Google

m'en souvenais pas. Ils répondirent qu'ils n'en avaient pas la moindre idée. Je ne leur dis pas pourquoi je leur faisais cette question, parce que j'étais un peu gênée pour raconter mon rêve; mais le matin je trouvai quelque excuse pour retourner seule dans les terres. Je marchai en tout sens et enfin j'arrivai tout à coup à un mur avec une vigne exactement comme ils m'étaient apparus dans mon rêve. Je n'avais pas la plus petite idée de les avoir vus ou d'avoir passé près de là la veille. Les feuilles étaient entassées au pied de la vigne comme dans mon rêve. Je m'approchai avec précaution, me sentant plutôt gênée et positivement sotte, et je dérangeai les feuilles. J'en avais éparpillé un grand nombre, quand l'éclat de l'or me frappa les yeux et là, je vis le bouton exactement comme je l'avais rêvé. Mes amis refusèrent de me croire quand je leur racontai la chose et jurèrent qu'il y avait là quelque truc, mais comme je n'avais dit à personne les détails du rêve, il restera toujours quelque soupçon dans cette histoire. »

Le cas suivant, continue le professeur Royce, remonte à plusieurs années, et si je ne connaissais pas la valeur du narrateur exempt de toute superstition, je ne ferais aucun cas de l'incident. Mais il est suffisamment certain que quelque chose de semblable est arrivé à notre correspondant, bien que, après vingt-cinq ans, la mémoire ne soit qu'un guide médiocre, et évidemment l'auteur a dû raconter son histoire bien des fois.

De G. H. H., C. E et surveillant.

California, 26 décembre 1887.

« Il y a vingt-cinq ans, j'habitais au bord de la rivière Delaware (État de New-York). Avant de quitter cette maison, ma sœur unique m'avait fait cadeau d'une bague en or et m'avait recommandé de ne jamais la perdre. Dans un joli petit bois près du bord de la rivière mes jeunes camarades et moi nous avions installé une balançoire au milieu des arbres et nous nous livrâmes si bien à ce divertissement que

Digitized by Google

la terre, sous la balançoire, était devenue molle, et les pieds y faisaient une empreinte profonde. Après avoir, par une belle nuit de lune, joué à la balançoire jusqu'à en être fatiguée, je m'aperçus le matin que j'avais perdu ma bague. Cette découverte me bouleversa. Ma première impression fut que je devais retrouver la bague. Rentrée à la maison, je cherchai dans ma chambre, puis je me couchai. J'eus une sorte de rêve vague au sujet de la bague, mais rien de précis. Levée de bonne heure je cherchai partout avant le déjeuner. Après le déjeuner, je suivis le chemin que nous avions pris la nuit avant la partie de balançoire, et de là j'allai chez la jeune dame, mais ne trouvai rien. Je cherchai toute la journée, et je me couchai en pensant très sérieusement à la bague. Vers le matin, j'eus un rêve très impressionnant. Je vis l'anneau recouvert par une petite élévation de sable entre deux empreintes de pieds sous la balançoire. Ce rêve fut si net qu'en m'éveillant je pouvais voir la route, les maisons, les haies, les arbres, la balançoire et le sable avec les empreintes, le tout semblable à ce que je venais de rêver, et aussitôt qu'il fit assez jour pour y voir, je partis pour aller à l'endroit de la balançoire sans essayer de regarder sur mon chemin. En arrivant à la balançoire je m'avançai sans hésiter sur le sable jusqu'à ce que j'atteignis la petite élévation dont je viens de parler, entre les deux empreintes; avec le bout de mon soulier je remuai un peu le sable à la surface de l'élévation : la bague était là. Les oiseaux chantaient, au-dessus de ma tête, dans les arbres ; la rivière poursuivait son chemin vers la mer ; un train traversait la rivière sur le pont. Je me donnai plusieurs coups de poing sur la tête pour être sûre que je n'étais pas encore dans le pays des rêves. Non ! j'étais là, debout sur le sable, et j'avais devant moi la bague. Ce n'était pas une hallucination. J'avais fait un bon rêve, un rêve exact, honnête, utile. Je ramassai la bague, je rentrai à la maison et mangeai plus à déjeuner que pendant les dernières vingt-quatre heures. Il y a là quelque chose de mystérieux et j'y pense toujours. J'avais alors dix-neuf ans et une parfaite santé, je croyais savoir tout; je n'en suis pas là maintenant. Ma sœur vivait aussi à cette époque. »

Digitized by Google

Quelqu'un qui a l'habitude d'examiner des récits, continue le professeur Royce, reconnaîtra tout de suite le changement que cette histoire a dû prendre avec les années, et je ne suis sûr que d'une chose, c'est qu'elle doit avoir un fond réel et est racontée sincèrement.

Le troisième cas a une meilleure base et il y a plus d'esprit critique dans la façon dont il est raconté.

Il est dû à un habitant du Texas, le Col. A. V. S.

« Dans le *New-York Herald* du 11 décembre, j'ai remarqué le passage où vous dites que vous seriez reconnaissant à toute personne ayant éprouvé quelque chose d'extraordinaire, comme par exemple un rêve exceptionnellement frappant, etc. de vous en faire part. Le rêve suivant me paraît très extraordinaire, et pourtant je vous affirme sur l'honneur qu'il est vrai.

« Il y a cinq ans environ, j'habitais avec mes quatre enfants, un garçon et trois filles, dans une ferme, dans le Massachussets. Ce fils unique, à l'âge d'environ quatorze ans, mourut victime d'un accident à peu près six mois avant ce que je vais raconter. La plus jeune de mes filles était celle de ses sœurs qu'il préférait depuis qu'elle vint au monde. Ma femme était morte six ans avant cette histoire; aussi ces enfants sans mère se chérissaient-ils entre eux d'une façon exceptionnelle. Un jour il m'arriva d'acheter pour chacune des petites filles un très petit couteau de poche d'environ deux pouces et demi de long. Quelques jours plus tard, des amies voisines, environ cinq ou six, venaient les voir. Ma plus jeune, qui pouvait avoir huit ou neuf ans, était si heureuse avec son premier couteau qu'elle le portait sur elle tout le temps. Pendant l'après-midi les enfants jouèrent dans une grande grange remplie de foin, ils grimpaient sur la meule et se jetaient dans le foin. Dans l'excitation de ce jeu, la plus jeune perdit son couteau. Ce fut un terrible chagrin et toutes les mains se mirent à l'ouvrage pour retrouver le trésor perdu, mais ce fut peine inutile. Aussi cela mit-il fin à toute joie. En dépit de mes efforts pour consoler l'enfant avec toutes sortes de promesses, elle alla se coucher tout en larmes

Digitized by Google

La nuit elle rêva que son frère chéri, qu'elle avait perdu, venait à elle, la prenait par la main et lui disait : « Venez, ma chérie, je vais vous montrer où est votre petit couteau », et, la conduisant à la grange, grimpant sur la meule, il lui montrait l'endroit où il se trouvait. Le rêve était d'une intensité si illusionnante qu'elle se réveilla, disant toute joyeuse à sa sœur que son frère était venu et lui avait montré où elle trouverait son couteau. Les deux fillettes s'habillèrent bien vite et, courant à la grange, la petite, aidée par sa sœur, arriva sur le haut de la meule, se dirigea droit sur l'endroit indiqué par le frère, et y trouva son couteau. Tous les enfants dirent qu'ils avaient regardé là plusieurs fois la veille, et affirmèrent que le couteau n'y était pas.

« Voilà, je pense, un rêve très remarquable. — Votre, etc. »

En réponse à nos questions sur quelques détails, notre correspondant, ajoute le professeur Royce, nous a écrit le 29 décembre 1887 :

« Voici ce que m'a répondu ma fillette :

« J'ai encore aujourd'hui le plus clair souvenir de mon rêve. Je pourrais aujourd'hui refaire chaque pas que je fis dans mon rêve avec mon frère. Je ne sais pas à quelle heure j'ai rêvé. Je ne crois pas m'être réveillée pendant la nuit, mais le matin en m'éveillant j'avais l'impression d'être sûre de retrouver le couteau. Je le dis à mes sœurs, elles rirent d'abord, mais j'insistai sur cela : que mon frère m'avait montré le couteau et que je n'aurais la paix dans mon esprit que quand je serais allée dans la grange. Une de mes sœurs vint avec moi. En arrivant au foin, je lui dis de me laisser monter sur la meule et, sans hésiter un instant, j'allai directement à l'endroit et ramassai le couteau. »

Il ne lui est jamais rien arrivé de pareil, à elle ni à quelqu'un de la famille. Celle de ses sœurs qui est allée avec elle dit :

« Pendant que nous nous habillions, ma sœur me dit qu'elle savait où son couteau était, que son frère l'avait conduite à la grange cette nuit et le lui avait montré. Je ris et voulus la persuader que ce n'était qu'un rêve, mais elle me dit qu'elle était si sûre de voir le couteau qu'elle me le montrerait. Son

Digitized by Google

frère l'avait prise par la main, l'avait conduite à l'endroit en lui parlant tout le temps pour essayer de la tranquilliser. Arrivée au haut de la meule elle alla droit à un endroit et dit : « C'est là que mon frère l'a ramassé... oh ! le voilà ! » Nous avions tous regardé à cette place maintes et maintes fois la veille. »

Pour l'incident suivant, qui ressemble à ceux cités par le professeur Royce, nous avons le récit du rêveur lui-même, fait deux ans plus tard, mais comme son récit est un peu décousu, nous préférons donner celui qu'a bien voulu nous envoyer miss Ada Hunt, de Pen Villa, Yeovil, qui a, de plus, l'avantage d'avoir été écrit au moment même.

« Le rêve assez remarquable qui suit a eu lieu le 20 novembre 1886. Ce jour-là, je donnai à notre jardinier G. Wilmot ses gages (15 shillings) dans une demi-feuille de papier, des lettres pour la poste, deux paquets et un mot à laisser dans différentes maisons qui se trouvaient sur son chemin pour se rendre chez lui. Il était 6 heures du soir... Environ une heure après, le jardinier revint pour me dire qu'il avait perdu ses gages. Je lui conseillai de retourner sur ses pas et de chercher avec tout le soin possible, mais il le fit sans succès ; et comme il faisait une belle nuit et que la ville était pleine de monde, il finit par renoncer à sa recherche et rentra chez lui à un mille de là. La nuit il rêva qu'il allait à une des maisons où il avait porté un mot et, traversant la route devant cette maison, il marchait dans un tas de boue où son pied rencontrait le papier contenant l'argent; le demi-souverain sortait et roulait, et les 5 shillings restaient sous son pied. Il raconta son rêve à sa femme, et, se rendormant, il fit le même rêve une seconde fois. De bonne heure le matin, il se rendit à l'endroit, et son rêve se réalisa à la lettre, même la pièce d'or roulant et l'argent restant à sa place.

« C'est un homme très intelligent et véridique... »

Le récit du jardinier diffère en ce qu'il donne quelques détails de plus sur le rêve : « Je rêvais que je le trouvais et donnais un coup de pied qui faisait sortir le demi-souverain du tas. » Miss Hunt pense que c'est la préoccupation d'avoir à écrire lui-même son récit qui lui fit oublier de dire qu'il

Digitized by Google

rêva exactement la place où se trouvait l'argent. Il croyait si peu à son rêve qu'il agita la question de savoir s'il irait à l'endroit.

Dans le cas suivant, c'est le rêve même qui attire l'attention du moi supraliminal sur le fait de la perte.

Nous devons ce cas à l'obligeance de Miss J. H. Symons, 91, Wigmore Street, W., qui l'a reçu de Mistress Bell, 7 Albert-road, Gloucester Gate, Regent's Park.

« Un matin, au commencement de décembre (le 9 décembre 1890), je m'éveillai avec le souvenir d'un rêve que je racontai à Mr Bell et je lui dis que c'était un vrai miracle si mon diamant n'était pas perdu. J'avais rêvé que j'avais perdu ce gros diamant dans le sable. J'étais au désespoir, je cherchais partout dans le sable, et le trouvais et l'enveloppais dans du papier et demandais à ma fille de me le garder. Très souvent je laissais ma broche sur la cheminée le soir et ne la rangeais que le matin avec mes autres bijoux. Pendant que je m'habillais, mon rêve me revenait, et je me disais : « Je devrais bien regarder et voir où est ma broche. » Je regardai ; et il n'y avait pas de broche ! Je fouillai dans les cendres, j'ouvris tous mes tiroirs : pas de broche ! Ma fille entra dans ma chambre et je lui dis mon ennui. Elle chercha aussi partout, et dans les cendres elle la trouva. »

Le cas suivant est intéressant au point de vue du rapport entre ce que j'appellerais le regard subliminal et les défauts de la vision ordinaire.

De M. Herbert J. Lewis, 19, Park-Place, Cardiff.

« En septembre 1880, je perdis l'ordre de débarquement d'un grand steamer contenant une cargaison de minerai de fer, qui était arrivé dans le port de Cardiff. Il devait commencer à décharger à 6 heures le lendemain matin. J'avais reçu l'ordre à 4 heures de l'après-midi et quand j'arrivai au bureau, à 6 heures, je m'aperçus que je l'avais perdu. Pendant toute la soirée, je fis tout mon possible pour trouver les *officials* de la Custom-House pour avoir un permis, car cette perte était très grave puisqu'elle empêchait le déchargement du bateau. Je rentrai extrêmement tourmenté, craignant de perdre ma place comme conséquence.

Digitized by Google

« La nuit je rêvai que je voyais l'ordre perdu dans une crevasse du mur sous un pupitre, dans la chambre longue de la Custom-House.

« A 5 heures le lendemain matin, je descendis à la Custom-House et réveillai le gardien pour qu'il m'ouvrît. J'allai à l'endroit que j'avais rêvé et trouvai le papier à la place indiquée. Le bateau n'était pas prêt à décharger à temps, j'allai à bord à 7 heures et donnai l'ordre de débarquement. La situation était sauvée.

« HERBERT J. LEWIS.

« Je puis certifier la vérité du récit ci-dessus.

« 14 juillet 1884.

« THOMAS LEWIS.

« (Père de Herbert Lewis.)

De E. J. Newell, George et Abbotsford Hotel, Melrose.

« 14 août 1884.

« J'ai fait une petite enquête sur le rêve de M. Herbert Lewis avant de quitter Cardiff. Il avait cherché dans la chambre où l'ordre fut retrouvé. Quant à savoir comment l'ordre avait pu se trouver là, il suppose que c'est quelqu'un qui l'y aura mis (peut-être par méchanceté), car il ne voit pas comment il aurait pu se glisser à un pareil endroit.

« Le fait que M. H. Lewis a la vue extrêmement courte ajoute à la probabilité de ce que vous supposez : que le rêve ne fut qu'un souvenir inconscient pendant le sommeil. D'un autre côté, il ne croit pas que le papier était là quand il l'a cherché.

« E.-J. NEWEL. »

On comprend ici que la myopie du percipient puisse avoir moins intervenu dans la perception subliminale que dans la supraliminale ; de sorte que le papier perdu peut être tombé dans le champ visuel mais avoir échappé à la reconnaissance de l'esprit éveillé. C'est dans des cas de somnambulisme que l'on pourrait le mieux vérifier ce point. Il me suffira peut-

Digitized by Google

être, pour que mon idée ne paraisse pas trop fantastique, de citer quelques lignes du Dr Dufay sur un somnambule qu'il a étudié.

« Il est huit heures : plusieurs ouvrières travaillent autour d'une table qu'éclaire une lampe. Mlle R. L... dirige et prend part au travail, tout en bavardant gaiement. Tout à coup on entend un bruit ; c'est sa tête qui est tombée rudement sur le bord de la table. C'est le commencement d'un accès. Elle se relève au bout de quelques secondes, ôte ses lunettes avec dégoût et continue l'ouvrage qu'elle avait commencé ; elle n'a plus besoin des verres concaves qu'une myopie très accusée lui rend nécessaires dans la vie ordinaire ; et même elle se tourne de manière que son ouvrage soit moins exposé à la lumière de la lampe[1]. »

Miss X... a donné un cas où le titre d'un livre qu'elle ne connaissait pas du tout, et qu'elle avait en vain essayé de lire à une certaine distance, se présenta à elle dans le cristal. Ne pouvons-nous supposer dans son cas une altération spasmodique dans les conditions de l'œil comme il s'en présente peut-être dans l'état de trance ?

Dans le cas suivant, le percipient a eu une autre expérience, — bien difficile à expliquer sans invoquer quelque chose comme la clairvoyance (*Proceedings*, t. IV, p. 154, note). La date exacte du rêve dont il est question ici n'a pu encore être retrouvée, et quoique, suivant la remarque de M. Gurney, même une personne distraite aurait été frappée par la rencontre d'un instrument si dangereux dans une position si peu ordinaire, nous n'avons pas le droit de voir une preuve de clairvoyance dans un récit dont les détails sont maintenant si peu certains. L'incident dans le rêve du doigt de pied séparé peut être considéré comme une idée symbolisant le fait que le couteau était placé de façon à blesser quiconque aurait descendu l'escalier.

1. La question est bien discutable. Un changement dans la conformation de l'organe pendant l'accès paraît bien invraisemblable. Dans les accès de somnambulisme spontané, il serait facile de s'assurer si le sujet voit, ou si c'est entièrement la mémoire des lieux et des objets dont il se sert. Voit-il un obstacle mis inopinément sur son passage ? (*N. du T.*)


Digitized by Google

De Mme Wheeler, *106, High-Street Oxford.* 1883.

« Je rêvai que je descendais l'escalier derrière la maison à Heston pour aller à la cuisine, et que comme je quittais la dernière marche, quelque chose me coupait si bien le pied que mon pouce était séparé et roulait sur le plancher (tout cela sans souffrance). Le lendemain matin; je descendis avant que les volets fussent ouverts, j'avais les pieds nus (j'allais chercher de l'eau), et juste en arrivant à la dernière marche, je me rappelai mon rêve et regardai attentivement (je crois que j'ôtai la barre du volet et ouvris partiellement le volet, mais je n'en suis pas très sûre) et je vis un couteau couché sur le dos, le tranchant en l'air, juste où j'aurais mis mon pied si je l'avais posé sur la dernière marche. Je n'ai pas du tout l'habitude de faire des rêves extraordinaires. »

Il faut faire la même réserve pour le cas suivant. Il vient d'un monsieur que nous croyons être un bon témoin; mais c'est un souvenir remontant au temps de l'école, et nous ne pouvons être sûrs qu'il n'ait involontairement quelque peu aperçu la carte désirée.

De M. Gervase Marson, *Birk Crag, Great Glower-Street, Higher Broughton Manchester.*

« Quand j'étais petit garçon, à l'âge d'environ quatorze ans, j'habitais avec mes parents. Un jour il vint à la ville une sorte de bazar ambulant. Les propriétaires de ce bazar occupaient une grande chambre dans le principal hôtel, et ils y avaient déballé leurs marchandises consistant en boîtes à ouvrage, jeux, ornements de cheminée, etc. Aussitôt que l'exposition fut ouverte, j'y allai, envoyé par ma sœur pour acheter une carte à découper d'Europe. Je regardai bien partout, mais ne vis rien de semblable. Je m'adressai alors à la femme qui présidait aux expositions et lui dit ce que je désirais. Elle répondit qu'elle ne croyait pas avoir ça, mais que, pour en être sûre, elle regarderait. Elle regarda attentivement dans tous les étalages et revint, me disant qu'elle ne trouvait rien de semblable. J'étais très désappointé et je

Digitized by Google

retournai à la maison tout à fait abattu. La nuit suivante, je rêvai que je retournais à l'exposition, et qu'après un rapide examen je trouvais dans un coin, et caché par d'autres objets plus grands, ce que je cherchais. Je rêvai que la carte en question était en langue étrangère, qu'elle était enfermée dans une boite avec un couvercle en verre et que ce couvercle avait des fêlures en étoile. Ce rêve m'impressionna tellement qu'aussitôt que j'eus fini de déjeuner je retournai à l'exposition. En entrant je me dirigeai directement vers le coin de la salle indiqué dans mon rêve, et là je trouvai l'objet rêvé. La carte était en français. Le couvercle en verre était fendu comme je l'avais rêvé. La marchande était aussi étonnée que moi. J'achetai la carte et la portai à ma sœur.

« G. MARSON. »

Dans les cas que j'ai cités jusqu'à présent, le *moi* du rêve a produit une scène ayant un sens, il a pour ainsi dire choisi dans sa collection de photographies la représentation spéciale que le moi éveillé désirait, — mais il ne lui a pas fallu tirer quelque déduction plus complexe des faits vraisemblablement à sa disposition. Je vais maintenant m'occuper d'un petit groupe de rêves où il y a du raisonnement autant que de la mémoire; si toutefois il n'y a pas dans quelques-uns d'entre eux quelque chose de plus que le simple raisonnement sur des faits acquis déjà en quelque manière, — quelque chose qui dépasse le programme tracé pour le chapitre actuel.

D'abord nous sommes certains que des données définies déjà connues peuvent, pendant le somnambulisme ou le sommeil ordinaire, être utilisées avec une intelligence dépassant celle de l'état de veille. Tels sont les cas où des problèmes mathématiques sont résolus en somnambulisme, telle la découverte faite par Agassiz pendant le sommeil naturel de l'arrangement d'un squelette avec des os en désordre, problème que pendant le jour son esprit avait été impuissant à résoudre. M. F.-W. Hayes, un artiste qui ne s'occupe pas de mathématiques, nous donne un intéressant et récent exemple de ces facultés développées pendant le sommeil.

Digitized by Google

« 12 Westcroft-square. W. 1er février 1892.

« Au commencement de janvier 1892 je commençai à apprendre à un de mes enfants le dessin géométrique en me servant d'un de ces livres à bon marché que l'on a faits pour cela. J'étais arrivé aux problèmes IV et V : D'un point donné C extérieur, abaisser une perpendiculaire sur une droite donnée AB : 1er cas, quand le point est en face ou presque en face du milieu de la ligne, 2e cas, quand le point est en face ou presque en face de l'extrémité de la ligne. Une nuit je rêvai que je regardais les diagrammes de ces problèmes dans le livre classique de E. S. Burchett : *Géométrie pratique*, planche IV, et je remarquais (sans trouver cela une nouveauté) que le coin à droite, en haut de la planche, était occupé par un diagramme se rapportant à un troisième cas, celui où le point C est en dehors de AB.

« Je me rappelle que j'étudiais la clarté et la netteté des lignes de la gravure et que je faisais la comparaison avec le dessin plus grossier de la gravure sur bois dans le livre dont je me servais pour mes leçons et que je faisais des réflexions sur l'injustifiable omission du cas III faite seulement pour économiser la place.

« Un soir ou deux plus tard, ayant par hasard entre les mains l'ouvrage de Burchett, mon rêve me revint à l'esprit; comme je ne pouvais pas me rappeler la solution du cas III, tandis que le diagramme réapparaissait nettement dans mon esprit, je cherchai la planche IV et fus stupéfait de ne pas trouver du tout de cas III (il n'existe dans aucun ouvrage que je connaisse ou dont j'aie entendu parler).

« Appliquant mon attention sur la solution de ce cas III hypothétique, ce qui suit se présenta à mon esprit presque instantanément : de deux points en AB comme par exemple de A et de B avec AC et BC comme rayons, décrivez des arcs qui se couperont en C et en D; joignez CD (si C se trouvait sur le prolongement de AB, on retomberait dans un problème précédent).

« Comme cette solution est la bonne (c'est-à-dire qu'elle n'implique pas la connaissance de problèmes ultérieurs), il

Digitized by Google

semble probable que sa rapide présentation à mon esprit était en réalité un souvenir des lignes de construction du diagramme vu en rêve, lignes que pendant le rêve je n'avais pas du tout consciemment remarquées.

« On remarquera que tandis que les différentes solutions données pour les cas I et II ne s'appliquent pas au cas III, la solution ci-dessus est une méthode générale qui convient aux deux premiers.

« *P.-S.* — La position du diagramme rêvée sur la planche IV n'était pas tout à fait exacte. En réalité, c'était la figure 4 et non pas 6.

« E. W. HAYES. »

Depuis que ceci a été imprimé, M. Hayes a découvert la démonstration manquant dans un autre ouvrage de texte. « Il n'est donc pas matériellement impossible, dit-il, que j'aie vu le problème; mais alors ç'aura été inconsciemment. Je reste intimement convaincu que je n'avais jamais vu ni pensé à ce sujet avant mon rêve. »

Une autre personne, M. F. J. Jones, 257, Uxbridge-road W., nous dit qu'étant étudiant ingénieur, il trouva une fois en rêve la *réponse,* « un nombre avec plusieurs décimales » à un problème qui l'avait dérouté toute la soirée, et qu'il lui semblait pourtant ne pas se rappeler le procédé employé pour cette solution. Mme Versall, déjà citée, a aussi résolu en rêve un problème de calcul différentiel qu'elle n'avait pu trouver dans la journée.

Des cas de ce genre semblent proches parents de la faculté subliminale utilisée à l'état de veille par ces calculateurs prodiges dont nous avons déjà parlé. Après avoir étudié ce dont ils sont capables, on ne peut guère être surpris de voir le moi subliminal travailler sur des données déterminées. Le cas est peu différent quand il s'agit de faits mélangés et aléatoires dans la vie d'un homme dans les affaires. Je citerai d'abord un cas où les données nécessaires avaient passé sous les yeux de la personne éveillée, bien qu'il restât au rêve à les interpréter utilement. Le récit a été envoyé au Dr Elliotson par un ami, médecin bien connu à cette époque.

Digitized by Google

Le Zoist, Vol. VIII, p. 328.

Exemple de clairvoyance pendant le sommeil, communiqué par le Dr Davey, de l'asile pour les aliénés de Colney Hatch.

« Mon cher ami, suivant votre désir, je vous envoie les détails de ce singulier rêve, si rêve il y a, qui se trouva me rendre un si grand service.

« Comme je vous l'ai dit, j'avais été très ennuyé depuis le mois de septembre par une erreur dans mes comptes pour ce mois, et malgré des recherches de plusieurs heures, tous mes efforts restaient inutiles et je considérais presque le cas comme désespéré. Bien souvent la nuit, quand je ne dormais pas et le jour, pendant une grande partie de mes heures de loisir, je cherchais encore : il en fut ainsi jusqu'au 11 décembre. Cette nuit-là je n'avais pas, que je sache, pensé une seule fois à ce sujet, mais il n'y avait pas longtemps que j'étais couché et endormi lorsque mon cerveau se mit à travailler avec mes livres autant que si j'eusse été à mon bureau. Le livre de caisse, le carnet de banque, etc., etc., m'apparurent, et, sans aucune difficulté apparente, je découvris presque immédiatement la cause de mon erreur, qui venait d'une contre-partie compliquée. Je me rappelle parfaitement avoir pris un bout de papier dans mon rêve et fait une note me permettant de corriger l'erreur dans un moment de loisir, et qu'ensuite toutes les circonstances s'étaient effacées de mon esprit. Quand je m'éveillai le matin, je n'avais pas le plus léger souvenir de mon rêve, et il ne me revint pas de toute la journée, bien que j'eusse devant moi les mêmes livres dont je m'étais soi-disant servi pendant mon rêve. Quand je rentrai à la maison l'après-midi, comme il était de bonne heure parce que j'avais à m'habiller, je pris un morceau de papier sur ma table pour essuyer mon rasoir, et vous pouvez imaginer ma surprise en trouvant dessus la note que je me figurais avoir faite la nuit précédente. L'effet produit sur moi fut tel que je retournai au bureau, et, regardant le livre de caisse, je constatai que j'avais réellement, pendant mon sommeil, découvert l'erreur que je ne pouvais

Digitized by Google

trouver éveillé, et que j'en avais pris note au moment même.

« Il m'est impossible de me souvenir où j'ai pris ce qu'il fallait pour écrire, papier et crayon, avec lesquels je fis la note. Elle doit certainement avoir été écrite dans l'obscurité et dans ma chambre à coucher puisque je trouvai là papier et crayon le lendemain dans l'après-midi, et je n'y ai rien pu comprendre pendant longtemps. Le crayon n'était pas un crayon que j'avais l'habitude de porter, et je suppose que je dois l'avoir trouvé là par hasard dans cette chambre, ou alors je suis descendu le chercher. « C. J. E.

« 14 janvier 1850.

« *P. S.* — Je dois dire qu'une autre fois avant cela, un fait presque semblable m'était arrivé, avec cette différence cependant que je m'étais éveillé à la fin du drame et m'étais parfaitement rendu compte, étant bien éveillé, d'avoir fait la note à ce moment. Ce n'est donc pas la même chose. »

Les deux cas de M. Peterson, que je vais maintenant citer, ont quelque ressemblance avec ceux du Dr Davey. Mais le percipient qui est un spirite fermement convaincu leur eût certainement donné une interprétation tout autre. Le laps de temps qui s'est écoulé entre les incidents et le récit a eu comme toujours pour effet de nuire à l'exactitude des détails et il est à croire que quelque fil aujourd'hui oublié a fourni la base de la trame sur laquelle le travail du rêve s'est accompli.

De Mrs A. T. T. Peterson, Arnwood Towers, Lymington.

11 février 1884.

J'ai de sérieux intérêts dans les mines de charbon du Bengale. Au commencement de l'année 1876, je m'étais rendu là pour faire des investigations sur des questions se rattachant à un important déficit dans les comptes de caisse. Il n'y avait pas moyen de découvrir la vérité. Un soir, un peu avant le coucher du soleil, j'étais assis dans un fauteuil à l'ombre d'un arbre en face du bungalow que j'habitais. Je tombai profon-

Digitized by Google

dément endormi, l'esprit plein de perplexité et me demandant lequel des comptes était juste. Dans mon sommeil je crus entendre quelqu'un dire: « Questionne Baboo Tel et Tel, de telle et telle manière. » Ce nom demeura gravé dans ma mémoire lorsque je m'éveillai et je l'écrivis sur un papier. Quand mon principal confident indigène vint me trouver une heure ou deux plus tard je lui demandai qui était Baboo Tel et Tel. Il me répondit qu'il avait été au service de plusieurs messieurs, qu'il me nomma, durant les dix années précédentes et était maintenant le principal Baboo d'un ami dont il me dit le nom. Quelques jours après ceci, j'envoyai chercher le natif et parvins à obtenir une information, laquelle me conduisit à la découverte d'une preuve écrite qui calma et satisfit mon esprit en me montrant où était la vérité.

En réponse aux questions, M. Peterson ajoute :

— En réponse à votre remarque au sujet du nom du Baboo, je savais que cet homme existait, mais je ne l'avais pas vu ni entendu, et je n'avais pas parlé de lui depuis dix ans et je ne pense pas lui avoir jamais parlé deux fois dans ma vié. Il n'était lié en rien à l'affaire qui m'occupait, quoiqu'il ait pu me donner une preuve indirecte qui me conduisit au but.

A. T. T. P.

11 février 1884.

Je puis vous raconter un autre incident de rêve très curieux. Dans l'année 1861 ou 1862, je fus mêlé à un très lourd procès entre les représentants d'un défunt planteur d'indigo et son associé survivant. Celui-ci voulait prouver que l'associé défunt, au moment de sa mort, était le débiteur de l'association. Mon but était de démontrer que c'était lui co-associé au contraire qui était débiteur et pour une somme considérable. Les livres de la Société étaient tous en langue bengalaise, mes clients étaient trop pauvres pour les faire traduire par les interprètes officiels, cela leur eût coûté plusieurs milliers de roupies; l'associé survivant réclamait une part, et dans les comptes une portion assez importante devait, selon lui, lui revenir. Moi je la réclamais pour l'association; mais aucun

Digitized by Google

compte n'était produit pour montrer de quelle façon les livres établissaient ce point important. Il y avait simplement la parole du défendant et de ses partisans. Le premier juge à différentes reprises durant l'audience fit la remarque qu'il devait y avoir quelque part des livres de comptes qui feraient enfin la lumière sur cette affaire.

Je passais toujours ma soirée du samedi, le dimanche et le lundi matin à ma maison de campagne, à 14 milles de Calcutta. Un dimanche dans la nuit ou plutôt un lundi de grand matin (le jugement n'était pas encore prononcé, on en était toujours à l'audition des faits et à la discussion des preuves), j'eus un rêve. Je m'imaginais être en train de plaider et je m'adressais à la Cour. « En réponse à ce que demandait Votre Seigneurie, s'il n'y aurait pas quelque chose dans les comptes qui pût éclaircir la question, j'ai trouvé par hasard une entrée (d'une somme il est vrai peu élevée, 26 roupies, quelques « annas » et quelques « pices »), à telle et telle page de telle année, qui éclaircit le mystère. Je demandais alors à la Cour d'envoyer chercher le livre de comptes et de le faire lire à haute voix par l'interprète officiel, et je continuais faisant de fortes réserves sur l'honorabilité du défendant, quand l'avocat de la partie adverse se leva et me dénonça comme un menteur; sur quoi, je saisissais un lourd encrier de plomb et le lui lançais à la tête : blessé grièvement il tombait inanimé sur le sol. Le premier juge ordonnait aussitôt de m'arrêter, — quand, je m'éveillai. J'eus ce rêve le lundi, vers 2 heures et demie du matin. Je m'élançai hors de mon lit, allumai ma bougie et notai sur le papier les points les plus importants de ce rêve. Pendant ce temps, j'avais fait réveiller mes grooms, donner à manger aux chevaux et expédier un relais à mi-chemin de la villa. Parti pour Calcutta un peu avant 4 heures, j'y arrivai avant 6 heures. J'envoyai chercher le Baboo en chef de la société des avocats. Je lui dis d'aller chercher dans le bureau du maître le chef indigène (si c'était possible), de venir avec lui tout de suite et en sa présence de lui faire examiner un certain livre de comptes d'une certaine année, ce qu'il fit; et à ma grande surprise il trouva l'entrée et la somme à la page indiquée par mon rêve. Inutile

Digitized by Google

de dire que je gagnai le procès. Plus tard, lorsqu'on me questionna sur ce qui avait pu me conduire à cette découverte fortuite, je racontai l'histoire, et lorsque je dis que c'était « un rêve », tout le monde rit et se moqua de moi.

A. T. T. P.

En réponse aux questions, M. Peterson dit :

Mon chef Baboo est mort, l'avocat de la partie adverse est mort, la personne à qui appartenait le livre de comptes est morte, et comme la maison de commerce à qui appartenaient les livres n'existe plus, il est à croire que les fourmis blanches ont mangé les livres ; vingt-deux ans au Bengale suffisent pour détruire les documents, à moins d'un soin spécial.

Dans ces derniers cas, l'avertissement rêvé avait pour but un résultat désiré. Dans les cas suivants, il écarte un mal non prévu.

Le révérend A.-J. Macdonald, qui met beaucoup de soin dans le choix des preuves, a obtenu pour nous le récit suivant, avec les vrais noms, que nous devons supprimer ici. « Ce qui suit, dit-il, je l'ai écrit hier, sous la dictée du sous-secrétaire d'une Compagnie d'assurances contre l'incendie. »

1er avril 1884.

L'année dernière, je rêvai qu'un certain moulin à coton assuré à notre Compagnie était brûlé. C'était un moulin que je n'avais jamais vu, et je ne connaissais pas un seul des membres de cette Société ; depuis des années, je n'avais rien vu ni entendu qui se rapportât à cette assurance. En arrivant au bureau le matin suivant, je cherchai le rapport de l'inspecteur, et le trouvai un peu maigre ; j'en regardai aussi un autre, qui avait été fait déjà depuis quelques années. En conséquence, je donnai des ordres pour que la place fût de nouveau inspectée, et lorsque cela fut fait, on trouva que le moulin était en mauvais état. Ne pouvant dans le courant de l'année nous alléger d'aucune partie de la somme pour laquelle le moulin avait été assuré, nous fîmes une contre-assurance pour une partie de cet argent avec une autre Compagnie. Quelques mois plus tard, le moulin fut en partie détruit et,

Digitized by Google

grâce à la précaution que me fit prendre mon rêve, notre Compagnie sauva un millier de livres.

(La signature est le vrai nom du secrétaire, mais ne doit pas être publiée.)

Le cas suivant vient du colonel Reynolds, aujourd'hui à Cheltenham, que je connais personnellement; c'est un excellent témoin.

Vers l'année 1870, j'étais chargé d'une étude de chaussée, ainsi que des ponts grands et petits que ce travail entraînait. Quelquefois il y avait des inondations qui compromettaient la solidité des ponts. J'étais donc toujours sur le qui-vive pour prévenir de sérieux dommages qui auraient empêché le trafic; et, en même temps, j'étais si bien habitué à cet état de choses, qui faisait partie de ma vie journalière depuis si longtemps, qu'aucune anxiété ne pesait plus sur mon esprit. Je considérais mes devoirs comme un simple travail de routine. J'étais dans un parfait état de santé. Une nuit, je rêvai de la façon la plus claire que je voyais un tableau représentant un certain petit pont. Tout le paysage environnant était si complet, si exact qu'il ne laissait aucun doute sur le pont dont il s'agissait. Au même moment, une voix me disait : « Va, et regarde ce pont. » Ce fut dit distinctement trois fois. Le matin suivant, le rêve persistait encore dans mon esprit et m'impressionnait tellement que je montai à cheval et franchis au galop les six milles environ qui me séparaient du pont. Rien ne s'y voyait d'extraordinaire. Le petit torrent descendait cependant avec une crue bien marquée. Entrant dans l'eau, je découvris, à mon grand étonnement, que les fondations du pont avaient été entièrement minées et emportées par le courant. C'était un miracle qu'il fût encore debout. Il va sans dire que le travail nécessaire fut fait pour conserver le pont. Il est hors de doute que, sans ce rêve, le pont serait tombé, car il n'y avait aucune raison pour attirer spécialement mon attention sur lui. Quoique petit, le pont était important à cause de sa situation. Le tableau que je rêvai était si vrai, si vivant que, même aujourd'hui, il est fixé dans mon esprit presque aussi clairement qu'il l'était alors. Je suis fermement convaincu qu'un avertissement spécial me

Digitized by Google

fut donné par une intelligence plus haute. Dans aucun autre moment, jamais je n'en ai eu de semblable.

H.-C. Reynolds.

Cheltenham, 13 décembre 1891.

Maintenant, dans chacun de ces cas, nous nous trouvons en face des anxiétés d'un homme consciencieux, profondément intéressé à la conservation d'une construction spéciale.

Cependant, ni dans l'un ni dans l'autre exemple, il n'y avait aucune cause d'appréhension évidente pour le moi supraliminal.

Comme pendant à ces deux cas dans lesquels un danger encouru par quelque chose d'immobile et d'inanimé a pu être perçu, je citerai deux cas dans lesquels une scène (d'un genre que le dormeur avait un intérêt particulier à empêcher) semble avoir été vue en rêve[1]. L'introduction de personnes vivantes à l'autre extrémité de la chaîne suggère la télépathie comme une explication possible ; et certainement les cas qui nous restent à citer dans ce chapitre se présentent comme une transition de la simple hyperesthésie et hypermnésie aux indications de pouvoirs supernormaux dont nous aurons à traiter ensuite.

1884.

M. Francis Alvey Darwin, de Creskeld Hall, Pool, Leeds, nous envoie le récit suivant qu'il tient de la bouche de William Myers, bailli, et ancien garde du domaine de Creskeld, et d'Elisabeth, sa femme. Tous deux ont signé ce récit.

Il y a quelques années de cela, j'étais couché et profondément endormi, c'était entre minuit et 1 heure du matin, et je rêvais que j'étais de garde dehors, à un certain endroit où deux grilles se font face l'une à l'autre près de ma maison ; et je voyais qnatre braconniers qui sortaient par ces grilles et venaient sur moi ; j'en saisissais deux, un de chaque main,

1. Un cas de transition, dans lequel un objet qui avait été caché à dessein fut découvert par une impression soudaine, m'a été envoyé en 1887 par le bien connu chirurgien, Dr Whitehead, de Sainte-Ann-Square, Manchester. L'impression fut reçue durant des heures de veille et non en rêve, mais elle ne semblait venir d'aucune indication extérieure.

Digitized by Google

je les secouais fortement et luttais avec eux, criant en même temps pour appeler du secours. Mes cris et mes luttes réveillèrent ma femme qui à son tour m'éveilla. Je lui racontai aussitôt mon rêve et quelle dure bataille j'avais eu à soutenir. Presque au même moment et exactement dans le même endroit que j'avais vu en rêve, quatre braconniers attaquèrent à coups de pierres quelques-uns de mes hommes qui étaient de garde.

Quand ceux-ci au matin vinrent pour me voir bien avant que j'eusse pu causer avec personne, je leur dis tout de suite que je savais tout, et en présence de ma femme je leur décrivis et le lieu et la scène, et le nombre d'hommes qui les avaient attaqués.

Ma femme pourra corroborer tout ce que j'ai dit au sujet de mes cris et de mes luttes, choses dont j'étais complètement inconscient jusqu'à ce qu'elle m'eût éveillé.

Tout deux nous avons été frappés de ce rêve à cette époque, et l'avons trouvé très étrange.

Signé : WILLIAM MYERS,
ÉLISABETH MYERS.

3, Pump Court, Temple, E. C. 14 mars 1884.

Cher Monsieur,

En réponse à votre lettre du 10 courant, je suis convaincu que le lieu auquel il est fait allusion était une place où il savait parfaitement bien qu'on était presque toujours sûr de trouver des braconniers, qui passaient par là pour aller se mettre à l'affût dans un certain bois. Je ne vois pas que la place fût jamais bien régulièrement gardée, car il n'y avait aucun endroit couvert où les hommes puissent se cacher, mais les grilles devraient certainement être souvent surveillées afin de s'assurer si quelqu'un les avait ou non franchies,

Votre

FRANCIS ALVEY DARWIN.

Avant d'abandonner ce rêve comme une simple coïncidence fortuite, nous renvoyons le lecteur au cas du Dr A. K. Young

Digitized by Google

(*Phantasms of the Living*, vol. Ier, p. 381), où il verra le rêveur frapper violemment des ennemis imaginaires, — dans une scène où un de ses fermiers devait réellement être attaqué.

Dans le cas suivant, on ne voit pas du tout quelle matière a pu servir de base au travail du moi rêvant, si ce n'est le fait que la veille au soir le rêveur avait entendu une charrette passer au galop.

L. 841.

TURNOURS HALL, UR. CHIGWELL, ESSEX, juillet 1888. *Compte rendu* par WILLIAM BASS, régisseur de M. PALMER :

La nuit du vendredi saint 1884, j'allai me coucher à 10 h. 1/2 et fus bientôt profondément endormi. Juste avant que la pendule ne sonnât une heure, je m'éveillai dans une agitation violente et tout trempé de sueur. Je dis à ma femme que j'avais rêvé qu'il se passait quelque chose dans l'écurie de la ferme, et j'étais tellement convaincu que c'était vrai que je voulais me lever tout de suite pour aller voir par moi-même. Elle finit par me persuader de me recoucher (j'étais assis sur mon lit et la nuit était froide), mais je ne pus me rendormir. A 2 heures moins un quart, je m'habillai en hâte et prenant avec moi une lampe et des allumettes, je me rendis aux écuries (éloignées d'environ un tiers de mille). Je vis à l'instant qu'on avait pénétré de force dans la place et que la jument grise avait été volée. D'après les traces qu'offrait l'endroit où la jument avait été couchée, je pus juger qu'il y avait deux heures qu'elle avait été enlevée.

WILLIAM BASS.

M. J.-B Surgey ajoute ce qui suit :

22, Holland Street, Kensington, 9 juillet 1888.

Cher monsieur Myers,

J'espère que vous voudrez bien recevoir quelques lignes en plus de celles que William Bass a signées de son nom. Avant d'être régisseur, il était cocher à Turnours Hall, il a été 32 ans dans cette maison. C'est un homme loyal ; digne


Digitized by Google

de toute confiance, et l'être le plus pratique, le plus dénué d'imagination qui se puisse rencontrer. On ne l'avait jamais entendu parler d'aucun rêve avant ce rêve du vendredi saint. J'en eus presque immédiatement tous les détails, mais ne les ai notés que la semaine dernière. Je lui demandai s'il pouvait se faire quelque idée du temps qu'avait duré son rêve lorsqu'il s'éveilla. « Non, impossible de m'en faire une idée »; mais il était dans une horrible frayeur et sa chemise « toute trempée » de sueur, ce qui lui fit supposer qu'il avait dû être assez longtemps dans un état d'excitation.

Bien sincèrement à vous.

J. B. Surgey.

M. Bass a depuis été interviewé par M. Barkworth, qui écrit :

18 avril 1890.

William Bass m'a confirmé aujourd'hui sa précédente déposition.

Vers l'époque où cet incident se produisit, il y avait eu dans tout le voisinage une série de vols de chevaux (qui continua encore pendant longtemps), mais Bass ne se souvient pas avoir été particulièrement anxieux à ce sujet. Prié de donner tous les détails du rêve, il se rappela avoir vu les chevaux dans son rêve et avoir eu comme une vive impression « qu'il se passait quelque chose », mais ce que c'était, il ne le savait pas. Quoique non définie quant au sujet, l'impression était d'une force irrésistible, si bien que quoique sa femme l'eût supplié de se recoucher et d'essayer de dormir, il demeura éveillé pendant trois quarts d'heure à peu près, jusqu'à ce que, n'y pouvant plus tenir, il se levât et courût à l'écurie.

Sa femme a confirmé tout ceci, et en particulier qu'il avait dit deux fois qu'il se passait quelque chose dans l'écurie et qu'il devait y aller voir. Il lui a toujours reproché depuis de l'avoir empêché de se rendre à l'écurie aussitôt qu'il s'était réveillé. Bass déclare qu'il n'a pas l'habitude de rêver. Pressé de rechercher dans ses souvenirs s'il n'avait jamais eu avant celle-ci d'expériences de cette sorte, il dit, qu'environ 20 ans

Digitized by Google

avant,il avait rêvé une fois qu'il voyait son père mort. Le père, qui se portait parfaitement à ce moment-là, mourut soudainenement dix jours après.

Le soir, avant le vol du cheval, il avait entendu une charrette passer au galop. Le pays est si solitaire que toute chose inaccoutumée est remarquée, et il dit à sa femme : « Il se passe quelque chose. » Il avait fait la même remarque dans des occasions précédentes, en entendant un véhicule quelconque passer rapidement non loin de là.

Quand, interviewé par la police à Scotland Yard, on lui demanda comment il savait que le cheval avait été volé au milieu de la nuit et qu'il répondit en racontant son rêve, on se moqua de lui, et immédiatement on crut à une complicité de sa part. M. Bass est un homme très respectable, bien connu et estimé dans la paroisse. Il est depuis bien des années dans la place qu'il occupe aujourd'hui.

Je terminerai par deux visions qu'il n'est pas aisé de classer, mais qui semblent parfaitement attestées. M. Brighten est connu de M. Podmore, dont l'opinion s'accorde avec le jugement général porté sur ce gentleman, c'est-à-dire, que c'est un homme sagace, pratique, et dénué d'imagination.

J'étais propriétaire d'une goélette de 35 tonneaux, et au mois d'août 1876, par un temps très calme, je jetai l'ancre sur la rive nord de la Tamise, en face de Gravesend; comme il n'y avait pas de vent, il était impossible de gagner l'autre rive.

Le courant étant extrêmement rapide dans cette partie de la rivière, nous lâchâmes une grande longueur de chaîne avant d'aller nous coucher. J'avais à bord un capitaine et un équipage de trois hommes, plus des visiteurs. Vers la matinée, étant couché dans ma cabine (celle du propriétaire), je us réveillé par ces mots qui résonnaient à mes oreilles : « Éveillez-vous, éveillez-vous, vous allez couler bas ! » J'attendis quelques moments, puis retombai dans mon sommeil, mais je fus encore réveillé par les mêmes mots. Alors je me levai et, sans me hâter, passai quelques vêtements, après quoi je montai sur le pont. Rien d'anormal. Le courant passait contre nous avec une grande rapidité et nous étions enve-

Digitized by Google

loppés dans un épais brouillard. Mais tout était calme et tranquille à cette première heure du matin, déjà le jour commençait à poindre. J'allai d'un bout à l'autre du pont deux ou trois fois, puis retournai dans ma cabine, me déshabillai. m'étendis dans mon hamac et me rendormis, mais pour être de nouveau réveillé par les mêmes paroles. Cette fois je m'habillai plus rapidement, montai sur le pont et grimpai dans les cordages pour m'élever au-dessus du brouillard. Je fus bientôt dans une atmosphère claire et brillante avec le brouillard à mes pieds semblable à une mer, et regardant tout autour de moi, je vis un gros navire qui arrivait droit sur nous. Je me jetai en bas des cordages plutôt que je n'en descendis, m'élançai sur le gaillard d'avant, appelai le capitaine qui se précipita sur le pont, et en deux ou trois mots lui expliquai la situation. Il courut à la barre du gonvernail. détacha l'amarre pour gagner au plus vite le port. La rapidité du courant agissant sur le gouvernail fit brusquement virer le bateau en travers et en amont du courant : à ce moment le grand navire arriva sur nous et passa sur notre flanc.

Nous allions être dégagés, mais son ancre qu'il portait, et qui avait été levée (l'ancre à marée basse, avec très peu de sable, restait comme suspendue), s'accrocha à notre chaîne, qui oscillait d'un côté et d'autre, nous faisant heureusement peu de dommages. D'un bond, je m'élançai sur le pont du navire. Je réveillai quelques hommes qui s'y trouvaient, tous plus ou moins ivres, et qui stupidement ne voyaient pas la nécessité de remédier immédiatement au mal. Employant tour à tour la douceur et la menace, je parvins à les décider à faire faire quelques tours à leur cabestan, ce qui eut pour effet de débarrasser leur ancre de notre chaîne. Aussitôt le navire s'éloigna de nous, et alla jeter l'ancre un peu plus bas. Je racontai tout de suite les faits ci-dessus au capitaine, et le jour suivant je fis connaître à mes visiteurs la voix à laquelle nous devions tous notre salut. Je ne puis pas croire que ce fut une voix humaine, car, par suite du brouillard, personne ne pouvait voir la position relative des deux navires, et dans un espace d'un demi-mille et plus autour

Digitized by Google

de nous il ne se trouvait pas d'autres navires. Mes visiteurs désirèrent aussitôt retourner à Greenhithe, et terminer leur voyage.

WM.-E. BRIGHTEN.

Argyle House, Southend on Sea, 6 décembre 1884.

J'étais un des visiteurs dans le cas ci-dessus rapporté, et M. Brigten nous raconta l'événement le jour suivant.

ROBERT PARKER,
avoué.

31 Liverpool Street, London.

J'étais clerc étudiant chez un avoué de Norwich à l'époque où je fis le rêve qu'on va lire, et quoique ce soit arrivé au mois de mars de l'année 1861, ce rêve est aussi clair, aussi présent à ma mémoire que si je l'avais fait hier, et je l'ai raconté bien des fois. Cette année-là, M. C. (un clerc d'avoué lui aussi), ayant acheté un long steamer à roue pour la navigation sur la rivière (une sorte de steamer qui a été depuis supplanté par les chaloupes à vapeur), il convint avec moi que nous prendrions tous deux une semaine de vacances, et la passerions sur le bateau. Embarquant donc les provisions que nous jugions nécessaires (témérairement peut-être), nous partîmes seuls, sans mécanicien ni serviteurs d'aucune sorte. Notre tour projeté était charmant ; nous devions aller de Norwich à Yarmouth. Nous remontâmes la North River, c'est-à-dire la rivière Bure, jusqu'à Ade, revenant cette même nuit au quai du Nord Great Yarmouth, où nous étions commodément amarrés, proue et poupe, à un « wherry » (terme local pour les barques qui transportent les marchandises). Nous étions entrés là vers 9 h. 1/2 du soir. La cabine était confortable, et nos lits aussi bons que chez nous. Je dois dire que les portes étaient de petites portes à deux battants, avec une fermeture contre le seuil à l'intérieur, et en haut une écoutille venant par-dessus, qu'assurait une barre de haut en bas. Je dois avoir dormi quelques heures avant que mon rêve n'ait commencé. Je croyais avoir les yeux ouverts, et il me semblait que le sommet de la cabine était devenu

Digitized by Google

transparent, et je pouvais voir deux formes noires flottant dans l'air, près de la cheminée du bateau. Elles paraissaient être dans une conversation animée, et montraient tantôt l'embouchure de la rivière, tantôt les cordes par lesquelles le bateau était amarré; à la fin, elles se retournèrent l'une vers l'autre et, après quelques gestes, semblèrent avoir résolu un plan d'action. Toutes deux flottaient dans l'air, l'une à la poupe, l'autre à la proue, et chacune tenait l'index bien tendu; au même moment, chaque index toucha une corde, et instantanément la brûla comme eût fait un fer rouge. Le bateau, ainsi devenu libre, dériva aussitôt dans le rapide courant, passant d'abord près du quai sous le pont suspendu, puis sous le pont de fer, traversa les larges eaux de Braydon, vers le pont d'Yarmouth, puis descendit entre les lignes de navires qui sont là. Pendant tout ce temps, les deux formes noires flottaient dans l'air, au-dessus du bateau, et faisaient entendre des sons harmonieux. Il me semblait que j'essayais de rompre le charme jeté sur moi, et d'éveiller mon compagnon, car je savais que si nous dérivions vers la mer nous serions sûrement submergés en traversant la barre. Mais je demeurais là étendu et impuissant. Mes yeux semblaient voir tous les objets familiers le long de ce trajet de deux milles et demi avant d'arriver à la mer. Enfin nous passâmes devant Southtown, puis devant le village de Gorleston, et nous arrivâmes enfin au dernier et brusque tournant de la rivière, où les eaux rapides se précipitaient en sautant par-dessus la barre jusqu'à la vaste mer. Enfin nous voilà tourbillonnant dans ces eaux, lorsque les sons musicaux, qui n'avaient jamais cessé, firent place à de hideux cris de triomphe que poussèrent les deux noires figures, tandis que le bateau commençait à enfoncer rapidement. Alors les eaux semblèrent atteindre ma bouche; j'étouffais, je me noyais. Par un terrible effort, je bondis hors de ma couche, enfonçai les portes pour passer, les brisant en mille pièces, et me trouvai en chemise, éveillé, à côté de la porte brisée. La nuit était calme, et il faisait un brillant clair de lune; nstinctivement, je me tournai vers la corde principale. Horreur! elle venait de se casser; courant pour saisir la

Digitized by Google

gaffe, je vis près de moi mon ami C., que le bruit de la porte brisée avait fait se lever ; il poussa un cri quand il vit la corde de la poupe casser au même moment. Nous nous tînmes tous deux désespérément à la gaffe, écrasant nos jambes nues que rien ne protégeait ; mais nos cris éveillèrent l'homme du wherry, qui vint à notre secours, nous fournissant des cordes neuves, et nous pûmes nous tenir cois le reste de la nuit. Mon ami était en colère, et me dit des injures pour lui avoir brisé ses portes. Je lui contai alors tout mon rêve, dont j'étais encore tout excité. Le jour suivant, réfléchissant avec calme, je pus comprendre que si nous avions été endormis lorsque les cordes s'étaient cassées, la tragédie que j'avais rêvée se serait fatalement réalisée dans tous ses détails. « WILLIAM E. BRIGHTEN.

Argyle House, Southend, Essex.
1884. »

Le témoin, M'J. W. Clabburn, Guild House, Thorpe, Norwich, déclare :

« J'étais avec M. Brighten dans l'occasion citée ci-dessus. Ma connaissance de l'affaire commence au moment où j'ai été réveillé par le craquement des portes brisées. Je sortis et vis M. Brighten avec la gaffe, dans un état de grande excitation, essayant de retenir l'avant du bateau. Je vis la corde de la poupe se casser, la corde de l'avant était déjà partie. Toute cette scène se passa en un moment. M. Brighten me conta aussitôt son rêve comme il l'a fait plus haut. »

« JAMES W. CLABBURN.

1884. »

« Ce cas est unique et je n'ai jamais eu d'autre rêve ni entendu de voix me prévenant d'un danger imminent.

« Je ne suis pas du tout un rêveur non plus. Je rêve comme le fait en général le commun des gens.

« Je n'ai aucune objection à ce que mon nom soit donné avec le compte rendu.

« WILLIAM E. BRIGHTEN.

Argyle House, Southend.
6 décembre 1884. »

Digitized by Google

Peu de nos récits sont plus difficiles que ceux-ci à ranger dans une de nos classifications définies. Par une voie quelconque, M. Brighten obtint une *connaissance supérieure*, suivant l'expression de M. Richet ; — par une voie quelconque, il fut averti d'un danger imminent qu'aucune faculté ordinaire n'aurait pu lui révéler. Appellerons-nous cela clairvoyance ? ou prémonition ? ou communication d'un esprit matérialisé ou non matérialisé ?

Je manquerais de franchise si je laissais supposer que je considère l'explication qui semble le plus à portée de notre savoir actuel comme étant nécessairement la vraie. Une telle explication doit être suggérée et poussée aussi loin que possible. Mais philosophiquement, nous ne pouvons pas séparer un groupe de ces nouveaux et étranges phénomènes d'autres groupes plus nouveaux pour la science et encore plus étranges. Beaucoup de faits ont été publiés dans ces « Proceedings » qui doivent nous faire souvenir que les choses les plus familières ne sont pas pour cela les plus simples ; que ce qui est pour nous supernormal, pour une circonscription plus vaste, peut n'être que la règle même, que ce qui nous paraît être les généralisations les plus étendues, peut en réalité n'être que des incidents spéciaux de quelque loi inconnue. Toutes nos classifications doivent d'être provisoires en l'absence de toute connaissance vraie quant au mode d'opération, et aux rapports qu'ils ont, entre eux, de pouvoirs que nous commençons seulement à apprendre, à découvrir, que nous essayons seulement maintenant de définir. Si, comme nous le savons, il est impossible de décrire les sens, par exemple, des insectes avec les mêmes termes que nos propres sens ; — si, en traitant de facultés même inférieures aux nôtres, nous sommes forcés de nous servir d'analogies étrangères et peut-être mal appropriées, afin d'avoir une nomenclature quelconque et qui soit tant soit peu intelligible, — combien plus nous serons perplexes lorsque nous aurons à traiter de facultés supérieures aux nôtres, à les classer n'importe comment, excepté comme les contre-parties ou les extensions des facultés spéciales et limitées qui sont au service de notre vie terrestre ?

Digitized by Google

Nous savons, par exemple, que les pensées sont transmises, d'un esprit à l'autre, par certaines voies familières, quand nous apprenons que les pensées sont aussi transmises par d'autres voies inconnues, nous mettons ce groupe de phénomènes à part, et nous l'appelons télépathie. Nous savons que nous discernons les faits autour de nous, dans l'étendue de certaines limites, par la vue et par l'ouïe. Quand nos perceptions semblent dépasser ces limites, nous mettons à part ce groupe de phénomènes et nous l'appelons clairvoyance ou lucidité. Nous savons que nous pouvons, jusqu'à un certain point inférer du présent, et l'avenir proche et le passé récent. Si nous apprenons que l'avenir est quelquefois prévu d'une façon qui dépasse toute inférence ordinaire, nous mettons à part ce fait comme un fait de prévision ; ou, comme je préférerais dire, de précognition. Et d'une manière semblable, — quoique ce soit à peine si cette conception a pu être isolée et recevoir un nom, — nous devons mettre à part sous un titre, tel que celui de rétrocognition, toute connaissance du passé qu'aucune inférence ordinaire rétrospective ne suffirait à expliquer.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

L'éditeur Félix Perrin, de Grenoble, va mettre en vente dans quelques jours, un magnifique volume où notre collaborateur, le colonel de Rochas, expose et commente les expériences qu'il a faites pendant ces trois dernières années, à l'aide d'un sujet magnifique d'une extrême sensibilité, sur les rapports qui existent entre *les sentiments, la musique et le geste.*

Ce volume, imprimé avec le plus grand luxe, coûte 30 francs. Il contient environ 400 pages in-4° et 200 photogravures imprimées en encres de couleur. Tiré seulement à onze cents exemplaires, tous numérotés, il sera probablement vite épuisé et ceux de nos lecteurs qui veulent être sûrs de l'avoir feront bien de s'inscrire à l'avance chez l'éditeur, place Victor-Hugo, à Grenoble.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Digitized by Google

DOCUMENTS ORIGINAUX

LE MÉDIUM SAMBOR

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

PAR M. PETROVO-SOLOVOVO

Dans les pages qui suivent, j'ai l'intention de présenter aux lecteurs des *Annales* un bref aperçu de quelques expériences, sur certains phénomènes d'ordre physique faites avec un médium russe du nom de *Sambor*.

Ancien employé des télégraphes, Sambor[1] a dû commencer sa carrière de médium de profession en 1894. C'est à Kiew, je crois, qu'il débuta en cette qualité, et c'est au mois de mai de la même année qu'il vint pour la première fois à Saint-Pétersbourg. Il y est revenu souvent depuis, dans le courant de l'hiver de 1894-1895, au printemps de 1896, et les deux derniers hivers. Le nombre des séances qu'il a données à ces diverses époques est incalculable. C'est dire que les expériences que je vais relater ne représentent qu'une infime partie de toutes celles qui ont été faites avec lui, et c'est là une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue.

1. Sambor habite généralement la Volhynie et ne vient à Pétersbourg qu'en hiver.

Digitized by Google

Je dois remarquer, toutefois, que le mot « expériences n'est peut-être pas exact; c'est « observations » que je devrai plutôt dire. Le fait est que les phénomènes[1] de Sambor se prêtent aussi peu à l'expérimentation dans le sens strict du mot que ceux de la plupart des autres médiums. Il est bien rare qu'on puisse atteindre et réaliser l'objet précis qu'on a en vue en prenant part à une de ses séances. Dans les circonstances les plus favorables, on obtient généralement quelque chose d'à côté, et très souvent rien du tout. Il est vrai que cette règle comporte quelques exceptions qui seront notées plus loin.

Les phénomènes produits dans ces dernières années par Sambor embrassent presque tout le domaine des manifestations médianimiques d'ordre physique : mouvements d'objets sans contact, écriture directe, passage de la matière à travers la matière, matérialisation. Toutefois, avant d'analyser les résultats obtenus avec lui dans ces différents ordres de faits, il convient de faire quelques observations plus générales.

ATTITUDE GÉNÉRALE DE SAMBOR

Sambor admet très volontiers un contrôle rigoureux et le demande souvent. Il convient de noter tout d'abord que ses mains sont contrôlées d'une manière tout à fait satisfaisante : elles sont tenues, — ou du moins, il permet toujours qu'elles le soient, — dans le sens strict du mot, ce qui n'est pas le cas avec d'autres médiums, Eusapia, par exemple[2]. La chaîne des mains est presque toujours formée sur les genoux des assistants et sans contact avec la table. Dans les nombreux cas où il m'est arrivé de le contrôler, Sambor ne s'est jamais

1. Il m'arrivera souvent d'employer ce terme de « phénomènes » dans mon récit, et pour éviter tout malentendu, je tiens à préciser dès à présent qu'il ne doit pas être considéré *par lui-même* comme impliquant l'authenticité des faits qu'il désigne. Il équivaut dans ma pensée à une expression telle que la suivante : « Incidents qui *semblent* (ou même qui sont censés) provenir d'une cause inconnue. » Même réserve pour des mots comme transe, etc.

2. De même si c'est lui qui tient la main de son voisin il le fait d'une façon tout à fait nette qui ne peut donner lieu à aucun doute raisonnable.

Digitized by Google

opposé à ce que je tienne sa main de la façon la plus nette et la plus satisfaisante, soit en embrassant avec mes cinq doigts la paume de sa main et quatre de ses doigts sur cinq. Il m'est arrivé, il est vrai, d'assister à des séances où la chaîne des mains était quelquefois posée sur la table, ce qui rendait le contrôle moins satisfaisant; mais ceci n'avait lieu que rarement, pour peu de temps, et, je crois, toujours à la demande d'une autre personne que le médium.

La chaîne une fois formée, les mains du médium sont posées soit sur les genoux de ses voisins, soit sur les siens propres. Dans ce dernier cas, l'hypothèse d'une action de ses jambes est éliminée. Lorsque je suis le voisin de Sambor, il m'arrive le plus souvent d'appliquer mon pied (ou ma jambe) contre le sien, ce qui suffit pour neutraliser une action possible de ce côté[1]. Du reste, le médium tape souvent des pieds dans le courant de la séance, ce qui permet alors d'en contrôler la position.

Je le répète, Sambor demande tout le premier un contrôle rigoureux. A Kiew, lors de certaines séances, on l'a soumis à des *tests* tout à fait extraordinaires. Pour ma part, j'avoue que je m'y montre opposé. Je demande un contrôle sévère des mains, un contrôle satisfaisant des pieds, l'élimination de toutes les « manifestations » pouvant être produites par une action de la tête ou par des instruments quelconques. En dehors de cela, je considère les ligatures de toute sorte, etc., comme inutiles.

Caractère des phénomènes. Composition du cercle.

Les phénomènes de Sambor sont d'un caractère essentiellement inconstant et fugitif. La plupart des séances auxquelles il m'a été donné d'assister ont été absolument nulles; d'autres fois, nous n'obtenions des résultats qu'après une attente de plusieurs heures.

Je suis cependant porté à croire que, sous certains rapports,

1. Qu'on ne m'objecte pas à ceci que plusieurs de ceux qui ont expérimenté avec Eusapia considèrent ce contrôle-là comme illusoire; je l'admets lorsqu'il s'agit d'une femme médium : avec un homme c'est bien différent, pourvu qu'on prête attention à ses mouvements.


Digitized by Google

je me suis trouvé, comme expérimentateur, dans une situation plus défavorable à ce point de vue que beaucoup d'autres personnes. Mon impression est que tout, ou presque tout, avec Sambor, dépend de la composition du « cercle ». Avec un cercle bien composé, — et j'avoue ne pas bien comprendre moi-même ce qu'il faut entendre par là, — on peut obtenir, avec ce médium, des résultats étonnants. Les phénomènes seront, au contraire, à peu près nuls ou, en tout cas, faibles, avec un cercle dont les éléments ne seront point satisfaisants sous un rapport ou sous un autre. Et je crois que les personnes qui ont pris part avec moi à la plupart des séances ne remplissaient pas les conditions désirables[1]. Toutes ou presque toutes, il est vrai, connaissaient Sambor depuis assez longtemps déjà et croyaient à sa médiumnité; toutes envisageaient la question sous un aspect sérieux et étaient douées d'une patience véritablement sans bornes; mais il devait se trouver dans l'organisme d'une d'elles ou de la plupart d'entre elles des éléments insaisissables et impondérables, qui exerçaient une influence négative sur les manifestations. Je ne trouve pas d'autre explication à ce fait étrange et regrettable que d'autres cercles, qui se réunissaient à peu près simultanément au mien, obtenaient, l'hiver dernier, des résultats bien supérieurs aux nôtres, en n'y mettant pas la dixième dose de notre persévérance.

Lumière ou obscurité?

Sambor est très porté à réclamer la lumière pour ses séances, et il raconte souvent à l'appui des exemples de manifestations frappantes obtenues dans ces conditions. Ayant eu l'occasion de vérifier certains de ses récits, je les crois exacts *pour la plupart*, et suis tout prêt à croire que la lumière ne nuit pas aux phénomènes de ce médium dans des circonstances particulièrement favorables. Mais les résultats de mon expérience personnelle sont qu'on a très peu de chance d'observer des phénomènes à une lumière quelconque, même très faible.

1. Je ne parle ici que des séances qui ont eu lieu les deux derniers hivers : en 1897-98, et surtout en 1898-99.

Digitized by Google

Je crois, par conséquent, que de nouveaux observateurs qui commenceraient à faire des expériences avec Sambor, devraient tout d'abord procéder dans l'obscurité totale, quittes à éclairer un peu la chambre si l'on obtenait dans l'obscurité des résultats particulièrements frappants.

Je dois ajouter, toutefois, *a*) qu'il nous est arrivé d'avoir avec Sambor des expériences satisfaisantes en le plaçant *devant un rideau* derrière lequel se trouvait, par conséquent, un réduit sombre, et que *b*), le cercle, aux séances duquel je prenais généralement part l'hiver dernier, a eu une fois en mon absence (et avec l'adjonction de plusieurs personnes qui n'avaient jamais été des nôtres jusque-là), une séance étonnante, avec le même médium, à la demi-lumière.

Etat du médium pendant les séances.

Sambor se trouve, ou est censé se trouver, dans l'état de transe lorsqu'il se produit un phénomène quelconque. Il y a de cela quelques années, cet état se manifestait souvent par de violents mouvements de sa part, mouvements si violents qu'on ne pouvait quelquefois retenir sa main; d'autres fois, il tombait par terre, etc. Actuellement, il se tient beaucoup plus tranquille, ce qui est un progrès réel.

Une seule fois, dans mon expérience du moins, la voix de « l'esprit » (il sera parlé plus loin en détail de ce phénomène) se fit entendre, alors que le médium ne s'était pas encore endormi. Il en manifesta une émotion très grande qui paraissait bien sincère, et parut s'y intéresser vivement. A la même séance, il dit avoir vu un visage d'enfant (son « contrôle », suivant l'expression spiritique, est supposé être une petite fille) et une des personnes présentes (une sensitive, à ce qu'il paraît) déclara qu'elle avait vu la même chose.

Je vais maintenant donner quelques détails sur les différentes catégories de phénomènes présentés par Sambor dans l'ordre suivant :

a) Mouvements d'objets sans contact et attouchements;

b) Apparitions lumineuses;

c) Coups frappés, lévitations, voix;

Digitized by Google

d) Écriture directe;
e) Passage de la matière à travers la matière;
f) Matérialisations.

Mouvements d'objets sans contact.

Ce phénomène a lieu à toute séance qui ne donne pas de résultats absolument nuls. Des objets placés en dehors du cercle sont transportés sur la table au milieu des assistants et *vice versa;* des objets tombés par terre sont soulevés du plancher et placés sur la même table, et j'ai été bien souvent témoin de faits analogues.

Mon impartialité me fait cependant un devoir d'ajouter que, pour la plupart, mes observations personnelles se rapportant à cette catégorie de faits peuvent être considérées, je le reconnais, comme non décisives. En effet, lorsque des mouvements et transports de ce genre se produisent dans une obscurité totale, le contrôle des mains seules et même des pieds ne doit pas être regardé comme éliminant toute possibilité de fraude. Encore faut-il qu'on soit sûr que la distance qui séparait le médium des objets transportés au début n'a pas changé dans le courant de la séance, et dans ces conditions il me paraît assez difficile qu'on puisse en être certain.

C'est pour ces raisons qu'en parlant des manifestations de ce genre avec Sambor, je ne m'étendrai que sur celles qui ont présenté pour ainsi dire un caractère exceptionnel sous un rapport quelconque.

Je commencerai par le compte rendu d'une séance où divers mouvements d'objets ont été constatés à la demi-lumière dans des conditions analogues aux expériences d'Eusapia Paladino, à cette condition près que le contrôle des mains de Sambor ne pouvait prêter lieu à aucun doute.

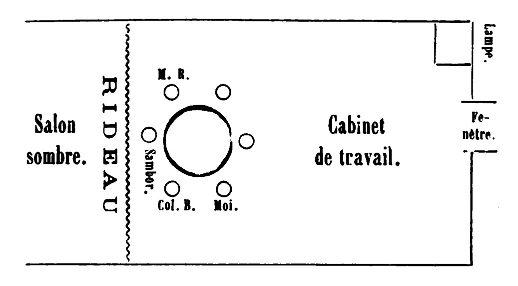
La séance en question[1] a eu lieu le 7-19 mars 1899 chez le colonel B..., un des membres les plus assidus du cercle aux séances duquel il m'a été donné de prendre part l'hiver der-

1. Le compte rendu en a été publié par moi dans le *Rébus* (M. Pribitkow directeur) du 6-18 juin 1899, d'après des notes faites par moi dès le lendemain ou le surlendemain de la séance. J'ai le numéro du *Rébus* sous les yeux en reproduisant ce compte rendu ici.

Digitized by Google

nier. Étaient présents : le colonel B., M. P., M. Édouard R., M. Vsevolod S. (un écrivain russe bien connu), le médium et moi. Je ne décrirai pas la première partie de la séance qui eut lieu dans une obscurité presque complète; à force de patience nous finîmes par obtenir quelques manifestations plus ou moins probantes. Il fut alors décidé qu'on continuerait la séance à la demi-lumière. Une petite lampe fut posée par terre dans un coin de la chambre et un gros livre placé devant pour en masquer encore la lumière, qui avait du reste été considérablement diminuée; après quoi nous nous plaçâmes comme cela est indiqué sur le plan.

Quelques détails sans importance dans l'arrangement de la chambre où avait lieu la séance ne sont pas reproduits sur ce plan :



Tout d'abord nous fîmes une obscurité complète ou presque complète dans le salon. La porte qui donnait du cabinet dans ce salon fut laissée ouverte; en revanche nous baissâmes les rideaux des deux côtés de la porte en plaçant le médium au milieu. La chaîne des mains fut, comme d'habitude, formée sur les genoux des assistants. La lumière, quoique très faible, était cependant suffisante pour permettre de voir la tête et les mains de Sambor.

Dans ces conditions il se produisit différents phénomènes. Tout d'abord quelque chose de blanc et de très long fut soudainement projeté par l'ouverture du rideau sur mon voisin de gauche le colonel B. et moi; c'était un petit album de vues photographiques qui se trouvait précédemment dans le salon et s'était ouvert en tombant. Une fois cette partie de la séance

Digitized by Google

terminée, nous nous aperçûmes qu'un autre petit album tout semblable se trouvait par terre, à mi-chemin entre la table placée au milieu du salon et le rideau, comme s'il avait pour ainsi dire manqué de force pour arriver jusqu'au médium.

A la rigueur il serait possible d'admettre que le médium s'était secrètement emparé de ce petit album pendant un des intervalles de la séance et l'avait tenu en réserve jusqu'à ce moment. Cette hypothèse me paraît réfutée par un autre phénomène qui se produisit à cette même séance. A un certain moment, en regardant droit devant moi, je vis qu'un objet dont je ne pus tout d'abord déterminer la nature descendait sur la table, entre le médium et son voisin de gauche M. Édouard R. Ce mouvement n'était pas bien lent, — ni rapide non plus, — mais il s'est cependant écoulé un espace de temps appréciable, quoique très court, entre le moment où je vis pour la première fois cet objet illuminé par les rayons de la lampe et celui où il toucha la surface de la table. C'était un morceau de bois; il y en avait une petite pile par terre tout près de là. Ce morceau de bois passa tout à côté du visage de M. R., qui s'en montra fort surpris. Il est évident que dans ce cas du moins il ne pouvait être question de préparatifs faits par le médium d'avance en vue du phénomène.

Un des traits caractéristiques de cette même séance furent les attouchements que plusieurs d'entre nous ressentirent à travers le rideau. Moi-même ayant porté au rideau ma main gauche unie à la main droite du colonel B..., je ressentis un contact de doigts très distinct [1]. Mais c'est M. R. surtout qui fut en butte à ces attouchements; à un moment donné ils avaient évidemment pour objet de l'entraîner de l'autre côté du rideau; on le prit sous le bras, on tira les pans de sa redingote; malheureusement il eut peur et ne voulut pas se rendre à cette invitation; le colonel B... se leva alors et proposa d'aller derrière le rideau à sa place, — mais le phénomène ne se reproduisit plus.

Il est expressément noté dans mon compte rendu que, durant tous les cas de contacts énumérés ci-dessus, les mains

1. Cela devait être au niveau des coudes du médium.

Digitized by Google

du médium étaient non seulement tenues mais vues. Je n'ai pas noté les cas où les mains de Sambor étaient recouvertes par le rideau.

Les mains de Sambor n'étaient donc pas en cause; sa tête non plus puisqu'on la voyait. Il m'est impossible de préciser la position de ses pieds; et ceci peut être considéré comme regrettable, quoique pour ma part il me semble peu probable qu'il ait pu ramasser avec le pied le morceau de bois et le faire passer tout près du visage de M. Édouard R. sans que ce dernier l'eût remarqué. Il faisait, il est vrai, assez obscur dans ce coin de la chambre, et si j'ai vu distinctement le morceau de bois lorsqu'il est arrivé sur la table, ce n'était que grâce aux rayons de la lampe qui tombaient dessus, mais n'éclairaient pas l'espace derrière; mais je ne crois pas que cette circonstance enlève beaucoup de valeur à l'incident en question. En somme, j'ai pour cette séance l'impression que tout au moins certains des phénomènes (des attouchements, etc.) n'étaient pas dus à une action des pieds [1].

Je passe à une autre séance où tout se passa dans une obscurité totale, mais avait un caractère tel qu'il était de toute évidence que le médium n'était pour rien dans les phénomènes.

Le compte rendu suivant est fait d'après un récit publié par moi dans le *Rébus*.

Séance du 27 février-11 mars 1899, chez le Dr B... (à

1. — Je tiens à noter ici que j'apporte un soin extrême à n'affirmer dans mon article que ce dont je suis absolument certain. Il est tout à fait possible par exemple que les pieds du médium aient été contrôlés d'une façon pleinement satisfaisante (par les pieds de ses voisins) à la séance en question; mais j'ai eu le grand tort de ne pas m'en être assuré dès lors en questionnant MM. R. et B. Même observation par rapport aux soulèvements de table décrits plus bas : je crois toutefois que pour la séance du 11 janvier 1899, on peut considérer comme très probable qu'au moins un des pieds du médium était mis hors de cause. Que le lecteur ne tire pas de ce qui précède la conclusion que je ne suis pas moi-même en faveur d'un contrôle sévère : bien au contraire, mais lorsqu'on ne dirige pas soi-même les expériences, il n'est pas toujours possible d'imposer toutes les conditions désirables sans risquer de passer pour quelque peu importun... (Ces derniers mots ne s'appliquent certes pas au médium, qui demande tout le premier un contrôle sévère, et je serais désolé qu'ils soient pris en mauvaise part par qui que ce soit.)

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg). Mon ami M. G. (attaché à la Légation de Russie à X.) n'ayant jamais assisté à une séance spirite, je l'y amène. Nous y trouvons le docteur et Mme B.-n, Mlle Geibel, Mlle K-n, M. A. Boujinsky; à onze heures arrive mon ami et collègue S-n. Jusqu'à son arrivée il ne s'était passé rien d'intéressant; mais une fois M. S-n là, le caractère des phénomènes devint remarquable. 1) Des notes furent plusieurs fois frappées sur un piano placé à l'autre bout de la chambre (très grande) et de l'autre côté, par rapport au médium, de la table autour de laquelle nous étions assis. 2) Sur le désir qu'en manifeste le médium dans l'état de transe et en conséquence sur la demande des assistants, un verre de thé placé sur ce même piano pendant un des intervalles de la séance est apporté jusqu'au médium à travers la chambre; on entend la cuillère tinter dans le verre et j'entends Sambor boire dans ce verre tout près de moi (je suis assis à sa gauche). 3) J'ai bien la sensation d'une personne exécutant différents mouvements derrière moi; je ressens à la tête plusieurs contacts d'un caractère indéterminé; puis sur ma demande une main bien nette, bien humaine, aux doigts très distincts, est placée sur mon visage. 4) J'ai dans une des poches intérieures de ma redingote mon portefeuille bourré de papiers et une ficelle aux deux bouts cachetés, que j'avais préparée dans l'espoir d'obtenir un nœud à la Zöllner : à deux reprises une main (j'ai eu la sensation assez nette d'un avant-bras) vient chercher ces objets dans ma poche et les en retire. Je retrouve ensuite portefeuille et ficelle, — hélas ! sans nœud. 5) Sambor, toujours en transe, demande à l'esprit d'ouvrir la porte de la chambre qui est derrière lui et à une distance assez considérable; la porte s'entr'ouvre lentement à plusieurs reprises et nous voyons (la chambre d'à côté étant à demi éclairée), sur le filet de lumière qui se forme, le contour d'un bras qui pousse la porte; une fois même j'ai cru voir vaguement le contour d'une tête [1].

1. Toutes ces manifestations se sont produites dans la même partie de la séance; je n'en décris pas d'autres qui ont eu lieu, soit au commencement soit à la fin de la séance, et qui avaient un caractère moins remarquable.

Digitized by Google

Je déclare de la façon la plus formelle, et le lecteur sera disposé, je l'espère, à attacher à cette affirmation quelque valeur vu les réserves que j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de faire plus haut, qu'aucun de ces phénomènes n'a pu être produit soit par les pieds soit par les mains du médium. J'étais tout le temps sûr de son pied et de sa main gauche ; M. S-n était le voisin de droite de Sambor, et lui non plus n'a exprimé aucun doute au sujet du contrôle ; mais là n'est pas l'essentiel : car, à supposer même que la main droite ou le pied droit de Sambor se fût libéré (ce qui serait une hypothèse bien improbable pour la main), cela ne lui aurait pas suffi soit pour faire jouer les notes du piano, soit pour apporter le verre de thé, soit pour ouvrir la porte.

Tous ces phénomènes n'auraient pu être produits que par une personne se mouvant à travers la chambre en toute liberté, ce qui demanderait par conséquent la complicité d'au moins trois des membres du cercle. Cette hypothèse-là, je la repousse aussi catégoriquement que la première. La seule explication rationnelle serait de supposer la complicité d'une personne en dehors du cercle et du médium. Or il ne restait personne dans le logement, excepté les domestiques. Il aurait donc fallu que le médium se fût préalablement entendu avec l'un d'eux. Il m'est impossible, malheureusement, de réfuter une pareille supposition d'une façon péremptoire ; je me contenterai donc de remarquer qu'elle me paraît improbable.

J'ai eu du reste plus tard l'occasion d'aborder ce sujet avec Mlle B-n, elle s'est prononcée dans le sens négatif d'une façon très nette.

Je vais dire maintenant quelques mots d'un phénomène que j'ai eu l'occasion de constater plusieurs fois à des séances de Sambor ayant un caractère moins extraordinaire que la séance, — unique dans son genre, — je puis le dire, que je viens de décrire. Il s'agit de soulèvements de tables, quelquefois assez lourdes, qui sont ensuite transportées en dehors du cercle par-dessus la chaîne des mains.

J'admets que pour de petites tables la chose soit faisable, au moyen des dents ; mais lorsqu'il s'agit de tables du poids

Digitized by Google

de 34 livres et ayant près d'un mètre de diamètre, cette supposition me paraît bien peu probable.

Or c'est une table de ce poids et de cette dimension qui a été transportée en dehors du cercle à une séance chez moi, le 30 décembre 1898-11 janvier 1899, séance où toute idée de compérage était strictement exclue.

Nous formions la chaîne comme d'habitude autour de la table et sans y toucher. A un certain moment de la séance on remarqua (dans l'obscurité) que cette table était soulevée, et au bout de quelque temps le colonel B., qui était voisin de gauche du médium, constata qu'elle passait en dehors du cercle par-dessus son bras uni à celui de Sambor; après quoi on l'entendit se placer par terre derrière ces deux personnes, mais en faisant moins de bruit que n'en aurait fait une table de cette dimension qu'on aurait jetée; on l'entendit ensuite bouger de divers côtés puis s'arrêter. Une fois la bougie allumée, nous pûmes constater qu'en effet cette table était posée par terre, les pieds en l'air, et remplissant tout l'espace entre Sambor et le colonel B. et le mur de la chambre, ou, pour être exact, le poêle.

Il me paraît bien difficile que ce transport ait pu être effectué au moyen des pieds et de la tête du médium, — même en admettant qu'il ait eu tout le temps les deux pieds libres ce qui est douteux, — sans casser la tête à l'un de assistants. Or, sauf un léger coup ressenti à la tête par l'un de nous, personne n'eut le moindre mal. Je le répète, ces transports de tables aussi lourdes dans ces conditions me paraissent en dehors du domaine de la prestidigitation.

J'ai eu à constater ce phénomène bien des fois, toujours sans que le médium ait quitté sa chaise. Dans certains cas ces transports ont été exécutés avec une rapidité remarquable. D'autres fois une table qui était sortie du cercle entre le médium et M. A. y rentrait en passant (dans l'air) entre Sambor et M. B. A la séance du 10-22 décembre 1897 (chez moi), ce phénomène eut ceci de remarquable qu'il se produisit (dans l'obscurité) sans que nous nous en soyons aperçu. La table, il est vrai, était assez petite et légère, et on avait dû en enlever la moitié, car elle s'était cassée au com-

Digitized by Google

mencement de la séance (ce qui en restait pesait 11 livres trois quarts; mais je dois ajouter qu'à peu près au-dessus du milieu du cercle était suspendue une lampe en nickel, et il est vraiment curieux qu'elle n'ait pas été accrochée pendant que s'effectuait le transport.

Bref, voilà un phénomène que j'engage MM. les prestidigitateurs à répéter dans les mêmes conditions (les mains fortement tenues et sans quitter leur chaise), car je pense que c'est à eux qu'incombe dans ce cas l'*onus probandi*.

Je pourrais citer plusieurs autres cas de mouvements d'objets dans des conditions plus ou moins probantes, tel que celui d'une guitare placée derrière le médium dont les cordes sont touchées à deux reprises, et qui est ensuite jetée par terre alors qu'il y a un peu de lumière dans la chambre permettant de voir Sambor, qui est contrôlé comme d'habitude (avril 1896); tel que le transport sur la table, au milieu des assistants, d'une photographie encadrée placée à quelque distance de là sur une armoire, la chambre étant éclairée, quoique très faiblement[1] (il n'y avait pas de rideau derrière le médium); ou que les différents phénomènes très remarquables décrits par M. Stano, dont le lecteur trouvera le témoignage dans la partie de mon article consacrée aux « matérialisations ».

Pour ce qui est des attouchements, je n'en connais que peu d'exemples probants. A une séance chez moi, le 10-22 décembre 1897, plusieurs des assistants (du reste pas plus de deux, je crois) ont déclaré ressentir le contact d'une main aux doigts longs et velus. J'ai ressenti le contact d'une main étonnamment nette à la séance qui eut lieu chez le docteu B-n et que j'ai décrite plus haut, et des attouchements de doigts assez nets à deux autres reprises (une fois sur le sommet de la tête). A cette dernière séance, M. Stano, qui était voisin de droite du médium (mai 1899), a senti « deux bras d'enfant autour de son cou [2]».

1. Janvier 1898. Ce phénomène eut lieu dans mon cercle habituel, mais en mon absence.

2. A une de mes toutes premières séances avec Sambor (mai-juin 1894) un des assistants a éprouvé une série de contacts très nets que nous



Je n'énumère ici, cela va sans dire, que les cas non explicables *prima facie* par autre chose que par l'action d'une main; car je n'attache aucune importance à tous les attouchements n'ayant pas ce caractère.

APPARITIONS LUMINEUSES

Elles étaient très fréquentes avec Sambor il y a quelques années. On voyait subitement surgir dans l'obscurité comme une tache lumineuse qui brillait pendant une ou deux secondes; on voyait s'en détacher ensuite une espèce de vapeur ou de fumée, et le tout s'évanouissait. Je n'ai pas d'opinion précise sur ce phénomène mais je me suis souvent demandé s'il ne pouvait être produit au moyen d'une substance quelconque dont le médium se serait enduit les cheveux, qu'il frottait souvent dans le courant de la séance avec une de ses mains sans rompre pour cela la chaîne. (Il fait du reste, le même mouvement, sans qu'aucune « lumière » apparaisse ensuite.)

Depuis, ces apparitions ont changé de caractère. Actuellement ce sont généralemenr des petits points bleuâtres ou verdâtres qui s'allument soudainement dans l'obscurité, exécutent dans l'air quelques zigzags, puis disparaissent. Étant donné que les mains du médium sont, — comme toujours ou presque toujours, — fortement tenues lorsque ce phénomène se produit, je suis enclin à le considérer comme assez probant.

Je crois du reste m'être trompé en disant tout à l'heure que ces « points verdâtres » sont d'une origine postérieure aux apparitions lumineuses de Sambor ayant un caractère différent. Si j'ai bonne mémoire, on en a constaté dès le début de sa carrière. Ce que je veux dire, c'est qu'actuellement ces

avons attribués alors au pied déchaussé du médium, peut-être sans preuves tout à fait suffisantes. En tout cas, je suis certainement d'avis que lorsqu'il ne s'agit que de différents mouvements exécutés par le médium en transe (que cet état soit réel ou seulement supposé), ces mouvements ne peuvent pas être considérés comme une *preuve* de fraude consciente.

Digitized by Google

« points verdâtres » sont, je crois, à peu près le seul phénomène de ce genre présenté par Sambor.

Plusieurs observateurs ont eu souvent l'occasion de remarquer une connexité évidente entre les apparitions lumineuses et les mouvements d'objets. On a vu, par exemple, un point lumineux se détacher du médium et se diriger vers une guitare placée sur la table, dont les cordes ont ensuite résonné. Le lecteur trouvera plus loin, dans le récit de la très remarquable expérience du Dr Pogorelsky, la mention d'une étincelle lumineuse dont l'apparition a coïncidé avec un cas de « passage de la matière à travers la matière ».

A une séance à laquelle j'assistais, une petite boîte à musique (à manivelle) s'est mise à voler en jouant au milieu du cercle, et une partie de ses mouvements a été accompagnée de ceux d'une tache lumineuse (décembre 1897).

COUPS FRAPPÉS, LÉVITATION. « VOIX DIRECTE »

Je ne connais presque pas d'exemples de « coups frappés » avec Sambor. J'en ai entendu de très violents frappés dans la porte d'une armoire (janvier 1899), et ce sont, je crois, les seuls auxquels j'aie été présent pendant mes quarante-neuf séances avec lui (mai 1894-mai 1899). Dans son récit, que le lecteur trouvera plus loin, Mlle Geibel parle, il est vrai, de ces « coups », mais j'incline à croire qu'ils ont dû être produits tout au plus par un des pieds de la table.

Pour ce qui est des lévitations, elles ont eu lieu très souvent avec Sambor, mais je n'en connais pas ou plutôt presque pas d'exemples concluants. Je crois que dans tous ces cas le médium a très bien pu grimper sur sa propre chaise (et pourquoi pas en transe?) et j'ai entendu parler d'un ou de deux cas qui confirmeraient cette supposition.

Voici cependant un fait curieux qui s'est produit lors d'une de ces « lévitations » (janvier 1899). Au moment où le médium est censé être soulevé (l'obscurité est totale), je vois, à peu près là où doit se trouver sa tête, très nettement quoique pendant un espace de temps très court, comme un éclair

Digitized by Google

lumineux. Cette apparition n'a pas dû durer plus d'une demi-seconde, mais cela m'a donné à réfléchir ; et je me suis demandé si après tout cela cette lévitation n'était pas produite, comme dirait M. Myers, par des moyens « supernormaux » même si la chaise y jouait un rôle quelconque.

A une séance apparemment très remarquable donnée par Sambor au mois d'avril 1899 et où les phénomènes se sont passés en abondance à la demi-lumière (je n'y assistai, hélas ! pas), une lévitation du médium a eu aussi lieu, paraît-il, dans ces mêmes conditions. Malheureusement, il n'a jamais été fait de compte rendu de cette séance.

Je vais dire maintenant quelques mots du phénomène de la « voix ». Cette « voix », qui n'est plutôt qu'un murmure assez désagréable, ma foi, se fait souvent entendre dans l'obscurité et dans le voisinage du médium. C'est celle d'« Olia » (diminutif d'*Olga*), — une petite fille qui serait le « contrôle » du médium, — et les choses qu'elle dit sont généralement des plus insignifiantes.

Je constate également que les promesses qu'elle donne ne sont que rarement tenues. Combien de fois ne nous a-t-elle pas promis de « se montrer » et n'en a rien fait ? Combien de fois ne m'a-t-elle pas dit qu'elle essayerait de faire un nœud (à la Zöllner) dans une ficelle que j'avais apportée et ne m'a-t-elle pas désappointé ?

Pour ce qui est des signes particuliers de cette « voix », je n'en ai jamais relevé aucun qui me permît d'affirmer que c'est bien celle d'un enfant et non du médium lui-même (cette dernière supposition n'implique pas nécessairement une idée de fraude consciente). Je pourrais même signaler quelques indices qui me confirment dans mon opinion quand à l'identité des deux voix. Je dois ajouter cependant que des personnes de ma connaissance soutiennent avoir bien entendu une voix d'enfant avec Sambor. J'incline toutefois à croire qu'elles ont pu se tromper.

Mon impression est cependant que, dans la plupart des cas, le développement de cette « voix » coïncide avec l'intensité des phénomènes ; et je crois que la plupart de ceux qui ont vu Sambor sont de mon avis.

Digitized by Google

Pour finir, voici un incident relatif à cette voix qui peut faire croire que, dans certains cas, c'est bien une autre que celle du médium.

A la séance du 26 novembre-8 décembre 1894, et presque immédiatement après que nous avons obtenu un nœud dans un anneau de cuir ainsi que ce sera décrit plus loin, la « voix » se fait entendre dans l'obscurité. Alors voici ce qui se passe: Mon cousin, M. Ch..., assis le quatrième à la droite de Sambor, sent des lèvres qui lui murmurent une phrase dans l'oreille; il n'en saisit que le dernier mot qui est d'une obscénité telle que je ne puis le reproduire. Je ne crois pas du tout qu'aucune des personnes présentes ait voulu lui jouer un tour, et j'avoue que cet incident me paraît inexplicable dans la supposition que les deux voix, — celle du médium et celle du soi-disant « esprit », — seraient toujours identiques[1].

Malgré ce que j'ai dit plus haut par rapport au peu de confiance qui doit être accordé aux dires d'« Olia », je pense que les assistants feront bien de se conformer toujours aux indications données de cette façon, — surtout si elles le sont spontanément et non à la suite d'une trop grande insistance de la part des personnes présentes.

ÉCRITURE DIRECTE

Ce n'est pas sans une certaine hésitation, je l'avoue, qu'il convient d'aborder cet ordre de faits. Je sais bien que les très remarquables expériences de M. Davey, entreprises et poursuivies sous les auspices de la Société anglaise des Recherches psychiques, ont prouvé le peu de valeur des témoignages se rapportant à ce phénomène, tel qu'il se produit le plus souvent. Aussi, bien que quelques-unes des conclusions tirées de ces expériences me paraissent exagérées, m'abstiendrai-je de citer les cas d'« écriture directe » observés avec Sambor comme des *preuves* de la réalité du phénomène. Je ne les présente au lecteur qu'en qualité d'incidents

1. M. P.-w., un autre des assistants, a aussi dit avoir entendu une voix prononcer un ou deux mots à côté de lui, quoiqu'il y eût également plusieurs personnes entre lui et Sambor.

Digitized by Google

indubitablement curieux mais dénués de caractère absolument probant par eux-mêmes[1].

C'est avec ces réserves que je reproduis les passages suivants d'une lettre qui m'a été écrite par Mlle N. Geibel, qui a eu avec Sambor plusieurs expériences très curieuses. J'ai le plaisir de connaître cette dame personnellement et crois que son récit reproduit assez exactement ce qui s'est passé. Je connais également M. Taïtz.

« 8/ [20] août 1899..... Il s' est produit en ma présence deux cas d'écriture dans des enveloppes fermées [collées] à deux différentes réserves de Sambor.

« Cela se passa pour la première fois chez les P-w.[2]. Nous

1. Tout en faisant cette concession aux éminents membres de la *Society for Psychical Research* qui, comme MM. Hodgson, Podmore, etc., expliquent par la prestidigitation et la « mal-observation » toutes les observations d'écriture directe connues, je me permettrai de leur demander ce qu'il adviendrait de certaines expériences télépathiques et analogues regardées comme réelles, si nous considérions le témoignage humain comme une quantité aussi négligeable en général, que ces messieurs le considèrent par rapport aux faits dont il s'agit en ce moment ? Il est également une circonstance qui ne doit pas être perdue de vue : c'est que nous possédons un certain nombre, très limité il est vrai — mais ceci importe peu, — de cas d'écriture spontanée où celle-ci s'est formée sous les yeux mêmes des assistants. Je citerai les expériences du professeur Elliot Coues et de M. Emmette Coleman qui tous les deux ont vu le crayon écrivant de lui-même sur l'ardoise, aux séances du médium Mme Francis de San Francisco (M. Coues dit même avoir vu le crayon tracer une phrase entière); de M. Charles Dawbarn de San Leander, Californie, avec le même médium; du défunt « Harry Allis » bien connu dans la presse parisienne avec Slade ; et du professeur Alexander, de Rio de Janeiro, avec une des enfants Davis (*Proceedings of the Soc. for Psych. Res.*, vol. VII, p. 180). Ces quelques cas me semblent se placer assez nettement en dehors du domaine de la prestidigitation, et s'il en est ainsi, n'avons-nous pas le droit de supposer que la même cause a pu opérer dans d'autres cas qui excluent moins nettement par eux-mêmes toute possibilité « de truc » ? Il est clair en effet que, s'il est établi qu'un crayon d'ardoise ait jamais écrit spontanément avec Mme Francis, il n'y a aucune raison pour qu'il n'en ait pas été de même avec ces étonnantes sœurs Bangs de Chicago ou Fred Evans, dont les noms paraissent si souvent dans les colonnes des journaux spirites, quelque improbable qu'une pareille hypothèse paraisse *a priori*. Car cette improbabilité est grande, je le reconnais....

2. Au sujet de ce cas, M. Taïtz m'écrit qu'il relève dans ce message des particularités de style qui lui font croire que c'est l'entité psychique du médium lui-même qui en a inspiré le contenu, — tout au moins en partie, sinon exclusivement. Il ajoute qu'il y avait impossibilité absolue, pour qui que ce soit, d'écrire normalement les mots en question.

Digitized by Google

étions six personnes, non compris le médium. Les phénomènes commencèrent de suite sous forme de coups, de mouvements de la table, de tintements d'une sonnette ; [il y eut] des attouchements à toutes les personnes présentes, des apparitions lumineuses, un verre de thé fut porté à la bouche de M.T... et à celle du médium, etc.

« Pendant un des entr'actes [M.] B.-J. T[aïtz] demanda au maître de la maison une feuille de papier à lettre et une enveloppe. Nous examinâmes l'un et l'autre. [M. Taïtz] plaça devant nous tous le papier dans l'enveloppe qu'il colla. Sur la table furent mis un crayon et l'enveloppe sus-mentionnée.

« [Mme Geibel raconte ensuite qu'aussitôt la séance reprise et la lumière éteinte, la « voix » du « contrôle » de Sambor se fit entendre et s'adressant à M. Taïtz lui dit qu'un proche parent de lui était présent et que tout le monde le verrait. On entendit également un son semblable à celui d'un crayon écrivant. Cette partie de la séance terminée on décida d'ouvrir l'enveloppe et on trouva sur la feuille de papier qui y avait été mise trois mots écrits au crayon adressés à M. Taïtz et signés du petit nom d'un membre de sa famille, *décédé*.]

« Mme [X...] (poursuit Mlle Geibel) se sentit mal. Nous la suppliâmes de ne plus prendre part à la séance, mais elle n'y consentit pas. Nous reprîmes nos places, mais notre disposition d'esprit première avait disparu. Nous éprouvions tous des inquiétudes au sujet de Mme [X...], qui continuait à gémir... Durant cette dernière partie de la séance les phénomènes acquirent un caractère tumultueux et nous fûmes obligés de mettre fin à la séance.

« C'est chez moi qu'il s'est produit pour la seconde fois de l'écriture dans une enveloppe collée. Nous étions huit personnes, le médium y compris. Les manifestations commencèrent vite. Nous reçûmes des réponses à différentes questions au moyen de coups, et l'esprit se nomma par l'alphabet « Hoppe », ce qui était le nom d'une bonne connaissance commune à nous, morte il y a trois ans. La sonnette se mit à tinter, un chandelier et un réveille-matin furent transportés sur la table au milieu du cercle, un verre de thé au rhum fut approché de la bouche de M. B..., on lui ôta son pince-nez,

Digitized by Google

on lui retira la montre de la poche et on la porta par la chambre en en faisant claquer le couvercle; un livre fut transporté d'une étagère au milieu du cercle [etc.]... Pendant l'entr'acte M. D. F. P-w demanda la permission de placer sur la table une feuille de papier [détachée] d'un carnet, et collée, qu'il avait apportée de chez lui à la demande de sa femme malade. Nous plaçâmes cette feuille fermée sur la table de même que les deux feuilles de papier à écrire ordinaire et un crayon. On recommença la séance et on exprima le désir que l'esprit écrivît quelque chose à l'intérieur de cette feuille fermée, et nous le fît savoir, après avoir écrit, au moyen de trois coups du pied de la table. Les phénomènes commencèrent à l'instant même. Tout à coup, au bout de dix minutes, la table frappa trois coups et nous entendîmes murmurer en allemand: *Ich habe schon geschrieben, dreimal geschrieben.* La séance terminée nous nous emparâmes des feuilles de papier et de la feuille collée [fermée]. J'en coupai les bouts de trois côtés à l'aide de ciseaux, et nous lûmes tous les questions suivantes] écrites par Mlle P... à l'encre verte :

« 1) Serai-je bientôt bien portante?

« 2) Quelle maladie ai-je?

« 3) Avec quoi dois-je me traiter?

« En bas l'esprit avait écrit au crayon.

« *Donnée à Dieu.*

« *Amen.* »

Sur une des feuilles de papier ordinaires, non fermée se trouvaient les mots : « P-w[1] volonté divine » — et au-dessous trois croix (+ + +). Sur une autre feuille nous lûmes les mots : « Je suis très fatigué. » (Mme P. continua à être malade et mourut huit mois après cette séance.) »

Je n'ai jamais observé d'écriture directe avec Sambor. Je me rappelle qu'à une de mes séances avec lui (décembre 1897), nous entendîmes à plusieurs reprises (dans l'obscurité) le bruit d'un crayon écrivant rapidement sur la

1. Le nom est entier. Il convient d'ajouter que Sambor connaissait depuis longtemps M. et Mme P.-w.

Digitized by Google

table, accompagné de froissements énergiques (c'est le mot) d'une feuille de papier qu'on y avait également placée. Cette partie de la séance terminée, nous nous aperçûmes que le crayon était cassé et n'écrivait pas. Ces froissements de papier plusieurs fois renouvelés avec énergie portaient bien le cachet d'un mécontentement ou agacement assez vif provoqué par un obstacle quelconque! Je dois ajouter cependant que même si l'expérience avait réussi, je n'y aurais pas attaché grande importance, le tête du médium n'étant pas contrôlée spécialement.

PASSAGE DE LA MATIÈRE A TRAVERS LA MATIÈRE ET NŒUDS A LA ZŒLLNER

J'arrive à la catégorie la plus frappante des phénomènes de Sambor et celle qui est, à mon avis, la plus propre à entraîner la conviction. C'est la plus frappante, parce que rien ne peut impressionner plus l'esprit que les faits qui tendraient à faire croire que l'action d'une des lois les plus immuables et les plus évidentes de la nature telle que celle de l'impénétrabilité de la matière pût être temporainement suspendue. C'est en même temps la plus convaincante, parce qu'il se trouve que ce phénomène particulier s'est, à plusieurs reprises, produit chez Sambor dans des conditions qui, si elles n'éliminent pas absolument toute possibilité d'erreur, la rendent invraisemblable à un point qui touche presque à la certitude absolue.

Ce même phénomène présente en outre cet avantage incontestable, que l'expérimentation en est beaucoup moins difficile, et les sources d'erreur beaucoup moins nombreuses que dans les autres branches des phénomènes dits physiques. Lorsqu'il s'agit de mouvements d'objets, la certitude que ces mouvements ne sont dus à aucune cause connue n'est que la résultante d'une série d'autres certitudes souvent difficiles à réaliser. Le contrôle de mains seul ne suffit pas : encore faut-il que le médium soit mis dans l'impossibilité d'obtenir le résultat voulu à l'aide des pieds et de la tête ou au moyen de ficelles, ou d'un instrument quelconque; et lorsque toutes

Digitized by Google

ces sources d'erreur sont indubitablement éliminées, reste l'hypothèse de compérage.

Au contraire, si je veux obtenir, par exemple, qu'un anneau en bois ou une chaise vienne s'enfiler sur la main du médium, alors que je tiens cette main dans la mienne, il suffit, pour que cette expérience puisse être considérée comme satisfaisante, de réaliser trois conditions bien simples : 1) je dois être sûr que l'anneau ou la chaise qui vont servir à l'expérience ne sont pas « truqués »; 2) je dois tenir la main du médium dans la mienne de façon qu'elle ne puisse m'échapper, même pour un quart de seconde; et 3) si l'expérience réussit, je dois pouvoir me convaincre qu'il n'y a pas eu substitution de l'anneau ou de la chaise.

A part cela, la position des pieds et de la tête du médium, la présence ou l'absence de ficelles ou de crochets, les questions d'obscurité ou de lumière ne jouent aucun rôle. Il serait préférable, sans doute, que ce phénomène eût lieu dans une chambre éclairée; mais ce n'est là nullement une condition *sine qua non*, et la nécessité pour l'expérimentateur de ne limiter son attention qu'à la main seule du médium rend bien plus facile, il faut en convenir, une observation soutenue.

Il me semble même que la nécessité de cette observation-là, à laquelle MM. Podmore et Hodgson refusent toute valeur, ne se fait pas toujours sentir dans une expérience de ce genre. En effet la question à résoudre est la suivante : étant donné que l'expérimentateur tient une des mains du médium fortement dans la sienne, est-il possible pour cette main de se libérer, puis de reprendre la position première sans que l'expérimentateur s'en aperçoive?

Eh bien! je ne connais aucun fait me permettant de croire que pareille chose est faisable, — je le déclare nettement. Lorsque les mains sont posées l'une sur l'autre sur la table, j'admets parfaitement qu'une d'elle puisse se libérer, — peut-être, même si le voisin du médium apporte à l'expérience toute l'attention voulue, à plus forte raison si son attention est distraite. Mais là n'est pas la question. La plupart (sinon toutes) des expériences sur le « passage de la matière à travers la matière » ont eu lieu chez Sambor dans des conditions

Digitized by Google

tout autres; la chaîne des mains ne touchant pas à la table et les mains du médium fortement tenues [1].

Ici encore je pense que c'est aux critiques qu'incombe de faire la preuve que la libération des mains est possible dans ces conditions.

« Que Messieurs les prestidigitateurs commencent ! » Mais qu'il soit bien entendu qu'une simple référence aux expériences de M. Davey ne peut pas servir de réponse. M. Davey n'a jamais fait rien de pareil. Il a su imiter l'écriture sur ardoises telle qu'elle se produisait à la plupart des séances d'Eglinton ou de Slade; le fait est indéniable; mais ceci n'a rien à voir avec la question qui nous occupe en ce moment. Et si l'on peut admettre à l'extrême rigueur que la mention seule de son nom suffise pour réfuter victorieusement le témoignage d'observateurs qui comme « Quæstor vitæ » viennent nous faire part d'expériences d'écriture directe avec miss Bangs faites dans des conditions, qui quoique différentes au sens strict de celles dans lesquelles opérait généralement M. Davey, présentent cependant avec ces dernières une certaine analogie[2], il serait inadmissible que la même réponse (si c'en est une) pût être opposée à des témoignages se rapportant à des faits d'un caractère absolument différent.

Je reprends donc la suite de mon récit.

1. Je rappellerai que les critiques dirigées contre certaines expériences faites avec Eusapia ont eu pour point de départ la circonstance réelle ou supposée que ses mains n'étaient pas *tenues* au sens strict du mot. M. Hodgson a eu soin de le préciser.

2. Je suis sûr cependant que si c'était M. Hodgson lui-même qui avait obtenu avec ce médium des résultats semblables à ceux de M. Moutonnier, le Rév. Austin et Quæstor Vitæ, il n'aurait pas hésité à oublier momentanément ses théories de « mal-observation » et « lapses of memory » et à nous inviter à avoir confiance dans ses « powers of observation », — confiance que pour ma part je m'empresserais naturellement de lui accorder, tant il est vrai que dans cet ordre de faits c'est la personne de l'expérimentateur qui joue le premier rôle. Or il me semble que c'est cette dernière circonstance d'importance primordiale qu'on perd trop souvent de vue. Il existe un très grand nombre d'observateurs parfaitement honorables, dont les affirmations les plus catégoriques ne valent rien : il y en a d'autres qui sont dignes de confiance à tous les points de vue, même lorsqu'ils affirment avoir concentré toute leur attention sur tel ou tel sujet pendant tel laps de temps. Le tout est de savoir à laquelle de ces deux catégories on a affaire.

Digitized by Google

Il y a de cela quelques années, il arrivait très fréquemment aux séances de Sambor à Pétersbourg, qu'alors que ses mains étaient tenues, une chaise venait s'enfiler sur son bras sans que les mains du médium eussent été lâchées par ses voisins. Ces faits se sont produits en abondance en 1894 et 1896; ils ont presque cessé depuis et n'ont lieu actuellement que très rarement.

Voici par exemple un extrait d'un compte rendu fait par moi d'une séance qui eut lieu dans les bureaux du *Rébus* le 3/15 novembre 1894 (*Rebus*, n° 48, 1894).

« La séance commença à 8 h. 3/4; 14 personnes y prenaient part excepté le médium... Au commencement de la séance M. Sch. contrôlait le médium du côté droit, M. N. du côté gauche. Après qu'il [Sambor] se fût beaucoup démené dans l'obscurité, deux chaises cannées [dites « Thonet »] vinrent s'enfiler sur le bras droit et le bras gauche des voisins du médium, ce que tous les assistants constatèrent à la lumière. Le voisin de droite [de Sambor] déclara avoir tenu sa main tout le temps; d'après M. Sch., Sambor ayant fait une fois un mouvement violent, sa main échappa pour une seconde à la main du contrôleur; mais celui-ci la rattrapa immédiatement, se convainquit que la chaise n'y était pas, mais sentit distinctement une chaise près de son bras et la repoussa. »

Une autre fois (même époque), c'est moi qui suis assis à la droite du médium. La séance a lieu dans l'obscurité. Sambor se démène terriblement; je crois bien qu'une fois il tombe par terre (il est devenu beaucoup plus calme depuis). Malgré tous mes efforts, sa main s'échappe à un moment donné; je la rattrape cependant et me convaincs qu'il n'y a pas de chaise sur son bras (du moins en ai-je été persuadé au moment même, ce qui devrait suffire). Je ne lâche plus la main. Le colonel M..., qui est voisin de gauche de Sambor, ne le lâche pas du tout, lui; une demi-heure après on allume et on constate que deux chaises se sont enfilées sur les bras du médium, l'une du côté droit, l'autre du côté gauche.

Voici d'autre part le compte rendu d'une séance où le même phénomène eut lieu à une certaine lumière, très faible il est vrai : (*Rébus*, n° 47, 1894).

Digitized by Google

SÉANCE DU 30 OCTOBRE-12 NOVEMBRE 1894.

[Au commencement du compte rendu, différents phénomènes sont décrits qui ne présentent pas beaucoup d'intérêt.]

« La troisième partie de la séance commença et eut lieu à la lumière d'une bougie placée à l'intérieur du poêle [dont on ne ferma pas l'ouverture].... Cinq minutes après que la chaîne eut été formée, le médium commença à s'agiter et à se soulever de sa chaise; puis il se rasseyait et se relevait de nouveau, etc. Bientôt après, le contrôleur de gauche du médium déclara qu'une chaise était suspendue à son bras, tout en garantissant qu'il n'avait pas lâché pour une seconde la main du médium. La troisième partie de la séance n'avait pas duré plus de quinze minutes. Le médium était contrôlé par MM. Narbout et Panaieff.

« La quatrième partie de la séance qui dura près d'une demi-heure commença à la lumière, mais un quart d'heure après le médium déclara qu'il était très fatigué et demanda qu'on diminuât la lumière; pour accéder à son désir, on ferma l'ouverture du poêle où se trouvait la bougie. Le médium était contrôlé par MM. Narbout et Vasilieff : ce dernier, dont la main était attachée à celle du médium, désirait beaucoup qu'on lui suspendît également une chaise au bras. Bientôt après que l'ouverture du poêle eut été fermée, le médium commença à s'agiter, à gémir violemment et à se jeter de différents côtés, et dit cinq minutes après : « Augmentez la lumière ». A peine eut-on ouvert le poêle que le médium se leva, ses contrôleurs de même, et il se trouva que le contrôleur de droite avaient deux chaises sur le bras et celui de gauche (M. Vassilieff), dont la main était attachée à celle du médium, une seule. Ce contrôleur déclara qu'il avait senti la chaise passer pour ainsi dire à travers son bras en appuyant dessus[1] jusqu'à ce qu'elle s'y fût suspendue.

« Le procès-verbal de cette séance est signé par toutes les personnes qui y ont pris part[1]. »

Je me souviens qu'une personne présente à une séance de

1. Je n'assistais pas, malheureusement, à la séance en question.

Digitized by Google

Sambor m'a parlé d'une impression analogue; mais je ne saurais dire avec certitude si c'est bien ce même M. Vassilieff; je le crois cependant.

Voici encore un fait analogue :

A la séance du 3/15 novembre 1894, dont il a déjà été question, après un des intervalles, mon cousin M. Ch. s'assied à la gauche du médium, et M. Vassilieff à sa droite; la main de M. Ch. est attachée à celle de Sambor. Dans ces conditions une chaise vient s'enfiler sur le bras de M. Vassilieff qui soutient, de même que M. Ch., qu'il n'a pas lâché pour une seconde la main du médium. On allume la bougie et j'examine moi-même la chaise qui ne présente rien de suspect. (*Rébus*, n° 47, 1894.)

Je ne saurais préciser à cette distance combien de temps a duré cette expérience (car cela était véritablement une); mais j'ai l'impression qu'elle n'a pas dû prendre plus d'une demi-heure au maximum, et peut-être sensiblement moins.

Les cas de ce genre sont, je le répète, nombreux et je pourrais en citer d'autres.

Voyons maintenant si le phénomène en question peut être expliqué d'une façon rationnelle.

La première explication, — celle d'une libération subreptice d'une des mains du médium, — a déjà été discutée plus haut. Je répète encore une fois que vu la façon parfaite dont sont généralement tenues les mains de Sambor, elle me paraît insoutenable, et qu'en tout cas c'est aux sceptiques à prouver le contraire[1].

Une autre explication analogue serait la suivante : quand la chaise employée en vue de l'expérience est une chaise cannée[2] il se peut que le médium soit parvenu à se glisser à travers le dossier de la chaise en la faisant monter jusqu'à la

1. On pourrait à l'extrême rigueur m'objecter, il est vrai, que de ce que Sambor ne s'est jamais opposé à ce que je le tienne de la façon qui a été décrite plus haut, il ne s'ensuit nécessairement pas que ses mains aient été toujours tenues ainsi. A ceci je réponds que j'ai pu voir la façon dont les mains du médium étaient maintenues à nombre de séances où nous avons observé ce qui nous a paru être le phénomène du passage de la matière à travers la matière; et j'ai toujours considéré le contrôle des mains comme bon.

2. C'était le cas pour toutes les expériences précédemment décrites.

Digitized by Google

hauteur de ses bras; si ensuite sa main gauche, — disons — est lâchée par le contrôleur, il peut faire paraître la chaise sur son bras droit sans que sa main droite se soit libérée. Pour faire cela il devra retirer son bras gauche, momentanément devenu libre, du dossier de la chaise et rejeter cette chaise par-dessus sa tête sur son bras droit. Pour réfuter cette explication je me contenterai d'observer qu'elle nécessite également la supposition de la possibilité d'une libération non remarquée d'une main; qu'elle est absolument exclue par des cas dans le genre de ceux que j'ai cités plus haut où trois chaises s'enfilent sur les deux bras du médium; où une des mains de Sambor étant attachée à celle de son voisin, la chaise vient s'enfiler sur l'autre bras; où le dossier de la chaise ne permettrait pas à un homme de passer à travers [1]; où, enfin ce ne sont plus des chaises, mais des anneaux en cuir ou en bois qui se comportent de la même façon.

Reste donc une troisième hypothèse susceptible d'être discutée, c'est celle de chaises « truquées », soumises préalablement par le médium à des manipulations quelconques.

Cette explication ne peut être, à l'extrême rigueur, considérée comme absolument exclue dans les séances précédemment décrites; en effet elles avaient lieu, comme je l'ai dit, dans les bureaux du journal spirite de Saint Pétersbourg, le *Rébus*; or à cette époque Sambor y demeurait; et cette circonstance, peut aux yeux de quelques-uns, diminuer la valeur des expériences en question. A noter avec cela que les chaises en question faisaient partie du mobilier de la rédaction; que Sambor n'était venu à Pétersbourg que temporairement, et que je ne vois pas trop à quelles manipulations il aurait pu soumettre ou faire soumettre ces chaises (cannées). Une hypothèse de ce genre est donc assez improbable. Elle devient même tout à fait inutile, puisque des faits analogues se sont produits aux séances de Sambor avec d'autres objets qui ne pouvaient, eux, prêter à aucun soupçon.

C'est ainsi que j'avais apporté à cette même séance du 15 no-

1. J'ai assisté à un ou deux cas de ce genre.

Digitized by Google

vembre 1894, dont il a été à plusieurs reprises question plus haut, un anneau en bois acheté par mes soins et marqué.

Eh bien! cet anneau a été placé (je veux dire s'est enfilé) sur le bras de M. Vassilieff alors que celui-ci tenait une des mains du médium (*Rébus*, n° 47, 1894).

Il est vrai que malheureusement ce fait perd à mes yeux une partie de son prix, vu qu'il se produisit alors que j'étais déjà parti; mais je n'en aurais pas à cette date parlé dans le *Rébus* si je n'avais acquis la conviction, en questionnant quelques-uns des assistants, qu'il avait bien eu lien.

Voici maintenant le récit de deux expériences très intéressantes décrites la première par le Dr Pogorelsky, l'autre par le Dr Fischer, vice-président de la Société russe de Psychologie expérimentale.

M. Pogorelsky a bien voulu me communiquer au mois de mai 1899 un récit de sa remarquable expérience; je le reproduis ici avec quelques abréviations :

« Durant l'hiver de 1895-96, raconte-t-il, S. F. Sambor donnait des séances au Cercle spirite de Saint-Pétersbourg, dans les bureaux de la rédaction du *Rébus* (Nevsky, 65). A une de ces séances, j'étais assis à côté de Sambor et tenais sa main gauche avec ma main droite, selon une façon à moi, c'est-à-dire en faisant passer tous les doigts de ma main entre les doigts de la main de Sambor... Voilà qu'à une de ces séances une chaise cannée s'est trouvée suspendue sur mon bras par l'ouverture du dossier. Je m'intéressai particulièrement à ce phénomène (les apparitions lumineuses qui se produisaient alors chez Sambor m'intéressaient déjà peu), et je désirai vérifier cette expérience dans des conditions qui me paraîtraient, à moi du moins, convaincantes.

« C'est dans ce but que j'arrangeai des séances dans mon logement, Liteinaïa 40, logement 4 (trois en tout [ces séances avaient lieu] dans mon cabinet — une très grande chambre...) mais non en compagnie de spirites de profession : tout au contraire, j'invitai exclusivement des anti-spirites ou même des gens n'ayant jamais entendu parler de cette science. En outre, j'autorisai les personnes de ma connaissance à amener qui ils voulaient; de sorte que le

Digitized by Google

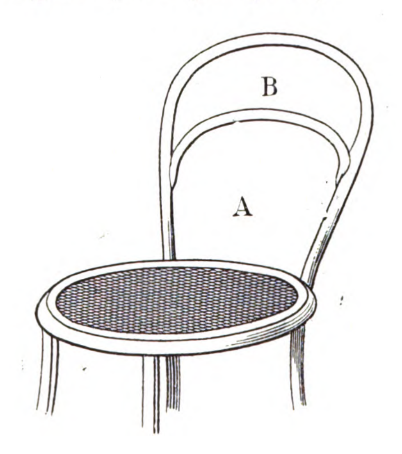
public changeait à moitié à chaque séance, c'étaient toujours de nouvelles figures. La plupart de ces personnes n'étaient presque pas connues de moi ni ne se connaissaient entre elles, excepté, évidemment, celles qui les avaient recommandées.

« A ces trois séances, le nombre des assistants variait de douze ou quinze à vingt-deux personnes des deux sexes... C'étaient des médecins, des hommes de droit, des ingénieurs, des mathématiciens, des officiers, des fonctionnaires, un écrivain, des dames et des jeunes filles.

[M. Pogorelsky cite plusieurs noms].

« Les séances avaient lieu une fois par semaine, en mars et avril 1896.

« Conditions des expériences : obscurité complète, chants[1]. Je n'ai pas une seule chaise cannée dans tout mon logement, aussi avant l'expérience en prenions-nous chez une personne de notre connaissance, Mme Élisabeth P. Levtchenko. Elle nous prêtait en tout trois chaises : une pour le médium et deux pour ses voisins des deux côtés. Ces chaises étaient en bois de hêtre, à siège tressé et dossier à deux arcs avec deux ouvertures : A (grande) et B (plus petite).



Un bras seul peut passer par B; quant à A, un homme

1. En général on chante ferme aux séances de Sambor; d'autres fois on fait jouer une boîte à musique (remontable).

Digitized by Google

pourrait se faufiler à travers, mais seulement un homme maigre, extrêmement adroit et non sans de très grandes difficultés[1].

« Durant la deuxième partie de la séance du 4 [16] avril 26 (je crois), j'étais assis d'un côté [du médium], l'ingénieur T. de l'autre. Tout à coup, je ressentis un coup subit sur le bras droit [près de l'épaule] et je sentis qu'une chaise s'était enfilée sur mon bras droit par l'ouverture A (!!). Comme je tenais la main de Sambor à ma façon ordinaire (en entrelaçant nos doigts), il eût été impossible pour nos mains de se séparer même pour un centième de seconde sans que je l'eusse ressenti. En outre, si cela était arrivé, c'est-à-dire si Sambor avait enlevé sa main, il lui eût été impossible dans l'obscurité de la [remettre à la même place] sans intervertir l'ordre des doigts et sans que je l'eusse ressenti. Enfin ici il ne peut être question de l'hypothèse qu'il se serait glissé lui-même à travers l'ouverture A, car, — sans parler d'autres considérations (comment aurait-il pu libérer sa main de celle de F ?) — cela ne lui aurait servi à rien dans ce sens que mon bras se serait trouvé alors dans A et non dans B.

« On alluma la bougie et on constata ce fait. Alors commencèrent comme d'habitude de grandes discussions ; et on se mit tout droit à soupçonner non seulement le médium mais *moi-même* (!) comme ayant pris part à une mystification.

« Alors, avec la permission de Sambor, j'imaginai d'essayer l'expérience suivante :

« On plaça Sambor entre M. Maxime W., avoué assermenté, et sceptique furibond que tous ceux qui le connaissent considèrent comme un honnête homme et un gentleman ; c'est pourquoi on le choisit comme contrôleur. Il s'assit à la gauche de Sambor, Mlle O. à sa droite. C'est une jeune fille de vingt ans au plus, bien portante, parfaitement constituée, bien faite, mais légèrement nerveuse, ce qui s'appelle une sensitive. Elle a de l'empire sur elle-même, n'est pas craintive, ni superstitieuse, ne croyait pas alors au spiritisme et avait

1. Il convient d'ajouter que Sambor est grand de taille, tout en étant plutôt maigre.

Digitized by Google

déjà été la voisine de Sambor à des séances précédentes. Elle ne craignait pas ses attouchements, ni sa façon de frapper avec les poings sur ses genoux !

[Le Dr Pogorelsky raconte ensuite qu'il attacha la main droite de M. W. à la main gauche de Sambor au moyen d'un ruban de toile d'un doigt de largeur et de près de 10 mètres de long, en mettant d'abord les doigts d'une main entre les doigts de l'autre, en enroulant autour des mains et des doigts le ruban de toile et en y faisant force nœuds. Non seulement ces ligatures rendaient impossible la séparation des mains, mais même les mouvements des doigts. Des scellés furent apposés sur les bouts de la bande.]

« La bougie éteinte, on se mit à attendre le résultat. Afin de tranquilliser Sambor, je prévins naturellement tout le monde que l'expérience pouvait ne pas réussir; que ceci ne serait pas une preuve du contraire, vu que les séances ne réussissaient pas toujours... Au bout de pas plus de dix minutes commença le remue-ménage habituel chez Sambor; il se mit à faire glisser sa chaise [sur le plancher], à gémir, à frapper du poing sur ses genoux, à se lever, etc. Cette fois, il y eut peu de lumières: pas plus d'une ou de deux. Tout à coup, Mlle O. s'écria qu'elle sentait que la chaise était sur son bras (gauche). Elle déclara solennellement qu'elle n'avait pas lâché la main (droite) de Sambor pour une seconde. Mais comme malheureusement (sans cela l'expérience eût été encore plus décisive) sa main n'était pas scellée à celle de Sambor, tout le monde déclara d'une voix que cela n'était pas convaincant; et moi et M. W. nous exigeâmes catégoriquement que la chaise s'enfilât de son côté. A travers son état de demi-transe, Sambor nous demanda à tous d'insister là-dessus (« Priez tous, priez que la chaise passe du côté de « W. »). Tout le monde se mit à crier : « Nous le demandons, « nous le demandons », et voilà qu'en un clin d'œil (je ne sais pas s'il s'était passé une demi-minute depuis que nous avions commencé à crier: « Nous le demandons »), M. W. se mit à crier d'une voix étranglée par la frayeur : « Messieurs, la « chaise est sur mon bras, je la sens » ; quant à Mlle O., elle déclara que la chaise avait disparu de son bras.

Digitized by Google

« Un détail : moi-même et plusieurs autres personnes, mais pas toutes, virent à ce moment comme un éclair lumineux qui passa de Mlle O. à W...

« Après l'exclamation de W. que la chaise s'était enfilée sur son bras, tout le monde exigea que la chaise y restât, ce qui fut fait.

« On fit la lumière, et tout le monde entoura Sambor et W. qui étaient inséparablement liés. Il se trouva que la chaise pendait au bras de W. par l'ouverture A. [Les scellés et les ligatures étaient intacts, et ce n'est qu'avec difficulté qu'on parvint à les défaire.] »

Le Dr Pogorelsky tire de cette expérience la conclusion que, la main droite de Sambor n'ayant pas été attachée à la main gauche de Mlle O., l'hypothèse d'un passage de Sambor par l'ouverture A du dossier de la chaise ne peut être considérée comme exclue « avec une certitude mathématique » ; mais que si l'on prend en considération le fait que les doigts de la main de Mlle O. étaient restés indissolublement unis à ceux de Sambor lors de l'apparition de la chaise sur son bras, comme lors du transport de cette chaise sur le bras de M. W., de même que la rapidité de ce transport, — il ne peut être question dans cette expérience, il le déclare en toute conscience, que d'un véritable cas de passage de la matière à travers la matière « à la Zöllner ».

Je me rallie pour ma part à cette conclusion.

Voici maintenant une séance analogue décrite par le Dr Fischer (*Rébus*, 1894, n° 34). La plupart des personnes présentes me sont connues, mais M. Fischer me prie de ne pas publier leurs noms [1].

Je supprime dans le compte rendu ce qui ne se rapporte pas au phénomène qui nous intéresse.

SÉANCE DU 13 [25] AVRIL [1894] CHEZ M. B.-W

La séance ayant recommencé à 11 heures après que la main droite de M. F...r eut été attachée à la main gauche de

1. M. Ansakow assistait à la séance en question, mais était parti avant la fin.

Digitized by Google

Sambor à l'aide d'un ruban qu'on a enroulé deux fois autour de la main de ce dernier en faisant des nœuds]. « M. B-w tient dans sa main gauche la main droite du médium. On éteignit le feu. Bientôt après, le médium se mit à se jeter de divers côtés et à bouger. Assis sur une chaise, il commença peu à peu à s'éloigner de plus en plus de la table, de sorte que tous ceux qui prenaient part à la séance durent le suivre. Soudain le médium tomba par terre et se mit à gémir très fort. »

[M. Fischer décrit ensuite une « lévitation » de Sambor.]

« Après cela le voisin de droite du médium, M. B-w, déclara qu'une chaise cannée s'était enfilée par le dossier sur son bras uni à celui du médium, puis avait glissé de son bras sur celui du médium. Ensuite [Sambor] en proie à de violentes convulsions tomba avec ses voisins sur un canapé qui se trouvait près de là, et demanda en transe de la lumière. Lorsqu'on fit la lumière, tout le monde vit qu'une chaise s'était enfilée par le dossier sur la main [ou le bras] gauche de M. B-w qui tenait la main droite du médium; ce dernier était en transe. On fit un entr'acte d'une demi-heure, puis on recommença la séance à minuit, les asssistants s'étant placés d'une façon différente. Le médium s'assied en tournant le dos à la table à écrire; les personnes qui le contrôlent sont les mêmes. La main droite de M. F-r est de nouveau attachée à la main gauche du médium. Sur le désir de M. F-r, la guitare est placée sur la table à écrire en dehors de la chaîne. Le médium s'assied sur une lourde chaise en bois de frêne apportée de l'antichambre[1]. On éteignit la lumière et les assistants se mirent à chanter. L'un de nous exprima le désir d'entendre le son de la guitare; mais au lieu de cela de petites étoiles brillèrent deux ou trois fois derrière le médium. Le médium en transe glisse de sa chaise par terre. Il râle et se démène. Son voisin de droite, M. B-w, déclare que, sans qu'il se soit séparé du médium, la chaise sur laquelle ce dernier était assis se trouve être enfilée, par le dossier, sur son bras; mais le moment d'après, il annonçe que la chaise a quitté son bras.

1. A dossier très élevé.

Digitized by Google

Une ou deux minutes après, le voisin de gauche du médium, M. F-r, déclare que la même chaise se trouve suspendue à son bras attaché à celui du médium... [qui] demande en transe de la lumière. Lorsqu'on en fit, tout le monde vit que la chaise dont il a été question s'était enfilée par le dossier sur le bras de M. F-r attaché au médium. La séance prit fin à 1 heure de la nuit. »

Dans une lettre qu'il a bien voulu m'adresser le 29 juillet-10 août, M. le Dr Fischer ajoute à ce compte rendu les détails suivants :

« Le médium était contrôlé avec grand soin, car comme vous le fera voir la description [de la séance], l'expérience avec la chaise n'était pas inattendue, mais nous l'avions en vue spécialement, tout en n'étant pas certains qu'elle aurait lieu. Durant la séance, pendant que la main droite de M. F-r était attachée à la main gauche du médium, et qu'en outre, il tenait avec sa main celle de ce dernier, nous lui demandions constamment s'il tenait la main, et s'il ne remarquait pas de la part de Sambor des tentatives de se débarrasser de la ligature? M. F-r affirmait nettement et catégoriquement qu'il n'y avait pas de [ces] tentatives de la part de Sambor, et qu'il tenait sa main très fort tout le temps. La même question était constamment posée à M. B-w (ingénieur et physicien) qui tenait la main gauche [droite?] du médium avec sa main droite [gauche?], et on en recevait constamment la réponse que la main du médium n'échappait pas pour une seconde à la main de ce contrôleur[1]. »

Je passe à une autre catégorie de faits analogues, où ce ne sont plus des chaises, mais des anneaux et objets semblables qui se comportent de la même mystérieuse façon[2].

1) A la séance déjà citée du 26 novembre-8 décembre 1894, après que nous avons obtenu le fameux « nœud » à la Zöllner dont il a sera question plus loin, on suspend pendant un des entr'actes, au cou du médium, une ficelle sur laquelle sont

1. Je renvoie le lecteur au post-scriptum qui suit, où il trouvera des détails complémentaires sur l'expérience en question.

2. Un cas de ce genre a déjà été cité plus haut.

Digitized by Google

enfilés deux petits anneaux. Circonstance à noter : la ficelle en question passe *sous un* des bras du médium.

La chaîne des mains formée et la lumière éteinte, ficelle et anneaux tombent par terre au bout de quelque temps. Vérification faite plus tard, les anneaux sont toujours sur la ficelle qui n'a pas été défaite[1].

Ici encore, on doit supposer la possibilité d'une libération non remarquée de la main du médium, à moins de prétendre que Sambor soit parvenu à défaire la ficelle avec ses dents pour la rattacher avec ses pieds !!!

Toutefois je n'insiste pas trop sur ce fait particulier qui, à mon avis, le cède au point de vue de l'évidence, et pour des raisons qu'il est inutile de développer à plusieurs des faits énumérés plus haut. Avec cela, il est, pour le moins, curieux.

2) Au printemps de l'année 1896, Sambor étant revenu à Pétersbourg, quelques-unes des personnes qui avaient pris part avec lui en novembre 1894 à la série des dix séances qui ont eu pour résultat la production du fameux « nœud », arrangent avec lui une nouvelle série de cinq séances, dans l'espoir d'obtenir quelque chose d'analogue. Or voici ce qui se produit à deux de ces séances :

M. Z..., connu de plusieurs des personnes présentes, mais n'ayant pas pris part à nos séances précédentes apporte, dans l'espoir d'y obtenir un nœud, une longue bande de toile de forme carrée, découpée dans un mouchoir de poche, avec maints ourlets, etc., permettant de l'identifier.

Cette bande de toile s'est enfilée à deux reprises sur le bras de Sambor, dans des circonstances analogues à celles décrites précédemment.

Je n'ai, malheureusement (et contre mon habitude) pas fait de notes après les séances en question, et je ne me souviens pas du tout du premier des deux cas dont il s'agit, mais j'ai l'impression assez nette du second.

La séance, — ou du moins la partie de la séance où le phé-

1. Je cite ce cas de mémoire, mais j'ajouterai que ceux qui me connaissent s'accordent à la trouver très bonne, et que j'ai raconté dès 1896 cet épisode à diverses personnes, parmi lesquelles, je crois, Mme Sidgwick.


Digitized by Google

nomène s'est produit—a lieu à la lumière d'une bougie placée dans un coin de la chambre derrière un rideau (et je crois bien que la bougie a dû être recouverte d'un cylindre en carton, car la lumière est très faible). Je puis cependant voir Sambor. Il s'est fourré, — ou peut-être bien qu'on lui a fourré, — la bande de toile dont il a été question sous sa redingote (par l'ouverture d'en haut). Voilà qu'il commence à se démener et tombe par terre sans qu'on le lâche. Je vois quelque chose de blanc qui s'agite dans la demi-obscurité; ce n'est probablement que le plastron de la chemise du médium. Soudain je *vois* quelque chose de long et de blanc se suspendre sur le bras droit de Sambor, — ou sur le bras gauche du colonel B... son voisin, ce qui revient à peu près au même. Nous constatons ensuite que c'est bien la bande de toile qui s'est enfilée sur le bras du médium!

Le colonel B... nous dit même avoir vu cette bande qui serait sortie de dessous la redingote de Sambor. Ici j'admets, toutefois, pleinement que, vu le peu de lumière et pour d'autres raisons, une erreur sur ce point particulier est parfaitement admissible.

Cette expérience est bien curieuse; je reconnais cependant qu'elle n'est pas inattaquable. Car la certitude que le médium s'est trouvé constamment sous notre observation depuis le moment où il s'est fourré la bande de toile sous sa redingote jusqu'au moment où la séance a commencé, cette certitude, dis-je, nous manque. Or, sans cela, on pourrait prétendre, à l'extrême rigueur, que le médium a pu enrouler la bande autour de son avant-bras (sous sa manche), quitte à la dérouler ensuite dans le courant de la séance. Les mouvements désordonnés auxquels il s'est livré le lui auraient peut-être permis. J'affirme cependant que, *par eux-mêmes*, ces mouvements ne doivent pas être tenus pour suspects, et qu'il est assez étrange que les personnes placées près du médium n'aient rien remarqué de ce manège s'il avait vraiment eu lieu.

Bref, si on rapproche ce fait de quelques-uns de ceux énumérés précédemment, il n'apparaîtra pas dénué de valeur.

3) J'ai déjà eu l'occasion de dire que les cas de « passage de

Digitized by Google

la matière à travers la matière », après avoir été très fréquents chez Sambor autrefois, ne se produisent presque plus actuellement. J'en ai cependant constaté[1] deux au printemps de 1898 que je vais brièvement décrire.

A une séance chez moi, en mai 1898, qui a lieu dans l'obscurité, deux anneaux en bois sont sur la table. Ces anneaux sont en ma possession depuis plusieurs mois, et afin de les identifier, j'ai écrit différentes choses dessus : en somme, ils ne doivent donner lieu à aucun soupçon. Mon ami et collègue, M. Constantin Nabokow, est assis à la gauche du médium. Voilà que nous entendons dans l'obscurité un léger coup, et M. Nabokow s'écrie que l'anneau est sur son bras. Je lui demande s'il est certain que son bras est au milieu de l'anneau, il l'affirme; il en est sûr jusqu'à présent (novembre 1899).

Ici, malheureusement, nous faisons une faute irréparable : au lieu d'allumer immédiatement la bougie et de vérifier l'affirmation de M. Nabokow, nous craignons que le médium, qui est en transe, ne s'en ressente, et nous préférons attendre la fin de cette partie de la séance. Soudain, voilà que Sambor fait un mouvement brusque : sa main échappe à M. Nabokow, l'anneau tombe par terre, et malgré nos supplications aux « esprits », le phénomène ne se renouvelle plus. A plusieurs reprises, il est vrai, les anneaux qui sont sur la table sont projetés contre nous : on dirait qu' « on » veut les « accrocher », pour ainsi dire, à un de nos bras de la même mystérieuse façon : mais ces tentatives, si on peut les appeler ainsi, ne réussissent plus.

Cette expérience me semble précieuse, dans ce sens qu'il n'y peut être raisonnablement question, à mon avis, ni d'une libération de la main (que le lecteur veuille bien se rappeler le coup léger que nous avons entendu et qui a coïncidé avec l'apparition de l'anneau sur le bras de M. Nabokow), ni d'une substitution d'anneaux. Le tout est donc de savoir si M. Nabokow a pu se tromper par rapport à l'impression qu'il a ressentie. S'il n'y avait eu que cette impression seule, j'admets

1. Voir là-dessus un compte rendu que j'en ai fait dans le *Rébus*, d'après des notes faites le lendemain des séances.


Digitized by Google

que le médium aurait pu induire en erreur M. Nabokow en introduisant dans l'anneau leurs deux mains unies. Mais cette explication me semble rendue plus difficile par le coup léger que nous avons tous entendu. (Voir plus haut ce que dit M. Pogorelsky d'un cas analogue.)

4) Dans le cas suivant, la position de l'anneau sur le bras d'une des personnes formant la chaîne fut vérifiée par moi à la lumière. C'était, cette fois, un anneau en cuir marqué que j'avais apporté avec moi. Le médium était assis en dehors de la chaîne, dans l'obscurité, selon les indications que nous avait données l' « esprit ». (Prenaient part à cette séance, outre le médium et moi, Mlle Geibel, Mlle V... et mon ami M. S-n : ces trois personnes avaient assisté, une semaine auparavant, à la « matérialisation » d' « Olia » et avaient tenu à arranger une seconde séance pour moi.)

Voilà que la « voix » commence à parler dans l'obscurité et, si j'ai bonne mémoire, nous propose de faire ce que nous voulons. Je lui demande alors de mettre l'anneau au bras de quelqu'un. Nous entendons ensuite le froissement de l'anneau, et S-n ne tarde pas à déclarer qu'il l'a sur le bras, ce que je constate, en effet, à la lumière d'une allumette.

Ce cas est cependant inférieur, à mon avis, à celui qui précède, car la vérification très rapide que je fis de la position de l'anneau ne me permit pas de remarquer s'il portait les signes que j'avais mis sur le mien : d'où absence de certitude complète qu'il n'y avait pas eu substitution.

Voici quelques remarques d'ordre général que je me permettrai de faire à ce propos :

On reproche souvent aux phénomènes médianimiques leur caractère fugitif et capricieux ; on dit qu'ils se prêtent mal à la méthode scientifique, et, en particulier, n'excluent jamais la nécessité d'une observation continue. Ces reproches sont certainement fondés. Mais en même temps, n'est-ce pas quelquefois la faute de l'expérimentateur si tel ou tel phénomène ne se produit pas dans des conditions aussi concluantes qu'on pourrait le désirer ?

Voici, par exemple, les très remarquables expériences décrites par MM. Pogorelsky et Fischer. On a pensé se pré-

Digitized by Google

munir contre le danger d'une libération subreptice de la main du médium en l'attachant à celle de son voisin. Le phénomène se produit quand même, mais ce n'est qu'alors, apparemment, que les expérimentateurs s'aperçoivent qu'ils n'ont toujours pas obtenu la certitude « mathématique », comme dit M. Pogorelsky, et les voilà amenés à reconnaître qu'ils ont eux-mêmes négligé une précaution supplémentaire (celle d'attacher l'autre main) sans laquelle l'expérience en question ne peut être considérée supérieure à beaucoup d'autres, où scellés et ligatures n'ont joué aucun rôle. (Voir cependant à ce sujet mon *post-scriptum.*)

Ou bien : je néglige de faire la lumière au moment nécessaire pour vérifier l'exactitude d'une impression ressentie dans l'obscurité, et, grâce à cette hésitation impardonnable de ma part, ce cas, qui, en bonne justice, aurait pu être considéré comme un *experimentum crucis*, perd beaucoup de sa valeur.

Il serait injuste, on en conviendra, de faire retomber la responsabilité de pareils, comme diraient les Anglais, *flaws in the evidence* sur le médium ou sur les phénomènes spiritiques en général.

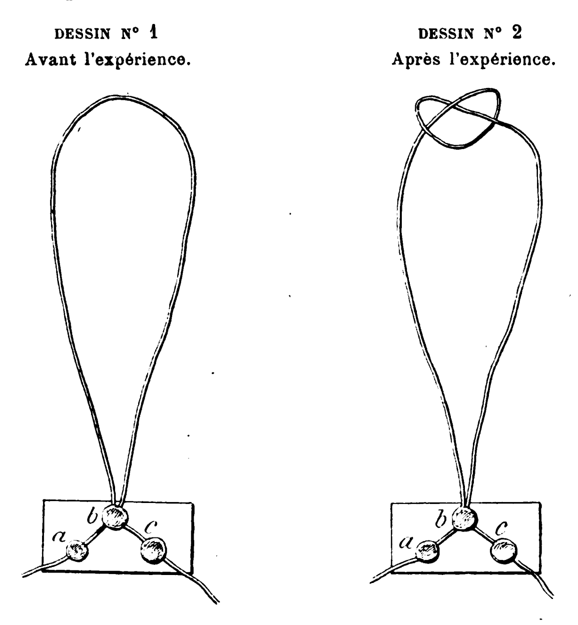
Avant de clore l'énumération des cas de « passage de la matière à travers la matière » observés avec Sambor, j'attirerai l'attention du lecteur sur ce point, que les faits cités dans mon article ne représentent qu'une partie (et probablement une petite partie) de tous les faits analogues constatés en présence de ce médium. Il est donc possible que parmi ceux qui me sont restés inconnus, il s'en trouve de très remarquables[1].

1. Ici le lecteur serait en droit de me demander si je crois avoir jamais constaté avec Sambor des cas *nettement suspects* de passage de la matière à travers la matière. A cela je répondrai qu'à une séance chez moi, qui eut lieu au mois de mai 1898 et dans le courant de laquelle deux anneaux (en cuir et en bois) s'enfilèrent sur les deux bras du médium, je tins cet incident pour suspect, Sambor étant resté d'abord en dehors de la chaine dans l'obscurité et la lumière n'ayant pas été allumée lorsque nous reprîmes ses mains. A part cela, je *crus* constater, à un moment donné, qu'il n'y avait plus qu'un seul anneau en bois sur la table au lieu de deux. On le voit, ce cas particulier ne peut certes être appelé une *exposure*. Je rappellerai ce que j'ai dit plus haut quant à l'ir-

Digitized by Google

Je vais aborder maintenant les cas de nœuds dits à la Zöllner qui ont été constatés avec Sambor.

Je ne crois pas avoir besoin de rappeler aux lecteurs des *Annales* qu'on appelle ainsi des nœuds, tels que nous ne pourrions en nouer qu'en disposant d'au moins un des bouts d'une ficelle, qui se formeraient sur une ficelle ou corde dont les *deux* bouts seraient attachés et cachetés. Les deux dessins suivants expliqueront ce que je veux dire :



a, b, c. — Cachets à l'aide desquels les bouts de la ficelle sont fixés à un morceau de carton.

Ces nœuds-là ont été obtenus pour la première fois par l'illustre savant allemand Zöllner, de Leipzig, lors de ses

responsabilité de ses actes qu'on doit accorder au médium lorsqu'il est en transe; et j'ajouterai que Sambor savait le grand intérêt que je prends à ces sortes d'expériences, et que par conséquent, cette idée présente à son esprit, pouvait lui suggérer dans son sommeil certains actes. Je ne dis nullement que je sois persuadé qu'il n'y ait que fraude inconsciente dans ce cas et dans d'autres; j'affirme seulement que de même que le doute profite en bonne justice à l'accusé, il doit profiter au médium.

Digitized by Google

expériences avec l'Américain Slade en 1877 et 1878, et Sambor à part, ne se sont plus reproduits depuis[1].

Les recherches du professeur Zöllner ayant été l'objet de critiques nombreuses et quelquefois bien fondées jusqu'à un certain point, il est intéressant de constater que quelques-uns des résultats obtenus par ce savant se trouvent confirmés par certaines des expériences faites avec Sambor.

Je vais donc décrire les trois cas de ce genre qui me sont connus en détail.

La première fois, un nœud semblable à ceux de Zöllner et de Slade a été obtenu à une séance de Sambor, qui eut lieu le 20 mai (1er juin) 1894, dans les bureaux du *Rébus*, à Saint-Pétersbourg. M. Pribitkow, le directeur du journal, a décrit cette séance dans le numéro du 3-15 juillet 1894.

Quinze personnes y assistaient, y compris le médium. La première partie de la séance terminée, une ficelle fut fixée au moyen de trois cachets à un morceau de carton sur lequel huit des personnes présentes écrivirent leurs noms. La séance ayant recommencé, la ficelle, qui avait été suspendue au cou du médium, tomba à terre. « On alluma la bougie et on examina la ficelle : il n'y avait pas de nœud. Alors le médium proposa de la suspendre au cou de M. B... [colonel Barkhotkine] qui était assis à quatre places de lui, ce qui fut fait. La bougie ayant été éteinte, M. Sambor demanda à tous les assistants de désirer fortement qu'un nœud se formât sur la ficelle et pria de son côté l'agent invisible de donner un signal dès que ce désir commun serait exaucé. M. B[arkhotkine] déclara avoir senti une grande main lui toucher la poitrine presque [aussitôt]. D'abord cette main exécuta sur sa poitrine un mouvement circulaire, puis un mouvement horizontal, après quoi elle disparut. Immédiatement après, la table placée au milieu du cercle se souleva, frappa le plancher, et la voix du médium se fit entendre disant : « C'est déjà prêt. » On alluma

1. Ceci n'est pourtant pas tout à fait exact; car dans l'ouvrage de M. Farmer, *Twixt two Worlds* (Biographie d'Eglinton), je trouve, à la p. 33, le récit de la production de nœuds analogues en présence de ce médium, récit fait par le Dr Nichols. Encore faudrait-il savoir le degré de confiance que ce dernier peut mériter comme observateur.


Digitized by Google

la bougie, et tout le monde vit qu'un nœud avait été fait d'une façon incompréhensible sur la ficelle qui se trouvait au cou de M. B... [ficelle et cachets étaient intacts]. »

Je crois que ce récit est exact dans ses grandes lignes, mais je désirerais cependant avoir quelques renseignements supplémentaires que je ne suis pas encore parvenu à me procurer; aussi, sans m'arrêter à ce premier cas, vais-je passer au second.

M. Alexandre Aksakow, s'étant vivement intéressé à ce phénomène, prépara une ficelle semblable (elle sera décrite plus loin), et la remit, avant de partir pour la campagne, à M. Pribitkow. Le 1-13 juin 1894, à une séance chez M. Gnéditch, un nouveau nœud fut attaché dans cette ficelle. Voici quelques passages d'une lettre que M. Gnéditch m'a adressée à ce sujet :

« 12 [24 juillet] 1899. — ..... » La séance (dont j'ai gardé les notes) eut lieu le 1 [13 juin] 1894, dans mon cabinet de travail, avec le médium Sambor, qui n'avait jamais été chez moi auparavant. Je me souviens qu'une semaine avant je suis allé chez M. A. N. Aksakow afin de l'inviter à cette séance, mais il devait partir, vu l'été, pour la campagne le jour suivant ou le surlendemain, et tout en me reconduisant il me dit qu'il préparerait et m'enverrait une ficelle [litt.] « sans bouts » dans l'espoir qu'il en résulterait quelque chose. Autant que je m'en souviens M. V. Pribitkow, lorsqu'il arriva chez moi pour prendre part à la séance, me remit la ficelle en question[1]. C'était une ficelle ordinaire, pas épaisse mais unie et solide; les deux bouts en avaient été passés à travers le côté étroit d'une carte de visite (grand format) de M. Aksakow[2]. Les deux bouts de la ficelle (chaque bout séparément) avaient été fixés de l'autre côté de la carte avec de la cire à cacheter et un cachet héraldique. Le tout fut examiné par tous les assistants avant la séance, la ficelle fut trouvée intacte et sans nœuds; M. X., M. B. et moi-même nous écrivîmes nos noms au crayon sur la carte. La chambre était complètement obscure, les deux

1. Cela est confirmé par M. Pribitkow.

2. D'après des renseignements que j'ai recueillis postérieurement à la lettre de M. Gnéditch il s'agtrait plutôt d'un morceau de carton, non d'une carte de visite.

Digitized by Google

portes de la chambre avaient été fermées à clef. Lors de la deuxième partie de la séance, on se plaça ainsi : le médium, à sa gauche M. B., ma femme, M. V. Pribitkow [trois autres personnes] et M. V. E. (le voisin de droite du médium). La ficelle fut supendue au cou de M. B. de sorte que la carte de visite se trouvait être sur sa poitrine. Le médium déclare qu'une petite fille se promène au milieu du cercle et la décrit ; d'après cette description et d'après la façon dont on joue avec la chaîne de sa montre, M. X. dit que c'est sa fille défunte (c'était son affirmation habituelle à toutes les séances[1]). Tout le monde décide de désirer qu'un nœud se forme sur la ficelle et on le demande à haute voix. B. dit qu'il sent qu'on touche à la ficelle et qu'on la fait bouger; les personnes les plus proches [du médium] entendent le mot : *zaviazala* [je l'ai attaché], dit à voix basse. On allume la bougie et tout le monde constate qu'un nœud régulier, non resserré, s'est formé sur la ficelle ; nous le détendons, puis nous le resserrons, nous nous convaincons de l'impossibilité absolue de le défaire sans détacher un des bouts de la ficelle de la carte. La carte de visite était la même que celle qui avait été examinée, nos signatures y étaient, les armes s'étaient conservées sur les cachets. [M. Gnéditch dit plus loin que M. X. l'ayant supplié de lui prêter la ficelle en promettant de la rendre à M. Aksakow, M. Gnéditch « eut la faiblesse » d'y consentir et ne sait pas ce qui est arrivé depuis.]

Voici maintenant le témoignage de M. B., au cou duquel s'est formé l'énigmatique nœud; c'est un médecin très connu à Pétersbourg.

Il m'écrit à la date du 2-14 juillet 1899 :

« ...Beaucoup de détails de cette intéressante séance se sont déjà effacés de ma mémoire, mais elle est décrite dans un des numéros d'été du *Rébus* de cette année-là. [Il n'en est fait qu'une brève mention.] Je ne me souviens exactement ni de la date, ni des noms de quelques-uns de ceux qui prirent part à la séance ; j'ai oublié également qui étaient mes voisins

1. Le lecteur pourra déduire de ceci que le (défunt) M. X. ne pouvait passer pour un bon observateur, et il aura raison. Mais les conditions de lexpérience enlèvent à cette circonstance beaucoup de son poids.


Digitized by Google

de gauche; mon voisin de droite était M. [X], et à côté de lui, Sambor. De cette façon j'occupais la seconde place à la gauche de Sambor; je ne me souviens pas non plus qui était assis à sa droite. Je sais seulement que pour ma satisfaction personnelle je contrôlais sévèrement mes voisins, et que durant toute la séance je me rendais exactement compte de la situation de leurs pieds et de leurs mains. En outre, comme je tenais par la main M. [X] (sa main gauche avec ma main droite) je pouvais, en étendant ma main droite plus à droite, toucher Sambor, ses jambes et ses mains : ces dernières n'étaient jamais en liberté mais toujours dans les mains étroitement serrés de ses voisins. La ficelle « sans bouts » avait été préparée par M. A. N. Aksakow, les deux bouts en avaient été passés à travers une ouverture dans sa carte de visite et fixés au moyen de cachets[1]... *Immédiatement avant la séance* nous examinâmes tous cet appareil et beaucoup d'entre nous écrivirent leurs noms de l'autre côté de la carte. Ensuite la ficelle fut placée autour du cou de Sambor, nous nous prîmes les mains à la lumière d'une bougie, et lorsqu'au bout de quelque temps il eût exigé qu'on l'éteignît, différents phénomènes commencèrent dont je ne me souviens plus exactement par rapport à cette soirée-là; mais lorsque la chambre fut éclairée pour la seconde fois la ficelle se trouvait intacte au cou de Sambor. Il désira alors qu'elle fût suspendue à mon cou. Cela fut fait et la lumière éteinte. Sambor exigeait avec la persistance que nous exprimassions un « désir commun ». Nous demandâmes d'une voix « qu'il se fît un nœud ». Et voilà qu'un remue-ménage commence sur ma propre personne : on me touche au dos, à la main, à la tête; on joue avec ma chaîne de montre, après quoi une force invisible quelconque commence à tirer la ficelle. Tout cela dura assez longtemps, et durant ce temps je pus me convaincre assez nettement que ni mes voisins, ni Sambor, n'avaient rien à voir à ces attouchements. En même temps la voix d'un enfant parlant bas se faisait entendre assez longtemps entre Sambor et M. [X], quoiqu'on n'en pût pas toujours saisir les mots.

1. Voir ce qui a été dit à ce sujet plus haut.

Digitized by Google

Sambor n'était pas tranquille et réclamait toujours « un désir commun »; quant à nous, nous continuions à demander « qu'on attache un nœud. » Alors une voix très distincte d'enfant parlant bas se fit entendre, disant : « Je l'ai déjà « attaché ». Nous fîmes la lumière, et il se trouva qu'un nœud avait été attaché dans la ficelle [suspendue] à mon cou. Un nœud pareil n'aurait pu être attaché que si l'on avait enlevé les cachets et libéré les bouts de la ficelle. Or la carte avec nos signatures, la ficelle et les cachets restaient les mêmes qu'avant la séance. Si cet appareil avait été conservé et envoyé à M. Aksakoff lui-même pour être examiné comme cela avait été décidé, le fait aurait été là et aurait eu un caractère beaucoup plus probant. [Le docteur B. indique plus loin comme une circonstance énigmatique la disparition ultérieure du nœud et de la ficelle et en tire la conclusion que, vu ce dernier épisode, le fait de l'apparition du nœud, « si on se base sur notre séance seule, ne peut être considéré comme absolument prouvé. »]

Le fait est que — circonstance qu'on ne peut assez regretter — la ficelle en question, alors qu'elle avait été rendue à M. Pribitkow, a été, quelques jours plus tard, détruite par Sambor ! M. Pribitkow m'écrit que le médium avait à plusieurs reprises manifesté une vive indignation de ce qu'on le « soupçonnait » (à tort paraît-il) ; et quelques jours plus tard, le lendemain d'une nouvelle séance chez M. X., M. Pribitkow constata en se réveillant la disparition de la ficelle qu'il avait posée la veille sur sa table à écrire. Il va en faire part à Sambor qui lui répond qu'il l'a coupée en morceaux, et en fin de compte, lui dit : « Je n'avais pas dormi de la nuit, j'étais très agité, quand tout à coup le « nœud » est apparu sur mes genoux, alors je l'ai déchiré. »

Telle fut la fin extraordinaire d'un épisode non moins extraordinaire. A première vue, la destruction de la ficelle par le médium peut sembler un indice sérieux contre lui et contre l'authenticité du phénomène. Mon avis est qu'une conclusion de ce genre serait prématurée. Qu'on tienne cet épisode pour suspect, c'est bien; mais qu'on ne le considère pas comme réduisant à néant toute la valeur du fait.

Digitized by Google

Sambor a fait sous ce rapport de très grands progrès depuis; mais dans ce temps-là il était très capricieux, très agité, très fantasque; M. Pribitkow en sait quelque chose. Il est certainement capable de commettre quelquefois — tout à fait en dehors de sa spécialité — d'étranges bévues, et de faire des choses opposées à ses intérêts par pure négligence ou obstination. Bref, c'était indubitablement alors — c'est, je trouve, moins maintenant — un être fantasque, entêté, nerveux et pour lequel il faut avoir d'autres poids et d'autres mesures que pour le commun des mortels.

J'admets donc qu'il ait pu véritablement détruire la ficelle par simple agacement et sans arrière-pensée; et j'affirme catégoriquement que ce fait seul ne doit pas être regardé comme enlevant tout son prix au phénomène. Quant à l' « apport » de la ficelle sur ses genoux — on n'est certes pas forcé d'y croire.

Cette circonstance laissée de côté, on conviendra, je crois, que les conditions de l'expérience rendaient la fraude improbable. Une substitution de la ficelle était purement et simplement impossible, puisque trois des personnes présentes avaient écrit leurs noms sur le morceau de carton auquel les bouts de la ficelle étaient fixés. Ainsi, à moins de supposer de la part des personnes présentes une grande négligence apportée à l'examen de la ficelle, je ne vois pas d'hypothèse rationnelle pouvant expliquer le phénomène.

Aussi malgré les deux côtés faibles de cette expérience, qui à mon avis sont: *a*) la disparition ultérieure de la ficelle; *b*) la circonstance que Sambor avait pu y avoir accès avant la séance, puisque c'était M. Pribitkow qui en avait la garde, — je suis d'avis qu'on peut la considérer comme très intéressante.

Voici enfin un troisième et dernier cas semblable qui présente plusieurs particularités fort curieuses.

Au mois de novembre 1894, il se forma (toujours à Pétersbourg) un cercle de dix personnes (dont le colonel B..., souvent cité, M. Vsevolod S..., un écrivain très connu, mon cousin M. Ch..., la baronne de P..., dont il sera parlé plus loin à propos d'un cas de « matérialisation », le lieutenant-colonel

Digitized by Google

P-w et M[me] P-w, femme médecin, MM. Narbout et Panaew déjà cités, et moi) afin de tâcher d'obtenir avec Sambor des phénomènes physiques à la lumière. On décida d'arranger dans ce but une série de dix séances dans les bureaux du *Rébus*.

Au point de vue du but qu'on se proposait d'atteindre, ces séances furent à peu près nulles, à mon avis du moins; mais, d'autre part, voici ce qui se passa aux deux dernières :

A la neuvième séance (24 novembre-6 décembre 1894), Sambor nous montra un anneau (flexible) découpé dans une bande de cuir qu'il s'était procuré en nous proposant de l'utiliser pour la séance. Nous avons déjà formé la chaîne lorsque Ch... (mon cousin) demande si l'anneau est marqué. Il se trouve que non. Il se lève, emporte l'anneau hors de la chambre, — il nous SEMBLE qu'ici le médium manifeste un certain mécontentement, — écrit son nom dessus, puis le rapporte. Séance nulle ou à peu près.

Deux jours plus tard, nous nous rassemblons de nouveau pour la dernière fois. J'examine l'anneau: il n'offre rien d'extraordinaire. On forme la chaîne autour de la table : M. Narbout tient la main gauche du médium; c'est moi qui tiens (dans toute la force du terme) la main droite. Sur une troisième chaise, derrière Sambor et moi, sont placés l'anneau de cuir et mon anneau en bois dont il a été question plus haut. Nous désirerions vaguement que ces deux anneaux s'enfilassent l'un dans l'autre, — mais, évidemment, sans l'espérer. On fait l'obscurité.[1]

Il se passe quelque temps: est-ce une demi-heure? plus, je crois. La voix du médium se fait entendre: « Faites de la lumière ». C'est fait. On pose une bougie sur une table à côté en l'entourant d'un cylindre en carton. Sambor dit ensuite (toujours en transe): « Couvrez les bras ». Le colonel B... se lève, il prend une couverture de table, noire, et en couvre mon bras gauche et le bras droit de Sambor, puis se rassied. Il dit plus tard avoir vu les deux anneaux sur la chaise.

1. Nous avions fini par commencer les séances dans l'obscurité, quitte à changer les conditions ensuite, vu l'insignifiance des résultats obtenus à la lumière.


Digitized by Google

La lumière permet de voir distinctement tout le monde. Voilà que le médium commence à gémir; on dirait qu'il souffre; puis il dit: « *Pervoé gotovo* (la première chose est faite). Alors je vois, nous voyons tous, la couverture de table ayant glissé un peu le long de mon bras, que l'anneau de cuir s'est enfilé sur mon bras gauche au-dessus du coude (à peu près à mi-chemin de l'épaule !!).

A peine avons-nous eu le temps d'exprimer notre profond étonnement que le médium recommence à gémir et à dire : « Attache le nœud! Attache le nœud! » Alors qu'est-ce qui se passe? Je regarde l'anneau et je vois, de même que mes voisins: M. S... et la baronne de P... qu'un nœud s'est formé dessus!!

Dirai-je à mes lecteurs l'émotion, l'enthousiasme qui nous étreignent? Car nous le tenons enfin l'*experimentum crucis!* On suspend la séance, notre agitation est extrême, et nous couvrons le médium de fleurs.

Je ne suis pas un des moins enthousiastes... Cependant avant de quitter la chambre où le phénomène s'est produit, je crois bon d'inspecter le plancher à la place que nous occupions le médium et moi: je n'y trouve pas d'anneau de rechange, — et pendant quelque temps notre joie à tous est sans mélange.

Comprendra-t-on pourquoi? C'est que nous pensions, c'est que pendant quelque temps nous avons été persuadés que nous avions obtenu une preuve *absolue* de la réalité du passage de la matière à travers la matière, une preuve absolument indépendante de l'observation soutenue, discréditée par les sceptiques, une preuve définitivement concluante *per se*.

Car, nous disions-nous, les nœuds obtenus dans des ficelles aux bouts cachetés n'excluent pas la nécessité d'un certain contrôle. Il faut se prémunir contre une substitution possible ; et il serait imprudent de laisser une ficelle semblable entre les mains du médium autrement que durant un espace de temps très court. Et dans tous les cas, même si l'expérience réussit, *le résultat obtenu ne peut prouver par lui-même, et en dehors des circonstances dans lesquelles il s'est produit,*

Digitized by Google

que c'est après et non avant l'apposition des cachets qu'il y a eu formation de nœud.

Au contraire, — pensions-nous, — il importait peu que l'anneau de cuir nous eût été remis par le médium; nous croyions à ce moment-là qu'il lui eût été impossible d'y attacher un nœud, même s'il n'avait été l'objet d'aucune surveillance, même si, selon l'expression d'un de nous, on l'avait laissé pendant six semaines en tête à tête avec son anneau. Nous pensions qu'une fois que l'expertise aurait prouvé que cet anneau était fait d'une seule pièce[1], l'apparition du nœud n'aurait plus pu recevoir aucune explication naturelle.

Eh bien! il nous fut prouvé un peu plus tard que nous nous trompions. Alors que j'avais déjà rédigé et fait signer le compte rendu de notre expérience, alors que les épreuves en étaient déjà prêtes et que nous nous préparions à stupéfier le monde en faisant paraître, dans le *Rébus*, le récit de cette séance unique[2], — on vint nous dire que notre triomphe était prématuré. On nous démontra que, s'il était en effet impossible de nouer un nœud dans tel ou tel anneau entier sans en rompre l'unité, il n'était pas impossible, en revanche, d'en préparer un avec un nœud tout fait.

Si, en effet, on prend une *épaisse* bande de cuir, on peut fabriquer un anneau de cette espèce en le découpant d'une certaine façon dans deux couches superposées de ce cuir. On aura alors un anneau qui n'aura jamais cessé d'être entier et qui contiendra néanmoins un nœud de trois dimensions[3].

1. Plusieurs expériences furent faites dans ce but : on trempa longuement l'anneau dans de l'eau et dans une autre substance, je ne me rappelle plus exactement laquelle; l'anneau resta entier; on l'examina à la loupe et, je crois, au microscope, sans découvrir de fissure.

2. La *Soc. for Psych. Res.* en avait déjà été informée; le compte rendu détaillé que je lui envoyai doit se trouver dans ses archives. Peut-être se distingue-t-il par quelques nuances de mon récit actuel fait de mémoire; je rappelle que le premier avait été rédigé alors que nous étions encore sûrs de l'authenticité du phénomène; tandis qu'il n'en est plus de même aujourd'hui; et des incidents qui pouvaient me sembler insignifiants prennent maintenant à mes yeux une certaine importance.

3. J'ajouterai ici que l'anneau en question existe toujours, et que si une expertise pouvait être faite qui établirait le bien fondé de cette supposition ou la réduirait à néant, je serais tout prêt, pour ma part, à l'y soumettre.

Digitized by Google

Je n'ai pas de données pour entreprendre une démonstration technique. Tout ce que je puis dire, c'est que nous considérâmes à l'époque que la chose était possible ; que nous fîmes même préparer dans un magasin de chaussures des anneaux à nœuds qui nous parurent être faits de cette façon ; — bref, nous avons dû être convaincus du fait puisque, après tout notre enthousiasme, nous avons renoncé à publier dans le *Rébus* le récit de notre expérience.

Car une fois que la réalité du phénomène se réduisait à une question de substitution, nous n'avons plus cru pouvoir y insister, vu que, dans ces nouvelles conditions, l'expérience avait évidemment certains côtés faibles et qui sautaient aux yeux[1].

Cependant, il restait encore un espoir. Si l'on parvenait à entrer en possession du morceau de cuir dans lequel l'anneau avait été découpé, peut-être pourrait-on (par l'analyse microscopique ou autrement), prouver que l'origine de l'anneau n'était pas celle qu'avaient suggérée les sceptiques ?...

Eh bien ! ici, nous subîmes un échec, et jamais on ne put savoir l'origine exacte de l'anneau.

La faute en incombe au médium.

Ici encore, il faut prendre en considération le caractère vraiment fantasque et la susceptibilité de Sambor ; mais je ne puis me cacher que les renseignements erronés qu'il donna à cet égard sont ce qu'il y a de plus suspect dans l'histoire de l'anneau de cuir. Avec cela, connaissant Sambor comme je

1. Qu'on ne nous reproche pas trop ces côtés faibles : je rappelle que nous ne nous attendions nullement à l'apparition du « nœud », que nous n'avions même pas en vue ce fait spécial ; sans cela, il va sans dire que nous aurions procédé autrement. Pour ce qui est de la circonstance qu'il est possible de découper dans un morceau de cuir un anneau entier avec un nœud tout prêt, il semble bien que cette circonstance ait été perdue de vue par d'autres que par nous. Un membre éminent de la *Soc. for Psych. Res.* m'écrivait en juin de cette même année (1894) à propos des autres nœuds obtenus avec Sambor à peu près en ces termes : « Je ne sais pas trop ce qu'un prestidigitateur ne pourrait pas faire avec des cachets. Pourquoi n'essayez-vous pas l'ancienne expérience (*Why do you not try the old test*) d'obtenir un nœud dans une bande de cuir ? Ce serait une preuve concluante et permanente. »

Digitized by Google

le connais, je ne puis considérer ce fait comme une preuve *absolue* qu'il y a eu fraude.

Mais laissons là cet incident et analysons brièvement les côtés positifs et négatifs de l'expérience.

Dans la première catégorie, je range :

1° L'examen que j'ai fait de l'anneau[1] avant la séance (mettons que, s'il y en avait un second, ceci ne peut compter) ;

2° L'examen que je fis du plancher après l'expérience. Ceci est plus important, car il est évident que, s'il y avait eu un second anneau, le médium aurait dû faire disparaître le premier. Or je me demande comment il aurait pu le faire.

Le lecteur se souvient que le colonel B... nous déclara plus tard avoir vu sur la chaise, quelques minutes avant l'apparition du nœud, l'anneau en bois et l'anneau en cuir. Depuis ce moment la tête du médium était restée visible ; ses mains étaient toujours tenues ; et il n'aurait pu faire avec ses jambes, — avec celle de droite, veux-je dire, — des mouvements très appréciables. Il faut donc supposer alors une erreur de la part du colonel B... ; mais c'est là une supposition improbable, vu le caractère peu compliqué du fait ;

3) Il y a encore la question de la signature de Ch. sur l'anneau. Les caractères en ont beaucoup déteint à présent, par suite des immersions diverses auxquelles on a soumis l'anneau, mais je sais que lors de l'expérience nous avons eu nettement l'impression de l'authenticité de cette signature et que Ch. l'a eue également. Le médium aurait eu, il est vrai, deux jours pour la reproduire (je le répète, nous ne nous attendions pas à l'apparition du nœud et n'avons pas pensé à enlever l'anneau au médium), mais cela pouvait-il lui permettre de reproduire la signature de Ch. avec tant de fidélité ;

4) Reste encore à savoir comment l'anneau a pu s'enfiler sur mon bras.

Je suis certain en tout cas de ne pas avoir lâché la main du médium, et cette certitude est irrésistible pour la partie de la séance qui eut lieu à la lumière.

Il est vrai que le bras droit du médium n'est pas resté

1. Cet anneau a une longueur dc 23 centimètres à peu près lorsqu'on le détend.

Digitized by Google

tranquille tout le temps et que Sambor l'a levé à plusieurs reprises en l'air, pendant la séance noire (c'est douteux pour l'autre partie de la séance, quoique je ne puisse rien affirmer là-dessus). Je m'empresse d'ajouter que le médium fait *très souvent* divers mouvements avec les bras, sans que rien s'ensuive. On peut donc supposer qu'il aurait pu me faire passer sur le bras un anneau caché dans sa manche. Mais alors comment se fait-il que je n'aie pas senti ce petit anneau flexible me glisser sur la main avec laquelle je tenais fortement celle de Sambor (en tenant, si j'ai bonne mémoire, quatre de ses doigts sur cinq) ; car il est certain que je n'ai pas eu cette sensation, ce qui serait étrange si c'était là la vraie explication? J'ai également l'impression que pour me faire arriver l'anneau au-dessus du coude, Sambor aurait dû imprimer à mon bras des mouvements plus violents qu'il n'a fait. Bref, il me semble que la circonstance en question introduit un élément sérieux de difficulté dans une explication naturelle du phénomène; et cette difficulté sera encore augmentée si nous prenons en considération l'affirmation de M. le col. B. qui dit avoir vu l'anneau sur la chaise derrière moi au moment où il recouvrait mon bras uni à celui du médium.

Enfin il ne faut pas perdre de vue qu'en continuant plus tard la séance, nous obtînmes des résultats assez frappants. C'est alors qu'eurent lieu les accidents de la voix parlant à l'oreille de Ch. et de la ficelle à anneaux dont il a été question plus haut; il y eut aussi une autre manifestation intéressante. Pareil mélange de phénomènes frauduleux et apparemment vrais me semblerait assez étrange.

D'un autre côté en analysant ce que le phénomène présente de suspect ou de douteux, je trouve : 1° la circonstance que l'anneau est resté quelque temps entre les mains du médium ; 2° le fait que ce dernier nous a donné à l'égard de l'origine de l'anneau des indications qui ne se sont pas confirmées ; 3° la non-réussite de la première expérience faite avec l'anneau.

C'est au lecteur de peser le pour et le contre. J'ajouterai seulement que plusieurs de ceux qui ont pris part à la séance en question croient toujours à l'authenticité du « nœud », et que moi-même... Eh bien ! je ne puis me faire une opinion

Digitized by Google

précise à cet égard, tout penchant *plutôt*, je l'avoue, à l'opinion contraire (?).

Les trois cas que je viens d'énumérer ne sont pas les seuls de ce genre. Sambor m'a parlé de « nœuds » semblables, obtenus à Riga; un fait analogue qui s'est passé à Kiew est brièvement décrit dans un des numéros du *Rébus* pour 1894; et je me souviens avoir entendu parler d'un cas de pénétration réciproque de deux anneaux, en bois et en acier, qui s'est produit à une des séances de Sambor à Pétersbourg, peu de temps, je crois, après celle du 26 novembre (8 décembre) 1894. Mais je ne puis donner de renseignements satisfaisants sur ces diverses expériences.

Depuis 1896, les faits de cette catégorie ont complètement ou presque complètement disparu. Il se trouvait encore au printemps de 1898, par-ci par-là, quelques anneaux ou chaises de bonne volonté; mais les nombreux essais que j'ai faits alors et plus tard en vue d'obtenir de nouveaux nœuds ont invariablement échoué.

Une conclusion s'impose de tout ce qui précède. Il me semble qu'elle doit être nettement favorable à la réalité du phénomène en général.

Si l'on tâche d'expliquer certaines des expériences faites avec les chaises d'une façon naturelle, la complication et l'improbabilité des hypothèses sont un indice que là n'est pas la vraie solution.

De preuve absolue il ne peut être question; mais je pense que nous touchons presque à la certitude morale.

Tant qu'on n'aura pas démontré la possibilité, pour une main fortement tenue, de se libérer puis de reprendre sa position première sans que l'observateur le remarque, — nous pourrons, je crois, tenir le phénomène pour *extrêmement probable.*

Quant aux histoires de nœuds, malgré tout leur intérêt, elles ne peuvent certainement pas avoir la même importance, loin de là, comme preuves.

(*A suivre.*)


Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Digitized by Google

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 38703.

Digitized by Google

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

DIXIÈME ANNÉE. — 1900

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1900



Digitized by Google

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

LE MÉDIUM SAMBOR

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

PAR M. PETROVO-SOLOVOVO

(*Suite et fin.*)[1]

MATÉRIALISATIONS

Voilà un terme que j'hésite quelque peu à employer ; car il est discrédité à bon droit par les fraudes innombrables des médiums américains. Et il est certes assez décourageant, après plus d'un quart de siècle d'intervalle, d'avoir toujours à invoquer les apparitions de Katie King comme preuve principale de la réalité des matérialisations.

Mais après tout, le nom n'y fait rien. Je vais donc aborder le fond même du sujet en disant que certaines observations

1. Voir le n° 6, novembre et décembre 1899.


Digitized by Google

faites avec Sambor constituent à mes yeux un des meilleurs « commencements de preuve » (je ne trouve pas d'autre terme) qui existent de la réalité de la matérialisation.

Si je suis bien renseigné, ce phénomène n'a commencé que depuis peu de temps à se produire en présence de Sambor. Je puis presque dire que je le regrette. Car au point de vue « preuve », cette catégorie de faits le cède généralement de beaucoup aux autres; et un nouvel élément de doute et d'incertitude vient s'ajouter à tous les autres par ce fait, que l'isolement du médium, et par conséquent la libération de ses mains, est supposé être généralement une condition essentielle de ces sortes d'expériences.

Il n'en est heureusement pas toujours ainsi; et c'est avec une vive satisfaction que je constate que dans ces derniers temps du moins, Sambor a énergiquement insisté pour qu'on ne le laissât pas sortir de la chaîne. (Je voudrais bien voir un *materialising medium* américain réclamer cela!) Et l'expérience a prouvé que des résultats très intéressants peuvent être obtenus dans ces conditions.

Je commence par reproduire le récit d'une séance donnée par Sambor le 24 février (8 mars) dernier chez Mme Bouslavsky à Saint-Pétersbourg. (*Rébus*, 1899, n° 12.)

Ce récit est dû à M. O. Stano, employé dans une des administrations de l'État et secrétaire du cercle spirite de Saint-Pétersbourg, J'ai le plaisir de le connaître personnellement.

« J'assiste depuis plusieurs années, dit M. Stano, aux séances de S. F. Sambor, je n'ai jamais vu de phénomènes aussi intéressants et aussi divers que ceux dont j'ai été témoin à une séance chez Mme B..., le 24 février 1899. Il y a eu là des matérialisations, des attouchements, des transports d'objets; on a joué du piano; nous avons conversé avec la forme matérialisée, cette forme a soulevé dans l'air une table, etc. Cinq personnes étaient présentes à cette séance : Mme B..., sa nièce, la princesse E..., M. K... et sa femme, M. S... et moi. La séance avait lieu au salon, les stores baissés aux fenêtres. Nous nous voyions tous distinctement. Les phénomènes commencèrent par l'apparition, à la droite du médium, d'une colonne blanche qui semblait sortir du plancher, qui se

Digitized by Google

dirigea vers le médium et qui disparut près de lui. Je vais indiquer une particularité des séances de S. F. Sambor cette année. Il reste assis, absolument tranquille, ne se débat pas, ne tremble pas comme avant, et les invisibles ne le touchent presque pas. Après un entr'acte, l'ordre dans lequel étaient assis les assistants ayant été changé (je m'assis à côté du médium), les phénomènes suivants eurent lieu : une bougie placée sur une petite table derrière moi fut soulevée dans l'air à une hauteur de 3 archines [2 mètres], y resta dix secondes, fut transportée sur une table au milieu de notre cercle et bientôt après fut jetée de là par terre, dans une direction opposée au médium. Après ce phénomène, eut lieu le transport, sur notre table, de la petite table elle-même avec [la boîte d'] allumettes. Les personnes présentes à la séance voyaient distinctement une main sombre qui produisait ces phénomènes. Il y eut un nouvel entr'acte, après lequel nous nous assîmes dans un autre ordre, moi excepté, car je restais assis à côté du médium. A peine avais-je éteint la bougie qu'une forme parut à côté de moi, me toucha avec une petite main et répondit à ma question : « Qui est là ? » : — « Bonjour, « c'est moi, Olia, je tâcherai de faire quelque chose. » Elle parlait avec moi à voix basse, mais assez haut pour que toutes les personnes présentes pussent distinctement l'entendre. Une demi-minute ne s'était pas passée depuis ces paroles, lorsque nous vîmes une main lumineuse qui se dirigeait vers une boîte de bonbons qui se trouvait sur la table. C'était la main d'Olia qui fit tomber les bonbons par terre et la boîte sur mes genoux, puis la prit et la jeta par terre. Nous la priâmes de ramasser les bonbons et de les mettre sur la table; elle le fit remarquablement vite, en les jetant sur la table l'un après l'autre, après quoi elle apporta la boîte elle-même, ce dont nous nous assurâmes pendant l'entr'acte. Ensuite je priai Olia de me mettre un bonbon dans la bouche ; elle accomplit mon désir deux fois, et je sentis deux petits doigts d'enfant[1]. Puis eut lieu un nouvel entr'acte, après quoi

1. J'ai demandé à M. Stano *d'où* sortait cette main ? « De derrière le dos du médium », m'a-t-il répondu.


Digitized by Google

Olia fit savoir par son contact qu'elle était là, et nous pria de chanter : « Que Notre Seigneur soit glorifié dans Sion. » Nous fîmes ce qu'elle demandait et entendîmes subitement qu'on nous accompagnait au piano placé à une distance d'un mètre et demi de nous. Après ce phénomène, Olia nous pria de faire, selon son expression, un petit intervalle de dix minutes. Lorsque nous fûmes assis de nouveau, nous entendîmes la phrase : « Que le Seigneur vous bénisse, je tâcherai de me « montrer à vous tous, quoique cela me soit difficile ; placez « des paravents devant les fenêtres, je les séparerai et je me « montrerai. »

« Sans interrompre la séance, Mme B... plaça deux paravents l'un contre l'autre. Cinq minutes après nous entendîmes de légers pas qui se dirigeaient du médium vers les fenêtres, et nous vîmes les paravents se séparer à une distance d'à peu près un quart d'archine, et une forme sombre de petite fille se montra dans la fente. A ma demande de séparer les paravents encore plus, elle ne put le faire. Puis Olia s'approcha de nouveau de moi et dit : « Petits chéris, chantez, je vous « apporterai une petite table, je la lèverai haut et tout le monde « la verra. » Nous n'eûmes pas à attendre longtemps. La table placée au milieu de nous disparut et à sa place nous vîmes la petite table, soulevée assez haut par la main d'Olia. Ce phénomène dura de quinze à vingt secondes. Enfin je la priai d'exaucer ma demande en nouant un nœud dans une ficelle suspendue à mon cou, dont les bouts avaient été fixés avec de la cire à cacheter à un morceau de carton. Olia dit qu'elle essayerait.

En effet, je sentis bientôt deux mains sur ma poitrine qui touchaient la ficelle et qui voulaient me l'enlever du cou, mais il ne fut pas fait de nœud. Immédiatement après il fallut mettre fin à la séance, Olia ayant dit que le médium était fatigué et elle-même aussi. »

C'est par Sambor que j'eus tout d'abord des renseignements sur cette étonnante séance, qui, on le voit, semble ne pas l'avoir cédé de beaucoup à quelques-unes des séances de D. D. Home décrites par Crookes. Les récits enthousiastes du médium (car il est le premier à se réjouir quand quelque chose de

Digitized by Google

remarquable se produit à ses séances) me furent pleinement confirmés par M. Sano [1].

Je le suppliai de m'arranger une nouvelle séance chez Mme B... (que je n'ai pas l'honneur de connaître); il me le promit, elle y consentit; malheureusement cette séance n'eut jamais lieu.

Le lecteur sera, je crois, de mon avis qu'il est impossible, même pour un prestidigitateur adroit, d'obtenir des effets pareils à ceux décrits plus haut, les deux mains tenues et dans une certaine lumière.

Cela prouve, comme je crois l'avoir dit plus haut, que dans des circonstances particulièrement favorables et par conséquent particulièrement difficiles à réaliser, — on peut obtenir avec Sambor des résultats extraordinaires.

Le fait suivant eut lieu le 29 janvier-9 février dernier. Le médium m'en parla le lendemain ou le surlendemain, et j'en ai reçu une description par écrit détaillée de trois des assistants sur quatre. (J'ai publié leurs récits dans le *Rébus*.)

Lettre de Mme la baronne de P... [2].

« Une matérialisation a eu lieu en effet à une séance chez nous le 21 de ce mois, mais ayant vu pour la première fois de ma vie un phénomène pareil, je ne puis juger jusqu'à que oint elle était frappante et intéressante. Ce qui est précieux, c'est que nous étions assis à la lumière d'une veilleuse à la vaseline entourée de papier à cigarettes rouge, c'est-à-dire de papier d'abat-jour. On pouvait distinguer tous les objets dans la chambre; on voyait même les visages de toutes les personnes prenant part à la séance. Nous étions cinq y compris Sambor. Pendant longtemps il n'y eut aucun phénomène.

1. Dans un article paru récemment dans le *Rébus*, et dans lequel il analyse les « phénomènes » d'un autre médium qu'il tient d'ailleurs pour un médium authentique, M. Stano déclare néanmoins qu'il regarde quelques-uns de ces phénomènes comme faux. Je note ceci pour montrer au lecteur qu'on ne peut refuser à M. Stano toute dose de scepticisme.

2. Grâce à l'amabilité de la baronne de P..., j'ai eu l'occasion de voir et d'examiner la chambre où la séance en question a eu lieu.

Digitized by Google

Lorsque nous nous fûmes assis pour la troisième fois il n'y eut de nouveau rien pendant près de dix minutes, et je pensais déjà que la lumière était un obstacle. Lorsque soudain, et d'une façon tout à fait inattendue, une masse blanche et lumineuse commença à se montrer [litt. « grimpa »] du dos ou de derrière le dos du comte M... qui était assis vis-à-vis de moi, à une distance de pas plus d'un *archine et demi;* tantôt [cette masse] se cachait derrière le dos du comte, tantôt elle ressortait, devenant à chaque oscillation plus longue et plus large : elle se courbait par-dessus la table, se dirigeant vers moi et mon voisin de droite qui tenait Sambor. Il n'y a aucun doute que cela avait la forme d'un très long bras avec une grande main qui était recourbée d'une façon dégoûtante [*sic*]. Lorsque le phénomène eut commencé, mon voisin de gauche M. D..., fut saisi d'une espèce de crise nerveuse et se mit à crier terriblement, mais pas de peur, à ce qu'il semble, car tout en criant il demandait que la chaîne ne fût pas rompue. L'apparition augmentait, mais plus elle devenait grande, plus D... se débattait et criait. Ne pouvant supporter ce cri et la masse blanche qui rampait vers nous, nous nous levâmes, mais sans rompre la chaîne; alors l'apparition se détacha de M... et se tint sur le plancher, loin de lui, près des fenêtres, ayant la forme d'une colonne; elle resta ainsi jusqu'à ce que nous eussions rompu la chaîne[1], car M..., qui s'était tu jusque-là, en proie, à ce qu'il me semblait, à une sorte de catalepsie, commença à nous prier à haute voix de cesser : « Assez, j'ai « peur. » Je ne me souviens plus de rien, car je dois avouer à ma honte que je me suis évanouie. Je crois de mon devoir d'ajouter que toute fraude ou simulation était impossible et que Sambor s'est comporté admirablement. »

Ce témoignage de la baronne de P... (la même qui était présente à la fameuse séance du 8 décembre 1894), est confirmé par le récit fait à la date du 15-27 février par un autre des assistants, son cousin, M. von L... J'en extrais ces lignes :

« [Lorsque la séance eut recommencé pour la troisième fois]

1. D'une seconde lettre de la B^onne^ de P..., la conclusion s'impose cependant (elle le dit même formellement) que c'est M. von L... seul qui vit la « masse blanche » se transporter près de la fenêtre puis disparaître.

Digitized by Google

D... se mit à crier, mais pas très fort; il gémissait plutôt. Soudain je vis que de l'épaule ou du dos de M... se montrait quelque chose d'une blancheur éclatante, puis se cachait de nouveau; je pensai que c'était un chat, mais me rappelai de suite qu'il n'y en avait pas dans la maison. Chaque fois que la masse blanche ressortait, elle devenait peu à peu de plus en plus grande. Je m'étonnai [en voyant] ce phénomène et attirai là-dessus l'attention des autres personnes en disant : « Voyez « derrière lui. » D... criait de plus en plus fort; M... restait assis sans bouger et sans prononcer un mot; le médium secouait convulsivement la main que je tenais fort. La masse blanche augmentait de plus en plus et se tendait à travers la table vers moi; elle avait pris la forme d'une main recourbée de grandeur naturelle et d'un long bras. La baronne la regardait aussi et priait à haute voix. D... criait terriblement, la tête rejetée en arrière et les yeux fermés. La baronne et moi nous fûmes les premiers à nous lever : j'avoue que j'étais fort troublé, il me semblait que la main voulait me saisir. Les trois autres se levèrent après nous. Tout en nous tenant debout nous continuions à ne pas rompre la chaîne. D..., tout en criant, nous priait de ne pas séparer les mains. Lorsque nous nous fûmes levés, la masse blanche se détacha de M..., et je la vis qui se tint sans bouger, en forme d'une colonne, loin de nous, au bout de la chambre, près des fenêtres; puis elle commença à devenir plus grise et eut l'air de disparaître sous un fauteuil. M..., qui s'était tu jusque-là, dit d'une voix effrayée : « Assez, « je ne puis plus, j'ai peur »; la baronne s'évanouit et la chaîne fut rompue. Pendant la séance il ne faisait pas tout à fait obscur dans la chambre; il y brûlait une veilleuse entourée de papier rouge et mince. Mais nous voyions très bien et nous distinguions les objets dans la chambre.

« E. VON L. »

Ce qui est vraiment curieux, c'est que les deux autres assistants n'ont rien vu.

Lorsque je questionnai à ce sujet le comte M..., il me déclara être un « Martiniste »; il me dit qu'avant la séance il avait tracé mentalement autour de soi un cercle magique et avait

Digitized by Google

dit une prière ou formule demandant qu'il y eût des phénomènes intenses, mais qu'il ne les vît pas, — ce qui arriva en effet. Il précisa — qu'il avait regardé devant soi et n'avait rien vu.

Pour ce qui est de M. D..., qui m'a fait parvenir une longue description de la séance en question, il n'a rien vu non plus. Il s'était senti mal pendant la séance; il ne sait pas au juste lui-même pourquoi il a crié; il ne peut pas dire exactement pourquoi il n'a rien vu; il dit que ses yeux n'étaient pas fermés (il s'en souvient très bien) et que son attention a été détournée par les paroles de M. L... (lorsque ce dernier eut remarqué la « masse blanche) : « Voyez, voyez, quelle horreur! »

La nervosité témoignée par la plupart des personnes présentes peut être considérée comme enlevant une partie de sa valeur à cette observation; mais le fait reste très curieux et la circonstance que la « masse blanche » s'est, notamment à un moment donné, transportée à une certaine distance des assistants, y est restée visible quelque temps et a ensuite disparu peu à peu, semble décidément en dehors d'une action possible du médium.

Je puis ajouter ici qu'à plusieurs des séances de Sambor, auxquelles j'ai assisté l'hiver dernier, j'ai cru remarquer quelque chose d'analogue : la séance ayant lieu à une lumière quoique très faible, mais suffisante pour voir le médium assis à notre table, les mains tenues et ayant un espace libre derrière lui, quelque chose de blanc apparaissait tout à coup dans l'air, entre lui et un de ses voisins; cet objet avait tantôt la forme d'un mouchoir, tantôt une forme moins distincte. Il lui est arrivé de surgir de derrière l'épaule d'un des voisins du médium, puis de disparaître, pour reparaître de nouveau. M'étant une fois levé à demi de ma chaise, je crus remarquer une connexité, quelque chose de noir, entre cet objet et la partie inférieure du corps du médium; mais c'était là une impression trop fugitive pour en tirer une conséquence certaine, soit dans le sens d'une action quelconque d'une des jambes soit dans tout autre [1].

1. Je crois bien que dans tout au moins certains de ces cas, les mains

Je passe à deux autres cas d'un caractère encore bien plus extraordinaire. Le second, notamment, est si étonnant que j'éprouve véritablement une certaine crainte de passer aux yeux de mes lecteurs pour un homme d'une crédulité impermise. Je puis les assurer cependant qu'il n'en est rien, et je garantis nettement l'absolue bonne foi du principal témoin, mon ami M. S-n.

Le premier de ces deux cas eut lieu au mois de mai 1898, exactement huit jours avant la séance décrite plus haut où un anneau de cuir s'est enfilé sur le bras de S-n.

Ce dernier me remit, quelques jours après, une description de cette séance, qui a paru dans *Rébus* du 14-26 juin 1898. Je la reproduis ici :

« Le 16 [28] mai [1898], a eu lieu une séance de Sambor chez Mlle G... Cette séance offre un intérêt essentiel dans ce sens, que c'est pour la première fois que nous avons réussi à obtenir avec Sambor une matérialisation complète. Nous nous réunîmes vers les 9 heures. Excepté Mlle G... et le médium, Mlle V... et moi étions présents. On baissa les stores et on recouvrit de plaids les fenêtres; quant à la porte en verre qui donnait dans le corridor, elle ne fut pas recouverte, de sorte que la lumière d'une lampe pénétrait du corridor dans la chambre.

Nous pouvions voir distinctement tous les objets qui se trouvaient dans la chambre et sur la table [1].

Le médium se sentait *dérangé de nerfs d'une façon extraordinaire.*

Au milieu du cercle se trouvait une petite table avec du papier, un crayon et une sonnette. Il faut remarquer qu'une cloison séparait la chambre en deux moitiés. A peine étions-nous assis que des phénomènes, quoique faibles, commencèrent.

Le médium ne parvenait pas à entrer en transe et s'agitait beaucoup. On répondit distinctement à nos questions par des coups derrière la cloison, tantôt dans le mur, tantôt dans le plancher.

du médium étaient vues et tenues sur la table contrairement à ce qui se fait d'habitude.

1. Les nuits de mai sont tout à fait claires à Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

Enfin le médium s'endormit; il fit plus obscur dans la chambre, et nous fûmes touchés à plusieurs reprises; on souleva la table, on emporta le crayon; en un mot une série de phénomènes les plus habituels eut lieu. A peu près vers 10 heures moins un quart nous entendîmes pour la première fois une faible voix qui arriva dans le courant de la séance à être parfaitement distincte.

C'était la voix du « contrôle » de Sambor qui dit être une petite fille de 12 ans, Olga.

J'ai oublié de dire qu'encore avant la transe du médium on frappa des mains à notre demande et que de cette façon nous obtînmes des réponses à beaucoup de questions.

Olga se matérialisait de plus en plus et parlait tout le temps avec nous. Elle me dit entre autres : « S..., prends mes mains. » Je saisis ses petites mains des deux miennes, sans rompre toutefois la chaîne, et pendant assez longtemps je tins deux mains, petites et fines, qu'elle me permettait de caresser et de tâter. (Durant ce temps le médium était assis vis-à-vis de moi, et M[lles] G... et V..., qui n'ont pas lâché ses mains pour une seconde étaient à côté de lui.) « Maintenant, dit-elle, je vais me montrer à vous, mais faites sortir le médium du cercle; je l'emmènerai pour un peu de temps et je viendrai avec lui vers vous. »

Elle nous supplia de ne pas rompre la chaîne, « parce que c'est pour la première fois de sa vie (celle du médium) qu'il y aura un pareil phénomène, et si vous rompez la chaîne cela pourra avoir de très mauvaises conséquences ».

Nous la tranquillisâmes et elle emmena le médium derrière la cloison, d'où elle nous pria de chanter; et une minute après nous entendîmes les pas du médium se dirigeant vers la fenêtre. Nous cessâmes de chanter. — « Voyez, nous dit-elle, vous me verrez maintenant. » Sambor se plaça près de la fenêtre, le visage tourné vers nous, et de sa main gauche souleva le rideau. A côté de lui se tenait une apparition [litt. « figure », « forme »], qui n'était pas très distincte, et qui, au bout d'un moment, se plaça dans l'ombre du médium; on on aurait dit qu'elle s'était serrée contre lui.

Le médium s'approcha de la table et s'assit. Nous nous

Digitized by Google

plaignîmes à « Olga » de ce que nous l'avions vue si mal et si indistinctement. « Cela m'est très difficile, dit-elle, mais je me montrerai à vous encore une fois; permettez-moi d'emmener de nouveau le médium et de vous prendre des fluides. » Le médium se leva et s'éloigna : en même temps nous sentions qu'une petite main nous caressait le dos et les mains. Nous nous mîmes à chanter de nouveau; le médium se plaça près de la fenêtre. — « Regardez, dit Olga : le médium va lever le rideau [store?] et vous me verrez tous distinctement. » Au même moment le médium lève le store, et nous voyons tous distinctement la forme d'une petite fille en blanc, dont le visage était détourné de nous. Elle se dirigea à pas lents de la fenêtre vers la porte de la cloison.

Nous entendîmes alors les sons d'une cithare qui était placée sur une chaise, près de la porte par laquelle « Olga venait de passer. »

[La séance prit fin bientôt après, après avoir duré une heure et demie.]

Il va de soi que tous les incidents de la séance décrits plus haut sont loin d'avoir la même signification. Pour ma part, c'est à la seconde apparition d' « Olga » (et *peut-être* aussi aux attouchements ressentis par M. S-n alors qu'il nous dit que les mains du médium étaient tenues) que je suis enclin à attacher de l'importance. Je ne sais trop que penser de la « voix »; j'ai eu l'occasion de dire mon impression là-dessus; mais avec cela, comme je n'ai pas assisté moi-même à la séance en question, il serait peut-être quelque peu présomptueux de ma part d'insister particulièrement sur cette impression. Bref, malgré ces réserves, — et je pourrais en faire d'autres, — un ou deux des incidents de la séance du 16-28 mai 1898 me paraissent énigmatiques.

Mlles Geibel et V..., lorsque je les vis une semaine plus tard (c'est alors que j'eus le plaisir de faire la connaissance de cette dernière; elle était extrêmement exaltée, très enthousiaste), me confirmèrent l'exactitude des récits que m'avait faits S-n, en y ajoutant différents détails. Il convient de rappeler que cette séance se passait dans la maison où demeuraient Mlles Geibel et V...; Sambor demeurait ailleurs.

Digitized by Google

J'arrive au cas peut-être le plus extraordinaire de toute la série. Avant de reproduire le récit qu'en a fait M. S-n, je crois devoir ajouter quelques détails supplémentaires.

M. S-n fit la connaissance du médium chez moi, au mois de décembre 1897, et malgré la différence de leurs situations sociales respectives, une certaine amitié s'est établie entre eux. Ils ont fait ensemble quelques essais d'écriture automatique en dehors des séances ordinaires. Au mois de février dernier, Sambor étant venu chez moi, me dit avoir obtenu de cette façon (mais je ne saurais dire pour sûr si cette fois S-n prenait aussi part à l'expérience) une communication d'un esprit absolument inconnu du médium jusque-là, disant se nommer « Friedrich » et fixant tel jour pour une séance à laquelle ne devait prendre part que lui, Sambor, S-n et M. Boujinski. (Voir plus loin.) « Friedrich » promettait de se matérialiser « petit à petit » (littéralement « par parties ») et de donner des cadeaux aux assistants.

Sambor m'ayant demandé ce que je pensais de ces instructions, je lui déconseillai nettement de s'y conformer, lui disant que ce ne serait qu'une perte de temps et que ces prophéties-là ne méritaient aucune confiance. A ce qu'il paraît j'avais tort, comme on va le voir.

Voici maintenant le récit de M. S-n, qu'il me remit le lendemain ou le surlendemain de la séance en question.

Il a paru dans le *Rébus* 20 juin (2 juillet) 1899.

« Le 11 [23] mai 1899, une séance de Sambor eut lieu dans le logement de M. A. Boujinsky. Tout d'abord [c'est S-n qui parle] je me permettrai de décrire la disposition des chambres : une petite antichambre d'où mènent trois portes, l'une dans la cuisine, l'autre dans un salon à une fenêtre recouverte d'une couverture blanche ; la troisième dans une petite chambre à coucher, sombre, où une petite lampe brûlait devant l'icône ; durant le jour cette chambre reçoit la lumière par trois fenêtres oblongues disposées sous le plafond même. A côté du salon se trouve le cabinet de travail du locataire qui est également relié par une porte à la chambre à coucher obscure.

« Nous nous assemblâmes à 8 heures [il faut noter ici que

d'après ce que me dit S-n il alla d'abord chez Sambor et vint avec lui chez M. Boujinsky], nous recouvrîmes la fenêtre comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire et nous préparâmes sur la table du salon du papier, de l'encre et un crayon [et une feuille de papier enduite de noir de fumée, comme on verra plus loin]. En outre j'examinai attentivement toutes les chambres et je me convainquis que la porte d'entrée était fermée à clef. Il n'y avait pas de servante; on l'avait laissée partir d'avance en la prévenant de ne pas rentrer avant une heure, car il n'y avait personne pour lui ouvrir la porte; il faut noter que le logement n'a qu'une seule entrée. Par conséquent il n'y avait personne dans le logement, excepté celui qui l'habite, le médium et moi. Nous nous assîmes à 9 heures, d'après un ordre écrit que l' « esprit », qui avait promis de nous apparaître, nous avait donné quelques jours auparavant. Le coin dans lequel nous étions assis était situé vis-à-vis des fenêtres oblongues de la chambre à coucher, à travers lesquelles il filtrait une forte lumière due à deux petites lampes qui y avaient été allumées, lesquelles, de même que la lampe [devant l'icône] déjà citée, éclairaient le salon à un tel point que nous distinguions nettement dans la chambre tous les objets même les plus éloignés ; la couverture dont on avait recouvert la fenêtre se trouvait être transparente, de sorte qu'il pénétrait [à travers] une lumière dehors assez forte[1]. Les portes de l'antichambre et du cabinet étaient fermées.

« Le médium était d'abord très tranquille. A 9 h. 14 min. il commença à s'agiter; à 9 h. 30 min. il frissonna et sembla beaucoup souffrir; c'est à ce moment que le premier phénomène se passa : il y eut un claquement de porte dans l'antichambre et un frôlement dans la chambre à coucher. Vers 10 h. 50 les mains et la tête de l' « esprit », que j'appellerai « Friedrich », se montrèreut dans la fenêtre éclairée de la chambre à coucher[2]. Lorsqu'il sonna 10 heures,

1. Je rappelle que les soirées et même les nuits de mai sont absolument claires à Pétersbourg.

2. A rapprocher (d'après les assistants) de la promesse antérieure de se matérialiser « petit à petit ».

Digitized by Google

— comme cela nous avait été promis antérieurement par écrit, — Friedrich nous pria de faire sortir le médium de la chaîne. Durant toute cette heure nous conversâmes avec Friedrich par le médium, lequel nous donnait des ordres et des réponses à nos questions de sa voix naturelle, mais très endormie ; mais il était évident que lui-même était en transe. Le médium se leva et se dirigea d'une démarche inégale vers le cabinet dont il laissa la porte ouverte, de sorte que la lumière pénétrait directement dans le salon à travers la fenêtre non recouverte du cabinet. Le médium se trouvait maintenant, comme nous pouvions en juger par ses pas, dans la chambre à coucher, et c'est alors que nous entendîmes pour la première fois la voix de Friedrich, — une voix forte d'homme, — qui nous pria de tenir fermement la chaîne et de se préparer car il allait venir. Des pas inégaux de deux hommes se firent entendre; nous sentîmes de la douleur dans les mains ; il fit très froid dans la chambre. Le médium se montra dans la porte du cabinet; un autre homme le tenait par la main droite, de plus petite taille que Sambor, mais beaucoup plus trapu, aux épaules très larges, la tête ronde et tondue ras, le visage gris foncé; il semhlait lui-même tout vêtu de noir ou bien on aurait dit qu'il était tout entier recouvert de suie. Tous les deux, marchant lourdement et se balançant, ils se dirigèrent vers la table sur laquelle nous avions préparé du papier. Friedrich s'abattit lourdement sur une chaise (Sambor continuait à rester debout), et saisissant un crayon, appuya si fort sur le papier qu'il en cassa le bout. Alors, en saisissant un autre, il écrivit très rapidement quelques mots qui étaient (comme nous le constatâmes plus tard) : « Chers amis, je vous souhaite tout le bonheur possible. « Friedrich. »

« Pendant ce temps nous lui parlions, le priant de ne pas venir près de nous, car nous n'avions pas encore eu le temps de nous habituer au froid et à son apparence extrêmement sombre et noire. Malgré cela il se leva lourdement et se dirigea, à pas lents, droit sur nous sans lâcher en même temps la main du médium. Le froid augmentait à mesure de son approche ; nos mains étaient de plomb, mais nous les

Digitized by Google

levâmes involontairement[1] lorsqu'il se plaça devant nous et, se baissant du côté de Boujinsky (qui réussit à ce moment à jeter un coup d'œil sur le visage de Friedrich), toucha de sa main les nôtres en y glissant quelque chose de sombre et de parfumé; c'étaient, comme nous l'avons constaté plus tard, deux roses pourpre belles et fraîches. Il n'y en avait pas de pareilles dans le logement, et je n'admets pas de fraude de la part du médium pour la raison suivante : il était sans redingote, qu'il avait laissée à nos yeux sur le canapé; et je regarde comme impossible le fait de cacher dans un gilet deux grandes roses à longue tige sans les froisser. MM. Friedrich et Sambor s'en allèrent. Une autre voix se fit entendre dans la chambre à coucher, c'était le murmure d'Olia que nous connaissions et la voix de Friedrich qui déclara qu'il apparaîtrait de suite avec trois autres esprits [littéralement : « à quatre »]. Nous n'y consentîmes cependant pas[2], le médium étant très épuisé. Alors on nous demanda de reprendre Sambor, et nous l'inclûmes de nouveau dans la chaîne. Friedrich me dit alors[3]: « Lève-toi, prends ta montre et une plume et tiens-les au-dessus de la tête du médium. » C'est ce que je fis. Le médium s'était assis tranquillement, mes mains étaient très lourdes et j'y sentais un violent picotement; néanmoins je me mis à tenir la montre en appuyant avec le bout de la plume sur le verre supérieur. Le médium frissonna comme à la suite d'une décharge électrique, et il me fut ordonné de rentrer dans la chaîne, ce que je fis en remettant à leur place montre et plume. Sambor se réveilla. Lorsque nous eûmes allumé la bougie, nous trouvâmes une

1. A comparer avec cette sensation de froid une impression analogue ressentie par Mme Crookes en présence d'un fantôme qui apparut à une séance de D. D. Home. (Voir dans les *Proceedings S. P. R.*, vol. IX, p. 309, 310.) Cette coïncidence est extrêmement curieuse.

2. Voilà un refus regrettable certes, mais compréhensible; qu'on s'imagine MM. Boujinsky et S-n seuls, la nuit, dans un tout petit logement au fin fond d'une cour, très loin de la rue, en compagnie de *quatre* « esprits » matérialisés ! Je ne puis donc les blâmer d'avoir décliné la proposition de Friedrich, et j'ajouterai que MM. les membres du cercle spirite de Pétersbourg, lorsque S-n les initia aux détails de la séance, furent généralement du même avis.

3. C'est-à-dire qu'une voix se fit entendre de la chambre d'à côté.

Digitized by Google

empreinte extrêmement intéressante de la main de Friedrich sur la feuille de papier noircie (j'ai oublié d'en parler plus haut) qui se trouvait également sur la table avec les autres objets déjà mentionnés. Il y avait beaucoup d'encre sur le verre de la montre. Lorsque je l'eus enlevé, je trouvai une inscription fort intéressante du côté intérieur du verre, écrite de telle façon que je ne pus la déchiffrer qu'à l'aide d'un miroir. Il y était écrit d'une écriture lisible et ferme : « En souvenir. Frid. »

« Après un entr'acte de 15 minutes, nous nous assîmes de nouveau. Olia voulait nous apparaître, mais le médium était tellement fatigué que cela ne lui réussit pas complètement. Une fois, nous vîmes une espèce de vapeur blanche et une autre fois, dans la chambre voisine, quelque chose vêtu de blanc, mais nous ne pûmes distinguer de visage.

« Nous mîmes fin à la séance parce que des phénomènes tumultueux commencèrent alors : des livres placés au sommet d'une armoire furent jetés en bas, on [nous] poussa, etc.

« [Signé] S-n, Alexandre Boujinsky. »

M. Boujinsky, dont je fis la connaissance au mois de janvier dernier, n'est plus jeune ; il donne des leçons, il est spirite et médium écrivain, sa bonne foi ne fait pas de doute. De même que S-n, il est en bons termes avec Sambor. Il a bien voulu m'autoriser à publier son nom et je l'en remercie.

Que puis-je ajouter au récit de cet étonnant phénomène sinon que j'en ai parlé à plusieurs reprises avec mon ami S-n et M. Boujinsky ; que j'ai visité le logement de ce dernier ; que j'ai vu les roses, l'empreinte de la main, les quelques mots tracés par l' « esprit » sur la feuille de papier, l'inscription à l'intérieur de la montre de S-n, qui, par parenthèse, s'ouvre assez difficilement...

Peut-être me demandera-t-on encore si je considère S-n et M. Boujinsky comme de bons observateurs. Mon Dieu, il est certain, par exemple, que S-n est d'une nature beaucoup moins sceptique et soupçonneuse que la mienne ; mais l'incident décrit plus haut, malgré tout ce qu'il a d'étonnant, est d'un caractère si peu compliqué que le témoignage de tout homme de bonne foi et sensé dans les choses ordinaires

Digitized by Google

de la vie suffit pour l'établir. Or S-n remplit admirablement ces deux conditions et M. Boujinsky les remplit également.

Il est certain, d'autre part, qu'il aurait fallu être l'une ou l'autre de ces deux personnes pour pouvoir être absolument sûr de l'absence d'un complice; et les doutes qui doivent naître dans l'esprit à cet égard sont légitimes[1]... Mais tout en les comprenant et même en les partageant, j'incline un peu, quant à moi, à croire que MM. Boujinsky et S-n ont eu la chance de voir un véritable fantôme matérialisé...

Je ne sais si la lecture des pages précédentes engagera beaucoup de personnes ne connaissant pas Sambor à expérimenter avec lui; mais s'il en était ainsi, voici les quelques conseils que je me permettrais de leur donner :

1) De s'armer d'une patience infinie; de ne pas se laisser décourager par les séances nulles, — qui seront probablement très nombreuses; de varier la composition du cercle de temps en temps si l'on n'obtient pas de résultats; d'y introduire des dames (le médium y tient).

2) Si l'on a en vue les mouvements d'objets : de commencer par opérer dans l'obscurité, ou, tout au moins, en plaçant le médium le dos tourné à un rideau, — et cela à une lumière *très* faible; on verra plus tard.

3) Si l'on s'intéresse principalement au passage de la matière à travers la matière, il est préférable, je crois, de ne pas insister dès le commencement sur les *nœuds;* qu'on se contente de ce que l'on a en avançant lentement, quitte à saisir l'occasion — favorable à une séance particulièrement bonne, par exemple.

Il serait également à désirer, je crois, que dès le commencement on se mît par l'écriture automatique (du médium et de l'un des assistants) en relations avec les entités hypothétiques qui sont censées produire les phénomènes, pour leur faire comprendre ce que l'on veut obtenir et demander des indications sur la meilleure façon de procéder.

1. Il est fâcheux surtout qu'il n'y avait pas pour le médium impossibilité d'introduire un complice dans l'appartement après qu'il eut quitté la pièce où se trouvaient MM. S. et B., ni de le faire sortir ensuite, la clef ayant été, à ce que j'ai compris, laissée sur la porte.

Digitized by Google

4) Pour ce qui est des matérialisations, je pense que le mieux serait de n'y pas penser du tout pour commencer, quitte à voir plus tard. Dans tous les cas, ne jamais libérer le médium, à moins que cela ne soit demandé spécialement (par la « voix » ou autrement).

Se conformer, en général, aux indications venant de cette source.

5) Pour le contrôle : contrôle des mains par les mains, des pieds par les pieds (c'est très facile avec un homme), élimination de tout ce que la tête aurait pu produire (si la séance a lieu dans l'obscurité). Pas d'instruments spéciaux ni de ligatures pour commencer.

Le médium consentira, je n'en doute pas, à être fouillé si l'on veut.

6) Enfin ne pas exprimer de doutes devant lui, — durant la séance du moins, — le mettre à son aise ; ne pas le fatiguer (pas plus de trois séances par semaine dans le même cercle ; il se fatiguait d'une façon impermise cet hiver : souvent séance tous les jours). Et finalement :

7) Sambor et la « voix » ne parlant que le russe, nécessité absolue d'avoir aux séances quelqu'un parlant cette langue.

Pour finir, quelques mots à l'adresse du médium lui-même.

J'ignore si ces pages lui tomberont jamais sous les yeux ; mais s'il en était ainsi, je serais désolé qu'il prît en mauvaise part ce qu'il m'est arrivé de dire plus haut, par rapport aux côtés douteux ou suspects de certaines expériences. Du reste, il comprendra lui-même, je suis sûr, que je n'ai pas le droit, et que je n'ai aucune envie, de ne présenter au lecteur qu'un seul côté de la question. A part cela, qu'il se dise que la vérité ne doit pas redouter la lumière, et que ses phénomènes, s'ils sont vrais, ne peuvent que gagner à être discutés impartialement.

Il se persuadera, je l'espère, d'autant plus facilement, de la justesse de ces observations, qu'il ne peut douter ni de l'intérêt que je lui porte, ni de la sympathie très vive que je ressens pour lui, sympathie qui n'a fait que croître durant ces dernières années, et que mes soupçons et mon scepticisme

Digitized by Google

ne peuvent pas ternir. Et qu'il me laisse, avant de finir, lui dire à quel point je lui suis reconnaissant de m'avoir, à moi aussi, entr'ouvert la porte sur ce qui est peut-être l'Infini.

MICHEL PETROVO-SOLOVOVO.

P. S. — L'article ci-dessus était déjà terminé lorsque j'ai pu entrer en possession de quelques renseignements complémentaires dont je crois utile de donner ici un aperçu.

Tout d'abord j'ai reçu de M. le colonel Barkhotkine, de l'état-major de la marine russe, une lettre qui confirme l'exactitude du récit de M. Pribitkow publié plus haut. Cette lettre atteste que la ficelle, dans laquelle un nœud s'est formé plus tard, a été d'abord examinée par les personnes présentes à la séance, que les bouts en ont été ensuite fixés à un morceau de carton au moyen d'un cachet appartenant à M. Pribitkow et que plusieurs personnes, parmi lesquelles M. Barkhotkine lui-même, ont ensuite apposé leurs signatures sur le morceau de carton pour attester que la ficelle ne portait pas de nœud; elle fut ensuite, sur le désir du médium, suspendue au cou de M. Barkhotkine. Celui-ci décrit ensuite les attouchements qu'il ressentit dans le courant de la séance (dans l'obscurité) à peu près de la même façon que M. Pribitkow. Lorsque Sambor eut dit : « C'est déjà fait » et que la lumière eut été allumée on trouva sur la ficelle un nœud que le colonel eut assez de peine à détirer. Cachets, ficelle et morceau de carton étaient intacts et le tout est encore en la possession de M. Barkhotkine.

On conviendra que, présenté de cette façon, le cas est très curieux.

Pour ce qui est des expériences faites avec des chaises, je me suis donné beaucoup de peine pour avoir des détails complémentaires sur les séances en question, on va voir avec quels résultats.

M[lle] O... étant partie (expérience du D[r] Pogorelsky), je n'ai pas réussi à obtenir son témoignage; mais un autre des assistants M. Gelback, ami du D[r] P..., écrit à ce dernier, attestant que quelques jours après la séance M[lle] O... lui a de nouveau certifié n'avoir pas lâché la main de Sambor pour un seul instant.

Qu'on veuille bien rapprocher de cette affirmation celle que, d'après le D[r] Pogorelsky, M[lle] O... a faite à la séance même et quelques instants avant que la chaise se fût enfilée sur le bras de M. W...

Quant à la séance décrite par M. Fischer, M. Bezsonow, ingénieur-mécanicien, chez qui elle avait lieu, veut bien m'autoriser à publier

Digitized by Google

son nom; de même que l'autre voisin du médium, M. le conseiller d'État actuel Tour.

M. Tour a bien voulu me faire parvenir un compte rendu très long et très circonstancié sur la séance ou plutôt les séances, — car il y en eut une série, — en question, compte rendu d'où j'extrais les renseignements suivants sur le phénomène qui nous intéresse :

M. Tour ayant constaté, lorsqu'il était voisin du médium, à la séance du mois d'avril 1894 chez M. Bezsonow que grâce aux mouvements violents exécutés quelquefois par Sambor, la main de ce dernier lui avait à plusieurs reprises échappé et n'ayant, par la suite, attaché aucune importance à l'apparition d'une chaise sur son bras[1], — on décida de renouveler l'expérience en attachant les mains. M. Tour s'étant assis à côté de Sambor, leurs mains furent attachées très solidement au moyen d'un ruban de toile. M. Bezsonow tenait l'autre main du médium; Sambor commença à se remuer violemment; M. Tour sentit quelque chose lui toucher le bras près de l'épaule, et lorsqu'on eut fait la lumière on trouva suspendue à son bras la chaise lourde et massive dont il est question dans le compte rendu de M. Fischer[2]. Les ligatures étaient intactes.

Toute cette partie de la séance n'aurait pas duré plus de quatre ou cinq minutes.

M. Tour dit ensuite qu'il tâcha, en présence de tous les assistants, de faire passer le médium à travers l'ouverture supérieure du dossier de la chaise et se convainquit que cela était impossible[3]. Il dit également avoir ensuite examiné la chaise et n'avoir trouvé rien de suspect.

En réponse à une question que je lui avais posée, il affirme catégoriquement que c'était sa main seule et non celle de M. Bezsonow qui était attachée à la main de Sambor; il a interrogé à ce sujet plusieurs des assistants pour avoir la certitude sur ce point.

J'ajouterai qu'à la suite d'une conversation que j'ai eue avec M. Bezsonow, je suis en mesure de donner les renseignements suivants sur les chaises qui ont servi aux expériences :

1° Dimensions de la plus grande des deux ouvertures dans le dossier de la petite chaise qui se suspendit au bras de M. Bezsonow : 11 × 8 pouces (anglais), c'est-à-dire qu'un homme ne peut pas

1. Il ne semble pas être question de ce cas spécial dans le récit fait par M. Fischer; mais cette omission peut être due au fait qu'il ne présente pas des garanties satisfaisantes d'authenticité.

2. Il y a ici contradiction entre les deux récits : M. Fischer dit que le médium était assis sur cette chaise qu'on avait apportée de l'antichambre; M. Tour dit que cette chaise ne se trouvait pas précédemment dans la chambre, dont les portes étaient fermées, et n'y fit apparition que pour se suspendre à son bras; mais de toute façon je ne prendrais pas en considération l'hypothèse d'un « apport » de la chaise.

3. M. le col..., V. que M. Tour avait spécialement désigné comme ayant assisté ou pris part à ces essais, m'a catégoriquement confirmé le fait.

Digitized by Google

passer à travers, à moins qu'il ne soit d'une maigreur phénoménale, ce qui n'est pas le cas avec Sambor; ces mesures ont été prises sur une chaise appartenant à M. Bezsonow que celui-ci m'a dit être semblable à celle qui a servi à l'expérience[1]. Le lecteur se souviendra du reste que d'après le compte rendu de M. Fischer, la main de M. Tour était attachée à ce moment-là à celle de Sambor. Or c'est, je crois, ce document qui doit nous servir de guide, en premier lieu, comme étant plus ou moins contemporain.

2° Pour ce qui est de la seconde chaise, lourde et massive, à dossier élevé, elle a au dossier deux ouvertures superposées : les deux ont 12 pouces de largeur et respectivement 7 et 10 pouces de hauteur. Ces mesures ont été prises devant moi sur une chaise lui appartenant que M. Bezsonow m'a dit être la même.

En somme les points suivants sont à retenir dans cette dernière expérience :

a) La chaise en question vient s'enfiler sur le bras de M. Tour dont la main est fortement attachée à celle du médium. Une libération de main de ce côté doit donc être considérée comme impossible.

b) L'autre main de Sambor n'est pas attachée, il est vrai, à celle de son autre voisin, mais aussitôt après l'expérience, M. Tour et le col V.., s'assurent que le médium ne peut pas reglisser lui-même à travers celle des ouvertures du dossier qui est en cause.

c) La chaise appartient à M. Bezsonow, non à Sambor.

Bref, le cas en question me paraît extrêmement remarquable; et sans oser lui attribuer la valeur d'une *phase absolue* par suite de l'insuffisance de témoignages véritablement contemporains de la séance de 1894, j'appelle dessus l'attention la plus sérieuse de mes lecteurs.

M. P. S.

Décembre 1899.

1. Je ne puis toutefois considérer ces chiffres comme certains.

Digitized by Google

CAS CURIEUX

DE PRÉMONITIONS « POST MORTEM »

PAR A. ERNY

[Malgré que nous ne partagions pas la manière de voir de M. Erny, et que nous trouvions ses critiques un peu trop passionnées et ses affirmations un peu trop catégoriques, nous avons tenu à faire bon accueil à l'article d'un collaborateur qui nous a souvent donné des faits très intéressants; cet article ne manque d'ailleurs pas d'intérêt. (D.)]

Dans ce qu'il appelle à tort *Manifestations télépathiques des mourants*, M. C. Flammarion a publié dans la *Nouvelle Revue* une série de faits des plus intéressants, mais qui n'ont aucun rapport avec la télépathie, ou si peu, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. « Nous ouvririons cette enquête, dit-il, par certaines manifestations inexplicables et étranges, de *mourants*, non de *morts*, la distinction doit être signalée.

C'est une *erreur complète*, de la part de M. C. Flammarion, de croire que ce sont des *mourants* qui peuvent se manifester et non des *morts*.

Un mort peut se manifester d'une façon plus ou moins objective[1], *parce qu'il est dégagé*, et que son corps psychique peut agir momentanément, et se transporter à des distances énormes, comme le fluide électrique. De plus, ce n'est presque

1. Bien entendu, je ne parle que pour ceux, de plus en plus nombreux, qui croient à la vie d'outre-tombe. Quant aux autres, je les plains bien sincèrement, comme on doit plaindre les aveugles.

Digitized by Google

toujours qu'à des parents ou à des amis qu'un *mort* se manifeste, parce que l'affection qui les unissait sur la terre, les attire une dernière fois vers ceux qui les ont aimés.

Quant aux *mourants*, il leur est impossible de se manifester, pour l'excellente raison qu'au moment de la mort, tous les éléments psychiques luttent péniblement pour se dégager du corps physique, et ce n'est pas dans cette crise suprême qu'il leur est possible d'agir d'une façon quelconque. Le *mourant* est dans une sorte *d'état comateux* où il semble souffrir beaucoup, mais en réalité il est pour ainsi dire *insensibilisé par et pendant sa crise*. Je me souviens personnellement que lorsque mon père était mourant, il semblait souffrir énormément dans son agonie, aussi lui dis-je ceci :

« On croirait que tu es douloureusement affecté, mais *si tu ne souffres pas, serre-moi la main*... Quoique ne pouvant pas parler, mon père me serra légèrement la main que je tenais dans la sienne. Preuve évidente et palpable qu'il ne souffrait pas, et que son état ne devait être que pénible; mon père croyait fermement à l'immortalité de l'âme, et après sa mort, sa figure, *contractée par la maladie*, prit un air de grandeur et d'élévation, qui nous frappa beaucoup ma mère et moi.

Pour en revenir à M. C. Flammarion, voici quelques-unes des manifestations qu'il a pu recueillir, et qui sont certainement des plus authentiques. Je les résume brièvement :

1° Dans la famille du général Parmentier, on déjeunait à Andlau (Alsace) et on s'étonnait que le maître de maison qui était à la chasse ne parût pas. Tout à coup, par *un temps très beau* et des plus *calmes*, la fenêtre de la salle à manger, qui était ouverte, se ferma violemment avec un grand bruit, et se rouvrit aussitôt instantanément. Mais *le côté caractéristique* du phénomène et qui le prouve, *c'est que ce mouvement de la fenêtre* n'aurait pu se produire sans renverser une carafe d'eau *posée sur une table devant la fenêtre, et pourtant cette carafe avait conservé sa position*... Effet qui stupéfia les convives *et il y avait de quoi*, à la vue d'une chose si *anormale*. Trois quarts d'heure après, on rapporta le corps du chasseur qui était mort subitement en disant : « Ma femme, mes pauvres

enfants! » Si M. Flammarion s'imagine que c'est en s'éteignant si brusquement, et au moment d'un pareil choc, qu'un *mourant* peut se manifester, il se trompe étrangement; c'est *après sa mort*, qu'il a pu produire ce phénomène de la fenêtre, et *je ne crois même pas que c'est le mort qui a produit le phénomène*, mais *quelque désincarné*, parent ou ami de la famille, qui a employé ce moyen pour avertir cette famille.

Stainton Moses, dans un de ses livres, *Spirit Identity*, cite le cas d'un mécanicien qui mourut brusquement, écrasé par une machine, et qui après sa mort se manifesta à S. Moses, *dans un état de trouble complet et semblant ne plus savoir où il en était ni où il était.*

Pour le cas du chasseur d'Andlau, M. Flammarion nous dit que les convives ont eu une *hallucination véridique*, *assemblage de mots* dont j'ai signalé l'absurdité dans mon livre, car une hallucination étant *une impression fausse* ne peut être *ni vraie ni véridique;* c'est faire dire aux mots le contraire de ce qu'ils veulent dire. M. Flammarion pense que c'est *la force psychique* du mourant (que l'on attendait à déjeuner), qui a été la cause du phénomène. Quelle explication singulière! comme si les forces psychiques *en mouvement de dégagement* du corps physique pouvaient agir sur une fenêtre, lorsqu'elles ont tant à faire ailleurs. « N'insistons pas, dit M. Flammarion, sur la manière d'expliquer ce cas. » *C'est ce qu'il eût été plus sage de faire,* aussi n'insisterai-je pas davantage sur cette erreur...

2° A Schlestadt (Alsace), le père et la mère de M. Parmentier dormaient. Subitement Mme Parmentier est réveillée par une brusque secousse de son lit, de bas en haut, et à son tour éveille son mari. Deux autres secousses plus violentes se produisent, puis se fait un vacarme et un fracas dans le salon voisin, *comme si toutes les vitres des fenêtres eussent été brisées.* M. et Mme Parmentier croient à un tremblement de terre et vont examiner les dégâts du salon, où, à leur grande surprise, ils constatent *qu'il n'y a rien eu de cassé ni d'abîmé.* Mais après cette alerte, Mme Parmentier prit peur et crut à un malheur... Elle ne se trompait pas, car elle apprit bientôt que

Digitized by Google

son ancienne gouvernante, retirée à Vienne, *était morte cette nuit-là,* et avait exprimé le regret de n'avoir pu revoir sa chère élève à laquelle *elle était vivement attachée.*

L'explication de M. C. Flammarion est aussi fausse que l'autre. A l'entendre, « une impression partie du cerveau d'un mourant serait allée *frapper* un autre cerveau à 650 kilomètres de distance et *lui donner la sensation d'un bruit extraordinaire* ». Ce qui me *frappe* surtout dans cette explication, c'est son *extraordinaire facilité!...* L'explication réelle, c'est que *la morte* avait pour Mme Parmentier *une vive affection,* et qu'elle a voulu une dernière fois se rapprocher de celle qu'elle aimait et se manifester d'une façon quelconque.

Dans son intéressant livre, Aksakoff nous donne trois ou quatre cas très remarquables de *morts ou mortes,* ayant pu s'*objectiver* et même parler à la personne pour laquelle ils avaient de l'affection.

3° Le troisième cas est bien plus caractéristique, car à Rome où il s'est passé, M. A. Bloch nous raconte que sa mère était arrivée un jour toute *bouleversée,* et avait affirmé qu'étant à sa toilette, elle avait vu à côté d'elle son neveu René Kraemer, qui la regardait et lui dit *en riant : « Mais oui, je suis bien mort.* » Très effrayée de cette vision, elle était venue voir son fils à la Villa Médicis. Quinze jours après, ils apprirent la mort de M. de Kraemer arrivée le 12 juin 1896. Grâce à un travail que faisait M. Bloch à cette époque, *il put contrôler les dates et même les heures auxquelles ce phénomène se produisit;* or ce jour-là, leur parent, atteint d'une péritonite, entrait en agonie vers six heures du matin, et *mourait après avoir exprimé le désir de voir sa tante,* Mme Bloch, qui avait une grande affection pour lui; aussi, dit M. Bloch, « dans nos lettres de Paris, on s'était bien gardé de nous parler de la maladie de mon cousin »... Preuve évidente, selon moi, qu'il n'y a pas eu prédisposition mentale de Mme Bloch, ou avertissement télépathique du malade à celle-ci.

M. Flammarion dit que *ce fait est de même ordre que les deux précédents!* Le simple examen des faits prouve *exactement le contraire,* car dans les deux premiers cas, il n'y a eu que mouvements d'objets sans contact, tandis que dans le dernier, *le*

Digitized by Google

mort a pu *s'objectiver* et même *parler*, ce qui est autrement anormal et extra-naturel. M. Flammarion continue à nous dire imperturbablement que : « *La force psychique du mourant a pu se manifester sans sortir du caractère d'un enfant de 14 ans, qui aurait pu dire en riant* : « *Eh bien, oui, je suis mort.* »

Ainsi, M. Flammarion pense ou suppose que c'est la *force psychique* (!) chose impondérable, qui peut prendre *la forme d'un mort ou d'un mourant et parler en son nom.* M. Flammarion dit aussi : « L'hypothèse d'une hallucination sans cause est vraiment peu sérieuse... » *Évidemment*, et aussi peu sérieuse que son explication : « *Ne nous payons pas de mots*, ajoute-t-il, cherchons... »

Je crains bien, au contraire, que M. Flammarion ne se paye un peu trop de mots... plus vides que précis, et que ses explications, qu'il croit *scientifiques*, ne soient en réalité *qu'un trompe-l'œil.*

Le n° 4 n'est pas probant, passons au n° 5. Un médecin danois, M. Vogler, vivait dans une ville universitaire avec un de ses amis; une nuit, lisant dans son lit, il entendit la porte au bas de l'escalier s'ouvrir et se fermer... Croyant que c'était son ami, il ne s'en occupa pas... mais peu après, il entendit des pas traînants et quasi fatigués, monter l'escalier et s'arrêter devant la porte de sa chambre; *la porte s'ouvrit, mais personne n'apparut...* Le bruit des pas se rapprocha du lit... et un soupir se fit entendre qu'il reconnut comme étant *celui* de sa grand'mère qu'il avait laissée en bonne santé en Danemark. Les pas avaient aussi le caractère traînant et alourdi de ceux de sa grand'mère.

Je me demande comment M. Vogler a pu reconnaître que ce soupir venait de sa grand'mère, à moins que cette dernière n'ait eu une manière habituelle et caractéristique de soupirer. — Même remarque pour les pas. Plus tard, une lettre lui apprit que sa grand'mère, *qui l'adorait*, était morte subitement et *on constata que sa mort était arrivée justement à l'heure indiquée*, et à une époque où il ne savait pas que sa grand'mère était malade. M. Flammarion, cette fois, n'ajoute aucun commentaire à cet avertissement de mort.

Digitized by Google

Dans les *Annales* de septembre-octobre 1896, j'ai publié un avertissement de la mort d'une de mes tantes habitant Brest et dont j'ignorais absolument la maladie; mon cas, qui a quelque analogie avec le n° 5, a été publié d'abord dans le *Journal de la Société des Recherches psychiques* de Londres, et le comité de cette société m'a fait parvenir, par l'organe de M. F. H. Myers, ses remercîments pour leur avoir envoyé un cas qu'ils considéraient comme *très rare et des plus curieux;* j'engage M. Flammarion à méditer ce cas et les conclusions qui en découlent.

N° 6. — Pendant la guerre de Crimée, Mme Feret, descendue à la cave, vit soudain dans la partie éclairée par un rayon de soleil... comme une plage de sable sur laquelle gisait son cousin, chef de bataillon. Ayant raconté ce fait à sa famille, celle-ci tout naturellement se moqua d'elle; et dut, selon la règle absurde des ignorants, la traiter de visionnaire. Quinze jours après, Mme Feret reçut la nouvelle du décès dudit officier, mort en débarquant à Varna, et *à une date correspondant au jour où Mme Feret l'avait vu étendu sur le sable.*

M. Flammarion trouve « qu'il est aussi difficile d'expliquer ce fait que les précédents ». Aussi nous en donne-t-il une explication aussi confuse qu'inadmissible, et dont je ferai grâce à mes lecteurs. « Il n'admet pas un seul instant que la narratrice ait vu, de Paris, la plage de Varna; j'admets, au contraire, que la cause de la vision était là-bas et qu'il y a eu cette fois communication télépathique entre le mourant et sa parente. »

Je dirai à M. Flammarion, comme disait M. F. H. Myers à M. Podmore, à propos de son article au sujet de *Phantasms of the Dead* (*Fantômes des morts*) (*Proceedings*): « *Vous en prenez bien à votre aise avec la télépathie.* » De plus, j'ajouterai ceci : pourquoi donc Mme Féret n'aurait-elle pas vu la plage de Varna, ce ne serait qu'un exemple de plus à ajouter aux *centaines de cas du même genre*, si fréquents chez les somnambules et les voyants des deux sexes. Mme Féret devait être une voyante inconsciente de son don psychique.

Le n° 7 est des plus curieux. Il est arrivé à M. Clovis Hugues, le député-poète bien connu. En 1871, étant emprisonné à Mar-

Digitized by Google

seille, ainsi que son ami Gaston Crémieux, condamné à mort, ce dernier lui dit un jour en souriant : « *Quand on me fusillera, j'irai vous prouver l'immortalité de l'âme en manifestant dans votre cellule.* » Or, le matin à la pointe du jour, Clovis Hugues fut réveillé par un bruit de *petits coups secs donnés dans sa table* et qui se renouvela deux fois. *Il sauta hors de son lit et se planta bien éveillé devant la table... le bruit continua encore une ou deux fois.* Bientôt après, voulant aller, comme d'habitude (avec la complicité du gardien), voir son ami, M. Clovis Hugues apprit par ce dernier que M. G. Crémieux avait été *fusillé à la pointe du jour.* « J'étais dans mon état normal, écrit M. Clovis Hugues, *je ne me doutais pas de l'exécution* et j'ai parfaitement entendu *cette sorte d'avertissement.* » M. Flammarion suppose que l'esprit de G. Crémieux aurait agi sur le cerveau de son ami et lui aurait donné une sensation, un écho, une répercussion du drame dont il tombait victime (sa condamnation remontait aux jours de la Commune de Marseille). Cette fois, il ne se trompe qu'à moitié, car *ce n'est pas sur le cerveau* de Clovis Hugues qu'a agi *le mort,* mais bien *sur la table de sa cellule.* Je constate avec plaisir que, pour cette fois, M. Flammarion trouve le *cas bizarre* (!) et difficile à nier, mais qu'il ne tombe pas dans l'explication si absurde de l'*Hallucination auditive.*

Voici un autre cas des plus curieux qui a été publié *dans un journal spiritualiste allemand,* et qui se rapproche beaucoup de celui de M. Clovis Hugues ; je le dédie aux matérialistes de tout genre et il peut prendre place à côté des cas recueillis par M. Flammarion.

« Alfred Ohagen envoya à ce journal le récit d'un phénomène arrivé à un de ses amis, M. H..., un matérialiste qui était convaincu que la mort était la fin de tout. Cette croyance fut ébranlée par ce qui lui arriva à la mort de son beau-frère *qu'il affectionnait beaucoup et qui partageait ses opinions matérialistes.* M. H... était assis près du lit où reposait son beau-frère *quelques heures après sa mort.* La porte était entr'ouverte et il n'y avait qu'une bougie brûlant près de cette porte. M. H... posa la main sur le front rigide du mort et dit à haute voix : « *Albert, ne pouvez-vous pas me dire s'il y a survie ou*

Digitized by Google

non? » A peine avait-il prononcé ces mots que *la porte entr'ouverte battit et la bougie s'éteignit.* M. H... se leva tranquillement et, nullement convaincu que c'était un phénomène, ralluma la bougie en pensant qu'un courant d'air avait pu très bien faire battre la porte et éteindre la lumière. Mais pour savoir exactement à quoi s'en tenir, il alla chercher dans un magasin, à côté de chez lui, *un morceau de craie*, puis, s'assura que la porte n'avait aucune tendance à se fermer d'elle-même par suite de l'inclinaison de la maison, ni qu'aucun courant d'air n'existait dans les pièces à côté, *dont les portes et fenêtres étaient fermées.* M. H... mit plusieurs fois sa bougie devant la porte, et la lumière ne vacilla pas; alors il replaça la porte dans la même position entr'ouverte où elle avait été, et fit avec sa craie une grande marque sur le plancher pour expliquer exactement la position de la porte... il attendit et la porte ne bougea pas. Alors il répéta son appel : « *Albert, si c'est réellement un signe venant de vous, fermez de nouveau la porte.* » Aussitôt, *la porte battit* comme la première fois. M. H... alla trouver sa sœur qui reposait sur un sofa dans la pièce à côté, et qui d'un *air agacé* lui demanda *pourquoi il avait tapé la porte deux fois avec tant de violence?* M. H... demanda d'abord à sa sœur, si elle avait jamais remarqué que la porte se fermât d'elle-même. *Jamais,* répondit sa sœur. Le lendemain, il fit encore quelques expériences sur la porte, *qui ne se referma jamais* d'elle-même. De plus, son domestique effaça devant lui les marques de craie sur le plancher, *ce qui prouvait bien qu'il n'avait pas rêvé*, et le fait que sa sœur avait été *troublée deux fois* dans sa douleur, par ce tapage, lui prouva aussi qu'il n'avait pas eu d'hallucination. »

Ce cas des plus caractéristiques fut reproduit dans le *Light* du 27 février 1894, d'où je l'ai traduit. J'engage M. C. Flammarion à le méditer, car l'expérience venant d'un matérialiste, n'en est que plus frappante. Dans mon livre, M. C. Flammarion trouvera aussi, p. 221, des mouvements d'objets sans contact, pour lesquels j'ai fait des expériences de contrôle du même genre. Le seul point qui pour moi semble incertain, c'est de savoir si c'est bien le beau-frère *mort depuis quelques heures*, qui a fait battre la porte, ou si c'est quelque désin-

Digitized by Google

carné (*parent ou ami venu pour l'assister dans sa crise dernière*), auquel il faut attribuer le phénomène. Il y a autant de raisons pour que contre cette opinion [1].

Dans l'*Écho du merveilleux*, Mme Claire Vauthier qui fut cantatrice à l'Opéra, nous cite deux cas très curieux d'apparitions *post mortem*. Le premier arriva à Arsène Houssaye qui le racontait toujours avec émotion. S'étant séparé d'une maîtresse, Mme G... (*on pourrait, je crois, facilement reconstituer le nom*) pour se remarier, celle-ci montra un désespoir qui parut *excessif* à A. Houssaye, car, dit-il, elle était *si grande tragédienne*. Cependant, Mme G... avait dit : « *Je vais me tuer, et si là-bas on vit encore, je reviendrai près de toi, comme un reproche éternel.* » Ça, c'est bien un mot de femme et peut-être même de femme de théâtre, prenant *tout au tragique*. « Le lendemain soir, dit A. Houssaye, en traversant ma galerie (de son hôtel, boulevard Haussmann) alors obscure, j'entrevis, dans la glace du fond, comme une lueur qui s'étendait, tandis que *très distincte*, la tête de Mme G... m'apparaissait telle qu'au moment de son adieu prophétique. Quelques instants après, j'apprenais que Mme G... s'était empoisonnée. *Depuis, souvent... je la revois.*

Il y a eu là, une fois de plus, preuve de l'action du mort sur le vivant, et ressouvenir d'une promesse faite avant le décès. L'autre fait est tout personnel à Mme C. Vauthier, dont les *Souvenirs d'une Voyante* sont des plus intéressants.

« Après la mort de ma grand'mère, et aux heures de défaillance, dit-elle, *j'ai prié ma chère aïeule, car son intervention m'eût été consolante, son conseil un appui. Le silence morne m'a toujours répondu. Pourquoi ces oublis, ces séparations absolues!*

1. Pendant que je rédigeais ce cas, ma bonne vint me dire que sa montre et sa pendule étaient arrêtées à 9 heures, et de vouloir bien lui dire l'heure; je regardai ma montre, qui aussi *s'était arrêtée à près de 9 heures. Cette coïncidence me sembla bizarre*, et sans croire un instant qu'il y aurait là le moindre phénomène relatif à celui que je racontais, je regrette bien de ne pouvoir *constater* si, par hasard, *il n'y aurait pas entre les deux faits une corrélation quelconque*, par exemple, si l'heure de la mort du beau-frère de M. Ohagen n'aurait pas eu lieu à 9 heures du matin ou du soir. Cela serait bien curieux.

Digitized by Google

Problèmes auxquels ma sœur morte tentera de répondre. »
Comme on le voit, Mme C. Vauthier a été, ainsi que M. Flammarion, désolée de ne pouvoir revoir celle qu'elle aimait, mais plus heureuse, *ou plutôt mieux douée que lui psychiquement*, elle a eu le bonheur de revoir *sa sœur Édith* et de lui parler. « Une nuit, dit-elle, sans que rien, ni conversation, ni évocation du souvenir ait pu m'y prédisposer, je suis subitement éveillée par une impression de froid bien connue (d'elle) qui passe sur mon front et contraint mes yeux à rester ouverts. Près de moi, *je vois* ma sœur. *Des sens nouveaux...* me sont rendus, et *j'entends* Édith me parler. Elle se plaint, elle souffre. L'amour isolé qui a brûlé son cœur de femme, brûle inutile son âme errante. »

Comme je l'ai dit souvent, les désincarnés, pour la plupart, *restent longtemps* dans l'état intellectuel et moral où ils étaient *au moment de leur mort.* Ce n'est que peu à peu, que certains d'entre eux se rendent compte de la différence d'état entre le plan terrestre et celui de l'au-delà.

Mme C. Vauthier nous dit qu'à son tour elle parla à sa sœur et lui dit : « *Notre père n'est-il pas près de toi?* — Je ne l'ai jamais vu. — Il se communiquait à nous autrefois. Ce lien était-il un leurre ou s'est-il brisé? — Je l'ignore. — Pourtant notre mère, qui t'a tant aimée, ne t'aide-t-elle pas? — Elle reste introuvée. Sans doute est-elle *trop loin.* Nos affections, leurs origines, leur but, *tout s'efface dans la science acquise.* Toi, moi, pouvons encore nous rejoindre. *Nous appartenons au même système. Nous en subissons les mêmes lois.* Esprit de péché et de trouble, je n'acquiers rien. J'attends que l'attraction ou que la volonté me ramène à mes origines, et me pousse vers les destinées. »

Ces réponses d'Édith ne sont pas pour plaire *aux spirites*, qui s'imaginent tous qu'après la mort, on est *forcément* et *naturellement* réuni à ceux qu'on a aimés sur la terre. Il n'en est pas toujours ainsi, car *tout dépend du degré intellectuel et psychique*, auquel le désincarné était arrivé dans son évolution terrestre. Le proverbe : « *Qui se ressemble s'assemble*, est aussi vrai dans l'au-delà que sur la terre. La vraie famille est la famille intellectuelle et psychique, et, comme le remarquait

Digitized by Google

Édith, *tout s'efface devant la science acquise;* autrement dit : les *affinités électives* (dont Gœthe a eu le pressentiment) sont plus fortes que les liens terrestres et de famille. Nous en voyons d'ailleurs des exemples sur la terre. Quand une jolie paysanne, par suite de quelque caprice, épouse un individu supérieur à elle comme intelligence et comme milieu, mille fois sur dix, la paysanne se détache peu à peu et complètement du premier milieu où elle a vécu, et même des affections qu'elle y possédait. Même l'affection paternelle et maternelle est non seulement diminuée, mais reste souvent sans effet. La paysanne qui a monté un degré social avec son mari ; qui a vécu d'une tout autre vie, dans des milieux et avec des idées tout autres, est souvent gênée par la présence de parents plus ou moins grossiers, et le lien ne tarde pas à se rompre. *Elle a monté d'un degré*, ils sont restés stationnaires; donc incompatibilité de pensées et d'existence. On peut certainement faire des phrases sentimentales à ce sujet, traiter la paysanne d'égoïste, de sans-cœur, et autres banalités courantes chez ceux qui ignorent la psychologie, mais pour la paysanne ou l'ouvrière devenue bourgeoise, ou pour la femme bourgeoise anoblie par un mariage, il y aura toujours cette différence qu'E. Augier a si bien sentie, et marquée entre le père Poirier et sa fille la marquise de Presles. Quelque affection qu'elle ait pu conserver pour ses parents, elle et eux ne sont plus *du même monde*.

Revenons aux cas Flammarion. Le n° 10 est un des plus curieux, et lui a été fourni par le baron Deslandes. Dans sa jeunesse, il habitait avec sa mère, qui avait un maître d'hôtel piémontais qui ne croyait *ni à Dieu ni à diable*, mais qui n'aurait pu dire aussi *ni Dieu ni maître*. Une fois, vers 6 heures, le Piémontais entra au salon, la figure convulsée... et s'écria : « Madame ! madame ! il m'arrive un grand malheur, ma mère vient de mourir à l'instant, car j'étais dans ma chambre, je me reposais, quand la porte s'est ouverte... ma mère debout, pâle et défaite, était sur le seuil me faisant un geste d'adieu... Je me frottais les yeux, croyant à une hallucination, mais non, je la voyais bien. » Ce que je puis affirmer, dit le baron, c'est que la nouvelle en arrivait à Paris quelques

Digitized by Google

jours après... La mère du Piémontais était bien morte à l'heure et au jour où il l'avait vue.

Ce cas est à rapprocher de celui d'un de mes amis, et que j'ai publié dans les *Annales*, numéro de septembre-octobre 1896.

M. Flammarion n'ajoute aucun commentaire, ce qui prouve que toutes les explications pseudo-scientifiques précédentes lui semblent parfois insuffisantes, auquel cas nous serions d'accord.

Le n° 11, fourni par la baronne Staffe, est moins précis. Mme M..., qui vivait en Angleterre, avait été fiancée à un jeune officier de l'armée des Indes. Un jour, elle était accoudée au balcon de la maison, *et pensait naturellement à son fiancé*, quand tout à coup elle le voit dans le jardin, mais bien pâle et comme exténué. Elle descend vivement l'escalier, croyant trouver son fiancé!... Personne! Elle entre dans le jardin, examine la place où elle l'a vu... Rien! on l'avait suivie, on la console... Elle répète : *Je l'ai vu! Je l'ai vu!* Quelque temps après, la jeune fille apprit que son fiancé avait succombé en mer d'un mal subit, *au jour et à l'heure où elle l'avait vu dans le jardin.*

Les psycho-physiologistes diront évidemment que l'hallucination n'est pas douteuse, car la jeune fille, pensant naturellement à son fiancé, il était non moins naturel qu'elle crût l'avoir vu. Mais ce qui m'a semblé le plus curieux dans ce cas, c'est que la vision a eu lieu *en plein jour*, ce qui est *fort rare*, car en principe, un désincarné a besoin de l'obscurité, ou au moins de la pénombre pour *s'objectiver*. De plus, la jeune fille ne crut pas un instant à une hallucination, ou à une vision *rêvassière*, puisqu'elle cria : *Harry! Harry!* en supposant que son fiancé était de retonr, et se précipita au bas de l'escalier pour aller au-devant de lui. Preuve évidente que le désincarné a dû s'objectiver d'une façon extrêmement frappante.

M. Flammarion cite encore un cas qui me semble moins intéressant que les autres, puis il constate que « dans ses conversations sur ce sujet, soit chez lui, soit dans le monde, la majorité était d'un scepticisme à peu près complet, et n'avait rien

Digitized by Google

vu de ce genre; cependant une portion notable savait que ces choses existent ». Il a donc eu l'idée de faire une enquête en France, comme celle faite en Angleterre par la Société des recherches psychiques. M. Flammarion a reçu 4 280 réponses composées de 2 456 *non* venant de personnes n'ayant jamais rien vu; et 1 824 *oui*, provenant de personnes ayant vu, ou dont quelque ami ou parent a vu des cas de ce genre. « Ce qui frappe, dit-il, dans ces réponses, c'est la loyauté, la franchise, la délicatesse des narrateurs, qui tiennent à cœur de ne dire que ce qu'ils savent, sans rien ajouter ni retrancher. Sur 1 130 cas réunis, un très grand nombre, ajoute M. Flammarion, sont des faits subjectifs (*qu'en sait-il, il faudra les voir*), et se passent dans le cerveau des témoins!... Un grand nombre aussi sont *des hallucinations pures et simples.* »

En avançant cela aussi nettement, M. Flammarion me semble avoir agi d'une façon bien légère. Il conclut son article en disant : « Ce qu'ils nous apprennent (ces faits) *c'est qu'il y a encore beaucoup de choses que nous ne connaissons pas;* et qu'il y a dans la nature, *des forces inconnues*, intéressantes à étudier. »

Il n'est pas seul à le penser, car, *bien avant lui*, M. de Rochas publiait un livre (épuisé) intitulé : *Les forces inconnues.*

Dans un très gros volume intitulé · *Census of hallucinations* (*Recensement des hallucinations*), la Société des recherches psychiques de Londres, présidée alors par M. Sidgwick, a publié un nombre considérable de cas, du genre de ceux réunis par M. Flammarion, mais, par crainte sans doute de l'opinion, cette Société n'a pas mis *le vrai titre de l'enquête* qui aurait dû être... *Recensement de visions et d'apparitions.* M. F. H. Myers a eu du moins le courage de ses opinions, car dans ses articles sur *Les fantômes des morts*, il a abordé crânement la question : il a fait de même dans ses deux articles sur son ami Stainton Moses, et après leur lecture à une réunion de la Société des recherches psychiques, le professeur Sidgwick, qui présidait, crut de son devoir (!!) de dire que la Société ne pouvait prendre la responsabilité *des spéculations* de M. F. H. Myers. Dieu merci, cette Société est présidée maintenant

Digitized by Google

par l'illustre sir William Crookes, et avec lui, on sera sûr qu'elle fera de la bonne besogne psychique.

Attendons maintenant l'ouvrage annoncé par M. C. Flammarion et dont il ne nous a donné encore que des fragments, et gardons l'espoir que ses explications des phénomènes seront un peu moins *pseudo-scientifiques*, et un peu plus psychiques.

A. ERNY.

Digitized by Google

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

(*Suite.*)

CHAPITRE V

AUTOMATISME SENSORIEL ET HALLUCINATIONS PROVOQUÉES

SOMMAIRE

I. — Cette étude forme une série de chapitres ayant pour but de montrer l'éclosion dans la conscience ordinaire ou supraliminale de facultés ordinairement *subliminales*, c'est-à-dire agissant dans les dessous de la conscience.
II. — Discussion de l'automatisme sensoriel ou éclosion supraliminale d'images qui ne sont dues ni à des excitations extérieures, ni à l'attention volontaire. Ces images sont appelées hallucinations et elles peuvent être spontanées ou provoquées.
III. — Provoquer des hallucinations est un moyen puissant d'expérimentation psychologique.
IV. — Il a déjà été pratiqué en hypnotisme et les hallucinations suggérées pendant ou après l'état hypnotique ont déjà été très instructives. Discussion de l'origine, état de l'*organe de la vue,* genre des hallucinations.
V. — Pouvons-nous obtenir un résultat instructif sans nous servir de

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings S. P. R.*, vol. XI (Voyez *Annales des Sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899.


Digitized by Google

l'hypnotisme. Nous sommes déjà familiarisés avec les *post-images*, les images souvenirs et les images imaginées, jusqu'à quel point peuvent-elles être ressuscitées, intensifiées ou fixées pour notre étude?

VI. — Expérience de M. C. M. Bakewell, sur les *post-images* différées ou persistantes. Explication de certains prétendus fantômes par des *post-images* différées.

VII. — Transition entre les post-images qui sont *entoptiques* et les images souvenirs qui sont des représentations centrales de l'œil de l'esprit. Observations du prof. Flournoy sur ses propres illusions hypnagogiques.

VIII. — Jusqu'à quel point alors est-il possible d'extérioriser volontairement les images venant des réserves subliminales. Extériorisations spontanées de chiffres et autres schémas visuels de la pensée. Cas de M. Yowanovitch.

IX. — L'audition colorée ou vue des sons, nous donne un exemple de plus de la netteté et de la puissance de l'extériorisation dans ces quasi-perceptions entencéphaliques. Cas cité par le prof. Gruber.

X. — La vision par le cristal comme procédé empirique pour extérioriser les images venant du centre. Expériences sur des sujets hypnotisés à Brighton, montrant que les images, vues dans le cristal, se transmettent comme des suggestions post-hypnotiques données au sujet soit par injonction verbale, soit par télépathie.

XI. — Expériences du Dr Gibotteau, impliquant la transmission télépathique d'images faite par lui à un autre sujet ou inversement.

XII. — L'expérience semble prouver que ces automatismes sensoriels n'indiquent pas du tout nécessairement une maladie actuelle ou latente, ou quelque chose d'anormal chez les automatistes, mais peuvent se produire chez des personnes dont les sens et l'état physique général sont au-dessus de la moyenne.

XIII. — Expériences de vision par le cristal, etc., faites par MM. A. W. Verral, et réflexions à ce sujet.

XIV. — Expériences de visions par le cristal du prof. Pierre Janet.

XV. — Expériences de visions par le cristal, et d'auditions par la coquille, faites par miss X...

XVI. — Expériences de visions par le cristal, faites par miss A... et phénomènes spontanés d'un genre analogue.

XVII. — Expériences du même type faites par M. Keulemans.

XVIII. — Expériences de la princesse de Cristoforo et du major Schreiber.

XIX. — De ces expériences qui montrent l'éclosion dans les hallucinations provoquées de différentes formes de connaissances supernormales, on pourrait conclure que nos sensations d'origine centrale peuvent nous donner sur le monde extérieur des renseignements aussi vrais que ceux engendrés par les sensations de la périphérie. La rareté et l'inutilité pratique de ces phénomènes sont en faveur de l'idee que cette faculté de perception supernormale n'a pas été acquise par suite de l'évolution terrestre.

XX. — Revue des différents genres de visions connues externes et internes.

XXI. — Vastes perspectives et avenir brillant de cette nouvelle espèce d'expérimentation psychologique. Invitation d'envoyer des comptes rendus d'expériences à l'auteur à Leckhampton House Cambridge.

Digitized by Google

I

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de certaines manières dont la conscience et les facultés, que nous connaissons, semblent être interrompues ou d'autres fois s'augmenter d'une faculté inhérente à notre être et qui pourtant n'est pas comprise dans le courant de pensées et de sentiments que nous sommes habitués à considérer comme notre moi.

La nature de cette faculté au commencement est tout à fait mystérieuse et nous avons choisi le mot subliminal exprès pour bien faire voir que la seule chose évidente est que cette faculté opère en quelque sens en dessous des régions de la conscience. Les opérations de ce moi subliminal sont souvent telles qu'elles impliquent forcément la présence d'une conscience et, de plus, un des plus frappants phénomènes que nous essayons d'établir et d'expliquer consiste en ceci, que quelquefois la conscience subliminale remplace complètement la conscience supraliminale ; elle devient même, quoique provisoirement, supraliminale à son tour.

Nous n'avons encore vu que peu de groupes de phénomènes subliminaux ; ils sont trop nombreux et encore trop imparfaitement connus pour être dès maintenant arrangés en séries tout à fait logiques. Contentons-nous d'indiquer plusieurs espèces possibles d'arrangements et à nous servir de chacune de ces espèces à son tour, pour obtenir cette clarté, qui est si difficile à trouver, quand des faits à la fois complexes et fragmentaires doivent être soudés ensemble.

On se rappelle la métaphore dont je m'étais servi d'un *spectre* de la conscience totale, se prolongeant à chaque extrémité au delà des limites de la conscience supraliminale, s'étendant à l'extrémité rouge dans les profondeurs de la vie organique et à l'extrémité violette dans le monde des perceptions supra-sensorielles, en employant ce dernier mot pour indiquer que les sens connus ne suffisent plus pour expliquer les phénomènes. Pour donner des exemples des opérations dues aux perceptions et aux pouvoirs subliminaux au delà de l'extrémité rouge, j'ai cité certains faits de sugges-

Digitized by Google

tion hypnotique; ensuite j'ai essayé de montrer qu'une semblable activité subliminale se produit aussi depuis le rouge jusqu'au violet et que nous en avons connaissance supraliminalement aussi bien que subliminalement; pour cela j'ai cité certains faits se rattachant au génie et aux rêves. Je dois maintenant continuer à étudier ces activités subliminales au delà du violet du spectre dans la région de la télépathie, de la clairvoyance, de la rétrocognition et de la prémonition.

Remarquez cependant que les deux prolongements subliminaux de mon sceptre imaginaire, c'est-à-dire les phénomènes de puissance sur les processus organiques et ceux de clairvoyance, sont en réalité près l'un de l'autre au lieu de se trouver de plus en plus séparés, de sorte que mon spectre devrait être imaginé comme circulaire avec les régions ultra rouges et ultra violettes se rejoignant dans quelque région profondément cachée. Et remarquez en second lieu quand nous réussissons à avoir un aperçu du spectre subliminal, non seulement nous voyons certaines lignes ou bandes avec une clarté particulière, mais nous avons aussi un vague aperçu de parties éloignées; ainsi, par exemple, les résultats de la suggestion hypnotique ne sont pas du tout limités à ces effets organiques profonds. Nous la verrons agir aussi dans la clairvoyance et la précognition.

II

Et maintenant nous arrivons à un point où il semble que nous ne devions plus borner notre attention à une seule région du spectre, mais plutôt prendre un certain groupe défini de phénomènes et marquer les lignes et les bandes qui leur correspondent dans toutes les parties du spectre. Dans ce chapitre, ce sera des phénomènes d'*automatisme sensoriel* que je m'occuperai.

Cependant il me faudra d'abord définir ce que j'entends par action automatique des sens. Jusqu'à présent les indications ou messages envoyés par le moi subliminal ne se seraient pas facilement répartis en deux groupes sensoriels et moteurs, dans lesquels on divise ordinairement l'activité nerveuse. De

Digitized by Google

quel côté aurions-nous rangé la production d'un vésicatoire suggéré ou l'impulsion musicale d'un Mozart! ou même les rêves ordinaires dans lesquels se mélangent des images sensorielles avec des représentations d'un mouvement qui quelquefois se réalisent en véritables mouvements de la tête ou des membres?

Mais nous arrivons maintenant aux « messages » subliminaux d'un caractère plus précis et défini. Des messages qui contiennent toute leur signification dans le phénomène lui-même, nous passons à des messages qui semblent contenir des signes intentionnels : gestes, tableaux, expressions de pensées, et ces expressions de pensées se peuvent produire par l'un des quatre moyens employés dans la vie ordinaire : moyens principalement sensoriels, lecture et audition, ou moyens principalement moteurs, parole et écriture. Sans doute nous verrons que parmi ces messages verbaux et imagés, il arrivera fréquemment que les phénomènes sensoriels et moteurs se remplaceront les uns les autres. Mais nous comprendrons mieux si nous ignorons ces remplacements; si nous prenons d'abord le groupe des messages automatiques, sensoriels, et ensuite des moteurs et en commençant dans chaque cas par les messages dont les contenus ne sortent pas du champ habituel de la perception supraliminiale, et en arrivant ensuite aux messages du type télépathique et clairvoyant.

Ce que j'appellerai l'action automatique de chaque sens, ce sera la production et la présentation d'images qui ne seront dues ni à des excitations extérieures, ni à une direction volontaire de l'intuition. Prenons comme type le sens le plus important, la *Vision*. Elle est ordinairement divisée en vision interne et externe, l'interne consistant en images souvenirs et en images imaginées; en rappel volontaire ou involontaire, ou en réarrangements d'images reçues primitivement par la rétine du monde extérieur. Ces rappels, ces réarrangements peuvent naturellement nous aider à former des *idées* nouvelles (telles que la conception première d'une machine à vapeur), mais ne peuvent nous informer de *faits* nouveaux extérieurs. Et d'autant que cette visualisation interne ne

Digitized by Google

semble utile que pour nous aider à conduire nos opérations mentales, la plupart des hommes ne sont capables de s'occuper principalement que de la partie qui est *volontaire* et de traiter comme insignifiante et même morbide la partie qui est involontaire ou automatique. Ils attachent de l'importance à la faculté qu'avait Watt de voir distinctement par l'œil de l'esprit comment se conduirait la vapeur saturée dans un récipient de température et de capacité variables. Mais ils regardent les rêves comme sans valeur et les hallucinations à l'état de veille comme de pures indications d'état maladif. Quant aux images fragmentaires n'arrivant ni jusqu'au rêve, ni jusqu'à l'hallucination que l'on voit constamment sourdre spontanément chez la plupart des hommes, ce n'est que tout récemment qu'on les a remarquées et notées à titre de curiosité.

Le lecteur en aura déjà conclu que l'arrangement que je propose pour les genres de visualisation, est différent sur un point important. Je reconnais naturellement que la vision externe est le seul moyen d'obtenir une connaissance optique du monde matériel et je reconnais que la visualisation interne, — rappel et réarrangements d'image sous la direction du moi supraliminal, — est une aide importante quoique non essentielle aux opérations mentales ordinaires. En plus de ces phénomènes de visions internes qui sont des images spontanées et sans sens, que l'on regarde au commencement comme de simples étincelles qui s'échappent de la machine de l'esprit, je ferai une troisième classe, les *visualisations automatiques*, que je considère comme aussi importantes que les deux autres classes : je prétends que la connaissance visuelle du monde matériel et de ce que nous appelons les rapports immatériels, s'obtient en réalité au moyen de visions que j'appelle automatiques, c'est-à-dire non évoquées, ni évocables, par le moi supraliminal, mais qui, à mon avis, ont leur origine ou presque leur origine dans le moi subliminal et font monter leurs messages jusqu'à la conscience qui nous est familière. J'admets bien que dans certains cas ces messages n'indiquent que la maladie ou la désintégration et que dans la plupart des cas ils sont sans signification, fragmen-

Digitized by Google

taires ou avortés, mais je soutiens que, dans certains cas, ils apportent des notions réelles, acquises par quelques facultés de perception que possède seulement le moi subliminal et non pas le supraliminal.

Quelle relation peut-il y avoir entre cette faculté et la vue : je ne prétends pas le dire; puisque la connaissance se présente sous une forme imagée, nous pouvons en conclure qu'elle implique l'activité de ces parties du cerveau qui entrent en jeu dans la vision, mais que l'existence sans altération de ces parties soit nécessaire à la vision automatique, c'est ce que je ne puis dire. Nous savons qu'ordinairement il faut bien à l'œil depuis la naissance, six ou sept ans de travail pour que les parties du cerveau qui président à la vision puissent garder après la destruction de l'œil leur pouvoir de vue interne. On comprend que, un peu de la même manière que l'activité de l'œil est nécessaire pour que la faculté de visualisation intérieure puisse se développer, de la même manière aussi, la faculté volontaire de la visualisation interne peut être nécessaire pour que la faculté de visualisation automatique se développe (mais ne soit pas nécessairement créée). Ce point mérite d'être noté parce que, comme nous le verrons bientôt, on peut l'établir jusqu'à un certain point par des observations et par des expériences actuelles.

III

C'est donc, je le répète, des hallucinations provoquées expérimentalement que je dois m'occuper maintenant.

Deux causes ont contribué au mouvement qui entraîne la psychologie vers l'expérience : la première, c'est que les savants accoutumés à l'exactitude de la biologie moderne, lorsqu'ils sont arrivés à la névrologie voisine de la psychologie, région si vague, ont voulu continuer à y employer leurs méthodes autant que possible, mais deux grandes difficultés se sont présentées. La première vient de ce que la psychologie et la névrologie, aspects objectif et subjectif du travail de l'esprit ou du cerveau, bien qu'en un sens identiques, au point de vue du sujet traité, sont en un autre sens séparées par

Digitized by Google

un vide plus grand que celui qui sépare la névrologie de toute autre science physique. La névrologie ne peut photographier que l'extérieur de la place, elle ne voit rien de ce qui se passe à l'intérieur. La seconde difficulté vient de ce que nous ne pouvons pas traiter de la race humaine, comme la biologie traite des animaux et des plantes. Les croisements, les changements de milieu, la vivisection sont impossibles. Nous pouvons, il est vrai, étudier les organes des sens cérébraux et externes sur le sujet vivant et mort, mais en dehors de cela le psychophysiologiste en est réduit principalement à employer les méthodes physiques qui ne sont même pas spéciales à la biologie, telles que des déterminations de temps, de poids, de mouvement, etc.

Et il y a encore là un danger, c'est que les expériences ne pourront pas être suffisamment serrées de près pour mener à de vraies découvertes. Elles nous aident plutôt à définir soigneusement des faits que nous connaissons déjà grossièrement sans arriver aux faits sous-jacents dont nous informe la conscience ordinaire; pour cela, il faut que nous passions des artifices mécaniques généraux aux artifices spéciaux à la psychologie.

Lorsque l'on a commencé à étudier les cristaux, on a d'abord mesuré leurs angles externes, puis on les a coupés par lamelles pour chercher leurs plans de clivage et l'on a cru avoir bien examiné à fond les cristaux, mais la découverte de la polarisation de la lumière a conduit à une analyse plus profonde et nous classons maintenant les cristaux par la manière dont les rayons se conduisent à leur intérieur. Ce qu'il nous faudrait en psychologie ce serait quelque expérience qui pour comparer les phénomènes se servira de l'enregistrement des réflexes et de la description des organes terminaux, comme le polariscope se sert du goniomètre pour comparer les cristaux. Elle aiderait à découvrir la réfraction double ou multiple dans une personnalité, qui, soumise à des analyses moins subtiles, semble encore un tout limpide et homogène.

Mais pour trouver ces expériences spécialement psychologiques, il faut que nous redevenions comme des enfants; il

Digitized by Google

faut revenir à un état de science enfantine, il faut que nous attrapions la lune pour voir si, par hasard, nous ne pouvons pas la faire tomber. Il faut nous contenter de marcher à tâtons comme des pionniers dans une forêt d'obscures possibilités, au lieu de marcher par une série d'étapes, petites mais sûres, le long d'une route dont la direction est déjà connue. C'est là une attitude qui déplaît aux hommes qui sont habitués à des progrès définis et indiscutables, et les découvertes, dans une science naissante, seront donc probablement faites par des profanes.

Et ainsi il arrive que la seconde grande cause qui pousse vers la psychologie expérimentale, s'est trouvée dans la théorie primitive, mais féconde par ses expériences, d'un inventeur qui était aussi un « charlatan ». Ce fut Mesmer qui inaugura la méthode de psychologie expérimentale, pour la première fois vraiment profonde, vraiment pénétrante. Et elle était tellement nouvelle, tellement mal reçue, cette conception d'une modification profonde de la personnalité impliquée par le Mesmérisme ou l'hypnotisme, qu'il a fallu un siècle, je ne dis pas pour l'élaborer, mais pour la faire reconnaître comme digne d'une étude sérieuse, par les savants officiels.

La route que cette méthode si précieuse a jusqu'à présent suivie s'est allongée, et a dévié par suite de beaucoup d'accidents, de préjugés et d'erreurs, mais nous sommes maintenant assez avancés pour pouvoir, en nous retournant, regarder les détours, et nous demander quel était le raccourci que nous aurions dû prendre, l'indication qui aurait dû nous mettre sur la bonne route. Sans aucun doute, cette indication nous était offerte par le *somnambulisme spontané*. Dans le somnambulisme spontané, on avait pu, de tout temps, observer sur une petite échelle les phénomènes mêmes dont l'existence a été établie avec tant d'efforts. L'hyperesthésie, l'anesthésie, la mémoire alternante, la suggestibilité, tous ces phénomènes, pour ne pas parler de certains autres qui ne sont pas encore aussi bien reconnus, auraient pu être étudiés chez les noctambules, les parleurs endormis que l'on était habitué à regarder comme de pures curiosités, comme des phénomènes de rebut qui ne valaient pas la peine d'être expliqués.

Digitized by Google

Certainement, nous devrions retirer un enseignement de cette expérience, nous devrions bien comprendre que la psychologie expérimentale ne peut pas se permettre de repousser des expériences aventureuses, des observations inexplicables.

Pour elle comme pour les autres sciences, ce sont les anomalies, les phénomènes de rebut, qui ouvrent de nouvelles voies aux découvertes, et je crois donc que je ne fais que suivre les voies ordinaires du progrès, quand je prétends que dans les phénomènes bizarres, inexplicables de l'hallucination ou de l'automatisme sensoriel, gît l'indication et le germe de découvertes qui s'appliqueront au moi tout entier de l'homme, soit qu'il s'agisse du dessus ou du dessous de notre conscience transitoire et changeante.

IV

Mais, demandera-t-on, pouvons-nous véritablement faire des expériences, et peut-on provoquer des hallucinations, et si cela est possible, est-ce prudent[1]?

1. Je ne recommande pas à mes lecteurs de prendre des médicaments dans le but de provoquer des hallucinations. Mais puisque l'action des médicaments engendrant des sons ou des images hallucinatoires, a jusqu'à présent été mal comprise, il serait intéressant que les personnes à qui ces médicaments sont administrés pour d'autres raisons, essayassent de voir dans le cristal, et voulussent bien en consigner les résultats. Voici un bref aperçu (résumé d'après les notes qu'a bien voulu m'envoyer le Dr Mitchell Bruce) de quelques-unes de ces hallucinations toxiques, qui résultent probablement, suivant les doses, de la manière dont les organes terminaux ou le cerveau sont affectés. Le salicylate de soude, chez quelques personnes, produit des visions très désagréables quand les yeux sont fermés. Cet effet a été observé après cinq doses d'acide salicylique de 15 grains chacune. Des figures, etc., sont vues comme dans les illusions hypnagogiques. La digitale à grande dose peut produire des sensations subjectives de lumière. « Il me suffisait », dit le Dr Lauder Brunton, « de ne prendre presque qu'un grain de digitale dans l'espace de 48 heures, pour qu'il se produisît au centre du champ de vision de mes yeux une tache brillante entourée des couleurs de l'arc-en-ciel. Le haschisch produit des hallucinations bien connues, quoique leurs qualités agréables aient été très exagérées. Une exagération d'automatisme moteur, une exubérance de gestes et de paroles, et autres choses semblables, accompagnent les hallucinations visuelles, on devrait essayer l'écriture automatique avec ces malades surtout quand l'effet du médicament va s'arrêter, et que le sujet croit être à l'état normal. Je n'ai pas besoin de revenir sur les hallucinations causées par l'alcool ou l'opium. Les

Digitized by Google

Nous trouvons une réponse satisfaisante à ces questions, dans la série continuelle d'expériences sur les hallucinations hypnotiques qui ont été faites ces dernières années à Nancy et ailleurs. Le professeur Bernheim et ses amis ont définitivement prouvé que les hallucinations peuvent être provoquées chez un très grand nombre de sujets, sains d'esprit et de corps, sans aucune espèce de danger. Il n'y a pas de mal nécessairement produit, même par ce qui semble le plus dangereux, c'est-à-dire l'évocation très fréquente de l'hallucination hypnotique chez un sujet malade : « Chez une de mes malades », dit le Dr Bernheim, « une femme très intelligente, atteinte d'atoxie locomotrice, je me suis permis de faire, avec son consentement, certaines expériences pour me rendre compte de l'effet des hallucinations répétées ; j'observais soigneusement son état psychique, et je me tenais tout prêt à arrêter, à la plus légère indication alarmante. Plusieurs fois, je l'ai soumise, pendant plusieurs jours de suite, à des hallucinations complexes et répétées, hypnotiques et post-hypnotiques, immédiates ou différées, et de tout cela il n'est resté aucune trace. Pendant trois ans qu'elle a passés dans mon service, en dépit de suggestions très fréquentes, données à l'état de veille et en transe, son intelligence est restée aussi alerte, son pouvoir d'initiative n'a pas été diminué. »

Et ce cas n'est pas du tout isolé ; le professeur Bernheim connaît plusieurs autres exemples vivants, et a bien voulu m'en montrer quelques-uns.

Dans une longue série d'expériences commencées par Edmond Gurney à Brighton en 1883, et continuées à intervalles, principalement par le professeur et Mme Sidgwick jusqu'à maintenant, les mêmes jeunes gens, bien portants et intelligents, ont été soumis (1887-92) à des quantités d'hallucinations hypnotiques et post-hypnotiques, sans aucun inconvénient physique ou mental ; il n'y a donc pas de raison de supposer que le simple fait de subir une hallucination est en

bourdonnements dans les oreilles causés par la quinine prennent quelquefois la forme d'un son défini ; ainsi un malade du Dr Mitchell Bruce demandait à sa garde-malade de renvoyer un orgue des rues qui répétait perpétuellement le même air. Dans ce cas, des expériences avec le coquillage auraient pu être essayées.

Digitized by Google

soi-même nuisible, ou bien indique un état de faiblesse ou de maladie [1].

Il y a déjà un nombre suffisant d'expériences sur les hallucinations hypnotiques, pour que nous en retirions quelque instruction qui simplifiera notre enquête. Je les classerai dans les trois divisions suivantes :

1° Origine de l'hallucination hypnotique;

2° Son intensité, sa durée, son aspect optique;

3° Sa nature spécifique, ou son contenu.

1° Suggestion, voilà maintenant la réponse habituelle, quand on cherche la source d'une hallucination hypnotique. *A* suggère à *B* qu'il y a un chat sur le sofa — ou bien *B*, s'il est très sensible, se suggère à lui-même qu'il y a un chat sur le sofa — et *B* voit alors le chat. Dans mon chapitre sur le mécanisme de la suggestion, j'ai essayé de montrer que la définition la plus compréhensible de ce mot, trop à la mode, est « un appel qui arrive de quelque manière à la conscience subliminale, soit que cet appel vienne de la conscience supraliminale de l'opérateur-sujet lui-même, soit de la conscience supraliminale ou de la sublimniale de quelque autre opérateur ». Dans la suggestion verbale ordinaire, le moi supraliminal de *A* donne l'ordre que le moi subliminal, ou hypnotique, de *B* entend et exécute. Dans l'auto-suggestion ordinaire, le moi supraliminal de *B* donne l'ordre, et son moi

1. Je suppose, bien entendu, que les expériences sont faites sur des sujets convenables, et avec le soin voulu ; on peut faire du mal, sans doute, en hallucinant des sujets à esprit faible, ou même en oubliant d'effacer les hallucinations qui ont été provoquées. J'ai vu un jeune homme bien portant et intelligent, tout à fait démonté par une sensation angoissante de claudication, en sortant d'un état de transe pendant lequel plusieurs suggestions lui avaient été faites, et qu'on avait ensuite bien détruites. Mais l'une de ces suggestions avait été la claudication, et l'opérateur avait oublié de l'effacer: un mot suffit pour remettre les choses en état; mais si ce mot n'avait pas été dit, l'inconvénient aurait pu durer plusieurs heures. Les mauvais effets remarqués chez les personnes qui se sont laissé hypnotiser par Donato ou d'autres magnétiseurs ambulants, sont, je crois, dus, la plupart, à la coupable négligence du magnétiseur, qui n'abolissait pas les hallucinations qu'il avait suscitées. « J'ai vu, dit le Dr Amilton Osgood, le médecin bien connu de Boston, beaucoup de neuroses guéries. Je n'en ai jamais vu de produites par la suggestion. J'ai vu de l'intelligence rétablie, je n'ai jamais vu un esprit affaibli par la suggestion.


Digitized by Google

subliminal l'entend et l'exécute; mais il peut y avoir auto-suggestion spontanée, dans laquelle le moi subliminal de *B* crée à la fois, et exécute la suggestion sans aucune connaissance supraliminale de *B*, et il peut y avoir suggestion télépathique, lorsque le moi subliminal de *A*, peut-être à l'insu du supraliminal, transmet le message à *B* à distance. Aucune de ces quatre formes possibles n'exige absolument la transe hypnotique. Mais l'état de transe semble les faciliter tous.

2° Examinons la durée, l'intensité, l'aspect optique de l'image hallucinatoire ainsi provoquée. On ne peut fixer aucune limite absolue à la durée d'une telle image, surtout si elle est renouvelée de temps en temps par la suggestion. Son intensité peut varier, depuis le vague flottant jusqu'à une reproduction si complète de la réalité, que le sujet à qui l'on demande de décider quelle est la vue réelle et quelle est l'hallucinatoire, sera quelquefois incapable de le dire; pour rendre cette illusion possible, il doit généralement y avoir une grande intensification possible de la faculté visualisatrice ordinaire du sujet.

Quant à savoir si ces images obéissent aux lois optiques, la question est très difficile à résoudre : il y a deux théories bien connues, celles de l'école de Nancy et celle de Paris. Il y en a une troisième du professeur Lombroso, qui, jusqu'à présent, manque de confirmation. Enfin, ma manière de considérer le sujet est différente de ces vues, quoiqu'en un sens elle les combine ensemble.

A. La plus simple de ces opinions est celle de l'école de Nancy, qui soutient que la manière dont l'image se comporte optiquement est, comme l'image elle-même, un pur résultat de la suggestion. Le sujet voit l'image modifiée, comme il s'attend à ce qu'elle le soit; il suit les indications de l'hypnotiseur, et, si on lui dit qu'il regarde à travers une loupe, il dit qu'il voit l'image amplifiée, même si le verre est un verre ordinaire. Il ne peut y avoir de doute que ce soit quelquefois le cas. Quelles que puissent être les autres lois appliquées, leur effet peut en être pour ainsi dire effacé par la force brutale de la suggestion.

B. Je trouve aussi simple et presque aussi facile à prouver, en certains cas, la théorie de Binet et Féré, qui regardent

Digitized by Google

l'hallucination comme une espèce de développement exagéré d'un trait, ou d'une tache de lumière, ou d'une ombre, ou d'une couleur qui sert de *point de repère*, de support au sujet, pour y mettre la vision imaginée. Ainsi, l'image se comporte exactement comme le point de repaire, c'est-à-dire qu'elle suivra les lois de l'optique, et sera grossie par un verre grossissant, et non pas par un verre ordinaire. Un exemple de cette théorie, c'est l'expérience ordinaire de l'image hallucinatoire, reconnue sur une carte blanche, à l'aide de quelques petites marques insignifiantes.

C. Une théorie qui a trouvé peu ou pas de défenseurs, a été proposée par le professeur Lombroso[1]. Il affirme qu'il a produit, par suggestion, des images hallucinatoires du spectre solaire, qui ont été modifiées correctement, en regardant à travers un verre d'une certaine couleur qui était elle-même suggérée. Les images ont donc, à ce qu'il croit, suivi des lois optiques inconnues au sujet, et non suggérées par l'opérateur, il semble supposer que c'est le résultat d'un haut degré d'extériorisation. L'expérience demande à être répétée, mais même si les spectres imaginaires sont modifiés plus correctement que ne l'expliqueraient les connaissances en optique conscientes du sujet, on ne pourrait nécessairement en conclure quelque chose de plus que ceci, c'est que la conscience subliminale du sujet était plus savante en optique, que sa conscience supraliminale. Suivant moi, la mémoire subliminale est beaucoup mieux meublée que la supraliminale, et d'une mémoire meilleure, peuvent venir des raisonnements meilleurs.

D. En quelques mots, ma théorie consiste en ce que toutes les hallucinations, y compris les hypnotiques, sont essentiellement des modifications faites par le moi subliminal du champ de vision supraliminal, ou des autres sensations de même espèce, et que, par conséquent, nous ne pouvons nous attendre à ce que les hallucinations hypnotiques, comme telles, suivent une loi physiologique ou psychologique. Pour comprendre ceci, examinons un peu les différentes

1. *Congrès de psychologie physiologique*, 1889.



hallucinations que la suggestion hypnotique peut produire.

Voyons d'abord le cas le plus simple. Un hypnotiseur suggère au sujet de voir un objet qui n'est plus là, soit un chat, par exemple. Ce sera, ou bien le souvenir net d'un certain chat, ou une représentation imaginée et généralisée d'après plusieurs chats déjà vus. Faisons un pas de plus, et prenons quelque chose de plus complexe comme un cimetière de campagne; ici aussi, ce qui est vu peut être quelque cimetière particulier remémoré, ou une œuvre de l'imagination, naturellement tout à fait différente en vivacité de ce que le sujet peut évoquer à l'état de veille; mais ici un nouveau point se présente. Le chat pourrait naturellement se combiner avec ce que nous avons sous les yeux, bien qu'il en cache nécessairement une partie. Mais il n'en est pas de même du cimetière, il remplace la scène présente, et si nous cherchons bien, nous verrons qu'il remplace cette scène de différentes manières dans chaque cas individuel.

Faisons maintenant une hallucination négative ou d'anesthésie systématisée; affirmons par exemple que M. X... a quitté la chambre, tandis qu'en réalité il est encore là. Il sera bientôt évident qu'il peut s'être produit alors beaucoup plus qu'un phénomène optique. Étroitement rattachées avec l'absence apparente de M. X... du champ visuel, plusieurs hallucinations des autres sens (ouïe et toucher) peuvent se produire et se grouper autour de l'hallucination centrale, de manière à la maintenir avec aussi peu d'interruption que possible. Je dis aussi peu que possible, car il arrive souvent que quelque acte du personnage artificiellement invisible, est assez accentué pour rompre le charme.

Mais certainement quand l'hallucination atteint ce degré de complexité, il nous faut reconnaître que ce n'est pas un phénomène simple, isolé, c'est plutôt une adaptation intelligente de moyens à un but. Le but est de provoquer et de maintenir une certaine idée erronée, et ce mensonge primordial est étayé par des tromperies sensorielles, qui changent de minute en minute suivant les besoins. En somme, nous avons ici une modification continuelle du champ de perception supraliminal, effectué par le moi subliminal.

Digitized by Google

La question relative à la façon dont les images hallucinatoires se comportent optiquement, prendra donc une autre forme. Nous nous demanderons de quelles ressources le moi subliminal se sert-il? dans quel sens peut-il modifier les perceptions supraliminales? nous ne pouvons deviner la réponse à cette question, qu'en observant les images hallucinatoires, ou les visions plus complexes, et nous remarquons justement que ces visions manquent souvent de se conformer aux lois optiques. Les visions par le cristal sur lesquelles nous allons bientôt revenir, nous apporteront divers exemples de ce qui est tout au moins une singulière confusion optique. Je prétends donc que la représentation d'un message subliminal sous une forme visuelle, est un phénomène qui n'a avec les lois optiques qu'un rapport incertain et variable, et par conséquent, bien que je pense actuellement que les simples images hallucinatoires, se conforment aux théories de Bernheim ou de Binet, je ne puis accepter ces deux théories que comme étant d'une vérité partielle et empirique.

3° La nature du contenu des hallucinations hypnotiques a été souvent discutée dans ces *Proceedings*. Le lecteur sait que, tandis que dans la théorie courante, ce contenu dépend entièrement de la suggestion par la parole, ou par le geste, agissant sur les idées ordinaires, déjà possédées par le sujet, pour moi au contraire, il manifeste souvent des connaissances acquises subliminalement par le sujet, soit par transmission télépathique venant de l'hypnotisme, soit par l'exercice d'une faculté indépendante de clairvoyance. Et l'on verra plus tard que je demanderai que l'on ouvre un champ aussi vaste aux hallucinations provoquées à l'état de veille.

Mais puisqu'il y a encore tant de points controversés dans ces expériences, pourrions-nous les perfectionner, nous débarrasser du superflu, et donner plus d'importance à la partie intéressante?

B obéit à la suggestion hallucinatoire de *A*, mais il ne nous intéresse plus que ce soit *A* qui dirige le phénomène. C'est l'esprit de *B* que nous voulons étudier, et nous aimerions mieux qu'il ne soit pas troublé par la suggestion verbale or-

Digitized by Google

dinaire, bien que, naturellement, nous désirions observer si nous pouvons, l'influence télépathique.

En second lieu, il serait assurément préférable de pouvoir nous dispenser de l'hypnotisation, et obtenir que *B* voie et décrive les hallucinations à l'état de veille; mais *B* peut-il obtenir ces représentations subliminales par un pur effort de la volonté, peut-il faire autre chose que de susciter des souvenirs et les combiner d'une manière fantastique? Peut-il obtenir quelque chose de plus profond que de vagues rêves, ou des parcelles de souvenirs?

Examinons si, en dehors des incidents rares et étonnants, comme une hallucination, il se présente dans le cours de nos images visuelles ordinaires quelque incident que nous pourrions avec juste raison supposer capable d'être reproduit, intensifié ou fixé par quelque heureux artifice.

En règle générale l'impression visuelle d'un objet s'affaiblit progressivement. Supposons que je voie un vitrail représentant une figure allégorique du Courage, immédiatement après que j'en ai eu la perception directe, une *post-image* peut, dans des circonstances favorables, m'apparaître. Quelques minutes après, elle ne peut plus être évoquée sous cette forme, mais elle peut l'être avec moins de netteté, avec moins d'objectivité apparente (bien que souvent avec une couleur plus vraie) comme une *image souvenir.* Cette image souvenir devient graduellement moins définie, plus généralisée. Au bout d'un certain temps, je cesse d'être capable de me rappeler par aucun effort de volonté ce qu'était la figure. Mais elle persistera parmi les matériaux des images imaginées. Si je suis appelé à esquisser une figure du Courage, mon esquisse sera probablement influencée par la figure oubliée du vitrail.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

EXPLICATION DE BRUITS EXTRAORDINAIRES

Par M. MARCEL MANGIN

Il y a quelques années, me trouvant à l'étage supérieur de ma maison qui est fort isolée et dans un quartier désert, j'entendais assez souvent, en plein jour, un bruit mystérieux, ressemblant à la lamentation de quelque énorme bête sauvage qui aurait été prisonnière dans quelque souterrain. Bien qu'il y ait des laiteries dans le voisinage, l'hypothèse d'une vache malade ne me satisfaisait pas, car, bien que sourd et paraissant tout à fait venir des entrailles de la terre, le gémissement avait, si j'ose dire, un volume bien plus grand que celui d'un mugissement. Mon voisin, le naturaliste, a chez lui des squelettes de lion. Aurait-il, par hasard, emprisonné un lion vivant dans une cave? Cette explication me semblait encore plus ridicule que la précédente. Tout en étant souterraine, la voix avait quelque chose de très éloigné, de tout à fait *extramundane,* comme disent les Anglais. Si les bruits spirites existent, me disais-je, c'est ainsi qu'ils doivent être; mais n'ayant pas la plus petite parcelle de médiumnité, je ne m'arrêtais pas non plus à cette idée.

La *Rivista di Studi psichici* de juillet 1899 m'a donné la clef du mystère en racontant un fait semblable, et la morale de ces histoires est que bien souvent les choses les plus mystérieuses ont les explications les plus simples.

A Turin, *via* Monferrato, les locataires de la maison n°s 4 et 6 sont mis en émoi par un sifflement extraordinaire, extrêmement aigu, que tous ils entendent et dont personne n'est l'auteur. On va chercher la police, qui ne trouve rien,

Digitized by Google

bien entendu. Tous les témoins sont d'accord pour dire qu'en quelque endroit de la maison que l'on se trouve, le cri paraît tout à fait voisin, sans distance. Cinq ou six gamins qui jouaient sur un palier de l'escalier en l'entendant la première fois se sauvent terrorisés. L'un a vu sur le mur une procession de barbes humaines de toutes les couleurs, l'autre une quantité de cornes, l'autre une figure horrible, vêtue de rouge et avec des cornes. Le plus intelligent et le plus calme (neuf ans et demi) a vu descendre une caisse qui s'est ouverte en bas de l'escalier, il en est sorti une boule qui a passé par la porte de la cour. Près de cette porte se tenait une femme avec un bambin de quatre ans qui, en voyant passer la boule, crie tout joyeux: « C'est ma balle ! » et se met à courir après. Quand il la saisit, elle se résout en fumée. Le bruit aurait donc produit des hallucinations dont une s'est communiquée... Un agent qui veut faire le malin, au moment où il menace les esprits, reste pétrifié en entendant le hurlement qui se produit plus déchirant que jamais. Un petit enfant, à chaque cri, est si émotionné qu'il faut le changer complètement.

... Un boucher qui habite à une petite distance du centre du phénomène l'entend, tandis que dans les boutiques et logements intermédiaires on ne l'entend pas.

Enfin l'explication du mystère est donnée par le capitaine Felice Cerato. La voici résumée. Les habitants des bords de la mer et des grands cours d'eau connaissent ce phénomène. Ce n'est autre chose qu'un phénomène acoustique de transmission des sons par l'eau.

« L'autre soir, me promenant le long du Pô, j'entendis, venant d'un établissement situé au bord du fleuve, le signal de la cessation du travail au moyen d'une sirène dont les sifflements ont des modulations qui ressemblent à des gémissements ou des cris humains. Et en même temps je remarquai que ce son transmis par l'eau du fleuve semblait sortir de la rive sous mes pieds. En m'avançant, je trouvai plusieurs personnes dans des attitudes d'effroi regardant le courant avec inquiétude comme si elles s'attendaient à en voir sortir quelque chose de surprenant. Interrogées, elles me répon-

Digitized by Google

dirent qu'elles venaient d'entendre sous la rivière un cri déchirant, un gémissement, un je ne sais quoi d'incompréhensible. Je cherchai à les rassurer, je leur donnai mon explication, mais elles ne me parurent pas complètement persuadées de la vérité de mon assertion.

« Et pourtant la chose est certaine.

« Me trouvant une nuit de garde sur le pont du cuirassé l'*Amedeo*, en route de Maddalena à Spezia, tout à coup, de l'intérieur du navire, sortit un sifflement terrible, un sifflement jamais encore entendu, qui était à moitié humain, à moitié incompréhensible, avec des modulations comme un cri de douleur suprême. En une seconde tout l'équipage est sur pied, hors de soi par la frayeur; le sifflement se répète plusieurs fois, à de courts intervalles, occasionnant à bord une véritable panique.

« Arrivés à Spezia nous eûmes l'explication. Il s'agissait des expériences faites par le torpilleur *Falco* sur une nouvelle sirène. Et le torpilleur se trouvait à environ *quarante milles* de notre navire!

« Que les bons habitants de la maison de la rue Monferrato se persuadent que si l'établissement dont j'ai parlé plus haut ou d'autres situés sur les rives du Pô adoptent définitivement la sirène, ils auront à s'habituer au phénomène qui les épouvante tant, à moins qu'ils ne préfèrent déménager... J'ajouterai que, pour que le son se transmette ainsi par l'eau, il faut certaines circonstances atmosphériques, car le phénomène ne se produit pas invariablement à chaque sifflement. »

Pour mon cas il n'y a aucun doute, tout s'explique ainsi, particulièrement ce caractère souterrain du son qui devait arriver par le branchement de l'égout. Et ce mot de la fin n'a, hélas! rien de très spiritualiste.

MARCEL MANGIN.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

QUATRIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE

Lettre circulaire.

Dans sa séance du 7 août 1896, le Troisième Congrès de psychologie, réuni à Munich, sous la présidence de M. le professeur Stumpf, nous a chargés d'organiser la prochaine réunion du quatrième Congrès international de psychologie à Paris.

Nous avons l'honneur de vous annoncer que ce Congrès aura lieu à Paris, dans le palais des Congrès, installé près de l'Exposition universelle, du lundi 20 au samedi 25 août 1900, et nous vous invitons à vouloir bien prendre part à ses travaux.

Nous croyons que le souvenir de nos réunions à Paris en 1889, à Londres en 1892, à Munich en 1896, engagera les membres des précédents congrès de psychologie à profiter de cette occasion pour se réunir de nouveau. Nous espérons que toutes les autres personnes qui s'intéressent à un titre quelconque à l'étude de l'esprit humain voudront bien se joindre à nous.

Professeurs de philosophie, physiologistes, médecins, jurisconsultes, naturalistes, étudient, chacun de leur côté et

Digitized by Google

avec des méthodes différentes, la pensée de l'homme ; n'auraient-ils pas profit et plaisir à se connaître davantage les uns les autres ? Ce Congrès pourra, comme les précédents, rendre un grand service aux études psychologiques, s'il permet à tous ceux qui, dans des pays divers et dans des situations différentes, s'intéressent aux mêmes recherches, de se rencontrer, de se connaître et de s'apprécier davantage.

Agréez, Monsieur, l'assurance de nos sentiments très distingués.

Le Président,

TH. RIBOT,
Professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France,
Directeur de la *Revue philosophique*,
25, rue des Écoles.

Le Vice-Président,

CHARLES RICHET,
Professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris,
Directeur de la *Revue scientifique*,
15, rue de l'Université.

Le Secrétaire général,

Dr PIERRE JANET,
Chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne,
Professeur remplaçant au Collège de France, directeur du laboratoire de psychologie à la Salpêtrière,
21, rue Barbet-de-Jouy.

Le Trésorier,

M. FÉLIX ALCAN,
Libraire-éditeur,
108, boulevard Saint-Germain.

ORGANISATION

I. L'ouverture du quatrième Congrès international de psychologie aura lieu le lundi 20 août 1900.

Pourront prendre part au Congrès toutes les personnes qui s'intéressent au développement des connaissances psychologiques. Les dames y seront admises dans les mêmes conditions et avec les mêmes droits que les messieurs.

Les personnes qui désirent adhérer au Congrès sont priées d'envoyer leur adhésion sous enveloppe fermée et affranchie à M. le Dr Pierre Janet, rue Barbet-de-Jouy, 21.

II. La cotisation des membres du Congrès est fixée à 20 francs. MM. les adhérents sont priés de joindre à leur bulletin

Digitized by Google

d'adhésion un mandat-poste de 20 francs pour l'acquit de leur cotisation ; ils recevront en retour la carte de membre du Congrès.

Les membres du Congrès recevront gratuitement le journal du Congrès, le programme des séances et un exemplaire des rapports officiels.

La carte de membre du Congrès donnera le droit d'entrée dans les divers établissements d'instruction, dans les musées, laboratoires, hôpitaux, ainsi qu'aux diverses réunions qui pourront être organisées.

Il est probable que des réductions de 40 p. 100 seront faites par les compagnies de chemins de fer pour les voyages aller et retour pendant la durée de l'Exposition.

III. Les travaux du Congrès se feront soit dans des séances générales, soit dans des séances de sections dirigées par les présidents des sections.

Les sections seront au nombre de sept, et auront les titres suivants : 1° *Psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie;* 2° *Psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie;* 3° *Psychologie expérimentale et psychophysique;* 4° *Psychologie pathologique et psychiatrie;* 5° *Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et questions connexes;* 6° *Psychologie sociale et criminelle;* 7° *Psychologie animale et comparée, anthropologie, ethnologie.*

Les langues admises dans les discussions sont l'allemand, l'anglais, le français et l'italien.

La durée d'une communication dans les sections est fixée à vingt minutes au plus.

Les personnes qui désirent faire une communication sont instamment priées d'indiquer le plus tôt possible le titre de leur étude et d'envoyer au secrétariat un extrait succinct, un résumé ne dépassant pas deux pages imprimées.

Ces extraits seront imprimés et distribués avant chaque séance à l'auditoire, afin de rendre plus facile l'intelligence de la communication.

Une exposition de documents et d'appareils de précision ayant rapport à la psychologie sera peut-être annexée au

Digitized by Google

Congrès ; les personnes qui désireraient présenter des documents ou des appareils sont priées de nous en faire part le plus tôt possible.

MM. les membres du Comité donneront volontiers tous les renseignements complémentaires qui leur seront demandés. D'ailleurs un programme plus complet sera envoyé prochainement au personnes qui auront adhéré au Congrès.

PRÉSIDENTS DE SECTIONS

I. *Psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie.*

MM.

DUVAL (Dr Mathias), professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Paris, professeur à l'École d'anthropologie et à l'École des beaux-arts, cité Malesherbes (rue des Martyrs), 11.

II. *Psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie.*

SÉAILLES (G.), professeur de philosophie à la Sorbonne, rue Lauriston, 25.

III. *Psychologie expérimentale et psycho-physique.*

BINET (A.), directeur du laboratoire de psychologie de l'École des hautes études (à la Sorbonne), rue du Départ, à Meudon (Seine-et-Oise).

IV. *Psychologie pathologique et psychiatrie.*

Dr MAGNAN, médecin de l'asile Sainte-Anne, membre de l'Académie de médecine, rue Cabanis, 1.

V. *Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et questions connexes.*

Dr BERNHEIM, professeur de clinique interne à la Faculté de médecine de Nancy, place de la Carrière, 24, à Nancy.

Digitized by Google

VI. *Psychologie sociale et criminelle.*

MM.

TARDE, chef du bureau de la statistique (Ministère de la justice), rue Saint-Placide, 62.

VII. *Psychologie animale et comparée, anthropologie, ethnologie.*

DELAGE (Yves), professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la Sorbonne, rue du Marché, 16, à Sceaux (Seine).

COMITÉ LOCAL DE RÉCEPTION

MM.

BALBIANI, professeur d'embryogénie comparée au Collège de France, rue Soufflot, 18.

BEAUNIS (D^r), directeur honoraire du laboratoire de psychologie de l'École des hautes études (Sorbonne), villa Sainte-Geneviève, promenade de la Croisette, à Cannes (Alpes-Maritimes).

BERGSON, maître de conférences de philosophie à l'École normale supérieure, boulevard Saint-Michel, 76.

BOURGET (Paul), membre de l'Académie française, rue Barbet-de-Jouy, 20.

BOUTROUX, membre de l'Institut, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, 260.

BROCHARD, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne, rue de Poissy, 13.

BUISSON, professeur de science de l'éducation à la Sorbonne, boulevard du Montparnasse, 166.

CRUPPI (Jean), avocat général à la Cour d'appel, député de la Haute-Garonne, rue Spontini, 68.

DARIEX (D^r), directeur des *Annales des sciences psychiques,* rue du Bellay, 6.

ESPINAS, chargé du cours d'histoire de l'économie sociale à la Sorbonne, ancien doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, rue du Ranelagh, 84.

FÉRÉ (D^r), médecin de Bicêtre, boulevard Saint-Michel, 37.

FOUILLÉE, membre de l'Institut, villa Fouillée, à Menton (Alpes-Maritimes).

Digitized by Google

MM.

FRANÇOIS-FRANCK (Dr), professeur suppléant de physiologie au Collège de France, rue Saint-Philippe-du-Roule, 5.

GLEY (Dr), assistant au Muséum, professeur agrégé de physiologie à la Faculté de médecine, rue Monsieur-le-Prince, 14.

JOFFROY (Dr), professeur de la clinique de médecine mentale à la Faculté de médecine, boulevard Saint-Germain, 195.

LACASSAGNE (Dr), professeur de médecine légale à la Faculté de médecine, place Raspail, 1, à Lyon (Rhône).

LACAZE-DUTHIERS (H. DE), membre de l'Institut, professeur de zoologie à la Sorbonne, rue de l'Estrapade, 7.

LÉVEILLÉ, professeur à l'École de droit, rue du Cherche-Midi, 55.

LIARD, membre de l'Institut, directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'instruction publique, rue de Fleurus, 27.

LYON, maître de conférences d'histoire de la philosophie à l'École normale supérieure, rue Ampère, 11.

MANOUVRIER, professeur à l'École d'anthropologie, rue de l'École-de-Médecine, 15.

PAULHAN, ancien bibliothécaire, rue de Châtillon, à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise).

RABIER, directeur de l'enseignement secondaire au Ministère de l'instruction publique, rue de Fleurus, 27.

RAYMOND (Dr), professeur de la clinique des maladies du système nerveux, médecin de la Salpêtrière, boulevard Haussmann, 156.

SÉGLAS (Dr), médecin de Bicêtre, rue de Rennes, 96.

SOLLIER (Dr), directeur de l'Institut hydrothérapique de Boulogne-sur-Seine, avenue de Versailles, 145.

SOURY (Jules), directeur des conférences à l'École des hautes études (à la Sorbonne), rue Gay-Lussac, 21.

SULLY PRUDHOMME, membre de l'Académie française, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 82.

WEISS (Dr A.), professeur agrégé à la Faculté de médecine, avenue Jules-Janin, 20.

Digitized by Google

COMITÉ INTERNATIONAL DE PROPAGANDE

NOMMÉ PAR LE CONGRÈS DE MUNICH LE 7 AOUT 1896[1].

Allemagne.

Dr Hermann EBBINGHAUS, Professor der Philosophie an der Universität, Kaiser Wilhelmstrasse, 84, Breslau.

Dr Paul FLECHSIG, Kgl. Geheimrath, Professor der Psychiatrie und Direktor der Irrenanstalt. Psychiatrische Klinik. Leipzig.

Dr E. HERING, Professor der Physiologie. Liebigstr, 16, Leipzig.

Dr Th. LIPPS, Professor der Philosophie an der Universität. Georgenstrasse, 18, Munich.

Dr Frhr. von SCHRENCK-NOTZING, prakt. Arzt, Max Josephstrasse, 2/1, Munich.

Dr Carl STUMPF, Professor der Philosophie an der Universität, Nurnbergerstrasse, 14, Berlin, W.

Dr Wilhelm WUNDT, Professor der Philosophie und Direktor der Instituts für experimentelle Psychologie an der Universität. Leipzig.

Angleterre.

Dr A. BAIN, Professor of Philosophy, Aberdeen.

Prof. Dr FERRIER, Cavendish Square, 34, London, W.

Frederic W. H. MYERS, M. A., Leckhampton House, Cambridge.

Prof. SIDGWICK (Henry), Newham College, Cambridge.

Prof. James SULLY, University College, East Heath Road, Hampstead, London, N. W.

Autriche.

Dr Sigm. EXNER K. K. Hofrath, Professor der Physiologie, Physiol. Institut, Schwarzspanierstrasse, 15, Wien, IX.

Dr Anton MARTY, Professor an der Universität, Prague.

Dr Alexius MEINONG, Professor der Philosophie an der Universität, Heinrichstrasse, 7, Gratz.

1. Comptes rendus du Congrès de Munich, 1877, p. 164.

Digitized by Google

Danemark.

Dr Alfred LEHMANN, Docent de psychologie expérimentale à l'Université, Osterbrogade, 7, Copenhague.

États-Unis d'Amérique.

Prof. Mark BALDWIN, Professor of Psychology at the Princeton University. Princeton, New Jersey.

Prof. STANLEY-HALL, Clark University, Worcester, Mass.

Prof. William JAMES, Harvard University, Irving street, 95, Cambridge, Mass.

Prof. Edward Bradford TITCHENER, Professor of Psychology, Cornell University, Ithaca, New-York.

Espagne.

Prof. Dr RAMON Y CAJAL, Professor en la Universidad, Madrid.

France.

M. A. BINET, directeur du laboratoire de psychologie à l'École des hautes études (Sorbonne), rue du Départ, à Meudon (Seine-et-Oise).

Dr Pierre JANET, chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne, professeur remplaçant au Collège de France, directeur du laboratoire de psychologie de la clinique à la Salpêtrière, rue Barbet-de-Jouy, 21, à Paris.

Prof. TH. RIBOT, professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, rue des Écoles, 25, Paris.

Prof. Ch. RICHET, professeur de physiologie à la Faculté de médecine, directeur de la *Revue scientifique*, rue de l'Université, 15, Paris.

Italie.

Dr F. BRENTANO, professeur de philosophie à l'Université, Florence.


Digitized by Google

Dr G. Mingazzini, professeur de psychiatrie, Manicomio, Rome.
Dr Enrico Morselli, professore di clinica delle malattie mentali e di neuropatologia, direttore dell' Istituto psichiatrico nella R. Universita, via Assarotti, 46, Gênes.
Dr Mosso (Angelo), professeur de physiologie, Turin.
Dr Giuseppe Sergi, professore di antropologia alla R. Universita, Istituto fisiologico, Roma.

Russie.

Dr Grote, professeur à l'Université, président de la Société psychologique, Odessa.
Dr S. Korsakow, professeur de psychiatrie à l'Université, Devitschie pole psychiatrische Klinik, Moscou.
Dr Nikolaus Lange, professeur à l'Université, Odessa.
Dr Maurice Mendelssohn, docent de médecine, Galernaia-strasse, 20, Saint-Pétersbourg.

Suède, Norvège.

Prof. Henschen, à l'Université, Upsala.
Dr J. Mourly-Vold, professeur de philosophie à l'Université, Christiania.

Suisse.

Dr Th. Flournoy, professeur de philosophie à l'Université, Florissant, 9, Genève.
Dr August Forel, professeur à l'Université, Zurich.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Digitized by Google

DOCUMENTS ORIGINAUX

TÉLÉPATHIE

CAS DE FONTENAY-LE-COMTE. TÉLÉPATHIE

Le mardi 25 mai 1897, à 8 heures du matin, Mme de Lagenest faisait, en l'absence de sa bonne, son lit dans son appartement de la rue du Gros-Noyer, quand devant elle, de l'autre côté[1], elle vit son oncle M. Bonnamy, habitant Loché (près de Loches), qu'elle croyait en bonne santé. Elle le voyait sourire d'un air content, mais comme cette apparition la fatiguait, Mme de Lagenest passa de l'autre côté du lit, espérant l'éviter. A sa grande surprise, elle aperçut alors son oncle à la place qu'elle venait de quitter. Alors elle lui adressa la parole, demandant la cause de son arrivée, sans obtenir de réponse de l'apparition, qui, cessant de sourire, la regardait avec bonté. Pour échapper à ce regard qui la troublait, mettant cette obsession sur le compte d'une hallucination, Mme de Lagenest descendit dans les appartements du rez-de-chaussée et entra dans le bureau de son mari. Le même fantôme se dressa devant elle. « Mais, mon oncle, pourquoi venez-vous? Vous êtes donc mort? » L'apparition disparut immédiatement après que Mme de Lagenest eut prononcé ces paroles.

Cette dame alla faire un tour dans son jardin pour se remettre de l'émotion éprouvée, et une demi-heure après, comme on sonnait à la porte de la rue, sans avoir vu la personne qui arrivait, elle dit au domestique qui se trouvait près d'elle: « Allez donc chercher la dépêche qui arrive; mon oncle est mort. » Ce qui était exact, M. Bonnamy étant décédé à Loché le 25 mai à 1 heure un quart du matin.

La durée de la vision, d'après Mme de Lagenest, est de dix minutes. Elle lui a causé une fatigue excessive qui n'a disparu que fort tard dans la soirée. F. Bodroux.

1. C'était un lit de milieu.


Digitized by Google

DEUX CAS

D'HALLUCINATION AUDITIVE PRÉMONITOIRE

PAR M. E. DESBEAUX

A M. LE DOCTEUR DARIEX

« MON CHER AMI,

« Je me décide à vous communiquer deux cas d'hallucination auditive prémonitoire qui me semblent (le premier particulièrement) apporter quelque contribution à l'étude des phénomènes psychiques.

« C'est en recherchant mes notes sur les cas de prémonition de Monte-Carlo[1] que j'ai retrouvé ce que vous allez lire.

« Ces deux cas sont *copiés textuellement à leurs dates respectives*, sur mon journal intime qui reste à votre entière disposition.

« Cordialement à vous,

« E. DESBEAUX. »

PREMIER CAS

« Dans la nuit du 25 au 26 septembre 1890 (vers le matin) étant éveillé, j'ai eu l'audition d'une voix qui me disait avec force : « Tu seras frappé, mais tu ne mourras pas ! ».

Or au mois de juillet 1897, un matin au réveil, sans que

1. *Annales*, n° 2, 1899.

Digitized by Google

rien dans mes antécédents sanitaires ou dans mon atavisme pût, à mon escient, du moins, me le donner à craindre, je fus frappé d'hémiplégie; hémiplégie relativement légère, à la vérité, mais pour laquelle on me soigne encore à présent. Vous pouvez, mon cher Docteur, prendre des renseignements sur ce point auprès de trois de vos collègues, dont je vous donne les noms d'autre part, en les déliant du secret professionnel, et vous n'avez pas oublié, d'ailleurs, que je suis venu vous consulter, vous aussi, au mois de mars 1899, pour certains troubles oculaires consécutifs de cette hémiplégie.

Observations : I. — Remarquer l'emploi du mot « frappé »; terme technique, médical : « Être frappé d'hémiplégie. »

II. — Y a-t-il eu à la suite de l'hallucination un effet suggestif à longue échéance (sept ans)[1] ? Il me semble difficile d'admettre que cette suggestion eût pu apporter un tel désordre dans mon organisme.

III. — De quelle utilité cette hallucination prémonitoire pouvait-elle être pour moi, et cela qu'elle m'eût été donnée par ma « conscience subliminale » ou par quelque autre mode? Elle aurait pu servir à m'empêcher de me surmener, ainsi que je le faisais à cette époque. Mais pour qu'elle fût efficace, il eût fallu qu'*on* me mît à même d'en saisir le sens. Au contraire, l'accent de sévérité et l'assurance dont étaient empreintes les paroles mystérieuses donnaient à ces paroles le caractère d'une menace, et point du tout celui d'un avis bienveillant. De sorte que s'il y a eu prémonition effective, l'effet en a été absolument perdu.

IV. — J'ajoute que plusieurs fois — et bien longtemps avant d'avoir été « frappé », alors que je me portais ou paraissais me porter à merveille, — j'ai rêvé que je marchais appuyé sur des béquilles. Rêves prémonitoires dont je n'ai malheureusement pas pris note au réveil.

1. Le Dr Dariex, à qui je communiquais récemment ce journal intime, remarqua que j'y faisais mention d'une maladie qui, à la fin de décembre 1892, avait inquiété ma famille, mais qui, ne m'ayant donné, à moi, aucune inquiétude, n'avait pas laissé de trace en ma mémoire. La prémonition s'appliquait-elle à cette maladie-là?

Digitized by Google

DEUXIÈME CAS

« Hier (2 février 1894) et aujourd'hui en me réveillant, j'ai eu l'audition d'une voix qui disait, à deux reprises : « Fièvre typhoïde. » Notons que le réveil a lieu en ce moment, vers 11 heures, car je travaille en rentrant et je me couche très tard. En entendant ces deux mots menaçants, je me suis raidi de crainte. »

Je continue à copier sur mon journal : « 3 février 1894, je sors de chez moi sitôt après déjeuner et j'arrive dans le bureau de mon associé qui, navré, tenant une dépêche à la main, me dit : « Mon petit-fils est malade, on craint la fièvre typhoïde ! » *Et sur mon journal,* j'ai ajouté avec un point dubitatif : « Serait-ce cela? »

Observations : I. — Pourquoi cet avis mystérieux, si avis il y a, à moi donné deux jours de suite? Je n'avais aucun motif de m'intéresser particulièrement à cet enfant que je n'avais vu qu'une fois. Sa maladie ne pouvait apporter aucun trouble à nos affaires. Donc cette prémonition ne présentait pour moi aucune utilité et ne s'appuyait sur aucune raison sentimentale.

II. — L'enfant fut malade et guérit. Mais il n'eut pas la fièvre typhoïde, malgré le pronostic des médecins.

III. — Je n'ai pas, jusqu'ici, trouvé de fait auquel cette hallucination pût mieux s'appliquer.

IV. — Pour le premier cas comme pour le deuxième, j'étais à l'époque de ces hallucinations en plein surmenage cérébral. Jamais, jusqu'alors, je n'avais eu d'hallucination et je n'en ai pas eu d'autre.

P. S. — Qu'il me soit permis, à présent, de répondre quelques mots à M. Marcel Mangin et au Dr Emery-Desbrousses au sujet de la cinquième hypothèse qu'ils ont proposée dans les *Annales*[1], pour expliquer mes trois cas de prémonition de Monte-Carlo[2], et leur apprendre que je suis tout prêt à me

1. N° 3, mai-juin 1899.
2. *Annales*, n° 2, mars-avril 1899.

Digitized by Google

ranger à leur opinion, c'est-à-dire à adopter leur hypothèse de la foi motrice, de la force extériorisée, parce que cette hypothèse a l'avantage de sembler simplifier l'explication du phénomène.

On peut admettre, en effet, que la Foi « qui soulève des montagnes » et l'Énergie extériorisée d'Eusapia, qui soulève des tables, des chaises, qui accomplit de véritables « tours de force », sont capables de prolonger, pendant les quelques secondes nécessaires, la course de la minuscule bille d'ivoire et, par suite, de lui permettre de se loger dans telle case du cylindre ; mais alors il faut admettre également que je suis ce qu'on nomme, faute d'un nom meilleur, un « médium », et que je suis *seul* médium en cette affaire, car personne autre n'était, là-bas, à Monte-Carlo, au courant de mes pensées et n'avait intérêt à me faire gagner.

Or, point du tout ! Je ne possède pas la plus mince dose de « médiumnité », et j'en donne de suite la preuve. A partir du 20 octobre 1888 jusqu'au 10 mai 1889, chaque nuit, de minuit à deux heures du matin, dans les conditions les meilleures de silence et d'observation, je me suis efforcé, par tous les moyens connus, d'obtenir quelque mouvement, quelque coup, quelque *rapping*, une indication quelconque, et, pendant ces sept mois, je n'ai rien obtenu, rien, rien, rien.

Je ne suis donc pas « médium », autrement dit, je ne suis donc pas à même d'extérioriser mon Énergie, et ce n'est donc pas *moi* qui ai dirigé la bille d'ivoire. Voilà ce qu'il serait logique de dire. Or je n'ignore pas qu'on peut me répondre : « Ce n'est pas vous et c'est vous tout de même, » et qu'on peut faire entrer en scène mon subconscient, ma conscience subliminale, voire mon corps astral. Mais alors les autres hypothèses que j'énumérais dans le susdit numéro des *Annales* ne me paraissent pas moins bonnes, je l'avoue, et me semblent, en attendant mieux, tout autant admissibles.

E. D.

Digitized by Google

LA SUGGESTIBILITÉ

AU POINT DE VUE

DE LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE[1]

PAR ALFRED BINET

Un livre récent de Sidis sur la psychologie de la suggestion, et quelques articles parus dans des revues américaines, quelques expériences citées dans un opuscule italien, m'ont donné la pensée d'écrire des réflexions sur la suggestion à l'état normal ; j'y joindrai des expériences inédites que j'ai faites il y a environ trois ans dans des écoles primaires, expériences qui, bien entendu, n'ont aucune relation avec l'hypnotisme, puisque la pratique de l'hypnotisme est, avec raison, sévèrement interdite dans les écoles. L'objet de cette revue est la suggestion à l'état normal, — plus exactement encore : la suggestion dans vie.

C'est un sujet qui a été rarement traité avec le sérieux qu'il mérite. La question qui s'en rapproche le plus, parmi celles dont parlent les auteurs compétents de l'hypnotisme, est celle de la *suggestion pendant l'état de veille,* mais ce n'est abso-

1. Nous publions ce mémoire d'après l'*Année psychologique* de 1899, un vol. in-8 de 900 pages. Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

Ce mémoire, fort intéressant, n'est qu'un historique précédant des recherches originales qui paraîtront prochainement, en un volume, à la même librairie.

Digitized by Google

lument pas la même chose. Les expériences de suggestion pendant l'état de veille consistent bien à travailler sur une personne non endormie, mais les procédés qu'on emploie pour l'influencer sont absolument les mêmes que si on l'avait endormie; on ne l'endort pas au préalable, voilà toute la différence. Au lieu de lui répéter d'abord pendant longtemps : « Dormez! dormez! vos yeux se ferment, le sommeil vient, etc. », on la prend à l'état de veille, et sans préparation apparente, on lui donne la série de suggestions qu'on ferait sur une personne réellement hypnotisée; cette manœuvre réussit, entre des mains habiles, pour suggestionner à l'état de veille non seulement des sujets dressés à l'hypnotisme, mais encore des sujets qui n'ont jamais été endormis avant ce premier essai de captation. Charles Richet et Bernheim, si je ne m'abuse, sont les premiers initiateurs de cette méthode rapide.

De bons juges se sont demandé s'il y a une très grande différence, au fond, entre ces suggestions à l'état de veille et les suggestions de l'hypnotisme. Beaucoup de réserves sont à faire. Tout d'abord par leur allure, par leur aspect général, par leur signification les deux genres d'expérience s'équivalent; il n'y a entre elles qu'une petite différence de technique : le sommeil préalable. Or on n'est pas encore bien d'accord sur la nature psychologique et physiologique de cet état particulier de sommeil qu'on appelle l'hypnotisme. Pour ceux, — et ils sont nombreux aujourd'hui, — qui se rattachent aux idées de ce qu'on appelle l'École de Nancy, cet état d'hypnotisme, en tant qu'état nerveux distinct de la suggestion et de la suggestibilité, n'existe pas; « il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion[1] ». Par conséquent, dans cette doctrine, la suggestion à l'état de veille et la suggestion à l'état de sommeil sont deux mêmes choses sous des étiquettes différentes : tout au plus pourrait-on dire que la seconde espèce de suggestion est seulement plus lente, plus circonspecte, car avant de suggérer telles ou telles actions thérapeutiques, on fait une suggestion préliminaire de calme,

1. Cette affirmation, due à Bernheim et à Delbœuf, a été développée par P. Hartenberg dans la *Revue de l'Hypnotisme*, janvier 1898, p. 211.

Digitized by Google

d'obéissance, de repos et de sommeil, qui prépare les voies et facilite le succès.

A l'inverse, les auteurs qui soutiennent que l'état d'hypnotisme est un état bien défini, ayant des caractères psychologiques consistant dans une diminution de résistance et de sens critique, peuvent admettre que lorsqu'une suggestion à l'état de veille réussit aussi exactement que pendant le sommeil hypnotique, cela tient à ce que le sujet était dans des dispositions mentales telles que sa résistance et son sens critique ont pu être supprimés tout d'un coup, et que par conséquent une ébauche d'état hypnotique a pu se produire.

Je présente ici ces considérations pour bien montrer que les suggestions à l'état de veille, telles qu'elles ont été pratiquées par des hypnotiseurs usant de leur méthode habituelle, se rattachent étroitement aux suggestions de l'hypnotisme, et font un petit chapitre de la question d'ensemble.

Il en est tout autrement de la suggestion à l'état normal. Cette question est, à mon avis, à peine ébauchée, et cependant elle est pleine d'avenir. Les traités ordinaires d'hypnotisme, de suggestion et de magnétisme animal en parlent peu; on y trouve sans doute des considérations générales sur ce sujet, mais pas d'expériences; tous les développements qu'on expose semblent avoir uniquement pour but de montrer que la vie normale renferme les germes de toutes ces expériences brillantes d'hypnotisme qui ont excité l'enthousiasme du vulgaire et le scepticisme des savants; on a donc cherché à citer et analyser tous les cas possibles où il se produit dans la vie réelle des faits comparables à ceux des expériences de suggestion. Si légitime que soit ce rapprochement, — dont on a, du reste, un peu exagéré la portée, — il me paraît certain que c'est là examiner les faits de la vie normale sous un point de vue très étroit. La vie normale est autrement vaste et complexe que toutes les suggestions d'hypnotisme; elle mérite bien, ce me semble, qu'on la prenne comme point de départ d'une étude, et c'est ce que de récents auteurs ont compris. Ils ont fait des recherches, des expériences sur la suggestibilité à l'état normal, sans avoir la préoccupation d'y retrouver les particularités révélées par l'hypnotisme, et c'est ainsi que des obser-

Digitized by Google

vations toutes récentes sont entrées dans la science. C'est une nouvelle voie qui s'est ouverte.

Les avantages de ces recherches si originales sont multiples : d'abord elles auront le mérite de nous faire connaître un jour les caractères précis de l'état mental qu'on appelle la suggestibilité, caractères qui seront décrits en utilisant régulièrement l'introspection de sujets intelligents et exercés. En second lieu, — et c'est là le point auquel je tiens le plus, — elles permettront de mesurer la suggestibilité de chaque personne; par là elles rendront un grand service à la psychologie individuelle. Le degré de suggestibilité est une des caractéristiques les plus importantes de l'individu. Des études déjà anciennes de V. Henri et de moi dans les écoles nous ont montré qu'on peut diviser les élèves en trois catégories : 1° ceux qui exercent une suggestion; 2° ceux qui la subissent; 3° ceux qui se tiennent à l'écart, n'exerçant pas la suggestion et ne la subissant pas. Toutes les fois qu'on cherche à classer les caractères d'une manière utile, d'après des observations réelles et non d'après des idées *a priori*, on est amené à faire une large part à la suggestibilité. Tissié, utilisant les remarques qu'il a faites dans le monde des sports, sur les entraîneurs et les entraînés, divise les caractères en trois catégories, qui ne sont au fond que des catégories de suggestibilité : 1° les automatiques, ceux qui obéissent passivement et sans répliquer, les modèles de la discipline aveugle; 2° les sensitifs, ceux dont on obtient l'obéissance en s'adressant à leurs sentiments; 3° les actifs, les volontaires, qui sont eux-mêmes, qui ont leur personnalité tranchée, et sur lesquels on ne peut pas agir directement, mais seulement par esprit de contradiction; 4° les *rétifs*, quatrième catégorie, que Tissié ne donne pas, mais que les instituteurs m'ont indiquée, car elle existe dans les écoles, et elle n'est point aimée des maîtres; ce sont des ultra-volontaires, des indisciplinés ; probablement cette catégorie est formée pour une bonne part de nerveux et de dégénérés. Un auteur italien, Vitali, assure que les incorrigibles des écoles présentent un plus grand nombre de stigmates physiques de dégénérescence que les élèves normaux.

Digitized by Google

Un auteur américain, Bolton, a donné, en passant, il y a quelques années, une classification de caractères dans lesquels on retrouve encore une préoccupation de la suggestibilité des individus [1]. Il faisait une expérience sur le rythme, expérience longue et minutieuse, dans laquelle il était obligé de rester longtemps en relation avec ses sujets, et de les examiner de tout près. Il fut frappé de la manière dont chacun se prêtait à l'expérience, et il les classa tous en trois catégories : 1° d'abord, ceux qui s'empressent d'accepter toutes les suggestions de l'opérateur; ils n'ont aucune idée à eux, adoptent celles qu'on leur suggère avec une docilité surprenante ; ce sont les automatiques ou passifs de la classification précédente ; 2° ceux qui cherchent à se faire une opinion personnelle; leur attitude est celle d'un scepticisme modéré et raisonnable; ils donnent leurs impressions avec exactitude, ce sont les meilleurs sujets. L'opinion à laquelle ils arrivent sur la question n'est pas toujours juste, car elle repose le plus souvent sur des données incomplètes ; 3° les contrariants ; c'est l'espèce détestable, le désespoir des expérimentateurs. Ce sont des gens qui poussent l'esprit de contradiction jusqu'à la mauvaise foi ; ils critiquent tout, le but de l'expérience, les conditions où l'on opère; ils sont subtils; ils refusent de donner leur opinion tant qu'ils ne connaissent pas celle des autres sujets ou celle de l'expérimentateur; dès qu'ils la connaissent ils s'empressent d'en prendre le contre-pied avec un grand entrain d'ergotage. Si on ne livre à leur critique aucune opinion, ils refusent de dire la leur et se renferment dans un silence dédaigneux.

Cette seconde classification des caractères, — quoique l'auteur n'ait pas eu le moins du monde la prétention d'en faire une, — ressemble beaucoup à la première avec les différences obligées ; et, soit dit en passant, c'est de cette manière-là seulement, — en classant les réactions des sujets d'après une série de points de vue, — qu'on arrivera à établir une théorie générale des caractères, et non en faisant des classifications théoriques, véritables châteaux bâtis en l'air. Mais ce n'est

1. Voir *Année psychol.*, I, p. 306.

Digitized by Google

point, pour le moment, le sujet que nous avons en vue. Nous avons voulu simplement montrer, en reproduisant les deux classifications précédentes, que la suggestibilité en forme le fond, et qu'on ne peut pas étudier le caractère sans tenir compte de cet élément essentiel.

Être suggestible ou être suggestionneur (le mot manque, je suis obligé de le forger), voilà un dilemme qui se pose à propos de chaque individu : c'est une des principales chances de succès que peut posséder un enfant; et on peut bien dire que les suggestionneurs, — toutes choses égales d'ailleurs, c'est-à-dire si la mauvaise fortune, l'inconduite, etc., ne se mettent pas en travers, — ont bien plus de chance d'arriver dans la vie que les suggestibles. On ne pourrait pas citer beaucoup d'individus ayant atteint de hautes situations qui ne seraient pas des suggestionneurs. La suggestion, ou, pour parler en termes plus clairs pour tout le monde, l'autorité peut remplacer toutes les autres qualités intellectuelles; dans un cercle, quel est celui que l'on écoute? ce n'est pas le plus intelligent, celui qui pourrait dire les choses les plus curieuses; c'est celui qui a le plus d'autorité, dont le regard est volontaire, dont la parole, pleine, sonore, articule lentement des phrases interminables, dont tout le monde supporte respectueusement l'ennui. Il y a plaisir à analyser, témoin invisible, une conversation de cinq ou six personnes à laquelle on ne prend aucune part; on voit tout de suite quel est celui qui fait de la suggestion; celui-là guide la conversation, en règle l'allure, impose son opinion, développe ses idées; puis il y a parfois lutte; un autre, plus ferré sur un certain terrain, prend l'avantage et réussit à se faire écouter. Un interlocuteur nouveau peut changer complètement l'état des forces, car, chose surprenante, l'autorité est une qualité toute relative; une personne A en exerce sur B, qui en exerce sur C, et C à son tour tient A sous son autorité.

La manière d'affirmer, le ton de voix, la forme grammaticale peuvent révéler celui qui a de l'autorité : il y a des phrases modestes comme : « Je ne sais pas », ou : « Je vous demande pardon », qu'un homme d'autorité affirme avec

Digitized by Google

éclat. Certaines qualités physiques augmentent l'autorité; la conscience de sa force en donne beaucoup. Un sportsman de mes connaissances, qui fait le courtier de commerce, disait que le secret de son aplomb réside de sa conviction de ne jamais rencontrer des poings plus forts que les siens. Le costume ajoute aussi à l'autorité, le costume militaire surtout, ainsi du reste que tout ce cérémonial dont Pascal s'est moqué, mais dont il a parfaitement compris le sens. Le nombre est aussi un facteur important : douze individus en groupe qui regardent un individu isolé exercent sur lui une autorité énorme; malheur à celui qui est seul. On a parfaitement ce sentiment quand on croise, isolé, dans une rue de village, une compagnie de militaires qui vous regardent; il faut beaucoup d'autorité pour soutenir tous ces regards, et l'homme timide se détourne. Cette influence de masse, nous l'avons vue et en quelque sorte mesurée, M. Vaschide et moi, dans des expériences que nous faisions récemment dans les écoles sur la mémoire des chiffres. Ces expériences avaient lieu collectivement; nous réunissions dans une classe dix élèves ou davantage, et après une explication, nous dictions des chiffres que les élèves devaient écrire de mémoire, sans faire de bruit, sans plaisanter et sans tricher. Nous étions deux, et seuls pour maintenir la discipline; les jeunes gens avaient de seize à dix-huit ans, Parisiens, et passablement bruyants; nous n'avions sur eux aucune autorité matérielle, ne pouvant pas leur infliger de punition; enfin l'épreuve était monotone et fatigante. Il nous fut très facile de constater que nous pouvions tenir en respect une dizaine de ces jeunes gens; mais dès que ce nombre était dépassé, la discipline se relâchait, les élèves étaient plus bruyants, et quelques tricheries se déclaraient.

Les considérations précédentes ont surtout pour but de montrer que l'étude de la suggestion peut se faire ailleurs que dans des séances factices d'hypnotisme et sur des malades à qui on fait manger des pommes de terre transformées en oranges; dans les milieux de la vie réelle, les phénomènes d'influence, d'autorité morale prennent un caractère plus compliqué; et je renvoie le lecteur curieux d'exemples à un

Digitized by Google

chapitre fort intéressant[1] du livre du regretté professeur Marion sur l'*Éducation dans l'Université*.

Il faut maintenant se demander comment cette suggestibilité de la vie normale pourrait être étudiée scientifiquement. Il ne s'agit point de dresser un programme théorique d'expériences, mais de montrer ce que les autres ont déjà tenté, sans toujours se rendre compte de la signification de leur recherche. Il y a eu plusieurs études déjà publiées; mais personne, à ma connaissance, ne les a encore reliées les unes aux autres.

Tout d'abord comment devons-nous définir, à ce point de vue nouveau, la suggestion? Quand est-ce que la suggestion commence? A quel caractère la distingue-t-on des autres phénomènes normaux qui ne sont point de la suggestion? Cette définition est tout un problème, et on dit depuis longtemps que la plupart des gens qui emploient le mot de suggestion n'en ont pas une idée claire. Il faut évidemment reconnaître comme erronée l'opinion de tout un groupe de savants pour lesquels la suggestion est une *idée qui se transforme en acte*[2]; à ce compte, la suggestion se confondrait avec l'association des idées et tous les phénomènes intellectuels, et le terme aurait une signification des plus banales, car la transformation d'une idée en acte est un fait psychologique régulier, qui se produit toutes les fois que l'idée atteint un degré suffisant de vivacité. Au sens étroit du mot, dans son acception pour ainsi dire technique, la suggestion est une pression morale qu'une personne exerce sur une autre; la pression est morale, ceci veut dire que ce n'est pas une opération purement physique, mais une influence qui agit par l'intermédiaire des intelligences, des émotions et des volontés; la parole est le plus souvent l'expression de cette influence, et l'ordre donné à haute voix en est le meilleur exemple; mais il suffit que la pensée soit comprise ou seulement devinée pour que la suggestion ait lieu; le geste, l'attitude,

1. Pages 310 et *seq*.
2. Voici une phrase cueillie dans un ouvrage tout récent: La suggestion n'est-elle pas l'art d'utiliser l'aptitude que présente un sujet à transformer l'idée reçue en acte?

Digitized by Google

moins encore, un silence, suffit souvent pour établir des suggestions irrésistibles. Le mot pression doit à son tour être précisé, et c'est un peu délicat. Pression veut dire violence ; par suite de la pression morale l'individu suggestionné agit et pense autrement qu'il ne le ferait s'il était livré à lui-même. Ainsi quand, après avoir reçu un renseignement, nous changeons d'avis ou de conduite, nous n'obéissons point à une suggestion, parce que ce changement se fait de plein gré, il est l'expression de notre volonté, il a été décidé par notre raisonnement, notre sens critique, il est le résultat d'une adhésion à la fois intellectuelle et volontaire. Quand une suggestion a réellement lieu, celui qui la subit n'y adhère pas de sa pleine volonté et de sa libre raison; sa raison et sa volonté sont suspendues pour faire place à la raison et à la volonté d'un autre; c'est ce que Sidis exprime dans un langage très clair, mais un peu schématique, quand il dit qu'il existe en chacun de nous des centres d'ordre différent : d'abord les centres inférieurs, idéo-moteurs, centres réflexes et instinctifs, et ensuite les centres supérieurs, directeurs, sièges de la raison, de la critique, de la volonté. L'effet de la suggestion est d'imprimer le mouvement aux centres inférieurs, en paralysant l'action des centres supérieurs; la suggestion crée par conséquent, ou exploite, un état de désagrégation mentale. Il y a beaucoup de vrai dans cette conception, quoique la distinction des centres inférieurs et supérieurs soit un peu grossière. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire intervenir dans l'explication, même sous forme d'image, une idée anatomique sur les centres nerveux; je préférerais, quant à moi, distinguer un mode d'activité plus complexe, plus réfléchi, et admettre que, dans l'état mental de suggestion, c'est le mode d'activité simple qui se manifeste, le mode complexe étant plus ou moins altéré.

Enfin, pour achever cette rapide définition de la suggestion, il faut tenir compte d'un élément particulier assez mystérieux dont nous ne pouvons pas donner l'explication, mais dont nous connaissons de science certaine l'existence, c'est l'action morale *individuelle*. Le sujet suggestionné n'est pas seulement une personne qui est réduite temporairement à

Digitized by Google

l'état d'automate, c'est en outre une personne qui subit une action spéciale émanée d'un autre individu; on peut appeler cette action spéciale de différents noms, qui seront vrais ou faux suivant les circonstances : on peut l'appeler peur, ou amour, ou fascination, ou charme, ou intimidation, ou respect, admiration, etc., peu importe : il y a là un fait particulier qu'il serait oiseux de mettre en doute, mais qu'on a beaucoup de peine à analyser. Dans les expériences d'hypnotisme proprement dit, ce fait se produit surtout par ce que l'on appelle l'*électivité* ou le *rapport;* c'est une disposition particulière du sujet qui concentre toute son attention sur son hypnotiseur, au point de ne voir et de n'entendre que ce dernier, et de ne souffrir que son contact. M. Janet a du reste décrit longuement les effets de l'électivité, non seulement pendant les scènes d'hypnotisme mais encore en dehors des séances.

Après ces quelques mots préliminaires, nous pouvons indiquer sous quelle forme la suggestibilité a été étudiée à l'état normal. Nous allons voir que les points de départ des études qui ont été faites jusqu'ici sont assez différents, et plusieurs de ces études se classent même difficilement sous la rubrique de suggestibilité. Nous proposons de les classer de la manière suivante :

1° Suggestibilité proprement dite, dans le sens d'obéissance ou de confiance;

2° Attention expectante, erreurs d'imagination;

3° Tendance aux mouvements subconscients, à l'écriture automatique, au spiritisme pratique et aux phénomènes analogues;

4° Absence d'esprit critique, et dispositions à se laisser tromper par la routine ;

5° Développement de la vie automatique.

Un simple coup d'œil jeté sur les divisions que nous venons de faire montre combien la question est complexe; certaines parties rentrent certainement dans l'histoire de la suggestion, mais d'autres s'en écartent; cependant il me semble bien que le sujet a une certaine unité.

Digitized by Google

I

SUGGESTIBILITÉ PROPREMENT DITE, OU OBÉISSANCE

Les faits et expériences que nous allons relater font le passage avec les phénomènes d'hypnotisme, tels qu'ils sont pratiqués surtout par l'école de Nancy, qui tire un si grand parti de l'action morale. Les premières expériences méthodiques, de moi connues, qui ont été faites sur des sujets normaux pour établir les effets de la suggestion en dehors de tout simulacre d'hypnotisme, sont celles du zoologiste Yung, de Genève. Cet auteur les a décrites un peu brièvement dans un petit livre sur le Sommeil hypnotique. Il raconte que dans son laboratoire, ayant à exercer des étudiants à l'usage du microscope, il mettait sur le porte-objet une préparation quelconque, il décrivait d'avance des détails purement imaginaires, puis il priait les débutants de regarder, de décrire à leur tour ce qu'ils voyaient; très souvent, dit-il, les étudiants ont attesté qu'ils voyaient les détails annoncés par leur professeur; quelques-uns même les ont dessinés. Le fait est intéressant, sans doute; mais on voudrait savoir au juste ce que ces étudiants ont pensé de l'expérience; peut-être n'ont-ils fait le dessin que par pure complaisance, parce qu'ils voulaient faire plaisir à leur futur examinateur, et il n'est pas certain qu'ils aient cru voir ce qu'ils ont dessiné. Il n'y a pas si longtemps que nous avons été étudiant nous-même, et nous avons remarqué parmi nos camarades plus de sceptiques que de croyants; nous avons encore dans l'oreille l'écho des rires complaisants dont on saluait les mots d'esprit du professeur; mais à part soi, on se moquait souvent de lui. On trouvera dans le livre de Yung d'autres exemples analogues, dont quelques-uns sont susceptibles de la même critique.

Sidis[1] a fait dans le laboratoire de Munsterberg, à Harvard, des recherches du même genre. Il faisait asseoir son sujet devant une table et le priait de regarder fixement un point d'un

1. *The Psychology of Suggestion*. Appleton, New-York, 1898.

Digitized by Google

écran; cette fixation avait lieu durant vingt secondes; pendant ce temps-là, le sujet devait chasser toute idée et s'efforcer de ne penser à rien; puis, brusquement, on enlevait l'écran, découvrant une table sur laquelle divers objets étaient posés, et il était convenu que lorsque l'écran serait enlevé, le sujet devait exécuter, aussi rapidement que possible, un acte quelconque laissé à son choix. L'expérience se déroulait, en effet, dans l'ordre indiqué; seulement, quand l'écran était enlevé, l'opérateur donnait à haute voix une suggestion, comme de prendre un objet placé sur la table, ou de frapper trois coups sur la table. Cette suggestion de mouvement et d'actes n'a pas été infaillible, puisqu'elle s'adressait à des personnes éveillées; cependant Sidis rapporte qu'elle réussissait dans la moitié des cas. Ceux mêmes qui n'obéissaient pas paraissaient parfois impressionnés, car il en est quelques-uns qui restaient immobiles, comme frappés d'inhibition, incapables d'exécuter le plus petit mouvement. Parmi ceux qui obéissaient, il s'en est trouvé un, jeune homme très intelligent, qui exécutait à la manière d'un mouvement réflexe l'acte commandé. Quant aux autres, on les voyait bien exécuter l'acte, mais il était difficile de se rendre compte de la façon dont ils avaient été impressionnés; si on les interrogeait, si on leur demandait pourquoi ils avaient obéi, ils répondaient en général que c'était par simple politesse. L'auteur a raison de douter qu'une telle explication soit valable pour un si grand nombre de cas[1]. Analysant son expérience, il a cherché à se rendre compte des raisons pour lesquelles elle restait obscure. Pour qu'une suggestion réussisse à l'état de veille, il faut réunir un certain nombre de conditions qui ont pour but de procurer au sujet un état de calme physique et moral et de diminuer son pouvoir de résistance. Or, lorsqu'on adresse à haute voix une injonction à une personne, on emploie la suggestion directe, qui a toujours le tort d'éveiller la résistance; de là les insuccès fréquents. L'auteur pense que ce sont surtout les suggestions indirectes qui réussissent pendant l'état de veille, et les suggestions directes pendant l'état d'hypnotisme.

1. Page 35, *op. cit.*

Cette formule présente une netteté très curieuse, mais nous doutons qu'elle soit absolument juste, et puisse convenir à tous les cas. Ce qui me paraît entièrement vrai, c'est que la résistance du sujet peut faire échouer les suggestions directes. Cette cause d'échec est moins à craindre pendant l'état d'hypnotisme, mais elle n'y subsiste pas moins, et je me rappelle plus d'un sujet rebelle qui a mis dans un grand embarras son opérateur; un jour que Charcot montrait quelques-unes de ses malades à des étrangers, il voulut faire écrire à l'une d'elles une reconnaissance de dette égale à un million; l'énormité du chiffre provoqua de la part de l'hypnotisée une résistance invincible, et pour la décider à donner sa signature il fallut se borner à lui faire souscrire une dette de quelques francs. D'autre part, j'ai bien constaté que, pendant l'état d'hypnotisme, les suggestions données sous une forme indirecte sont très effectives; au lieu de dire à une malade rebelle : « Vous allez vous lever! » on obtient un effet qui quelquefois est plus sûr, en se contentant de dire à demi-voix à un assistant : « Je crois qu'elle va se lever. » Suivant le cas, tel mode de suggestion réussit et tel autre mode échoue.

Mais revenons à l'étude de l'état normal. Il faut distinguer les suggestions de sensations et d'idées et les suggestions d'actes; ces dernières sont toujours difficiles à réaliser, car elles impliquent d'une part commandement et d'autre part obéissance, et il est bien vrai qu'un ordre donné sur un ton autoritaire a quelque chose d'offensant qui excite un sujet à la résistance. Il y aurait donc lieu d'imaginer une forme d'expérience un peu différente de celle de Sidis.

Un petit détail, assez insignifiant en apparence, est à relever dans les descriptions de cet auteur. Avant de donner sa suggestion, dit-il, il avait soin d'engager la personne à regarder un petit point pendant vingt secondes. Il ne dit pas pourquoi il a employé cette fixation du regard, ni si les sujets qui n'avaient pas eu soin de regarder fixement un point étaient plus suggestibles que les autres. Je pense que cette pratique, qui rappelle beaucoup le procédé de Braid pour hypnotiser, devrait être étudiée avec soin dans ses conséquences psycho-physiologiques.

Digitized by Google

Un autre auteur, Bérillon, qui s'est beaucoup occupé de l'hypnotisation des enfants comme méthode pédagogique, vient de publier un opuscule[1] où il rapporte plusieurs exemples de suggestion donnée à l'état de veille.

Ces observations ne rentrent pas absolument dans le cadre de notre article, car, ainsi que nous l'avons dit, nous ne nous occuperons point des suggestions dites de l'état de veille, lorsqu'elles sont données d'après les mêmes méthodes que la suggestion de l'hypnotisme ; cependant, nous croyons devoir dire un mot des recherches de Bérillon, à cause de la curieuse assertion dont il les accompagne.

D'après son expérience, des enfants imbéciles, idiots, hystériques, sont beaucoup moins facilement hypnotisables et suggestibles que « les enfants robustes, bien portants, dont les antécédents héréditaires n'ont rien de défavorable ». Ces derniers seraient « très sensibles à l'influence de l'imitation. Ils s'endorment souvent, lorsqu'on a endormi préalablement d'autres personnes devant eux, d'une façon presque spontanée. Il suffit de leur affirmer qu'ils vont dormir pour vaincre leur dernière résistance. Leur sommeil a toutes les apparences du sommeil normal, ils reposent tranquillement les yeux fermés[2]. »

Voici maintenant ce que l'auteur pense de ceux qui résistent aux suggestions : « Au point de vue purement psychologique, la résistance aux suggestions est aussi intéressante à constater qu'une extrême suggestibilité. Elle dénote un état mental particulier et souvent même un esprit systématique de contradiction dont il faut neutraliser les effets. Parfois cette résistance est inspirée par des motifs dont il y a lieu de ne pas tenir compte. Le plus fréquent de ces motifs est la peur de l'hypnotisme, que nous arrivons assez facilement à dissiper,

« Le degré de suggestibilité n'est nullement en rapport avec un état névropathique quelconque. La *suggestibilité, au contraire, est en rapport direct avec le développement intellectuel*

1. *L'hypnotisme et l'orthopédie mentale*, par E. Bérillon, Paris, Rueff, 1899.
2. *Op. cit.* p. 10.


Digitized by Google

et la puissance d'imagination du sujet. Suggestibilité, à notre avis, est synonyme d'éducabilité.

« *Le diagnostic de la suggestibitité.* — Ce diagnostic peut être fait à l'aide d'une expérience des plus simples. Cette expérience a pour objet d'obtenir chez le sujet la réalisation d'un acte très simple, suggéré à l'état de veille. Voici comment je procède :

« Après avoir fait le diagnostic clinique et interrogé l'enfant avec douceur, je l'invite à regarder avec une grande attention un siège placé à une certaine distance, au fond de la salle, et je lui fais la suggestion suivante : « Regardez atten-
« tivement cette chaise; vous allez éprouver malgré vous le
« besoin irrésistible d'aller vous y asseoir. Vous serez obligé
« d'obéir à ma suggestion, quel que soit l'obstacle qui vienne
« s'opposer à sa réalisation. »

« J'attends alors le résultat de l'expérience. Au bout de peu de temps (une ou deux minutes) on voit ordinairement l'enfant se diriger vers la chaise indiquée, comme poussé par une force irrésistible, quels que soient les efforts qu'on fasse pour le retenir. Dès lors je puis poser mon pronostic, et déclarer que cet enfant est intelligent, docile, facile à instruire et à éduquer et qu'il a de bonnes places dans sa classe. Je puis ajouter qu'il sera très facile à hypnotiser.

« Si l'enfant reste immobile, et déclare qu'il n'éprouve aucune attraction vers le siège qui lui est désigné, je puis conclure de ce résultat négatif qu'il est mal doué au point de vue intellectuel et mental, et qu'il sera facile de retrouver chez lui des stigmates accentués de dégénérescence. L'opinion des maîtres et des parents vient toujours confirmer ce diagnostic. »

On sera sans doute étonné, de prime d'abord, qu'un auteur voie dans la suggestibilité des signes d'éducabilité; les hypnotiseurs nous ont du reste habitué aux affirmations tranchantes et inattendues. Delbœuf n'a-t-il pas soutenu que l'hypnotisme exalte la volonté humaine? Nous pensons inutile de décrire à nouveau ce que nous entendons par l'état de suggestibilité, état dans lequel il y a une suspension de l'esprit critique, et une manifestation de la vie automatique, et par conséquent

Digitized by Google

nous n'insisterons pas pour prouver qu'un développement anormal de l'automatisme ne saurait en aucune façon être une preuve d'intelligence. En somme, ce sont là des discussions théoriques, qui n'engendrent pas toujours la conviction, et il vaut bien mieux traiter la question sous une forme expérimentale.

Sur ce dernier point, je crois intéressant de remarquer que Bérillon se contente d'affirmer sans rien prouver. On aurait été curieux d'avoir sous les yeux une statistique de bons élèves et de mauvais élèves, et d'étudier le pourcentage des hypnotisables dans ces deux catégories. C'est ainsi que nous procédons en psychologie expérimentale, nous donnons nos chiffres, et nous les laissons parler. L'habitude maintenant est si bien prise que lorsque nous rencontrons une affirmation sans preuves, nous la considérons comme une impression subjective, sujette à des erreurs de toutes sortes. Voilà ce qu'aurait dû se rappeler un auteur américain, M. Suckens, qui a été très frappé, dans une visite faite à Bérillon, de cette assimiliation de la suggestibilité à l'éducabilité; il aurait dû demander des preuves, et jusqu'à ce qu'elles lui eussent été fournies, suspendre son jugement[1].

J'ai fait il y a cinq ans environ, en collaboration avec V. Henri, des expériences de suggestion qui rentrent dans cette catégorie, c'est-à-dire qui sont la mise en œuvre de l'autorité morale; ce n'étaient point des suggestions d'actes ou de sensations; la suggestion était dirigée de manière à influencer seulement un acte de mémoire. Une ligne modèle de 40 millimètres de longueur étant présentée à l'enfant, il devait la retrouver, par mémoire ou par comparaison directe, dans un tableau composé de plusieurs lignes, parmi lesquelles se trouvait réellement la ligne modèle. Au moment où il faisait sa désignation, on lui adressait régulièrement, et toujours sur le même ton, la phrase suivante : « En êtes-vous bien sûr ? N'est-ce pas la ligne d'à côté ? » Il est à noter que sous l'influence de cette suggestion discrète, faite d'un ton très doux, véritable suggestion scolaire, la majorité des enfants

1. Suckens. *Notes abroad. Ped. Seminary*, 10, 1898.

Digitized by Google

abandonne la ligne d'abord désignée et en choisit une autre. La répartition des résultats montre que les enfants les plus jeunes sont plus sensibles à la suggestion que leurs aînés ; en outre, la suggestion est plus efficace quand l'opération est faite de mémoire que quand elle est faite par comparaison directe (c'est-à-dire le modèle et le tableau de lignes se trouvant simultanément sous les yeux de l'enfant) ; voici quelques chiffres :

NOMBRE DES CAS OU LES ENFANTS ONT CHANGÉ LEUR RÉPONSE

—	Dans la mémoire.	Dans la comparaison directe.	Moyenne.
Cours élémen. . .	89 p. 100	74 p. 100	81, 5 p. 100
— moyen. . .	80 —	73 —	76, 5 —
— supérieur. .	54 —	48 —	51 —

Dans ces chiffres sont confondus les enfants qui, avant la suggestion, ont fait une désignation exacte de la ligne égale au modèle, et les enfants qui ont fait une désignation fausse. Il faut maintenant distinguer ces deux groupes d'enfants, dont chacun présente un intérêt particulier. Les enfants qui se sont trompés une première fois font en général une désignation plus exacte, grâce à la suggestion ; ainsi, si l'on compte ceux dont la seconde désignation se rapproche plus du modèle que la première, on en trouve 81 p. 100, tandis que ceux qui s'en éloignent davantage forment une petite minorité de 19 p. 100. Quant aux enfants qui ont vu juste la première fois, ils sont remarquables par la fermeté avec laquelle ils résistent à la suggestion, qui, dans leur cas, est perturbatrice ; 56 p. 100 seulement abandonnent leur première opinion, tandis que dans le cas d'une réponse inexacte, il y en a 72 p. 100 qui changent de désignation[1]. »

Je ferai remarquer que cette étude de M. Henri et de moi a été conçue dans un esprit un peu différent de celui qu'on trouve dans d'autres travaux du même genre. Nous ne nous sommes pas simplement proposé de montrer que les enfants, ou que tels et tels enfants sont suggestibles, mais nous avons

1. Nous empruntons ce résumé à l'*Année psychologique*, I, p. 404-405.

Digitized by Google

cherché à préciser le mécanisme de cette suggestibilité, en étudiant les conditions mentales où la suggestion réussit le mieux; on a vu que la suggestion réussit le mieux dans les cas où la certitude de l'enfant, sa confiance est la plus faible, par exemple lorsqu'il fait sa comparaison de mémoire au lieu de faire une comparaison directe, ou lorsqu'il a fait une première comparaison erronée; d'où l'on pourrait déduire cette règle provisoire que : la suggestibilité d'une personne sur un point est en raison inverse de son degré de certitude relativement à ce point.

Dernièrement, un anthropologiste italien. Vitale Vitali[1], a reproduit nos expériences dans les écoles de la Romagne, et il est arrivé à des résultats encore plus frappants que les nôtres. Il a constaté, comme nous, que les changements d'opinion se font bien plus facilement dans l'opération de mémoire que dans la comparaison directe; le nombre de ceux qui changent d'opinion est à peu près le double dans le premier cas; il a vu aussi que cette suggestibilité diminue beaucoup avec l'âge, et enfin, qu'elle est moins forte chez ceux qui ont vu juste la première fois que chez eux qui s'étaient trompés. Nos chiffres étaient les suivants : pour ceux ayant vu juste la première fois, les suggestibles étaient de 56 p. 100, tandis que pour ceux qui s'étaient trompés, les suggestibles étaient de 88 p. 100. Les résultats de Vitale Vitali sont encore plus nets; pour le premier groupe, il trouve 32 p. 100, et pour le second 80 p. 100. C'est donc une confirmation sur tous les points.

Le même auteur a imaginé une variante curieuse de l'expérience susdite, en appliquant deux pointes de compas sur la peau d'un élève, et en lui demandant, lorsque l'élève avait accusé une pointe ou deux : « En êtes-vous bien sûr? » Les élèves de moins de quinze ans ont changé d'avis sous l'influence de cette suggestion, dans le rapport de 65 p. 100, et les élèves de plus de quinze ans ont changé dans le rapport de 44 p. 100; c'est une nouvelle démonstration de l'influence de l'âge sur la suggestibilité. Comme l'auteur le fait remarquer,

1. *Studi antropologici*, Forlì, 1898, p. 97.


Digitized by Google

cette méthode renferme une plus grande cause d'erreur que les exercices sur la mémoire visuelle des lignes, parce que le sens du toucher se perfectionne rapidement au cours des expériences et en change les conditions.

Ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes, Vitali insiste sur l'importance de la personnalité de l'expérimentateur, personnalité qui fait beaucoup varier les résultats. Il déclare même qu'ayant répété après quelque temps les même tests sur les mêmes sujets, il a trouvé des variations énormes. Nous pensons qu'il eût été utile d'étudier ces variations et d'en rechercher les causes.

M. Victor Henri a fait avec M. Tawney[1] quelques expériences sur la sensibilité tactile, pour étudier l'influence de l'attente de la suggestion sur la perception de deux pointes lorsqu'on ne touche qu'un seul point de la peau; avant chaque expérience on montrait au sujet le compas avec les deux pointes présentant un écart bien déterminé; puis le sujet fermait les yeux, et on touchait sa peau avec une seule pointe; sous l'influence de cette suggestion, les appréciations du sujet sont profondément troublées; le plus souvent, il perçoit deux pointes au lieu d'une, et de plus, il juge l'écart d'autant plus grand que l'écart réel qu'on lui a montré est plus grand. Cela est très curieux, et on pourrait bien, de cette manière, mesurer la suggestibilité du sujet par le nombre de fois qu'il perçoit une pointe au lieu de deux; mais il aurait aussi été très intéressant de savoir s'il y avait quelque relation entre la suggestibilité de la personne et la finesse de sa sensibilité tactile; c'est un point qui malheureusement n'a pas été examiné.

Les expériences de MM. Henri et Tawney sont des expériences de suggestion; voici pourquoi : il n'y a pas, à proprement parler, d'ordre donné sur un ton impératif; mais l'idée préconçue de deux pointes est acceptée par le sujet pendant toute la séance parce qu'il croit que l'opérateur est incapable de le tromper; en effet, comme dans les laboratoires de psychologie on ne fait guère d'expériences de suggestion,

1. Voir *Année Psychologique*, II, p. 295 et seq.

Digitized by Google

les élèves ne sont point habitués à des expériences de mensonge, et ils ne songent pas à se méfier de ce qu'on leur dit. C'est donc de la suggestion dans le sens d'obéissance. Ce sont de petites nuances qui se préciseront sans doute dans les études ultérieures.

J'ai repris dernièrement, avec M. Vaschide, sur 86 élèves d'école primaire élémentaire, la recherche de suggestion que j'avais commencée avec M. V. Henri; seulement, nous avons employé une méthode un peu plus rapide. L'expérience avait été confiée à M. Michel, directeur de l'école; c'était lui seul qui parlait et expliquait, nous restions simples témoins. M. Michel se rendait donc avec nous dans les classes, il faisait écrire sur chaque feuille les noms des élèves, la classe, le nom de l'école, la date du jour et l'heure; puis, après ces préliminaires obligés de toute expérience collective, il annonçait qu'il allait faire une expérience sur la mémoire des lignes, des longueurs; une ligne tracée sur un carton blanc serait montrée pendant trois secondes à chaque élève, et chaque élève devrait, après avoir vu ce modèle, s'empresser de tracer sur sa feuille une ligne de longueur égale. M. Michel allait ensuite de banc en banc, et montrait à chaque élève la ligne tracée; par suite de la discipline parfaite que notre distingué collaborateur sait faire régner dans son école, les élèves restaient absolument silencieux, et aucun ne voyait la ligne deux fois. Il fallait environ une minute et dix secondes pour montrer la ligne à tous les élèves de la classe. Ceci terminé, M. Michel remontait en chaire et annonçait qu'il allait montrer une seconde ligne *un peu plus grande* que la première; cette affirmation était faite d'une voix forte et bien timbrée, avec l'autorité naturelle d'un directeur d'école; mais l'affirmation n'avait lieu qu'une fois, et collectivement, M. Michel s'adressant à toute la classe. Or, la seconde ligne n'avait que 4 centimètres de longueur, alors que la première en avait 5. La seconde ligne était montrée à chaque élève, exactement comme on avait fait pour la première fois. Entre ces deux expériences s'écoulait pour chaque élève un temps moyen de deux à trois minutes. Cette épreuve a été faite sur 86 élèves comprenant les trois premières classes de l'école primaire.

Digitized by Google

Quels ont été les résultats? Notons tout d'abord que la reproduction de la première ligne — ce qui est une pure expérience de mémoire, sans suggestion d'aucune sorte — donne lieu à d'énormes différences individuelles ; elles sont comprises, pour la première classe, entre ces deux extrêmes: 60 millimètres et 28 millimètres; la ligne avait en réalité 50 millimètres; or il y a eu seulement trois élèves sur vingt-cinq qui ont dessiné une ligne égale ou supérieure au modèle ; tous les autres ont dessiné une ligne plus petite ; par conséquent, on peut affirmer qu'il y a bien (comme nous l'avons vu autrefois), une tendance des enfants à diminuer la longueur des lignes de 60 millimètres en les reproduisant dans la mémoire. Dans la deuxième classe, il y a eu trois élèves reproduisant une ligne supérieure à 50 ; tous les autres élèves ont reproduit des lignes plus courtes ; enfin, semblablement, dans la troisième classe, nous n'en trouvons que deux dessinant une ligne plus longue que le modèle, tous les autres ont fait plus court.

En examinant quelle différence les élèves ont indiquée entre la première ligne (50 millimètres), et la seconde (40 millimètres), on trouve que bien peu d'élèves ont tracé la seconde ligne plus petite que la première ; par conséquent, la suggestion a été très efficace, neuf élèves seulement, sur les quatre-vingt-six élèves des trois classes, ont dessiné une ligne plus courte ; on peut donc dire que neuf élèves seulement ont résisté à la suggestion d'allongement et ont cru au témoignage de leur mémoire plus qu'à la parole de leur maître; et encore, cette remarque comporte une réserve; il est probable que ces réfractaires ont quand même été un peu influencés par la suggestion, car un seul a rendu la seconde ligne plus petite de 10 millimètres, ce qui était l'écart réel; tous les autres ont amoindri cette différence ; deux l'ont faite de 7 millimètres, deux l'ont faite de 5, etc. Ils ont composé entre le témoignage de leur mémoire et la parole du maître. Quant à ceux qui, obéissant à la suggestion, ont dessiné la seconde ligne plus grande que la première, ils présentent des degrés très différents de suggestibilité. Les écarts ont pu atteindre 10 millimètres assez fréquemment, et une fois

Digitized by Google

même, l'écart a dépassé 20 millimètres, ce qui veut dire qu'au lieu de faire la seconde ligne plus courte de 10 millimètres, le sujet a été tellement docile à la suggestion qu'il a fait la seconde ligne plus longue de 20 millimètres ; en d'autres termes, la suggestion a produit, dans ce cas extrême, une erreur de 30 millimètres, erreur énorme si on considère qu'elle a porté sur une longueur totale de 50 millimètres. En moyenne, on fait la seconde ligne plus grande de 6 millimètres environ, et comme elle était en réalité plus petite de 10 millimètres, l'erreur totale est de $1^{cm},6$ environ.

Il est à remarquer que les enfants les plus jeunes se sont montrés plus suggestibles. Nous trouvons, en effet, dans la première classe, que sept élèves seulement ont tracé la seconde ligne plus longue de 5 millimètres; au contraire, dans la troisième classe, le nombre d'élèves qui sont dans ce cas est de seize. Du reste, dans nos expériences antérieures avec M. Henri sur la suggestibilité scolaire, nous avions aussi constaté que les plus jeunes enfants ont plus de suggestibilité que les enfants plus âgés.

La description que nous avons donnée de notre expérience de suggestion n'est pas complète ; nous l'avons poussée plus loin. Lorsque tous les élèves eurent reproduit de mémoire la ligne de 40 millimètres, le directeur de l'école leur présenta une troisième ligne, longue de 50 millimètres, et il leur dit avant de la présenter : « Je vais vous présenter une troisième ligne qui est *un peu plus longue que la seconde.* » En faisant cette nouvelle tentaiive de suggestion, nous avions deux raisons ; la première était de chercher à vérifier l'épreuve précédente ; la seconde était de savoir s'il est possible de donner successivement plusieurs suggestions du même genre sans nuire au résultat.

Cette seconde suggestion a été moins efficace que la première ; les élèves semblent s'être mieux rendu compte de la longueur vraie des lignes ; tandis que la première fois, cinq élèves seulement avaient fait un tracé de ligne en sens contraire de la suggestion, on en trouve seize dans le même cas à la seconde reprise, de plus, tandis qu'à la première fois, l'écart inexact indiqué entre les deux lignes était, pour trente-

Digitized by Google

trois élèves, supérieur à 5 millimètres, ici, nous ne trouvons plus cet écart considérable indiqué que par vingt-trois élèves; dans son ensemble, le groupe d'élèves a donc opposé une plus grande résistance à la parole du maître; et cela confirme du reste un principe de prestidigitation (la prestidigitation n'est-elle point, pour une bonne part, de la suggestion ?), à savoir qu'il ne faut jamais recommencer deux fois de suite le même tour.

Nous trouvons également, à cette seconde épreuve, que les élèves les plus jeunes ont été les plus dociles; tandis que trois élèves seulement de la première classe ont dessiné une troisième ligne plus courte de plus de 5 millimètres, onze élèves de la troisième classe sont dans le même cas. C'est encore une confirmation des recherches que nous avons faites, il y a environ cinq ans, avec M. Victor Henri.

Il nous a paru nécessaire d'examiner nos résultats de plus près, et de rechercher si chaque élève avait présenté pendant les deux épreuves la même suggestibilité ou la même résistance. On se rappelle que dans la première épreuve, neuf élèves ont résisté, tandis que dans la seconde épreuve il y en a eu seize ; retrouve-t-on ces neuf parmi les seize ? On en retrouve seulement sept, mais c'est une bonne moyenne. Autre question : les neuf qui restent, comment s'étaient-ils comportés à la première épreuve ? étaient-ils du nombre de ceux qui par une docilité extrême ont fait un écart supérieur à 7 millimètres ? un seul était dans ce cas ; les autres faisaient des écarts moindres. Ces petites remarques préliminaires suffisent déjà à nous montrer que dans les deux épreuves successives les élèves ont montré une suggestibilité analogue ; mais il faut serrer la question de plus près. Nous allons diviser tous nos sujets en cinq groupes : 1° ceux qui ont fait à la première épreuve une seconde ligne moindre que la première (ce sont les élèves les plus exacts) ; 2° ceux qui ont fait à la première épreuve une seconde ligne égale à la première, ou supérieure de 1, 2 à 4 millimètres ; 3° ceux qui ont fait à la première épreuve une seconde ligne supérieure de 4 à 8 millimètres ; 4° ceux qui ont fait à la première épreuve la seconde ligne supérieure de 8 à 14 millimètres et

Digitized by Google

au delà. On voit que ce groupement exprime l'ordre de la suggestibilité, les élèves du quatrième groupe se sont montrés plus suggestibles que ceux du troisième groupe, et ainsi de suite jusqu'au premier groupe. Or, voici les résultats donnés par ce calcul :

RAPPORT ENTRE LA SUGGESTIBILITÉ DES SUJETS DANS DEUX SÉRIES SUCCESSIVES D'EXPÉRIENCES

Ordre des groupes.	Nombre de sujets.	Suggestion d'allongement de la ligne.	Suggestion de raccourcissement de la ligne.
1er	10	— 4. 6	+ 2
2e	28	+ 3. 07	— 2. 35
3e	31	+ 5. 99	— 3. 06
4e	15	+ 12.9	— 8. 66

Ces chiffres, pour être clairs, exigent une courte explication. Dans la première épreuve, rappelons-le, la secoude ligne présentée était plus courte que la première de 10 millimètres, mais la suggestion donnée était que cette seconde ligne était la plus longue. Par conséquent, les élèves qui l'ont dessinée avec une longueur moindre de $4^{mm},6$, ont été plus exacts que ceux du deuxième groupe, qui ont donné à cette ligne une longueur plus grande que la première, plus grande de $3^{mm},07$; à leur tour, les sujets du second groupe ont été plus exacts que ceux du troisième et ceux du quatrième groupe, puisque ceux-ci ont allongé encore davantage la seconde ligne qui était cependant plus courte. Il est donc bien clair que nous avons établi nos quatre groupes dans l'ordre de la suggestibilité croissante. Or, qu'on comprenne bien ce point, ce sont les sujets formant chacun de ces quatre groupes dont on a cherché à apprécier les résultats dans la seconde épreuve; nous avons voulu savoir si les élèves A, B, C, etc., formant le premier groupe, le meilleur, le plus résistant à la suggestion de la première épreuve, ont manifesté les mêmes qualités d'exactitude et de résistance à la suggestion dans la seconde épreuve; et pour cela, nous avons calculé les écarts de ligne présentés par ces sujets dans cette seconde épreuve. Seulement, il faut se souvenir que dans la seconde épreuve, la suggestion donnée était une suggestion de raccourcissement ; et que la ligne qu'on présentait à des-

Digitized by Google

siner était réellement plus grande que la précédente; par conséquent, les élèves les plus exacts à cette seconde épreuve sont ceux qui ont dessiné la ligne plus grande que la précédente; et parmi ceux qui l'ont dessinée plus courte, les plus exacts sont ceux qui ont le moins exagéré cette différence en moins. Ces explications feront comprendre les oppositions de signe algébrique que l'on rencontre dans les résultats des épreuves pour un même groupe de sujets. Il est clair maintenant qu'il existe une concordance bien remarquable entre les deux épreuves; on voit, en effet, que les élèves du premier groupe, qui avaient résisté à la suggestion d'allongement de la première épreuve, ont également résisté à la suggestion de raccourcissement de la seconde épreuve, puisqu'ils ont dessiné la troisième ligne avec 2 millimètres en plus tandis que la suggestion tendait à la faire dessiner plus petite; de même; on voit dans les groupes suivants que plus un groupe a obéi à la suggestion d'allongement de la première épreuve, plus il a obéi à la suggestion de raccourcissement de la seconde. Le résultat est aussi net qu'on peut le souhaiter[1].

Qu'est-ce que ces expériences nous apprennent de plus sur la suggestibilité des enfants? C'est là une question utile, qu'on devrait se poser à propos de chaque étude nouvelle. Nos expériences fournissent un nouveau moyen, d'une efficacité vérifiée, pour mesurer la suggestibilité des enfants; et le procédé nous paraît recommandable, puisqu'il fait apparaître de très grandes différences individuelles. Nous avons pu constater en outre que les enfants les plus suggestibles sont ceux de la troisième classe, c'est-à-dire les plus jeunes. Cette épreuve nous a montré encore la possibilité de faire à la suite l'une de l'autre deux épreuves de suggestibilité, dans lesquelles les enfants se comportent à peu près de la même manière, et gardent chacun leur degré propre de suggestibilité; cette

1. Nous ne calculons pas les variations moyennes ni les erreurs probables de nos chiffres parce que nous avons l'intention de reprendre très prochainement ces études pour en faire un examen approfondi. Nous avons en portefeuille beaucoup d'autres expériences du même genre; et sans vouloir prendre aucun engagement ferme, nous espérons publier un jour un ouvrage sur la suggestibilité.

Digitized by Google

confirmation est très importante; elle nous montre que la suggestibilité présente un certain caractère de constance, au moins lorsque l'expérience est bien conduite. Enfin, nous avons eu à noter qu'une suggestion répétée a moins d'efficacité la seconde fois que la première; cet affaiblissement est sans doute spécial à ces suggestions indirectes de l'état de veille, qui ne constituent point à proprement parler des mainmises sur l'intelligences des individus; dans les expériences d'hypnotisme, au contraire, la suggestibilité de l'individu hypnotisé croît avec le nombre des hypnotisations.

Voilà à peu près quelles sont les études qui ont été faites jusqu'ici sur la suggestibilité ou suggestion à l'état de veille et chez les sujets normaux.

Il semble que quand elle est réduite à sa forme la plus simple, l'épreuve de la suggestion à l'état de veille constitue un test de docilité; et il est vraisemblable que des individus dressés à l'obéissance passive s'y conformeront mieux que les indépendants. Rappelons-nous ce fait si curieux, que d'après les statistiques de Bernheim les personnes les plus sensibles à l'hypnotisme — c'est-à-dire à la suggestion autoritaire — ne sont pas, comme on pourrait le croire, les femmes nerveuses, mais les anciens employés d'administration, en un mot tous ceux qui ont contracté l'habitude de la discipline. Il faudra voir si les expériences de suggestion à l'état de veille fourniront des résultats concordants.

A. BINET.

(A suivre.)

Digitized by Google

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

(Suite.)

VI. — Cet effacement graduel de l'image est ordinairement considéré comme une véritable dissolution : à mon avis, il représente plutôt un simple affaissement, une sorte de filtration pour ainsi dire, dans quelque strate subliminale où, cette image effacée est conservée avec d'autres expériences anciennes de l'organisme dans un réservoir ordinairement inaccessible. Mais puisque je crois que ce qui s'est infiltré comme eau de pluie peut rejaillir en source, je ne serai pas étonné de voir des résurrections d'images abolies reprenant tout d'un coup la vivacité tout entière ou même accrue d'une *post-image* engendrée seulement depuis quelques secondes. Bien plus, de même que je sais que la source produite par la pluie peut entraîner dans ses eaux des traces des sels à travers lesquels elle a coulé dans sa course souterraine, de même je suppose que ces images renaissantes peuvent ne pas être des copies exactes des impressions originelles, qu'elles peuvent porter des marques de *généralisation* (je parle d'une généralisation représentative et intelligente et non pas vague et affaiblie) ou encore des traces de cette intervention de l'*imagination*, ce travail de composition que

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings S. P. R.*, vol. XI. (Voyez *Annales des Sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900.)

Digitized by Google

je figure comme une activité subliminale continuelle, essentielle à tout exercice supraliminal des facultés d'invention. Je donnerai quelques exemples de ces réapparitions d'images, et je commencerai par un cas remarquable de *post-image* déférée ou persistante que m'a envoyée M. C. M. Bakewell, ancien élève du professeur W. James, qui m'a confirmé le récit.

I. — L'EXPÉRIENCE

18, North, Weber Street, Colorado Springs.

California.

Avant d'aller me coucher je regardai fixement ma lampe ou quelque autre objet bien en vue, pendant quelques secondes variant cette durée suivant l'éclat de l'objet.

Avec mes yeux encore fixés sur l'objet, j'ôte la lumière et je ferme les yeux. J'ai soin de conserver les yeux fermés jusqu'à ce que je m'endorme. Si je m'éveille la nuit, j'ai encore soin de ne pas les ouvrir. Le matin quand je m'éveille, je regarde le plafond et, *immédiatement* je referme les yeux qui n'ont donc reçu qu'un faible jet de lumière.

II. — LE RÉSULTAT

En observant ces règles, j'ai constaté souvent que le matin la rétine frappée par la lumière reproduisait l'image de l'objet fixé la veille au soir, ou du moins, si l'on objecte qu'il n'est pas prouvé que la sensation n'était pas « engendrée centralement », toujours est-il que l'objet se produisait devant mes yeux fermés, avec la vivacité de la réalité objective.

Je ne vous fatiguerai pas avec un récit détaillé de toutes mes expériences, mais j'en citerai une qui servira de type pour un groupe de résultats qui me paraissent rendre douteux que ces sensations soient « engendrées centralement », et qui me semble aussi différencier mes visions (qne j'appelle des *post-images* retardées), des visions *hypnopompiques*. Je copie sur mon carnet de notes ce que j'y ai écrit le matin même.

« Hier au soir j'étais prêt à aller me coucher, je pris mon

Digitized by Google

éteignoir de lampe, je regardai un cadre appendu au mur contenant plusieurs peintures, je pressai le ressort de l'éteignoir et en même temps je fermai les yeux, j'avais soin de les garder fermés jusqu'au moment où je m'endormais, et comme j'étais un peu excité par l'idée anticipée de la peinture à voir le matin, je mettais plus longtemps que d'ordinaire à m'endormir. Quand je m'éveillais il faisait jour, j'ouvrais les yeux et les fermais immédiatement. A mon grand étonnement, je voyais devant moi *la lampe et non pas le tableau que j'avais eu l'intention de voir*. Mais la lampe était là, très nette, une lampe assez laide, avec son abat-jour rose, son corps en porcelaine rose, des desseins de fleurs vert et blanc, sa monture de cuivre, exactement comme elle est le soir, quand la lumière passe à travers l'abat-jour et éclaire la base. En cherchant pourquoi je la voyais au lieu du tableau, il me vint cette idée que, comme j'avais jeté un coup d'œil à la lampe avant de regarder la peinture, et que celle-ci était comparativement un objet tout à fait sombre, ma perception instantanée de celui-ci n'avait pas laissé une trace assez forte pour apparaître le matin, et n'avait pas été assez vive pour détruire l'image produite par la lampe. »

Plusieurs fois j'ai été aussi surpris en voyant apparaître devant moi des objets auxquels je ne m'attendais pas, mais chaque fois les visions du matin étaient des objets vus la veille au soir, peu de temps avant d'aller me coucher.

Je ne réussis pas toujours, mais les succès, quand ils ont lieu sont frappants de vérité.

Je réussis surtout quand je m'éveille avec le jour, ou très peu après.

Une fois, n'ayant pas obtenu l'image le matin, je me rendormis, et fus assez heureux pour m'éveiller au milieu d'une succession d'images hypnopompiques : et me rappelant que je n'avais pas obtenu ce même matin ma *post-image*, je dirigeai aussitôt mon attention sur l'objet attendu — la lampe déjà mentionnée — et elle prit aussitôt sa place d'une manière très nette dans la succession des visions. Mais ce cas me semble très différent des autres et s'explique beaucoup plus simplement.

Digitized by Google

III. — CORROBORATION DES EXPÉRIENCES PAR D'AUTRES PERSONNES

Trois des six étudiants en psychologie qui ont essayé sincèrement l'expérience ont réussi.

Le professeur Scott, de Michigan, a, m'a-t-on dit, parfaitement réussi. Ce fut en apprenant qu'il avait bien réussi avec une pelote à épingles que j'essayai ma première expérience.

IV. — DIFFICULTÉS, CONCLUSIONS, ETC.

J'ai d'abord expliqué mes insuccès en supposant que les *post-images* retardées dépendaient : 1° de la durée de l'excitation originelle; 2° du temps compris entre cette excitation et le jet de lumière du matin; 3° de la qnantité de lumière qui a traversé les paupières et a excité légèrement la rétine avant que j'ouvre mes yeux et que je les referme en attendant l'image; mais je n'ai pas pu prouver cela suffisamment. Une autre difficulté, c'est que j'ai découvert que mes premières expériences sont celles qui ont le mieux réussi.

On dirait qu'il y a dans les visions du matin des *post-images* secondaires, ou retardées; qu'en plus de la première post-image il y a une faible série de vibrations qui, si elle n'est pas contrariée par des contre-vibrations, devient peu à peu suffisamment importante pour donner une brillante image positive, pourvu que quelque soudaine stimulation uniforme de la rétine mette en évidence ces énergies.

Si c'est là l'explication, nous devrions pouvoir obtenir ces images au bout d'un temps plus court avec l'excitation initiale particulière et le jet de lumière subséquent particulier. Pour y arriver, j'espère pouvoir reprendre mes expériences quand j'aurai plus de loisir et arranger ma chambre pour cela.

Si mon explication est bonne il en résultera un léger éclaircissement du problème de la vision par le cristal.

J'en dirai autant de la question des images vues en rêve, mais je n'abuserai pas plus longtemps de votre patience.

CHAS M. BAKEWELL.

Digitized by Google

L'expérience de M. Bakewell qui nous montre des *post-images* d'une persistance unique, et d'une netteté de coloration presque unique suggérera une explication pour un groupe spécial d'histoires de fantômes (que nous avions toujours regardées comme douteuses) ou une figure vue le soir dans un tableau se présente pendant la nuit comme une apparition. Le récit suivant, servant, d'exemple pour cette classe d'hallucinations qui peuvent se réduire à de simples *post-images* nous a été envoyé par le révérend A. Horsbrugh (ancien aumônier au Bengale), de Granville Terrace, Edimbourgh.

16 avril 1891.

En septembre 1888, je me trouvais dans une ferme dans les Kyles de Bute. Mon ami et moi, nous étions en bateau et nous fûmes pris et arrêtés par le calme dans notre retour, nous ne pûmes rentrer qu'à minuit. Après avoir soupé de bon appétit, nous allâmes nous coucher. Mon lit était un de ces lits à l'ancienne mode, avec de lourds rideaux comme on en voit dans les Highlands. Étant fatigué, je fus vite endormi. Vers deux heures, je m'éveillai avec le sentiment que quelqu'un me regardait, et pendant dix ou quinze secondes, je vis distinctement une figure qui me regardait par une ouverture dans les rideaux. C'était une figure que je n'avais jamais vue. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête et je me sentis glacé : mais la raison l'emporta quand je me rappelai mon repas tardif et copieux, et bientôt je me rendormis. Le matin la première chose que j'aperçus, ce fut une miniature de la figure que j'avais vue. Elle était sur la cheminée. En faisant une enquête, j'appris que l'homme dont elle était le portrait avait vécu dans la maison et était mort dans cette chambre. Mais cet événement était si ancien que ce renseignement était de seconde main et par ouï-dire ; aussi j'explique cette soi-disant apparition, en disant qu'une des dernières choses que j'avais vues avant de me coucher était le petit portrait qui était, pour ainsi dire resté photographié sur ma rétine, et que le trouble de la digestion avait fait le reste.

LEWIS C. BRUCE.

Digitized by Google

VII. — Il y a une distinction nette à faire entre les post-images, et les images souvenirs, puisque les post-images proprement dites sont des formes de visions entoptiques, dues à l'état actuel de la rétine, tandis que les images souvenirs sont des formes de visions mentales (centrales, cérébrales, internes, subjectives) qui n'ont pas encore de nom scientifique. Cependant nous avons comme phénomène de transition les illusions hypnagogiques, ces vives représentations déjà mentionnées qui pour beaucoup de personnes se forment devant « l'œil intérieur », au moment où l'on va s'endormir, ou même à l'état de veille. Elles peuvent ressembler tout à fait aux post-images différées, ou encore, elles peuvent prendre le caractère plus généralisé d'images souvenirs, ou bien, et c'est-là peut-être le cas le plus connu, elles peuvent présenter des combinaisons aussi nouvelles et fantastiques que tout ce que peut inventer l'imagination. Un bon exemple de cette transition entre les post-images et les images souvenirs est apporté par le récit suivant, soigneusement fait, que je dois à la bonté du Dr Th. Flournoy, professeur de philosophie à l'Université de Genève.

Août 1892.

Quoique je ne sois pas habituellement sujet aux hallucinations hypnagogiques, j'en ai eu dix ou douze du type visuel et relatives à des objets qui avaient attiré mon attention pendant le jour. En 1875 après mon premier jour de dissection anatomique j'eus l'hallucination d'une aponévrose largement éployée. En 1879, après une longue séance d'échecs, l'après-midi, j'eus la vision d'un échiquier avant de m'endormir. Plusieurs fois, en 78, après avoir employé le microscope toute la journée, l'image d'une préparation se présenta à moi comme hallucination hypnagogique. Ces trois cas me frappèrent beaucoup parce que jusque-là je n'avais jamais entendu parler de phénomènes semblables. Depuis j'ai eu quelques autres expériences dans les conditions suivantes.

1° Quand après une longue interruption je m'occupe sérieusement d'un certain sujet, le soir j'ai une hallucination hypnagogique correspondante. Je vois, par exemple, un

Digitized by Google

échiquier, des figures géométriques, des préparations pour le microscope. Et l'hallucination ne se répète pas si je continue à m'occuper du même sujet le jour suivant. 2° Mais, d'un autre côté, dans la journée, deux ou trois jours plus tard, je vois quelquefois une image très distincte de l'objet en question. Cette image ne va pas jusqu'à l'hallucination. — Elle n'est pas extériorisée, ni aussi vive qu'une perception, mais comme je suis un très mauvais visualiseur, cette image vive et précise se distingue nettement de mes images habituelles qui sont faibles, fragmentaires et indistinctes. 3° Ni l'image hypnagogique, ni l'image diurne ne sont des exactes reproductions de l'objet à un moment donné. Elles sont des *images typiques*, par exemple, d'un aponévrose, d'un échiquier, et non pas des reproductions d'un aspect particulier m'ayant frappé fortement, cependant elles sont concrètes et précises.

Je regarde ces images hypnagogiques et toutes les images souvenirs quelque récentes ou intenses qu'elles puissent être, comme radicalement différentes des post-images de l'œil, celles-ci ont une nature *sui generis* qui les fait apparaître comme existant en dehors de moi, si je les vois les yeux ouverts, et faire partie de mon œil comme si elles étaient collées sur ma paupière quand je les vois les yeux fermés. Toutes les autres images me semblent être vues avec les yeux de l'esprit. Je range les *post-images* dans les perceptions extérieures; toutes les autres images, soit qu'elles soient aussi vives que mes hallucinations hypnagogiques, soit qu'elles soient aussi faibles que les visions ordinaires qui approvisionnent mon esprit. Je les place dans une catégorie tout à fait différente.

Nous voyons donc en ce cas deux points qui ressortent clairement : 1° La résurrection d'une image abolie avec presque son éclat originel. 2° La transformation que cette image a subie subliminalement et qui la généralise. Il y a d'autres exemples bien connus dans ce genre : Newton et le spectre. Baillarger et la gaze qu'il avait employée dans ses préparations anatomiques. Pouchet et les objets microscopiques[1].

1. Voir W. James, *Principles of psychology*, vol. 2, p. 66. Binet. La psychologie du raisonnement, p. 48.

Digitized by Google

Dans tous ces cas les images renaissantes semblent avoir été d'un type généralisé, mais généralisé pour ainsi dire d'une façon diagrammatique et non pas brouillée et incertaine, enfin, préparées comme quand on veut faire une démonstration [1]; c'est pour cela qu'il est certainement mieux de ne pas les classer parmi les *post-images* et de garder ce mot pour les cas de reproduction purement physiologique d'images externes. Et de fait, nous trouvons que ces hallucinations hypnagogiques sont de moins en moins de simples reproductions d'objets vus; elles prennent toute espèce de formes pratiques et montrent une remarquable faculté d'invention pour produire des centaines de figures que le sujet n'a jamais vues auparavant.

Les dessins que sir John Herschell voyait à l'état de veille n'étaient ni des *post-images*, ni des images souvenirs. Elles étaient de ce type général des illusions hypnagogiques, bien que surpassant tellement en énergie initiale ces visions de demi-sommeil qu'elles se faisaient un passage à travers les pensées de veille d'un des esprits les plus perçants qu'on puisse citer.

Nous pouvons dire d'une façon plus générale que toutes les fois qu'une perception s'enfonce si peu dans les dessous de l'esprit et réapparaît, — elle est susceptible de réapparaître sous une forme généralisée, ou symbolique. Une petite anecdote de M. Binet (Psychologie du raisonnement, page 12) peut servir à montrer combien peu profondément il est nécessaire à une perception très ordinaire de plonger dans le subliminal pour se métamorphoser. Un ami de M. Binet, le docteur A..., se promenait dans une rue de Paris, l'esprit tout

1. Il est probable que quelque chose de ce genre arrive dans l'hallucination hypnotique, ou par exemple un chien vu par suggestion n'est pas nécessairement un chien vu dont on se souvient. D'un autre côté, si l'ordre est donné de voir un sujet spécial, il sera mieux vu que par le simple souvenir. Un exemple curieux de cela, c'est le mécontentement qu'éprouve ordinairement un sujet-femme quand on lui dit de voir son portrait sur une carte blanche. La représentation idéalisée par la mémoire qui modifie même la perception de son image dans le miroir fait désagréablement place à une image que le moi subliminal tire fidèlement de la vérité. « J'ai bien des taches de rousseur, disait un sujet de Binet, mais je n'en ai pas tant que ça. »

Digitized by Google

occupé d'un examen de botanique qu'il allait passer. Tout à coup il remarqua sur la porte en verre d'un restaurant les mots VERBASCUM THAPSUS. Étonné par cette inscription, il se retourna et lut le véritable mot BOUILLON. Le nom populaire français de la plante Verbascum est « bouillon blanc ». L'inscription avait donc d'abord été observée par le subliminal et non par le supraliminal et dans son court passage dans cette région était revenue défigurée pour ainsi dire par cette association incohérente ou accidentelle qui est la base des jeux de mots. C'est exactement le même phénomène que l'on observe souvent dans les rêves.

VIII. — Mais je n'ai pas besoin de multiplier davantage les exemples. J'en ai dit assez pour montrer que dans la vie ordinaire, et dans des conditions qui ne vont pas du tout jusqu'à produire l'hallucination véritable, il y a en dessous de la conscience un magasin d'images, d'où une légère provocation suffit pour faire naître des visions intérieures. Ce que nous voudrions, c'est systématiser ces productions, c'est trouver quelque procédé empirique qui nous rende capable d'obtenir ces visions subliminales à volonté. Et il nous faudrait non seulement les évoquer, mais les rendre durables ; — les extérioriser autant que possible pour pouvoir les étudier à notre aise.

Passons donc en revue toutes les manières dont on a observé les images mentales pour arriver à l'extériorisation. Je ne parle que de l'extériorisation visuelle, et non pas de l'extériorisation motrice observée par Féré et par d'autres, alors que des idées excitatrices se traduisent par une plus forte action sur le dynamomètre.

Il est probable que beaucoup d'extériorisations imparfaites ont passé inaperçues, puisque ce n'est que récemment que l'on a fait attention à tout ce groupe de faits. Ainsi par exemple, tout le monde sait que dans l'attention il y a une sorte de projection des images internes. Et depuis l'ouvrage bien connu de Galton, nous sommes devenus familiers avec les nombres figurés et d'autres schémas visuels de la pensée qui tendent à se former d'eux-mêmes dans beaucoup d'esprits. Ces nombres figurés impliquent une visualisation

Digitized by Google

interne compliquée : l'œil de l'esprit suivant des lignes, des angles qui paraissent bien tracés. Mais je ne me rappelle pas avoir encore entendu dire qu'ils aient été externalisés par le sujet. Cependant le professeur Flournoy a dernièrement cité le cas de M. Yowanovitch, un intelligent étudiant de Genève.

« M. Y... est un *visuel* excellent ; plutôt du type géométrique que pictural. Il n'y a chez lui aucune trace d'audition colorée, mais d'un autre côté il voit des schémas bien nets et localisés pour les nombres, les jours de la semaine, les mois, etc. Chez lui, le nombre figuré composé de lignes parallèles représentant les centaines, occupe la moitié à droite de l'espace situé en face de lui. Dans la moitié gauche, flotte son diagramme de la semaine sous la forme d'une figure rectangulaire horizontale divisée en sept bandes, quelque chose comme une feuille de papier réglé flottant à environ un mètre de lui, en face de sa cuisse gauche. Encore plus à gauche et à la hauteur de sa tête, se trouve l'année figurée par une ellipse de petite excentricité se présentant dans un plan presque vertical. Chaque fois que M. Y... pense à une date de l'année, à un jour passé ou futur de la semaine actuelle, ou à un nombre, il le voit à sa place dans le schéma. J'ai eu souvent l'occasion de lui faire écrire rapidement une série de chiffres au hasard, eh bien ces chiffres ne sortent pas, pour ainsi dire, d'eux-mêmes de sa plume ; et leur formation n'est pas non plus précédée par leur représentation auditive, motrice ou graphique ; mais il est obligé pour les écrire de les prendre sur cette figure qui est comme un tableau placé en face de lui. Pour cela, il ne regarde pas directement la page sur laquelle se promène sa plume, mais vers le côté et au-dessus du papier, dans la direction du diagramme interne qui est l'objet central de son attention.

On remarquera la curieuse analogie de ce cas avec ceux des calculateurs prodiges dont je me suis occupé dans les *Proceedings*, XVII. Chez quelques-uns d'entre eux, il y avait une sorte de tableau noir mental sur lesquels les chiffres qu'il fallait additionner restaient visibles aussi longtemps qu'il était nécessaire. Mais dans leur cas, le moi subliminal suppléait aussi à la faculté calculatrice : dans le cas de M. Y...

Digitized by Google

il semble avoir seulement stéréotypé la charpente qui servira à l'exécution des opérations mentales.

IX. — Nous aurons fait un pas vers la netteté du caractère et la réelle extériorisation de ces quasi-perceptions subliminales, quand nous aurons passé par des transitions graduelles de ces figurations arithmétiques à l'*audition colorée*. Une figure arithmétique est une association d'une image avec une idée — qui est probablement aussi bien le résultat d'une expérience post-natale que l'association de la figure de mon ami avec son nom. Ainsi l'*audition colorée*, c'est-à-dire la perception d'une couleur « imaginaire » ou « subjective », associée avec chaque son bien défini, peut, dans certains cas, venir d'une expérience post-natale (surtout dans l'enfance) combinée avec une prédisposition innée, mais lorsque les synesthésies dont la faculté de voir les sons n'est qu'un exemple très frappant, se présentent avec plus de développement, lorsque des associations graduées, bien nettes, inexplicables, relient des sensations de lumière et de couleur avec des sensations de température, d'odeur, de goût, de résistance musculaire, etc., etc., car M. Gruber a trouvé que ces relations existent avec une diversité qu'on ne soupçonne pas, alors il devient probable que nous avons affaire, non à des associations fortuites venant de faits arrivés pendant l'enfance, mais à quelque réflexion ou irradiation de sensations spécialisées qui doit être due à la structure innée du cerveau même[1]. Et le degré de précision obtenu par ces réflexes entencéphaliques (si je puis les appeler ainsi), semble dépasser celle qu'obtient l'attention volontaire du moi supraliminal. Je dois me borner à ne citer qu'un cas frappant où se combine l'intelligence subliminale et l'extériorisation visuelle et qui a été décrit par le professeur Gruber de l'Uni-

1. Cette idée concorderait avec les résultats d'une *Enquête sur l'audition colorée* faite récemment par le professeur Flournoy, qui concluait que sur 213 personnes présentant ces associations, 48 seulement pouvaient leur assigner une origine; et je peux m'appuyer aussi sur le cas décrit dans la *Revue de l'hypnotisme* (décembre 1892, p. 185), d'un homme chez qui existait depuis longtemps jusqu'à un certain point l'*audition colorée* et chez qui, en plus, se développa la *gustation colorée* quand il était en mauvaise santé.


Digitized by Google

versité de Jassy (Roumanie), au dernier congrès international de Psychologie expérimentale tenu à Londres en août 1892. Chez un sujet qui s'observait lui-même et était doué exceptionnellement, M. Gruber trouve que les « chromatismes », mot par lequel il désigne les taches de couleur accompagnant l'audition de certains mots, suivent certaines règles définies pour la grandeur et la forme, et dépendent en partie du phonétisme, en partie du sens du mot que le sujet entend. Ce fait curieux (dont je ne puis donner les détails ici) serait évidemment resté sans preuve si l'on n'avait pu obtenir de mesures objectives. Mais on l'a pu, heureusement.

« Mon sujet, dit M. Gruber, a le pouvoir d'externaliser ses chromatismes ; il les projette, par exemple, sur le mur en face de lui, à n'importe quelle distance. J'ai choisi une distance de 3 mètres qui est celle à laquelle sa vision est la plus distincte. J'ai fait alors un cercle de papier blanc que j'ai supposé être de même grandeur que son chromatisme du nombre 2 et je l'ai bordé de rouge écarlate. Il a projeté son chromatisme dans ce cercle. Mais le cercle était en réalité plus petit que le cercle chromatique et un cercle orangé fut produit par la superposition du jaune subjectif sur l'écarlate objectif. J'élargis le cercle : cette fois il vit un anneau blanc entre le tour écarlate et le jaune subjectif. Enfin nous arrivâmes à faire coïncider les bords du chromatisme et ceux du cercle blanc et nous trouvâmes ainsi la grandeur exacte du chromatisme que nous pûmes mesurer à un millimètre près. »

On voit donc combien ces perceptions intérieures peuvent être nettement déterminées. Il est possible quelquefois de montrer qu'elles représentent un souvenir plus complet et une perception plus exacte que ne peut l'obtenir le moi supraliminal. Ainsi M. Galton a déjà cité un cas où une dame se servait de ses chromatismes pour corriger son orthographe, le chromatisme lui montrant, par exemple, s'il y avait un ou deux *e* dans « agreeble », c'est-à-dire corrigeant la représentation supraliminale du mot par l'équivalent symbolique coloré de chaque lettre successivement qui sortait ainsi d'une mémoire plus profonde. Au dernier congrès de psychologie expérimentale, M. Galton cita Lepsius l'orientaliste

Digitized by Google

comme ayant été guidé d'une manière semblable dans ses recherches philologiques. Et un des sujets de M. Galton, un chanteur de profession, quand on lui eut appris à analyser ses propres chromatismes, s'aperçut qu'ils lui corrigeaient l'oreille quand il chantait : de sorte que s'il faisait une fausse note que son oreille ne lui faisait pas sentir, la tache de couleur associée lui montrait son erreur[1].

X. — J'ai cité ces exemples de quasi-extériorisation d'images à origine subliminale pour montrer que nous pourrions être arrivés peu à peu au genre d'expérimentation dont je vais maintenant m'occuper : à savoir la vision par le cristal. Il s'agissait d'obtenir des représentations mentales subliminales extériorisées pour les étudier supraliminalement : en d'autres termes, de provoquer des hallucinations inoffensives et que l'on pourrait diriger. Mais pour peu que l'on connaisse l'histoire de la superstition, on sait qu'à plusieurs époques, dans plusieurs pays, la cristallomancie a été pratiquée sous quelque forme, comme méthode de divination. C'est ce qu'a abondamment prouvé miss X.., dans son étude « sur de récentes expériences sur la vision par le cristal » dans les *Proceedings*, vol. V, p. 486.

Ainsi c'est la vision par le cristal, ou la fixation du regard sur un miroir ou une surface réfléchissante que je recommande comme méthode empirique pour provoquer des hallucinations sans inconvénient et aisément observables. Ici comme dans les cas d'écriture automatique, il nous faut d'abord nous assurer que nous n'avons pas affaire à une simple exagération de vagues sensations subjectives, et pour cela, faire des expériences sur des sujets hypnotiques connus. Nous trouverons ainsi qu'un sujet à qui l'on dit quand il est endormi qu'il verra une certaine scène, si une fois éveillé on

1. Ce curieux cas peut être comparé avec celui de Pedrono, cité par le Dr Krohn, dans sa précieuse étude historique de « Pseudo-Chromesthésie », *Journal de Psychologie* américain, vol. V, part I, p. 25 : « Il décrit ces impressions de couleur comme soudaines et spontanées. Les sons sont traduits en couleurs avant qu'il ait le temps de se demander si la voix est haute ou basse. » Dans d'autres expériences il a été prouvé que la couleur était vue avant que le sens du mot qui déterminait la couleur fût observé consciemment.

Digitized by Google

lui dit de regarder dans un verre d'eau ou une boule de cristal, verra la scène suggérée en train de se passer, tandis que son moi à l'état de veille restera tout à fait ignorant du but de ce phénomène. Ces expériences ne sont évidemment que le développement de celle bien connue où l'on ordonne de voir une photographie sur une carte blanche, etc. Mais en même temps elles nous amènent directement à mes cas de vision par le cristal dans l'état normal. Je crois donc utile de citer quelques notes sur des expériences que j'ai faites avec deux des sujets dont se sont servi, si longtemps feu Edmond Gurney et Mme Sidgwick.

Brigton 9, 26, 27, 28 mars 1891.

9 mars. — Présents : G. A. Smith et les deux sujets P. and Z.

1° J'ai commencé par répéter l'expérience déjà souvent faite avec ces sujets et d'autres. J'ai suggéré à P. hypnotisé de voir une certaine figure (un bébé) sur une carte quand il serait éveillé. J'avais dit un mot seulement : « bébé », sans détailler, pour voir comment son esprit développerait l'idée. On lui montra une carte blanche et il vit non un véritable bébé mais un enfant de six ans.

2° La fois suivante je suggérai un *hippopotame*, animal que P. n'avait jamais vu vivant. Éveillé il vit sur la carte ce qu'il appelait un *rhinocéros*. Il se plaignit de ce qu'il ne voyait pas distinctement; il ne savait pas bien si l'animal avait des cornes ou des défenses. Cela est assez intéressant parce que cela indique que l'hallucination avait pour base une vision mentale suggérée par mes paroles, plutôt que mes paroles mêmes. On aurait pu supposer que puisque ma suggestion ne se composait que du mot *hippopotame*, le sujet éveillé, quelque vague que l'image fût pour lui, aurait su que c'était un hippopotame. Mais l'image, quoique vague, paraissait plus communicable du moi hypnotique au moi supraliminal que le mot qui l'avait engendrée. C'était une image que l'on avait voulue, c'était une image qui se produisait.

3° Je répète l'expérience en disant à P. qu'il verrait un portrait de T. ; il le vit nettement.

4° J'essayai ensuite de voir l'effet obtenu avec un verre

Digitized by Google

d'eau comme miroir pour donner plus de vivacité à ces images post-hypnotiques. Je suggérai à chaque sujet séparément une scène différente, puis je les fis regarder dans le même verre d'eau se détachant sur un fond noir; T. avait une fois regardé dans de l'encre : mais à part cela, ni l'un ni l'autre ne connaissait la vision par le cristal et je leur avais dit qu'ils allaient voir une illusion d'optique que j'avais inventée. Naturellement ils supposèrent qu'ils verraient également l'un et l'autre ce qu'il y avait à voir.

Je dis à P. (hypnotisé) que la lumière électrique sur l'Eastbourne Parade s'était éteinte la veille au soir, mais avait été réallumée au bout de quelques minutes.

Je dis à T. (hypnotisé) qu'au Cirque Barnum il y avait une course de poneys montés par des singes.

P., quoique ordinairement le meilleur des deux sujets pour voir les images hallucinatoires, commença (quand il fut éveillé et se mit en face du verre d'eau) par dire qu'il ne voyait que du noir.

T. dit : « Regardez il y a quelque chose qui tourne, tourne dans l'eau !

« P. : C'est dans votre imagination, tout est noir.

« T. : Non, ce sont des chevaux, — il y a des chevaux qui tournent — ils ont quelque chose de petit sur leur dos, pas si gros que ces filles qui sautent à travers des cerceaux. C'est comme un cirque. »

Tout à coup, P. se retourna vivement vers moi pour voir ce que je faisais : « Qu'est-ce que vous faites avec la lumière ? me dit-il. Vous avez fait une grande boule de lumière dans le verre, quelque chose de rond avec de la lumière au milieu. » Il ne comprenait pas le sens de cela; mais je constatai qu'il avait commencé à ne voir que du noir et ensuite qu'il avait vu la lumière rallumée. Ce n'était pas de cette manière que j'avais conçu la vision (j'avais imaginé la vue de la longue Parade et une rangée de lampes s'éteignant), mais le point essentiel était obtenu.

On remarquera que dans cette expérience, ainsi que dans celle de l'hippopotame et dans la plupart des suivantes, ni l'un ni l'autre des sujets ne saisissait bien le sens de ce qu'il

Digitized by Google

voyait. Les « petites choses » indistinctes de vision de T. étaient, bien entendu les singes de mon invention. Je reviendrai sur mes tentatives, pour rendre plus clairs par grossissement des détails restés obscurs. On devrait essayer l'effet de loupes vraies ou suggérées avec beaucoup de sujets dans des conditions semblables à celles-ci.

5° Je racontai ensuite à P. (hypnotisé) l'histoire de Robinson Crusoé trouvant les empreintes des pieds des sauvages et ses inquiétudes. Je dis à T. que Moses Primrose acheta une vache à la foire et revint avec une grosse de lunettes vertes et combien sa famille se moqua de lui.

Éveillé et placé devant le verre, P. s'écria de suite : « Tiens, c'est Buffalo Bill : il est habillé de peaux et de plumes presque comme un sauvage. Il se promène dans un endroit désert. T. : « Est-ce qu'il ne conduit pas une vache? » P. : « Non, non, il est seul ». T. : « C'est une vache, ce n'est pas Buffalo Bill. » P. « : Je vois autre chose qui vient d'un autre côté, c'est un nègre. » T. : « Non, c'est un sac, un sac qu'il a sur le dos. » P. : « Regardez-les maintenant comme ils discutent! Buffalo Bill et son nègre. » T. : « Moi aussi je les vois maintenant discutant. Il est entré dans une maison; ils sont quatre. » P. : « Non, non, deux seulement. » T. : « Non, quatre; comme ils crient et rient! » P. : « Non, ils sont derrière des arbres. » T. : « Ils pleurent maintenant! »

Remarquez que, dans le cas de P., il n'est pas question des empreintes de pieds, c'est-à-dire du point sur lequel j'avais surtout insisté, bien que, peut-être, à cause de l'insistance avec laquelle P. remarquait la façon lente et prolongée de marcher partout qu'avait son Buffalo Bill, peut-être les empreintes de pieds étaient-elles comprises de quelque façon comme faisant partie de la scène, quoique trop petites pour être remarquées par un observateur non prévenu de leur importance. P. avait lu Robinson Crusoé; mais Buffalo Bill était pour lui un souvenir tout récent.

T. ne vit aucun sens dans son histoire. Il ne savait pas ce qu'il y avait dans le sac — (détail qu'il avait ajouté de lui-même, car je n'avais pas eu d'idée claire sur la façon dont les lunettes étaient portées), et il n'avait pas compris la raison du

Digitized by Google

rire, ni des larmes. Les larmes furent ajoutées par suite de l'idée que le moi hypnotique se fit de l'effet probable produit sur la famille par un pareil marché, après l'avoir d'abord amusée. T. n'avait jamais lu le *Vicaire de Wakefield*.

6° Remarquant les essais faits par les deux voyants pour harmoniser ces histoires divergentes, je choisis deux scènes ayant une certaine ressemblance pour voir si l'un des sujets pourrait persuader l'autre d'accepter sa façon de raconter ce qui se passait. Je dis à P. en peu de mots que le fantôme de Banquo était apparu à Macbeth, son meurtrier, pendant qu'il était à un banquet avec des guerriers et des nobles.

Je dis à T. (ce qu'il savait déjà être arrivé) que pendant l'élection de North Kilkenny, M. Parnell, tandis qu'il s'adressait à la foule, reçut à la figure un paquet de chaux que lui lança un adversaire politique. Ainsi chaque scène avait son personnage central et principal. Je voulais voir si les deux pourraient se combiner.

P. : « Je vois deux ou trois hommes debout, quelques-uns assis, l'un sur une chaise sur un endroit élevé, comme si c'était un chef. C'est le maire, je suppose (P. est plus familier avec le gouvernement municipal qu'avec le militaire, ou l'Imperial rule).

T. : « Mais ils sont toute une masse de monde, — une ville, une masse de voitures, — qui ne ressemblent pas à nos voitures. »

P. (en sifflant fortement) : « Oh! voici le *bogey-man*.

T. : « Le voilà qui se tient au milieu d'eux; je l'ai vu à Brighton.

P. : « Regardez ce gaillard dans le coin; n'en a-t-il pas peur? Le Maire est tout bouleversé.

T. : « Je connais assez cet homme; il a une barbe, il est à peu près de ma taille. Je l'ai vu marcher de long en large (à la Parade) suivi par deux chiens.

P. : « C'est un « fantôme »

T. : « Ce n'est pas un fantôme, je vous dis; il leur parle; regardez cette drogue qu'il a sur la figure; maintenant trois ou quatre hommes causent; ils ont pris des bâtons; ils se querellent.

Digitized by Google

P. : « Regardez-le. Ils passent tous leurs épées à travers son corps — ça ne lui fait pas de mal; c'est un fantôme!

T. : « Quelle sottise ! comment serait-ce un fantôme Je vous ai dit que je lui ai parlé au bureau du télégraphe; c'est un homme qu'on n'oublie pas, un homme pas ordinaire. Il est tout blanc maintenant; ils se mettent tous à courir. » « Ne s'appelait-il pas Parnell? » demandai-je. « Oui, oui », dit T., « Parnell, naturellement. » On observera ici aussi, comme dans le cas de l'hippopotame, que ce fut la scène fabriquée par le mot subliminal du percipient, et non pas simplement le nom prononcé par moi qui avait été transmis à sa conscience supraliminale.

Ces scènes excitèrent les voyants; et ils essayèrent d'une façon ridicule d'imiter, de concilier, les attitudes du fantôme flottant en l'air et de l'orateur passionné.

7° 26 mars 1891. — Amplification de l'image.

Je dis à T. (hypnotisé) qu'il verrait dans le cristal (un vrai cristal) une affiche de *Jack Sheppard* que l'on venait de jouer à Brighton, les grandes lettres seraient distinctes mais pas les petites. Éveillé, il vit une fille habillée en homme avec quelque chose comme des pantalons de zouave il put voir les lettres JCK TH. En regardant à travers une vraie loupe, il lut facilement JACK SHEPPARD, THÉATRE ROYAL, et reconnut que les pantalons étaient des bottes à genouillères. Il dit que les lettres duraient mais étaient plus claires quand il se servait de la loupe. L'image était le souvenir d'une grande affiche existante.

8° Souvenirs oubliés. — Je dis à T. (mêmes conditions) qu'il verrait des scènes de sa vie passée. Il fut très intéressé en voyant plusieurs anciens camarades d'école assis dans son ancienne école; quelques-uns qu'il ne reconnaissait pas, à qui il n'avait presque jamais pensé depuis cette époque. De nouveau hypnotisé, il ne se rappela pas ces scènes, il se souvenait seulement que je lui avais parlé de sa jeunesse; nous ne pûmes donc pas obtenir du moi hypnotique d'établir l'identité des garçons inconnus.

9° 27 mars. — Il s'agissait de prouver que les mots dits au sujet hypnotisé disparaissaient de la mémoire ordinaire. J'a-

Digitized by Google

vais offert 10 livres à chaque sujet s'il pouvait m'expliquer la scène qu'ils allaient voir. Il était évidemment nécessaire de choisir des scènes dont ils ne pourraient pas *deviner* la signification, si la description que je leur faisais pendant leur sommeil était oubliée à l'état de veille. Je racontai à P. la découverte de Brynhild et à T. la *Niblungs'Need*. Chacun vit bien sa scène (Greyfell, le mur de flamme ondoyant, l'Épine qui endort, etc.) mais fut complètement à court d'explication sur sa signification.

10° 28 mars. — Amplification d'image. — Je dis à T. (hypnotisé) que quand il serait éveillé, il verrait un signe télégraphique (il est lui-même télégraphiste) dans un verre d'eau ; qu'il ne pourrait pas dire les mots, mais seulement les compter; et ensuite qu'avec une loupe il pourrait lire. Éveillé, il vit un télégramme plié de façon qu'il ne pouvait voir qu'une partie du message contenant sept mots qu'il ne pouvait lire. Avec la loupe il lut « Met — B'ton (abréviation de Brighton) —Hotel — come ». Nous ne pouvons pas dire s'il y avait là-dessous quelque message cohérent.

11° Je voulus ensuite donner le message moi-même (mêmes conditions) et je lui dis qu'il pourrait voir les longueurs des mots à l'œil nu et lire les mots avec la loupe. Le télégramme était : « Myers, Cambridge — Oxford won by half a length, Harris. » A l'œil nu, il put voir qu'il n'y avait que deux mots dans l'adresse, le second assez long. Avec la loupe, peu à peu il distingua les lettres çà et là, vit bien les lettres capitales, vit en partie et en partie devina mon nom, mais ne put pas déchiffrer le message. De telles expériences montrent, je crois, qu'il y a quelque justesse à parler de *messages* ou *communications* d'un stratum du moi à un autre stratum. A en juger d'après l'analogie de beaucoup d'autres suggestions post-hypnotiques faites au même sujet, nous ne pouvons guère douter que l'ensemble de ce simple télégramme était bien resté dans la mémoire du moi hypnotique et aurait pu être reproduit pour obéir à mon ordre direct. Mais l'ordre était de le reproduire avec un certain degré d'obscurité ; et il arriva que cette obscurité fut un peu plus grande que celle que pouvait vaincre la loupe. La suggestion était un peu trop

Digitized by Google

complexe ; mais, bien qu'il n'ait jamais vu le jour, le message, resté en chemin, et qu'on pourrait appeler « méthectique », car il il faut bien lui donner un nom, était tout prêt à être transmis du moi hypnotique au supraliminal.

12° Les expériences décrites jusqu'ici, quoique présentant quelques points nouveaux, ont été telles qu'un observateur ayant à sa disposition de bons sujets pourra probablement les répéter. Celles auxquelles j'arrive maintenant impliquent le phénomène plus rare de la transmission de pensée qui ne peut pas être garanti avec n'importe quel sujet hypnotique, bien qu'il soit très probable qu'on le constaterait plus souvent si on le cherchait plus souvent. Les preuves du pouvoir que M. G. A. Smith a de transmettre des idées aux esprits de ses sujets ou d'autres ont été si souvent discutées dans ces *Proceedings* que je n'ai besoin que de faire seulement remarquer ici que dans toutes ces expériences une sérieuse surveillance a été exercée par le D[r] Dill ou par moi-même, ou par nous deux ensemble pour empêcher les indications (que l'on peut, bien entendu, donner très involontairement), tandis qu'en même temps la scène à voir dans le cristal impliquait des conceptions plus compliquées que le simple nom d'une carte ou qu'un nombre. Je laisse de côté la première de ces expériences qui réussit, mais pendant laquelle je quittai la chambre pour parler au D[r] J. Gordon Dill, un médecin qui avait déjà assisté à de semblables expériences et qui voulut bien m'aider dans celles-ci, où il est naturel de désirer être deux observateurs. Dans chaque cas, le D[r] Dill ou moi nous écrivions soigneusement la scène demandée sur un morceau de papier hors de la vue du sujet et nous le montrions à M. G. A. Smith pendant que le sujet était en trance (dans les deux dernières expériences il était éveillé). M. Smith se tenait à quelque distance du percipient et hors de sa vue, tandis que le percipient fixait ses yeux sur le verre d'eau et faisait des remarques auxquelles personne ne répondait. Le D[r] Dill surveillait M. Smith et je surveillais le percipient ou *vice versa*. Ces précautions n'impliquent pas de la défiance, mais devraient être prises tout naturellement dans toutes les expériences de ce genre. Si j'agissais comme agent, je préférerais être sur-

Digitized by Google

veillé, parce que personne ne peut être absolument certain des sons ou des mouvements qu'on peut produire inconsciemment. S'il est admis une fois pour toutes que quand l'organisme humain est soumis à des expériences qui n'offrent pas par elles-mêmes le moyen d'éliminer l' « équation personnelle » il y doit avoir à côté de lui une surveillance des idiosyncrasies qui peuvent troubler les expériences, alors on se soumettra à cette surveillance sans être plus humilié que l'astronome quand il voit que ses observations individuelles ne sont pas acceptées comme la vérité absolue, mais comme des données devant être corrigées d'une certaine manière reconnue. J'écrivis « Deux chats se battant » et priai le Dr Dill et M. Smith (que j'appellerai D. et S.) de bien regarder le papier. T., éveillé, vit aussitôt deux chats — faisant tous deux le gros dos — et se battant, l'un noir et rayé, l'autre avec des taches blanches. « Où sont-ils? » — « Sur un mur. » S. s'était mentalement rappelé un badigeonnage à la chaux sur un mur, représentant deux chats se battant, de sorte que ses deux chats étaient blancs. Pendant cette expérience, D. quitta la chambre quelques minutes : je surveillai T. et je crois que ses yeux n'ont jamais quitté le verre d'eau.

13° La fois suivante, les deux sujets (hypnotisés et éveillés comme d'habitude) devaient voir dans le même verre d'eau la même scène écrite par D. sur un papier qu'il montra à S. et à moi : « Un bateau s'écartant du rivage et poussant au large. » P. ne vit rien. T. vit « une chambre débarrassée pour qu'on y danse, les becs de gaz entourés de guirlandes de fleurs ». Cela parut être une *image déférée* appartenant à une série précédente. Dans une expérience que j'ai passée sous silence on lui avait dit de voir quatre scènes de sa vie passée, à différents âges. Il en avait vu trois et cette scène était probablement la quatrième qui aurait été choisie pour son adolescence. Quoi qu'il en soit, il fut simplement hypnotisé de nouveau et de nouveau éveillé (D. et moi surveillant). En se réveillant il dit : « Il y a des bateaux, plusieurs steamers et deux bateaux avançant de front, comme c'était dans une vue de régates dans le *graphique*. » Cela s'approchait de la scène désirée.

Digitized by Google

14° Dans l'expérience suivante (mêmes conditions), le thème, écrit par moi, et que S. avait suggéré mentalement, était des acrobates se balançant à un trapèze. Ni P. ni T. ne virent rien d'abord. Ils furent réhypnoptisés et réveillés. P. voit un homme T. ne voit rien. P. : « Il a quelque chose autour de la main, comme un marin qui tiendrait une bouée de sauvetage avec une corde qui lui pend de la main. » T. « Il me semble voir la même chose. » P. : « Je crois qu'il se tient sur un bateau, sur le pont d'un bateau, maintenant il est encore là, mais le bateau n'y est plus ; on ne voit plus que ses pieds et rien dessous. » T. : « Je le vois comme dans une demi-photographie. » T. dut alors s'en aller. Nous dîmes à P. de se mettre lui-même dans l'attitude de l'homme. La pose qu'il prit fut juste celle d'un homme qui s'est soulevé à moitié sur son trapèze, la corde que P. vit comme étant en travers du corps, juste à l'endroit où serait venue la barre du trapèze. Cette image correspondant aussi à la demi-photographie de T.

15° Mêmes conditions. Je choisis le sujet: « Une maison en feu. » Cette fois P. et moi surveillions P. et S. qui se tenait derrière P. (bien entendu sans le toucher), regardant la lampe et imaginant (comme il nous le dit plus tard) un grand carré de flamme. P. : « Je vois quelque chose comme une lumière brillante ; il y a une échelle à la fenêtre — c'est une maison en feu — sans aucun doute. »

16° Mêmes conditions. Le sujet écrit par D.: « M. Gladstone. » P. : « Je crois que je vois quelque chose comme un homme, — la tête d'un homme. — Il va et vient dans un jet de lumière. Je sais, c'est Gladstone, une photographie. — La tête et les épaules. » « Ici il me fallut m'en aller, mais le Dr Dill continua les expériences. Ce sont ses notes que je vais citer. Madame G. A. Smith était alors présente, mais ne fut pas avertie de la scène.

17° Mêmes conditions. « Jack l'Éventreur commettant un meurtre (sujet écrit par D.). » P. : Je peux voir quelque chose maintenant, — c'est un homme. Terrible, l'aspect de cet homme. Rien de Gladstone. Apparence repoussante et sale. Il a quelque chose à la main, — c'est un couteau. Mon Dieu !

Digitized by Google

Quel air terrible! — en haillons! — Avec son chapeau sur ses yeux — il a l'air d'un assassin. — D. : Y a-t-il quelqu'un avec lui? — P. : Non, il est seul. — Oui, il parle à quelqu'un, — un autre homme. Non, c'est une femme. [P. voit encore quelques autres détails et reconnaît le meurtrier.]

18. Mêmes conditions. « Saint Georges et le Dragon. » P.: « Oh! je vois ce que c'est! — C'est un tableau représentant saint Georges et le Dragon. Une peinture ordinaire. Ça ne bouge pas, ce n'est qu'un tableau.

19. Ici P., à ce que m'écrit D., commença à s'inquiéter, voulant partir pour prendre un train, préoccupation qui généralement empêchait le succès. Dans ce cas et dans le suivant, S. ne vit pas le sujet jusqu'à ce que P. eût été éveillé (il était hypnotisé, comme on l'a déjà dit, entre chaque expérience). Sujet : Une pantomime. — Un clown et un policeman sur la scène. P. : « Je vois quelque chose comme un lion, je crois. Je ne pourrai pas dire ce que c'est, si ça ne vient pas plus près. C'est tout à fait parti. J'ai vu quelque chose comme un homme avec un chapeau blanc — il avait l'air d'un clown de cirque — tout barbouillé avec un nuage devant lui. » Puis il y eut quinze minutes environ pendant lesquelles il ne vit rien. Ensuite? « Encore le clown! Mais je le perds de vue quand il bouge. »

20. Sujet : « Une photographie de M. Myers. » (Cette fois, S. ouvrit le papier où était écrite la désignation de la vision désirée et le lut en bas et n'entra pas dans la chambre. P. vit une plage — des bateaux — puis rien.)

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LES DOMPTEURS DU FEU

Par M. MARCEL MANGIN

Le lecteur se souvient du récit du Dr Pascal sur les dompteurs de feu. Nous en rapprochons la discussion suivante qui a eu lieu à la S. F. P. R. le 17 novembre 1899.

Une étude sur « la marche dans le feu », par M. Andrew Lang, fut d'abord lue par M. F. W. H. Myers, donnant de récents exemples de ce rite, exemples recueillis dans plusieurs parties du monde, et d'après lesquels les fidèles qui, les pieds nus, avaient passé à travers les flammes des fours et des fourneaux, étaient sortis sans que leurs pieds fussent blessés par le contact des pierres rouges ou des braises ardentes. Ces cas ont paru analogues aux expériences connues que le médium D. D. Home a faites avec le feu. Dans un de ces cas le colonel Gudgeon, résident anglais à Rarotonga, décrit son propre passage à travers le feu, avec trois autres Européens (dont l'un fut fortement blessé) suivis d'environ deux cents Maoris. Un autre cas était le récit de la cérémonie du feu à Fiji, dont M. T. M. Hocken, docteur à Mbenga, avait été témoin. L'étude paraîtra bientôt tout entière dans la prochaine partie des Proceedings.

Le président sir W. Crookes dit qu'il ne connaît aucune préparation chimique ou autre qui puisse être appliquée sur la peau d'une façon telle qu'elle empêche l'ordinaire action destructive de la chaleur sur la matière organique. Lui-même, dans deux ou trois occasions différentes, a été témoin des expériences du feu faites par le médium D. D. Home. Dans une de ces occasions, étant dans le salon d'une dame amie de l'orateur, Home tomba en état de trance, il se leva, alla

Digitized by Google

vers le feu, — qui n'était pas un feu de charbon de terre, mais un feu de bois, — fouilla dans les braises avec ses mains et retira un morceau de charbon ardent d'environ deux fois la grosseur d'un œuf sur lequel, certainement, nul *asbestos* n'était visible, et le tint dans ses doigts. Il souffla dessus, l'on pouvait voir la flamme s'échapper à travers ses doigts, et il alla portant le charbon tout autour de l'appartement. Une des personnes présentes lui ayant demandé si elle se brûlerait en touchant ce charbon, Home lui dit qu'elle pouvait essayer; ce qu'elle fit et se brûla. Le même soir l'orateur vit Home mettre un charbon ardent sur un mouchoir de fine batiste et transporter ainsi le mouchoir d'un point à l'autre du salon. L'orateur s'étant emparé du mouchoir aussitôt après, l'examina chimiquement dans son laboratoire et ne trouva dessus aucune trace de préparation chimique d'aucune sorte. A un endroit on pouvait voir un petit trou brûlé, mais excepté cette petite marque le mouchoir était parfaitement intact.

Il a remarqué que la température que le corps humain peut supporter va jusqu'au point où l'albumine se coagule, c'est-à-dire jusqu'au 163e degré F. Si la substance du corps lui-même s'élevait au-dessus de cette température, la souffrance serait telle que la mort s'ensuivrait.

La fabrication du fer par le vieux système des fours à puddler lui a semblé, parmi les expériences communes, être ce qui peut le plus se rapprocher des cas cités dans l'étude de M. Lang. Des hommes, — nus jusqu'à la ceinture, — doivent travailler tout près de ces fourneaux; la chaleur est si forte que nulle personne ordinaire ne la pourrait supporter à quelque endroit que ce fût. Les hommes eux-mêmes lui ont dit qu'un commençant ne pourrait pas supporter cette chaleur et qu'il devait s'y accoutumer par degrés, et qu'il fallait trois générations pour faire un puddler réellement bon. Dans quelques-uns des cas de la « Marche dans le feu », il a été suggéré que l'hérédité pouvait être pour quelque chose dans cette faculté. Ceci, cependant, ne pourrait pas s'appliquer au cas de Home.

Il ajoute encore qu'il y a quelques substances qui sont presque non conductrices de la chaleur. Par exemple, il a vu

Digitized by Google

un essai fait avec une boîte à l'épreuve du feu contenant de la cire à cacheter, de la poudre et des allumettes bougies, qui avait été gardée dans un fourneau allumé pendant une heure et demie. La boîte était rouge quand on la retira, mais en l'ouvrant on trouva le contenu parfaitement intact.

Le professeur W. F. Barret dit qu'il était intéressant d'entendre de la bouche même de la plus haute autorité qu'aucune préparation chimique connue n'aurait pu garantir les pieds des marcheurs sur le feu de graves brûlures. Il lui était arrivé à lui-même un phénomène physique qui, à première vue, présentait quelque analogie avec le phénomène de la marche dans le feu. Si une boule de métal rougie à blanc, — préférablement une boule de cuivre, — est mise dans un vase d'eau qui contient aussi un peu de savon dissous, elle entrera dans l'eau sans aucune ébullition de vapeur, et la boule restera rougie à blanc au milieu de l'eau pendant un temps considérable. Dans le fait, la boule ne touche pas l'eau et cette dernière demeure seulement légèrement chauffée, jusqu'à ce que la température de la boule tombant à un certain point, elle vient en contact avec l'eau, et une violente ébullition s'ensuit. Ce phénomène est un exemple remarquable de ce qu'on appelle l'état sphéroïdal de l'eau ; et on ne saurait l'attribuer qu'à une force répulsive, découverte par sir William Crookes, qui se présente quand un corps chaud est apporté près d'un corps froid, la même force, dans le fait, que celle qui fait mouvoir les ailettes du radiomètre de Crookes.

Pour sa part cependant, l'orateur ne croit pas qu'aucune explication de ce genre puisse servir pour les phénomènes de la marche dans le feu, d'autant plus que ceux-là, s'ils sont prouvés, semblent être essentiellement psychiques ; car leur succès dépend de l'état mental de certains individus particuliers à qui quelque pouvoir supernormal paraît être conféré, analogue au pouvoir conféré quelquefois par la suggestion hypnotique, mais dans ce cas ce serait de l'auto-suggestion : il est possible que ceci soit la vraie base psychique de cette foi qui peut « éteindre la violence du feu », et qui n'est pas nécessairement liée à une forme particulière de religion.

Digitized by Google

M. F. W. H. Myers a alors observé que, pour lui, il semblait y avoir une différence importante entre les résultats physiologiques amenés par la suggestion, qui signifie la stimulation des pouvoirs normaux et les phénomènes décrits dans l'étude de M. Lang. Si cette explication devait être appliquée au cas des pieds de ceux qui marchent sur les pierres brûlantes, il faudrait admettre que la suggestion renouvelle constamment la plante du pied, qui se trouve constamment détruite par le feu. La suggestion devrait être exercée instantanément et sur une très large échelle pour produire les effets rapportés.

M. F. W. Thurstan dit qu'il a été témoin des phénomènes du feu de D. D. Home, et a vu aussi plusieurs fois de semblables expériences faites par un médium appelé Hopcroft: Il a vu ce dernier retirer du feu des charbons ardents et les offrir aux personnes présentes. Quand il était en état de transe, il les tenait ordinairement dans sa main de quatre à cinq minutes. Lorsqu'il était enfant, ce médium a été constamment magnétisé et rendu anesthésié par suggestion : il a souvent alors été gardé en état de transe pendant tout un jour. Plus tard il est devenu un médium à transe, et était constamment en état de transe. Il a fini par mourir dans une maison de fous.

M. F. W. Percival aussi a été témoin d'expériences de D. D. Home avec le feu. Il dit qu'il a vu une fois Home repousser les charbons noirs qui se trouvaient devant le feu, en prendre dans le fond un tout ardent et le mettre dans ses cheveux, qui étaient légers et fins comme du duvet. Il laissa le charbon là pendant quelques secondes, après quoi M. Percival examina les cheveux et ne put y découvrir aucune trace de brûlure.

Le Dr Abraham Wallace a observé que dans les livres occultes, des altérations dans l'éther interstellaire étaient suggérées comme la cause de semblables phénomènes.

Un des assistants a demandé si le pouvoir de D. D. Home ne pouvait pas lui venir par l'hérédité, et s'il n'avait jamais marché sur ou à travers le feu.

Le président croit qu'on doit répondre négativement à ces deux questions.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS DE Mlle DE RHODIA

Ce qui précède me rappelle une expérience qui m'avait beaucoup frappée autrefois (il y a environ douze ans). Je me trouvais chez mon oncle le général XXX, à une réunion tout intime (quinze à vingt personnes), il avait invité *simplement comme ami* le célèbre prestidigitateur et magnétiseur (je pourrais, je crois, dire aussi médium) Caseneuve, qui, comme on le sait, a visité toutes les parties du monde, même la Sibérie, la Mongolie et le Tibet, pour développer ses dons naturels et étendre ses connaissances occultes. C'est chez les Mongols et au Tibet qu'il assure avoir appris le plus. Quoi qu'il en soit, sa science et son pouvoir semblent prodigieux et ont fait souvent l'étonnement de toutes les cours d'Europe. J'étais extrêmement curieux de voir cet homme, surtout de près, et dans un cercle tout intime. Il arriva, sans faire d'embarras, l'un des derniers et fut immédiatement introduit dans le salon où nous nous trouvions déjà réunis. De plus il n'était connu d'aucun domestique de la maison. Je ne vois donc pas comment il aurait pu préparer ou faire préparer les expériences surprenantes qu'il fit devant nous tous, à la prière de mon oncle ou de quelque autre personne présente. Celle qui me frappa le plus et dont le souvenir m'est resté bien distinct, fut celle des lumières (presque toutes des bougies) qui, à un moment donné, se sont éteintes ou quasi éteintes. Je ne puis absolument préciser. Mais je me souviens parfaitement qu'à un moment donné nous nous sommes trouvés dans une obscurité presque complète ou tout à fait complète, et cela a duré assez longtemps; puis, sans que Caseneuve ait fait un mouvement, toutes les lumières ont repris leur éclat. L'émotion était si grande et si générale que tout d'abord, lorsque la lumière est revenue, personne n'a pensé à regarder la physionomie du médium. Cependant quelques invités ont assuré que lorsqu'ils avaient regardé Caseneuve ils avaient été frappés du changement que présentaient encore sa contenance et sa figure.

Je sens très bien que, réduit, à un souvenir aussi peu précis,

Digitized by Google

le récit de cette expérience n'a aucune valeur comme preuve. D'abord il s'agit d'un homme extrêmement habile comme prestidigitateur, et cela rend tout de suite le truc infiniment probable, même dans une réunion intime; mais je ne puis me faire aucune idée de ce truc, auquel le maître de la maison, qui avait invité Caseneuve le matin même, était certainement tout à fait étranger.

Mme H. DE RHODIA.

Voici maintenant ce que Mme A. écrit à notre collaborateur, M. Marcel Mangin.

En 1889, je travaillais trois fois par semaine chez le sculpteur américain M. M... que je connaissais déjà depuis quatre ans et qui était un des hommes les plus sérieux, les plus travailleurs et les mieux doués qu'on pût voir. Il avait renoncé à la médecine pour se livrer entièrement aux arts. Il réussissait aussi bien le pastel, l'aquarelle, la peinture que la sculpture. D'une très mauvaise santé et extrêmement nerveux, pendant les dernières années de sa vie il se savait condamné par la phtisie. C'est peu de temps avant sa mort que je lui ai vu faire les deux extraordinaires expériences qui auraient pu le faire ranger parmi les « dompteurs du feu ».

1° Celle du bec de gaz. Chez un homme de ce caractère, l'idée d'une supercherie employée uniquement pour m'étonner était inadmissible. J'étais placée à une distance de lui d'environ 1 mètre et derrière moi, à plus de 50 centimètres, se trouvait le bec de gaz allumé. Pour toucher à la clé, M. M... aurait eu besoin d'un escabeau. Ce que je ne me rappelle pas bien c'est par quel enchaînement d'idées la conversation vint sur ce sujet, toujours est-il qu'il me dit que c'était une chose qu'il faisait à l'hospice, à Londres, quand il était interne : il levait la main, faisait quelques claquements des doigts et le bec s'éteignait. En ma présence il ne le fit qu'un jour, mais au moins trois fois dans la même séance.

J'ignorais alors absolument tout ce que le psychisme devait m'apprendre plus tard, de sorte que je ne songeai pas à m'assurer lequel des deux faits suivants avait eu lieu : si la clé avait été tournée (extériorisation de main à distance) ou bien

Digitized by Google

s'il y avait eu abaissement de température, ou souffle comme lorsque nous soufflons; c'est ce qu'il aurait été pourtant facile de constater. Il me disait que c'était l'électricité qui se dégageait de lui, et cette soi-disant explication satisfaisait mon ignorance.

2° Il avait un poêle d'un modèle semblable à celui que plusieurs de ses amis avaient et il l'avait choisi sur leur recommandation. Néanmoins, par suite, évidemment, de quelque défaut dans la cheminée, ce poêle ne marchait jamais bien. Les fumistes étaient venus plusieurs fois, mais inutilement. Un jour plus contrarié encore que d'habitude, exaspéré, je le vois se mettre les bras croisés devant ce poêle. La figure contractée et serrant les dents : « Tu marcheras ! Tu marcheras ! » lui disait-il, et son regard exprimait une intensité de volonté extraordinaire. Au bout d'un temps très court que j'évaluerai peut-être à dix minutes, le poêle ronflait comme jamais auparavant il n'avait fait, comme jamais depuis il ne fit. Le surlendemain, comme de nouveau nous n'avions pas chaud, je lui suggérai de renouveler son expérience : « Oh ! non, me répondit-il, cela m'a épuisé avant-hier. »

Mme A.

Crookes, dans ses expériences avec Home, a constaté que la force psychique du médium pouvait augmenter ou diminuer le poids des objets. Est-il permis en ce cas de supposer l'extériorisation des mains du médium agissant à distance, la transposition de la force musculaire dans un fantôme de main purement dynamique? Non, ou du moins pas toujours; car lorsqu'il y avait lévitation du médium lui-même, il devient absurde de supposer qu'il se soulevait lui-même. La force en action est évidemment d'une tout autre nature que la force musculaire ordinaire. Elle ne lui ressemble qu'en ce qu'elle a son origine dans la volonté, l'intelligence (volonté, intelligence non accompagnées de la conscience ordinaire). C'est plutôt dans les phénomènes d'aimantation qu'il faut chercher une analogie, dans les faits qui nous montrent cette loi que nous exprimons symboliquement en disant : les électricités de noms contraires s'attirent et celles de noms sem-

Digitized by Google

blables se repoussent. Il y aurait une sorte de changement de sens momentané dans les mouvements des atomes qui fait que l'objet est repoussé par la terre, ce gros aimant dont nous sentons l'action continuelle dans ce que nous appelons l'attraction, la pesanteur.

Eh bien, dans les phénomènes de feu dompté ou allumé psychiquement, s'ils se vérifient définitivement, on supposera peut-être un jour que la force psychique peut arrêter ou activer momentanément, dans certaines zones, le mouvement des molécules ou des atomes qui constitue ce que nous appelons la chaleur ou même la combustion. Il y aura donc à faire rentrer dans la même classe de phénomènes les souffles froids tant de fois constatés pendant les séances, comme aussi ces augmentations de température rendant brûlants les objets, les pierres ramassées dans les cas d'apports ou de pluies de pierres, les incendies allumés par le jeune Indien dans le cas cité par les *Annales psychiques*, enfin les cas analogues à celui qui se trouve dans les *Esprits tapageurs* (*Annales*, année 1897, page 223).

Marcel MANGIN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons à signaler deux livres tout à fait remarquables, l'un :

Des Indes à la planète Mars, par M. Th. Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des sciences de l'Université de Genève, a eu un tel succès, que la première édition a été épuisée presque aussitôt parue, et que beaucoup de personnes, désireuses de le lire, ont dû attendre la seconde édition, qui vient de paraître (un volume in-8, de 420 pages, avec 44 figures dans le texte; éditeurs, Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, et Ch. Eggimann, 9, rue Calvin, Genève; prix : 8 fr.).

Il s'agit d'un cas très curieux et très complexe de somnambulisme au cours duquel se sont développées diverses personnalités, et qui ont donné lieu à plusieurs « cycles » de la médiumnité de Mlle Smith — personnalité de Léopold, cycle martien, cycle hindou, cycle royal. Les observations ont duré six années consécutives. M. Flournoy les analyse avec la logique et le sens critique dont il est coutumier, et que nos lecteurs ont déjà pu apprécier dans les *Annales psychiques* (voy. année 1899, p. 199).

Dès 1897, M. le professeur Aug. Lemaître, qui a suivi assidûment la longue série d'expériences avec Mlle Smith, nous a envoyé deux articles très intéressants sur ces expériences (voy. *Annales psychiques* de 1897, p. 65 et 181).

Le second livre :

L'Inconnu et les Problèmes psychiques est dû au célèbre vulgarisateur de l'astronomie, M. Camille Flammarion

Digitized by Google

(éditeur, M. Ernest Flammarion, 26, rue Racine, Paris; prix 3 fr. 50).

L'auteur s'occupe des manifestations de mourants, d'apparitions, de télépathie, de communications psychiques, de suggestion mentale, de vue à distance, du monde des rêves, de la divination de l'avenir. Son livre est bourré de faits intéressants, les uns originaux et résultant d'une enquête personnelle, les autres choisis parmi les cas déjà publiés. Dans ses conclusions, M. Camille Flammarion admet très nettement la réalité des phénomènes qui font l'objet de son livre.

D.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Digitized by Google

UN CAS DE TÉLÉPATHIE

MANIFESTATION D'UNE MOURANTE SUR SA SŒUR A L'ÉTAT DE VEILLE CONSTATÉE PAR UN MÉDECIN EN VISITE ET CARACTÉRISÉE PAR UN PHÉNOMÈNE PHYSIQUE

Par M. Marcel BAUDOUIN

Le dimanche 5 mars 1899, à Paris, je me trouvais en visite non médicale chez Mme X... Il était 11 heures et demie, et nous causions de choses banales. Je connais cette dame depuis 1887; et elle est âgée de 39 ans (elle est née en octobre 1860).

Tout à coup, au milieu de la conversation, sans même m'avoir parlé au préalable de Mme Z..., sa sœur, qu'elle savait pourtant malade depuis quelques années, et qu'elle avait été voir plusieurs jours auparavant, à diverses reprises, la sachant beaucoup plus fatiguée, ELLE SE MIT A PLEURER à chaudes larmes, sans le moindre motif. J'ai vu les pleurs tomber sur ses deux joues.

A ce moment précis, elle sembla faire un grand effort sur elle-même, essuya sans rien dire les larmes qui coulaient de ses yeux, et s'ingénia immédiatement à parler de choses gaies, comme avant cette crise.

Bien entendu, je fus très frappé par cet accès, très subit et sans cause apparente; mais, connaissant l'impressionnabilité de cette dame, je m'efforçai tout de suite, de mon côté, de changer la nature de la conversation, pour ne pas attirer son

Digitized by Google

attention sur cette crise lacrymale, que j'attribuai alors à un *souvenir pénible*, s'étant présenté sans raison et subitement.

Nous continuâmes à causer pendant une heure et demie environ. A ce moment, on sonna à la porte de l'appartement; et un coup de sonnette très sec se fit entendre. Une personne venait chercher Mme X..., en la priant de se rendre tout de suite auprès de sa sœur, qui était extrêmement malade. Comme Mme Z... habitait à une extrémité opposée de Paris (4 à 5 kilomètres), on fit comprendre à Mme X... qu'il fallait partir immédiatement et se hâter, à tout prix. Je pris alors congé de cette dame, qui dit, en me quittant : « Je le sens bien; ma sœur doit être très mal. Si elle est morte, je vous en informerai demain. »

Tout d'abord, cette succession d'événements, tout en m'intriguant beaucoup, ne m'étonna pas outre mesure. Rien ne me parut extraordinaire, car Mme X... m'avait appris que sa sœur souffrait depuis longtemps d'une affection cardiaque et d'accès de nature angineuse; et je ne lui avais pas caché la gravité qu'une crise quelconque pouvait avoir chez une personne dont le cœur était aussi susceptible.

Toutefois, en rentrant chez moi, je songeai aux détails de cette observation; et, à la réflexion, un fait, en particulier, retint mon attention : la *crise subite de larmes*, présentée par cette dame. Et je dois dire que c'est ce phénomène surtout qui me fit penser tout de suite à ce que je venais de constater, cela par les raisons suivantes :

1° Je connaissais Mme X... depuis treize ans; je l'avais vue dans des circonstances douloureuses pour elle. Or, je ne l'avais presque jamais, pour ne pas dire jamais, vue *pleurer devant moi*. Elle s'efforçait toujours, dans les circonstances les plus pénibles, de rester impassible en ma présence. Donc, en l'espèce, la crise lacrymale avait dû éclater très subitement, *tout à fait à son insu*, sans qu'elle eût pu la prévoir ou la soupçonner un instant; et le simple SOUVENIR DE LA MALADIE DE SA SŒUR ne me parut plus une explication suffisante.

Elle n'avait pas eu le temps matériel d'essayer d'en ar-

Digitized by Google

rêter le développement (on sait que, par un violent effort de volonté, on peut parfois agir sur la glande lacrymale).

L'accès me sembla dès lors commandé par une force supérieure à celle de son propre cerveau et être sous la dépendance d'un ordre, d'origine nerveuse, parti d'ailleurs que de son propre crâne!

2° Mme X... est, en effet, une femme très énergique, très indépendante de caractère, d'une réelle intelligence, et d'un indiscutable tempérament artistique (elle est artiste-peintre de profession); mais elle est très personnelle, très volontaire, très égoïste, très prudente, très philosophe. Elle ne croit à rien qu'à la réalité matérielle, et n'a, pour l'espèce humaine en général, qu'un mépris non déguisé : ce qui s'explique par les conditions mêmes de son existence, et sa situation sociale peu en rapport avec ses mérites.

3° Cette dame, à l'esprit très ouvert et aux idées très larges, a constamment, presque toutes les nuits, des RÊVES très complexes et très longs, dont elle se souvient toujours et qui ont une extraordinaire netteté; elle les raconte avec une précision étonnante. Elle jouit d'ailleurs d'une mémoire auditive et visuelle excellente et possède toutes les qualités de l'œil nécessaires à l'artiste.

Ces remarques me firent penser aussitôt aux nombreux faits de télépathie étudiés récemment par les psychologues anglais et français, et en particulier aux recherches de la Société des Sciences psychiques de Londres. Je voulus dès lors en avoir le cœur net, ayant d'ailleurs bien souvent songé à ces histoires au cours de ma carrière de chroniqueur scientifique, mais n'ayant pas encore eu l'occasion d'observer par moi-même un seul fait démonstratif. Je me résolus à faire aussitôt une enquête, sans souffler mot du but poursuivi.

Voici ce que je découvris :

Le lendemain, Mme X... m'informa de la mort subite de sa sœur. Je demandai l'heure très exacte à laquelle Mme Z... avait succombé; et j'appris que, précisément, la très violente crise d'angine de poitrine (vraie ou fausse, comme disent les médecins; mais peu importe ici), qui avait terrassé Mme Z...,

Digitized by Google

avait eu lieu, à l'heure même, à quelques minutes près, où Mme X... avait éprouvé, *en ma présence*, cette crise de larmes inopinée : elle qui ne pleure presque jamais, que je n'avais pas vue pleurer auparavant dans des conditions comparables, et que je n'ai pas vue pleurer depuis!!

Je dois ajouter à cette observation très nette les remarques psychologiques suivantes, qui me paraissent avoir un intérêt indiscutable.

Ces deux sœurs (Mme X... était la cadette de huit ans) s'aimaient très tendrement, ayant toutes les deux les mêmes goûts, les mêmes habitudes, le même tempérament, et presque la même existence. Elles s'entendaient très bien, précisément parce que toutes les deux étaient très intelligentes, avaient éprouvé les mêmes misères, et étaient très fixées sur les réelles conditions de la vie sociale moderne.

N'ayant toutes deux aucune illusion, elles savaient où elles allaient et prenaient toutes les précautions pour être ici-bas le moins malheureuses possible : ce qui exigeait une lutte de tous les instants.

Elles se voyaient constamment, presque toutes les semaines, songeaient très souvent l'une à l'autre, quoique vivant séparées, et habitant dans deux quartiers très éloignés. Mme X... était, en outre, très reconnaissante à sa sœur aînée de l'avoir engagée, jeune encore, à quitter leur famille, de condition très modeste, pour vivre indépendante et libre, comme l'avait déjà fait Mme Z...

Chez ces deux natures d'élite au point de vue nerveux (elles péchaient seulement par une instruction générale trop primitive), il y avait indiscutablement une *affinité cérébrale manifeste*, non seulement *familiale*, mais aussi *intellectuelle* et *morale*, poussée à un degré rare. J'ai rencontré très peu souvent deux sœurs aussi unies.

***

Envisagé en lui-même, ce cas n'a, certes, rien d'extraordinaire, bien au contraire. Et l'on pourrait trouver facilement

Digitized by Google

dans la littérature des faits analogues, et même beaucoup plus étonnants !

Mais il a, précisément, l'indéniable avantage d'être *très élémentaire* et réduit à sa plus simple expression, tout en étant très net et indiscutable; de plus, il a été observé dans un lieu sûr et d'une façon toute spontanée, sans la moindre idée préconçue, par un témoin étranger au phénomène, un médecin très sceptique en fait de supra-normal, mais connaissant la question et accoutumé par sa profession de critique médical, qu'il exerce depuis vingt ans, à ne prendre des « vessies pour des lanternes » que quand il ne peut pas mieux faire.

Tout cela nous a paru lui donner un intérêt, un cachet scientifique, et des garanties qu'on ne rencontre pas souvent dans les observations de cette nature.

Tout le phénomène ici a consisté en effet dans une *crise de larmes*, apparaissant, sans cause appréciable, *à un moment donné*, et *coïncidant avec la mort d'une sœur*.

La première idée, qui doit venir à l'esprit d'un observateur pour expliquer le fait, est évidemment celle d'une *coincïdence* pure et simple, entre un *souvenir fortuit de maladie* et un *décès*. A première vue, cette hypothèse nous parut, en effet, logique. Mais, en étudiant le cas de près, nous remarquâmes bientôt qu'elle ne l'était pas du tout, sans prendre la peine pour cela de recourir au calcul des probabilités. En effet, pareille crise de larmes n'avait jamais eu lieu que cette fois-là, alors que Mme X... savait parfaitement que sa sœur était *malade* et *menacée de mort* depuis longtemps ! Si elle avait pleuré devant moi, sinon à chaque fois qu'elle pensait à Mme Z... ou parlait d'elle, du moins quelquefois en ma présence, la coïncidence pourrait être admise dans une certaine mesure. Mais les choses ne se sont jamais passées de la sorte : voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Très certainement, la crise de larmes de Mme X... n'a eu aucun rapport avec ce seul souvenir fortuit que sa sœur était simplement *malade;* car, à diverses reprises, nous nous étions entretenus ensemble, à des époques antérieures, de la

Digitized by Google

maladie de Mme Z..., et de la gravité des crises qu'elle présentait, sans que jamais elle ait eu l'ombre d'une émotion, se traduisant par un phénomène *d'ordre physique et physiologique* analogue, et aussi indiscutable [1] !

Il y a donc bien là un rapport réel entre la *crise de larmes* de Mme X... et un événement possible et soupçonnable, mais non annoncé, non connu alors, la *mort* de Mme Z... Et le sujet ignorerait encore aujourd'hui la relation de cause à effet de ces deux phénomènes, *pleurs* et *mort*, si je ne lui en avais pas fait toucher du doigt, tout récemment, la portée scientifique ; je n'avais pas voulu, en effet, jusqu'à ces derniers temps, lui faire part des remarques que j'avais consignées, craignant moi-même de me laisser abuser par les événements.

Si j'insiste sur ce dernier point, c'est pour bien spécifier que jamais Mme X..., avant d'être par moi informée, n'a émis, comme beaucoup, la prétention d'avoir deviné ni annoncé à l'avance, par *pressentiment*, la mort de sa sœur. Elle n'avait pas prêté une attention suffisante à cet événement.

Il y eut seulement dans ce cas production d'un phénomène physiologique temporaire, une *sécrétion glandulaire*, en même temps (ou un peu après) qu'avait lieu un autre phénomène, un *décès*, phénomène qu'on peut affirmer aussi physiologique (puisque personne n'est immortel !), quoiqu'en l'espèce il ait été plutôt pathologique, la mort étant due à une lésion cardiaque. Et c'est ce qui lui donne, d'après nous, un cachet tout particulier et une valeur scientifique inappréciable.

*
* *

Est-ce donc bien là un fait de télépathie [2] ? Nous en sommes intimement convaincu.

Nous n'avons pas fait, dans la littérature spéciale, des re-

1. Je ne parle pas, bien entendu, d'émotion morale. Au contraire, comme je l'ai dit, les deux sœurs s'aimaient très tendrement.

2. Au mot *télépathie*, M. Flammarion, avec d'autres, préfère celui de *télesthésie* (τηλε, loin; αἴσθησις, sensibilité). « Ce ne sont pas là, dit-il, des cas pathologiques », [*L'inconnu et les problèmes psychiques*, 1900, p. 62). — Pour que le fait pût être dit *physiologique*, il faudrait prouver que le sujet (dans notre cas, Mme X...) avait un cerveau normal, différent

Digitized by Google

cherches suffisantes pour affirmer qu'il n'y a pas encore d'observations comparables publiées; toutefois nous avons lu très attentivement les faits colligés par M. Flammarion, et aucun d'eux ne nous a paru présenter un degré d'authenticité et de simplicité aussi grand que le nôtre.

Il ne faut pas oublier en effet qu'un *phénomène physique* a été constaté ici par une tierce personne, restée indifférente, par un médecin, très au courant des publications ayant trait aux sciences psychiques et doué d'une dose d'incrédulité rare pour tout ce qui ne tombe pas sous les sens!

A notre avis, on doit grouper en trois catégories les faits télépathiques, obscurs, en ce qui concerne la constatation de leur réalité.

1° Les cas dans lesquels il y a production, sous les yeux d'un ou plusieurs étrangers témoins, plus ou moins aptes à les juger, de *deux faits physiques* indiscutables, en relation l'un avec l'autre, et susceptibles d'être constatés par tous les sens (vue, toucher, áudition, etc.).

2° Les cas où il n'y a qu'*un seul fait physique*, contrôlable dans les mêmes conditions; par exemple une *mort* (dans ces circonstances, le décès peut être vérifié), et une manifestation d'ordre intellectuel, personnelle au sujet, et impossible à contrôler physiquement.

3° Les cas où l'on possède seulement le *récit* fourni par le *sujet lui-même*, quelle que soit d'ailleurs la valeur de son témoignage.

Or, précisément, notre observation rentre dans le premier groupe de faits, c'est-à-dire de ceux qui sont très faciles à

du nôtre, au moment où j'ai observé le fait : preuve qu'on n'est pas prêt à trouver.

Je conserve à dessein le mot *télépathie*, parce que je suis, pour l'instant et jusqu'à nouvel ordre, d'un avis opposé : ce sont là, sinon des cas pathologiques, du moins des faits anormaux, car ils ne peuvent pas s'observer sur tout le monde indifféremment. Or, un fait, qui n'est pas applicable *dans les mêmes conditions* à l'ensemble des représentants d'un groupe, n'est pas physiologique : il est, à notre avis, pathologique ou au moins anormal.


Digitized by Google

contrôler, mais les plus rares, et de beaucoup. Flammarion (*loc. cit.*, p. 361 et suiv.) n'en cite que quelques-uns de comparables; encore ne sont-ils pas tout à fait de même nature.

Étant donné que notre observation est relativement simple, est-elle plus facile à expliquer que la majorité des cas connus de télépathie ? Nous n'osons pas nous aventurer sur ce terrain trop glissant; mais il nous semble pourtant que nous sommes placé là dans de meilleures conditions pour tenter une interprétation qui ne paraisse pas trop fantaisiste.

Peut-on dire qu'en réalité le fait constaté n'est pas très étonnant, cela parce que le sujet avait une notion très précise de l'état dans lequel se trouvait la personne que nous supposons avoir agi sur lui ; parce qu'une émotion concomitante, devenant à un moment donné plus intense par l'intermédiaire de la mémoire, a pu amener la production des larmes; parce qu'en un mot il peut y avoir eu simple coïncidence d'un souvenir (celui de sa sœur malade) et du décès.

Comme nous y avons déjà insisté, nous ne le pensons pas, en raison des circonstances dans lesquelles s'est présenté le phénomène. Et pourtant, à notre avis, on aurait dû admettre la *coïncidence,* si la crise de larmes : 1° n'avait pas exactement coïncidé avec l'heure précise de la mort; et 2° si elle n'avait pas été la seule sérieuse en notre présence (ou à peu près, car nous ne connaissons cette dame que depuis l'âge de 25 ans), en une période de quatorze années.

Dans ce cas, il y a donc bien eu relation de cause à effet entre les deux phénomènes : *mort* et *crise de larmes.* Mais comment a-t-elle pu s'établir ?

Je connais les explications fournies par les psychologues qui s'occupent de ces questions, et même les plus récentes, c'est-à-dire celles qui sont admises par Flournoy et Flammarion dans leurs ouvrages qui datent d'hier ; et pourtant je crois devoir faire dès maintenant une remarque.

A mon sens, la simplicité très spéciale de cette observation pourra peut-être constituer un secours précieux pour les théoriciens. En effet, si Mme X... avait ignoré complètement

Digitized by Google

la maladie de sa sœur, le fait télépathique eût été, sinon plus discutable, du moins beaucoup plus typique et plus habituel. Or, précisément, ce n'est pas ici le cas; et j'estime que cette particularité mettra peut-être sur la voie de l'explication de ces phénomènes, aux apparences incompréhensibles.

En tout cas, pour l'instant, j'ai l'impression que ce sont surtout les observations de cette nature qu'il faut s'attacher à disséquer, car elles sont de beaucoup les moins extraordinaires, et partant les plus intéressantes pour les savants.

Ces faits constituent en effet une catégorie très spéciale, la plus simple d'ailleurs, comme nous l'avons dit, dans l'ensemble des cas télépathiques, qu'on peut réunir en trois groupes, au point de vue de leur pathogénie, si l'on peut ainsi parler.

Voici ces trois groupes de faits :

1° Ceux où le sujet impressionné a indiscutablement une *notion* quelconque, plus ou moins nette, au demeurant, de ce qui se passe chez le sujet impressionnant, au moment où il est impressionné à distance.

Telle, par exemple, notre observation : Mme X... savait parfaitement que Mme Z.., sa sœur, était malade; elle pouvait très bien, par hasard, au moment du décès, penser à cette mort possible, sinon probable (*souvenir*). Mais elle ignorait certainement qu'il y avait des chances de mort plus spéciales ce jour-là.

Dans ces circonstances, s'il existe vraiment une action télépathique et si elle se produit à un moment donné, elle peut très bien tomber sur un *cerveau préparé*, au préalable, *d'une façon consciente*, dans de telles conditions.

2° Ceux pour lesquels on ne peut invoquer aucune relation antérieure, mais pour lesquels il y a à tenir compte, dans la discussion à l'aide du calcul des probabilités ou du simple bon sens, d'une coïncidence possible; ceux pour lesquels, tout au moins, les probabilités de coïncidence, sont à la rigueur admissibles.

3° Ceux enfin dans lesquels la prédiction a lieu, sans que le sujet ait la moindre notion du fait à prédire ou qui s'ac-

Digitized by Google

complit loin de lui ; et pour lesquels le calcul des probabilités démontre qu'il y a plus de plusieurs millions de chances en faveur d'une action télépathique. (Flammarion, *loc. cit.*, p. 241.)

Pour nous, certes, les faits de ces trois catégories existent, indiscutables ; mais c'est précisément parce que ceux de la première et de la dernière sont très différents entre eux que nous pensons que ceux de la première doivent être étudiés avec plus de soin que tous les autres, si l'on veut arriver à connaître la vérité.

M. le professeur Flournoy [1], qui, avec Flammarion et bien d'autres psychologues, accepte les faits de *lucidité* dits réels, c'est-à-dire ceux qui constituent notre 3e catégorie et qui sont les plus délicats à expliquer, croit qu'on doit les interpréter ainsi: ce sont des *impressions à distance produites par une personne encore vivante* (au moment de sa mort, le plus souvent) *sur le cerveau d'une autre personne*, ayant *une affinité élective* avec elle.

C'est dire qu'il s'agit en somme là de *suggestion mentale à distance* sur un intellect spécial.

Nous admettons cette théorie; et, pour employer un terme de Flammarion, la dépêche psychique annonçant la mort n'a influencé, dans notre cas, que l'être en rapport avec l'expéditeur; en effet, *nous étions présent*, et nous n'avons eu aucune impression, quoique connaissant très bien Mme Z...

Mais, si cette explication est la vraie et la seule nécessaire, on soupçonne de suite que le classement en trois groupes que nous venons de faire des faits télépathiques n'a pas la moindre importance. Et, évidemment, si nous l'avons présenté plus haut, c'est que nous avions une arrière-pensée. En effet; et la voici.

Pour nous, l'explication ci-dessus ne suffit pas. Nous croyons que, pour que ladite impression se transmette, il faut plus qu'une affinité élective pour le cerveau récepteur : *il faut*

1. FLOURNOY, *Des Indes à Mars*. Genève, 1900.

Digitized by Google

que le sujet impressionné soit dans un état de réceptivité très spécial, c'est-à-dire *préparé*, autrement dit, soit dans un état intellectuel particulier, tel, par exemple, qu'il ait la CONNAISSANCE DE FAITS ANTÉRIEURS RELATIFS A L'IMPRESSION ÉPROUVÉE !

C'est ce qui existe, indiscutablement, pour les faits de la première catégorie, comme le montre notre propre observation.

Mais, alors, comment expliquer les cas formant les deux autres groupes, c'est-à-dire les faits de télépathie considérés comme les plus fréquents et les plus caractéristiques? Évidemment, en ces matières, on ne peut donner de conclusions fermes, et l'on ne peut guère aujourd'hui que proposer des hypothèses, quitte à les discuter ultérieurement à la lumière des observations étudiées à ce point de vue. Aussi ne ferai-je que donner, sans y insister, l'idée à laquelle je me suis arrêté.

Pour expliquer, en effet, la *réceptivité spéciale*, dans les cas de télépathie à l'état de veille, *sans connaissance consciente de faits antérieurs*, j'admets, pour ces cas, l'existence de PHÉNOMÈNES INCONSCIENTS, de notions précédemment acquises (telle la connaissance de la maladie, en cas de manifestations d'un mourant), *mais restant parfaitement inconnus du sujet, à l'état normal*, leur bonne foi ne pouvant être mise en doute.

Je ne veux pas aujourd'hui développer cette hypothèse; mais je tiens à ajouter qu'elle m'a été suggérée par la lecture des mémoires récents sur la conscience subliminale et du beau livre de M. Flournoy.

Mon esprit, en effet, se refusait à accepter, jusqu'à ce que cette théorie me soit venue à l'idée (j'ignore d'ailleurs si d'autres ne l'ont pas formulée avant moi), qu'une manifestation de mourant, en somme une suggestion à longue distance par propagation d'ondes psychiques (théorie d'aujourd'hui) pouvait impressionner une individualité quelconque, *non avertie, non préparée à les enregistrer*, c'est-à-dire à recevoir ladite impression. Me rapportant à la théorie de la télégraphie sans fils, je ne cessais de me répéter : « On n'a pas pu recevoir de dépêche, sans appareil récepteur spécial ! »

Digitized by Google

En effet, les ondes psychiques (si elles existent) *ne peuvent pas faire par elles-même un tri quelconque.* Si elles arrivent dans un lieu donné, elles doivent frapper indifféremment tous les cerveaux qui s'y trouvent. Seuls, ceux qui sont dans un état particulier, à déterminer au demeurant, sont impressionnés : ce qui explique pourquoi il y a des gens qui ne ressentent rien !

Cette donnée admise, il est évident que tout dépend des cerveaux touchés. Tous le sont, sans doute. Mais les uns ne sont pas impressionnés en quoi que ce soit, ni d'une façon consciente, ni d'une façon inconsciente. Les autres au contraire sont frappés et manifestent de suite qu'ils ont ressenti une impression à l'aide d'un phénomène quelconque; c'est qu'ils sont d'excellents appareils récepteurs.

Lors donc de manifestation de mourant, s'il existe dans la zone d'action des ondes psychiques un cerveau préparé, la dépêche psychique est enregistrée. Sinon, elle passe sans laisser de traces sur le crâne qu'elle ne fait qu'effleurer.

Je sais très bien que cette théorie des ondes psychiques, dont je me suis servi ici pour faire comprendre la démonstration que je voulais faire, est des plus discutables; car on connaît des faits de télépathie à des *distances tellement grandes* qu'on ne peut plus comparer ces ondes à celles admises pour l'explication de la télégraphie sans fils (ondes hertziennes); mais, pourtant, si l'on admet « la force d'attraction » de la lune sur nos mers, étant donné les faits connus, il n'est pas déraisonnable d'accepter l'hypothèse d'une « force psychique » et des ondes psychiques, quelle que soit leur nature.

Ceci étant posé, quelle préparation cérébrale est nécessaire? Nous n'avons pas à insister sur l'importance des *affinités familiales et affectives*, bien connues depuis longtemps, car chacun sait combien sont fréquents les faits de télépathie entre *mère* et *fils*[1], entre amoureux, pour ne citer que

1. J'aurais pu citer, au cours de cet article, des faits de télépathie qui me sont personnels et que je n'ai pas encore publiés, parce que, jusqu'à

Digitized by Google

quelques exemples! Par contre, nous tenons à mettre en relief, comme nous l'avons dit, l'importance *d'impressions cérébrales antérieures*, *conscientes* surtout, et même *inconscientes*, emmagasinées dans les centres nerveux. Et, pour bien saisir l'intérêt que présentent ici les *inconscientes*, il suffit de se rappeler le vaste domaine des rêves et les cas de dédoublement de personnalité.

Quand la « force psychique », qui existe à n'en pas douter, mais dont nous ignorons totalement la nature, est suffisante pour passer à portée d'un tel cerveau, d'où qu'elle vienne, de loin ou de près, elle y marque son passage par la production d'un phénomène quelconque, psychique ou physiologique proprement dit, une vulgaire apparition, ou un phénomène physique, comme une crise de larmes : cela suivant qu'elle agit sur telle ou telle partie des centres nerveux. Par contre, les autres cerveaux la laissent courir le monde, sans se préoccuper d'une puissance aussi mystérieuse.

On ne peut pas aller plus loin aujourd'hui dans le domaine de l'hypothèse, sans risquer de s'aventurer en un pays in-

ces derniers temps, je n'avais pas assez étudié la question et n'étais pas encore convaincu de la réalité de ces phénomènes. Les voici, en bloc.

Ma mère tomba gravement malade après le décès de mon père. Pendant les dix années que dura son affection (lithiase biliaire), elle eut très fréquemment des impressions télépathiques *à longue distance, provenant de moi-même* (je dois ajouter que jamais je n'ai été impressionné moi-même par personne; mais j'ai une sœur qui, dans sa jeunesse, a eu des accès de *somnambulisme nocturne*, que j'ai vus de mes propres yeux).

A cette époque, j'étais étudiant en médecine et concourais un peu partout. Or, presque toujours, sans que je l'en informasse, ma mère soupçonnait les moments précis où j'avais des épreuves à subir. Elle avait surtout des rêves très remarquables, en rapport avec mon existence qui s'écoulait à 400 kilomètres de distance. Je n'insiste pas sur ces faits, qui, aujourd'hui, sont admis comme ayant été scientifiquement constatés nombre de fois. J'ajoute seulement que la descendance de ma mère (5 enfants) est constituée par des nerveux avérés et que j'ai toujours eu pour elle une reconnaissance sans pareille et un amour très exclusif, aussi intense qu'on peut le soupçonner. Si j'ajoute ces réflexions, trop personnelles, c'est seulement parce que je suis convaincu qu'au point de vue télépathique l'influence des affinités familiales est des plus importantes.

Digitized by Google

connu, plein d'abîmes. Il faut attendre qu'un fait particulier, bien observé et bien étudié, vienne ouvrir une voie nouvelle à une nouvelle hypothèse. Mais nous aurons atteint le but poursuivi par la publication de ce cas, d'ailleurs assez curieux, si les courtes réflexions qui l'accompagnent peuvent amener la mise au jour d'observations comparables et soulever des critiques sur les idées que nous avons émises en dernier lieu.

Digitized by Google

RAPPORT

ENTRE LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE
LES EXPÉRIENCES DE M. A. DE ROCHAS
LA MIMIQUE DANS L'ÉTAT D'HYPNOSE
SUGGESTIONS VERBALES ET SUGGESTIONS MUSICALES

PAR M. J. HÉRICOURT

Que les gestes expriment surtout les sentiments, cela est assurément admis par tout le monde, et peut se passer de démonstration; et les animaux eux-mêmes, les moins domestiqués, comprennent ce langage et ne se trompent guère sur le sens d'une menace ou d'une caresse sans paroles.

Le docteur Descuret, qui a écrit un livre sur la médecine des passions, expliquait les attitudes variées qui correspondent aux divers états de l'âme, en disant que les passions modifient l'organisme de trois façons différentes, suivant qu'elles affectent agréablement, péniblement, ou qu'après avoir fait éprouver de la douleur, elles permettent la réaction contre la cause des souffrances. « Dans le premier cas, disait-il, les passions poussent à l'extérieur toutes les forces vitales; dans le second, elles les refoulent vers les viscères ; dans le troisième, elles les ramènent violemment de l'intérieur au pourtour. » Et il concluait : « Les passions gaies sont donc éminemment excentriques; elles dilatent et épanouissent le visage, qu'elles colorent par l'afflux de la chaleur et du sang. Les passions tristes sont comme concentriques; elles contractent la figure, assombrissent les traits, font baisser la tête et diminuent d'une manière sensible la chaleur de la peau, à laquelle elles impriment un teint pâle et plombée. Les

Digitized by Google

passions mixtes participent de ces deux effets; c'est-à-dire que, d'abord concentriques, elles deviennent d'autant plus excentriques que les individus sont doués d'une plus grande puissance de réaction. »

Aujourd'hui, notre langage serait un peu différent, sans être toutefois beaucoup plus précis. Nous disons que les passions gaies sont dynamogènes, et que les passions tristes sont inhibitrices; c'est-à-dire que les premières provoquent des décharges d'influx nerveux moteur qui va se dissiper par des contractions musculaires plus ou moins nombreuses et prolongées; et que les secondes, au contraire, engourdissent en quelque sorte les cellules nerveuses, et mettent par suite le système musculaire qui est sous leur dépendance en un état plus ou moins voisin de la paralysie.

Toutes les attitudes du corps, tous les jeux de la physionomie peuvent ainsi, physiologiquement, s'expliquer, si l'on fait d'autre part intervenir, pour expliquer l'action de telle ou telle passion sur tel ou tel groupe de muscles spéciaux, les principes établis par Darwin de l'association des habitudes utiles et de l'antithèse. En effet, certains états d'esprit entraînent certains actes habituels qui sont utiles; puis, quand se produit un état d'esprit directement inverse, on est fortement et involontairement tenté d'accomplir des mouvements absolument opposés, quelque inutiles qu'ils soient d'ailleurs; et, dans certains cas, ces mouvements sont très expressifs.

Mais s'il n'est pas douteux que la mimique soit le langage des sentiments, il est au contraire besoin de quelques arguments pour faire admettre que la musique n'est en réalité qu'une autre forme de ce langage, forme moins primitive, ayant subi déjà une évolution très parfaite, et dont il est par suite plus difficile, sous sa complexité actuelle, de dégager le sens originel.

Qu'on veuille bien cependant noter ce point, que le chant est produit par des contractions musculaires mettant en jeu les muscles de la respiration et de la phonation, et qu'il est déjà permis, en principe, d'admettre que ces groupes musculaires doivent recevoir, comme les autres, le contre-coup des

Digitized by Google

inflences psychiques sur les cellules des centres nerveux. Il est vrai que ces groupes musculaires sont déjà en jeu dans le langage parlé; mais précisément, en faisant l'analyse de celui-ci, nous y trouvons la démonstration même de ce que peuvent être le chant et la musique.

L'analyse du langage parlé y distingue en effet deux éléments intimement unis, mais bien différents l'un de l'autre, et ayant chacun leur sens propre: l'intonation et l'articulation du son émis; et il n'est pas douteux que ces deux éléments ne soient les interprètes, dans les relations extérieures, des deux grandes facultés qui constituent l'être humain tout entier, l'intelligence et la sensibilité.

De fait, tout homme qui pense a, de par cet acte même, sa sensibilité modifiée à quelque degré. Or, pour exprimer, pour traduire au dehors ces diverses modifications de notre être, nous possédons la parole, qui n'est elle-même qu'une résultante physiologique complexe. On peut en effet la considérer comme étant la double image d'un double état intérieur, image formée pour une part de l'articulation du son émis, lequel est l'élément qui analyse, qui précise, qui dit l'idée, et pour l'autre de l'intonation, qui supporte cette articulation et qui est l'élément traduisant l'état correspondant de notre sensibilité, le sentiment qui accompagne l'idée.

Ces deux éléments, dans le langage, ne peuvent être conçus isolément, de même qu'on ne pourrait concevoir une organisation humaine qui serait une intelligence pure. D'autre part, dans le discours, on sait quel rôle important joue l'intonation, au point que les mêmes mots, dits sur deux tons différents, prennent deux sens également différents. On le dit: le ton fait la chanson; et c'est à l'infini que l'intonation peut varier le sens général, l'expression totale des paroles prononcées.

Eh bien, c'est dans l'imitation de ces modulations instinctives de la parole qu'il faut chercher l'origine de la musique. « La douleur, disait Laugel, suggère des plaintes qui, aisément, se tournent en mélodie; aussi, voyons-nous que les orateurs, dans leurs péroraisons, comme les tragédiens, renforcent insensiblements leur voix et prennent le ton du chant.

Digitized by Google

Dans les joies extraordinaires de l'âme, les gens les plus raisonnables donnent l'essor à leur voix et se mettent à chanter. »

Le drame antique reposait tout entier sur cette conception de la musique : « Le personnage se composait une voix et exagérait par la déclamation les intonations habituelles du langage; notre goût moderne réprouve en ce genre tout ce qui sort du naturel, et toutefois, plus un orateur se hisse vers l'éloquence, plus aisément on peut arriver à noter ses articulations; à la fin des phrases, sa voix tombe d'une quarte; elle monte du même intervalle à la fin d'une interrogation et s'enfle sur tout accent. Talma et Rachel ont aboli sur la scène française la déclamation notée de l'ancien théâtre; mais il faut croire que l'oreille populaire a un goût instinctif pour cette musique parlée, car on la retrouve toujours sur les théâtres qui ont ses préférences. Dans le drame grec, la déclamation n'était point facultative et personnelle; elle était réglée, et les instruments musicaux n'avaient d'autre mission que de la soutenir (Garnier). »

Aujourd'hui encore, il existe tout un genre de phrases musicales qui sont obtenues simplement par l'exagération des intonations parlées : ce sont les récitatifs. Bien entendu, il faut prendre les récitatifs des maîtres, des musiciens de race, sinon de génie; car, en musique, comme en littérature, les non-sens et les contresens ne sont pas rares. Comme chef-d'œuvre en ce genre de phrases musicales, je citerai le fameux chant de Guillaume Tell arrivant sur la scène, au premier acte de l'opéra de Rossini : « Il chante, en son ivresse, etc. » C'est déjà toute une mélodie, et des plus puissantes; à l'analyse, ce n'est qu'un récitatif admirablement fait. En diminuant suffisamment les intervalles musicaux pour les ramener aux limites de ceux de la déclamation, on obtient une phrase parlée d'une expression extraordinairement forte et juste.

Ce n'est donc pas une simple image, mais c'est bien une locution rigoureuse, que dire de la musique qu'elle est un langage : le son est bien l'expression du sentiment, comme le mot est celle de l'idée, et la musique est le langage de l'idée, comme le discours écrit est celui de l'intelligence.

Digitized by Google

Aussi les effets de la musique sont-ils, par l'énoncé d'une phrase musicale, de faire naître chez l'auditeur un état de sensibilité, déterminé dans sa nature, bien qu'indéterminé dans son objet, et susceptible par suite de revêtir autant de formes que les individus qui l'entendent ont dans leur esprit de préoccupations différentes.

Ainsi donc le chant comme la mimique, les sons comme les gestes, expriment les sentiments; et, pour ce faire, les uns et les autres sont également produits par des mouvements musculaires dont les qualités variables constituent une gamme, en rapport avec l'état dynamique des centres nerveux.

Seulement, alors que la mimique n'était guère susceptible d'évolution et de perfectionnement, et est encore une sorte de langage élémentaire différant bien peu sans doute de ce qu'il était aux âges primitifs de l'humanité, la musique, contenue tout entière, à l'origine, dans quelques modulations qui exprimaient les sentiments dans leurs grandes divisions: l'amour, la joie, la tristesse, l'ardeur guerrière, la musique s'est progressivement faite plus complexe, étant susceptible, par ses instruments, d'exprimer les variantes et les nuances, et s'efforçant de suivre les développements de l'idée. « La musique, dit Fétis, n'est, dans son origine, composée que de cris de joie ou de gémissements douloureux ; à mesure que les hommes se civilisent, leur chant se perfectionne, et ce qui d'abord n'était qu'un accent passionné finit par devenir le résultat de l'étude et de l'art. Il y a loin, sans doute, des sons mal articulés qui sortent du gosier d'une femme de la Nouvelle-Zemble aux fioritures de nos grandes cantatrices; mais il n'en est pas moins vrai que le chant mélodieux de celles-ci a eu pour premier rudiment le croassement de celles-là. »

On me pardonnera ces longs préliminaires, alors que je me propose seulement de faire connaître une très curieuse étude de M. de Rochas, véritable étude de psychologie expérimentale, sur *Les sentiments, la musique et le geste*[1]. Mais toutes

1. Un vol. in-4°, avec nombreuses photographies et figures. Librairie dauphinoise, Grenoble. — Prix : 30 francs.

Il ne reste plus que quelques exemplaires de cet ouvrage tiré en 5 couleurs, à 1 100 exemplaires numérotés.

Digitized by Google

ces considérations étaient indispensables pour bien indiquer le sens et la valeur des expériences de M. de Rochas, pour montrer l'élément nouveau qu'elles introduisent en psychophysiologie, et mettre en relief la preuve qu'elles apportent à des déductions qui, pour logiques qu'elles fussent, étaient cependant tout hypothétiques.

Les lecteurs ont-ils été tous convaincus, par ce qui précède, que les gestes et la musique sont des langages de la sensibilité ? Si j'en jugeais par quelques critiques qui m'ont été adressées, il y a quelque dix-huit ans déjà, à propos d'une étude que je donnai sur ce sujet (les Sensations musicales, *Revue scientifique* du 5 août 1882), je ferais sagement d'en douter. Or voici que les expériences de M. de Rochas nous apportent précisément, à l'appui de la thèse en question, la preuve de l'expérience, la démonstration par le fait. C'est là un réel événement scientifique, aussi intéressant qu'inattendu, et dont on pourra maintenant plus sûrement apprécier l'originalité et l'intérêt.

Il est bien démontré aujourd'hui que le somnambulisme a ce privilège admirable d'isoler pour ainsi dire les sentiments de l'âme, de manière à leur permettre de se manifester dans toute leur intensité, sans être mélangés à d'autres sentiments complexes. Quand, à l'état normal, un individu quelconque éprouve de la frayeur, de l'amour, de la colère, de la haine, de la jalousie ou de l'orgueil, jamais ces sentiments ne sont purs, jamais ils ne se dégagent en toute simplicité. La frayeur, par exemple, n'est pas schématique, complète, absolue; elle s'allie à d'autres sentiments: respect humain, honte, que sais-je; bref, c'est une peur mixte, ce n'est pas la peur sans mélange. Nous ne donnons jamais à nos sentiments leur complet essor. Il y a toujours en nous quelque chose qui en arrête le développement exagéré et sans limites.

Dans l'état de somnambulisme provoqué, il n'en est pas ainsi. Alors le sentiment se dégage librement, l'idée principale n'est pas entravée par le concours des autres idées accessoires : autrement dit, l'état psychologique du somnambule est le *monoidéisme ;* et l'idée principale est souveraine, plus qu'à l'état normal, parce qu'elle est unique. Elle ne

Digitized by Google

s'obscurcit pas par le mélange avec d'autres idées concurrentes, parfois contraires; elle règne sans partage, et alors tout l'être physique, par l'attitude, par les gestes, par la physionomie, se conforme docilement à cette idée unique, dominante.

Prenons donc un sujet hypnotisé, et imaginons que ce sujet, par ses prédispositions spéciales, présente, outre cet état psychique caractéristique de son état, une aptitude remarquable à recevoir les impressions musicales, que, par surcroît, ce sujet soit d'autant mieux capable de traduire ses sentiments par des gestes, que, dans l'état d'hypnose, il lui soit absolument impossible d'articuler aucune parole.

Chez un tel sujet, le langage des sentiments par les gestes, la mimique, atteindra évidemment à un degré extraordinaire d'intensité : d'une part, en raison de son état de monoidéisme; d'autre part, parce que, des réactions motrices provoquées par les impressions reçues, toutes celles qui auraient pu s'écouler par la phonation se trouvent supprimées, et que celles qui doivent s'écouler par les mouvements généraux seront renforcées d'autant.

En un mot, un tel sujet, non seulement serait un merveilleux instrument d'expression sentimentale, mais il serait encore un véritable appareil grossissant, au travers duquel, en passant, les moindres nuances de la sensibilité prendraient un développement et un relief extraordinaires.

Telle est, en réalité, Lina, le sujet que M. de Rochas a, pendant plusieurs années, entraîné à la mimique.

Dans une première série d'expériences, cette jeune femme ayant été mise dans un état superficiel d'hypnose, état qui fatigue peu le sujet et lui laisse la faculté de se mouvoir librement, M. de Rochas détermina chez elle, par la suggestion verbale, soit en lui déclamant des fragments de tragédies classiques bien caractérisés, soit en lui détaillant tel état d'âme bien défini, un grand nombre de poses répondant aux sentiments les plus divers [1].

1. La figure 1 est un instantané obtenu en lisant à Lina la prière d'Esther à Assuérus, la figure 2 correspond à la suggestion qu'elle est Madeleine au pied de la Croix. L'attitude de la figure 3 a été donnée par la musique de la Finale de *Faust* : « Anges purs, Anges radieux. »

Digitized by Google

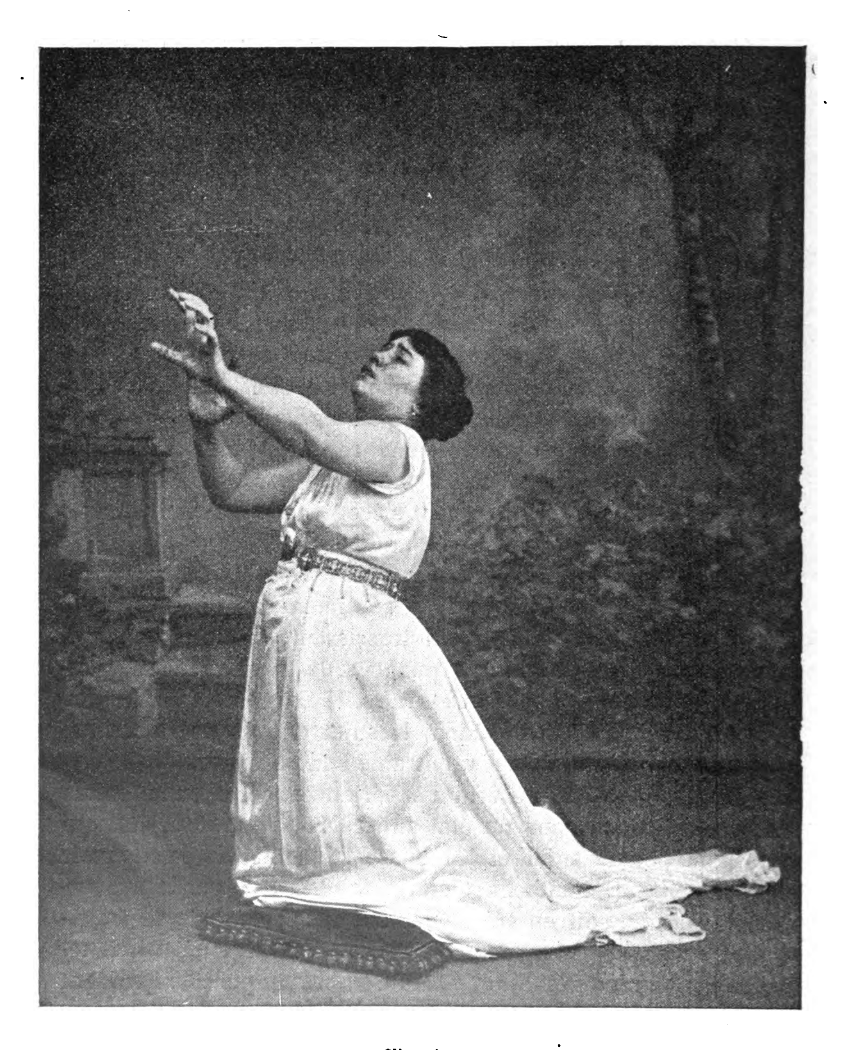


Fig. 1.

Digitized by Google



Fig. 2.

Digitized by Google

L'orgueil, l'avarice, la gourmandise, la joie, la douleur, la reconnaissance, la fierté, l'indignation, l'épouvante, la charité, le remords : tous ces sentiments, que les artistes dramatiques les plus habiles ont tant de peine, à force de travail, à exprimer d'une façon naturelle et vraisemblable, Lina, sans nul effort, dès l'énoncé même du sentiment qu'on veut lui faire éprouver, les traduit au dehors par la physionomie et le geste, avec une justesse et une intensité vraiment merveilleuses et qui provoquent l'admiration.

Puis laissant les suggestions verbales, M. de Rochas reprit ses expériences en les remplaçant par des suggestions musicales, c'est-à-dire en faisant entendre à Lina des morceaux de musique variés, mais autant que possible d'un caractère simple, comme sont les airs populaires, en particulier les danses nationales, et les beaux récitatifs des maîtres.

Et c'est alors qu'éclata cette évidence, que la musique est bien un langage de la sensibilité ; car, dès les premières modulations des mélodies qu'elle ignorait absolument, et dont quelques-unes même n'avaient jamais été jouées chez nous, — et que des voyageurs venaient de rapporter de leur pays d'origine, — Lina adaptait son attitude au sentiment des morceaux, et en suivait le développement par une succession de gestes serrant de près tous les intervalles musicaux et se transformant les uns dans les autres avec une souplesse et une grâce qu'aucune éducation, sans nul doute, ne pourrait réaliser.

Quand il s'agissait de marches et de danses, compositions dans lesquelles la basse, c'est-à-dire le rythme, joue un rôle si important, les gestes de la mimique devenaient complexes et se divisaient en deux groupes :

Le premier groupe, celui des gestes de la partie supérieure du corps, exprimait la mélodie proprement dite, en suivant les inflexions et modelait sur elle sa plastique.

Le second groupe, celui des gestes de la partie inférieure du corps, correspondait au rythme, à ce qui caractérise la marche ou la danse, à ce qu'on pourrait appeler les combinaisons de pas.

De telle sorte qu'un même pas de danse était *gesticulé* dif-

Digitized by Google

férемment par le sujet, quand la mélodie était différente. Par exemple, des valses diverses n'étaient pas mimées de la même manière par le torse, la tête et les bras. C'est d'ailleurs



Fig. 3.

ce qui a lieu et ce que l'on constate dans les danses populaires, où chaque variante de mélodie correspond à une variante de mimique.

Notons ici un point qui ne laisse pas d'être d'une explica-

Digitized by Google

tion embarrassante. Il est certain que Lina, ex-modèle de peintres, ne possède pas une littérature historique et géographique très étendue, et qu'elle n'a pu voir, à Paris, danser toutes les danses des pays civilisés et sauvages du globe. Et cependant, dans le défilé des danses que nombre de musiciens ont proposées à son interprétation mimique, elle n'a jamais été prise au dépourvu, et toujours le geste et le pas traditionnels ont immédiatement été rendus avec une fidélité déconcertante.

Dans le menuet, qui ne se danse plus guère dans les salons, pas plus que dans les bals publics ou les cafés-concerts, Lina a été d'une assurance remarquable. Guidé par les mouvements de ses bras, qui semblaient appeler des accessoires, M. de Rochas eut l'idée de mettre un éventail dans sa main droite et de lui faire pincer sa robe de la main gauche. De suite Lina saisit ces accessoires, et s'en servit comme nos grand'mères le faisaient (Fig. 4).

Je laisse aux lecteurs la discussion de ces faits curieux, discussion qui nous entraînerait hors du cadre de cet exposé; et je reviens aux observations de la mimique accompagnant la musique chantée.

Dans ce cas de la musique jointe au chant, l'intonation semblait déterminer toujours le genre du geste; et la parole, quand elle était comprise et non banale, précisait seulement ce geste et en augmentait l'intensité.

Observation remarquable : quand on répétait, même à plusieurs jours de distance, les mêmes chants, Lina reproduisait exactement les mêmes gestes pour les mêmes passages : la photographie instantanée était là pour en donner l'assurance.

Mais, d'une façon générale, les paroles n'ajoutent pas grand'chose à la mimique de Lina ; et toutes les fois qu'elle entend quelque fragment de musique dramatique rigoureusement expressive, sans accompagnement de chant, elle l'interprète d'emblée avec une telle perfection, que l'on ne peut imaginer plus juste attitude de l'artiste en scène, chantant les paroles que Lina précisément ignore.

Pour en revenir donc à notre point de départ, il est bien

Digitized by Google

certain que la musique, pour déterminer chez un sujet hypnotisé de telles expressions sentimentales, doit les contenir elle-même dans ses modulations, comme le fil téléphonique contient et transmet à la plaque réceptrice les vibrations sonores projetées par la parole sur la tablette parlante.

Et le fait de la constante uniformité de l'interprétation, de sa rigoureuse justesse, montre bien que rien n'est laissé à la



Fig. 4.

fantaisie dans cette traduction du langage des sentiments, et qu'il existe des rapports naturels, immuables, entre l'émotion intime et sa traduction sonore.

Voilà pour la théorie ; et la psychologie expérimentale doit être reconnaissante à M. de Rochas de sa belle étude, et du parti qu'il a su tirer du merveilleux instrument qu'il a eu entre les mains.

Au point de vue pratique, il y aurait à faire de cet instrument un usage remarquable pour l'esthétique. Certes, puisque nous avons une Académie nationale de musique et un Théâtre-Français auxquels on ne peut trouver d'autre but

Digitized by Google

que l'interprétation fidèle des œuvres des maîtres de la musique et du drame par un travail méthodique du geste et de l'intonation, il serait indiqué qu'un sujet exceptionnel, comme est Lina, fût accaparé et monopolisé au profit de l'enseignement des professeurs et des établissements. Ceux-ci s'en serviraient pour apprendre à leurs élèves le geste et l'intonation vrais, comme le font les maîtres du dessin avec les modèles pour les formes parfaites. Ils pourraient alors remplacer les définitions théoriques et les exemples douteux par de merveilleuses leçons de choses.

Les artistes de toute valeur y trouveraient profit et grande économie de peine et de temps ; et les interprétations musicales, chorégraphiques et dramatiques y prendraient une sûreté voisine de la perfection.

Mais cet emploi de Lina, par cela même qu'il est tout indiqué, est moins que probable. Peut-être les visiteurs de l'Exposition auront-ils l'occasion de voir cette jeune femme exploitée par quelque barnum ; et peu d'entre eux, sans doute, la jugeront à sa juste valeur, qui finira probablement d'ailleurs, par se perdre dans des exhibitions de cette nature.

Il reste, pour les psychologues et les artistes, le magnifique volume de M. de Rochas, dont notre analyse n'a pu donner qu'une idée bien insuffisante, bien froide surtout, étant donné qu'à presque chaque page le texte en est illustré d'une photographie instantanée; et que M. Nadar, qui a été en ce sujet un collaborateur important de M. de Rochas, a su donner à ces reproductions documentaires une netteté remarquable et une tonalité pleine de charme.

Digitized by Google

LA SUGGESTIBILITÉ

AU POINT DE VUE

DE LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE

Par ALFRED BINET

(*Suite*)[1]

II

SUGGESTION ET PRESTIDIGITATION

Comme appendice à la section précédente, je désire dire quelques mots de certains tours de prestidigitation qui font directement partie de notre sujet, car ils consistent dans une pesée exercée par le prestidigitateur sur l'esprit et la volonté d'un spectateur. Ces observations vont beaucoup nous changer de milieu, et cela est bien, car nous aurons ainsi l'avantage de comprendre par quelle très grande variété de moyens on peut arriver à la même fin. Au cours de notre description, nous chercherons à donner l'analyse psychologique des moyens employés par le prestidigitateur.

Les tours où s'exécute cette hardie tentative de mainmise sur l'intelligence d'une personne sont nombreux et variés ; ils se présentent d'ordinaire sous la forme suivante : une certaine quantité d'objets, des cartes par exemple, sont placés sous les yeux d'un spectateur, que l'on prie de choisir à son gré la carte ou l'objet qu'il désire ; c'est cette opération de choix,

1. Voir le n° 2, mars-avril.

Digitized by Google

qui, selon l'analyse des psychologues, est une des manifesta tions les plus éclatantes de notre liberté, que l'opérateur dirige subtilement, en employant un tour de main particulier; l'artifice consiste simplement à opposer une légère résistance aux divers partis que le spectateur peut prendre; le spectateur, sans comprendre de quelle manœuvre il s'agit, et tout en conservant son illusion de libre arbitre, perçoit vaguement la résistance qu'on lui oppose dans une certaine direction, et il prend une direction différente. L'expérience me paraît être une merveille de délicatesse; elle est faite avec des riens; mais elle n'est point inventée à plaisir, elle a été longuement éprouvée, et voilà plus de deux cents ans qu'elle réussit entre les mains de tous les opérateurs habiles.

Le *tour de la carte forcée*, qui constitue le type de ces expériences, n'est point d'invention nouvelle. M. Pierre, un érudit, a fait des recherches historiques, d'où il ressort que le principe de la carte forcée ne remonte pas au delà du XVIIIe siècle; le fameux Pinnetti en est peut-être l'inventeur.

Le tour consiste, comme le terme l'indique, à forcer un spectateur devant lequel on développe un jeu de cartes, à prendre dans le jeu une carte désignée d'avance, et celle-là seulement; si c'est le dix de pique qui est nécessaire au tour, on force cette carte, et le spectateur, la prend à l'exclusion des cinquante et une autres qui forment le jeu complet. Cette action est d'autant plus curieuse qu'elle est ignorée de celui qui l'éprouve; la personne à qui l'on force la carte croit garder toute sa liberté pour choisir une carte que l'on pourrait cependant lui nommer d'avance, avant qu'elle ait étendu la main pour la saisir.

J'ai vérifié de mes yeux l'exactitude parfaite de cette expérience; elle a été faite sur moi et aussi, en ma présence, sur différentes personnes que je connais, et quand le prestidigitateur opère habilement, on ne se doute pas qu'il force la carte. Tous les prestidigitateurs m'ont déclaré qu'il est très facile de faire ce tour et que toutes les cartes qu'ils font prendre au public sont des cartes forcées.

L'opération qu'il faut faire pour que le tour réussisse est assez compliquée; elle exige non seulement l'adresse des

Digitized by Google

doigts, mais celle de l'esprit. Il n'y a pas un procédé unique pour forcer la carte, mais un ensemble de procédés qu'il faut savoir mettre en exercice simultanément, ou varier suivant les circonstances. J'essaierai de les décrire à peu près tous, bien que quelques-uns suffisent d'ordinaire à la réussite. Je vais résumer ici les descriptions de Decremps, Poncin, Robert Houdin, etc., descriptions qui, du reste, diffèrent très peu les unes des autres.

Les anciens auteurs ont parlé de ce tour en termes vagues, sans indiquer les moyens de l'exécuter; ils se contentent de dire qu'on peut forcer une carte en s'y prenant adroitement. Mais ils n'expliquent pas en quoi consiste l'adresse. Guyot enseigne qu'on doit employer la carte longue; il dit simplement : « On fait tirer adroitement à une personne la carte longue qu'on a mise dans le jeu et que l'on connaît. » Decremps, un peu plus explicite, indique comment il faut tenir le jeu; Poncin ajoute des détails nouveaux, fort utiles à connaître; et enfin Robert Houdin, traitant la question avec les développements qu'elle mérite, paraît avoir donné une description définitive. C'est surtout ce dernier auteur que nous prendrons pour guide.

Quand on veut forcer une carte, la première précaution est de ne jamais la perdre de vue, pour ne pas risquer de la confondre avec une autre. On met au-dessous du jeu la carte qu'on veut faire choisir, et on la tient toujours à la même place, en faisant semblant de mêler le jeu, pour faire croire qu'on n'a aucune carte *particulière* en vue; puis on fait sauter la coupe, opération qui fait passer la carte au milieu : il faut, en effet, que la carte que l'on force occupe le milieu du jeu; c'est dans cette position qu'il est surtout facile de l'imposer. Ces préparations faites, et elles ne durent qu'un instant, l'opérateur se rend dans le public. Il est utile de mener le tour un peu vivement; on prend le prétexte d'une expérience compliquée qui est en cours sur le théâtre; il y manque quelque chose, une carte choisie par le public, le prestidigitateur descend d'un pas alerte le praticable, s'avance vers le spectateur le plus proche, et le prie de prendre une carte dans le jeu qu'il lui présente. Une certaine vivacité de mou-

Digitized by Google

vement peut être utile, et couper court aux résistances d'un spectateur récalcitrant; quand on est surpris, on est plus docile.

Il ne faut pas présenter le jeu étalé en éventail, mais fermé. Ce n'est qu'au moment où le spectateur avance la main — quelquefois même un peu surpris de voir toujours le jeu fermé — qu'on ouvre celui-ci; et en même temps, on ne tient pas les cartes immobiles; on fait filer une douzaine de cartes rapidement devant les yeux du spectateur; c'est dans cette douzaine, qui occupe le milieu du jeu, que se trouve la carte à forcer. Le spectateur, dans cette succession rapide de cartes qui passent devant son regard, n'a pas le temps d'en choisir une en particulier, mais il avance toujours la main, avec le pouce et l'index écartés pour prendre une carte quelconque. On suit sa main et on épie son regard; tout doucement, on avance le paquet vers lui et on met soi-même la carte entre ses deux doigts; la personne, machinalement, serre les doigts et prend la carte, croyant la tirer au hasard parmi toutes celles qu'on étale devant elle. Dès que la carte est pincée, pour éviter toute détermination contraire, on retire doucement le jeu. L'habileté que l'on déploie dans cette circonstance, dit Robert Houdin, peut être comparée à celle usitée dans les passes de l'escrime; on lit dans les yeux de son adversaire, on devine son incertitude, sa détermination, et d'un tour de main l'on se rend maître de sa volonté.

Pour la réussite du tour, quelques prestidigitateurs ne prennent pas indistinctement tout le monde. Quelques-uns choisissent de préférence les dames ou les jeunes filles. Robert Houdin croit cependant qu'il vaut mieux avoir affaire à un spectateur mal disposé qu'à une personne trop timide. Celle-ci se trouble, avance une main incertaine, n'ose prendre la carte forcée dans la crainte d'embarrasser l'artiste, et parfois elle s'arrête sans avoir fixé son choix. Les paroles prononcées ont aussi quelque importance. Avant de développer les cartes, on prie une personne de *prendre* une carte dans le jeu; on évite d'employer le mot *choisir*, afin de ne pas éveiller inutilement des idées d'indépendance

Les habiles, dit Robert Houdin, font quelquefois tirer une

Digitized by Google

carte d'une seule main; pour y arriver, ils présentent le jeu étalé sous forme d'éventail à feuillets égaux et rapprochés, en laissant un peu plus d'espace sur la carte que l'on désire faire prendre. Il est rare que le spectateur ne soit pas influencé par cet espacement. On doit en outre serrer fortement les cartes du jeu, excepté la carte à forcer. Le spectateur, sans se rendre compte de l'intention du prestidigitateur, sent une résistance, et se laisse aller à prendre la carte forcée qu'il tire plus facilement.

Malgré ces précautions le tour peut échouer, parce qu'il repose sur un phénomène de psychologie; il faut parer à cette éventualité, prévoir un échec et se tracer d'avance une ligne de conduite. Quand une personne a évité, par malice, de prendre la carte forcée, et a choisi une autre carte au milieu du jeu, on fait remettre la carte dans le jeu; par le saut de coupe, on la fait passer sur le dessus; par l'opération de la carte à l'œil, on la regarde; puis, s'adressant au spectateur, on lui dit : « Voyez comme je suis consciencieux; je dois vous prévenir que lorsque vous avez remis votre carte dans le jeu, vous ne l'avez pas bien cachée et je l'ai vue » En effet, on la nomme. On recommence alors le même tour près de la même personne ou d'une autre.

Il ne me paraît pas difficile de faire l'analyse psychologique de ce tour et de montrer l'utilité des différents procédés nécessaires pour le réussir. Bien que la théorie de la carte forcée n'ait pas encore été établie, je ne crois pas beaucoup me tromper en la ramenant aux points suivants : 1° on présente d'abord le jeu fermé, pour empêcher le spectateur de faire son choix avant que l'opérateur lui ait mis les cartes sous les yeux; en effet, si le spectateur apercevait déjà à 2 mètres les cartes étalées en éventail, il pourrait fixer son regard sur l'une d'elles et s'y tenir, par malice ou timidité. Pour éviter cet écueil, on n'ouvre le jeu que lorsqu'on est devant le spectateur, et qu'il a déjà étendu la main avec l'intention de prendre une carte; 2° si on fait défiler devant lui seulement les douze à vingt cartes du milieu du paquet, c'est pour lui indiquer que c'est dans ces cartes seulement qu'il doit faire son choix; ce sont les seules qu'on lui présente, et

Digitized by Google

il est tout naturel qu'il ne pense pas à prendre les autres, que l'opérateur garde tassées en paquet sous sa main; le choix n'a donc pas lieu sur les 32 ou les 52 cartes du jeu, mais sur un nombre beaucoup plus restreint; 3° on fait passer les cartes dans un mouvement incessant, d'abord parce que cette manœuvre fait croire au spectateur qu'on met plusieurs cartes à sa disposition, et ensuite parce que le regard du spectateur ne peut se fixer sur aucune.

Tous ces petits moyens ingénieux sont autant d'obstacles qu'on pose devant le spectateur pour l'empêcher de prendre autre chose que la carte forcée. Le tour consiste, en somme, à rendre particulièrement difficile le choix des autres cartes, et à faciliter au contraire le choix de la carte forcée. Les prestidigitateurs semblent s'être dit, et en tout cas ils ont compris d'instinct, que lorsque nous sommes sur le point de choisir entre plusieurs actes possibles, dont aucun ne présente un intérêt particulier, c'est la facilité d'exécution qui détermine notre choix. Notre pensée suit tout naturellement la ligne de moindre résistance.

Il faut rapprocher de la carte forcée un second tour qui repose sur le même principe; c'est celui de la *carte pensée*; la seule différence est que le choix est fait par l'esprit au lieu de l'être avec la main. On s'adresse à une personne qui n'est point experte dans l'art de faire les tours; on en a la preuve par l'admiration que cette personne a manifestée pour les tours précédents; on lui dit de fixer secrètement son choix sur une carte du jeu et, en même temps, on fait passer rapidement sous ses yeux le jeu en éventail. L'artifice du tour consiste à faire défiler les cartes si rapidement que la personne ne peut pas les voir distinctement, sauf une, que l'on écarte un peu plus des autres; grâce à cet écartement, la carte est plus facilement perçue, elle saute aux yeux et il y a beaucoup de chances pour que la personne choisisse celle-là. En même temps, on surveille son regard. Si la personne conserve un regard incertain jusqu'à l'arrivée de la carte plus écartée, et qu'à cet instant ses yeux, après s'être fixés sur cette carte, abandonnent le reste du jeu, à coup sûr elle a pensé à la carte qu'on voulait lui imposer.

Digitized by Google

Mais si son attention, son incertitude ou son indifférence se conservent jusqu'à la dernière carte, c'est qu'elle n'a fait aucun choix, ou que son choix s'est fait d'après ses souvenirs et non d'après le paquet de cartes qu'on lui a montré. A part l'espionnage très curieux qui l'accompagne et sert à en contrôler l'effet, le tour de la carte pensée me paraît dépendre des mêmes causes que celui de la carte forcée. Je pense qu'on peut en donner l'explication suivante : Pour choisir une carte, qu'on vous demande de nommer au hasard, il faut en avoir l'idée, sous une forme quelconque. Quand on présente à un spectateur le jeu complet en ne lui laissant voir d'une manière distincte que le dix de pique, on lui en donne l'idée et par conséquent on facilite, en ce qui concerne cette carte, le travail à faire; si le spectateur voulait nommer une carte différente, il devrait commencer par chasser l'idée du dix de pique, et ensuite évoquer l'idée d'une autre carte : ce serait plus long, et plus compliqué. Or, comme il n'existe, nous le supposons du moins, aucune espèce de motif pour nommer une carte plutôt qu'une autre, la pensée suivra la ligne de moindre résistance, et on nommera le dix de pique. Il est à remarquer que lorsque le tour réussit, il ne se produit pas plus ici que pour la carte forcée une véritable opération de choix, si l'on entend par là une oscillation de la pensée entre des partis différents; on s'engage dans le chemin le plus facile sans hésitation.

Les prestidigitateurs ont une habileté merveilleuse à agir sur les secrets ressorts de notre volonté. Il paraît qu'on arrive à faire choisir à une personne un chiffre inférieur à dix, par la façon qu'on emploie pour lui demander ce chiffre. Si on veut faire prendre le chiffre 5, on énumère rapidement les premiers chiffres, en accentuant un peu le 5, et en faisant là une courte pause, afin d'arrêter légèrement l'attention sur ce chiffre. Il faut beaucoup de tact et de mesure; si on accentue trop, on éveille un sentiment de défiance et l'esprit de contradiction ; si on n'accentue pas assez, on ne suggestionne rien; il faut se tenir entre ces deux limites : ni trop, ni trop peu.

Ce choix des chiffres est soumis à une curieuse influence qui m'a été signalée par plusieurs prestidigitateurs. Je ne l'ai

Digitized by Google

jamais vue indiquée dans les livres; je la cite, sans rien garantir. Il paraîtrait que lorsqu'une personne est invitée à citer un chiffre quelconque, inférieur à dix, tous les chiffres n'ont pas la même chance d'être indiqués; le calcul des probabilités indique pour chacun d'eux un dixième de chance, ce qui signifie que sur un grand nombre d'épreuves de ce genre, chaque chiffre sera cité un nombre égal de fois; l'observation prouve que certains chiffres ne sont jamais ou presque jamais cités, tandis que d'autres le sont presque toujours. On a remarqué que le chiffre qu'on ne cite jamais est 1, et que celui qu'on cite dans la majorité des cas est 7. On n'explique pas ce choix singulier, on le constate. L'expérience réussit encore mieux si on demande à la personne à qui on s'adresse d'indiquer un chiffre entre 1 et 9; la forme de la demande suppose implicitement que le neuf et l'unité ne doivent pas être choisis, et la personne n'a plus à sa disposition que sept chiffres; presque toujours assure-t-on, le choix tombe sur le sept. Une affirmation aussi singulière a excité mes doutes, et j'ai été curieux de savoir ce que donnerait entre mes mains cette petite expérience, qui ne présente aucune difficulté d'exécution. J'ai posé la question à 36 personnes, en les priant simplement de désigner au hasard un chiffre au-dessous de 10; quelques gens demandent toujours des explications pour les choses les plus simples; nous les laisserons de côté, ne retenant que ceux qui se sont prêtés à la question sans arrière-pensée; en relisant ma liste de réponses, je vois que les prestidigitateurs ne m'ont pas trompé; les 7 sont en majorité ils ont été choisis 17 fois sur 36, par conséquent dans la moitié des cas; les autres chiffres n'ont été l'objet d'aucune préférence marquée, et quant à l'unité, elle n'a jamais été indiquée. Cette petite expérience, qui mériterait d'être répétée dans des milieux différents, me paraît contenir un renseignement utile, elle montre l'imprudence commise par ceux qui appliquent sans discernement le calcul des probabilités aux phénomènes psychologiques, par exemple dans les expériences de téléphatie; le calcul des probabilités explique bien comment, s'il y a, par exemple, 20 boules dans un sac, chacune de ces boules a un vingtième de chance de sortir, mais on ne

Digitized by Google

devrait pas comparer l'éclosion des idées et des boules qu'on tire d'un sac; l'image est par trop grossière.

En analysant les exemples de suggestion que nous venons de donner, il est clair qu'on ne peut pas les expliquer par les mêmes raisons qu'on explique les suggestions de l'état normal et de l'état d'hypnotisme. Certes, ce n'est pas en exploitant la confiance et l'estime qu'il inspire que le prestidigitateur réussit son tour de la carte forcée; au contraire, pourrait-on dire, du moment qu'il est prestidigitateur, tout le monde se défie de lui; les mobiles qu'il fait agir sont, ce me semble : 1° la timidité naturelle d'un spectateur pris à partie; 2° la retenue des personnes de bon goût, qui ne peuvent et ne veulent entrer en discussion avec un professionnel gagnant sa vie; 2° la brusquerie des mouvements qui suspend et enlève le temps à toute réflexion; 4° certaines conditions matérielles précises qui font que le sujet rencontre moins de résistance dans un sens que dans l'autre. En un mot, si les suggestions scolaires sont surtout des suggestions de confiance, celles de la prestidigitation sont surtout des suggestions de surprise.

III

ERREURS D'IMAGINATION

Il fut une époque, dans l'histoire de l'hypnotisme, où l'on a prononcé souvent les mots d'*attention expectante;* c'était l'époque où l'on cherchait à découvrir sur les malades l'influence des métaux, de l'or, du fer, de l'étain par exemple, sur les téguments d'une maladie hystérique, on pouvait soit provoquer de l'anesthésie dans la région de l'application, soit provoquer des contractures, soit faire passer (transfert) dans l'autre moitié du corps un symptôme hystérique qui n'en occupait qu'une moitié. Beaucoup d'auteurs restaient sceptiques, et supposaient que ces effets, qu'on observait sur les hystériques dans les séances de métallothérapie, n'étaient point dus à l'action directe des métaux, mais à l'imagination des malades, qui étaient mises en état d'attention expectante, et qui se donnaient à elles-mêmes, par idée, par raisonnement,

Digitized by Google

les symptômes divers que d'autres attribuaient au métal. Aujourd'hui la terminologie a un peu changé, et au lieu d'attention expectante, on dirait auto-suggestion, mais les mots importent peu, quand on est d'accord sur le fond des choses. Il est certain que chez les suggestibles, l'imagination constructive est toujours en éveil, et fonctionne de manière à duper tout le monde, le sujet tout le premier; car ce qu'il y a de spécial à ces malades, c'est qu'ils sont les premières victimes victimes du travail de leur imagination; ainsi que l'a dit si justement Féré, ceux qu'on appelle des malades imaginaires sont bien réellement malades, ce sont des malades par imagination.

Il m'a semblé que l'étude de cette question rentre dans notre sujet, bien qu'elle soit un peu distincte, théoriquement, de la suggestibilité. Il s'agit ici d'une disposition à s'imaginer, à inventer, sans s'apercevoir qu'on imagine, et en attachant la plus grande importance et tous les caractères de la réalité aux produits de son invention. A ce trait chacun peut reconnaître plus d'une de ses connaissances, et Alphonse Daudet a, dans un de ses romans, peint de pied en cap un personnage qui est sans cesse la victime d'une imagination à la fois trop riche et trop mal gouvernée.

Je me demande s'il ne serait pas possible de faire une étude régulière de cette disposition mentale; je suis même très étonné qu'aucun auteur n'en ai encore eu l'idée. Ce serait cependant plus utile que beaucoup de chinoiseries auxquelles on a eu le tort d'attribuer tant d'importance. Quelle méthode faudrait-il prendre? La plus simple vaudrait le mieux. Je me rappelle qu'il y a une quinzaine d'années, M. Ochorowicz, auteur qui a écrit un ouvrage plein de finesse sur la suggestion mentale, vint à la Salpêtrière pour montrer à Charcot un gros aimant en forme de bague, qu'il appelait l'hypnoscope; il disait qu'il mettait cet aimant au doigt d'une personne, qu'il l'interrogeait ensuite sur ce qu'elle éprouvait, qu'il recherchait si l'aimant avait produit quelque petit changement dans la motilité ou la sensibilité du doigt ou de la main, et qu'il pouvait juger très rapidement si une personne était hypnotisable ou non. Dans le cabinet de Charcot on fit venir, l'une après l'autre,

Digitized by Google

une vingtaine de malades, et M. Ochorowicz leur appliqua l'instrument et déclara pour chacune d'elles s'il la croyait hypnotisable ou non ; il était convenu qu'on prendrait note de ses observations, et qu'on chercherait à les vérifier; mais je doute fort que l'affaire ait eu une suite quelconque, l'attention du Maître était ailleurs. Je crois qu'on pourrait adopter, pour l'étude de l'attention expectante, un dispositif analogue à celui que je viens de signaler; par exemple un tube dans lequel le sujet devrait laisser son doigt enfoncé pendant cinq minutes ; on prendrait des mesures pour donner à l'expérience un caractère sérieux, et surtout on réglerait d'avance les paroles à adresser au sujet; après quelques tâtonnements inévitables, il me paraît certain qu'on arriverait très vite à un résultat.

De telles recherches montreraient surtout si l'état mental de suggestibilité (c'est-à-dire d'obéissance passive) a quelque analogie avec l'état mental d'attention expectante (c'est-à-dire la disposition aux erreurs d'imagination).

IV

INCONSCIENCE, DIVISION DE CONSCIENCE ET SPIRITISME

Nous arrivons maintenant à une grande famille de phénomènes, qui ont une physionomie bien à part, et dont l'analogie avec des phénomènes d'hypnotisme et de suggestion n'a été démontrée avec pleine évidence que dans ces dernières années, par Gurney et Myers en Angleterre, et par Pierre Janet en France ; je veux parler des phénomènes auxquels on a donné les noms d'*automatisme*, d'*écriture automatique*, et qui prennent un grand développement dans les séances de spiritisme.

Dans un tout récent et très curieux article qui vient d'être publié par *Psychological Review*[1], G. T. W. Patrick décrit longuement un cas typique d'automatisme; et comme ce

1. Some peculiarities of the secondary personality, *Psych. Review*, nov. 1898, vol. 5, n° 6, p. 555.


Digitized by Google

cas n'est ni trop ni trop peu développé et qu'il correspond assez exactement à la moyenne de ce qu'on peut observer chaque jour, je vais l'exposer avec détails, pour ceux qui ne sont pas au courant de ces questions.

La personne qui s'est prêtée aux expériences est un jeune homme de vingt-deux ans, étudiant à l'Université, paraissant jouir d'une excellente santé, ne s'étant jamais occupé de spiritisme, et n'ayant jamais été hypnotisé. Cependant, ces deux assertions ne sont pas tout à fait exactes; s'il n'a pas fait de spiritisme, il a cependant causé, quatre ans auparavant, avec une de ses tantes, qui est spirite, et il a lu probablement quelques livres de spiritisme; mais ces lectures n'ont fait aucune impression sur lui, et il a jugé tous les phénomènes spirites comme une superstition curieuse. Pour l'hypnotisme, il a assisté à deux ou trois séances données par un hypnotiseur de passage, et il s'est offert à lui servir de sujet; on a trouvé qu'il était un bon sujet.

Un jour, ayant lu quelques observations sur les suggestions post-hypnotiques, il en causa avec l'auteur, M. W. Patrick, qui, sur sa demande, l'hypnotisa et lui donna pendant le sommeil l'ordre d'exécuter au réveil certains actes insignifiants, comme de prendre un volume dans une bibliothèque; ces ordres furent exécutés de point en point, et, comme c'est l'habitude, ils ne laissèrent après eux aucun souvenir.

Quelque temps après, le sujet, — nous l'appellerons Henry W., — apprit à l'auteur que, lorsqu'il tenait un crayon à la main et pensait à autre chose, sa main était continuellement en mouvement et traçait avec le crayon des griffonnages dénués de sens. C'était un rudiment d'écriture automatique, Patrick se décida à étudier cette écriture automatique, et il le fit en six séances, dont les trois dernières furent séparées des premières par deux ans d'intervalle. L'étude se fit de la manière suivante : on se réunissait dans une pièce silencieuse, le sujet tenait un crayon dans sa main droite et appuyait le crayon sur une feuille de papier blanc; il ne regardait pas sa main, il avait la tête et le corps tournés de côté, et il tenait dans sa main gauche un ouvrage intéressant, qu'il devait lire avec beaucoup d'attention. Naturellement, comme ces ex-

Digitized by Google

périences étaient faites en partie sur sa demande et excitaient vivement sa curiosité, il se préoccupait beaucoup de ce que sa main pouvait écrire, mais il ignorait absolument ce qu'elle écrivait; on lui permit quelquefois, pas toujours, de relire ce que sa main avait écrit; il avait autant de peine que n'importe quelle autre personne à déchiffrer sa propre écriture. Dans quelques cas, on le pria de quitter la lecture de son livre et de surveiller attentivement les mouvements de sa main, sans la regarder; il eut alors conscience des mouvements qu'elle exécutait; mais sauf ces cas exceptionnels, l'écriture était tracée automatiquement. Maintenant, comment l'opérateur entrait-il en communication avec cette main? Je ne le vois pas clairement dans l'article. Il est très probable que Patrick a employé la méthode usuelle et la plus commode; il adressait à demi-voix les questions à Henry W.; celui-ci ne répondait pas, et n'entendait pas, son attention étant distraite par la lecture du livre; mais sa main écrivait la réponse. C'est de cette manière qu'on a dû obtenir toute une série de demandes et réponses qui sont publiées dans l'article. Il est important d'ajouter que le sujet est un jeune homme dont la sincérité et la loyauté sont au-dessus de tout soupçon, car il serait assez facile de simuler des phénomènes de ce genre, feindre de lire, écouter et répondre par écrit; mais nous avons comme garantie contre la fraude, non seulement les références données par l'auteur (ce qui serait peu de chose), mais encore ce fait important que ces dédoublements de conscience sont aujourd'hui bien connus et ont été observés dans des conditions d'une précision irréprochable par des auteurs dignes de foi[1].

La première séance commença ainsi :

QUESTION. — *Qui êtes-vous?*

RÉPONSE. — *Laton.*

Cette première réponse était illisible et Henry W. fut autorisé à lire son écriture : il déchiffra le mot Satan et rit;

1. Il y a déjà plusieurs années que j'ai traité longuement cette question de la simulation, à propos du dédoublement de conscience chez les hystériques, et j'ai montré que l'anesthésie de ces malades peut devenir une démonstration expérimentale de ces phénomènes.

Digitized by Google

mais d'autres questions montrèrent que la vraie réponse était Laton.

Q. — *Quel est votre premier non?*
R. — *Bart.*
Q. — *Quelle est votre profession?*
R. — *Professeur.*
Q. — *Êtes-vous homme ou femme?*
R. — *Femme.*

Cette réponse est inexplicable, car dans la suite Laton a toujours manifesté le caractère d'un homme.

Q. — *Êtes-vous vivant ou mort?*
R. — *Mort.*
Q. — *Où avez-vous vécu?*
R. — *Illinois.*
Q. — *Dans quelle ville?*
R. — *Chicago.*
Q. — *Quand êtes-vous mort?*
R. — 1883.

Les questions suivantes furent faites pour connaître un peu de la biographie de ce Bart Laton. Il se trouva que certaines de ses réponses étaient justes et d'autres fausses, et que ses connaissances étaient à peu près celles de Henry W. Voici encore un échantillon de ces dialogues :

Q. — *Avez-vous des connaissances surnaturelles, ou bien cherchez-vous à deviner?*
R. — *Quelquefois je devine, mais souvent les esprits connaissent; quelquefois ils mentent.*
Deux jours après :
Q. — *Qui écrit?*
R. — *Bart Laton.*
Q. — *Qui était major à Chicago quand vous êtes mort?*
R. — *Harrisson* (exact).
Q. — *Combien avez-vous vécu à Chicago?*
R. — *Vingt ans.*
Q. — *Vous devez bien connaître la ville?*
R. — *Oui.*

Digitized by Google

Q. — *Commencez par Michigan-Avenue et nommez les rues dans l'ouest.*

R. — *Michigan, Wabash, State, Clark* (hésitation)... *j'ai oublié.*

Henry W. interrogé connaissait seulement trois de ces noms.

Q. — *Voyons! Votre nom n'est pas Bart Laton du tout. Votre nom est Franck Sabine et vous avez vécu à Saint-Louis, et vous êtes mort le* 16 *novembre* 1843. *Répondez, qui êtes-vous?*

R. — *Franck Sabine.*

Q. — *Ou êtes-vous mort?*

R. — *A Saint-Louis.*

Q. — *Quand êtes-vous mort?*

R. — 14 *septembre* 1847.

Q. — *Quelle était votre profession à Saint-Louis?*

R. — *Banquier.*

Q. — *Combien de mille dollars valiez-vous?*

R. — 750 000.

Une semaine après :

Q. — *Qui écrit?*

R. — *Bart Laton.*

Q. — *Où avez-vous vécu?*

R. — *Chicago.*

Q. — *Quand êtes-vous né?*

R. — 1845.

Q. — *Quel âge avez-vous?*

R. — *Cinquante ans.*

Q. — *Où êtes-vous maintenant?*

R. — *Ici.*

Q. — *Mais je ne vous vois pas.*

R. — *Esprit.*

Q. — *Bien, mais où êtes-vous comme esprit?*

R. — *Dans moi, dans l'écrivain.*

Q. — *Multipliez* 23 *par* 22.

R. — 3546.

Q. — *C'est faux. Comment expliquez-vous votre réponse ?*

R. — *Deviné.*

Digitized by Google

Q. — *Maintenant, l'autre jour, vous avez répondu que vous étiez quelqu'un d'autre. Qui êtes-vous ?*

R. — *Stephen Langdon.*

Q. — *De quel pays?*

R. — *Saint-Louis.*

Q. — *Quand êtes-vous mort ?*

R. — 1846.

La question de l'opérateur avait pour but de donner une suggestion que le sujet a très naïvement acceptée. On a vu, du reste, qu'il avait accepté aussi un autre nom, celui de Frank Sabine. Ce personnage qui guide l'écriture de la main est donc très suggestible.

Q. — *Quelle est votre profession ?*

R. — *Banquier.*

Q. — *Mais qui s'appelait Frank Sabine ?*

R. — *Je me suis trompé. Son nom était Frank Sabine.*

Q. — *Je voudrais savoir comment vous avez pris le nom de Laton.*

R. — *C'est le nom de mon père.*

Q. — *Mais d'où est venu ce nom de Laton? Comment Henry W. l'a-t-il appris ?*

R. — *Pas Henry W., mais mon père.*

Q. — *Mais expliquez-nous comment vous en êtes venu à écrire le nom de Laton ?*

R. — *Je suis un esprit !* (Cette réponse est écrite en appuyant fortement le crayon.)

Q. — *Quelle est votre relation avec Henry W. ?*

R. — *Je suis un esprit, et je contrôle Henry W.*

Q. — *Parmi tous les esprits, pourquoi est-ce vous qui contrôlez Henry W. ?*

R. — *J'étais près quand il commença à se développer.*

Deux ans après :

Q. — *Qui êtes-vous?*

R. — *Bart Lagton.* (L'orthographe a changé.)

Q. — *Qu'avez-vous à nous dire ?*

R. — *Heureux de vous voir !*

Digitized by Google

Q. — *Quand avez-vous déjà écrit pour nous? Donnez l'année, le mois et le jour.*

R. — *Je ne sais.*

Q. — *Quel mois?*

R. — *Je ne sais. En avril, je me souviens.* (C'était en juin.)

Q. — *Parlez-nous davantage de vous.*

R. — *J'ai vécu á Chicago.*

Q. — *Y vivez-vous encore?*

R. — *Maintenant je suis ici.*

Q. — *Combien de temps avez-vous vécu à Chicago?*

R. — *Vingt ans.*

Q. — *Pourquoi êtes-vous parti?*

R. — *Ce n'est pas votre affaire.*

Q. — *Qui était StephenLangdon?*

R. — *Un ami de Chicago.*

Q. — *Avez-vous écrit : Un ami de Chicago?*

R. — *Ne pouvez-vous pas le lire?*

Une autre fois, on a cherché à mettre Laton en colère :

Q. — *Qui écrit?*

R. — *Bart Lagton.*

Q. — *Bonjour, monsieur Laton. Heureux de vous voir. Je voudrais mieux faire votre connaissance.*

R. — *Je n'y tiens pas.*

Q. — *Maintenant, monsieur Laton, voulez-vous nous donner une communication.*

R. — *De qui?*

Q. — *Mais de vous-même.*

R. — *Je veux bien.*

Q. — *De qui pourriez-vous nous donner une communication?*

R. — *Qui connaissez-vous?*

Q. — *J'ai beaucoup d'amis. Êtes-vous en communication avec mes amis?*

R. — *George White.*

De toutes les réponses de Laton, celle-ci est la seule qui dénote ce que l'auteur appelle une faculté d'intuition. M. Patrick a eu un oncle de ce nom, mort dans la guerre civile et

Digitized by Google

dont il porte le nom mêlé au sien de la manière suivante : George-Thomas-White Patrick. Henry W. ignorait ce fait, quoiqu'il ait eu l'occasion de voir le nom de M. Patrick écrit en détail : interrogé sur George White, Laton fit une foule d'erreurs sur son genre de mort, la date de sa mort, etc.

Q. — *Quelle était l'occupation de M. Laton à Chicago ?*

R. — *Charpentier.*

Q. — *Il y a deux ans, vous m'avez dit qu'il était un professeur.*

R. — *Eh bien, il — moi j'avais l'habitude d'enseigner.*

Q. — *Dansez-vous ?*

R. — *Nous ne dansons plus quand nous avons quitté la terre.*

Q. — *Pourquoi ?*

R. — *Vous ne pouvez pas comprendre; nous ne sommes plus que partiellement matériels.*

Q. — *Quand vous êtes à écrire, comme en ce moment, que fait la partie de vous-même qui n'est pas matérielle ?*

R. — *Elle est quelque part ou nulle part.*

Q. — *Montez-vous à bicyclette ?*

R. — *Seulement par l'intermédiaire de Henry W.*

Q. — *Il y a deux ans, vous écriviez votre nom : Laton. Comment rendez-vous compte de ce changement d'orthographe ?*

R. — *Trop de Latons : c'est mieux comme le dernier.*

Q. — *Vous êtes un effronté simulateur. Qu'avez-vous à répondre à cela ?*

R. — *Taisez-vous, pauvre vieil idiot. Croyez-vous que je suis obligé de répondre exactement à toutes vos damnées questions ? Je puis mentir toutes les fois que cela peut me plaire.*

Divers autres essais furent faits pour savoir si ce Laton avait quelque pouvoir télépathique; mais on ne put rien obtenir.

Résumons, d'après les conversations précédentes, la psychologie de ce personnage qui s'est donné le nom de Laton. Ce personnage s'est développé, défini et caractérisé sous l'influence des questions adressées par Patrick, et il s'est développé, remarquons-le bien, à l'insu de Henry W., qui ne sait de lui que ce qu'il a pu apprendre quand on lui a permis de

Digitized by Google

relire quelques échantillons d'écriture automatique. Si surprenant que ce fait puisse paraître, il faut cependant l'admettre comme absolument réel, car il est surabondamment prouvé. Ce personnage secondaire, subconscient, existe donc, et, chose curieuse, il présente un certain nombre de caractères qn'on reconnaît à presque toutes les incarnations du même genre. D'abord, il est très suggestible; on a vu avec quelle facilité Patrick l'a débaptisé et lui a imposé le nom de Frank Sabine; ensuite, ce personnage est au courant de tout ce qui s'est dit et fait pendant que Henry W. était hypnotisé. Nous avons rapporté plus haut que Henry W. a été hypnotisé par Patrick et ne se rappelait pas au réveil les divers incidents de son sommeil; cet oubli au réveil n'existe point pour Laton. Ce fait important, qui a été constaté pour la première fois par Gurney, jette quelque jour sur la nature de ces personnages qui s'expriment par l'écriture automatique; il y a un lien entre les manifestations spirites de la veille, et les séances d'hypnotisme, plus qu'un lien, une continuité, et c'est la mémoire qui prouve cette continuité. Patrick insiste aussi, avec raison, sur le caractère vulgaire des réponses, sur la pauvreté d'imagination et de raisonnement qu'elles nous montrent, sur le manque d'attention et d'effort. Laton étant incapable même de faire une opération correcte d'arithmétique. Autres faits curieux à relever : les prétentions de Laton, son ton emphatique, ses efforts ridicules pour donner des réponses profondes, et la grossièreté de ses expressions quand on le taquine ou qu'on le met en colère. Tout cela indique un pauvre esprit. Mais ce pauvre esprit paraît avoir de temps en temps un rudiment de belles et brillantes facultés intuitives; il semble connaître des choses que Henry W. ignore et n'a pas pu apprendre. Patrick a étudié de près ce côté de la question, il a fait des enquêtes pour vérifier avec le plus grand soin les affirmations de Laton. Le plus souvent, ces affirmations se sont trouvées erronées; mais parfois il y a eu quelque chose qui semble dépasser les moyens ordinaires de connaissance. Patrick ne cherche point à expliquer cette faculté d'intuition, mais il pense qu'on ne peut la nier complètement, car on la retrouve dans beaucoup d'observa-

Digitized by Google

tions analogues et elle est comme un trait de caractère du personnage qui se manifeste par l'écriture automatique. L'opinion de Patrick paraît être que cette faculté d'intuition est une faculté naturelle, perdue par l'homme civilisé, comme cette acuité des sens qu'on observe encore, paraît-il, chez les sauvages. Enfin, cette obsession qu'a eue le personnage subconscient de se considérer comme un esprit, comme l'esprit d'un individu ayant vécu autrefois, comment faut-il la comprendre ? Il est à supposer que la manière dont les questions ont été posées explique un peu ce résultat. On a demandé : « Qui êtes-vous ? » ce qui suggère un dédoublement de la personnalité, car il est facile de comprendre que cette demande appelait comme réponse un nom autre que celui de Henry W. La question suivante : « Êtes-vous vivant ou mort ? » suggère aussi, probablement, l'idée d'une personne morte, mais vivant encore sous forme d'esprit. Il eût été curieux d'employer d'autres interrogations ; au lieu de dire : « Qui êtes-vous ? », on aurait pu dire : « Écrivez votre nom. » Si le nom écrit avait été, même dans ce cas, Bart Laton, on aurait pu exprimer de la surprise que ce nom ne fût pas celui de Henry, et on aurait ainsi évité toute allusion même éloignée à l'hypothèse de l'esprit. Ces réflexions sont de Patrick, et elles nous paraissent très judicieuses. Nous pensons que comme Henry W. avait lu des livres sur le spiritisme, il devait probablement connaître la théorie des esprits s'incarnant, et il est probable que ce sont ces notions antérieurement acquises qui, pour une bonne part, ont opéré la suggestion de l'esprit.

Ce qu'il y a d'essentiel dans les observations et expériences de ce genre, c'est le fait même de la division de conscience ; le reste est une affaire d'orientation des idées et varie avec les croyances des individus, avec les récits qu'ils entendent faire, avec les opinions courantes ; dans nos sociétés modernes, la division de conscience conduira à la désincarnation ou à la réincarnation de l'esprit des morts ; dans les couvents du moyen âge, ce seront les démons qui viendront agiter les corps des malheureuses religieuses ; ailleurs encore — et c'est là un des faits les plus surprenants qu'on puisse ima-

Digitized by Google

giner — cette division de conscience devient un instrument de travail pour une œuvre littéraire : c'est un phénomène naturel que l'auteur cultive et dirige.

Le cas de Patrick est un peu passif; son sujet ne se livre à l'écriture automatique que dans les séances dont nous venons de transcrire le récit; en dehors de ces séances le personnage secondaire ne paraît pas, il n'agit pas, il fait le mort. Aussi ne peut-on pas, avec ce seul exemple, se faire une idée juste du rôle que le personnage secondaire peut remplir. Je crois utile de reproduire ici une observation que Flournoy vient de publier tout récemment; elle complète la précédente[1].

« M. Michel Til, quarante-huit ans. Professeur de comptabilité dans divers établissements d'instruction. Tempérament sanguin, excellente santé. Caractère expansif et plein de bonhomie. Il y a quelques mois, sous l'influence d'amis spirites. il s'essaye à l'écriture automatique, un vendredi, et obtient des spirales, des majuscules, enfin des phrases de lettres bâtardes, très différentes de son écriture ordinaire, et agrémentées d'ornements tout à fait étrangers à ses habitudes. Il continue avec succès le samedi et le dimanche matin. Ayant encore recommencé le dimanche soir, sur la sollicitation de sa famille, l'esprit écrivant par sa main donne beaucoup de réponses imprévues et fort drôles aux questions posées, mais le résultat en fut une nuit troublé par un développement inattendu de l'automatisme verbal, sous forme auditive et graphomotrice, comme en témoigne son récit :

« Les impressions si fortes pour moi de cette soirée prirent bientôt le caractère d'une obsession inquiétante. Lorsque je me couchai, je fis les plus grands efforts pour m'endormir, mais en vain; j'entendais une voix intérieure qui me parlait, me faisant les plus belles protestations d'amitié, me flattant et me faisant entrevoir des destinées magnifiques, etc. Dans l'état de surexcitation où j'étais, je me laissais bercer de ces douces illusions... Puis l'idée me vint qu'il me suffirait de placer mon doigt sur le mur pour qu'il remplît l'office d'un crayon; effectivement, mon doigt, placé contre le mur, com-

1. *Revue philosophique*, février 1899.

Digitized by Google

mença à tracer dans l'ombre des phrases, des réponses, des exhortations que je lisais en suivant les contours que mon doigt exécutait contre le mur. *Michel*, me faisait écrire l'esprit, *tes destinées sont bénies, je serai ton guide et ton soutien*, etc. Toujours cette écriture bâtarde avec enroulements qui affectaient les formes les plus bizarres. Vingt fois je voulus m'endormir; inutile... ce n'est que vers le matin que je réussis à prendre quelques instants de repos. »

« Cette obsession le poursuit pendant la matinée du lundi en allant à ses diverses leçons : « Sur tout le parcours du tramway, l'esprit continuant à m'obséder me faisait écrire sur ma serviette, sur la banquette du tram, dans la poche même de mon pardessus, des phrases, des conseils, des maximes, etc. Je faisais de vrais efforts pour que les personnes qui m'entouraient ne pussent s'apercevoir du trouble dans lequel j'étais, car je ne vivais plus pour ainsi dire pour le monde réel, et j'étais complètement absorbé dans l'intimité de la Force qui s'était emparée de moi. »

« Une personne spirite de sa connaissance, qu'il rencontra et mit au courant de son état, l'engagea à lutter contre l'esprit léger et mauvais dont il était le jouet. Mais il n'eut pas la sagesse de suivre ce conseil; aussitôt terminé son repas de midi, il reprit le crayon, qui après diverses insinuations vagues contre son fils Édouard, employé dans un bureau d'affaires, finit par catégoriser l'accusation suivante : *Édouard a pris des cigarettes dans la boîte de son patron M. X..., celui-ci s'en est aperçu, et dans son ressentiment lui a adressé une lettre de remerciement, en l'avertissant qu'il serait remplacé très prochainement; mais déjà Édouard et son ami B... l'ont arrangé de la belle façon dans une vermineuse* (sic) *épître orale.*

« On conçoit dans quelle angoisse M. Til alla donner ses leçons de l'après-midi, pendant lesquelles il fut de nouveau en butte à divers automatismes graphomoteurs qui, entre autres, lui ordonnaient d'aller voir au plus vite le patron de son fils. Il y courut dès qu'il fut libre. Le chef de bureau auquel il s'adressa tout d'abord, en l'absence du patron, ne lui donna que de bons renseignements sur le jeune homme, mais l'obsession accusatrice ne se tint pas pour battue, car tandis

Digitized by Google

qu'il écoutait avec attention ces témoignages favorables «mon doigt, dit-il, appuyé sur la table se mit à tracer avec tous les enroulements habituels et qui me paraissaient en ce moment ne devoir jamais finir : *Je suis navré de la duplicité de cet homme.* Enfin cette terrible phrase est achevée; j'avoue que je ne savais plus que croire; me trompait-on? Ce chef de bureau avait un air bien franc, et quel intérêt aurait-il eu à me cacher la vérité? Il y avait là un mystère qu'il me fallait absolument éclaircir... »

« Le patron, M. X..., rentra heureusement sur ces entrefaites, et il ne fallut pas moins que sa parole décisive pour rassurer le pauvre père et amener le malin esprit à résipiscence : « M. X... me reçut très cordialement et me confirma en tous points les renseignements donnés par le chef de bureau, il y ajouta même quelques paroles des plus aimables à l'égard de mon fils... Pendant qu'il parlait, ma main, sollicitée, écrivait sur le bureau, toujours avec cette même lenteur exigée par les enroulements qui accompagnaient les lettres : *Je t'ai trompé, Michel, pardonne-moi.* Enfin ! quel soulagement ! mais aussi, le dirai-je, quelle déception ! Comment! cet esprit qui m'avait paru si bienveillant, que dans ma candeur j'avais pris pour mon guide, pour ma conscience même, me trompait pareillement ! C'était indigne ! »

« M. Til résolut alors de bannir ce méchant esprit en ne s'inquiétant plus de lui. Il eut toutefois à subir plus d'un retour offensif de cet automatisme (mais ne portant plus sur des faits vérifiables) avant d'en être délivré. Il s'est mis depuis lors à écrire des communications d'un ordre plus relevé, des réflexions religieuses et morales. Ce changement de contenu s'est accompagné, comme c'est souvent le cas, d'un changement dans la forme psychologique des messages : ils lui viennent actuellement en images auditives et d'articulation, et sa main ne fait qu'écrire ce qui lui est dicté par cette parole intérieure. Mais cette médiumité lui paraît moins probante, et il se méfie que tout cela ne jaillisse de son propre fonds. Au contraire, le caractère absolument mécanique de ses automatismes graphomoteurs du début, dont il ne comprenait la signification qu'en suivant les mouvements de ses

Digitized by Google

doigts (par la vue ou la sensibilité kinesthétique), au fur et à mesure de leur exécution involontaire, lui semblait une parfaite garantie de leur origine étrangère. Aussi reste-t-il persuadé qu'il a été la victime momentanée d'un mauvais génie indépendant de lui; il trouve à cet épisode pénible de sa vie l'excellent côté qu'il a raffermi ses convictions religieuses, en lui faisant comme toucher du doigt la réalité du monde des esprits et l'indépendance de l'âme. »

M. Flournoy commentant cett observation remarque :

« Toute l'aventure s'explique de la façon la plus simple, au point de vue psychologique, si on la rapproche des deux incidents suivants qui renferment à mes yeux la clef de l'affaire.

« 1° A ce que M. Til m'a raconté lui-même, sans paraître d'ailleurs en comprendre l'importance, il avait remarqué, deux ou trois semaines avant son accès de spiritisme, que son fils fumait beaucoup de cigarettes, et il lui en avait fait l'observation. Le jeune garçon s'excusa en disant que ses camarades du bureau en faisaient autant, à l'exemple du patron lui-même, qui était un enragé fumeur et laissait même traîner ses cigarettes partout, en sorte que rien ne serait plus facile que de s'en servir si l'on voulait. Cette explication ne laissa pas que d'inquiéter un peu M. Til, qui est la probité en personne, et qui se rappelle avoir pensé tout bas : Pourvu que mon fils n'aille pas commettre cette indélicatesse !

« 2° Un second point, que m'a par hasard revélé Mme Til au cours d'une conversation, et que son mari m'a confirmé ensuite, c'est que le lundi en question, en allant de bonne heure à ses leçons, M. Til rencontra un de ses amis qui lui dit : « A propos, est-ce que ton fils quitte le bureau de M. X... ? Je viens, en effet, d'apprendre qu'il cherche un employé. » (Il cherchait en réalité un surnuméraire.) M. Til, qui n'en savait rien, en demeura perplexe et se demanda si M. X... serait mécontent de son fils et songerait à le remplacer. En rentrant à midi chez lui, il raconta la chose à sa femme, mais sans en parler à son fils. C'est une heure plus tard qu'arriva le message calomniateur.

« Au total, la série de ses messages ne fait qu'exprimer — avec la mise en scène et l'exagération dramatique que

Digitized by Google

prennent les choses dans les cas où l'imagination peut se donner libre carrière (rêves, idées fixes, délires, états hypnoïdes de tout genre) — la succession parfaitement naturelle et normale des sentiments et tendances qui devaient agiter M. Til en cette occasion. Les vagues insinuations, puis l'accusation catégorique du vol et l'ordre d'aller voir le patron, correspondent aux soupçons d'abord indécis, puis prenant corps sur un souvenir concret, et aboutissant à la nécessité de tirer la chose au clair. L'entêtement avec lequel l'automatisme graphique répondait par une accusation de duplicité aux bons témoignages du chef de bureau trahit clairement cette arrière-pensée de défiance et d'incrédulité qui nous empêche de nous abandonner sans réserve aux nouvelles les plus rassurantes, tant qu'elles ne sont point encore absolument confirmées. Enfin, quand le patron en personne a calmé M. Til, le regret subconscient d'avoir cédé à ses inquiétudes sans fondement sérieux, trouve son expression dans les excuses de l'esprit farceur : le *je t'ai trompé*, *pardonne-moi*, de ce dernier, est bien l'équivalent, dans le dédoublement médiumique, de ce que nous penserions tous en pareille circonstance : « Je me suis trompé et je ne me pardonne pas d'avoir été aussi soupçonneux. »

On se demandera peut-être comment il est possible de trouver chez un individu normal des signes de cette divisibilité de conscience. Cette recherche intéresse peu les spirites et la généralité des hypnotiseurs, qui se contentent d'étudier les cas brillants et complets. Je crois bien être le premier qui ait fait une étude suivie de cette question[1], et j'ai été fort aise de voir que mes premières études, qui datent d'une dizaine d'années, ont été reprises, contrôlées dans des laboratoires américains par Solomons et Stein, qui du reste ont négligé de me citer. Il est bien certain que si on se contente de mettre un crayon dans la main d'une personne, et de lui faire lire attentivement un livre, puis de lui adresser une question, comme le faisait Patrick, de deux choses l'une : ou bien la personne n'en-

1. Mes études ont d'abord paru dans le *Mind*, et je les ai ensuite résumées dans mon livre sur *les Altérations de la personnalité*.

Digitized by Google

tendra pas et son crayon restera immobile, ou bien la personne entendra la question et répondra elle-même de vive voix. Voilà ce qui se produit le plus souvent. Il faut que le phénomène de l'écriture automatique soit déjà un peu développé pour apparaître dès la première heure, au premier appel, comme chez Henry W. Quand on a affaire à des individus normaux, il est nécessaire de prendre plus de détours; on ne peut songer à des procédés directs qui, lorsqu'ils ne réussissent pas, ont l'inconvénient de couvrir l'opérateur de confusion.

Voici la méthode que je préconise : elle est lente, et exige un peu de patience; c'est son principal inconvénient.

On s'assied à côté du sujet, devant une table; on le prie de s'abstraire dans une lecture intéressante, ou dans un calcul mental compliqué et surtout de distraire son attention, d'abandonner sa main, et de ne pas s'occuper de ce qu'on va faire avec cette main. La main tient un crayon : elle est cachée au sujet par un écran. On s'empare donc de cette main, sans brusquerie, par des mouvements doux, et on imprime à la main et au crayon un mouvement quelconque, par exemple, on fait dessiner des barres, des boucles, marquer des petits points. Au premier essai, l'expérimentateur avisé s'aperçoit à qui il a affaire; certains sujets raidissent la main, elle est comme en bois, elle résiste à tous les efforts; et quoiqu'on recommande au sujet de se laisser aller, de ne pas penser à sa main, celle-ci n'obéit point aux mouvements qu'on lui imprime. D'ordinaire, ces sujets-là sont peu éducables. Un autre obstacle vient s'opposer fréquemment à la continuation de l'expérience; il y a des personnes qui, lorsqu'on prend leur main, ne peuvent pas continuer à lire; malgré elles, leur attention quitte le livre, se porte sur ce qu'elles ressentent dans la main. Les meilleurs sujets sont ceux dont la main docile exécute avec intelligence tous les mouvements qu'on imprime. Il y a là une sensation particulière qui apprend à l'opérateur que l'expérience aura du succès. De plus, pour empêcher le sujet de trop s'occuper de sa main, j'use souvent d'un artifice très simple, qui produit une distraction plus forte qu'une conversation avec un tiers, une lecture intéres-

Digitized by Google

sante ou un calcul compliqué. Cet artifice consiste à faire croire au sujet que sa main restera, pendant toute l'expérience, continuellement inerte et passive, et que c'est l'expérimentateur qui, de temps en temps, pour les besoins d'une expérience qu'on n'explique pas, imprime à la main un mouvement. Cela suffit pour tranquilliser le sujet qui, dès lors, abandonne sa main sans résistance, s'en désintéresse, et se trouve dans des conditions mentales excellentes pour que sa conscience se divise.

Au bout de quelque temps, la distraction devenant plus continue et plus profonde, voici les signes qu'on peut relever.

C'est d'abord l'anesthésie par distraction. La personne distraite n'est point devenue absolument insensible comme une hystérique distraite, dont on peut traverser la peau ou lever le bras sans qu'elle s'en aperçoive; sa sensibilité n'est pas détruite, mais la finesse de certaines de ses perceptions est bien diminuée. Il est difficile, du reste, d'explorer cette sensibilité à un degré aussi faible de distraction.

Ce qui est le plus facile à provoquer, ce sont les mouvements passifs de répétition. Le crayon étant placé entre les doigts du sujet, qui est prié de le tenir comme s'il voulait écrire, on dirige la main et on lui fait exécuter un mouvement uniforme, choisissant celui qu'elle exécute avec le plus de facilité, des hachures, des boucles ou des petits points. Après avoir communiqué ce mouvement pendant quelques minutes, on abandonne doucement la main à elle-même, ou on reste en contact avec elle, pour que la personne ne s'aperçoive de rien; mais on cesse d'exercer une action directrice sur les mouvements. La main, abandonnée à elle-même, fait quelques légers mouvements. On reprend l'expérience d'entraînement, on la répète avec patience pendant plusieurs minutes; le mouvement de répétition se perfectionne; au bout de quatre séances, j'ai vu chez une jeune fille la répétition si nette, que la main ne traça pas moins de quatre-vingts boucles sans s'arrêter; puis la personne eut un mouvement brusque et secoua ses épaules en disant : « Il me semble que j'allais m'endormir! »

La présence de ces mouvements subconscients de répéti-

Digitized by Google

tion nous apprend qu'il y a là un personnage inconscient, que l'expérience vient de dégager; mais il est clair que ce personnage est loin d'avoir le même développement que Bart Laton. La peine qu'on éprouve à lui faire répéter des mouvements en est la preuve. L'expérimentateur ne peut imprimer des mouvements au hasard; il est obligé de choisir ceux qui réussissent le mieux. En général, ceux qu'on peut exécuter d'un seul trait, sans changement de direction et sans arrêt, se répètent assez bien.

Les mouvements graphiques, par suite de leur délicatesse, attirent moins l'attention du sujet que des mouvements de flexion et d'extension des membres; ceux-ci, cependant, peuvent être répétés par l'inconscient, et à ce propos, il est curieux de remarquer que la flexion du poignet se répète mieux que la flexion isolée d'un doigt.

Le caractère tout à fait rudimentaire de cet inconscient est bien marqué par la facilité avec laquelle on lui donne certaines habitudes. Lorsqu'on fait écrire plusieurs fois des boucles, la main s'accoutume à ce mouvement, et le reproduit à tort et à travers; car si on veut ensuite lui faire tracer des hachures, les mouvements se déforment bien vite et se changent en boucles. La mémoire de cet inconscient est si peu étendue qu'il n'est même pas capable de conserver le souvenir de plusieurs espèces de mouvements.

L'inconscient n'a pas seulement de la mémoire, il peut encore recevoir et exécuter quelques suggestions qui sont, il est vrai, d'un ordre absolument élémentaire. Ces suggestions peuvent être données au moyen du toucher. Avec une simple pression, on agit sur la main, et on la fait mouvoir dans toutes les directions. Ce n'est point une impulsion mécanique, c'est bien une suggestion tactile. Si, avec une pression, on fait mouvoir la main, une autre pression, tout aussi légère, l'arrête, l'immobilise; une autre pression, d'un genre un peu différent, la fait écrire. Il est difficile de dire la différence de ces pressions; mais l'expérimentateur, en le faisant, a une certaine intention, et cette intention est souvent comprise avec beaucoup de finesse par la main en expérience. Rien n'est plus curieux que cette sorte d'hypnotisation partielle;

Digitized by Google

la personne croit être et se trouve, en effet, complètement éveillée et en possession d'elle-même, tandis que sa main obéit docilement aux ordres mécaniques de l'expérimentateur.

Une autre manifestation de l'écriture automatique, plus connue que les précédentes, car on en fait un jeu de société, consiste à prier la personne de penser à son nom, son âge, son pays, un mot quelconque, puis on prend sa main, comme il a été décrit ci-dessus, et cette main, à l'insu de la personne, écrit le nom pensé; en général, quand on fait cette expérience dans un salon, on déclare à la personne qu'on va deviner sa pensée, quoiqu'en réalité ce soit la personne elle-même qui l'écrive. A ce genre d'expérience se rattachent les différents exercices de prestidigitateurs et d'hypnotiseurs qui devinent les secrets, se font conduire vers l'endroit où un objet est caché, et ainsi de suite. Ce sont des expériences qui, pour réussir, ont besoin d'un opérateur très habile.

Voilà à peu près tous les phénomènes de division de conscience que j'ai réussi à provoquer, en étudiant l'écriture automatique chez cinq personnes (femmes), jouissant d'une bonne santé; ces personnes ont été étudiées chacune pendant deux séances d'une demi-heure au plus; une seule l'a été pendant quatre séances; c'est très peu pour la culture des phénomènes de double conscience, qui demandent beaucoup de temps et de patience; mais notre but était précisément de savoir ce qu'on pouvait observer après un minimum d'entraînement.

Depuis la publication de mes recherches, deux autres auteurs, Solomons et Stein[1], se sont engagés exactement dans la même voie pour rechercher ce qu'on obtiendrait sur des sujets sains en poussant l'entraînement aussi loin que possible. Je reproduis ici l'analyse très détaillée que j'en ai donnée antérieurement.

Le but des auteurs a été de chercher à développer l'automatisme de la vie normale jusqu'à son maximum de complexité. Ils se sont pris comme sujets; ils se disent d'excel-

1. *Normal Motor Automatism*. Psychol. Rev., sept. 1896, 492-512.

Digitized by Google

lente santé. Leurs expériences se groupent sous quatre chefs : 1° tendance générale au mouvement, sans impulsion motrice consciente; 2° tendance d'une idée à se dépenser en mouvement, involontairement et inconsciemment; 3° tendance d'un courant sensoriel à se dépenser en réaction motrice inconsciente; 4° travail inconscient de la mémoire et de l'invention.

1° La main est mise sur une planchette analogues à celle des spirites (c'est une planche glissant sur des billes de métal et armée d'un crayon; on met la planchette sur une table, sur du papier, et le crayon écrit tous ses mouvements). L'esprit du sujet est occupé à lire une histoire intéressante. Dans ces conditions, il se produit facilement, quand le sujet a pris l'habitude de ne pas surveiller sa main, des mouvements spontanés, qui dérivent d'ordinaire de stimuli produits par une position fatigante; en outre, des excitations extérieures (par exemple si on remue la planchette) produisent dans la main des mouvements de divers sens, dont on peut provoquer la répétition, et qui alors se continuent assez longtemps. La distraction de l'attention est une condition importante; mais il ne faut pas que l'histoire lue pour distraire soit trop émouvante, car cette émotion peut produire des mouvements réflexes ou une tension musculaire qui nuisent aux mouvements inconscients.

2° Le sujet lit à haute voix en tenant un crayon à la main; parfois il écrit un mot qu'il lit, surtout lorsque ce mot est court; les mots longs sont seulement commencés; cette écriture se fait souvent sans que le sujet le sache.

3° Le sujet lit à haute voix, et écrit les mots que pendant sa lecture une personne lui dicte à voix basse. A ces expériences on n'arrive qu'après beaucoup d'entraînement. Au début, c'est très pénible; on s'arrête de lire dès qu'on entend un mot. Il faut apprendre à retenir son attention sur la lecture. On arrive bientôt à continuer la lecture sans l'interrompre, même quand il y a des dictées de 15 ou 20 secondes : l'écriture devient inconsciente. La lecture inconsciente se fait plus facilement; le sujet lit un livre qui ne présente aucun intérêt, et pendant ce temps on lui raconte une histoire très intéressante; quand l'expérience est bien en train,

Digitized by Google

il peut lire même une page entière, sans en avoir conscience et sans rien se rappeler; la lecture ne manque pas entièrement d'expression, mais elle est monotone; elle contient des erreurs, des substitutions de mots. La lecture est bonne surtout quand elle roule sur des sujets familiers.

4° Ici les expériences sont plus difficiles et n'ont réussi que parce que les sujets étaient bien exercés par les expériences précédentes. D'abord, ils ont fait de l'écriture automatique spontanée; par exemple, en lisant, leur main écrivait; puis, ils ont même pu se dispenser de lire pour détourner l'attention; chez l'un des sujets, miss Stein, la distraction était suffisante quand elle lisait les mots que sa main venait d'écrire quelque temps auparavant; l'écriture spontanée de la main était involontaire, inconsciente; les paroles écrites étaient parfois dénuées de sens; il y avait surtout des répétitions de mots et de phrases. Les auteurs ont pu également, par la même méthode, reproduire inconsciemment des passages qu'ils savaient par cœur, mais n'avaient jamais écrits. La condition essentielle de toute cette activité automatique est une distraction de l'attention obtenue volontairement; il ne faut pas cependant que l'attention distraite soit sollicitée avec trop de force; si, par exemple, on relit un passage d'une histoire qu'on n'avait pas compris d'abord, et qui est nécessaire pour l'intelligence du reste, alors, sous l'influence de ce surcroît d'attention, toute l'activité automatique est suspendue.

Ces expériences ne diffèrent nullement de celles que j'ai publiées moi-même il y a plusieurs années dans le *Mind* (je les ai résumées dans mes *Altérations de la personnalité*); elles sont seulement un peu plus complexes, ce qui tient à ce que les deux auteurs se sont longuement entraînés; ainsi, ils ont pu avoir de l'écriture automatique spontanée, ce que je n'ai pu faire sur mes sujets. Mais la nouveauté de leur étude ne doit pas être cherchée là; elle consiste plutôt en ce qu'étant psychologues, ils ont pu analyser de très près ce qui se passait dans leur conscience pendant les expériences; c'est cette auto-analyse qui donne un très grand intérêt à leurs études. Nous allons rendre compte des observations qu'ils ont faites.

Digitized by Google

Tout d'abord, ils ont eu souvent le sentiment, quand ils ont eu l'occasion de percevoir leur activité automatique, que cette activité a un caractère *extra-personnel*, c'est-à-dire leur est étrangère. Ainsi, s'ils s'aperçoivent que, pendant une lecture, leur main fait remuer la planchette, ce mouvement leur apparaît comme produit par une cause extérieure; ils n'en ont conscience que par les sensations qui accompagnent ce mouvement produit. Quand le sujet lit à haute voix, en écoutant une autre personne, le bruit de sa propre voix, s'il l'entend, lui paraît étranger.

C'est surtout dans l'expérience de l'écriture automatique sous dictée pendant une lecture consciente qu'on a pu se rendre compte du mécanisme de cette inconscience. L'écriture sous dictée comprend 4 éléments : 1° audition du mot dicté; 2° formation d'une impulsion motrice; 3° sensation d'effort; 4° sensation centripète, venant du bras, et avertissant que le mouvement graphique a été exécuté, et d'autre chose encore. Dans les expériences, on a vu se produire par degrés l'inconscience de l'opération entière. Ce qui devient d'abord inconscient, c'est le sentiment de l'effort. On entend le mot dicté, on a une idée d'écrire, et cela se trouve écrit; on n'a pas le sentiment de la difficulté, de « quelque chose d'accompli ». L'acte paraît encore volontaire. Ce sentiment de l'effort revient quand le bras se fatigue.

Le second degré est la disparition de l'impulsion motrice, l'écriture cesse de paraître volontaire. On entend le mot et on sait qu'on l'a écrit; c'est tout. L'écriture est consciente et devient cependant *extra-personnelle*. Le sentiment que l'écriture est *notre* écriture semble disparaître avec l'impulsion motrice. Parfois, le sujet gardait un élément de l'impulsion motrice, la représentation visuelle du mouvement à exécuter, et cependant, le mouvement lui paraissait étranger. Les auteurs pensent, — mais ils avancent cette hypothèse avec beaucoup de réserve, — qu'il y a dans une impulsion motrice la conscience d'un moteur centrifuge, et que c'est cette conscience qui est le fait capital, qui permet d'attribuer un acte à notre personnalité, ou qui le fait considérer comme étranger. L'inconscience peut faire des projets, et alors le sujet n'a

Digitized by Google

plus conscience d'entendre le mot dicté, ni conscience de l'avoir écrit. Mais ce n'est pas sur ce fondement que repose le sentiment de la personnalité, puisque le sujet peut entendre le mot, savoir qu'il l'a écrit, et cependant juger que le mouvement ne vient pas de lui.

Cette analyse curieuse, les auteurs l'ont poussée plus loin encore dans l'écriture automatique spontanée; ils ont vu qu'ils peuvent non seulement surveiller leur main, mais prévoir ce qu'elle doit écrire, et cependant, même dans ces conditions, le mouvement d'écriture reste étranger à la personne. Si réellement leur hypothèse est juste, si le sentiment de la personnalité repose sur la conscience de la décharge motrice, ce serait une solution tout à fait nouvelle et curieuse à un problème qui, jusqu'à présent, a été discuté très longuement [1].

Les résultats obtenus semblent montrer que l'automatisme normal, en se développant, peut devenir presque aussi complexe que la vie subconsciente des hystériques. C'était là le but proposé aux recherches, et les auteurs pensent l'avoir atteint. Ils remarquent que ce qui distingue ici l'hystérique du sujet normal, c'est que l'hystérique est distraite parce qu'elle ne *peut* pas faire autrement, tandis que le sujet normal réalise l'état de distraction parce qu'il le *veut* L'hystérie est donc bien, au moins en partie, une maladie de l'attention. A propos du rôle de l'attention dans ces phénomènes d'inconscience, signalons dans l'article trois observations curieuses, que les auteurs n'ont pas rapprochées, et dont ils n'ont peut-être pas vu la portée. Ces trois faits sont les suivants : 1° quand l'histoire qu'on lit pour se distraire devient très émouvante, les mouvements subconscients cessent ; 2° ils cessent également, s'il faut faire un effort intellectuel considérable pour comprendre ce qu'on lit; 3° dans le cas où l'on écrit automatiquement sous la dictée, si la dictée se fait à voix très basse, exigeant un effort pour comprendre, la

1. Je renvoie sur ce point à mon étude sur *M. de Curel,* où l'on trouvera cette idée que la séparation des personnalités vient très probablement d'un phénomène d'inconscience portant sur une partie de processus psychologiques (*Année psych.,* I, p. 147).


Digitized by Google

conscience reparaît. Cela montre que l'état de division mental ne se maintient que si l'attention fournie n'atteint pas son maximum. Il y a lieu de rapprocher ces faits d'une observation ingénieuse de Mercier (*Année psychologique*, II, 889-890).

Tout récemment, G. Stein a publié dans *Psychological Review* (mai 1898) une étude sur la culture de l'automatisme moteur; cette étude a été faite avec un instrument imaginé par Delabarre pour l'enregistrement des mouvements inconscients[1]; on distrayait le sujet, puis on donnait une certaine impulsion à sa main, et on cherchait si le sujet continuait machinalement et sans s'en rendre compte le mouvement imprimé. C'est en somme mon expérience première; l'auteur a cherché sur combien de sujets elle réussissait, et il a constaté que ce nombre est très élevé, environ 36 sur 41 hommes et 46 sur 50 femmes. Par conséquent, l'épreuve peut servir de test pour la psychologie individuelle, du moment que les résultats qu'elle donne sont si fréquents.

Les expériences de Solomons et Stein forment une transition entre les nôtres et celles de Patrick; elles montrent leur continuité. Dans nos études, nous n'avons eu que de l'écriture automatique de répétition; Solomons et Stein ont obtenu, rien que par un traitement plus prolongé, un peu d'écriture automatique spontanée; et enfin, Patrick a obtenu très facilement, chez un sujet prédisposé, non seulement de l'écriture automatique spontanée, mais un système d'états de conscience se séparant de la personnalité principale et constituant une personnalité assez bien définie. Il n'est pas douteux que tous ces phénomènes diffèrent seulement en degrés.

Mon avis est que dans une étude complète sur la suggestibilité d'un individu, il faut faire une petite place à la recherche des premiers signes de la division de conscience. Pour ne pas perdre trop de temps, on pourrait procéder ainsi : après avoir mis un crayon dans la main du sujet, derrière l'écran, on recherchera s'il est possible d'obtenir, en cinq minutes d'essai, des mouvements passifs de répétition. Si ces

1. Je reviendrai ailleurs sur cet article.

Digitized by Google

mouvements sont nets, on recherchera s'il peut se produire, quand le sujet pense à son nom, de l'écriture spontanée; si celle-ci se produit encore, on cherchera si l'écriture peut répondre à des questions posées à demi-voix. Ce sont les trois degrés principaux de la division de conscience; mais chacun de ces degrés est susceptible de très nombreuses subdivisions. Je me contente, pour le moment, d'indiquer une méthode à suivre, sans entrer dans les détails; les expérimentateurs qui s'occuperont de ces recherches s'apercevront vite qu'il y a un grand avantage à avoir un fil conducteur. On demandera ensuite au sujet s'il est spirite, médium, s'il a reçu des communications, etc.

Il sera intéressant de savoir s'il existe quelques rapports entre la disposition à l'écriture automatique et la suggestibilité; nous supposons que ce rapport existe, car le personnage de l'écriture automatique est très suggestible, et ces divers phénomènes de subconscience et de division de conscience forment le fond de l'hypnotisme; mais, en somme, tout ceci n'a pas encore été étudié clairement sur des individus normaux, et on ne sait pas au juste quelle signification la psychologie individuelle doit attacher à l'écriture automatique.

La division de conscience peut s'exprimer par des manifestations autres que l'automatisme des mouvements; elle peut se produire de telle sorte que le sujet en ait la perception assez claire; dans ce cas, il n'est pas inutile de faire des expériences sur le sujet, mais le plus simple est de l'interroger et de lui demander une description aussi complète que possible des impressions qu'il a ressenties. Il est bien entendu que l'expérimentateur doit le mettre sur la voie, car les personnes qui ont éprouvé les phénomènes de ce genre ne se rendent pour ainsi dire jamais compte de leur nature. Voici à peu près dans quelles conditions une personne remarque de légers signes de division de conscience : elle a le sentiment que le monde extérieur est étrange; les objets qui l'entourent, quoique familiers, lui paraissent nouveaux, bizarres, indéfinissables; on les regarde d'un œil curieux comme si on ne les connaissait pas, mais en même temps on se rend bien compte que c'est une illusion. Parfois, les objets paraissent

Digitized by Google

éloignés. Cette impression d'étrangeté, on peut l'éprouver dans la perception de son propre corps; on se demande : « Est-ce là ma jambe? Je ne reconnais pas mes bras. Mon corps me paraît drôle. Est-ce moi qui suis assis en ce moment sur cette chaise? » etc., etc. Enfin, on éprouve aussi la même impression pour sa propre voix, et pour le sens des paroles qu'on vient de prononcer; après avoir parlé, prononcé à haute voix plusieurs phrases, par exemple dans un dîner, on écoute sa voix, le timbre en paraît changé, il semble que ce soit la voix d'un autre; de même, on reconnaît difficilement sa pensée dans les paroles que l'on a prononcées; on croirait que la phrase a été construite par une autre pensée et dite par une autre bouche. Krishaber, que Taine a longuement cité dans son *Intelligence*[1], a rapporté, sous le nom de névropathie cérébro-cardiaque, beaucoup d'exemples de ces phénomènes de dissociation; et cette année même Bernard Leroy vient de publier une utile monographie de l'illusion de fausse reconnaissance, et il ressort des documents que cet auteur a réunis, que l'illusion de fausse reconnaissance est souvent liée à des phénomènes légers de dédoublement de conscience.

A. BINET.

(*A suivre.*)

1. Voir le vol. 2, *in fine*, note sur les éléments et la formation de l'idée de moi.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Digitized by Google

LA PHYSIQUE DE LA MAGIE

COMMUNICATION FAITE AU CONGRÈS INTERNATIONAL
DE
L'HISTOIRE DES SCIENCES EN 1900

PAR LE COLONEL DE ROCHAS

MESSIEURS,

Le sujet que j'ai l'honneur d'aborder devant vous a déjà été traité plusieurs fois devant des assemblées de savants.

Ce fut d'abord, il y a deux mille ans, dans les cours de la célèbre école d'Alexandrie, alors centre intellectuel du monde entier.

Les Grecs venus en Égypte à la suite d'Alexandre le Grand s'étaient fait initier en vainqueurs à ses sciences secrètes déjà plus de trente fois séculaires ; ils avaient employé leur clair génie à expliquer par des lois naturelles les prodiges que les prêtres accumulaient dans leurs temples pour frapper l'esprit des masses et dont la connaissance, venue de l'Orient, constituait la science des mages ou la *magie*.

Ici c'étaient des statues ou des sièges qui semblaient marcher seuls grâce à des roues cachées et mises en mouvement soit par l'écoulement convenablement calculé d'une certaine quantité de sable tombant d'un récipient supé-

Digitized by Google

rieur dans un récipient inférieur, soit par la détente d'un ressort. Là, c'étaient des portes qui s'ouvraient spontanément, des images de dieux, de déesses, d'animaux qui poussaient des cris ou répandaient des libations sous l'action de liquides déplacés au moyen de siphons et d'air comprimé.

L'ingénieur Héron avait réuni ses leçons dans une série de petits traités dont deux seulement, les *Automates* et les *Pneumatiques* nous sont parvenus [1].

Un autre savant alexandrin, le célèbre Euclide, nous a également laissé des traités d'optique et de catoptrique; mais, disciple du divin Platon qui ne voulait pas que la science s'abaissât aux applications usuelles, il s'est borné à exposer les propriétés géométriques des rayons lumineux et à donner les lois de la perspective, de la réfraction et de la réflexion.

Quinze siècles plus tard, la prise de Constantinople par Mahomet II fit affluer sur la terre hospitalière de l'Italie, les débris de l'antique civilisation grecque qui avaient échappé au feu et à la flamme des Turcs. Beaucoup de réfugiés byzantins trouvèrent des moyens d'existence dans la copie et la vente des manuscrits qu'ils avaient apportés avec eux et qui étaient restés jusqu'alors à peu près inconnus en Occident. On vit presque aussitôt, de tous côtés, en France, en Italie et en Allemagne, les savants rivaliser d'efforts pour associer leur nom à celui d'un ancien en le traduisant en latin, langue universelle des écoles à cette époque. De ce nombre fut Jean de Pène qui, tout jeune encore (il n'avait pas 30 ans) occupait, ici même, la chaire de mathématiques au collège de France nouvellement créé; son cours, interrompu au bout de deux ans par la

1. J'ai traduit, du grec en français, les traités de *Pneumatique* de Héron et de Philon. Ces deux traités, précédés de *Notions sommaires sur quelques parties des sciences physiques dans l'antiquité*, ont été publiés en 1882, chez Masson à Paris sous le titre : LA SCIENCE DES PHILOSOPHES ET L'ART DES THAUMATIQUES DANS L'ANTIQUITÉ. — Des extraits de ces mêmes traités et du traité des *Automates* de Héron ont été publiés, l'année suivante, chez le même éditeur, sous le titre : LES ORIGINES DE LA SCIENCE ET SES PREMIÈRES APPLICATIONS.

Digitized by Google

mort, porta exclusivement sur l'optique et la catoptrique d'Euclide, et la leçon d'ouverture, prononcée en 1556, fut consacrée à montrer comment ces sciences pouvaient servir à expliquer un certain nombre de faits réputés prodigieux [2]. En voici un extrait consacré aux fantômes.

« Je ne veux pas nier la présence et l'évocation des Génies, des Mânes, des Ombres, puisque les histoires profanes et les Saintes Écritures en offrent de nombreux exemples.

« Nous lisons dans les historiens qu'un psychagogue évoqua l'ombre de Pausanias que les Lacédémoniens avaient laissé mourir de faim dans le temple de Minerve, et que l'oracle leur enjoignit d'apaiser les mânes. Nous voyons pareillement dans Lucain qu'Erichtone, pythonisse thessalienne, évoqua une ombre qu'elle chargea d'annoncer la défaite de Pharsale à Sextus Pompée. L'historien Pausanias, dans ses Béotiques, rapporte avoir vu à Pionée, en Mysie, près du fleuve Caïcus, l'ombre de Pion fondateur de la ville sortir de son tombeau au moment où on lui offrit un sacrifice. L'histoire sacrée rapporte que les mânes de Samuel ont quitté la tombe à la voix de la pythonisse, afin que désormais on ne pût douter de la possibilité d'évoquer les ombres.

« Tout en faisant cette concession qu'on ne peut nier que les mânes et les génies ont été évoqués par des pythonisses et forcés d'apparaître, je dis en même temps que, grâce à la science extraordinaire de certaines personnes très habiles, on a vu un grand nombre d'apparitions que les ignorants seuls attribuent à des démons; quelqu'un d'éclairé ne peut les attribuer qu'à des hommes versés dans l'optique et ne se laisse pas séduire par les promesses des magiciennes s'engageant à faire apparaître l'ombre d'un mort. Pour accomplir ce prodige elles se servent d'un miroir consacré par certaines formules avec lesquelles elles prétendent évoquer les mânes. Tout cela m'est suspect, et

1. Le texte grec et la traduction latine de l'*Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide ont été publiés pour la première fois, avec le discours de Jean de Péne qui leur sert de préface, en 1557, à Paris chez André Wechel.


Digitized by Google

je crois bien qu'il doit y avoir là-dessous quelque fourberie.

« La partie de l'optique que l'on appelle catoptrique, nous apprend, en effet, que l'on fait des miroirs qui, au lieu de retenir à leur surface l'image qui leur est présentée, la renvoient dans l'air. Vitellion a donné la composition de ces miroirs et, s'il plaît à Dieu, nous en reparlerons quand nous traiterons de la catoptrique. Qui empêche d'adroites friponnes d'abuser les yeux avec ce miroir, au point que l'on croie voir les âmes des morts évoquées du tombeau, tandis qu'on ne voit dans l'air que l'image d'un enfant ou d'une statue qu'elles ont soin de tenir cachée? Il est certain (quoique cela semble incroyable) que si vous placez un miroir de forme cylindrique dans une chambre fermée de tous côtés, et que si vous avez hors de cette chambre un masque, une statue ou tout autre objet disposé de telle manière que quelques-uns des rayons qu'il projette puissent passer à travers une légère fissure dans la fenêtre ou la porte de la chambre et venir frapper le miroir, l'image de cet objet qui est en dehors de la chambre est vue dans la chambre elle-même en suspension dans l'air. Pour peu que l'image réfléchie par le miroir soit déformée, combien elle apparaîtra terrible, excitant l'épouvante et l'horreur!

« Le miroir est suspendu par un fil très fin. Les magiciennes imposent un jeûne pour se préparer aux cérémonies qui conviennent à ces sortes de mystères; l'ignorant timoré qui les consulte et qui est loin de se douter de l'imposture sacrilège, obéit docilement. Quand le moment est arrivé, les prétendues magiciennes procèdent à leurs exorcismes et à leurs conjurations de manière à donner à la cérémonie, grâce à ces accessoires, un caractère plus imposant et plus divin. La personne qui consulte est placée dans l'endroit où arrive le rayon réfléchi, et elle voit, non dans le miroir mais dans l'air, le spectre légèrement agité parce que le miroir qui est suspendu est lui-même agité. Pleine d'horreur, elle voit dans l'air une image vaporeuse et livide qui semble venir à elle; saisie d'effroi, elle ne songe pas à pénétrer l'artifice, mais plutôt à fuir; et la pythonisse la

Digitized by Google

laisse partir. Alors, comme si elle se fût arrachée aux abîmes de l'enfer, cette personne dit à tout le monde qu'elle a vu les mânes et les âmes qui reviennent des enfers.

« Qui ne serait trompé par l'illusion que produit tout cet appareil? Qui résisterait à ces artifices? Nul certainement n'échapperait aux prestiges des Pythonisses, s'il n'était aidé de l'optique qui, jetant son irrésistible lumière, fait voir que la plupart des mânes n'ont aucune cause physique, mais sont de purs artifices imaginés par l'imposture. L'optique apprend à les tirer au clair, à les démasquer, à laisser de côté les vaines terreurs. Que peut craindre, en effet, celui à qui l'optique enseigne qu'il est facile de construire un miroir au moyen duquel on voit plusieurs images dansantes; qui comprend qu'on peut placer le miroir de telle façon que l'on observe ce qui se passe dans la rue et chez les voisins; qui sait qu'en se plaçant d'une certaine manière et en regardant un miroir concave, on ne voit que son œil; qui sait également qu'on peut, avec des miroirs plans, construire un miroir tel que si on regarde dans ce miroir on voit son image voler? En vérité, celui à qui on aura enseigné tout cela, ne reconnaîtra-t-il pas aisément la source des prestiges des magiciennes de Thessalie? Ne saura-t-il pas distinguer la véritable physique de la fausseté et de la fourberie? »

Au XVII[e] siècle les découvertes relatives au magnétisme et à l'électricité provoquèrent des tentatives analogues, mais sous une autre forme : au lieu de se borner à expliquer les prodiges anciens, on chercha à en produire de nouveaux. De nombreuses sociétés se constituèrent pour subvenir aux frais des expériences et de la construction des appareils; la plus ancienne porta le nom d'*Académie des Secrets* et fut fondée à Naples, vers l'an 1600, sous les auspices du cardinal d'Este, protecteur de Porta, dont le livre sur la *Magie naturelle* eut un tel succès que les premières éditions, usées sous les doigts des lecteurs, sont

Digitized by Google

devenues introuvables. C'est à cette époque qu'on commença aussi à utiliser la vapeur d'eau comme moteur.

On voit que les investigations des savants se sont portées d'abord sur deux forces, la pesanteur et l'élasticité, qu'on trouve partout dans la nature et qu'on peut mettre en jeu de la manière la plus simple; puis elles ont abordé la lumière dont les effets sont déjà plus subtils et elles ne se sont fixées que fort tard sur la chaleur et l'électricité dont la production nécessite l'intervention de l'industrie humaine.

C'est seulement au milieu du XVIII[e] siècle que Mesmer appela l'attention des académies sur une force dont il était bien plus difficile encore de déterminer les lois, puisqu'elle ne se manifeste d'une façon suffisamment apparente que dans certains organismes humains et qu'elle est susceptible d'être influencée par la volonté non seulement de l'opérateur, mais peut-être aussi d'autres intelligences invisibles.

Mesmer qui était médecin et qui connaissait, par les traditions de certaines sociétés secrètes, la puissance de ses effets pour le bien comme pour le mal imposa à ses adeptes le serment suivant :

« Convaincu de l'existence d'un principe incréé, Dieu de qui l'homme doué d'une âme immortelle tient le pouvoir d'agir sur son semblable en vertu des lois prescrites par cet être tout-puissant, je promets et m'engage sur ma parole d'honneur de ne jamais faire usage du pouvoir et des moyens d'exercer le magnétisme animal qui vont m'être confiés, que dans la vue unique d'être utile et de soulager l'humanité souffrante; repoussant loin de moi toute vue d'amour-propre et de vaine curiosité, je promets de n'être mû que par le désir de faire du bien à l'individu qui m'accordera sa confiance et d'être à jamais fidèle au secret imposé et uni de cœur et de volonté à la Société bienfaisante qui me reçoit dans son sein. »

Pendant longtemps les magnétiseurs, fidèles à leur serment, n'eurent en vue que les guérisons et s'occupèrent

Digitized by Google

peu des théories; cependant, les observations en s'accumulant les mirent en présence d'une foule de phénomènes dont il était impossible de méconnaître la parenté avec les miracles des saints et les prestiges attribués au démon. Dès lors, on expérimenta et on fut conduit à admettre l'hypothèse, déjà formulée par Mesmer d'après les occultistes du moyen âge, d'un agent spécial qu'on a appelé successivement : l'*esprit universel,* le *fluide magnétique,* l'*od* ou la *force psychique.*

C'est cet agent qu'on cherche aujourd'hui à définir en étudiant les actions réciproques qui s'exercent entre lui et les forces naturelles déjà connues. Dès maintenant quelques-unes de ses propriétés, parfaitement établies, ont permis de faire passer un certain nombre de phénomènes du domaine de la magie dans celui de la science positive. C'est ainsi qu'on explique la fascination par l'action de la force psychique sur les nerfs spéciaux de nos sens qu'elle fait vibrer de manière à donner, sous l'influence de la pensée, l'illusion de la réalité. La base de l'envoûtement repose sur l'emmagasinement dans certaines substances de cette force, ou plutôt d'une matière extrêmement ténue qui lui est liée; la condensation de cette matière donne lieu aux apparitions. Les mouvements à distance, observés dans les maisons hantées sont presque toujours dus à une surproduction anormale de cette même force chez quelques personnes qu'on appelle des médiums. Enfin, les rayons Röntgen et la télégraphie sans fils, ne permettent plus de nier *a priori* la vue des somnambules à travers les corps opaques et la télépathie.

Quand, il y a quelques mois, votre Comité d'organisation a bien voulu, sur ma demande, inscrire dans son programme cette question : « Quelles sont parmi les découvertes modernes celles qui peuvent expliquer certains faits réputés prodiges dans l'antiquité », j'espérais la voir traitée par un philosophe bien connu en Allemagne, le baron Karl du Prel. Une mort inopinée nous a privés de sa collaboration, mais son dernier ouvrage publié à Iéna en 1899,

Digitized by Google

sous le titre : *Die Magie als Naturwissenschaft,* constitue une étude magistrale sur ce sujet et je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer; je me bornerai à signaler ici une idée hardie sur laquelle du Prel ne manque jamais l'occasion d'insister au cours des deux volumes de ses savantes recherches pour en faire ressortir le côté pratique.

Partant de cette observation que lès mécanismes artificiels ne sont le plus souvent que des imitations inconscientes d'organismes naturels et que, par exemple, la chambre noire n'est que la copie de l'œil, il pense que les concordances déjà signalées ne sont que des cas particuliers d'une règle générale s'appliquant aussi aux processus psychiques, et il fait ressortir le mutuel appui que peuvent se prêter : le *psychiste* qui met en évidence et analyse les facultés de l'âme plus ou moins voilées chez la plupart des hommes; le *physiologiste* qui décrit nos divers organes corporels et le *technicien* qui se propose de remplacer par des instruments les uns et les autres.

Si, d'une part, le technicien avait porté son attention sur la constitution du système nerveux qui fait communiquer le cerveau avec la périphérie de notre corps, et sur le *rapport* exclusif qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé, il aurait pu concevoir plus tôt l'idée des fils télégraphiques, des résonnateurs et des multi-communications. D'autre part, le technicien par l'invention des électroscopes et des spectroscopes permet au psychiste de concevoir que notre âme, par un perfectionnement progressif de ses facultés, arrivera à percevoir des vibrations auxquelles elle est actuellement insensible et il peut le guider dans la marche à suivre pour atteindre ce but.

D'une manière générale, l'expérience et le raisonnement nous autorisent à supposer que « tout ce qui se produit sous une forme sensible chez un individu, peut se produire sous une forme atténuée chez tous les individus semblables, que ce qui se produit naturellement chez un individu peut être produit artificiellement chez les individus semblables [1] », et enfin que psychistes, physiologistes et techni-

1. Favre, *La musique des couleurs,* Paris 1900, p. 31.

Digitized by Google

ciens pourront trouver dans l'étude des travaux des deux autres spécialités des *analogies directrices* pour leurs propres travaux.

« Supposons, dit du Prel, qu'un technicien soit versé en la magie, la sorcellerie et l'histoire des saints, qu'il ait observé des somnambules de tout genre, naturels et artificiels, expérimenté avec des médiums, et qu'il ait la conviction que tous ces phénomènes magiques sont des faits indiscutables, grâce à la conviction non moins forte que *toute magie n'est que de la science naturelle inconnue*[1], il se trouverait ainsi devant une abondance inépuisable de problèmes.

« Supposons, par exemple, qu'il sût que la lévitation ou soulèvement au-dessus du sol contre les lois de la pesanteur, se produit chez les fakirs indiens, qu'elle est prouvée documentairement pour Joseph de Cupertino et une foule d'autres saints et qu'elle était fréquente chez les possédés du moyen âge. Supposons enfin qu'il ait été témoin lui-même de ce qu'ont vu une douzaine de savants anglais : le médium Home soulevé en l'air dans une chambre, en sortant par une fenêtre et y rentrant par une autre, après avoir ainsi flotté à quatre-vingts pieds au-dessus de la cour extérieure. Ce technicien ne serait-il pas plus près que Newton de la solution du problème de la gravitation ? Il saurait, lui, ce que Newton ne savait pas : c'est que la pesanteur est une propriété *variable* des choses. Mais se rendre compte de cette variabilité n'est pas la faire naître ; elle a existé avant et existera après cette découverte dont le résultat est d'expliquer le passé et de guider l'avenir. »

Dans un congrès qui a pour objet l'histoire des sciences, je ne saurais mieux terminer cette communication forcément très superficielle, qu'en vous citant les réflexions

1. Les facultés magiques, dit-il ailleurs, ont des bases physiques, non pas surnaturelles mais suprasensibles ; c'est-à-dire qu'elles ne sont pas en dehors des lois de la nature, mais en dehors des perceptions des sens ordinaires.


Digitized by Google

profondément justes inspirées à mon illustre ami par le sujet même qui nous occupe.

« Le côté brillant de l'histoire de la civilisation est, dit-il, l'histoire des sciences. Quand on réfléchit aux opérations, souvent merveilleuses, de la pensée qui amenèrent les découvertes ayant changé la face du monde, quand on considère la somme de savoir condensée et mise en ordre dans les livres d'études, on est très porté à avoir une haute idée de l'humanité.

« Mais l'histoire des sciences a aussi un côté très misérable. Elle nous montre que le nombre des esprits vraiment supérieurs a toujours été fort restreint, qu'ils eurent toujours à lutter contre les plus grandes difficultés pour faire accepter les découvertes faites par eux ; et enfin que les représentants scientifiques des idées alors régnantes n'ont jamais manqué de dénoncer comme s'écartant de la science tout ce qui s'écartait d'eux. Voilà une histoire qui n'a pas encore été écrite et qui contribuerait singulièrement à rabaisser l'orgueil des hommes.

« L'histoire des sciences ne doit pas seulement enregistrer le triomphe des idées nouvelles ; elle doit dépeindre aussi les batailles qui l'ont précédée et les résistances qu'ont toujours opposées les représentants scientifiques des nouvelles idées... Une nouvelle vérité se découvre-t-elle ? Elle jaillit, semblable à un éclair, du cerveau d'un seul comme une révélation ; mais il y a, en face de lui, les millions de ses contemporains avec tous leurs préjugés. Celui qui a découvert une vérité se trouve devant cette écrasante difficulté de convertir tous ses adversaires et de faire table rase de tous les préjugés. La puissance de la vérité est sans doute grande ; mais plus elle s'écarte des idées régnantes, moins l'humanité est préparée à la recevoir et plus il est difficile de se frayer une route.

« Il en sera ainsi tant que l'histoire des sciences ne nous aura pas appris que de nouvelles vérités, alors précisément qu'elles ont une importance capitale, ne sauraient être plausibles mais sont paradoxales ; que, de plus, la généralité d'une opinion n'est nullement la preuve de

Digitized by Google

sa vérité ; enfin que le progrès implique un changement dans les opinions, changement préparé par des individus isolés et qui s'étend peu à peu grâce aux minorités.... Nous ne devons jamais oublier que toutes les majorités procèdent des minorités initiales et que, par conséquent, aucune opinion ne doit être rejetée seulement à cause du faible nombre de ses représentants, mais qu'au contraire, elle doit être examinée sans préjugé aucun, car le paradoxe est le précurseur de toute nouvelle vérité. D'autre part, le développement régulier des sciences ne se fait qu'à la condition d'y laisser un élément conservateur. Il faut donc que toute vérité nouvelle ne soit d'abord envisagée que comme une simple hypothèse ; plus elle est importante, plus sera long son temps d'épreuve que rien ne saurait empêcher. Ceux qui la découvrent doivent se dire qu'ils ne sont que des pionniers auxquels les colons succéderont peu à peu, car il est clair que celui qui est en avance de cent ans sur ses contemporains devra attendre cent ans avant d'être compris par tous. »

ALBERT DE ROCHAS.

Digitized by Google

LA SUGGESTIBILITÉ

AU POINT DE VUE

DE LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE

Par ALFRED BINET

(*Suite et fin*)[1]

V

ROUTINE ET SENS CRITIQUE

Notre quatrième catégorie de recherches n'a rien de commun avec la précédente; elle part d'un principe tout spécial. Ce principe est le suivant : Dans toutes les opérations que nous exécutons avec notre intelligence, comme de voir, d'agir, de raisonner, de prendre un parti, etc., nous présentons deux tendances contraires; la première représente l'habitude, la routine; la seconde représente la réflexion personnelle, l'esprit critique. Tout acte physique ou mental que nous faisons ressemble plus ou moins à un de nos actes antérieurs, il rencontre par conséquent devant lui un commencement d'adaptation dont il profite, et on a une tendance à se répéter, à refaire ce qu'on a déjà fait, parce que c'est plus facile, parce que cela demande moins de réflexions. Mais d'autre part, comme les circonstances ne sont jamais identiquement les mêmes, comme il y a entre la circonstance de l'acte nouveau et celle de l'acte ancien une petite différence, nous

1. Voir le n° 2, mars-avril, et le n° 3, mai-juin.

Digitized by Google

devrions faire subir à l'acte nouveau une petite modification pour mieux l'ajuster aux circonstances nouvelles, mais cela exige un effort d'attention et par, conséquent, une fatigue dont nous cherchons tout naturellement à nous dispenser.

Les expériences dont nous allons parler ont pour but de réaliser sous une forme expérimentale les conditions dont nous venons de parler; on a imaginé des dispositifs spéciaux qui permettent de voir avec quel degré de routine une personne répète une même opération, quand les circonstances qui ont expliqué la première opération changent un peu, et exigeraient un acte différent. L'idée de ces recherches est venue, d'une manière tout à fait indépendante, à M. Henri et à moi, d'une part, et à M. Scripture et à ses élèves, d'autre part.

Voici l'idée qui nous était personnelle. Nous faisions faire à des enfants d'école des expériences sur la mémoire visuelle des lignes. Ces expériences se faisaient par la méthode de reconnaissance. On montrait d'abord à l'enfant une ligne isolée, puis on laissait écouler un certain intervalle de temps, puis on faisait passer sous les yeux de l'enfant un grand carton sur lequel étaient tracées une série de lignes parallèles, de longueur croissante; l'enfant devait reconnaître dans la série la ligne égale à celle qu'on lui montrait. Cette opération se faisait deux fois; la première fois la ligne modèle se trouve dans la série; la seconde fois, elle ne s'y trouve pas : ainsi, la ligne modèle étant de 40 millimètres, le second tableau ne contient pas de ligne plus longue que 36 millimètres. Un œil exercé s'aperçoit de cette lacune; mais la première épreuve a déjà créé une routine, grâce à laquelle l'enfant ayant trouvé la ligne modèle dans le premier tableau, s'attend à la retrouver dans le second. Voici le résumé de nos résultats.

NOMBRE D'ENFANTS TROMPÉS PAR LA ROUTINE

	Mémoire.	Comparaison directe (moyenne des 3 cours).
Cours élémentaire (7 à 9 ans)	88 p. 100	38 p. 100
— moyen (9 à 11 ans).	60 —	—
— supérieur (11 à 13 ans)	47 —	—

Ces chiffres montrent l'influence de l'âge sur la suggestibi-


Digitized by Google

lité; ils montrent aussi que dans l'acte de comparaison, qui est plus facile et donne plus de sécurité à l'esprit que l'acte de mémoire, on est moins suggestible.

Il est à remarquer que bien que ce genre de suggestion provienne du dispositif même de l'expérience, et non de la présence de l'expérimentateur, cependant l'autorité morale de celui-ci exerce incontestablement une influence sur le résultat, c'est un professeur, il fait sa recherche à l'école, il est l'ami du Directeur, il est plus âgé que l'enfant; toutes ces circonstances inspirent à l'enfant confiance, et il faut que l'enfant soit bien sûr de sa critique pour déclarer que la ligne qu'on lui dit de chercher dans le tableau n'y est pas. Il est toujours très difficile, pensons-nous, de faire des épreuves de suggestibilité en supprimant tout ce qui dépend de l'action morale de l'expérimentateur; mais on peut tout au moins diminuer la part de ce facteur.

Scripture, avons-nous dit, et après lui Gilbert et Seashore, ses élèves, ont fait des recherches du même genre, ou du moins avec des méthodes très analogues. Le travail de Seashore, qui est le plus important, a pour titre : La mesure des illusions et hallucinations de l'état normal. Les auteurs ont du reste eu la pleine conscience qu'ils inauguraient une méthode nouvelle, bien distincte de celle de la suggestion hypnotique; il est seulement à regretter que cette conscience de leur originalité se soit accompagnée d'un parfait mépris pour les études d'hypnotisme et pour les hypnotiseurs, qu'ils ont traités de jongleurs et de charlatans.

Les expériences de Seashore[1] ont été faites sur des élèves de laboratoire; et, à première vue, on aurait pu croire que ces élèves, jeunes gens dont l'âge est d'ordinaire de 20 ans, auraient été moins faciles à duper que les enfants d'école primaire. Cependant, il s'est trouvé que tous les dispositifs de Seashore ont fait des dupes; et même, on a pu observer un fait bien inattendu; des élèves qui avaient été mis d'avance au courant de la nature de la recherche s'y sont laissé prendre.

1. Nous reproduisons en partie notre analyse parue déjà dans l'*Année psychologique*, p. 522.

Digitized by Google

La force de la suggestion était augmentée par le silence du laboratoire, la solitude, l'obscurité, le signal donné avant le stimulus, etc. Voici quelques-unes des expériences de Seashore; elles consistent à faire une expérience sincèrement, plusieurs fois ; puis, quand l'habitude est née, on fait une expérience simulée, et le sujet non prévenu y répond comme si elle était véritable.

Illusion de chaleur. — On fait passer le courant électrique d'une pile au bichromate dans un fil d'argent tendu entre deux bornes; le fil s'échauffe et le sujet est invité à pincer le fil entre le pouce et l'index et à se rendre compte de la chaleur produite. Après cette expérience préliminaire, destinée à créer la suggestion, expérience qu'on répète deux ou trois fois, l'expérimentateur interrompt le circuit à l'insu du sujet, en poussant avec le genou un interrupteur placé sous la table; puis, on recommence les expériences une dizaine de fois; on feint de mettre en action la pile, on donne au sujet un signal pour qu'il touche le fil, et on lui fait indiquer au bout de combien de temps il perçoit la chaleur. L'expérience a en apparence pour but de mesurer le temps de réaction. Les expériences ont été faites sur 8 sujets; sur 420 essais, nous notons seulement un cas où le sujet n'a rien senti.

Illusion d'un changement de clarté. — Cette illusion a été provoquée de plusieurs manières différentes; une des plus simples était provoquée avec l'appareil suivant : deux cartons blancs juxtaposés et vus chacun dans un cadre noir immobile étaient mobiles et pouvaient tourner autour d'un de leurs côtés verticaux; ils recevaient tous deux la lumière d'une lampe, et on compreud qu'ils paraissent d'autant moins éclairés, qu'ils sont placés, par rapport à l'observateur, dans une position plus oblique. Un des cartons restant immobile et servant de point de comparaison, l'expérimentateur fait tourner lentement l'autre carton au moyen d'un fil qu'il a entre les mains; le sujet ne voit pas le mouvement de l'expérimentateur; on commence par faire tourner réellement le second carton, après un signal, et le sujet dit quand il perçoit le changement; puis on refait le même signal, mais on laisse le carton immobile, et le sujet croit percevoir comme

Digitized by Google

avant le changement de clarté, qui lui paraît se produire à peu près au bout du même temps après le signal.

Illusion de son. — Après beaucoup d'essais infructueux, l'auteur s'est arrêté au dispositif suivant : après un signal donné, on augmente graduellement l'intensité d'un son en rapprochant les deux bobines d'un appareil à chariot, et le sujet doit réagir dès qu'il entend le son, qu'il sait devoir être très faible au début, puis augmenter; tantôt on fait l'expérience réellement, tantôt on fait le signal sans rapprocher ensuite les bobines.

Pour le toucher, on a provoqué des excitations minima en posant des corps très légers sur la main du sujet, derrière un écran: le contact était fait après un signal : puis on a continué le signal sans faire de contact; le sujet devait réagir. Les expériencès sur l'odorat, le goût, etc., sont si faciles à imaginer que nous n'insistons pas; toujours une excitation réelle mais faible, produite d'abord avec un certain dispositif, qui impressionne un peu le sujet, puis on conserve le même dispositif, par exemple, le même signal, et on supprime l'excitation réelle. Notons, pour terminer sur ces points, l'hallucination d'un objet, qui a été produite de la manière suivante : dans une chambre peu éclairée, on montre au sujet un objet peu visible, une petite balle se détachant sur fond noir, et on cherche à quelle distance le sujet distingue cet objet; on fait l'expérience plusieurs fois; chaque fois le sujet part d'une assez grande distance, se rapproche lentement en regardant, puis s'arrête quand il voit la balle ; à ce moment, il jette les yeux sur le parquet où les distances sont marquées, et lit la distance où il se trouve de la mire; puis, il se retourne et s'éloigne, pour refaire la même expérience; pendant qu'il se retourne, l'expérimentateur peut supprimer la balle; le sujet revient, et quand il se trouve à peu près à la même distance que la première fois, il croit qu'il perçoit encore la balle.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la possibilité de provoquer des illusions ou même des hallucinations n'ayant nullement besoin d'être démontrée, ces expériences seraient peu intéressantes si elles ne nous apprenaient rien de nouveau sur le mécanisme de la suggestion. C'est cette étude du mécanisme

Digitized by Google

qui seule donne de l'intérêt à l'étude. Seashore paraît ne pas l'avoir toujours bien compris; car les détails qu'il nous donne sur ce point sont assez maigres. Nous noterons seulement les quelques remarques qui suivent : il est aussi facile, dans les expériences sur la lumière, de donner des illusions sur l'augmentation de clarté que sur la diminution. — L'illusion se produit à peu près avec la même rapidité que la perception correspondante. — Alors même que le sujet n'est pas en attente d'un seul stimulus, mais de deux, et doit choisir entre les deux (par exemple, il doit se produire soit plus, soit moins de lumière), l'illusion est possible, car le sujet peut fixer son attention principalement sur l'idée d'un seul stimulus et être convaincu par quelque circonstance banale que c'est bien ce stimulus-là qui va se produire. — Il est arrivé parfois que certains sujets étaient avertis par d'autres que les expériences étaient illusoires; malgré leur scepticisme, ils n'en ont pas moins subi l'illusion, au bout de quelques répétitions des stimulus réels; il en a été de même pour un sujet qu'on avait formellement averti de l'illusion qu'on allait produire. Il suffit de répéter plusieurs fois le stimulus réel pour écarter l'effet de cette suggestion négative. — La force de la suggestion a été augmentée par le silence du laboratoire, la solitude, l'obscurité, le signal donné avant le stimulus, les observations spontanées du sujet sur le mécanisme des appareils, la régularité rythmique de certaines excitations, la synesthésie de sensations réelles avec les sensations suggérées.

Ainsi, dans les expériences sur le goût, on déposait toutes les fois sur la langue une goutte d'eau; il y avait donc une sensation réelle tactile, qui tantôt était associée à une sensation de goût (sucre), tantôt n'y était pas associée, mais la suggérait.

Il y a une remarque sur laquelle l'auteur n'insiste pas assez, peut-être, c'est que les illusions ne peuvent porter que sur des sensations faibles. Pour des expériences visuelles, par exemple, il a été amené à troubler seulement des perceptions de minima d'excitation ou de différences minima, et ces expériences sont certainement très instructives, puisqu'elles montrent, soit dit en passant, combien certaines méthodes de psycho-physique

Digitized by Google

sont exposées à l'erreur quand le sujet sait d'avance ce qu'il doit percevoir. Pour les sensations du toucher, pour la perception d'un objet, il en a été de même; les sensations ont été très faibles et très peu distinctes ; pour les sensations de température, on ne nous donne aucun détail, on ne sait pas si réellement le fil échauffé par le courant électrique était très chaud. Du reste, l'auteur a rarement songé à mesurer l'intensité de l'excitant. Il serait cependant intéressant de savoir pour quelle intensité de stimulus une personne est suggestible ; telle personne, par exemple, qui a l'attention expectante d'un contact fort, pourrait être suggestionnée, tandis qu'une autre personne ne le serait qu'avec l'attente d'un contact beaucoup plus faible. En outre, il serait curieux de savoir si tous les sens sont suggestibles à un même degré. En somme, beaucoup de points, et ce sont même les plus importants de tous, restent à examiner. Le travail de Seashore n'en est pas moins une étude très curieuse et très neuve, dont l'auteur doit être chaudement félicité.

On voit, par ce qui précède, que si cette forme particulière de la suggestibilité a déjà été l'objet de beaucoup d'études, il n'en est pas encore sorti grand'chose pour la psychologie individuelle.

VI

AUTOMATISME

Notre dernière catégorie d'expériences se distingue de la précédente par cette particularité qu'on ne cherche point à provoquer une illusion ou une hallucination et à la mesurer ; on cherche tout simplement à réunir des circonstances telles que le sujet, placé dans ces circonstances, est en quelque sorte obligé, sans qu'il s'en doute, d'exécuter un certain acte ; et cet acte, étant toujours le même pour tous les sujets, peut être prévu d'avance.

En quoi des expériences de ce genre intéressent-elles la théorie de la suggestibilité? Elles ne semblent rien avoir de commun avec la suggestibilité entendue dans le sens ordi-

Digitized by Google

naire; mais elles montrent l'importance qu'a pour chacun de nous l'activité automatique; or, l'analyse que nous avons faite plus haut de la suggestion, comme mécanisme psychologique, nous a montré qu'elle consiste dans le triomphe de la vie automatique sur la vie réfléchie et raisonnante; c'est par là que ces recherches nouvelles se rattachent aux précédentes.

Je commencerai par présenter une courte analyse des expériences que Sidis a faites dans le laboratoire de psychologie de Munsterberg à Harvard. Ces expériences ont eu pour but de forcer une personne à choisir dans un certain sens, alors que la personne avait l'illusion de faire un choix libre. C'est vraiment chose plaisante de constater que cette faculté de choix, que les philosophes ont presque toujours considérée comme la preuve péremptoire du libre arbitre, est au contraire si bien déterminée et déterminable que l'on peut prévoir presque à coup sûr, dans l'immense majorité des cas, dans quel sens tel choix s'exercera. Sidis[1] présentait à ses sujets, qui furent au nombre de 19, un grand carton blanc sur lequel étaient posés 6 carrés de couleur, ayant chacun une dimension de 3 centimètres sur 3 centimètres. Le tout était recouvert d'un écran noir; le sujet était prié de fixer son attention sur l'écran noir pendant 5 secondes; puis, on enlevait l'écran, et le sujet devait indiquer immédiatement un des carrés de couleurs, celui qu'il voulait. Les 6 carrés étaient placés sur la même ligne. Il s'agissait d'influencer le choix du sujet : les artifices suivants ont été employé : 1° position anormale : un des carrés n'était pas sur l'alignement des autres; ou bien, il était un peu incliné; 2° forme anormale; on changeait la forme d'un des carrés, on le taillait en triangle, en étoile; 3° l'écran servant à couvrir des carrés n'était pas noir, mais de la couleur de l'un d'eux; 4° couleur suggérée verbalement. On montrait un des carrés de couleur avant l'expérience, ou on le nommait, ou bien le sujet était chargé de décrire sa couleur; et ensuite on voyait si son carré avait été préféré aux autres; 5° place suggérée verbalement. Au moment où on enlevait l'écran, on prononçait un numéro,

1. *Op, cit.*, p. 37.

Digitized by Google

par exemple 3, afin de voir si le sujet choisirait le 3e carré plutôt qu'un autre; 6° encadrement; un des carrés était entouré, encadré d'une bande de couleurs.

En décrivant ses résultats, l'auteur distingue les cas où la suggestion a pleinement réussi, par exemple où le sujet a désigné le carré de forme et de position anormales et les cas où le sujet a désigné le carré voisin; pour les premiers cas il leur donne le nom de suggestion immédiate; les autres cas sont ceux de suggestion médiate. Voici maintenant le pourcentage des réussites.

Table de suggestibilité.	Suggestibilité immédiate.	Suggestibilité médiate.
Position anormale.	47.8	22.2
Forme étrange.	43	13.0
Ecran coloré.	38.1	5.8
Encadrement	30.4	5.3
Couleur suggérée verbalement. . .	28.8	4.4
Rang suggéré verbalement.	19.4	0.5

Ces chiffres montrent que la suggestion immédiate a toujours été plus forte que la suggestion médiate. Ils montrent aussi que la suggestion verbale, qui est directe, a toujours été moins efficace que la suggestion provenant des circonstances de forme et de position. Sidis en conclut qu'à l'état normal, la suggestion directe a moins de succès que la suggestion indirecte; cela est vrai pour le cas présent. Il est à regretter que Sidis n'ait point interrogé ses sujets après les expériences pour leur faire rendre compte pourquoi ils avaient été sensibles à telle suggestion et non à telle autre.

Nous ne savons pas encore quel parti on pourrait tirer de tout cela pour la psychologie individuelle.

Les prestidigitateurs, que Sidis ne cite pas, font depuis longtemps des expériences analogues aux siennes.

Les prestidigitateurs ont le secret d'un moyen qui permet d'agir sur le choix d'une personne à son insu; mais l'effet de cette expérience est, paraît-il, si inconstant qu'on commettrait une faute en y comptant trop; on opère de la manière suivante : trois objets rangés à côté les uns des autres, trois cartes, trois muscades, trois œufs, enfin trois objets quelconques, sont présentés à une personne pour qu'elle en

Digitized by Google

désigne un; on n'ajoute rien, on n'exerce aucune pression avec le geste ou la parole; ceux qui ont eu l'occasion de présenter souvent des objets disent que le plus souvent c'est l'objet du milieu qui est choisi. Pourquoi? Je n'ai pas pu en deviner la raison. Un prestidigitateur, M. Arnould, m'a proposé l'explication suivante, qui est fort ingénieuse. On désigne le plus souvent l'objet du milieu, dit-il, parce que c'est l'objet le plus facile à désigner. Dans cette expérience, l'opérateur et le spectateur sont face à face; si on désigne l'objet de gauche, il faudra ajouter qu'on entend parler de la gauche de l'opérateur ou de la vôtre propre; comme on ne lui demande qu'un mot, il désigne le milieu; c'est plus commode.

On peut également prévoir le choix s'exerçant entre vingt à trente objets différents : la difficulté paraît cependant beaucoup plus grande. Decremps nous en fournit un exemple. Cet ancien auteur décrit un tour dans lequel on étale sur une table quinze paquets de deux cartes chacun, et on prie les spectateurs de penser chacun un paquet au hasard; peu importe que plusieurs pensent le même ou non. Or, remarque bien ingénieuse, si l'on a formé un paquet de deux cartes notables et de même couleur, telles que le roi et la reine de cœur, on est presque assuré que sur cinq à six spectateurs, il y en aura deux ou trois qui penseront à ce paquet. Pourquoi? Parce qu'ils trouveront, dit Decremps, plus facile de retenir dans leur mémoire le roi et la dame de cœur que deux autres cartes mal accouplées, telles que le sept de carreau et l'as de pique On voit que c'est toujours le même principe. Entre plusieurs actes possibles, quand tous sont indifférents, on choisit celui qui présente le plus de facilité d'exécution.

Je terminerai en exposant, pour la première fois, une série d'expériences que j'ai faites individuellement sur des adultes (8) et des enfants d'écoles, relativement à des mouvements et à des actes très simples, qui peuvent être prévus d'avance. Ce sont des expériences très analogues à celles de Sidis; elles ont été faites il y a environ quatre ans, et je n'avais pas encore eu jusqu'ici l'occasion de les faire paraître.

Digitized by Google

1° *La ligne droite.*

Si on prie une personne de tracer une ligne droite sur une feuille de papier, sans ajouter d'autre indication à cette invitation, on pourra constater déjà, dès cette première expérience si simple, que les individus sont soumis à un grand nombre d'habitudes communes; tous ou presque tous se comportent de la même façon; la ligne droite demandée sera tracée de la main droite (par tous les droitiers) ; elle sera tracée le plus souvent dans le sens horizontal et non dans le sens vertical; ou pour être plus exact, nous dirons que le sens suivi est légèrement oblique de gauche en haut; elle sera tracée de gauche à droite, sens ordinaire de notre écriture et de notre lecture : tout cela est fait machinalement, sans volonté délibérée. La longueur de la ligne tracée, quoiqu'elle paraisse dépendre entièrement des caprices de notre volonté, est au contraire soumise à des conditions aussi étroites que la direction de la ligne; seulement quelques-unes de ces conditions varient avec : 1° l'âge des individus; 2° la position de leur corps; 3° la grandeur du papier. Je ne veux parler ici que de la position du corps. Pour se rendre compte de son influence sur la grandeur de la ligne et des lettres tracées, je citerai seulement l'expérience suivante : le sujet est assis sur une table, la main appuyée, il trace une lettre ou une ligne; on le prie, sans changer la position de sa main et de son avant-bras, de rapprocher ses yeux du papier, aussi près que possible, et on lui fait écrire la même lettre; ensuite, on lui fait éloigner autant que possible la tête du papier, il la porte en arrière, la position de la main restant invariable, et on lui fait écrire de nouveau la même lettre; dans ce cas on observe que le deuxième spécimen d'écriture est plus petit que le premier, et le troisième est beaucoup plus grand; la différence de grandeur dépend de l'état d'esprit du sujet, il peut soit écrire machinalement sans se préoccuper de la grandeur qu'il donne à sa lettre ou à son trait, soit faire un effort pour conserver dans toutes les positions la même amplitude;

Digitized by Google

dans ce dernier cas la différence de grandeur est moins considérable, mais elle subsiste, ce qui prouve qu'il y a là un fait d'adaptation qui ne peut pas être complètement supprimé par la volonté. Je ne me rends pas un compte exact du mécanisme de cette adaptation. Il faut remarquer qu'on peut disposer l'expérience de manière que ce soient les mêmes muscles de l'avant-bras qui entrent en jeu dans tous les cas; ce n'est donc pas une différence dans la nature des muscles qui explique les différences de grandeur; l'effet tendrait plutôt à une adaptation à la distance de vision; on écrirait en donnant aux lettres la grandeur nécessaire pour qu'elles puissent être lues à la distance où se trouve la tête du scripteur; par conséquent on ferait de plus grandes lettres quand on écrit de loin, le bras tendu.

2° *Une ligne droite coupée en travers par une autre ligne droite.*

Je trace sur une feuille de papier une ligne épaisse, de gauche à droite; je donne à cette ligne horizontale une longueur de 2 à 3 centimètres; puis, je me tourne vers une personne présente, qui a suivi mon mouvement, et je la prie « de tracer une autre ligne en travers de la première ». La plupart des personnes tracent la seconde ligne de manière à former une croix avec la première (fig. 1). En réalité, on aurait pu obéir à la demande de l'expérimentateur en faisant une figure tout à fait différente. Or remarquons à combien de suggestions le sujet a obéi sans s'en douter : 1° il fait la seconde ligne au milieu de la première; 2° il la fait perpendiculaire à la première; 3° de longueur égale à la première, en général un peu plus courte; 4° les deux moitiés de la ligne ajoutée sont égales entre elles. Toutes ces suggestions n'opèrent pas constamment en bloc; certaines peuvent faire défaut; ainsi, il est arrivé deux fois seulement qu'on a fait une oblique au lieu d'une perpendiculaire; une fois aussi l'oblique s'est arrêtée à la ligne sans la couper; dans tous les cas l'oblique était dirigée de haut à gauche.

L'état mental des sujets dans les expériences de ce genre

Digitized by Google

est facile à décrire d'une manière générale; quand on leur demande pourquoi ils ont dessiné une croix plutôt que telle autre figure, ils ont en général l'une ou l'autre de ces deux réponses : « Vous m'aviez dit de faire une croix », ou bien : « J'ai tracé la croix machinalement, sans y penser, parce que cela m'était plus commode. » Dans les autres expériences que nous décrirons, l'état mental du sujet est de même nature; c'est, en somme, un état de subconscience, d'automa-

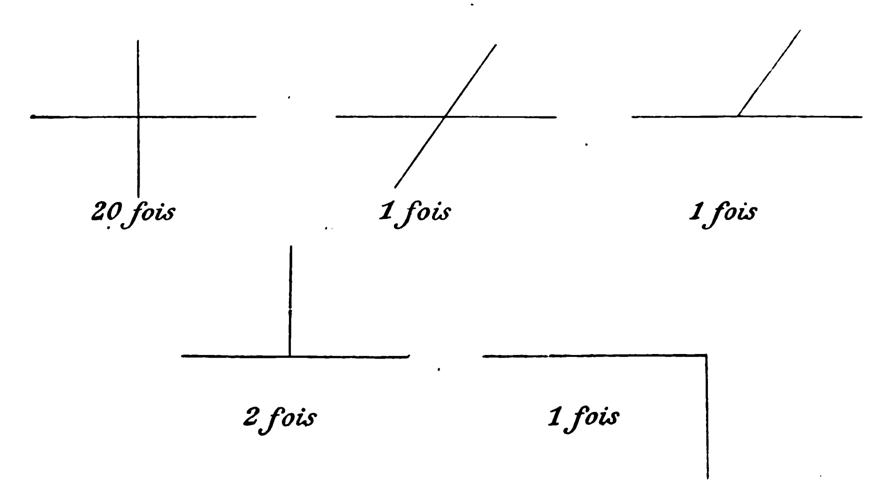


Fig. 1. — Expérience de suggestion consistant à tracer une seconde ligne en travers de la première. Au-dessous de chaque figure est noté le nombre de fois qu'elle a été réalisée par des personnes différentes.

tisme. Comment expliquer cette uniformité des dessins? J'ai imaginé deux explications :

a) La première est une tendance à la symétrie.

Nos yeux sont habitués dès l'enfance à la symétrie des formes; notre corps, celui de la plupart des animaux, les organes des plantes, les objets que nous fabriquons et dont nous nous servons habituellement présentent, à des degrés divers, une symétrie bilatérale ou radiaire; nous sommes en outre habitués à attacher une idée de beauté à la symétrie. En fin de compte, l'explication tirée de la symétrie peut se for-

Digitized by Google

muler de la manière suivante; on réalise une figure symétrique parce que l'habitude a fourni notre mémoire d'un grand notre nombre de figures de ce genre, et qu'en outre nous attachons à ces sortes de figures un sentiment de plaisir esthétique. Cette première explication est un peu vague. En voici une seconde qui me paraît plus précise.

b) La première ligne, tracée par l'expérimentateur, rappelle le premier bras d'une croix, et donne la suggestion de cette figure, qui est connue de tout le monde; on a une tendance à réaliser l'image évoquée, puisqu'il n'y a pas de motif spécial pour la repousser, et par conséquent on trace la seconde ligne de manière qu'elle forme une croix avec la première.

L'incertitude sur le vrai mobile de l'acte montre à quel point nos actes habituels se produisent en dehors de notre conscience claire.

3° *Un point dans un cercle.*

Je fais tracer un cercle au crayon, en suivant le contour d'une pièce de monnaie; puis je demande qu'on trace dans le cercle un point aussi léger que possible, à peine visible. Quatorze sujets sur quinze ont tracé leur point au centre, ou rapproché du centre. Ils ont obéi, je suppose, à un besoin de symétrie, peut-être aussi à l'habitude qui nous représente un point marqué au centre du cercle. Beaucoup de personnes avant de marquer le point demandent s'il faut le marquer au centre; au lieu de répondre directement on insiste sur la nécessité de faire un point à peine visible.

4° *Lignes dans un carré.*

On trace un carré ayant 3 centimètres de côté, puis on demande à une personne de tracer une ligne droite dans ce carré; la ligne faite, on en demande une seconde, et ainsi de suite jusqu'à cinq (fig. 2). Pour comprendre les résultats qu'on obtient, il faut d'abord se rendre compte des suggestions que présente l'aspect d'un carré : on pense le plus facilement à des lignes passant par le milieu du carré, c'est-à-

Digitized by Google

dire à une ligne verticale, à une ligne horizontale partant toutes deux du milieu d'un côté, ou à une diagonale. Dans la majorité des cas, les sujets tracent une ligne verticale ou une ligne horizontale pour commencer, et non une diagonale; et cela se comprend, car l'une ou l'autre des deux premières lignes donnent à la figure un aspect satisfaisant, tandis que la diagonale donne l'impression d'une figure inachevée. Telle est donc la première suggestion à laquelle on obéit, et il faut remarquer que cette suggestion résulte d'une tendance à la symétrie. Les quatre autres lignes qu'on trace sont également le développement d'une idée de symétrie; mais le type choisi varie avec les individus; les uns se bornent à des lignes parallèles, les autres font un quadrillé, les autres font intervenir les diagonales. Ce qu'il y a de curieux, c'est que lorsque l'idée de symétrie qui a dirigé les premières lignes est épuisée, le sujet s'arrête avec embarras; nous l'avons observé notamment dans le cas de symétrie des figures sous lesquelles le chiffre 1 est marqué; la cinquième ligne est dans ce cas difficile à trouver parce qu'il faut adopter une idée différente.

Deux personnes seulement ont fait des lignes au hasard, semble-t-il, dans l'intérieur du carré; mais on trouve encore dans ces lignes quelques traces de symétrie; quelques-unes en effet sont parallèles. Si l'on interroge les personnes qui ont fait ces dessins de type aberrant, elles avouent le plus souvent que leur première idée a été de faire un dessin symétrique, mais que pour une raison ou une autre elles ont résisté à cette idée, au lieu de s'y conformer. Leur cas n'est donc pas une négation de l'habitude.

Comme il est tout à fait vraisemblable que l'idée de la symétrie a guidé la main des sujets, j'ai voulu savoir comment se comporteraient des personnes auxquelles l'idée de la symétrie ne serait pas imposée par les habitudes de l'écriture et du dessin. Je me suis adressé à une classe de 43 enfants d'école primaire, ayant en moyenne six ans, et ne sachant pas encore écrire autre chose que des barres. Je leur fais tracer un carré, et ensuite 5 lignes dans le carré, successivement; l'expérience est faite collectivement. Or, dans toutes les figures, sauf deux, le dessin des lignes traduit la symétrie

Digitized by Google

la plus nette ; les lignes sont tracées d'un bout à l'autre du carré ; dans 36 figures, il y a des horizontales, dans 36 des verticales, et dans 13 seulement des diagonales (ce qui prouve que l'idée de la diagonale est plus complexe que celle de l'horizontale et de la verticale). Ces expériences démontrent par conséquent que la tendance à la symétrie dans les dessins est antérieure à la période d'instruction. Nous donnons la série des figures qui ont été dessinées ; nous indiquons en dessous le nombre d'enfants qui ont dessiné chaque figure.

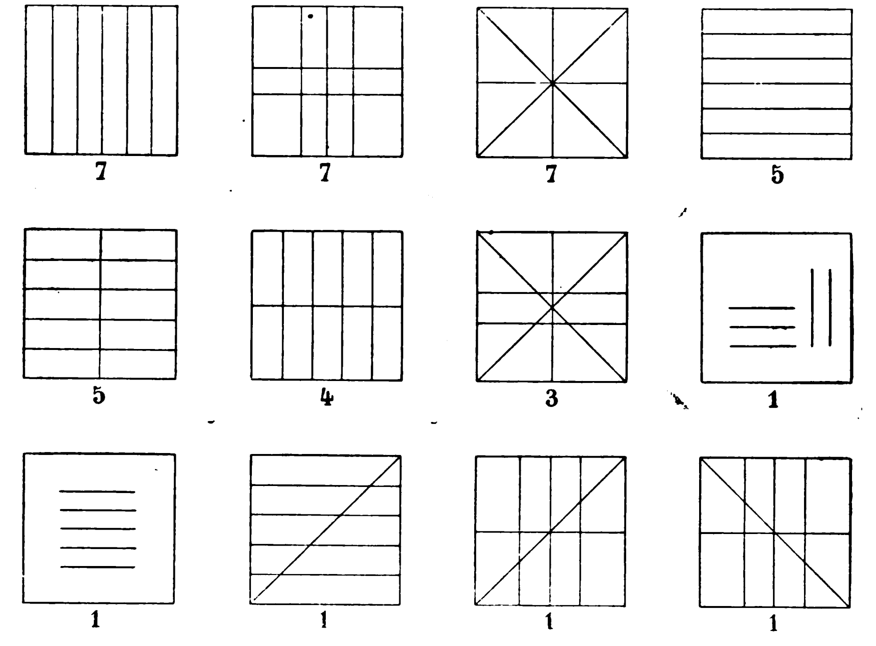


Fig. 2. — Expérience de suggestion, consistant à tracer des lignes droite dans un carré. Au-dessous de chaque carré est un chiffre indiquant le nombre de fois que la figure a été réalisée par des personnes différentes.

Pour compléter nos renseignements sur cette expérience, ajoutons que les feuilles de papier sur lesquelles les enfants ont fait leurs expériences avaient 16 centimètres sur 10 centimètres ; les carrés qu'ils ont tracés ont eu en moyenne 2 centimètres de côté.

Digitized by Google

5° *Les deux cercles.*

On trace un petit cercle d'un centimètre de diamètre, et on prie le sujet de tracer, exactement à 3 centimètres de distance, un second cercle. La tendance spontanée et presque universelle est de tracer un second cercle égal au premier. On recommence en faisant un cercle assez grand, de 6 centimètres de diamètre, et la personne, en cherchant à garder cette même distance de 3 centimètres, se conforme de nouveau au modèle qu'on lui fournit et fait un cercle de 6 centimètres environ; rien n'est plus curieux et comique que ces changements que le sujet fait subir au cercle qu'il trace pour imiter l'expérimentateur. Si on analyse avec grand soin son état mental, on voit qu'il ne s'est pas imaginé nettement qu'on lui avait dit de faire des cercles semblables; il peut le soutenir à tort, en réalité, il n'a pas cru se conformer à une demande expresse, il a fait cela *machinalement*, en se laissant impressionner sans s'en rendre compte par l'image du cercle qu'il avait sous les yeux. C'est de la même façon qu'on élève la voix pour parler à quelqu'un qui parle fort ou qu'au contraire on se met à l'unisson de quelqu'un qui parle bas et lentement, ou qu'on racle sa gorge dans une bibliothèque quand on entend quelqu'un en faire autant.

Notons en passant que la copie se fait d'ordinaire à droite du modèle, et que la distance laissée entre les deux cercles croît avec la grandeur de ceux-ci; mais ce sont là des effets tenant à d'autres causes que l'imitation; nous les examinerons ailleurs.

6° *Le choix d'un carré.*

On prend une feuille de papier de dimensions ordinaires (17 sur 22 centimètres), on la divise en seize carrés égaux en la pliant; on montre la feuille dépliée à une personne, et on lui demande de marquer un point au crayon dans le centre de l'un des carrés; peu importe le carré, lui dit-on, l'essentiel est que le point en occupe exactement le centre.

Digitized by Google

A priori on pourrait supposer que le sujet à seize carrés qui sont tous également à sa disposition, et qu'il peut, à son choix, prendre le premier, ou le septième, enfin l'un quelconque de ces seize carrés; mais, en fait, si on fait l'expérience, on trouve que la plupart des personnes choisissent les carrés du milieu; en numérotant les carrés de haut en bas, par colonnes descendantes, et en commençant par les colonnes de gauche on trouve que les carrés choisis le plus souvent sont le sixième, le septième, le dixième, le onzième, c'est-à-dire les quatre du centre (fig. 3)[1]. Voici quelques chiffres; nous indiquons, en face de chaque carré, par combien d'élèves il a été choisi.

12 sujets	7e carré
8 —	6e —
4 —	11e —
5 —	10e —
2 —	1er —
4 —	2e —

Les carrés centraux ont été choisis le plus souvent et, parmi ceux-là, ceux qui se trouvent à gauche du centre. Il y a donc eu une sorte d'attraction excercée par le centre de la figure. Probablement aussi on a remarqué les carrés du centre parce qu'ils offrent plus de commodité à la main. Notons aussi la tendance à écrire sur la partie latérale gauche de la feuille, ce qui provient certainement de l'habitude qu'on a d'écrire en commençant par la gauche de son papier.

Les expériences précédentes montrent qu'il existe un déterminisme de nos actes habituels, automatiques, c'est-à-dire des actes que nous exécutons avec une demi-conscience, sans exercer d'une manière particulière notre attention et notre volonté. Le hasard des recherches m'a mis sous les yeux toute une série d'expériences qui montrent avec une pleine

1. La figure 3 est explicative, rien de plus; il est évident que lorsqu'on a fait l'expérience, tous les carrés étaient vides, aucun n'était pointillé; de plus, les points marqués sur la figure 14 indiquent seulement le nombre de fois que tel carré a été choisi; ils ne reproduisent pas la position des points qui ont été réellement marqués.

Digitized by Google

évidence que ces actes, en apparence capricieux et sans règle, s'exécutent avec une telle uniformité qu'on peut le plus souvent les prévoir d'avance. La démonstration expérimentale de ce que j'avance tient dans la proposition suivante : tout individu placé dans certaines conditions, et croyant agir librement, se comporte en effet de la même ma-

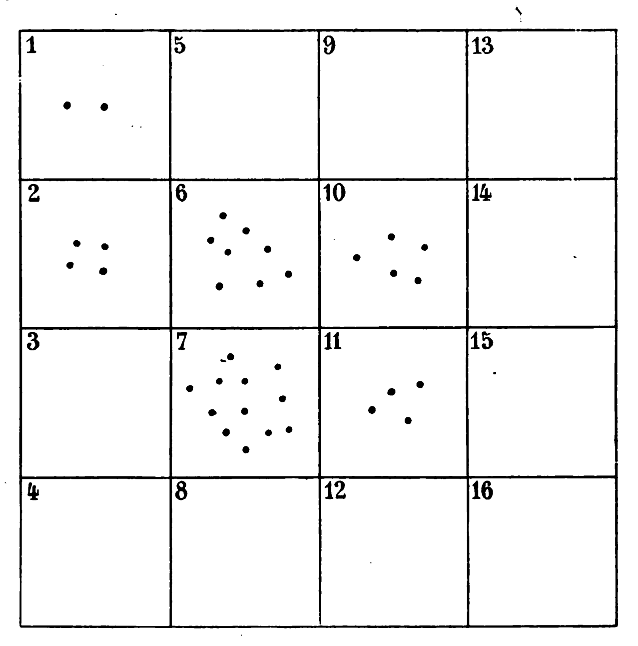


Fig. 3. — Expérience de suggestion consistant à marquer un point au centre d'un des 16 carrés au choix. Les chiffres inscrits à la gauche et en haut de chaque carré donnent le moyen de reconnaître les carrés ; c'est une notation artificielle faite après les expériences, et qui par conséquent, n'a pas pu guider les sujets.

nière que les autres individus; ce qu'ils ont en commun, c'est l'activité automatique. Mais précisément parce que cette activité automatique est commune aux individus, elle ne peut servir à la psychologie individuelle, qui recherche les caractéristiques de l'individu, et non ses caractères génériques.

En résumé, nous venons de voir qu'il existe aujourd'hui

Digitized by Google

un nombre assez grand de travaux que l'on peut grouper sous la rubrique générale de suggestibilité de l'état normal. Ces travaux contiennent l'indication de plusieurs méthodes dont quelques-unes ont déjà fait leurs preuves, et je pense qu'on pourrait tirer parti de ces méthodes pour les progrès de la psychologie individuelle.

ALFRED BINET.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

QUATRIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE

(PARIS, 20-25 AOUT 1900)

Dans le numéro 1 des *Annales des Sciences psychiques*, nous avons donné le programme du quatrième Congrès international de psychologie; nous reproduisons aujourd'hui la lettre circulaire du Comité d'organisation et la liste des communications annoncées avant le 1er juin, ainsi que quelques indications sur l'organisation des séances et quelques autres renseignements.

MONSIEUR,

Nous avons l'honneur de vous adresser une liste des communications qui ont été jusqu'à présent annoncées pour le Congrès de psychologie. Une partie de ces communications sera présentée dans les séances générales; les autres feront l'objet des discussions dans les séances des sections. Vous pouvez, d'après les titres de ces communications, voir quel sera l'intérêt de ces discussions et préparer une communication ou une discussion sur ces mêmes sujets.

Nous vous envoyons également quelques indications sur l'organisation des séances et quelques renseignements relatifs aux cartes officielles du congrès, sur lesquels nous attirons votre attention.

Digitized by Google

Nous restons, Monsieur, tout à votre disposition pour les autres renseignements que vous pourriez désirer, et nous vous prions d'agréer l'assurance de nos sentiments très distingués.

Le Président,

TH. RIBOT,

Professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, Directeur de la *Revue philosophique*, 25, rue des Écoles.

Le Vice-Président,

CHARLES RICHET,

Professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris, Directeur de la *Revue scientifique*, 15, rue de l'Université.

Le Secrétaire général,

Dr PIERRE JANET,

chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne, professeur suppléant au Collège de France directeur du laboratoire de psychologie de la clinique à la Salpêtrière, 21, rue Barbet-de-Jouy.

Le Trésorier,

M. FÉLIX ALCAN,

libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.

LISTE DES COMMUNICATIONS ANNONCÉES

AVANT LE 1er JUIN

Dr Kristian B.-R. AARS, docteur en philosophie, membre de l'Académie des sciences. Christiania.

Sieben Rätzel der Psyche.
Von einigen Bedingungen des Wettstreites der Retinalbilder.

M. Henri ABIT, agrégé de philosophie, professeur de philosophie au lycée. Aix (France).

Perception et conception.

M. Victor BASCH, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres de l'Université. Rennes (France).

De l'universalité du jugement esthétique.



M. H. Bergson, professeur de philosophie au Collège de France. Paris.

En quoi consiste la conscience que nous avons de l'effort intellectuel?

M. Henri Berr, docteur ès lettres, professeur au lycée Henri IV. Paris.

De l'utilité des biographies psychologiques des philosophes et des savants.

Mlle Marie Bœuf (Camille Bos). Paris.

Contributions à la théorie psychologique du temps.

M. Benjamin Bourdon, professeur de philosophie à l'Université. Rennes.

Le type grammatical dans les associations verbales.

M. E. Boutroux, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de l'Université. Paris.

La place de la psychologie dans la science.

M. Edward Franklin Buchner, doctor of philosophy, professor of analytical psychology, school of pedagogy. New-York.

The value of hypotheses in psychology.

Le Père J. Bulliot, professeur de philosophie à l'Institut catholique. Paris.

Analyse physiologique du caractère.

Dr François Chaillous, docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux de Nantes. Saint-Macaire-en-Mauges (France).

Facteurs de la viciation morale. — Du traitement méthodique des viciations par l'éducation et de l'application de la méthode dans les colonies d'enfants.

Dr Xavier Dariex, directeur des *Annales des Sciences psychiques*, Paris.

De diverses expériences sur les mouvements d'objets matériels, provoqués sans contact, par une force psychique agissant à distance.

Digitized by Google

M. I. Ladislas Dawid, rédacteur du *Journal scientifique et littéraire Glos*. Varsovie.

Classification psychologique des jugements.
Sur l'application des lois de Weber au cas de « fortune physique et fortune morale ».

M. G. Delanne, rédacteur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*. Paris.

La psychologie expérimentale.

M. Léon Denis, publiciste et conférencier. Tours (France).

Phénomènes d'extériorisation et de dédoublement.

Dr Georges Dumas, professeur de philosophie au collège Chaptal, chef du laboratoire de psychologie à la clinique des maladies mentales à l'asile Sainte-Anne. Paris.

La pathologie du caractère.

Dr Hermann Ebbinghaus, Professor der Philosophie an der Universität. Breslau.

La psychologie actuellement et il y a cent ans.

Professeur Christian Freiherr von Ehrenfels, Ordentlicher Professor der Philosophie an der deutschen Universität. Prag.

Die biologische Wurzel das Positivismus.

Professeur Giulio Fano, directeur du laboratoire de physiologie. Florence.

Sull' automatismo bulbare e sulla sua importanza nello svolgimento dell' impulso volitivo, sulla funzione inibitoria degli emisferi cerebrali e dei lobi frontali in ispece e sulla possibilita di ottenere de quelle ricerche un indice intellettuale.

Dr P. E. H. Farez, docteur en médecine, licencié ès lettres (philosophie), secrétaire général adjoint de la Société d'hypnologie et de psychologie et du Congrès international de l'hypnotisme de 1900. Paris.

L'hypnotisme et la recherche psychologique du subconscient.

Professeur Enrico Ferri. Roma.

Valeur relative des conditions économiques et des conditions psychologiques dans la genèse et l'évolution des phénomènes sociaux.

Digitized by Google

Professeur Paul FLECHSIG, Kgl. Geheimrath, Professor der Psychiatrie und Director der Irrenanstalt, Psychiatrische Klinik. Leipzig.

Physiologie du cerveau et psychophysique.

Ueber die psychologisch richtigen Unterschiede im Hirnbau des Menschen und der höheren Thiere.

Professeur Théodore FLOURNOY, docteur en médecine, professeur de psychologie physiologique à la Faculté des sciences de l'Université. Genève.

Observations psychologiques sur le spiritisme.

Dr Antoine FRÉSIÉ PAVICIÉ, docteur en philosophie, rédacteur de la revue *Novi Viek*. Zagreb (Croatie).

Une hypothèse sur la possibilité des rapports de l'âme et du corps.

Professeur Alessandro GROPPALI, dottore in filosofia, socio dell' Istituto internationale di sociologia, professore di filosofia nel R° Liceo e incaricato di sociologia nell' Universita. Ferrara.

Psicologia sociale e psicologia collettiva.

Da Costa GUIMARAENS, homme de lettres. Paris.

La psychologie des sports.

Dr Eugène HALLERVORDEN, docteur en médecine, ancien directeur de l'Asile d'aliénés à Kortau, privat-docent, aliéniste et neurologiste. Königsberg i. Pr.

Klinische Psychologie als Wissenschaft und Lehrmethode.

Dr I. Paul HARTENBERG, directeur de la *Revue de psychologie clinique et thérapeutique*. Paris.

Note sur le mécanisme de certains mouvements automatiques.

Le mécanisme mental de la dactylographie.

La valeur de l'hypothèse d'un centre psychique supérieur.

Psychologie de la « timidité ».

La « névrose d'angoisse ».

La maladie et l'obsession de la rougeur.

Un procédé spécial pour provoquer le sommeil artificiel.

Sur l'utilisation thérapeutique des attitudes émotionnelles.

Digitized by Google

D[r] Alois Höfler, doct. phil. Schulrath, Privat-docent der Philosophie und der Pädagogik an der Universität, Professor der Mathematik, Physik und Philosophie an der Theresianischen Akademie. Wien.

Wie gross erscheint der Mond? Ein Paradoxon zur Lehre von der grossen und Tiefenhätzung.

Antimetaphysische oder ametaphysische Psychologie?

Vorbericht über einem von der philosophischen Gesellschaft an der Universität zu Wien herausgeigebunden Katalog der psychologischen Gesammtlitteratur von 1850 bis 1900.

Professeur Wladimir Iwanowsky, professeur agrégé de philosophie, privat-docent à l'Université. Moscou.

Des travaux psychologiques qui peuvent être faits avec les forces réunies des psychologues de toutes les nations.

M. Jagadisha Chandra Chatterji, Lecturer on Hindu Philosophy and Psychology. London.

Experimental psychology in India.

D[r] Paul M. J. Joire. Lille.

De la nécessité de l'emploi de nouvelles méthodes et en particulier de méthodes expérimentales dans l'étude de la psychologie.

M[lle] J. Joteyko, docteur en médecine, adjointe au laboratoire Kasimir, déléguée du laboratoire de l'Université libre. Bruxelles.

Notice sur le laboratoire Kasimir (psychologie expérimentale) de l'Université libre de Bruxelles.

Recherches sur l'accumulation de la fatigue.

Recherches sur la fatigue des centres réflexes de la moelle.

M. Josef Clemens Krebig, docteur en philosophie, docent à l'Université. Vienne.

Ueber den Begriff « Sinnestauschung ».

Professeur O. Külpe, professor an der Universität. Würzburg.

Ueber das Verhältniss der ebenmerklichen zu den übermerklichen Unterschieden.

Digitized by Google

Professeur George Trumbull Ladd, professor of Philosophy in Yale University, L. L. D. Princeton (U. S. A.).

The ultimate guaranty of an act of memory.

Professeur James H. Leuba, professeur de psychologie à Bryn Mawr College. Bryn Mawr (Pa. U. S. A.).

The psychological content of religion.

Professeur Jules Liégeois, professeur de droit public et administratif et d'économie politique à l'Université de Nancy, correspondant de l'Institut. Nancy (France).

Les hallucinations négatives et la psychologie expérimentale.

D[r] Th. Lipps, professor der Philosophie an der Universität. Munich.

Die bedeutung der Abstraction im Zusammenhang des psychischen Lebens.

Professeur C. Lombroso, directeur des *Archives de psychiatrie*. Turin.

Sur l'origine des variétés des génies.

Professeur Wincenty Lutoslawski, membre de l'Académie. Cracovie.

Le « moi » comme élément de la personnalité.

Professeur L. Marillier, maître de conférences à l'École des hautes études (Sorbonne), Paris; et D[r] J. Philippe, chef des travaux au laboratoire de psychologie physiologique des Hautes Études. Paris.

Recherches œsthésiométriques.

D[r] Gœtz Martius, Professor der Philosophie an der Universität. Kiel (Allemagne).

Ueber einen neuen Apparat zur Lichunterbrechung und einige Ergebnisse der mit ihm angestellten Untersuchungen.

D[r] Achille Martès, médecin-major de 1[re] classe, en retraite, Calais (France).

De la justice pénale; son origine, son évolution.

Anton Marty, Professor der Philosophie an der Universität. Prag.

Ueber die Ahnlichkeit.

Digitized by Google

Dr Maurice MENDELSOHN, docteur en médecine, agrégé de physiologie à l'Université. Saint-Pétersbourg.

Ueber Bewusstsein und Zweckmässigkeit in der Natur.

Dr Paul MENTZ, Privat-docent für Philosophie an der Universität. Leipzig.

Die Sättigungsverhältnisse des Spectrums und die Bedeutung von Sättigungsmessungen, insbesonderé für die Untersuchung Farbenblinder.

Prof. Will. S. MONROE, professor of psychology in the State normal school at Westfield, Mass., and member of the American psychological Association Westfield (Mass., U. S. A.).

Olfactory imagery in dreams.

Dr MORTON PRINCE, Doctor of medicine. Boston (Mass., U.S.A.).

The problem of multiple personnalities, a study of a very remarkable case.

M. Fred. W. H. MYERS. Cambridge (Angleterre).

The Trance.

Professeur Alexandre NETCHAEFF, docent à l'Université. Saint-Pétersbourg.

Zur Frage über Gedächtnissentwicklung bei Schulkindern.

Le Père PACHEU, licencié en droit, licencié ès lettres, docteur en théologie, professeur de critique religieuse. Poitiers (France).

La psychologie des mystiques.

Dr PASCAL. Paris.

L'âme existe-t-elle? ou *De la pluralité des véhicules de la conscience.*

Le Père PEILLAUBE, S. M., professeur de philosophie à l'Institut catholique. Paris.

Le péripatetisme et la psychologie expérimentale.

Dr Jean PHILIPPE, chef des travaux au laboratoire de psychologie physiologique à l'École des hautes études (Sorbonne). Paris.

Les communications psychologiques.

Les premiers mouvements.

Digitized by Google

Dr Jean PILTZ, ancien sous-directeur de l'Asile cantonal des aliénés (clinique psychiatrique). Lausanne.

Le réflexe psychique de la pupille.

Prince Paul Arsenievitch PONTIATIOE, membre honoraire de l'Institut archéologique de Saint-Pétersbourg, membre du Conseil de la Société anthropologique à l'Université, membre de la Société anthropologique à l'Académie de médecine, de la Société anthropologique de Paris, etc. Saint-Pétersbourg.

Les causes et les facteurs d'impressions amenées par les nécessités de l'âge de la pierre comparées aux sensations nerveuses et psychiques subséquentes.

Dr J. E. PURDON, A. B., M. D., Univ. Dublin. Turlock (Cal., U. S. A.).

Algebre and the Ego, the mathematical correlation of Forms of Intuition.

Dr Reeling BROUWER, médecin directeur de la maison des aliénés, délégué de la Société psychiatrique et neurologique néerlandaise. La Haye.

De l'auto-suggestibilité pathologique comme caractéristique de l'hystérie.

Dr Edouard REICH, docteur en médecine, vice-président et membre honoraire des Sociétés savantes. Schéveningue (Hollande).

De l'influence du système économique et social sur la criminalité.

Professeur M. C. SCHUYTEN, docteur ès sciences, directeur du Service pédologique et du laboratoire de pédologie scolaire délégué de la ville. Anvers.

La force musculaire des élèves à travers l'année.

Professeur Dr E. SCHULTZE, Professor der Philosophie an der technischen Hochschule. Dresden.

Sur la psychologie des peuples sauvages.

Dr Eugen von SCHMIDT, Doct. Phil. K. R. Staatsrat. Freiburg. in B.

Die verschiedenen Richtungen der Weltanschauung.

Digitized by Google

Dr NICOLAS DE SEELAND, conseiller privé, docteur en médecine, médecin en chef en retraite, membre des Sociétés anthropologiques de Paris et de Moscou. Werni (province de Semiretchié, Asie centrale russe).

Sur les causes de l'inégale criminalité des sexes.

Professeur Giuseppe SERGI, professore di antropologia alla R. Universita. Istituto fisiologico. Roma.

La conscience dans la psychologie moderne.

Professeur P.-P. SOKOLOW, professeur de psychologie à l'Académie ecclésiastique. Moscou.

L'individuation colorée.

Dr Paul SOLLIER, ancien interne des hôpitaux de Paris, médecin du sanatorium de Boulogne. Boulogne-sur-Seine (France).

Formes générales et locales des émotions.

Dr Robert SOMMER, doct. méd. et phil., professeur de psychiatrie à l'Université. Giessen.

Demonstration der augestellten psychophysiologischen Apparats.

Dr Jacques ROUBINOVITCH, médecin adjoint de la Salpêtrière. Paris.

Sur les variations du diamètre pupillaire en rapport avec l'effort intellectuel.

Mme J. STANNARD, member of the Spiritualist Alliance. Londres.

Some evidence for spirit identity.

Mlle M. STEFANOWSKA, docteur ès sciences, membre de la Société belge de neurologie attachée à l'institut Solvay Bruxelles.

Dans quelles conditions se forment les varicosités sur les dendrites cérébraux ?

Sur les appendices piriformes des cellules nerveuses.

Dr Wilhelm STERN, docteur-médecin, Pract. Arts. Berlin.

Meine Auffassung der Willensfreiheit.

Dr L. William STERN, docteur en philosophie, Privat-Docent


Digitized by Google

der Philosophie a. d. Univ. Vorsitzender der Psychol. gesellschaft zu.

Ueber die Notwendigkeit organisierter Arbeitsgemeinschaft in der Psychologie.

Psychophysik und Psycho-physiologie.

Professor George Malcolm STRATTON, associate professor of psychology and director of the psychological laboratory of the University of Californie. Berkeley (Californie, U.-S. A.).

A new determination of the minimum visible and application to binocular depth.

Professeur James SULLY, University College. London.

Tickling in is relation to Play and Laughter.

M. SYDNEY ALRUTZ, phil. licenciat. Upsala.

Some curious sensations from the skin.

Dr Paul TESDORPF, docteur-médecin, Praktischer Arzt und Specialarzt für psychische und Nerven Leiden. München.

Ueber die Bedeutung einer genauen Definition von « Charakter » für die Beurtheilung der Geisteskranken.

L'abbé THIÉRY, professeur de psychologie expérimentale et directeur du laboratoire de psychologie physiologique. Louvain (Belgique).

Recherches expérimentales sur la hauteur et la mélodie de la parole parlée, et procédés de notation pratique de la hauteur et de la mélodie de la parole donnée.

M. Pierre TISSERAND, agrégé de philosophie au lycée de Bourges (France).

Sur les théories Herbartiennes et physiologiques du plaisir.

Dr TOULOUSE, médecin en chef de l'asile de Villejuif. Villejuif (France).

De l'examen individuel et de l'unification des méthodes de mesure.

Classification psychologique des troubles mentaux.

Dr TOULOUSE, médecin en chef de l'asile de Villejuif, et M. N. VASCHIDE, attaché au laboratoire de psychologie de l'asile de Villejuif. Villejuif (France).

Des questionnaires et des tests appliqués à l'examen psychologique des aliénés.

Digitized by Google

Dr Wladimir TSCHISCH, professeur des maladies mentales et nerveuses, conseiller d'État actuel. Yourieff. Dorpat (Russie).

La Douleur.

Dr P. E. VALENTIN, directeur de la *Revue de psychologie clinique et thérapeutique*. Paris.

Considérations sur quelques formes d'obsession sexuelle.
Psychothérapie et logothérapie.
Les criminels non aliénés; psychologie de la préméditation.

M. Nicolas VASCHIDE, du laboratoire de psychologie de l'asile de Villejuif. Villejuif (France).

Recherches expérimentales sur le rapport de la sensibilité musculaire et de la sensibilité tactile.

Recherches expérimentales sur l'imagination créatrice chez l'enfant.

Mme M. VERRALL. Cambridge (Angleterre).

Notes sur les phénomènes de « trance » de Mrs Thompson.

Dr Oskar VOGT, Specialarzt für Nervenkrankheiten. Berlin.

L'anatomie du cerveau et la psychologie.

La psychologie des sentiments.

Dr Wilhelm WEYGANDT, docteur en philosophie et en médecine, Privat-docent der Psychiatrie an der Universität. Würzburg (Allemagne).

Ueber Associationen im Traum.

ORGANISATION

I. L'ouverture du Congrès aura lieu le lundi 20 août 1900, à 10 heures du matin, dans la grande salle du *Palais des Congrès*, à l'Exposition universelle.

La clôture du Congrès aura lieu le samedi 25 août 1900 à midi, après une dernière séance générale.

II. Pourront prendre part au Congrès toutes les personnes qui s'intéressent au développement des connaissances psychologiques. Les dames y seront admises dans les mêmes conditions et avec les mêmes droits que les messieurs.

Digitized by Google

Les personnes qui désirent adhérer au Congrès sont priées de remplir le bulletin ci-joint et de l'envoyer sous enveloppe fermée et affranchie à M. le Dr Pierre Janet, rue Barbet-de-Jouy, 21.

La cotisation des membres du Congrès est fixée à 20 francs. MM. les Adhérents sont priés de joindre à leur bulletin un mandat-poste de 20 francs pour l'acquit de leur cotisation ; il recevront en retour la carte de membre du Congrès.

Les personnes qui ont envoyé leur adhésion, mais qui n'ont pas encore envoyé leur cotisation, sont priées de l'acquitter le plus tôt possible, afin que nous puissions leur adresser la carte de membre du Congrès.

Il a été décidé que les membres du Congrès pourraient entrer gratuitement dans l'Exposition universelle, pendant la durée du Congrès, sur la présentation d'une carte officielle délivrée par l'Administration de l'Exposition.

Ces cartes officielles seront déposées, à partir du 17 août, au bureau de l'appariteur, dans le vestibule du Collège de France (rue des Écoles). MM. les Membres du Congrès sont priés de vouloir bien, à ce moment, présenter au Collège de France la carte provisoire envoyée par le Secrétaire général, pour recevoir en échange cette carte officielle.

L'Administration de l'Exposition nous prie de prévenir MM. les Membres du Congrès que cette carte officielle ne seraient pas remplacée si elle était égarée. Les membres du Congrès qui l'auraient perdue recevraient de nouveau, sur leur demande, une carte provisoire, qui leur accorderait bien leur entrée dans les salles du Congrès, mais ils devraient payer leur entrée dans l'enceinte de l'Exposition.

Les membres du Congrès recevront gratuitement le journal du Congrès, le programme des séances et un exemplaire des rapports officiels.

La carte de membre du Congrès donnera le droit d'entrée dans les divers établissements d'instruction, dans les musées, laboratoires, hôpitaux, ainsi qu'aux diverses réunions qui pourront être organisées.

III. Les travaux du Congrès se feront soit dans des séances

Digitized by Google

générales, soit dans des séances de sections dirigées par les présidents des sections.

Les sections seront au nombre de sept et auront les titres suivants :

I. *Psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie.*

MM.

Duval (D[r] Mathias), président, professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Paris, professeur à l'École d'anthropologie et à l'École des beaux-arts, cité Malesherbes (rue des Martyrs), 11.

II. *Psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie.*

Séailles (G.), professeur de philosophie à la Sorbonne, rue Lauriston, 25.

III. *Psychologie expérimentale et psycho-physique.*

Binet (A.), directeur du laboratoire de psychologie de l'École des hautes études (à la Sorbonne), rue du Départ, à Meudon (Seine et-Oise).

IV. *Psychologie pathologique et psychiatrie.*

D[r] Magnan, médecin de l'asile Sainte-Anne, membre de l'Académie de médecine, rue Cabanis, 1.

V. *Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et des questions connexes.*

D[r] Bernheim, professeur de clinique interne à la Faculté de médecine de Nancy, rue Lepois, 14, à Nancy.

VI. *Psychologie sociale et criminelle.*

Tarde, professeur au Collège de France, rue Saint-Placide, 62.

Digitized by Google

VII. *Psychologie animale et comparée, anthropologie. ethnologie.*

M.

DELAGE (Yves), professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la Sorbonne, rue du Marché, 16, à Sceaux (Seine).

Les langues admises dans les discussions sont : l'allemand, l'anglais, le français et l'italien.

La durée d'une communication dans les sections est fixée à vingt minutes au plus.

Les personnes qui désirent faire une communication sont instamment priées d'indiquer le plus tôt possible le titre de leur étude et d'envoyer au Secrétariat un extrait succinct ne dépassant pas deux pages imprimées.

Le Comité ne peut pas garantir l'impression des résumés qui lui parviendraient après le 1er août.

Ces extraits seront imprimés et distribués avant chaque séance à l'auditoire, afin de rendre plus facile l'intelligence de la communication.

Une exposition de documents et d'appareils de précision ayant rapport à la psychologie sera peut-être annexée au Congrès ; les personnes qui désireraient présenter des documents ou des appareils sont priées de nous en faire part le plus tôt possible.

MM. les Membres du Comité donneront volontiers tous les renseignements complémentaires qui leur seront demandés.

COMITÉ LOCAL DE RÉCEPTION

MM.

BEAUNIS (Dr), directeur honoraire du laboratoire de psychologie de l'École des hautes études (Sorbonne), villa Sainte-Geneviève, promenade de la Croisette, à Cannes (Alpes-Maritimes).

BERGSON, professeur au Collège de France, villa Montmorency (Auteuil).

BOURGET (Paul), membre de l'Académie française, rue Barbet-de-Jouy, 20.

Digitized by Google

MM.

BOUTROUX, membre de l'Institut, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, 260.

BROCHARD, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne, boulevard Saint-Germain, 3.

BUISSON, professeur de sciences de l'éducation à la Sorbonne, boulevard du Montparnasse, 166.

CRUPPI (Jean), avocat général à la Cour d'appel, député de la Haute-Garonne, rue Spontini, 68.

DARIEX (Dr), directeur des *Annales des sciences psychiques*, rue du Bellay, 6.

GLEY (Dr), assistant au Muséum, professeur agrégé de physiologie à la Faculté de médecine, rue Monsieur-le-Prince, 14.

JOFFROY (Dr), professeur de la clinique de médecine mentale à la Faculté de médecine, boulevard Saint-Germain, 195.

LACASSAGNE (Dr), professeur de médecine légale à la Faculté de médecine, place Raspail, 1, à Lyon (Rhône).

LACAZE-DUTHIERS (H. DE), membre de l'Institut, professeur de zoologie à la Sorbonne, rue de l'Estrapade, 7.

LIARD, membre de l'Institut, directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

LYON, maître de conférences d'histoire de la philosophie à l'École normale supérieure, rue Ampère, 11.

MANOUVRIER, professeur à l'École d'anthropologie, rue de l'École-de-Médecine, 15.

MARILLIER, maître de conférences à l'École des hautes études (Sorbonne), rue Michelet, 7.

PAULHAN, ancien bibliothécaire, rue Lacépède, 32.

RABIER, directeur de l'Enseignement secondaire au ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

RAYMOND (Dr), professeur de la Clinique des maladies du système nerveux, médecin de la Salpêtrière, boulevard Haussmann, 156.

SÉGLAS (Dr), médecin de Bicêtre, rue de Rennes, 96.

SOLLIER (Dr), directeur de l'Institut hydrothérapique de Boulogne-sur-Seine, avenue de Versailles, 145.


Digitized by Google

MM.

SOURY (Jules), directeur des conférences à l'École des hautes études, rue Gay-Lussac, 21.

SULLY PRUDHOMME, membre de l'Académie française, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 82.

WEISS (Dr A.), professeur agrégé à la Faculté de médecine, avenue Jules-Janin, 20.

COMITÉ INTERNATIONAL DE PROPAGANDE

NOMMÉ PAR LE CONGRÈS DE MUNICH LE 7 AOUT 1896[1].

Allemagne.

Dr Hermann EBBINGHAUS, Professor der Philosophie an der Universität, Kaiser Wilhelmstrasse, 84, Breslau.

Dr Paul FLECHSIG, Kgl. Geheimrath, Professor der Psychiatrie und Direktor der Irrenanstalt. Psychiatrische Klinik. Leipzig.

Dr E. HERING, Professor der Physiologie. Liebigstr, 16, Leipzig.

Dr Th. LIPPS, Professor der Philosophie an der Universität, Georgenstrasse, 18, Munich.

Dr Frhr. von SCHRENCK-NOTZING, prakt. Arzt, Max Josephstrasse, 2/1, Munich.

Dr Carl STUMPF, Professor der Philosophie an der Universität, Nurnbergerstrasse, 14, Berlin, W.

Dr Wilhelm WUNDT, Professor der Philosophie und Direktor der Instituts für experimentelle Psychologie an der Universität. Leipzig.

Angleterre.

Dr A. BAIN, Professor of Philosophy, Aberdeen.

Prof. Dr FERRIER, Cavendish Square, 34, London, W.

Frederic W. H. MYERS, M. A., Leckhampton House, Cambridge.

Prof. SIDGWICK (Henry), Newham College, Cambridge.

Prof. James SULLY, University College, East Heath Road, Hampstead, London, N. W.

1. *Comptes rendus du Congrès de Munich*, 1897, p. 164

Digitized by Google

Autriche.

Dr Sigm. EXNER, K. K. Hofrath, Professor der Physiologie, Physiol. Institut, Schwarzspanierstrasse, 15, Wien, IX.

Dr Anton MARTY, Professor an der Universität, Prague.

Dr Alexius MEINONG, Professor der Philosophie an der Universität, Heinrichstrasse, 7, Gratz.

Danemark.

Dr Alfred LEHMANN, Docent de psychologie expérimentale à l'Université, Osterbrogade, 7, Copenhague.

Espagne.

Prof. Dr RAMON Y CAJAL, Professor en la Universitad, Madrid.

États-Unis d'Amérique.

Prof. Mark BALDWIN, Professor of Psychology at the Princeton University. Princeton, New-Jersey.

Prof. William JAMES, Harvard University, Irving street, 95, Cambridge, Mass.

Prof. STANLEY-HALL, Clark University, Worcester, Mass.

Prof. Edward Bradford TITCHENER, Professor of Psychology, Cornell University, Ithaca, New-York.

France.

M. A. BINET, directeur du laboratoire de psychologie à l'École des hautes études (Sorbonne), rue du Départ, à Meudon (Seine-et-Oise).

Dr Pierre JANET, chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne, professeur remplaçant au Collège de France, directeur du laboratoire de psychologie de la clinique à la Salpêtrière, rue Barbet-de-Jouy, 21, à Paris.

Prof. TH. RIBOT, professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, rue des Écoles, 25, Paris.

Prof. Ch. RICHET, professeur de physiologie à la Faculté de médecine, directeur de la *Revue scientifique*, rue de l'Université, 15, Paris.

Digitized by Google

Italie.

Dr F. Brentano, professeur de philosophie à l'Université, Florence.

Dr G. Mingazzini, professeur de psychiatrie, Manicomio, Rome.

Dr Enrico Morselli, prof. de clinica delle malattie mentali e di neuropatologia, direttore dell' Istituto psichiatrico nella R. Universita, via Assarotti, 46, Gênes.

Dr Mosso (Angelo), professeur de physiologie, Turin.

Dr Giuseppe Sergi, prof. di antropologia alla R. Universita, Istituto fisiologico, Roma.

Russie.

Cr S. Korsakow, prof. de psychiatrie à l'Université, Devitschie pole Psychiatrische Klinik, Moscou.

Dr Nikolaüs Lange, prof. à l'Université, Odessa.

Dr Maurice Mendelssohn, docent de médecine, Galernaiastrasse, 20, Saint-Pétersbourg.

Suède-Norvège.

Prof. Henschen, à l'Université, Upsala.

Dr J. Mourly-Vold, prof. de philosophie à l'Université, Christiania.

Suisse.

Dr Th. Flournoy, prof. de philosophie à l'Université. Florissant, 9, Genève.

Dr August Forel, prof. à l'Université, Zurich.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

PAR M. N. DE POGGENPOHL

LES PHÉNOMÈNES MÉDIANIMIQUES PHYSIQUES

ET LEUR INVESTIGATION SCIENTIFIQUE (EN RUSSE)

PAR M. M. PETROVO-SOLOVOVO

Dans cet ouvrage de 349 pages, l'auteur s'est proposé de passer en revue celles des expériences faites dans le domaine des phénomènes physiques du spiritisme qui semblent présenter des garanties d'authenticité au point de vue tant des conditions dans lesquelles elles ont eu lieu, que des noms des observateurs.

Il commence par l'énumération des différentes catégories des phénomènes en question et par l'examen des objections multiples qui sont si souvent opposées à leur réalité. Tout en admettant le bien-fondé de beaucoup de ces objections (telles que le caractère fugace et capricieux des phénomènes, le fanatisme et l'incompétence notoires de la majorité des spirites, l'absence presque complète dans ce domaine de résultats indépendants de *l'observation soutenue*, les cas innombrables de fraude relevés à l'actif des médiums, etc.), l'auteur ne pense pas, pour des raisons qu'il indique, que ces

Digitized by Google

circonstances soient de nature à nous forcer à rejeter en bloc tous les faits en question (« Introduction »).

Vient ensuite le récit plus ou moins détaillé, dans l'ordre chronologique, des expériences dignes d'attention : celles du comte de Gasparin et du professeur Thury, du professeur Hare, de la Société dialectique de Londres (avec extraits des procès-verbaux des séances), enfin de Crookes avec Home, Kate Fox Jencken, Mrs. Fay et Miss Cook. Différentes observations remarquables se rapportant à Home et émanant d'autres expérimentateurs sont également citées. Pour ce qui est des observations de Crookes en particulier, l'auteur pense qu'elles peuvent être considérées comme définitivement concluantes (il rejette à ce propos l'hypothèse d'hallucination collective aussi nettement que celle de la prestidigitation) : il fait en revanche des réserves pour les autres médiums dont les noms viennent d'être cités, notamment pour Miss Cook. Il lui semble suspect qu'alors que, dans le domaine des mouvements d'objets sans contact, des cas de ce genre aient continué à être constatés jusqu'à une date toute récente dans des conditions tout à fait satisfaisantes, celui de la « matérialisation » ne présente rien d'analogue depuis les apparitions de Katie King. Une des expériences se rapportant à ces apparitions semble cependant, M. Petrovo-Solovovo le reconnaît, présenter des titres particulièrement sérieux à l'attention : c'est l'*expérience électrique* de Crookes et de Varley ; et il reproduit plus loin (p. 276, note 2, d'après le *Kurjer Warszawski* du 21-23 septembre 1899) l'opinion analogue de M. Ochorowicz, opinion d'autant plus digne d'attention que lors des séances de cette même Mrs Corner (née Cook), à Varsovie, l'année dernière, M. Ochorowicz l'a convaincue de fraude à l'aide d'un procédé analogue à celui de Varley et de Crookes.

Abordant ensuite les observations du professeur Zoellner, l'auteur décrit en détail les plus importantes d'entre elles : celles qui se rapportent à la « quatrième dimension de l'espace », autrement dit au « passage de la matière à travers la matière ». Il discute ensuite les objections qui ont été faites contre ces expériences qu'il reconnaît en fin de compte ne pouvoir être considérées comme absolument probantes mal-

Digitized by Google

gré toute leur importance; et passe à ce propos en revue certaines observations analogues faites avec d'autres médiums, notamment avec le médium russe Sambor (voir *Annales*, 1899, n° 6, et 1900 n° 1) : chaises s'enfilant sur les bras du médium sans que ses mains aient été lâchées, nœuds semblables à ceux de Zoellner, etc.). Les 40 ou 50 pages qui sont consacrées aux expériences faites avec Sambor dans ce domaine peuvent être considérées comme les plus intéressantes de l'ouvrage. Après une discussion très détaillée de toutes les sources d'erreur possibles, M. Petrovo-Solovovo arrive à la conclusion que l'improbabilité et la variété des hypothèses, auxquelles nous devrions recourir si nous nous attachions à expliquer les faits dont il s'agit d'une façon naturelle, sont un indice que là n'est pas la vraie solution. (A noter cependant qu'ici l'auteur ne parle que des « chaises » non des « nœuds », et que dans un appendice de quelques pages à son ouvrage il semble se prononcer avec un peu plus de réserve au sujet de ces mêmes expériences : il préfère, dit-il, garder quant à présent une attitude expectante, en s'en remettant à de nouveaux observateurs du soin de trancher définitivement la question.)

Vient ensuite une reproduction de quelques notes inédites et très curieuses de M. Aksakoff sur ses séances avec Mrs Fox-Jencken en 1883 (mouvements d'objets sans contact, attouchements, empreintes de doigts, etc.), dans des conditions de contrôle qui ont pleinement satisfait non seulement M. Aksakoff mais aussi Mme Boutleroff, femme de l'illustre chimiste, très incrédule, qui prenait part aux séances. (Le contrôle de mains et des pieds semble avoir été parfait en effet : en a-t-il toujours été autant de celui de la tête ? Du reste il paraît douteux sinon impossible que certains des phénomènes décrits aient pu être produits par une action de cette partie du corps.)

Le chapitre suivant a un caractère quelque peu différent des autres : il est consacré en effet à la Société anglaise des recherches psychiques, et aux résultats auxquels cette société est arrivée dans le domaine des expériences médianimiques d'ordre physique : or — Eusapia Paladino à part — ces résultats

Digitized by Google

ont été presque uniformément négatifs. Mais comme l'auteur a soin de l'indiquer, un ouvrage comme le sien ne saurait laisser de côté la *Society for psychical research*. Il analyse donc très brièvement les résultats obtenus dans cet ordre de faits par M. Myers et M. et Mme Sidgwick jusqu'en 1882 (année de la fondation de la Société), puis aborde la question tant débattue de l'écriture directe sur ardoises (*slate writing*).

On sait que les expériences faites sous les auspices de la *Society for psychical research* par un prestidigitateur anglais, M. Davey, ont prouvé, à l'encontre de ce qui avait été affirmé, que les conditions habituelles dans lesquelles cette écriture se produisait aux séances de Slade, d'Eglinton et d'autres médiums « psychographes », n'excluaient pas la possibilité d'une supercherie, et qu'en outre les récits des témoins de ces sortes d'expériences, même faits en toute bonne foi, étaient sujets à caution et ne pouvaient être pris en sérieuse considération. M. Petrovo-Solovovo se rallie pour sa part à ce point de vue. Il se propose toutefois de rechercher s'il n'existe pas de cas « d'écriture sur ardoises » d'un caractère nettement différent, au point de vue des conditions d'observation, de celle de Davey et aussi de Slade et d'Eglinton ; et il lui semble que certains cas d'écriture *se traçant sous les yeux des assistants* peuvent présenter ce caractère. L'auteur attache de l'importance à quelques observations de ce genre faites avec Mrs Francis de San Francisco ; et M. W. Emmette Coleman (de cette même ville), bien connu comme l'adversaire infatigable des médiums fraudeurs d'Amérique, hélas! si nombreux, lui a fourni à cet égard des renseignements intéressants (p. 230-232). Les faits de cette catégorie sembleraient donc aux yeux de M. Petrovo-Solovovo rendre la réalité du phénomène de l'écriture directe probable sinon entièrement prouvée. Qu'il en soit ou non ainsi, et tout en reconnaissant la grande importance de l'œuvre de Davey, l'auteur trouve exagérées certaines conclusions qui en ont été tirées ; et il lui semble surtout peu désirable qu'une simple référence au nom du prestidigitateur anglais puisse être considérée comme une raison suffisante pour se refuser à l'étude ou à la discussion de — phénomènes — vrais ou faux, peu importe ici, dit-il

Digitized by Google

que Davey lui-même n'a jamais reproduits; et en particulier des phénomènes des sœurs Bangs (qui lui semblent du reste suspects, il le reconnaît). Il maintient en fin de compte que c'est la personnalité de l'observateur qui doit jouer le premier rôle dans l'appréciation des faits de cette catégorie.

L'auteur consacre plus loin quelques pages aux observations si curieuses du D[r] Dariex (Voir *Annales*, 1892, n° 4) qu'il met au nombre des plus concluantes qui existent. Les 90 pages suivantes sont consacrées à Eusapia et aux expériences faites avec ce médium depuis celles de Naples en 1891 jusqu'à celles de Paris en 1898. M. Petrovo-Solovovo s'arrête longuement sur les réponses de MM. Myers, Lodge, Richet et Ochorowicz, aux critiques dirigées par M. Hodgson contre les conditions de contrôle aux séances de l'île Roubaud, afin de donner au lecteur le moyen de juger si des déclarations aussi catégoriques faites par des savants aussi éminents peuvent laisser dans ce cas le champ libre à l'hypothèse de supercheries pareilles à celles de 1895 à Cambridge. Il conclut donc en faisant la part du vrai et du faux dans les phénomènes d'Eusapia, et les dernières expériences de M. Richet (celles de 1898), de même que l'impression très favorable rapportée par M. Myers des séances en question après tout ce qui s'était passé à Cambridge, le fortifient surtout dans cette supposition. M. Petrovo-Solovovo ajoute quelques remarques intéressantes sur les séances d'Eusapia auxquelles il a assisté à Saint-Pétersbourg au printemps de 1898.

La réalité de certains phénomènes médianimiques d'ordre physique peut être considérée comme prouvée; c'est là la conclusion générale que l'auteur tire de tout ce qui précède : il formule cependant à ce propos quelques desiderata qui semblent indiquer qu'il est peu enthousiaste au sujet de l'attitude et de l'état d'esprit de la majorité des spirites, de même que du caractère général des phénomènes.

Je considère l'ouvrage intéressant et impartial que je viens d'analyser comme une contribution de valeur à la littérature *sérieuse* du sujet. N. DE POGGENPOHL.

Saint-Pétersbourg, juin 1900.

Digitized by Google

QUELQUES OBSERVATIONS

PAR M. PETROVO-SOLOVOVO

Je profite volontiers de l'occasion que m'offre M. de Poggenpohl en parlant de mon livre, pour dire quelques mots de plus sur une des questions que j'y traite, question que j'ai discutée également dans les *Annales*, 1899, n° 6, p. 341-360 : celle des expériences dites « de chaises » faites avec Sambor.

M. de Poggenpohl dit avec raison que j'ai l'air de me prononcer moins nettement là-dessus, à la fin de mon livre qu'au milieu. Je dois dire pour expliquer cette contradiction apparente, qu'alors que mon ouvrage était déjà sous presse, quelques cas de ce genre auxquels j'assitai (décembre 1899 — janvier 1900) me firent une impression quelque peu défavorable et me forcèrent à me demander s'il n'y avait pas dans les faits analogues mentionnés dans mon livre (et aussi dans les *Annales, loc. cit.*) et remontant à plusieurs années, des éléments d'erreur pareils à ceux que j'avais cru relever tout récemment et qui suffiraient à en détruire la valeur. Je me décidai donc à faire ce qui était possible pour élucider la question, et je parvins à former un cercle et à instituer une série de séances dans le but spécial de soumettre le phénomène réel ou supposé du « passage de la matière à travers la matière » à une investigation sérieuse et systématique.

Les séances en question — 10 en tout, dont chacune a duré plusieurs heures, comme c'est toujours le cas avec Sambor — ont eu lieu dans le courant des mois de février, mars, avril et mai 1900. L'absence complète de résultats aux dernières séances ne nous a pas encouragé à prolonger la série : du reste Sambor a quitté Saint-Pétersbourg bientôt après la dixième.

La grande majorité des personnes qui ont pris part aux séances était animée du plus vif désir de voir réussir l'expérience « de la chaise » dans les meilleures conditions

Digitized by Google

possibles, et presque toutes envisageaient la question sous son aspect le plus sérieux.

Voici maintenant les résultats.

Je dois dire tout d'abord que nous nous sommes attachés spécialement aux expériences de chaises, sachant que c'est dans cet ordre de faits que Sambor a donné les résultats les plus frappants :

A deux reprises une chaise cannée, n'appartenant pas au médium et ne pouvant en général donner lieu à aucun doute, s'est enfilée sur un des bras de Sambor (ou pour être exact sur celui d'un de ses voisins), alors que d'après les affirmations de ces derniers, ni la main droite ni la main gauche du médium n'avait été lâchée.

Il est à noter :

a) Que, dans les deux cas, la bougie avait été éteinte après que les mains du médium eurent été prises par ses voisins, la chose est certaine;

b) Que les deux fois la présence de la chaise au bras d'un des « contrôleurs » a été constatée à la lumière;

c) Que les mains de Sambor sont, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire dans mon article précédent, tenues de la façon la plus satisfaisante, et que c'était également le cas pour les expériences en question (on formait la chaîne autour de la table sans la toucher);

d) Que les voisins du médium étaient, dans le premier cas, mon ami M. K-ow qui tenait particulièrement à ce que l'expérience réussît avec lui, et qui m'avait précédemment déclaré que tant que cela ne lui arriverait pas, il n'y croirait pas; dans le second — moi-même.

Dans ce dernier cas, la chaise qui s'est enfilée sur mon bras avait été préalablement placée, comme d'habitude, derrière le médium. A un certain moment, et une quarantaine de minutes environ après que la séance eut commencé, Sambor s'est agité très fort, son voisin de gauche (qui tenait beaucoup à ce que le phénomène eût lieu avec lui) a senti une chaise près de son bras : puis cette chaise a semblé passer de mon côté, derrière le dos du médium; je la sens sous mon bras, puis voilà qu'elle saute, pour ainsi dire dessus; je demande

Digitized by Google

à grands cris la lumière, et nous voyons tous que mon bras gauche est passé à travers le dossier de la chaise.

Moralement je suis certain de ne pas avoir lâché le médium. M. L. M., l'autre voisin de Sambor, l'est aussi (ici cette dernière circonstance n'est pas sans importance, l'ouverture dans le dossier de la chaise étant assez large pour qu'un homme maigre puisse se glisser à travers). Il en est de même pour M. S. qui tenait l'autre main du médium lorsque la chaise s'est enfilée sur le bras de M. K-ow.

Dans un troisième et dernier cas, le même phénomène s'est produit alors que la main droite de Sambor était tenue par M. H., diplomate américain, et apparemment très bon observateur, qui tenait beaucoup, lui aussi, à avoir une chaise à son bras; ici toutefois l'autre main de Sambor a été lâchée pour un moment par M. K-ow. Ce dernier du reste a dit ne l'avoir lâchée (à cause des mouvements violents que faisait le médium) qu'après que M. H. eut déclaré qu'une chaise s'était enfilée sur son bras; mais les sceptiques à outrance pourraient peut-être affirmer que M. K-ow étant sourd, son assertion à ce sujet ne peut avoir de valeur, et que par conséquent l'hypothèse du passage du médium par l'ouverture du dossier de la chaise ne peut être considérée ici comme exclue. Pour ma part, je ne le crois guère.

De toute façon après les cas que je viens de décrire, tous les assistants sont arrivés à la conclusion que le phénomène apparent du passage d'une chaise « à travers », pour ainsi dire, le bras de Sambor, se produisait alors que les mains de ce dernier n'avaient pas cessé apparemment d'être tenues d'une façon très satisfaisante, et tout à fait indépendamment de la personnalité des « contrôleurs ».

Il devenait dès lors plus intéressant d'aller plus au fond de la question et de la poser de façon à exclure définitivement toute possibilité d'erreur tactile, en admettant qu'on pût en supposer une dans ces conditions.

Nous avons donc procédé à quelques expériences à ligatures que je vais décrire en deux mots.

Je dois dire tout d'abord que dans cette série d'expériences nous avons tenu à ne pas attacher les mains mêmes du mé-

Digitized by Google

dium à celles des contrôleurs. (On les a attachées toutes les deux, dans le sens strict du mot, une ou deux fois, à des séances d'un autre cercle, aux réunions duquel je prenais également part l'hiver dernier, et une de ces fois après qu'une chaise s'était enfilée sur le bras d'un des voisins de Sambor dans les conditions ordinaires, mais ce fut sans succès.) J'ai grand'-peine à croire, il est vrai, quant à moi, qu'alors que deux mains sont fortement attachées l'une à l'autre et qu'en outre l'une tient l'autre, celle de ces mains qui est tenue puisse se libérer puis revenir à sa position première sans que le possesseur de l'autre main s'en aperçoive; mais peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour affirmer que la chose est faisable; aussi-avons nous procédé autrement :

a) Nous avons pris un long ruban de toile et nous l'avons fait passer par les deux manches de la redingote du médium et par l'une des manches de chacun de ses voisins, les bouts du ruban étant tenus par d'autres personnes parmi celles formant la chaîne;

b) Nous avons fait passer ce ruban par les deux manches de la redingote de Sambor et nous en avons attaché les deux bouts aux poignets des contrôleurs;

c) Nous l'avons fait passer par des ouvertures dans les manches de chemise du médium et de ses voisins, en attachant fortement les deux bouts que le « contrôleur » devait garder dans sa main tout en tenant (comme toujours) celle de Sambor;

d) Nous avons aussi attaché la main droite de chacun, puis d'un seul des « contrôleurs » à sa main gauche au moyen d'un ruban de toile lâche.

Dans toutes ces conditions l'apparition de la chaise au bras d'un des voisins du médium (ou bien au bras du médium même dans les cas *a*), *b*) et *c*) aurait été inexplicable dans l'hypothèse d'une simple libération momentanée de la main de Sambor.

Malheureusement aucune de ces expériences n'a réussi.

Je dois dire en toute franchise que je ne puis considérer cet insuccès comme la *preuve* du fait qu'il faille chercher l'explication des faits de cette catégorie seulement dans

des erreurs tactiles et je réserve nettement mon opinion en attendant que de nouvelles expériences aient été faites.

Je dois remarquer tout d'abord que le très grand nombre de séances que Sambor a données l'hiver dernier, a semblé l'avoir exténué. Ce qui est certain, par exemple, c'est que sur sept séances auxquelles j'ai assisté dans un autre cercle, quatre au moins ont été absolument nulles. Lors des dix séances spéciales dont il est question en ce moment, le phénomène que nous avions en vue ne s'est produit, dans deux cas sur trois, qu'après une attente assez ou même très longue et des essais infructueux; d'autre fois nous avons tâché vainement de l'obtenir même dans les conditions les plus simples (sans ligatures). Le nombre même de ces expériences à ligatures a été trop peu nombreux (nous n'y avons consacré que 4 ou 5 séances) et, tout compte fait, je n'irai pas nier absolument la réussite possible dans de meilleures conditions — alors que le médium serait moins fatigué et la composition du cercle particulièrement favorable. C'est, il y a de cela 4 ou 5 ans, alors que le phénomène en question se produisait sans cesse aux séances de Sambor et bien plus facilement qu'à présent, qu'il aurait fallu instituer ces sortes d'expériences. Bref, j'ai certainement l'intention de les recommencer lorsque l'occasion s'en représentera, et qui sait? peut-être serais-je plus heureux en fin de compte!

Car lorsque je pense par exemple à cet incident que j'ai décrit dans mon article précédent : nous entendons tous dans l'obscurité un coup léger, et un des voisins de Sambor, M. Nabokow, s'écrie qu'un anneau m'appartenant s'est enfilé sur son bras; eh bien! il me semble peu probable qu'ici encore l'apparition de cet anneau au bras de M. Nabokow soit due à une libération de la main du médium, surtout lorsque l'on rapproche cet incident d'autres analogues. Nous avons négligé, il est vrai, de faire la lumière au moment voulu, puis le médium a enlevé par un mouvement brusque sa main à M. Nabokow et l'anneau est tombé, mais cette circonstance regrettable ne peut être considérée comme enlevant au fait en question toute sa valeur.

Et le fait que l'apparition de l'anneau au bras de M. Nabokow

Digitized by Google

a coïncidé avec un son que nous avons entendu tous, me semble aussi rendre peu probable la seule autre explication « naturelle » possible, comme quoi Sambor n'aurait fait qu'introduire sa main unie à celle de M. Nabokow dans l'intérieur de l'anneau.

Ou bien prenons par exemple le cas de M. Tour. Sa main est attachée très fortement à celle de Sambor, et M. Tour tient en outre la main de ce dernier dans la sienne. Une chaise s'enfile sur le bras de M. Tour, chaise appartenant à M. Bezsonow chez qui la séance a lieu. On allume, puis on vérifie, en procédant sur l'heure à un essai, que le médium n'aurait pas pu se glisser à travers l'ouverture du dossier de la chaise (témoignage de M. Tour, de M. le colonel V., de M. Taitz).

Eh bien! si je conçois assez difficilement une erreur sur ce point spécial je vois encore plus difficilement le médium retirant sa main de celle de M. Tour, malgré le ruban de toile, puis l'y replaçant sans que M. Tour s'aperçoive de rien et alors que le phénomène en vue est justement l'apparition de la chaise au bras de M. Tour.

Il ne faut donc certainement pas se décourager, mais tout au contraire persévérer dans l'espoir de mettre un jour la main sur un véritable *experimentum crucis*,

Je ne saurais à ce propos assez insister sur un point, à savoir, la nécessité dans ces sortes d'expériences d'éliminer absolument toute possibilité d'explication par un passage du médium à travers le dossier de la chaise (avec libération momentanée d'une main).

Dans un cas récent, par exemple, le phénomène s'est produit alors qu'une des mains du médium (celle sur laquelle s'est enfilée la chaise) était réunie à celle de son voisin selon la méthode *c* : à l'aide d'un ruban de toile qu'on avait fait passer à travers des ouvertures dans les manches de chemise du médium et du contrôleur, en en attachant fortement les deux bouts. Franchement, voilà une épreuve qui devrait être considérée comme décisive, si ...si l'on avait pris soit une chaise à dossier très étroit, soit attaché de la même façon les deux mains de Sambor. Mais non. M. M. B..., qui m'a

Digitized by Google

envoyé le compte rendu du cas en question, ajoute qu'on n'avait malheureusement pas pensé à attacher de la même façon l'autre main du médium et qu'il n'y avait pas impossibilité absolue pour ce dernier de se glisser à travers le dossier. Il est vrai que la séance avait lieu, à l'encontre des nôtres, à une certaine lumière, et que l'autre voisin du médium a affirmé lui aussi ne pas avoir lâché sa main, mais ce n'est pas encore ce qu'il nous faudrait pour nous satisfaire pleinement.

J'admets donc que, malgré tout, la preuve *certaine*, *irréfutable*, reste encore à trouver; et je n'ai pas besoin de dire qu'entre les deux hypothèses : celle d'une libération non remarquée d'une des deux mains du médium, même tenue d'une façon qui ne semble pas laisser place au doute, et celle du passage d'un corps solide à travers un autre corps solide, c'est la première qui est la moins improbable. J'avoue pourtant que, pour ce qui me concerne, elle ne me satisfait pas, même malgré l'insuccès de celles de nos expériences, trop peu nombreuses, je le répète, qui auraient pu être décisives.

Pour finir, je vais indiquer en deux mots les raisons qui me font insister sur ce phénomène particulier au détriment des autres présentés par Sambor. En laissant de côté l'intérêt du fait même, ces raisons sont de deux sortes. La première c'est l'extrême simplicité des conditions de contrôle. Rien de plus facile en effet que de réduire ces conditions à une seule : la non-interruption du contact entre les mains du médium et celles de ses voisins, en laissant de côté tout le reste. Cette simplicité est attrayante, surtout lorsqu'on la compare aux difficultés que présente l'élimination de toutes les sources d'erreur, ne fût-ce que dans les expériences sur le mouvement des objets sans contact. Mais il y a aussi une autre raison : c'est qu'après un très grand nombre de séances de tout genre avec Sambor, je suis forcé de conclure qu'avec lui on n'a pas beaucoup de chances d'arriver à quelque chose ressemblant à une conviction complète de la réalité des autres phénomènes, pour peu que l'on envisage la question à un point de vue scientifique et surtout si on n'a pas beaucoup de

Digitized by Google

temps à perdre. En effet, sans m'ériger en juge de ce que je n'ai pas vu et pour ne parler que de mon expérience personnelle, pour laquelle je veux bien admettre une certaine dose de malechance au point de vue de la composition de mon « cercle » habituel, je pourrais presque dire *avec un peu d'exagération*, que je compterais bien sur mes dix doigts — les « chaises » et les anneaux mis à part, — les incidents qui m'ont paru exclure *plus ou moins* nettement une explication naturelle [1]. Aujourd'hui, comme il y a quelques mois, je suis prêt à croire que, dans des circonstances particulièrement favorables, on peut obtenir avec Sambor des résultats extraordinaires, mais ces circonstances-là sont aussi particulièrement difficiles à réaliser. Tout au contraire dans le domaine des phénomènes apparents « du passage de la matière à travers la matière », Sambor, à ce qu'il m'a longtemps semblé et à ce qu'il me semble encore, présente un intérêt tout particulier, à en juger par les résultats déjà obtenus avec lui, et obtenus en abondance et avec une relative facilité. Je voudrais

1. J'ai mentionné dans les *Annales* de novembre-décembre 1899, p. 326-341, la plupart de ces incidents; je rappellerai qu'il s'agit surtout : 1° des différents phénomènes qui ont eu lieu à la séance du 11 mars 1899; et je maintiens qu'ils n'ont pu être produits ni par le médium, ni par aucune des personnes formant la chaîne; malheureusement il était possible pour un complice de s'introduire dans la chambre du dehors; et quoique je ne sois pas particulièrement disposé à adopter cette hypothèse, la circonstance en question introduit nécessairement un doute dans mon esprit; 2° de la séance à rideau du 19 mars 1899; 3° de *quelques* cas de transports d'objets de petite dimension (boîte à musique à manivelle volant et jouant, etc.) qui m'ont semblé difficilement explicables par une action des dents ou des pieds; 4° des tables enlevées du milieu du cercle et transportées en dehors (surtout de la table pesant 34 livres, dans mon cabinet de travail); 5° de certaines apparitions lumineuses; 6° peut-être d'un ou de deux cas d'attouchements; 7° de la voix parlant à l'oreille d'une personne placée à une certaine distance de Sambor (*Annales* 1899, n. 6 p. 337). C'est *à peu près* tout. A ajouter peut-être un ou deux incidents dont j'ai été témoin l'hiver dernier: mouvements prolongés, dans une chambre très faiblement éclairée, d'une petite table sur laquelle était placée une boîte à musique assez lourde, beaucoup trop loin de Sambor pour que celui-ci pût l'atteindre à l'aide d'une main ou d'un pied; en outre la disposition des personnes formant la chaîne aurait rendu difficile l'emploi d'un instrument quelconque dans le but de produire ces mouvements. Tout cela est évidemment important; mais ce n'est pas énorme pour 75 séances.

Digitized by Google

bien que mon expérience ultérieure me fortifiât dans cette opinion.

M. Petrovo-Solovovo,

Saint-Pétersbourg, juin 1900.

P.-S. — Je tiens à corriger un erratum dans mon article précédent : dans le récit du Dr Pogorelsky, *Annales* 1899, n° 6, p. 350, ligne 8, c'est de l'ouverture *B*, étroite, non de l'ouverture *A*, large, du dossier de la chaise qu'il s'agit; ici la distinction a de l'importance.

INFORMATION

Un Congrès spirite et spiritualiste se tiendra à Paris, du 15 au 26 septembre, dans les salles de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes. Toute personne, qui en donnant son adhésion versera une somme quelconque, sera considérée comme membre du Congrès, mais pour avoir droit au compte rendu des travaux du Congrès on devra verser une somme d'au moins 12 francs.

Tous les documents et versements de fonds doivent être adressés à M. Célestin Duval, trésorier, 55, rue du Château-d'Eau, à Paris.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Digitized by Google

DOCUMENTS ORIGINAUX

DE DIVERSES EXPÉRIENCES
SUR LES
MOUVEMENTS D'OBJETS MATÉRIELS
PROVOQUÉS SANS CONTACT PAR UNE FORCE PSYCHIQUE AGISSANT A DISTANCE [1]

PAR LE Dr XAVIER DARIEX

La questions des mouvements d'objets sans contact a beaucoup occupé les psychistes pendant ces dix dernières années. De nombreuses expériences ont été faites, et si la réalité du phénomène n'a pas été admise par tous les expérimentateurs, elle l'a été par beaucoup de ceux qui ont longuement et patiemment expérimenté. Quoi qu'il en soit, le sujet est assez important et dès maintenant il a fait l'objet d'assez de recherches pour être pris en sérieuse considération et mériter d'être abordé à ce Congrès.

En raison du peu de temps dont il est possible de disposer pour une communication, je me bornerai à relater quelques-unes de mes expériences,

1 Communication faite au Congrès de psychologie.


Digitized by Google

PROCÈS-VERBAL DES EXPÉRIENCES COLLECTIVES INSTITUÉES POUR LE CONTRÔLE DES MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT[1]

Les soussignés :

Dr BARBILLION, de la Faculté de Paris, ancien interne en médecine des hôpitaux, demeurant, quai d'Orléans, 16, à Paris;

BESOMBES (Paul), employé des ponts et chaussées, demeurant à Paris, rue Boutarel, 7;

Dr MENEAULT (Joanne), de la Faculté de Paris, ancien interne de l'hôpital maritime de Berck-sur-Mer, demeurant à Paris, rue Monge, 51;

MORIN (Louis), pharmacien de 1re classe, demeurant rue du Pont-Louis-Philippe, 9,

Certifient l'exactitude des faits suivants :

Le Dr DARIEX, demeurant à Paris, rue du Bellay, n° 6, ayant à plusieurs reprises, et notamment le 24 janvier 1889, cru constater que des phénomènes étranges se produisaient, la nuit, dans son cabinet de travail, pria les personnes ci-dessus désignées de contrôler les observations qu'il avait déjà faites sur l'existence de ces phénomènes.

Il s'agissait, au dire du Dr Dariex, de chaises qui avaient été trouvées renversées dans son cabinet, et cela à plusieurs reprises, alors que, d'après les précautions prises en vue d'éviter toute supercherie, il paraissait impossible qu'aucun être vivant ait pu s'introduire dans le cabinet, dont les portes et les fenêtres avaient été méthodiquement closes et mises sous scellés.

Pendant dix jours, du 26 janvier au 4 février, les soussignés se sont régulièrement réunis chez le Dr Dariex, le soir à 8 heures, le matin à 8 h. 1/2; tantôt ils étaient tous présents, tantôt il manquait une ou plusieurs personnes. Le Dr Barbillion et le Dr Dariex n'ont pas manqué à un seul rendez-vous et ont pu assister à toute la série des expériences.

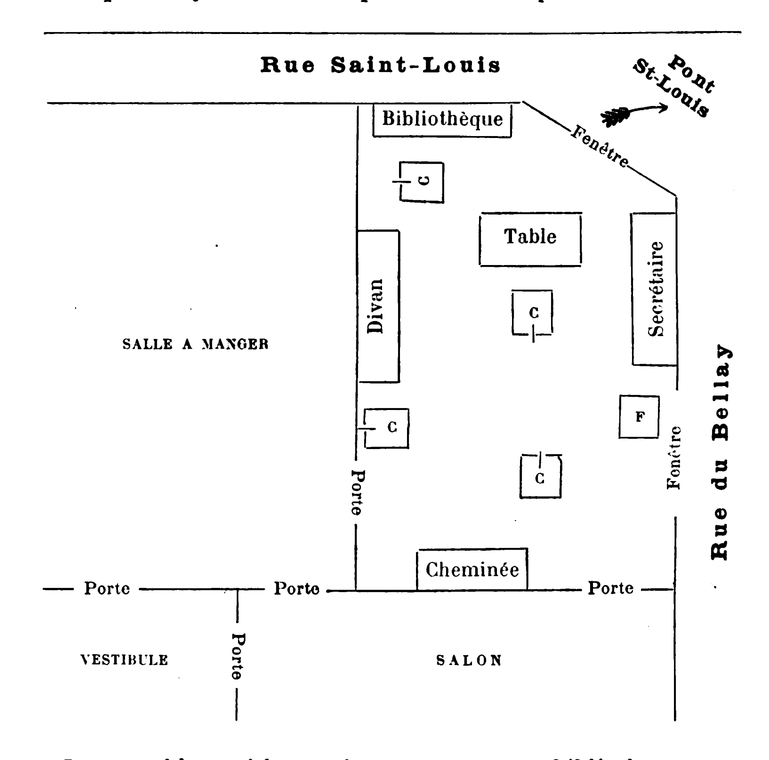
Le cabinet de travail du Dr Dariex occupe, au premier étage

1. Ce procès-verbal a été publié dans les *Annales des sciences psychiques* de 1892 (p. 190).

Digitized by Google

de la maison portant le n° 6 de la rue du Bellay, la partie de l'appartement qui forme le coin de cette rue et de la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Il prend jour par deux fenêtres donnant sur cette rue et communique avec les autres pièces de l'appartement par deux portes, l'une donnant sur le salon et s'ouvrant vers le salon, l'autre donnant sur la salle à manger et s'ouvrant vers le cabinet.

Le plan ci-joint rend compte de cette disposition.



Les meubles qui le garnissent sont : une bibliothèque, un secrétaire, une table, un divan, un fauteuil, quatre chaises; il n'existe aucun placard. Après avoir scrupuleusement examiné les fenêtres et les portes ainsi que les différents meubles, les murs et le parquet, les soussignés ayant acquis la conviction que rien ne pouvait amener la chute ou le déplacement d'au-

Digitized by Google

cun meuble ou d'aucun objet à l'aide de mécanisme, de fils, etc., ou de tout autre moyen; qu'il était également impossible à quelqu'un de se cacher dans le cabinet ou de s'y introduire après la fermeture et la mise sous scellés des fenêtres et des portes. Dans ces conditions, chaque soir, à 8 heures, les précautions suivantes furent minutieusement prises : les volets en fer sont fermés, les fenêtres sont closes, et des scellés sont apposés sur les montants, près de l'espagnolette. La porte de communication avec le salon est fermée à clef du côté du cabinet, la clef restant emprisonnée dans la serrure par une bande d'étoffe scellée à ses deux extrémités.

Des scellés sont posés sur cette porte et une bande d'étoffe est fixée par des cachets de cire, d'une part sur la porte elle-même, et, d'autre part, sur le mur voisin. Pendant tout le cours de nos expériences, cette porte du salon est demeurée condamnée.

Restant comme unique ouverture la porte faisant communiquer le cabinet avec la salle à manger. Les chaises du cabinet étaient alors disposées suivant un ordre convenu, mais non toujours exactement à la même place. On sortait du cabinet, le Dr Dariex le premier, et chacun, *de la salle à manger,* etait un dernier regard dans le cabinet, afin de s'assurer une dernière fois que *les chaises étaient debout* et bien en place.

Alors le Dr Barbillion fermait à clef la porte du cabinet, et gardait sur lui cette clef; les scellés étaient posés et la bande d'étoffe était appliquée sur le trou de la serrure. Sept ou huit cachets de cire étaient apposés à l'aide d'un cachet appartenant à M. Morin, lequel le gardait et l'emportait chez lui. *La forme et la disposition des scellés étaient notées avec soin.*

Ces précautions ayant été régulièrement et rigoureusement prises chaque jour à 8 heures du soir, nous nous réunissions le lendemain matin, à 8 h. 1/2, pour la levée des scellés, laquelle était toujours précédée d'un examen minutieux des cachets et de la serrure. Pendant les dix jours qu'a duré l'observation, voici ce qui a été constaté :

1re nuit, du samedi 26 janvier au dimanche 27. — Néant.

2e nuit, du 27 au lundi 28 janvier. — Néant.

3e nuit, du 28 janvier au mardi 29 janvier. — Deux chaises

sont renversées; l'une, placée près de la bibliothèque, est tombée sur son côté gauche; l'autre, placée près du fauteuil, est renversée sur le dossier dans la direction de la fenêtre et de la table.

4e nuit, du mardi 29 janvier au mercredi 30 janvier. — Néant.

5e nuit, du 30 janvier au jeudi 31 janvier. — Néant.

6e nuit, du 31 janvier au vendredi 1er février. — Néant.

7e nuit, du 1er février au samedi 2 février. — Néant.

8e nuit, du 2 février au dimanche 3 février. — Néant.

9e nuit, du dimanche 3 février au lundi 4 février. — Néant.

10e nuit, du lundi 4 février au mardi 5 février. — Deux chaises sont renversées : l'une, placée vers la table, a été renversée sur le côté gauche, vers le divan; l'autre, placée, près du fauteuil, est tombée sur le dossier, dans la direction de la fenêtre.

En présence de ces faits, des précautions prises par nous pour éviter toute supercherie, du soin que nous avons apporté à la pose des scellés et à l'examen des mêmes scellés, nous sommes convaincus :

1° *Que personne n'a pu demeurer dans le cabinet après que nous en étions sortis;*

2° *Que personne n'a pu s'y introduire pendant la nuit, avant notre arrivée le lendemain matin.*

Et nous sommes amenés à conclure que pendant la nuit, à deux reprises, dans l'espace de dix jours, au milieu d'une chambre parfaitement close et sans qu'aucun être vivant ait pu s'y introduire, des chaises ont été renversées, contrairement à notre attente et à nos prévisions; que cette manifestation d'une force en apparence mystérieuse, se produisant en dehors des conditions habituelles, ne nous paraît pas reconnaître une explication ordinaire, et que sans vouloir préjuger en rien de la nature intime de cette force et tirer des conclusions positives, nous inclinons à penser qu'il s'agit de phénomènes d'ordre psychique analogues à ceux qui ont été décrits et contrôlés par un certain nombre d'observateurs.

Dr Barbillion; P. Besombes;

Dr Meneault; M. Morin; Dr Dariex

Digitized by Google

Toutes ces signatures sont légalisées par la mairie du IV[e] arrondissement et par celle de Pont-de-Vaux, dans l'Ain, où est allé, peu après, se fixer le D[r] Meneault.

Comme cela est dit au cours du procès-verbal, parfois les expérimentateurs n'étaient pas tous présents ; les expériences ayant nécessité vingt rendez-vous réguliers et à heure fixe, on conçoit aisément que de temps à autre quelqu'un y manquât; mais *il y étaient tous* les jours que le phénomène a été constaté. Tous ont vérifié les scellés, les ont trouvés intacts, et tous ont vu, de la salle à manger, et avant que personne entre dans le cabinet, les chaises renversées. C'est pour cette raison que tous ont signé le procès-verbal sans aucune restriction; il y avait d'ailleurs entre nous une confiance absolue, car nous étions tous des amis de vieille date, nous sachant incapables de nous tromper les uns les autres.

J'aurais voulu réunir un plus grand nombre de témoins ; mais à cette époque, peu de personnes en France osaient parler de phénomènes psychiques, de crainte de passer pour folles ou pour hallucinées, et moi-même, moins expérimenté et moins convaincu qu'aujourd'hui de la nécessité d'oser aborder ouvertement ces recherches, je partageais dans une certaine mesure la pusillanimité générale, et n'en parlais qu'avec mes amis; aussi je n'osai proposer qu'à des intimes de venir contrôler ce que j'avais déjà observé. Je ne savais pas si le phénomène se reproduirait de nouveau, et je ne voulais pas m'exposer aux déconvenues qui auraient pu en résulter si j'avais convié à un pareil contrôle des personnes me connaissant peu, et ne sachant rien des phénomènes psychiques, de leur inconstance, de leur variabilité et des écueils sans nombre qu'offre leur expérimentation.

A partir du 5 février, mes amis ayant déclaré que le contrôle était suffisant et qu'il était inutile de le prolonger, je me fis dresser tous les soirs un lit dans ce cabinet de travail, et j'y couchai jusqu'au 26 février, date à laquelle je fus appelé en province par un deuil de famille. Je n'entendis rien, et aucune chaise ne fut renversée de nouveau.

La supercherie a-t-elle été possible ? avons-nous pu être

Digitized by Google

joués par une Bretonne fort simple, que M. le professeur Ch. Richet connaît et qu'il en croit incapable; que moi-même, pendant les neuf années qu'elle est restée à mon service, je n'ai jamais surprise en flagrant délit d'aucune tromperie? Est-il admissible que cette fille, qui n'avait certainement des scellés aucune expérience ni aucune pratique, ait pu, à quatre reprises, lever et replacer, sans qu'il y paraisse, *au moins six cachets chaque fois,* cachets dont nous remarquions jusqu'aux irrégularités, jusqu'aux bavures, et qui, lorsque nous voulions les lever, adhéraient tellement que même la toile que nous employions se déchirait; cachets dont nous n'avons pas pu réussir à lever et replacer *un seul,* mes amis et moi, malgré de nombreux essais, par tous les moyens et avec tous les instruments que nous avons pu imaginer.

Que de fois nous avons discuté, notamment avec M. le professeur Ch. Richet, de quelle manière ma domestique aurait pu nous abuser! L'hypothèse qu'elle aurait pu s'introduire dans le cabinet malgré les scellés, pour y renverser les chaises, a toujours été déclarée inadmissible par tous ceux qui l'ont examinée; celle de fils de fer introduits sous les portes, n'est pas admissible quand on considère la disposition de la pièce, celle des meubles, la place occupée par les chaises et la manière dont elles sont tombées ; supposer qu'elles ont été renversées par quelques trépidations est inacceptable, car, depuis douze ans et demi que j'habite le même appartement, jamais aucune chaise n'a été trouvée renversée en dehors de la période des expériences. Ont-elles pu être renversées par un animal qui se serait introduit par la cheminée et aurait pu repartir par la même voie, sans se faire prendre? Ce serait une hypothèse absurde : d'abord le rideau métallique de la cheminée était baissé complètement et une grille à charbon se trouvait dans la cheminée, derrière ce rideau; puis, s'imagine-t-on cet animal descendant la nuit, par le tuyau étroit d'une cheminée parisienne, d'environ dix-huit mètres de hauteur, pour venir s'amuser à renverser des chaises et repartir ensuite comme il était venu ? Le seul animal capable de pénétrer par la cheminée ou de rester inaperçu dans ce cabinet, que nous examinions avec soin avant

Digitized by Google

de le mettre sous scellés, c'est une souris. Or une souris est absolument incapable de renverser des chaises pesant 8 livres.

Reste une objection, la voici :

« Un certain temps s'étant écoulé entre la pose des scellés et la constatation du phénomène, le moulage des cachets de cire a pu être pris afin de faire exécuter un cachet de contrebande permettant de donner le change ? »

Cette objection est la plus sérieuse et serait de nature à jeter le doute au premier abord ; heureusement, pour l'intérêt de la vérité, elle ne résiste pas à un examen attentif des faits.

La première fois, en effet, que j'eus recours à la garantie des scellés, pendant des expériences particulières que j'avais faites avant les expériences collectives, je posai les scellés, *sans que personne ait pu connaître cette intention*, à 8 heures du soir. Pourtant, bien que les clefs et le cachet n'aient pas quitté ma poche, à minuit dix minutes, soit quatre heures plus tard, je retrouvais mes scellés *parfaitement intacts*, et, dans le cabinet, une chaise était renversée.

Il était absolument impossible, en quatre heures, et de 8 heures à minuit, de se procurer un cachet semblable au mien. Je n'ai donc pas pu être trompé moi-même de cette façon.

Aurais-je pu tromper les autres ?

Pas davantage. Ainsi qu'en fait foi le procès-verbal, *la forme et la disposition des scellés étaient notées avec soin.*

C'était déjà une garantie très sérieuse, car il n'est pas facile d'obtenir, sur un plan vertical, avec de la cire en fusion, des cachets réguliers : ils ont tous une épaisseur très inégale et des contours très capricieux, si bien que sur cinquante on n'en trouverait peut-être pas deux assez identiques pour être confondus ; mais, à cette précaution, une autre fut ajoutée, les derniers jours, sur ma demande : dans une feuille de papier sur laquelle l'un de nous venait de tracer rapidement, et en assez gros caractères, quelques phrases qui la cou-

Digitized by Google

vraient en entier, nous découpions une bande d'environ 15 centimètres sur 7, qui nous était nécessaire pour l'application des scellés. Le lendemain cette bande était confrontée avec le reste de la feuille où elle avait été découpée, reste que l'on avait emporté en même temps que la clef et le cachet, et nous nous assurions que découpures et portions de lettres se correspondaient exactement. Le soir du 4 février cette précaution avait été prise ; néanmoins nous trouvâmes, le lendemain matin, deux chaises renversées.

Ces phénomènes ont-ils été absolument indépendants de la présence ou du voisinage de quelque personne, de quelque « médium », pour employer le terme consacré ? Je n'en sais rien, mais je présume que si la présence de quelqu'un a été nécessaire, si médium il y a eu, ce doit être ma domestique, dont la santé et le système nerveux étaient alors très délicats. Elle n'a jamais eu d'accès de somnambulisme spontané mais il y a un an, j'ai été amené par la force des choses à me convaincre qu'elle était hypnotisable, voici comment. Des troubles gastro-intestinaux, sans doute principalement d'origine nerveuse, étaient survenus; pendant près de trois semaines j'employai les médicaments appropriés, tous échouèrent ou ne donnèrent que de médiocres résultats, et la malade, s'affaiblissant graduellement, en était arrivée à une faiblesse extrême, ne lui permettant plus de se soutenir sur ses jambes. Son état, grave et fort inquiétant, semblait ne pas pouvoir se prolonger bien longtemps.

La gravité de cette situation me détermina à essayer de la suggestion thérapeutique. Le sommeil hypnotique fut obtenu très facilement ; la première suggestion amena une amélioration considérable, la seconde accentua cette amélioration, et après la troisième la guérison fut complète : il avait fallu quatre jours.

Était-ce le hasard ? Le moment de la guérison était-il venu quand j'instituai la thérapeutique suggestive ? Ce n'est pas probable, car plusieurs mois plus tard les mêmes troubles se renouvelèrent, et les médicaments ne donnèrent pas de meil-

Digitized by Google

leurs résultats que précédemment, malgré qu'ils fussent pris exactement comme je les prescrivais et le plus souvent en ma présence. Cette fois je tardai moins à avoir recours à la thérapeutique suggestive, et deux suggestions amenèrent la guérison complète et durable.

Depuis cette époque, j'ai pu faire de nombreuses expériences sur les mouvements d'objets sans contact, et j'ai eu le plaisir de constater que ces expériences, si elles n'étaient pas toujours probantes, et si parfois même l'on pouvait les suspecter, offraient souvent assez de garanties en faveur de la réalité du phénomène et corroboraient ce que j'avais déjà pu observer. Ces expériences ont été publiées dans la collection des *Annales des Sciences psychiques*.

D[r] XAVIER DARIEX.

Digitized by Google

CONGRÈS DE PSYCHOLOGIE

Ainsi que nous l'avons annoncé, le Congrès de psychologie s'est tenu du 20 au 25 août, au palais des Congrès.

Les différents travaux, qui ont fait l'objet d'environ cent cinquante communications, ont été répartis en sept sections. Les matinées étaient consacrées aux communications en sections, les après-midi aux communications en assemblée générale. Ce qui suit est le résumé de quelques-unes des communications faites au Congrès.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'EMPLOI DE NOUVELLES MÉTHODES ET EN PARTICULIER DE MÉTHODES EXPÉRIMENTALES DANS L'ÉTUDE DE LA PSYCHOLOGIE.

Par le Dr PAUL JOIRE (Lille).

La psychologie, limitée à la méditation et à l'observation intérieure, n'a qu'un champ d'action très restreint.

Cette observation intérieure est très délicate, et il se présente à chaque instant des difficultés qui compromettent son exactitude. L'attention n'est pas entièrement soumise à la volonté, très souvent elle est entraînée par l'imagination en dehors de la voie qui lui est tracée.

Si nous considérons les idées, nous voyons qu'elles n'ont pas la même signification chez tous les hommes; elles varient suivant les races, les climats; dans un ordre plus restreint, suivant les nationalités, les castes et le rang social. Les sentiments ne peuvent être entièrement dégagés des influences qu'exercent sur eux l'hérédité, les penchants individuels, l'éducation, les habitudes.

Digitized by Google

Le développement des idées et des sensations se fait chez les enfants à un âge où ils ne peuvent ni se rendre compte eux-mêmes de ce qui se passe en eux, ni permettre à l'observateur de l'analyser. Les primitifs, chez lesquels on pourrait encore rencontrer les idées à l'état naissant, se trouvent, pour l'observation, dans les mêmes conditions que les enfants par leur intelligence et leur langage rudimentaire.

On ne peut donc connaître les facultés de l'âme et les phénomènes intellectuels sans les isoler artificiellement. C'est l'hypnotisme et la suggestion qui permettent d'y arriver.

L'hypnotisme est un merveilleux moyen d'analyse psychologique, il permet de dissocier les facultés de l'esprit humain. La suggestion permet de soustraire les idées et les sentiments aux influences étrangères qui les modifient et les transforment. Les effets de la civilisation, de l'hérédité, des habitudes peuvent être à volonté momentanément suspendus ou rétablis, de manière à permettre d'étudier leur influence successive ou réciproque.

Cette méthode permet d'arriver, dans l'étude de la psychologie, à des conclusions d'une rigueur scientifique aussi complète que dans les autres sciences.

Mais là ne se bornent pas les avantages que peut retirer la psychologie de l'introduction de l'hypnotisme scientifique dans les études philosophiques.

Par l'étude approfondie de l'hypnotisme, en effet, l'attention a été attirée sur des phénomènes qui semblent, d'une part, n'être que la continuation des précédents, mais, d'autre part, se rattacher à des facultés de l'esprit humain jusqu'ici inconnues.

Ce ne sont pas des facultés nouvelles ni des phénomènes nouveaux, mais ces facultés et ces phénomènes étaient restés jusqu'ici dans l'ombre, à cause de l'insuffisance des moyens d'investigation que nous avions à notre portée.

Il n'y a pas, en effet, de facultés nouvelles dans l'esprit, ni de phénomènes nouveaux, pas plus qu'il n'y a de forces nouvelles.

Certaines forces de la nature, comme l'électricité, sont demeurées longtemps à l'état latent, quoiqu'il y eût des phé-

Digitized by Google

nomènes électriques, parce qu'on ne savait pas les déceler ni les produire. De même, certains faits sont restés jusqu'ici dans le domaine du merveilleux et de la légende; mais déjà ils ont attiré l'attention, quelques savants les ont constatés, il est temps de les étudier et de les approfondir.

Ces faits sont surtout ceux qui se rattachent à la télépathie, à la transmission de la pensée et à la suggestion mentale, à l'extériorisation de la sensibilité et de la force.

Tout d'abord : ces faits existent-ils? Pour le démontrer, je m'appuie sur trois arguments.

La légende d'abord; on en trouve des récits dans les auteurs de toutes les époques. La littérature grecque et la littérature latine abondent en fictions qui sont basées sur des phénomènes de ce genre. Or on peut attacher une grande importance au témoignage des auteurs et des poètes anciens, car à la base de leurs fictions il y a toujours des faits normaux ou exceptionnels, quelquefois dénaturés, mais une réalité existe au fond de toute légende. De plus, les faits racontés dans ces légendes prennent une importance encore bien plus considérable, quand on constate que la modalité des phénomènes ne diffère pas dans leurs récits de ce qu'elle apparaît aux observateurs actuels.

Après ces légendes, qui se rapportent à des faits anciens et nous prouvent que ces phénomènes ont existé de tout temps, nous avons les constatations des faits récents et de ceux qui se passent encore chaque jour sous nos yeux.

Sans doute tous les témoignages ne présentent pas des garanties suffisantes pour entraîner la conviction. Les faits qui n'ont été observés que par des esprits faciles à tromper, ou qui n'ont pas été rigoureusement notés au moment même de leur manifestation, conservent un caractère douteux qui leur enlève toute importance. Mais une autre catégorie de faits a pu être observée par des hommes sérieux et dont nous ne pouvons récuser le témoignage. Ces faits sont trop nombreux pour que l'on puisse les mettre sur le compte du hasard, ou les attribuer à une simple coïncidence; nous ne voulons pourtant leur attribuer d'autre importance qu'une simple probabilité.

Digitized by Google

Il reste enfin une troisième catégorie de phénomènes observés par des hommes de science dont nous avons toujours accepté le témoignage quand il s'est agi d'autres travaux scientifiques; les faits se sont présentés à eux dans des conditions de contrôle tels qu'ils ont entraîné leur conviction; parfois même ces phénomènes ont pu être notés de façon à éliminer toute cause possible d'erreur, ou enregistrés au moyen d'appareils mécaniques. A ceux-là, nous reconnaissons un caractère de certitude absolue.

Il est certain enfin que les phénomènes dont l'évidence s'impose le plus invinciblement à l'esprit sont ceux que l'on peut répéter à volonté, comme les expériences de laboratoire, ou qui peuvent, comme les expériences célestes, être perçus simultanément par un grand nombre d'observateurs. Eh bien ! un grand nombre des phénomènes psychiques dont nous parlons peuvent maintenant entrer dans cette catégorie. En effet, nous avons pu rendre témoins un grand nombre d'observateurs des phénomènes d'extériorisation de la sensibilité. Nous avons pu reproduire chaque année un grand nombre de fois devant des élèves les phénomènes de suggestion mentale ; l'on peut enfin, avec de nouveaux appareils, reproduire les phénomènes d'extériorisation de la force aussi souvent que l'on reproduit les phénomènes électriques dans les laboratoires.

Il faut donc étudier et analyser ces faits, non pas en rechercher la cause et la nature; il n'est aucune force dont nous connaissions la nature, et quant à la cause des phénomènes, nous ne pouvons que reculer la difficulté, et remonter d'une cause prochaine à une cause plus éloignée. Mais ce que nous devons chercher, ce sont les conditions dans lesquelles se manifestent ces phénomènes, de manière à les reproduire dans des expériences aussi nombreuses et aussi variées que possible. Enfin, il faut les soumettre, autant que possible, au contrôle d'appareils enregistreurs qui permettent d'éliminer, autant que faire se peut, la subjectivité des observateurs; la biométrie, la photographie, donneront là les résultats les plus précieux, en permettant de montrer des preuves indiscutables de ces phénomènes.

Digitized by Google

SUR LES CAUSES DE L'INÉGALE CRIMINALITÉ DES SEXES

Par le Dr Nicolas Seeland (Werni, Asie russe).

La moindre criminalité du sexe féminin est un fait constaté partout où il existe une statistique criminelle, mais les auteurs ne sont pas d'accord quant à l'explication du fait.

Les uns l'attribuent à la moralité supérieure de la femme, les autres n'y voient que des causes accidentelles et sociales. L'auteur du mémoire ci-joint étudie la question, en se basant sur des données nouvelles qui comprennent les crimes de la Russie européenne durant l'époque de cinq ans (1889-1893). Comme premier résultat il trouve que l'homme y devient criminel sept fois plus fréquemment que la femme. Ensuite il analyse les objections de ceux qui combattent le premier des deux points de vue. Il trouve ces objections exagérées ou erronées. Ainsi il démontre que la non-accessibilité à certains crimes par la femme — grâce à son exclusion de certaines professions et situations — n'occasionne qu'une faible oscillation de la moyenne générale.

L'assertion de quelques auteurs (Œttingen) que la femme dépasserait l'homme dans les crimes les plus horribles, comme l'empoisonnement et l'assassinat des parents, et qu'elle se montrerait plus réfractaire dans le crime, est en partie réfutée par les faits mêmes, puisque les cas féminins d'assassinat des parents (excepté l'infanticide) et les cas de récidive de la femme sont en Russie beaucoup plus rares que ceux de l'homme. Quant à l'infanticide, il doit être envisagé, dans la plupart des cas, d'une manière spéciale, vu que l'état troublé psychique de la nouvelle accouchée y est pour beaucoup. L'objection de ceux qui pensent que la lacune que la statistique criminelle établit en faveur des femmes se comblerait par les prostituées, est erronée sous plusieurs points de vue et surtout en ce que la prostitution ne peut pas être envisagée comme un péché du sexe féminin seul.

Les objections réfutées, l'auteur cite une série d'exemples où les chances extérieures pour commettre un crime sont égales pour les deux sexes, et où néanmoins l'homme en com-

Digitized by Google

met beaucoup plus. Ainsi un grand nombre de crimes sont également accessibles aux deux sexes, et cependant l'homme y surpasse la femme. Ce résultat est d'accord avec un autre : dès qu'on compare la criminalité des sexes, les conditions de vie de l'un et de l'autre étant identiques ou semblables, on voit toujours l'homme dépasser la femme dans le crime. Ainsi les *âges extrêmes,* l'enfance au-dessous de 13 ans et la grande vieillesse, au-dessus de 75 ans, donnent encore une criminalité masculine sept fois plus grande.

Les *hommes veufs* deviennent criminels trois fois plus que les veuves. La femme juive, qui prend part aux occupations de l'homme juif, ne donne cependant qu'un cas de crime sur 6-7 cas masculins. Enfin la *femme d'éducation* supérieure qui, également, exerce plusieurs professions masculines (par exemple l'art médical) devient criminelle dix-sept fois plus rarement que l'homme d'éducation supérieure. Il ne reste donc qu'à supposer que l'âme féminine porte en soi-même les garanties d'une meilleure moralité, ce qui se confirme dès qu'on l'analyse de plus près. D'abord sa *sobriété* est pour beaucoup, car c'est surtout l'ivrognerie de l'homme qui prépare le terrain au crime. On sait que la femme est douée de plus de *patience* dans les souffrances, elle a donc une chance de plus pour conserver son équilibre vis-à-vis des tentations du crime. Ensuite la femme du peuple possède plus d'*assiduité* que l'homme, ce qui s'accorde avec le plus grand nombre de vagabonds et de mendiants masculins (6 : 7).

L'habileté de la femme, reconnue par l'homme, de soigner les enfants et les malades, serait impossible sans un surplus d'*amour et de charité;* or ces qualités étant les antagonistes des qualités négatives et destructives de l'âme, servent, par leur nature même, de garantie contre le crime. Enfin l'*esprit religieux* de la femme l'éloigne du désespoir, ce qui est d'accord avec la moindre quantité des cas de suicide féminin (1 : 3).

Digitized by Google

NOTES SUR LES PHÉNOMÈNES DE TRANCE DE M[RS] THOMPSON

Par M[me] VERRALL (MARGARET DE GAUDRION) Cambridge (Angleterre).

Mrs Thompson est un médium non professionnel, une sensitive très développée, qui s'est prêtée pendant plusieurs années aux observations de M. Myers et d'autres membres de la Société anglaise des Recherches psychiques. Les phénomènes très remarquables chez cette sensitive comprennent les automatismes spontanés et provoqués, les visions à l'état normal et en trance, la télépathie, la lucidité, l'acquisition supernormale de faits portant sur les vivants et les morts, voire même la faculté de faire des prédictions, vérifiées par la suite. Les quelques notes suivantes ont rapport surtout aux phénomènes produits pendant l'état de somnambulisme, qui ont eu lieu directement sous l'observation de l'écrivain.

A l'état de somnambulisme, la sensitive par ses paroles et plus rarement par ses écrits joue le rôle d'un médium « possédé » par une autre personnalité, soit celle d'une fille de Mrs Thompson, morte enfant il y a une dizaine d'années, soit celle d'une ancienne maîtresse d'école de sa connaissance, soit celle de quelque ami des auditeurs présents à la séance; sans exception la personnalité est celle d'une personne actuellement morte mais qui a réellement existé. Les faits ainsi communiqués sont de nature diverse et d'un intérêt très variable; les communications peuvent être provoquées par les questions de l'auditeur, ou par des objets (bijoux, lettres, etc.) touchés par la sensitive; elles arrivent quelquefois sans aucune suggestion consciente de l'auditeur; elles se rapportent aux affaires de l'auditeur, à ses amis, vivants ou morts, le plus souvent à ces derniers.

Parmi les faits rapportés, il y en a qui sont bien connus de l'auditeur, d'autres à moitié oubliés et qu'il ne retrouve qu'avec peine: il y en a encore dont la connaissance, s'il la possède, n'existe pas dans sa mémoire consciente. C'est un pêle-mêle de faits attendus ou inattendus, de renseignements vrais, vrai-

Digitized by Google

semblables, véridiques, non vérifiés, faux. Toutefois, faut-il avouer qu'il est rare d'y trouver du faux, et encore plus rare d'y rencontrer ce vague mystérieux et cette ambiguïté delphique trop fréquents chez les médiums ordinaires. Impossible aussi à prédire la façon dont les faits se présenteront; il est possible que de la première séance d'un inconnu provienne une quantité de détails reconnus vrais ou attestés plus tard, mais le plus souvent l'information, bien caractérisée dès le début, quoique maigre et décousue, se complète dans des audiences successives.

Les lacunes ne sont pas moins remarquables; souvent la sensitive insiste sur une minutie de détails peu intéressants sans indiquer, peut-être sans comprendre leur signification ou leurs relations en grand. On est comblé de renseignements sur ses accointances et les accointances de ses amis, et on ne peut obtenir aucune réponse à ses désirs intimes.

Nulle idée de réincarnation, comme chez la célèbre Mlle « Hélène Smith », ne paraît parmi les révélations des différentes personnalités parlant par la bouche de Mrs Thompson; le somnambulisme de celle-ci n'a aucune vraisemblance avec les merveilleux développements d'imagination dramatique signalés par M. Flournoy, Les personnalités qui se succèdent en dominant Mrs Thompson, quoique distinctes, n'accusent que des caractères peu profondément différenciés.

La suggestibilité à l'état de veille n'est pas marquée chez Mrs Thompson, et la cryptomnésie ne paraît pas jouer un rôle important dans ses séances.

En somme, une longue série d'observations permet de croire que ces personnalités, qu'elles soient des modifications de Mrs Thompson elle-même, ou des puissances extérieures, ont trouvé moyen d'acquérir des connaissances au delà de la portée d'une intelligence normale; en général, les renseignements sont exacts, les incertitudes et le décousu qu'on y trouve s'expliqueraient par la surabondance des matériaux et l'énorme difficulté de transmission plutôt que par défaut à la source même de ces connaissances.

Digitized by Google

DE LA DUALITÉ DES VÉHICULES DE CONSCIENCE

Par le Dr Théophile Pascal (Paris).

La physiologie psychologique a établi l'existence dans l'homme d'une conscience anormale beaucoup plus étendue que la conscience normale, ce qui indique un autre véhicule de conscience que le cerveau et les autres parties du système nerveux physique pouvant jouer ce rôle. Les faits qui se rapportent à cette conscience ont été observés :

1° Dans les sommeils divers :

Le sommeil ordinaire;
Le somnambulisme spontané ;
— — hypnotique ;
— — psychométrique.

2° Dans les états pathologiques divers :

Agonie ;
Asphyxie par submersion ;
Empoisonnements par les anesthésiques ;
— — alcooliques ;
— — narcotiques ;
Fièvres ;
Folie ;
Possessions ;
Les phénomènes de double conscience.

I

De ces phénomènes divers, l'on peut tirer bien des preuves rationnelles de la dualité des véhicules de conscience. Voici quelques-uns des faits sur lesquels reposent quelques-unes d'entre elles :

Empoisonnements par les anesthésiques ;
— — alcooliques ;
— — narcotiques ;
Fièvres ;
Folie ;
Possessions ;
Double conscience.

Digitized by Google

II

De ces phénomènes divers l'on peut tirer bien des preuves rationnelles de la dualité des véhicules de conscience. Voici les faits sur lesquels reposent quelques-unes d'entre elles :

1. — Plus le sommeil pendant lequel la conscience supérieure se manifeste est profond, plus cette conscience est grande.

2. — Une phase vide sépare le moment où l'on s'endort du moment où l'on se réveille.

3. — Le rêve ne fatigue pas, quelle qu'en soit la durée : l'idéation de la veille fatigue.

4. — Le temps et l'espace, dans le rêve, ne sont pas le temps et l'espace de la veille.

5. — Les facultés absentes de la conscience normale de certains aveugles de naissance, qu'on a pu mesmériser, se trouvent dans leur conscience supérieure.

6. — L'intelligence perdue dans la conscience de l'état de veille se retrouve dans la conscience supérieure.

7. — La mémoire perdue par la conscience normale persiste dans la conscience supérieure.

8. — La dualité de la conscience se remarque nettement dans bien des cas de :

Rêve, ivresse, fièvre, folie, traumatisme suivi de coma, etc.

9. — La conscience supérieure est non seulement plus étendue que la conscience normale, elle juge et domine cette dernière et s'en distingue tout à fait, elle examine le corps physique et reconnaît en lui un instrument.

10. — Dans ce que l'on nomme les « possessions » et les « matérialisations », l'on a remarqué non seulement des manifestations de la conscience supérieure, mais des faits prouvant jusqu'à un certain point la présence, dans un corps humain, d'êtres autres que ce qui forme la personnalité du « possédé ».

11. — Les « fantômes » des vivants et des morts sont aussi une preuve de grande valeur de l'existence d'un véhicule de conscience invisible à l'œil physique, séparable du corps, et capable de survivre un certain temps à ce dernier.

Digitized by Google

III

La preuve directe est la seule absolue, mais elle est personnelle.

RECHERCHES ESTHÉSIOMÉTRIQUES

Par L. MARILLIER, Maitre de conférences à l'École des hautes études (Sorbonne).

et

Le Dr JEAN PHILIPPE, Chef des travaux au laboratoire de psychologie physiologiqne de l'École des hautes études (Sorbonne).

Depuis Weber, on n'a pas fait de recherches d'ensemble sur la topographie générale des sensations tactiles; et les recherches même de Weber, si importantes au point de vue historique, n'ont guère porté que sur un seul sujet : les détails précis manquent d'ailleurs sur l'état de la peau, les modalités de sa sensibilité tactile et ses dispositions psychologiques.

C'est à ce cas unique que l'on était obligé de rapporter toutes les mesures prises pour déterminer la finesse de la sensibilité tactile, soit à l'état normal, soit à l'état pathologique. Malgré le très grand nombre de travaux provoqués jusqu'à ces dernières années par les recherches de Weber, on n'a pas refait ni vérifié sa topographie générale : tout s'est borné à des recherches partielles.

Il était utile de fournir au psychologue et au médecin une carte générale de l'état de la sensibilité tactile aux diverses régions du corps humain, d'après des mensurations faites sur plusieurs sujets. C'est ce que nous avons essayé de réaliser au moyen des mesures prises méthodiquement et en séries complètes sur quatre personnes; quelques autres mesures ont aussi été prises çà et là sur d'autres sujets, mais sur les quatre modèles d'atelier qui ont servi de sujets pour ces recherches, nous avons pu dresser une topographie tactile presque complète.

Les mensurations ont été faites avec un compas de Weber, muni de pointes d'ivoire de formes variées, selon un dispositif et avec des précautions qui seront décrites dans le

Digitized by Google

mémoire dont cette note constitue le résumé. Ces mesures ont été prises en séries longitudinales continues, selon deux lignes antérieures (l'une à droite, l'autre à gauche), allant du milieu de la clavicule à l'extrémité du gros orteil, et selon deux lignes postérieures dans le plan des lignes antérieures qu'elles rejoignent à la clavicule, et, par la plante des pieds, au gros orteil. Pour les bras, une ligne externe va de l'acromion à l'ongle de l'annulaire, et une ligne interne du centre du creux axillaire à l'extrémité de l'annulaire (face palmaire). Deux autres séries de mesures ont été prises sur les deux lignes médianes, l'une, antérieure, allait de l'extrémité supérieure du sternum à la symphyse pubienne; l'autre postérieure, de la base de l'occipital au coccyx. Les régions particulièrement intéressantes, comme la main et le pied, ont été soumises à une exploration plus complète et plus minutieuse. Enfin quelques mesures transversales ont été prises, et, çà et là, des mesures sporadiques suffisantes pour indiquer la topographie des territoires en dehors des lignes ci-dessus : l'ensemble fournira au médecin et au psychologue un tableau général de distribution de la sensibilité cutanée et un certain nombre de points de repère nettement situés, où l'on saura comment se présente et entre quelles limites varie cette sensibilité.

Au cours de ces recherches, et c'est le réel intérêt de cette note au point de vue de la psychologie physiologique, nous avons constaté qu'à une distance où deux pointes de forme identique ne donnaient qu'une seule sensation et étaient rapportées en un même lieu, deux pointes de forme différente étaient toujours perçues comme distinctes. Il fallait les rapprocher notablement pour que les deux sensations se confondissent, et encore faut-il ajouter qu'elles continuaient fréquemment à être distinguées qualitativement alors qu'elles ne l'étaient plus localement. L'exercice nous a semblé accroître encore l'écart entre les seuils de ces deux modalités de la sensibilité tactile.

Digitized by Google

PSYCHOLOGIE DE LA TIMIDITÉ

Par le Dr J.-P. HARTENBERG (Paris).

La timidité consiste essentiellement dans une tendance qu'ont certains sujets à réaliser une réaction émotionnelle spéciale dans des conditions spéciales.

Cette réaction émotionnelle spéciale, qu'on appelle *accès d'intimidation*, est constituée par la combinaison de deux émotions (au moins) plus simples : la *peur* et la *honte*. Elle possède, en effet, à la fois, les principaux caractères de la peur : migraine, palpitations, sueur froide, tremblement, incoordination musculaire, désordres gastriques, intestinaux, vésicaux, confusion mentale, etc. ; et les principaux caractères de la honte : rougeur du visage, confusion mentale, etc.

Les conditions dans lesquelles l'accès d'intimidation se manifeste sont très nettes : ce n'est qu'*en présence de la personne humaine*, ou à l'idée de cette présence.

Les accès d'intimidation survenant ainsi en public avec leurs manifestations fâcheuses pour la vie de relations, pour peu qu'ils se répètent fréquemment, laissent des traces dans la mémoire intellectuelle et affective des sujets, des produits d'expérience susceptibles d'influencer ultérieurement leur conduite et de modifier leur caractère ; et ainsi s'établit un *état mental interparoxystique* qui, à côté de l'accès d'intimidation, tient une grande place dans le tableau de la timidité.

Dans le *caractère des timides* on relève une sensibilité délicate, une tendance au pessimisme, de la misanthropie, de l'orgueil, la crainte du ridicule, un goût marqué pour les joies de la vie intérieure, de l'auto-analyse et du dilettantisme ; enfin, certaines habitudes de contrainte et de déformation des réactions motrices, émotives et volontaires, qui font du timide en société un être emprunté, faux, se montrant sous un aspect tout différent de sa personnalité vraie. Toutefois, il ne faut pas attribuer à l'influence seule des accès d'intimidation sentis et retenus tous les attributs du caractère des timides. On doit se souvenir que ceux-ci sont, par nature,

Digitized by Google

des *sensitifs*, et que beaucoup de leurs nuances intellectuelles ou affectives dépendent non pas de leur timidité proprement dite, mais de leur hyperesthésie naturelle qui est l'origine commune des unes et de l'autre.

La timidité présente des *variétés* nombreuses suivant les sujets et les conditions où elle se produit : âge, sexe, race, milieu social, professions, etc. Parmi ces dernières, celles qui obligent le plus l'individu à payer de sa personne, en public, favorisent l'apparition de la timidité : elles donnent naissance alors à une forme spéciale qu'on appelle le *trac*, qui atteint également : professeurs, conférenciers, avocats, artistes, etc.

La timidité peut dégénérer en *événement pathologique*, tantôt par l'intensité excessive de ses crises émotionnelles qui rendent la vie sociale impossible, tantôt en donnant naissance à des *phobies* et à des *obsessions* dont celles de la rougeur sont les mieux étudiées.

Les formes graves de la timidité sont justiciables d'un *traitement* spécial, prophylactique chez les jeunes sujets, curatif chez les adultes, et qui a pour but de relever, au moyen des agents physiques, le ton vital de l'organisme, et d'accoutumer le malade, par des exercices psychiques, à maîtriser les effets de son émotion. Quant aux phobies et obsessions, elles réclament la thérapeutique habituelle de ces désordres psychiques.

CONCEPTION PSYCHOLOGIQUE DE LA « NÉVROSE D'ANGOISSE »

Par le Dr J.-P. HARTENBERG (Paris).

En 1895, Freud, de Vienne, proposait de considérer comme une affection autonome et distincte de la neurasthénie, sous le nom de *névrose d'angoisse* (*Angstneurose*), un syndrome caractérisé par : *a*) de l'irritabilité générale ; *b*) un état chronique d'attente anxieuse ; *c*) des crises d'angoisse paroxystique ou des équivalents de crises ; *d*) des phobies et des obsessions.

Cette affection, tout en pouvant reconnaître d'autres causes,

Digitized by Google

telles que la dégénérescence, le surmenage, etc., aurait surtout une origine sexuelle et se produirait chaque fois qu'il y a chez l'homme ou chez la femme surexcitation sexuelle inapaisée.

Pour séparer la névrose d'angoisse de la neurasthénie, Freud s'appuie sur deux ordres de motifs : les conditions étiologiques, les symptômes cliniques.

En ce qui concerne les conditions étiologiques, il semble qu'on doive réserver son jugement, car Freud attribue une origine sexuelle à toutes les névroses, hystérie, neurasthénie, et ce serait suivant lui la qualité de l'irrégularité sexuelle qui donnerait sa forme à la névrose. Cette théorie générale n'étant pas encore admise, on n'en saurait tirer un argument pour ou contre la névrose d'angoisse.

En revanche, les symptômes cliniques se rencontrent, en pratique, tels que les a décrits Freud, avec une exactitude frappante, chez des malades qui ne présentent, d'autre part, aucun des stigmates de la neurasthénie, type Beard-Charcot. Toutefois on les rencontre aussi associés à la neurasthénie, et ils ont été décrits plus ou moins fidèlement sous le nom d'états anxieux neurasthéniques : et quand ces états d'anxiété dominent chez un malade, on prononce volontiers le terme de neurasthénie anxieuse.

Or, pour séparer la névrose d'angoisse de la neurasthénie, on doit se demander : 1° si cette distinction est *légitime;* 2° si elle est *utile.*

1° Elle paraît *légitime*, car quiconque a observé et suivi un cas de névrose d'angoisse, ne saurait douter que le tableau et la marche cliniques diffèrent absolument de la neurasthénie a stigmates classiques. Une forme pure de névrose d'angoisse n'a rien de commun avec une forme pure de neurasthénie dépressive;

2° Elle paraît *utile*, car le terme de neurasthénie, de l'avis de tous les auteurs, par l'extrême extension qu'on lui a donnée, a perdu beaucoup de son exactitude et de sa précision. Il serait bon de posséder un nom pour qualifier cette forme de névropathie, où la dépression est absente, mais où l'angoisse domine, chronique et paroxystique, et qui constitue le ter-


Digitized by Google

rain d'éclosion le plus favorable des phobies et des obsessions.

L'analyse des symptômes montre que la névrose d'angoisse est faite presque exclusivement de désordres vasculaires et organiques, dépendant de l'innervation sympathique : en conséquence, on pourrait en faire une *névrose par faiblesse irritable du sympathique*, en opposition avec la neurasthénie classique, représentant la *faiblesse irritable du système cérébro-spinal.* Il en est ainsi pour les formes pures. Mais dans la pratique, comme les causes morbides atteignent souvent à la fois le système cérébro-spinal et le sympathique, *les symptômes des deux névroses se trouvent réunis* cliniquement, comme se rencontrent d'ailleurs associées la neurasthénie et l'hystérie.

Cette conception de la névrose d'angoisse vient fournir en outre un argument clinique en faveur de la doctrine de la base organique des émotions et de la priorité de la vie affective. C'est l'angoisse qui constitue le phénomène primordial de la phobie, et cette angoisse est la traduction consciente des désordres vasculaires et viscéraux primitifs. Son origine est donc tout organique et inconsciente, et la phobie, qui se développe à sa faveur, n'en est que la forme mentale revêtue au hasard des circonstances et la justification fournie par le travail de l'esprit. Aussi les influences psychiques n'ont guère de pouvoir sur ces phobies : la suggestion ne les atteint pas, et le traitement doit être exclusivement physique et chercher à rétablir l'équilibre des fonctions sympathiques.

Cette conception de la névrose d'angoisse apporte ainsi des considérations intéressantes pour l'étude des rapports entre les fonctions somatiques et les fonctions psychiques.

LES ABERRATIONS DE LA CONSCIENCE VISCÉRALE

Par le professeur A. TAMBURINI.

1. Les aberrations de la conscience viscérale sont très peu étudiées, aussi bien dans leurs caractères que dans leur pathogénie cérébrale.

Digitized by Google

2. De même que les faits normaux de conscience viscérale jouent un grand rôle parmi les éléments qui constituent les sentiments du *moi* (surtout dans les faits émotifs), les aberrations de la conscience viscérale doivent exercer une grande influence sur les aberrations de la conscience du *moi* et, pour cela, de la personnalité.

3. Les aberrations de la conscience viscérale comprennent depuis les simples sensations obscures de mal-être intérieur non justifiées par aucune altération morbide, jusqu'aux *hallucinations* viscérales élémentaires ou complexes ou à caractère psychique.

4. Les aberrations de la conscience viscérale ont une grande importance dans la symptomatologie de la neurasthénie, de l'hystérie, de l'hypocondrie, des psychoses hypocondriaques, lypémaniaques et aussi de la paranoia de la persécution.

5. Ces aberrations ont quelquefois une origine *locale* dans les viscères mêmes, lorsqu'il existe un état irritatif dont la sensation est transmise au cerveau; d'autres fois elles ont une origine *cérébrale*, et dans ce cas c'est l'état irritatif du cerveau qui se projette vers les viscères.

6. Les centres de la conscience viscérale se trouvent dans l'écorce cérébrale, dans les points que les recherches physiologiques, anatomiques et cliniques ont démontrés en rapport avec les appareils et les fonctions de la vie organique, c'est-à-dire dans les points correspondant à la zone sensorio-motrice ou qui en sont très voisins.

7. Ces points de l'écorce dont l'irritation ou l'ablation expérimentale produit des modifications dans les fonctions des divers viscères, doivent être aussi les centres de réception des impressions qui proviennent des viscères mêmes, dans les conditions normales (états émotifs, activité fonctionnelle, etc.) et pathologiques.

8. Les *hallucinations viscérales* sont l'effet, comme pour les autres hallucinations sensorielles et motrices, d'un état morbide irritatif de ces centres corticaux. Dans ce cas, les images sensorielles ou motrices des impressions et des mouvements des viscères, déposées et enregistrées à l'état inconscient dans les points corticaux respectifs, avec leur réviviscence et


Digitized by Google

par leur exagération morbide, donnent origine aux hallucinations viscérales et aux délires correspondants.

PREMIERS MOUVEMENTS DE L'ENFANT

Par le Dr JEAN PRILIPPE.

Cette observation, que nous avons personnellement recueillie dans le service d'accouchements de M. le professeur Agr. Bonnaire, n'est qu'une contribution à la question encore fort obscure de nos premiers mouvements.

Il s'agit d'un fœtus d'environ 22 semaines, expulsé sans apparence d'intoxication : la mère aurait senti des mouvements actifs trois ou quatre jours auparavant. Les bruits du cœur n'avaient pas été perçus : néanmoins le fœtus est venu vivant, pesant environ 370 grammes : le cordon pincé et sectionné, on l'a fait baigner dans l'eau tiède, et il a vécu ainsi à peu près un quart d'heure, les mouvements du cœur s'affaiblissant graduellement jusqu'à l'inertie; trois minutes après la naissance, ils étaient déjà descendus à environ 60 pulsations. Le fœtus n'a ni respiré, ni crié, ni ouvert les paupières, ni plissé le front, et nous n'avons constaté aucun mouvement tendant à la succion.

Dès l'expulsion, les mains, les bras, les jambes s'agitent : il semble que la bouche s'entr'ouvre légèrement : un peu d'eau y pénètre, d'une façon toute mécanique, lorsqu'on plonge le fœtus dans le bain. Les mouvements immédiats sont des mouvements d'extension et de flexion des jambes; les bras battent l'air; les mains font le geste d'*agripper*. Tout cela se calme d'ailleurs fort vite et l'enfant reste bientôt inerte.

Cependant les contacts prolongés et variés, les frottements un peu rugueux le font sortir de cette inertie : ce sont ordinairement les bras qui se chargent, par leurs mouvements, d'exprimer la réaction à ces contacts; ils s'agitent tous deux, ou un seul d'entre eux, comme dans un mouvement vague d'expulsion ou de défense, quand on touche ou chatouille un

Digitized by Google

peu la peau avec la pointe d'un crayon ou le bout d'un cure-dent fermé.

En touchant ainsi le dos on voit remuer un peu un des bras, et plus fortement l'autre; il semble qu'en frottant derrière l'omoplate gauche, c'est le bras droit qui remue le plus. — En touchant le bras gauche, on obtient des mouvements du bras droit; de même, un chatouillement du front provoque les mouvements du bras droit; ce bras semble d'ailleurs plus mobile que le gauche, peut-être à cause de la position du fœtus, légèrement couché sur le côté.

Un crayon présenté aux mains est à peine effleuré par la main gauche; mais présenté à la main droite, il est agrippé assez fortement pour que cette main ne le lâche pas quand on essaye de le retirer et se laisse entraîner sans lâcher dans ce mouvement de recul, de 3 ou 4 centimètres environ : le crayon était tenu par une personne debout derrière l'enfant et qui le retirait à soi, et la main continuait à le tenir malgré ce mouvement du bras en arrière. L'expérience a été renouvelée trois ou quatre fois.

Enfin une légère pression sur le ventre, une friction avec le bout du crayon détermine dans les jambes des mouvements de grenouille. Le chatouillement des pieds provoque de vagues mouvements des jambes. Ces mouvements semblent, d'ailleurs, épuiser très vite la réserve de motilité, car chaque petite série est suivie d'un moment de résolution où l'organisme cesse de réagir aux excitations. Il faut un repos d'une demi-minute au moins pour que la motilité reparaisse. — De plus, il ne suffit pas d'un simple contact, même un peu fort, pour provoquer une réaction, il faut que ce contact soit prolongé et renouvelé, il faut frotter un moment, et la réaction ne se fait que un tiers ou un quart de seconde après. Le temps d'excitation est donc considérable et tout autre que dans les réflexes de l'enfant normal. Au bout d'un quart d'heure le cœur était arrêté : il y avait eu, durant ce temps, à intervalles à peu près réguliers de trois ou quatre minutes, des séries très distinctes de trois ou quatre mouvements cloniques analogues aux soubresauts des neurasthéniques et paraissant indépendants de ces excitations artificielles.

Digitized by Google

APPAREILS ÉLECTRIQUES ENREGISTREURS DESTINÉS A L'ÉTUDE DES SUJETS ET DES MÉDIUMS

Par le Dr Gérard Encausse

Le xxe siècle semble devoir être caractérisé par l'étude spéciale de *forces psychiques* qui appelleront les recherches autant que les forces physiques les ont sollicitées pendant le siècle qui s'achève. Les forces physiques sont généralement produites par des appareils mécaniques et peuvent être contrôlées de même. Les forces psychiques, au contraire, nous paraissent nécessiter, pour leur manifestation, la présence d'un être humain, sujet ou médium, et jusqu'à présent, les sens humains ont eu la plus grande part dans le contrôle des phénomènes produits.

Or, comme tout être humain, le médium est sujet à subir l'influence de mobiles divers qui peuvent influencer les résultats définitifs.

L'amour-propre, le besoin de faire parler de lui, l'appât du gain, et d'autres mobiles du même ordre, poussent insensiblement le sujet à la fraude intermittente ou continue, à tel point qu'aucun expérimentateur ne peut être scientifiquement sûr d'échapper à cette cruelle épreuve et que ceux-là seuls qui n'expérimentent pas et qui se contentent de critiquer sont à l'abri de cette éventualité. A côté des émotions du sujet, il faut aussi tenir compte de celles des expérimentateurs et des assistants, et l'opérateur peut être amené à s'occuper davantage de l'esthétique du sujet que des effets produits, cela m'est apparu bien souvent dans mes enquêtes de critique de certains faits présentés comme de grandes découvertes.

Toutes ces considérations m'ont amené à chercher un mode de contrôle mécanique enlevant aux assistants la nécessité de tenir chacun un membre du médium et rendant à ce dernier une liberté de mouvements qui peut lui être très utile. On pourra du reste, pour les études personnelles, conserver cette ancienne méthode, qui ne saurait avoir la précision

Digitized by Google

nécessaire à toute recherche faite d'après les habitudes des laboratoires actuels.

Tant que l'étude des forces psychiques a été localisée dans les fraternités initiatiques, les procédés de contrôle mécanique étaient inutiles, et ils le deviendront plus tard. Mais comme nous croyons utile à la défense de nos idées concernant la survivance de la personnalité humaine après la mort physique de permettre aux savants (car nous ne savons rien nous-même) de vérifier l'existence de ces forces que nous étudions depuis plusieurs années, nous nous efforcerons de poser les bases d'une organisation de laboratoire quelque peu logique.

En effet, beaucoup d'expérimentateurs sérieux hésitent à se placer dans l'obscurité avec un médium qu'on ne peut surveiller que par le sens du toucher, si facile à mettre en défaut, et sur lequel l'enregistrement photographique est si difficile à appliquer.

L'électricité nous fournit amplement les moyens de remplacer les sens humains dans l'enregistrement de ce genre de faits. Les inventions de M. Jules Richard, l'éminent constructeur d'instruments enregistreurs, nous permettent d'inscrire la durée ou l'interruption des contacts électriques ainsi que le moment de leur production. De là le principe de notre méthode.

Le médium n'est plus tenu par personne, mais chacun de ses mouvements est contrôlé, à son insu, par des contacts électriques. Nous présentons aujourd'hui des modèles qui pourront être grandement perfectionnés par la suite, mais c'est le principe, et non les adaptations, qui est intéressant en pareil cas. Passons en revue les moyens de contrôle que nous avons établis.

Contrôle des mains. — Le contrôle des mains du médium se fait au moyen d'une planchette à contact de $0^{m},70$, sur laquelle le médium pose ses deux mains. L'instrument est construit de telle sorte qu'on ne peut enlever une des mains sans rompre le courant, et qu'on ne peut appuyer sur les deux parties mobiles de la planchette avec une seule main, les deux devant toujours être utilisées. Cela enlève aux tri-

Digitized by Google

cheurs la possibilité de se servir d'une main libérée pendant que l'autre est tenue par deux assistants qui croient tenir chacun une main différente.

Toute rupture de contact est enregistrée par le rouleau spécial. De plus, il suffit d'enlever les cartons qui recouvrent la planchette pour libérer deux plaques enduites de pâte phosphorescente qui permettent, d'après un procédé déjà employé, de suivre par la vue les mains du médium, à titre purement accessoire du reste.

L'opérateur est muni dans tous les cas d'une montre à secondes, lumineuse dans l'obscurité et réglée avec le chronographe enregistreur.

Un modèle de planchette plus simple et relié à une simple sonnerie ou à un tableau électrique peut, dans les expériences de grande précision, être placé sous les mains de chaque assistant pour éliminer toute hypothèse de compérage ou de distraction.

La planchette permet encore de contrôler l'enlèvement ou l'apport des objets placés sur la table, hors de la portée des mains du médium, et une foule d'autres faits du même genre.

Pour le contrôle des *pieds*, nous employons une planchette plus large. Les laboratoires voulant poursuivre ces études avec fruit devront être munis du fauteuil à contacts multiples destiné à l'étude et au contrôle dans l'obscurité des médiums en « trance ». Le médium est contrôlé tant qu'il se tient assis dans le fauteuil, et s'il veut se lever ou se pencher trop en dehors, il produit un contact spécial qui peut allumer une lampe ou mettre en marche une sonnerie.

Pour l'étude des faits de lévitation, nous utilisons une table à contacts multiples qui remplace la planchette dans les grands laboratoires.

Les phénomènes de *matérialisations* sont contrôlés par des coussins à contacts placés sur le sofa où se tient le médium.

Enfin nous pensons que notre principe est facile à adapter à tous les cas, et si l'on a soin de ne pas mettre le sujet au courant, on peut enregistrer à son insu tous ses actes et faire la part des faits à approfondir et des faits à rejeter de suite, dans ce domaine où la fraude tient encore une si grande place.

Digitized by Google

Sans entrer dans d'autres détails concernant les instruments et leurs diverses adaptations, posons les éléments d'un laboratoire organisé d'après ces méthodes.

Ce laboratoire doit comprendre deux pièces, séparées par une cloison mince mais imperméable aux rayons lumineux. La première est la pièce d'études, la seconde, celle de contrôle et d'enregistrement.

Dans la pièce d'études, où l'on peut produire l'obscurité à volonté, se trouvent les objets suivants : la montre à cadran lumineux, des meubles à contacts multiples; tables, fauteuils, tablettes, etc. La partie médiane des murs sera enduite de pâte phosphorescente qu'on pourra découvrir à volonté, de même certains points du parquet seront disposés à cet effet.

Des lampes électriques devant être allumées, soit par les opérateurs, soit par les contacts établis par le médium, orneront aussi cette salle, qui contiendra aussi les objets actuellement en usage : assiettes de mastic placées sur des planchettes à contact; appareil photographique dont l'obturateur se déclenche par le contact qui éteint les lampes et se referme par celui qui les allume; des châssis contenant des plaques non impressionnées pour l'étude des phénomènes lumineux; paraffine fondue sur un fourneau électrique, etc., etc.

La salle d'enregistrement renfermera les tableaux, les sonneries, les chronographes Jules Richard, une installation pour les rayons X, qui peuvent être utilisés dans la salle d'études en passant au travers de la cloison.

Nous conseillons tout spécialement l'emploi des rayons X avec écran pour la surveillance des « cabinets médianimiques » dans lesquels ne fonctionne pas le médium lui-même. Dans ce cas, l'ampoule et l'écran seront placés en dehors de la salle d'études si la lumière de l'écran gêne le médium.

L'opérateur principal se tiendra dans la salle d'études, et un opérateur se tiendra aussi dans la salle d'enregistrement.

Décrivons maintenant une expérience de contrôle exécutée d'après nos procédés en rappelant les méthodes actuellement employées.

Digitized by Google

Aujourd'hui, quand on veut étudier un médium dans de bonnes conditions de sécurité au point de vue de la fraude, on se rassemble entre expérimentateurs connus par leur caractère scientifique et chacun, simultanément ou alternativement, prend un des membres du médium, après avoir placé ce dernier dans les meilleures conditions physiques et morales. Les recherches faites d'après cette méthode sont convaincantes pour ceux qui expérimentent, mais les autres n'ont aucune raison de croire à l'infaillibilité de l'observation de chercheurs opérant d'après cette méthode. Seul l'enregistrement photographique offre quelque valeur, mais quand l'opérateur n'a pas opéré lui-même toute la manipulation, il ne peut y avoir certitude absolue, surtout pour les autres.

Avec les appareils à contact, tout se trouve enregistré de manière à répondre aux légitimes susceptibilités de toute critique. Dès que le médium entre en trance et quitte la table, même dans l'obscurité la plus intense, le fait est enregistré par le chronographe. En même temps la planchette des pieds et les contacts du fauteuil révèlent la situation du corps du médium. Si, dans ces conditions, des objets sont apportés sur la table, on saura si le médium a aidé ou non à ce phénomène. Si la table se lève, on verra aussi par les contacts s'il s'agit d'un fait dû à la fraude ou à une action réelle de la psychique, car, en se levant, la table déclenche elle-même l'éclair de magnésium qui enregistre le fait qui s'inscrit d'autre part sur le chronographe.

Ainsi l'on voit la différence d'une séance d'études enregistrée d'après l'ancienne méthode ou d'après celle que nous proposons.

Tel est, Messieurs les Membres du Congrès, le résumé rapide des diverses applications de cet essai d'adaptation aux sciences psychiques de la méthode qui a porté à un si grand degré de précision l'étude des sciences physiques.

Digitized by Google

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

PHÉNOMÈNES D'EXTÉRIORISATION ET DE DÉDOUBLEMENT

Par LÉON DENIS, publiciste (Tours).

Depuis vingt ans, la psychologie est entrée dans des voies nouvelles. L'étude de l'âme, du domaine de la métaphysique et des purs concepts, est passée à celui de l'observation et de l'expérience.

Les recherches du colonel de Rochas, des Drs Luys et Baraduc (Voir de Rochas : *Extériorisation de la sensibilité et de la motricité;* Dr Luys : *Comptes rendus de la Société de biologie*, juin 1893) démontrent que l'être psychique n'est pas confiné dans les limites du corps, mais qu'il est susceptible d'extériorisation et de dégagement. L'homme pourrait être comparé à un foyer d'où émanent des radiations, des effluves qui peuvent s'extérioriser en couches concentriques au corps physique et même, dans certains cas, se condenser à des degrés divers et se matérialiser au point d'impressionner des plaques photographiques et des appareils enregistreurs.

L'action psychique d'un être vivant sur un autre, à distance, est établie par les phénomènes télépathiques, la transmission de pensée, l'extériorisation des sens et des facultés. Les vibrations de la pensée peuvent se propager dans l'espace, comme la lumière et le son, et impressionner un autre organisme en affinité avec celui du manifestant. Les ondes psychiques, comme les ondes hertziennes dans la télégraphie sans fil, se propagent au loin et vont éveiller dans l'enveloppe du sensitif des impressions de nature variée, suivant son état dynamique : visions, voix ou mouvements.

Parfois, l'être psychique quitte son enveloppe corporelle et apparaît à distance. Certaines apparitions ont été vues par plusieurs personnes à la fois; d'autres ont exercé une action sur la matière, ouvert des portes, déplacé des objets, laissé des traces de leur passage. Quelques-unes ont impressionné des animaux. (Voir *Phantasms of the living*, de Myers, Gurney et Podmore, p. 102, 149; *Proceedings of the society for Psychical*

Digitized by Google

research, t. I, 1882; t. II, 1883; partie XI, mai 87; XII, juin 88; expériences de M. Ch. Richet; *Rapport sur le Spiritualisme*, par le comité de la Société de dialectique, de Londres. Dr Dusart, traducteur.)

L'objectivité des apparitions est établie dans beaucoup de cas.

Les apparitions de mourants ont été constatées un grand nombre de fois par les enquêtes de la Société des recherches psychiques, de Londres. (V. *Proceedings; Annales des sciences physiques*, de Paris; A. Russel Wallace : *Les Miracles et le moderne spiritualisme.*) Plus récemment, M. Flammarion, dans son livre : *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, en relate 186 cas, avec coïncidence de mort, ce qui ne permet pas de voir en eux de simples hallucinations, mais des faits réels, avec relation de cause à effet.

Ces phénomènes ont été constatés si souvent, ils s'appuient sur des témoignages si nombreux et si élevés, que des savants d'une prudence excessive, comme M. Ch. Richet, de l'Académie de médecine de Paris, ont pu dire : « On trouve une telle quantité de faits impossibles à expliquer autrement que par la télépathie, qu'il faut admettre une action à distance. Le fait semble prouvé et absolument prouvé. »

Des savants comme Wallace, Lodge, Myers, Mapes, Aksakow, etc., etc., expliquent ces phénomènes par l'existence en nous d'un double, image du corps, invisible, impondérable à l'état normal, pouvant se dégager, se matérialiser, apparaître dans certaines conditions et ayant une réalité physique.

D'autres sont allés plus loin. Aux phénomènes télépathiques, aux manifestations de mourants s'ajoutent — pour eux — des manifestations de défunts. Elles se produiraient à l'aide de sujets doués de facultés spéciales en qui les « survivants » puiseraient les forces et les éléments nécessaires pour se matérialiser et tomber sous l'action des sens.

On aurait pu constater alors, au moyen de balances munies d'appareils enregistreurs, que le corps du sujet perd une partie de son poids et que la différence se retrouve dans l'apparition matérialisée. (V. W. Crookes : *Recherches expé-*

Digitized by Google

rimentales sur le spiritualisme; A. Russell Wallace : *les Miracles et le moderne spiritualisme;* Aksakov : *Animisme* et *et spiritualisme.*)

Ces apparitions ont été photographiées en présence de témoins par W. Crookes, R. Wallace, Beattie et le D[r] Thomson, d'Edimbourg, professeur Rossi Pagnoni, D[r] Moroni, professeur Wagner, de Saint-Pétersbourg. (Voir les ouvrages cités.)

Zœllner, l'astronome allemand, le professeur W. Denton, les D[rs] Wolff et Frieze ont recueilli des empreintes et des moulages, dans la paraffine ou autres substances molles, de membres d'apparitions matérialisées. Les moules, d'une seule pièce, reproduiraient les inflexions des membres, les détails de la structure et les altérations accidentelles de la peau. (Voir Aksakov : *Animisme et spiritualisme;* Zœllner : *Wissenschaftliche Abhandlungen.*)

Ce sont, en outre, des cas d'incorporation comme ceux signalés par Hodgson, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge, dans son étude sur la faculté de M[rs] Pipers (*Proceedings*, de la S. P. R., dernier volume). L'auteur, adversaire de la médiummité et de ses applications, avait commencé son enquête dans le but avoué de démasquer les fourberies et de confondre les imposteurs; elle dura douze ans. Au cours de nombreuses séances, dit-il, cent vingt personnalités invisibles se communiquèrent à lui par les organes de M[rs] Pipers *entrancée*, entres autres, G. Pellew, son ami décédé, membre, comme lui, de la S. P. R., et lui révélèrent des faits inconnus de tout être vivant sur la terre. « La démonstration de la survivance, dit le professeur, m'a été faite de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute. »

Les professeurs Ch. W. Elliot, président de l'Université d'Harward, W. James, professeur de psychologie à la même Université, Newbold, professeur de psychologie à l'Université de Pensylvanie, et autres professeurs éminents, ont participé à ces expériences et contresigné ces déclarations.

Dans son rapport, publié par le *New York World*, du 3 mars dernier, M. Hyslop, professeur de logique et de science mentale à l'Université de Columbia, se prononce dans le même sens : « Quand on considère le phénomène de

Digitized by Google

M[rs] Pipers, que j'ai observé durant 29 séances, il faut éliminer et la transmission de pensée et l'action télépathique. En considérant le problème avec impartialité, il n'y a pas d'autre explication que l'intervention des morts. »

Quelle conclusion devons-nous tirer de tout ceci? D'année en année, les expériences se multiplient, les attestations s'accumulent et la lumière reste à faire sur le problème psychique. Dans ce dédale d'observations, l'erreur et la supercherie peuvent bien avoir leur part, mais de cet ensemble confus émergent des faits et des témoignages si imposants que la négation systématique ou l'indifférence ne sont plus possibles.

L'heure n'est-elle pas venue où la science doit se prononcer et dire si, comme l'affirment tant d'expérimentateurs éminents, membres d'académies célèbres ou titulaires de chaires dans les Universités, si l'être psychique existe, non plus comme une vague et idéale entité, mais comme un être réel, associé à une forme substantielle, productrice de forces subtiles qui se révèlent par des manifestations d'ordre varié?

Quant à nous, humble chercheur, malgré des expériences personnelles poursuivies depuis trente années, ne nous reconnaissant pas l'autorité nécessaire pour trancher de telles questions, nous nous bornerons à appeler respectueusement sur elles l'attention du Congrès et nous lui demandons de faire connaître son avis sur des sujets qui intéressent tout être pensant et se relient étroitement à l'éternel problème de la vie et de la destinée humaine.

NOTICE HISTORIQUE DE LA PSYCHOLOGIE AU JAPON

Par M. TANIMOTO (TOMÉRI),
Professeur à l'École normale supérieure Tokyo (Japon).

L'existence de la psychologie comme science au Japon est toute récente et présente trois phases de développement. La première période commence avec M. Nichi, il y a vingt ans : on adopte des ouvrages d'auteurs américains, comme Haven et Wayland. La deuxième période se réclame de l'école anglaise d'association : elle répand les travaux de Bain, de Spen-

Digitized by Google

cer et de Sully. Le développement de notre science pendant cette période est dû surtout au professeur Toyama. Puis vient une époque intermédiaire qui étudie les livres de MM. Ribot et Ladde. Ainsi commence la nouvelle période qui, en général, tend à faire prévaloir la psychologie de l'école allemande. Aujourd'hui enfin, la psychologie des enfants et celle des foules semblent intéresser les personnes compétentes.

SUR L'INTERPRÉTATION DES FAITS DE RAPIDITÉ ANORMALE DANS LE PROCESSUS D'ÉVOCATION DES IMAGES

Par M. H. Piéron, licencié ès lettres (Paris).

On a cru observer, depuis longtemps déjà, que, dans certains cas assez bien définis, le processus d'évocation des images pouvait être extraordinairement rapide.

Les faits que nous avons pu réunir se rapportent à trois classes :

Les rêves, à partir du rêve classique et si discuté de « Maury guillotiné ».

La « vue panoramique » des mourants.

Les processus psychiques après intoxication, surtout par le haschisch.

A propos de ces faits, il semble qu'il y ait lieu d'en faire la critique, et l'on peut voir qu'il y a certainement eu exagération dans les descriptions qu'on a faites de la rapidité du processus. Cependant on ne peut en conclure, comme on l'a fait, qu'il n'y a là qu'une illusion. Il y a des cas où le processus d'évocation des images revêt une rapidité anormale, et il y a toujours, en plus, l'illusion d'une rapidité plus grande encore. Ce sont deux phénomènes à expliquer.

L'illusion d'une rapidité plus grande est due à une impression « cinématographique » en quelque sorte, la vue d'un certain nombre de tableaux successifs faisant croire à une succession ininterrompue, souvent reconstituée d'ailleurs par après, les tableaux pouvant être reliés aussi par des pensées abstraites.

Le phénomène de rapidité ne paraît pas jusqu'ici physiolo-

Digitized by Google

giquement très explicable, et l'hypothèse de « l'accélération du jeu des cellules corticales » de Taine est un peu simpliste. Ce n'est, d'ailleurs, un phénomène constant dans aucune de nos trois classes; mais l'intoxication doit y jouer un rôle, car il semble bien qu'on la rencontre dans tous les cas observés.

Mais on peut donner du phénomène une interprétation psychologique. Dans tous les cas typiques il y a une image qui envahit le champ de la conscience, et toutes les images qu'elle tend alors à évoquer viennent, sans qu'aucun réducteur les retarde, cristalliser, pour ainsi dire, presque simultanément autour d'elle.

Le phénomène est donc dû à une orientation de toute la conscience vers un point unique où sont attirées toutes les images susceptibles de former, avec l'image centrale, un système psychologique cohérent.

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR L'IMAGINATION CRÉATRICE CHEZ L'ENFANT

Par M. N. VASCHIDE, Délégué du Gouvernement de la Roumanie.

Mes recherches ont été faites sur un petit garçon doué d'une rare puissance d'imagination, et que j'ai eu l'occasion d'observer et d'étudier d'une manière suivie et méthodique, jour par jour, à partir de l'âge de 6 mois jusqu'à l'âge de 4 ans. Les observations et les recherches ont été ensuite contrôlées et reprises dans l'école maternelle de l'école communale de Villejuif, sur 12 enfants âgés de 3 à 4 ans et des deux sexes. Nous donnons ici quelques-unes de nos conclusions.

1° L'imagination créatrice n'est pas nécessairement basée sur la mémoire, et elle n'a nullement besoin de souvenirs distincts pour combiner quelque chose, comme non plus d'ailleurs d'une richesse considérable de représentations sensibles. Une imagination créatrice féconde peut très bien concorder avec une mémoire médiocre et avec une pauvreté notoire de représentations sensorielles.

2° Elle est en rapport intime avec la puissance d'association et avec une puissance toute particulière de spontanéité

Digitized by Google

associationiste, dans laquelle la caractéristique est de n'être guidée par aucune des lois d'association que nous connaissons. Il faut distinguer donc deux formes ou plutôt deux éléments de l'imagination créatrice : l'élément d'association et l'élément du hasard et de l'incohérence logique.

3° L'imagination créatrice s'exerce en dehors de tout fait perçu.

4° L'enfant ne distingue pas ce qui existe, de ce qui doit exister nécessairement. L'expérience journalière détruit chaque jour son monde confus dans lequel l'existence va de pair avec la non-existence. C'est pour cela qu'il est très difficile de lui faire comprendre le sens du rêve. Les premiers rêves conscients l'effrayent toujours. « Un rêve, ce n'est rien, » disait le petit garçon D... quand il s'est aperçu qu'il rêvait; plus tard il ajoute le motif que « c'est rien puisqu'il dormait ». En principe, pour lui, tout peut exister probablement, sinon nécessairement.

5° La première abstraction est l'élément fondamental de l'imagination reconstructive, représentative et nullement créatrice. Dans la création et l'invention enfantine, on ne remarque aucune trace caractéristique d'une opération intellectuelle quelconque ou d'une différenciation distincte entre l'objet et le sujet de la création.

6° Le rêve représente le premier phénomène de création imaginative. Les associations bien particulières du rêve de l'enfant, avec leurs spontanéités subconscientes difficiles à être saisies, se rapprochent de la création de la veille. On pourrait dire qu'il continue à rêver.

7° L'enfant croit à ces créations fantastiques. Le plaisir de s'amuser avec ces fictions est l'œuvre de l'éducation et qui ne commence à laisser partout son empreinte qu'assez tardivement dans son développement intellectuel.

8° Le mensonge est un acte d'imagination créatrice, et qu'il faut distinguer en deux catégories : mensonge constructif, qui repose sur les phénomènes d'imitation, et le mensonge créateur, la fiction mythologique enfantine. Le mensonge est la base de toute création ou manifestation artistique.

9° L'imagination créatrice s'exerce avant le développement

Digitized by Google

du langage et n'a nullement besoin d'une vie psychique plus riche et plus équilibrée. Il y a là un phénomène de spontanéité héréditaire, une manifestation de la première activité cérébrale incoordonnée et inconsciente.

10° L'imagination créatrice est caractérisée dans sa genèse comme dans son mécanisme intime par une incohérence caractéristique et qui rappelle de tout près l'incohérence pathologique. L'enfant qui crée quelque chose, en tant que phénomène d'imagination, systématise pour ainsi dire un délire.

11° L'enfant ne s'explique pas l'inconnu d'après le connu; mais le contraire a lieu le plus souvent, ce qui fait que pendant des journées entières il mène toute une vie de fiction sans s'en douter. L'explication qu'il lui faut n'est pas purement d'ordre intellectuel, mais pour ainsi dire verbale, imaginative; elle a pour but de comprendre seulement certaines notions irréelles, les seules qui l'intéressent, au premier abord, de ces fictions.

12° L'imagination créatrice repose sur un plaisir particulier tout à fait indépendant de la sensibilité tactile; elles plaident pour ce sentiment d'une « activité musculaire » bien particulière dont parlait Gerdy. Cette sensibilité, très peu contestée dans ses lignes générales, outre qu'elle nous semble indépendante, nous paraît appartenir à un sens spécial très peu admis, bien défini par Ch. Bell; « le sens musculaire » ayant comme fonction le mouvement, sensation irréductible, et comme organe le muscle, et se comportant sensoriellement et intellectuellement comme tous les autres sens.

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR LE RAPPORT DE LA SENSIBILITÉ MUSCULAIRE ET DE LA SENSIBILITÉ TACTILE

Par M. VASCHIDE, Délégué du Gouvernement de la Roumanie.

Les recherches ont porté sur trois catégories de phénomènes : 1° phase d'ordre anatomo-physiologique; 2° phase d'ordre pathologique; et 3° phase d'ordre psychologique. Voici quelques-unes des conclusions les plus importantes :

Digitized by Google

1. — Reprenant et multipliant des expériences bien curieuses de Claude Bernard, il résulte de mes recherches faites sur un grand nombre d'animaux (chiens, lapins, chats, chauves-souris, serpents et hiboux) qu'il y a une indépendance bien précise entre la sensibilité cutanée et la sensibilité musculaire. En coupant les nerfs cutanés d'un membre ou en le dépouillant, je n'ai jamais observé des troubles appréciables dans les exécutions des mouvements ou dans les différentes attitudes musculaires associées (l'attitude bien caractéristique au repos de la chauve-souris, la grenouille qui nage, etc.). Des précautions ont été prises, dans le cas où l'on avait arraché la peau, d'enlever le plus possible des tissus adjacents et de laisser lès muscles à nu.

2. — Des troubles notoires sont provoqués dans les mouvements et les différentes attitudes, quand on sectionne les racines postérieures. Les racines antérieures, étant coupées, n'ont jamais provoqué des troubles appréciables, ainsi que l'avait prétendu Arnold (Bechterew, Tschermak, etc.).

3. — Il existe une innervation musculaire sensitive, ainsi que l'avait soutenu Sachs, et dont les expériences répétées par nous-mêmes sur une grande échelle sont parfaitement exactes. François Franck, répétant les expériences de Sachs, est d'ailleurs arrivé aux mêmes résultats. La réalité de l'innervation sensitivo-musculaire ressort de l'existence des *corpuscules de Golgi*, qui sont parfaitement en rapport avec la sensibilité musculaire, ainsi qu'un grand nombre d'auteurs l'ont démontré, et ainsi que nous avons eu nous-mêmes l'occasion de nous en convaincre (Tschiriew, Marchi, etc.).

4. — Si l'on anesthésie expérimentalement les membres ou les régions d'un membre quelconque (notamment par la cocaïne et l'éther), les mouvements sont conservés et s'exécutent parfaitement, même dans leurs attitudes associées.

5. — Anesthésiant par la cocaïne, ainsi que l'a fait Beaunis, la muqueuse des cordes vocales d'un chanteur exercé, je n'ai pu observer aucune modification appréciable dans la justesse de la voix. Le chant a été enregistré phonographiquement.

6. — En faradisant les muscles à travers la peau et cher-

Digitized by Google

chant à reconnaître des poids, les erreurs ne sont pas si considérables que l'avait prétendu Bernhardt. Il y a, il est vrai, certains troubles, quoique nous ne soyons pas d'accord sur ce point avec les expériences contradictoires de Ferrier et de L. Brunton, dans la reconnaissance des poids, mais ils sont dus à la dissociation physio-psychologique de ces deux sortes de sensibilité, tactile et musculaire, si intimement liées par une habitude qui est devenue comme une seconde nature presque innée.

7. — Les expériences de Rauber, concernant la paralysie des corpuscules de Pacini péri-articulaires, ne sont pas rigoureusement exactes. Les sensations articulaires sont sous la dépendance de la sensibilité musculaire.

8. — Des recherches d'ordre clinique, faites sur des tabétiques, hémiplégiques, ataxiques, etc., confirment l'observation bien connue, c'est-à-dire qu'il peut exister une dissociation fonctionnelle entre ces deux sortes de sensibilité : tactile et musculaire.

9. — Il faut remplacer les expressions de « notion de position », « notion de résistance, » etc., par « sensation de position », « sensation de résistance », etc. L'analyse psychologique intime, de commun accord avec les recherches physiologiques, démontrent péremptoirement une sensibilité spéciale psycho-physiologique avant la perceptibilité du mouvement et de sa qualité à titre de « notion », phénomène plus complexe qui évoque un état mental spécial et analogue à celui de toutes les perceptions.

10. — Les différentes catégories de sensibilité musculaire peuvent se réduire aux trois catégories suivantes : 1° sensation de force ou de résistance (Kraftsinn de Weber); 2° sensation du mouvement, qui peut être active ou passive; 3° sensation kinesthésique, qui nous renseigne sur nos manifestations dynamiques, soit d'ordre mécanique, soit d'ordre purement intellectuel.

11. — Le rapport de la sensibilité musculaire et de la sensibilité tactile est représenté par les sensations de contact (la pression n'est qu'un contact plus intime et plus fort) et par la sensibilité stéréognostique tactile que nous avons

Digitized by Google

appelée, Toulouse et moi, sensibilité stéréognostique tactile statique. Pour les autres sensations, le rapport, tout en étant intime, n'est que psychologiquement associé, à proprement parler.

12. — Il y a une sensibilité électro-musculaire bien nette, ainsi que l'avait soutenu Duchenne de Boulogne. Cette sensibilité spéciale est plus précise dans les cas d'ivresse alcoolique ou d'opium.

13. — Il y a une fatigue musculaire bien particulière, comme il y a une douleur (recherches ergographiques : cas de rhumatismes, d'arthritisme, etc.).

14. — Les mouvements sont perçus directement en tant que mouvements. L'analyse psychique intime nous présente ce phénomène comme irréductible. Des expériences faites sur nous-mêmes sous l'influence du protoxyde d'azote, du haschisch, du chloroforme, de l'éther éthylique, de l'opium, de l'alcool, eic., etc., nous ont prouvé que ces états facilitent plus la compréhension de cette analyse par la dissociation de ces deux sortes de sensibilité.

15. — Il y a des images musculaires de nature bien définie, résultant des sensations musculaires ou de leurs associations. La richesse ou la pauvreté de ces images rendent plus facilement la perceptibllité des phénomènes dynamiques personnels et sont intimement liées avec les phénomènes sensoriels. On trouve dans toutes les catégories de maladies mentales de pareilles images dans un nombre suffisamment grand, même dans des cas d'idiotie ou d'imbécillité, ce qui plaiderait contre la doctrine de Bernhardt, qui faisait du sens musculaire un sens psychologique, et contre la doctrine exclusive d'une innervation centrale ou d'un sens d'innervation (Wundt).

16. — Le signe de Romberg n'est pas lié exclusivement avec la sensibilité musculaire; il est en relation avec un équilibre dynamique intimement lié avec des phénomènes labyrinthiques (Flourens, Bechterew, Bonnier, de Cyon, etc.) et en outre axec un état psychologique particulier, une sorte de représentation psycho-dynamique de notre personnalité ergonique. Le rôle de la vue, comme le sens le plus précis,

Digitized by Google

ne fait que corriger notre synthèse dynamique et nos représentations mentales, sans jouer un rôle particulier. Les aveugles se conduisent bien dans l'obscurité, ainsi que nous l'avons pu constater sur quatre sujets, grâce à cette représentation psycho-dynamique dans l'espace.

17. — La conscience de notre sensibilité musculaire et des voisinages kinesthésiques est en rapport intime avec l'éducation et le développement de nos mouvements actifs. Les mouvements passifs ne sont délimités et définis que plus tard dans l'espèce et dans la race.

18. — En dehors d'une coordination spinale, mécanique, des mouvements (Jaccoud, Goldscheider), il y a une coordination due aux mouvements associés simultanément ou successivement, par une harmonie préétablie des impulsions motrices, comme s'exprime le professeur Raymond.

19. — La dissociation de la sensibilité neuro-musculaire peut être observée chez les hystériques ou dans les phénomènes d'hypnose. Chez les hystériques, il y a une conscience musculaire en dehors de toute anesthésie, qui peut être parfois complète et au delà de toutes les articulations. Dans l'hypnose, on peut dissocier, généralement d'une manière bien incomplète, ces deux catégories de sensibilité. Les ataxies hystériques sont bien dues à un appauvrissement des images kinesthésiques, comme l'a montré M. Pierre Janet.

20. — La sensation de l'effort, ou plus exactement d'une contraction en état d'exécution ou dans un phénomène de résistance, est bien d'origine périphérique (James, Munsterberg, Brissaud) et strictement liée à la contraction musculaire elle-même et en dehors de tout rôle de la sensibilité tactile (Brissaud). Le sentiment de l'effort musculaire résulte d'un équilibre nouveau des mouvements en exécution, qui provoquent des attitudes musculaires, pour ainsi dire intellectuelles.

21. — Les illusions de poids sont bien en rapport avec la sensibilité musculaire et non, comme on l'a prétendu, « le résultat d'une opération intellectuelle ».

22. — Le rapport de la longueur du bras de levier et la sensation des poids soupesés n'est nullement en rapport

Digitized by Google

intime avec la sensibilité cutanée (Lewinski); il s'agit purement d'un phénomène de bio-mécanique du muscle en contraction.

Bref, nos recherches nous conduisirent à admettre une sensibilité musculaire tout à fait indépendante de la sensibilité tactile; elles plaident pour ce sentiment d'une « activité musculaire » bien particulière dont parlait Gerdy. Cette sensibilité, très peu contestée dans ces lignes générales, outre qu'elle nous semble indépendante, nous paraît appartenir à un sens spécial, très peu admis, bien défini par Ch. Bell : « le sens musculaire », ayant comme fonction le mouvement, sensation irréductible, et comme organe le muscle, et se comportant sensoriellement et intellectuellement comme tous les autres sens.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ASSOCIATION SUBCONSCIENTE DES MOTS, DES IDÉES ET DES ACTES

Par Émile Anastay (Marseille).

1° On connaît le cas de cet étudiant qui, en passant près d'un restaurant, croit voir le mot de *Verbascum thapsus*, nom botanique du bouillon blanc, et qui, en repassant devant la devanture du restaurant, s'assure qu'il n'y avait en réalité d'écrit que le mot de « Bouillon ». Voici un cas semblable d'illusion suggérée par analogie dans les couches profondes de la conscience : en parcourant des yeux la chronique locale d'un journal, je crois voir le nom écrit de X..., négociant papetier, qui m'avait fait un procès et causé beaucoup d'ennuis. J'arrête mon regard sur le passage où est mentionné le nom de ce personnage et je lis ce qui suit : « Les marchands papetiers de Z..., réunis en assemblée générale, hier soir, ont décidé à l'unanimité, etc. », et point de nom du tout. Une particularité commune aux deux observations est la préoccupation qui, avant l'illusion, avait agité l'esprit : un examen de botanique dans le premier cas, un procès dans l'autre.

2° On connaît les associations mentales par ressemblance


Digitized by Google

ou par contiguïté. Voici un exemple d'association d'un mot avec l'acte dont il est la traduction habituelle. Voyageant dans le Queyras (Hautes-Alpes), j'exposais à une personne de mon entourage la topographie des vallées environnantes, mais sans pouvoir trouver, malgré tous mes efforts, le nom d'une rivière avoisinante. Le soir je me couchais légèrement dépité de ce manque de mémoire, et en renouvelant mes tentatives non moins inutilement. Il est vrai de dire qu'en ma qualité de neurasthénique, souvent, plus je fais effort pour me rappeler un nom et moins j'y réussis. J'allais y renoncer lorsque je me mis à bâiller avec force. Instantanément et comme un trait de lumière le nom que je cherchais me revint en mémoire. Cette rivière était l'Ubaye, que l'on prononce dans le pays Ubaï ou Ubaille. La consonance des mots représentant l'action de bâiller, le nom de la rivière en question avait donc amené la réminiscence.

3° Dans un rêve je voyais un vieux médecin de campagne pérorer au milieu d'un groupe et faire des réflexions sur mon compte. Je tendais l'oreille et, à un moment donné, j'entendais le dernier mot d'une phrase sans en comprendre le restant. Ce n'est qu'après le réveil qui eut lieu de suite après, et qui fut causé sans doute par l'effort fait pour deviner la phrase, que j'en compris le sens complet qui s'adaptait bien au dernier mot entendu. A moins de soutenir que la phrase a été arrangée au mieux et après coup, on est obligé de convenir qu'elle a été fabriquée par une couche plus profonde que celle de la conscience ordinaire et à son insu.

DISTRIBUTION DE LA FATIGUE DANS LES ORGANES CENTRAUX ET PÉRIPHÉRIQUES

Par Mlle Joteyko, D^r^ en médecine, adjointe au laboratoire Kasimir (Bruxelles).

J'ai appelé *quotient de la fatigue*, le rapport numérique qui existe entre la hauteur totale des soulèvements exprimée en centimètres et le nombre des soulèvements dans une courbe ergographique $\left(\frac{H}{N}\right)$. Hoch et Kræpelin ont les premiers

Digitized by Google

attiré l'attention sur ce rapport et ils ont rattaché la hauteur totale au travail des muscles, le nombre de soulèvements au travail des centres nerveux cérébraux.

Afin de voir si l'accumulation de la fatigue est d'origine centrale ou périphérique, j'ai examiné les variations du quotient de la fatigue sous l'influence de la fatigue même. Les sujets épuisent totalement leur force à l'ergographe, mais le temps de repos entre les courbes successives est insuffisant pour faire disparaître toute trace de fatigue antérieure. A chaque nouvelle courbe, le travail mécanique est diminué. Or, cette diminution du travail mécanique se fait aux dépens des deux facteurs constituants de la fatigue, mais en grande partie de la hauteur. *A chaque nouvelle courbe, la valeur du quotient de la fatigue* $\left(\frac{N}{H}\right)$ *diminue*, ce qui signifie que la diminution de hauteur ne suit pas une marche parallèle à la diminution du nombre, mais que la diminution de hauteur est plus marquée. La diminution de hauteur étant l'expression de la fatigue musculaire, nous pouvons en conclure que les *centres psycho-moteurs sont incomparablement plus résistants à la fatigue que les appareils terminaux.*

Les idées un peu théoriques qu'on s'est formées sur l'épuisement moteur, en le considérant comme étant d'origine cérébrale, ne sont donc pas confirmées par l'expérimentation. Je ferai remarquer que, dans un travail accompli à l'Institut Solvay de Bruxelles (*Annal. de la Soc. des Sc. méd. et nat.*, 1899), j'ai pu déceler une fatigabilité moins grande des *centres réflexes de la moelle* comparés aux muscles. Toutes ces recherches plaident en faveur de l'*origine périphérique* de la fatigue motrice, et, quand nous parlons de fatigue périphérique, nous n'avons pas en vue l'épuisement de la substance contractile même, mais celui des terminaisons nerveuses intra-musculaires.

Digitized by Google

MÉMOIRE SUR LE ROLE DE L'ÉLÉMENT MOTEUR DANS LA PERCEPTION ESTHÉTIQUE VISUELLE

Par Miss V. Paget Vernon Lee et C. Anstruther Thomson (London).

Afin de faciliter la compréhension du Questionnaire sur le rôle de l'élément moteur dans la perception esthétique visuelle, l'auteur soumet au IV[e] Congrès de Psychologie le résumé suivant d'un travail qui a paru dans la *Contemporary Review* de Londres, en octobre et novembre 1897 : travail dont la *Revue philosophique* a bien voulu s'occuper à deux reprises.

« Les faits que nous avons recueillis et les hypothèses qu'il nous a semblé pouvoir en tirer », écrivons-nous dans cette étude, « si toutefois l'expérience des autres venait à les vérifier, tendraient à faire du phénomène esthétique une fonction régulatrice attachée à la perception de la forme (dont l'identification des objets au moyen des qualités *points de repère* ne représente qu'une bien faible partie), deviendrait pour nous un phénomène d'une très haute complexité, entraînant la coopération de quelques-unes des fonctions vitales les plus importantes, et avec celles-ci un système protecteur de plaisirs et de peines beaucoup plus puissants que le seul appareil visuel ne serait à même de susciter.

Notre hypothèse, confirmée par le langage métaphorique appliqué de tous les temps aux phénomènes de la vue, serait en une certaine façon la contre-partie de l'hypothèse bien connue de Lange et de William James sur l'émotion en général, puisqu'elle essayerait d'établir que les états subjectifs indiqués par les termes *hauteur*, *profondeur*, *largeur*, etc., et par les expressions plus complexes *rond*, *carré*, *cubique*, *symétrique*, *asymétrique*, etc., sont réductibles par l'analyse à des états moteurs plus ou moins nettement localisés, mais dont la présence, comme celle de tous les autres éléments intellectuels et émotifs, se dissimule pour nous dans la synthèse normale de nos perceptions et de nos sentiments.

Digitized by Google

La *forme visible* répondrait, selon nous, à des états moteurs prenant parfois l'importance d'altérations profondes dans l'action vitale, et nécessaire, en quelque sorte, pour l'appréhension première et complètement réalisée des rapports spatiaux et dimensionnels, et des rapports de direction entre les lignes, sans compter les phénomènes moteurs peut-être de nature indirecte suscités par la couleur. Nous allons passer en revue les plus remarquables de ces changements moteurs impliqués dans la perception complète de toute forme visible.

1° Changements dans nos sensations respiratoires qui accompagnent l'activité de l'œil; la respiration semble sujette à des déplacements de bas en haut, de haut en bas; elle se fait avec plus d'ampleur de rythme et de continuité qu'à l'état indifférent, ou bien *vice versa*; toujours en rapport avec les relations dimensionnelles de la *forme* aperçue.

2° Changements de température accompagnant ces changements respiratoires. Des changements de température se produisent aussi par la simple stimulation de la couleur, changements qui s'accordent le plus souvent avec certaines expressions visuelles, couleurs chaudes, froides, etc.

3° Changements dans le sentiment du poids et de la pression, se localisant et se distinguant en tensions et résistances, poussées et tiraillements de bas en haut, de droite à gauche, d'avant en arrière, et *vice versa*, latéralement et diagonalement selon les formes aperçues; changements musculaires qui accompagnent la réalisation par l'œil des dimensions et des directions spatiales.

4° Changements dans les sensations d'équilibre, tels que toute impression de forme visible que nous qualifions d'agréable semble nous délivrer de la fatigue de nous tenir en équilibre, ou bien de soumettre les balancements ressentis comme intérieurs à un rythme qui les facilite.

5° Changements dans la rapidité subjective de nos sensations : certains arrangements ou agencements de lignes et de surface produisent, par exemple, un sens d'activité calme, de loisir ou de léger ahurissement.

6° Changements dans un groupe de sensatious intimes

Digitized by Google

difficiles à qualifier, mais qui se trouvent impliquées toutes les fois que nous nous rendons pleinement compte soit d'être environnés et enclos par des surfaces actuelles (intérieur de monument ou paysage réel), soit de pouvoir pénétrer à l'intérieur des paysages peints. Le seul fait de se trouver dans un enclos, sous un toit, et les variations dans les façons de l'être, donnant un *ton* émotionnel tout à fait spécial, et cela à part la question des lignes et celle des variations de lumière.

7° Changements dans nos sensations motrices comme telles, dans les sensations nettement localisées d'action musculaire ou de préparation à celle-ci : sensations « d'innervation » ou de ce qui passait autrefois sous ce nom, semblables à celles qui accompagnent l'audition de la musique rythmée, la vue d'une partie de billard *ou* de tout autre exercice, semblable aussi à ce que l'on éprouve en se rappelant bien nettement un geste caractéristique ou une grimace qu'on a vu faire et que l'on croit se sentir répéter intérieurement (sensations mimétiques).

Les états moteurs que nous venons de classifier, et dont les variétés et les combinaisons semblent infinies, variations dans les sensations musculaires proprement dites, dans les sensations d'équilibre, de respiration, d'action cardiaque, dans les sensations de poids, de tension, de direction, de rapidité, de température, dans les sensations *mimétiques*, et dans plusieurs autres variétés difficiles à définir et à dénombrer, accompagneraient ou plutôt constitueraient en partie la perception parfaitement réalisée de la forme visible; leur synthèse indéfiniment variable répondrait au caractère individuel de chaque expérience esthétique; et leur importance organique expliquerait le caractère, ou pour mieux dire *les caractères* profondément affectifs dont se revêt le phénomène esthétique : le plaisir et le déplaisir esthétique spécifique et toutes les nuances émotives par lesquelles il s'associe aux sentiments d'origine purement morale et humaine (amour, haine, tristesse, allégresse, confiance, abattements, etc.), dépendraient de cette façon tout active de participer et pour ainsi dire de créer par nos propres

Digitized by Google

mouvements corporels les formes visibles qui se présentent à notre œil.

L'existence de semblables changements et états moteurs, quelquefois très nettement localisés et accusés même dans le phénomène esthétique le plus normal, et dont les expressions métaphoriques à l'usage de l'art font témoignage; le plus souvent, d'autre part, absolument fusionnés, perdus dans des états de conscience apparemment homogènes dont on ne peut les tirer que par une analyse laborieuse, artificielle et peut-être impossible à la plupart des individus ; ces phénomènes moteurs seront-ils confirmés ou démentis, et en quelles proportions, par une enquête sur des personnes à vie esthétique fortement développée? Seront-ils relégués à la catégorie des idiosyncrasies individuelles et, obscures? Seront-ils classifiés comme spéciaux au type *moteur* très accentué, ainsi qu'on pourrait le croire pour certaines sensations motrices rattachées à l'ouïe, et soumis à l'examen par MM. Stricker, Stumpf et Ballet? Enfin, sera-t-il peut-être possible d'entrevoir des rapports entre le type moteur et la sensibilité esthétique spontanée et *sui genéris?*

Le petit questionnaire suivant a pour objectif d'indiquer la possibilité d'études et d'enquêtes sur ce terrain jusqu'ici peu connu. En le soumettant aux membres du Congrès de Psychologie, nous voudrions insister une fois de plus que nous n'avons à nous occuper que des personnes dans la vie desquelles les distinctions de *beau* et de *laid* constituent un intérêt très véritable et très bien défini ; et que nous écartons pour mieux étudier le phénomène esthétique tout visuel les considérations d'intérêt technique, historique, littéraire, toutes les associations d'idées et de sentiments qui rentrent dans le phénomène beaucoup plus complexe de l'œuvre d'art dans sa totalité.

Digitized by Google

FAITS PSYCHIQUES

PAR A. ERNY

Sous cette rubrique, je réunis divers faits psychiques, comme visions, rêves et intuitions prémonitoires, observés à diverses époques.

I

En voici d'abord un du temps de Louis XI :

« *A l'heure même de la bataille de Nancy*, où périt Charles le Téméraire, Angelo Cato (depuis archevêque de Vienne) disait une messe devant le roi Louis XI, à Saint-Martin de Tours. En lui présentant la paix, il lui dit ces paroles : « *Sire, Dieu vous donne la paix et le repos; vous les avez si vous voulez.* CONSUMMATUM EST, *votre ennemi est mort.* » Le roi fut bien surpris, et promit *si la chose était vraie* que le treillis de fer qui entourait la châsse deviendrait un treillis d'argent... Le lendemain, de bonne heure, il était à peine jour, un des conseillers favoris du roi, qui guettait la nouvelle, vint frapper à la porte et la lui fit passer. »

Michelet, qui cite ce fait dans son *Histoire de France*, n'ajoute aucuns commentaires, mais il est évident que le prêtre eut une vision prémonitoire, et fut averti psychiquement d'une façon ou d'une autre. Rien ne faisait supposer la mort du duc de Bourgogne, qui, selon toutes probabilités d'ailleurs, fut assassiné par son confident Campo-Basso. S'il y avait eu la moindre rumeur de la chose, le roi en aurait été averti de suite, vu l'intérêt énorme de cette mort au point de vue politique. Au contraire, Louis XI parut très surpris, preuve évi-

Digitized by Google

dente qu'il ne se doutait de rien, ainsi que le prêtre, puisque la nouvelle n'arriva que le lendemain.

Apollonius de Tyane et saint Antoine de Padoue ont eu tous deux des visions du même genre, les avertissant de morts ou d'assassinats se passant au loin.

II

Voici maintenant un pressentiment de mort, raconté par d'Artagnan, dans ses mémoires, qui servirent à Dumas père pour documenter ses *Trois Mousquetaires*.

« Pendant le siège de Lille, Louis XIV commanda un détachement du régiment des Gardes, pour s'emparer de la Demi-Lune. *Cavois*, qui était lieutenant dans ce régiment, fut désigné pour être du détachement; il passait pour brave parmi ses camarades et même pour faire le bretteur. Voilà cet homme qui frissonne de frayeur, au point que chacun s'aperçut de son trouble. On lui demanda ce qu'il avait, il répondit qu'il ne pouvait dire ce qu'il ressentait, *mais qu'il était persuadé que le dernier jour de sa vie était arrivé, qu'il en avait le pressentiment certain.*

« Quelques-uns le raillèrent de cette faiblesse; il laissa dire, ce qu'il n'eût jamais souffert en autre temps. Ses amis, tout surpris, le réconfortèrent, mais il semblait à demi mort. S'il eût pu s'exempter de se rendre à l'ordre reçu, il n'y eût pas manqué, mais c'était se déshonorer. Il s'arma donc de pied en cap et fut à la tranchée. *Ses pressentiments n'étaient pas trompeurs*, et les armes qu'il portait, *quoique à l'épreuve du mousquet*, ne furent qu'un meuble inutile. Une balle lui vint, qui passa par un endroit où elle trouva juste son trou, là ou la cuirasse s'attache au pot-en-tête, avec un crochet. Il tomba mort sur la place. On conta cet événement au roi, *qui eut peine à le croire*, et qui ne l'eût pas cru, si le fait ne lui avait été confirmé par des témoins dignes de foi. »

Le pressentiment a dû être bien fort pour rendre presque craintif un brave soldat. Il y a dans l'histoire beaucoup d'exemples d'avertissements de ce genre : viennent-ils d'invisibles qui nous *suggestionnent* dans ce sens, pour nous pré-

Digitized by Google

parer à la mort; il est impossible de le dire ou de le prouver, mais c'est bien plus probable que de supposer que notre subconscience est prévenue avant la super-conscience, et que l'une avertit l'autre.

III. — UN RÊVE PROPHÉTIQUE

M. Young a envoyé au *Light* le très curieux rêve suivant. « Une nuit je rêvai qu'un charpentier, qui travaillait à un bâtiment touchant ma propriété, tomberait du toit et dans mon rêve on me disait d'avertir ma femme dès le matin, de façon à vérifier l'avertissement en le lui racontant *avant l'accident.* Je le fis, mais comme c'était jour de marché, et que j'étais très occupé, je ne pensai à ce rêve qu'à 4 heures de l'après-midi. Immédiatement je mis mon chapeau et courus aux nouvelles. Étant arrivé à l'endroit en question, je m'informai, s'il n'était pas arrivé d'accident. On me répondit que si j'étais arrivé deux minutes plus tôt, j'aurais vu porter le charpentier à l'hôpital; — *qu'il était tombé du toit*, et que sans une planche qui amortit la chute, il serait mort sur le coup. » — L'auteur de ce récit se demande quelle était la raison de ce rêve. Si, dit-il, j'avais pensé à avertir le charpentier, on se serait moqué de moi, et on n'aurait pas tenu compte de l'avertissement; mais, comme il le remarque aussi, M. Young constate que non seulement l'avertissement du rêve était exact, mais qu'il a dû aussi recevoir *une communication télépathique que l'accident venait d'avoir lieu,* sans cela, il ne se serait pas tant pressé de sortir si vite.

Ce genre de rêves prémonitoires arrive souvent, et on pourrait en relever des exemples dans tous les pays, surtout en Écosse. Mais cela entraîne aux réflexions les plus graves. On se demande comment de tels rêves peuvent se réaliser, et la seule conclusion c'est que l'accident ou le malheur doit vous arriver *fatalement;* vous ne pouvez en être préservé que par un avertissement de l'au-delà, prenant pour moyen d'action le rêve. Cela donne raison à cet axiome d'un grand occultiste : « *L'homme est une volonté en lutte avec une destinée.* »

Ce rêve prémonitoire de M. Young lui fut-il inspiré *par un*

Digitized by Google

invisible protecteur du charpentier, rien dans son récit ne le fait supposer. Peut-être existait-il un lien inconsciemment télépathique entre le charpentier et M. Young, mais cela ne nous donne pas la clef de l'énigme, car un avertissement de ce genre n'a pu être produit que par un être voyant plus loin que l'homme, et lisant sa destinée. En tous cas, M. Young aurait dû, par acquit de conscience, ne pas oublier un avertissement aussi caractéristique, et prévenir le charpentier, qui même s'il n'avait pas cru à l'avertissement aurait peut-être agi plus prudemment dans son travail.

IV. — AVERTISSEMENT PSYCHIQUE

L'an dernier une de mes cousines était morte à Paris le 31 mars. Son neveu, qui habite Bordeaux, m'a raconté que ce jour-là, il était occupé dans sa chambre à faire chauffer son café, lorsqu'il entendit trois ou quatre coups très nets, frappés *sur le bois de son lit*. Il fut surpris, et ne se rendit pas d'abord compte de ce que cela pouvait être, mais tout d'un coup il se dit (étant au courant des choses psychiques) : C'est un avertissement, *ma tante est morte*. Deux heures après, *la dépêche annonçant la mort de sa tante* lui parvenait; cette mort avait eu lieu à 7 h. 35 environ, et l'avertissement se produisit vers 8 heures ou 8 heures et quart, c'est-à-dire *presque en même temps que la mort*.

On peut rapprocher ce cas de l'avertissement psychique *identique*, que j'ai eu à Interlaken le jour de la mort d'une de mes tantes à Brest, récit que j'ai publié dans les *Annales* il y a quelques années. On peut aussi rapprocher cet avertissement par coups, de ceux mentionnés dans l'article que j'ai publié en janvier-février 1900.

V. — VISION « POST MORTEM »

Au sujet de la même cousine dont je viens de parler, une vieille parente pour laquelle elle avait toujours été très bonne et très secourable et qui habitait aussi Bordeaux, a écrit le fait suivant au mari de ma cousine, qui en a été très impressionné. Ma cousine était morte le vendredi 31 mars. *Trois*

Digitized by Google

jours après, c'est-à-dire le dimanche de Pâques, *étant parfaitement éveillée,* cette parente raconte qu'elle vit tout d'un coup une vive lumière, puis la forme très ressemblante de cette cousine, à laquelle *on jetait des palmes.* On peut toujours dire que cette parente a eu une hallucination, mais alors pourquoi ne l'a-t-elle pas eue *le jour où elle a su la mort de cette parente? Ce serait plus compréhensible comme théorie hallucinatoire, l'effet suivant immédiatement la cause!* Au contraire, si la vision n'a eu lieu *que trois jours après la mort,* la raison, selon moi, vient de ce que le corps psychique de ma cousine avait eu le temps de se dégager, et de permettre à sa forme désincarnée de se montrer à cette vieille parente qu'elle aimait beaucoup. De plus, dans une hallucination, cette vieille dame n'aurait cru voir que sa cousine, mais le détail curieux des palmes ne peut être hallucinatoire, et vient corroborer la vision qui dura un certain temps.

« VI. — COMMUNICATION POST MORTEM »

Dans le journal allemand *Psyché*, vient d'être publiée une preuve très curieuse de la survie, qui fut donnée à une séance psychique ayant eu lieu chez M. E. Henning, à Berlin. Voici le récit qu'il en fait à M. le D[r] Egebert Muller, son ami. « A la séance du 13 décembre dernier, la vieille tante de ma femme, Cecilia Burmeister, de Stralsund, s'est communiquée et m'a encouragé à faire faire l'opération projetée pour mes yeux. En réponse à ma question, cette tante me fit savoir qu'*elle était morte depuis quatre jours.* Nous savions qu'elle était malade; mais quinze jours avant, nous avions reçu une carte postale ou la vieille tante disait : « *Ne vous inquiétez pas de moi, je ne suis pas du tout près de mourir.* » Aussi, nous ne nous étions pas préoccupés du message de mort qui nous semblait faux, et nous envoyâmes, à la Noël, une lettre et un cadeau de ma fille. *Pas de réponse,* mais nous savions que la tante n'aimait pas à écrire. Cependant au 1[er] de l'an, une carte que j'avais envoyée, avec nos souhaits, me fut renvoyée avec ces mots :« *La destinaire de la lettre est morte.* » Ma femme se rendit aussitôt chez le fils d'un vieil ami de notre tante,

Digitized by Google

et celui-ci nous dit que notre tante était morte le 9 décembre 1899, *exactemement quatre jours avant notre séance du 13 décembre.* On se demandera, dit M. Henning, comment nous n'avons pas été avertis de la mort de notre tante; en voici la raison que nous avons sue depuis. Une semaine avant sa mort, ma tante, de son propre mouvement, désira être soignée dans un hôpital, mais pendant qu'on l'y transportait elle fut frappée d'une congestion qui lui enleva la parole et la rendit inconsciente. »

Le Dr Muller ajoute que Mme Burmeister était la sœur de son professeur, un savant matérialiste auquel elle ressemblait *physiquement et mentalement.* Il est donc fort intéressant de constater que c'est une personne *peut-être matérialiste, qui après sa mort vient donner une preuve de la survie.* En tout cas, l'avertissement de mort est des plus caractéristiques, car on ne peut pas dire que le médium a puisé ce renseignement dans le cerveau des parents, *lesquels étaient convaincus de l'existence de leur tante*, et qui, jusqu'à plus ample renseignement, ont cru à une mauvaise plaisanterie d'invisible.

VII

Voici encore un fait historique des plus curieux, que je trouve dans l'*Histoire de France* de Michelet.

« Huit jours après la Saint-Barthélemy, le roi Charles IX, deux heures après s'être couché, saute du lit, fait lever ceux de sa chambre, et envoie quérir son beau-frère, entre autres[1], pour ouïr dans l'air un bruit de grand éclat, et un concert de voix criantes, gémissantes et hurlantes, *tout semblable à celui qu'on entendait pendant les nuits du massacre. Ces sons furent si distincts*, que le roi croyant à un désordre nouveau, fit appeler des gardes pour courir en la ville et empêcher le meurtre. Mais les gardes ayant rapporté que la ville était en paix *et l'air seul en trouble*, le roi aussi demeura troublé, principalement *parce que le bruit dura sept jours, toujours à la même heure.* Ce fait était souvent conté par Henri IV le

1. Le roi de Navarre, plus tard Henri IV.

Digitized by Google

soir, quand les portes étaient fermées, à ses plus privés serviteurs. »

Évidemment il y a des gens qui diront que Charles IX a eu une hallucination auditive causée par le remords de la Saint-Barthélemy. Mais d'autres que Charles IX entendirent ces bruits sinistres, entre autres son beau-frère Henri de Navarre (plus tard Henri IV) qui n'a jamais passé dans l'Histoire pour un homme bien crédule, *et qui, en racontant ces faits, en gardait une sorte de frissonnement*, dit d'Aubigné. De plus, on doit remarquer que ces cris durèrent *huit jours*, et *toujours à la même heure* (sans doute celle du massacre).

Pour ceux qui croient à la survie, il est évident que ces voix étaient celles de désincarnés protestants encore sous le coup des terribles émotions des massacres, et qui se trouvaient dans *cet état de trouble* où une mort tragique laisse quelque temps l'être humain brusquement tué. De plus, tous ceux qui ont étudié les récits de *maisons hantées* peuvent rapprocher de ce fait historique, les cris ou lamentations d'êtres assassinés ou tués qui se produisent dans ces maisons hantées, presque toujours à la même heure de la nuit.

VIII

Dans le *Light of trus*, journal spiritualiste américain, je trouve le curieux rêve suivant :

Le 16 janvier, à Indianopolis (États-Unis), M[me] Ellen Crosby faillit être enterrée vivante; on l'avait déclarée morte et les préparatifs de l'enterrement avaient commencé. Pendant ces tristes apprêts, sa fille, âgée de 19 ans, épuisée de fatigue, alla reposer quelques instants sur son lit; mais à peine avait-elle fermé les yeux, qu'elle se leva vivement, et insista d'une façon péremptoire pour que sa mère fût tirée de son cerceuil, et remise sur son lit. Pendant son court sommeil, elle avait entendu sa mère l'appeler et lui dire : « *Mary, ne les laissez pas m'enterrer vivante.* »

Le représentant des Pompes funèbres consentit à faire ce que demandait la jeune fille, mais en disant que ce n'était qu'un rêve, *ce que nia la jeune fille*. Environ huit heures après,

Digitized by Google

M[me] Crosby ouvrit lentement les yeux, et regarda sa fille qui était restée à son chevet; depuis lors, M[me] Crosby s'est remise de cette terrible alerte.

Cela me semble être un peu plus qu'un rêve, et je crois que le *corps physique* de M[me] Crosby étant dans un état plus ou moins léthargique analogue à la mort, *son corps psychique* a pu se dégager et se manifester sous la forme d'un rêve à sa fille endormie. En tous cas, le résultat est des plus remarquables.

A tous ceux, plus nombreux qu'on ne croit, qui craignent d'être enterrés vivants, je donnerai *ce conseil* indiqué par un journal spiritualiste anglais. Laissez des instructions pour qu'on mette dans votre cerceuil un flacon de chloroforme bouché avec un bouchon de liège, qu'on aura soin *de percer de trous.* Si vous n'êtes pas mort et seulement en léthargie, *les vapeurs du chloroforme* auront vite fait de vous anesthésier et de vous faire mourir sans douleur.

IX — APPARITION A SAINT-PÉTERSBOURG

Depuis le règne de Pierre le Grand, on garde à la cour de Russie un livre où est consigné minutieusement tout ce qui arrive à la famille impériale, pendant le courant du règne de chaque souverain.

Voici le fait extraordinaire que je trouve dans ce livre[1]. Pendant son règne, l'impératrice Élisabeth fit construire le *Palais d'Hiver* dans un endroit assez rapproché du petit palais qu'elle habitait. Pour inaugurer le palais, on fixa la soirée, et vers 10 heures l'élite des Gardes attendait l'arrivée de l'Impératrice.

La salle du trône était précédée d'un long corridor près de la porte duquel se tenaient deux gentilshommes. Tout d'un coup, l'un d'entre eux remarqua qu'un brillant rayon de lumière éclairait subitement le couloir, et venait du trou de la serrure de la salle du trône. Qui avait pu à cette heure entrer dans cette salle où devaient être reçus les ambassadeurs? Intrigué, le gentilhomme regarda par le trou de la

1. Et publié par un russe, M. Joseph de Kronhelm.

Digitized by Google

serrure, et dit à son compagnon. : « *L'Impératrice est déjà arrivée et est assise sur son trône en face de la porte d'entrée.* » Le second gentilhomme s'assura que le fait était exact. Peu d'instants après, un officier supérieur vint leur dire *que l'Impératrice ne viendrait pas ce soir-là, et de se retirer.* « Pardon, répondirent-ils, Sa Majesté est déjà dans la salle du trône. — C'est impossible ! — Regardez... L'officier supérieur, après avoir vu, fut des plus surpris. — Je n'y comprends rien, s'écria-t-il, le maréchal de la Cour, vient de me dire que l'Impératrice avait changé le jour... Serait-elle venue secrètement ? Restez ici en cas de besoin, je vais prendre les ordres du maréchal... » Ce dernier, le prince Kourakine, était encore au palais... En apprenant ce fait étrange, il vint s'en assurer et resta aussi surpris que les autres. « C'est étonnant, dit-il, je quitte à l'instant l'Impératrice qui était en costume d'appartement, et là je la vois revêtue des habits de cérémonie. C'est étrange ! gardes, veillez à toutes les issues je vais aux renseignements. » La distance qui séparait le nouveau palais de l'ancien était très courte... A peine arrivé, il demanda à la dame d'atour : « *Où est l'Impératrice ?* — Dans sa chambre à coucher, prête à se mettre au lit. — Annoncez ma visite, comme urgente... » Au bout de quelques instants le prince fut admis... et l'Impératrice lui dit : « Que vous est-il arrivé ? *Vous avez l'air bouleversé comme si vous aviez vu un fantôme.* » Le prince lui conta ce qu'il avait vu. « C'est une pitoyable farce, s'écria l'Impératrice, et je serais curieuse de voir ces comédiens. Suivez-moi. »

En arrivant au Palais d'Hiver, ils ordonnèrent au gardien d'apporter les clefs de la salle du trône. Les soldats de la garde chargèrent leurs fusils et, conduits par la Czarine, se rendirent dans le corridor précédant cette salle, et *où le rayon de lumière était toujours visible.* On ouvrit la porte, la salle était brillamment éclairée mais vide, excepté que sur le coussin du trône était assise *une forme, portrait vivant de la Czarine* enveloppée d'un manteau de pourpre et d'hermine, et portant la couronne impériale. L'Impératrice resta stupéfaite en voyant *son double,* puis elle avança de quelques pas. Le fantôme se leva, et descendit quelques marches du trône. « *Tirez*

Digitized by Google

sur elle », dit la Czarine *aux soldats qui firent feu*... Aussitôt le fantôme ferma ses mains et toute la pièce se trouva plongée dans l'obscurité la plus profonde ; la confusion fut complète. « Allumez des torches, dit la Czarine », ce qui fut fait aussitôt. On chercha dans tous les coins du palais, et on ne trouva rien ; *toutes les portes d'entrée étaient gardées et les soldats de garde n'avaient vu personne*. Le jour suivant, on chercha encore mais inutilement. Cette étrange affaire fit une grande impression sur la Czarine et sa cour. *Huit semaines après, jour pour jour, l'Impératrice Élisabeth mourait.*

On ne peut mettre en doute ce fait qui a été consigné dans *les annales particulières* des souverains de Russie. De plus, il est inadmissible que tant de gens aient été hallucinés l'un après l'autre, sans compter que les trois premières personnes qui virent le phénomène, *crurent que la Czarine était venue en secret dans la salle du trône*. En outre, la Czarine, les soldats, tout ce monde vit le fantôme. Donc il est évident qu'un phénomène des plus extraordinaires s'est produit ce soir-là.

Était-ce *le double psychique* de la Czarine qui était dans la salle du trône. En général, il est très rare que le *corps psychique*, ou *double*, se détache du corps physique à l'état de veille ; mais il y a des cas connus, entre autres celui de *Gœthe* qui raconte, dans un de ses livres, *qu'il vit un jour son double venir à lui*.

On peut supposer aussi que c'est un invisible qui a pris ce masque pour frapper l'esprit de l'Impératrice et la faire songer à l'au-delà, vu la date prochaine de sa mort. Mais je croirais plutôt *au double*, que la mort prochaine de la Czarine rendait plus apte à se détacher [1].

A. Erny.

1. Nous avons appris par un de nos amis, gentilhomme de la Chambre de S. M. l'Empereur de Russie, et par conséquent bien placé pour pouvoir se renseigner, que l'authenticité de ce fait n'était pas établie, et que l'on raconte la même histoire de l'Impératrice Anne. D.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. In-8°, 5 francs. (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.) (Traduit par le Dr O. Dusart.)

Le 26 janvier 1869, la Société dialectique de Londres constitua un comité *pour étudier les phénomènes présentés comme manifestations spiritualistes* et faire appel à ceux qui s'intéressent aux questions psychiques. Ses membres, répartis en plusieurs sous-comités, firent des expériences personnelles en dehors des médiums étrangers à la société; dans ses séances plénières, le comité dépouillait la correspondance et recueillait les témoignages oraux de qui avait vu ou expérimenté. Cette enquête dura dix-huit mois, fut réunie en un volume et publiée sous la responsabilité du comité.

Les expériences les plus rigoureuses, les attestations d'observateurs indépendants, dont quelques-uns sont célèbres, ont mis hors de doute la réalité d'un nombre considérable de faits tels que : déplacements, *même sans contact,* d'objets de toute nature; bruits variés; exécution de morceaux de musique sans agents visibles; lévitation de plusieurs personnes; épreuve du feu; apports d'objets les plus divers; réponses par coups ou écriture; écriture directe ou dessins et aquarelles sans agent visible; apparition de fantômes à tous les degrés de formation; seconde vue et prophéties; communication de faits totalement inconnus de tous les assistants, etc.

La Constitution du monde, Dynamique des atomes, nouveaux principes de philosophie naturelle, par Mme Clémence Royer. Vol. in-8 de XXII-800 pages, avec 92 fig. dans le texte et 4 planches hors texte, 15 francs. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

Après une préface, qui réfute l'assertion de la faillite de la science, dans une introduction érudite sur l'évolution historique de la notion de matière, l'auteur critique et compare toutes les hypothèses proposées jusqu'ici, depuis les Ioniens jusqu'aux mécanistes modernes. Dans la première partie de son ouvrage, il expose sa théorie de l'atome fluide, expansif et répulsif, qui supprime le vide dans l'univers, et dont les vibrations élastiques suffisent à expliquer tous les phénomènes sensibles de la chaleur, de la lumière, de la couleur et du son, ainsi que ceux de l'olfaction et de la gustation.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.


Digitized by Google

DOCUMENTS ORIGINAUX

INFLUENCE TÉLÉPATHIQUE

Par Mme CLARENCE DE VAUX-ROYER

Je me trouvais à Paris en 1896-1898 et j'avais un ami pour la carrière duquel j'avais pris beaucoup d'intérêt et qui me demandait souvent des conseils. Il retourna en Amérique environ six mois avant moi, mais la sympathie mentale qui existait entre nous devint plus grande alors. On eût dit qu'il y avait à cette grande distance ce que les Français appellent « transmission des émotions », car je pouvais *ressentir* ses ennuis.

Un dimanche, — le 7 novembre 1897, — ce sentiment devint si fort que je pensai à lui envoyer un télégramme comme remède, car s'il se sentait bien il en résultait toujours pour moi un état semblable. J'écrivis le message et sonnai la femme de chambre pour qu'elle le portât ; comme c'était un dimanche, elle me dit que le bureau était fermé à cette heure.

Ce délai me contraria vivement et j'allai voir une amie pour lui demander conseil (son témoignage est joint à cette lettre).

Je me mis alors à penser aux nombreuses communications télépathiques qui avaient eu lieu sans volonté consciente et que, dans notre correspondance nous avions attribuées en partie au hasard.

Je me dis que j'allais lui envoyer un *message télépathique*


Digitized by Google

et je priai pour que sa mère et sa sœur (que je savais être dans le monde des Esprits) pussent aller vers lui et le réconforter, me demandant pourquoi, si l'esprit d'un vivant peut envoyer ses impressions, les âmes des morts ne seraient pas douées du même pouvoir.

Environ dix jours après, laps de temps habituel pour que la Malle américaine arrive, je reçus une lettre de ce monsieur, datée et timbrée du 8 novembre 1897, dont je copie le passage suivant :

« Ce n'est qu'hier dans la nuit (la nuit du 7, celle où j'avais fait la prière), tandis que je priais, que je vis, venant au-dessus de ma tête, des cercles d'or, qui s'élargissaient et flottaient en s'éloignant de plus en plus jusqu'à ce que je ne puisse plus les voir et il me semblait entendre appeler : *Mère! mère! sœur Minnie!* Puis les cercles se rapprochaient toujours, toujours jusqu'à venir toucher mon oreille. Oh! comme je les trouvais beaux, combien ils m'inspiraient des sentiments de bonté et de beauté. Et cette idée me venait qu'il y avait juste, ce jour-là, dix-sept ans que Minnie était morte! Puis ils s'évanouissaient et je me rendormais sous la protection de Dieu! »

Et mon correspondant ajoutait que quelque étrange et extraordinaire que ce fait lui semblât encore maintenant, il était cependant vrai et que son esprit était aussi « clair que le cristal », qu'il était resté à la maison toute la soirée et n'avait lu que les principales nouvelles du journal.

Cette fois, il me parut qu'il y avait plus qu'une coïncidence, mais je n'ai pas la prétention de trouver une explication, je raconte simplement les choses telles qu'elles se sont passées, les faits tels que je les ai observés.

On peut les interpréter par l'hypothèse spirite — ou celle de la télépathie entre vivants — ou même par le système de la télégraphie sans fil de Marconi?

Ce qui suit peut vous intéresser comme témoignage. Je copie d'après l'original.

« Je me fais un plaisir de corroborer le récit de Mme David.

« Le dimanche 7 novembre, elle me fit part de son intention d'envoyer un télégramme à son ami en Amérique et

Digitized by Google

plus tard elle me dit qu'elle ne l'avait pas fait, qu'elle avait prié pour lui et demandé particulièrement que sa mère et sa sœur pussent veiller sur lui.

« ALICE E. MAJOR.

« 18, rue Clément-Marot, Paris.

« 22 novembre 1897. »

Sur sa carte, l'adresse de cette dame est Victorian Club, 30, A. Sackville St. W. London.

Je n'ai plus entendu parler d'elle depuis que j'ai quitté Paris, mais vous pourriez probablement en lui écrivant la retrouver.

Recevez l'expression de mes sentiments dévoués,

ROSE MAYNARD DAVID.

Aujourd'hui CLARENCE DE VAUX-ROYER.

Digitized by Google

UN CAS REMARQUABLE

DE

PRÉCOCITÉ MUSICALE[1]

PAR M. LE PROFESSEUR CH. RICHET

I

Les cas de précocité musicale ne sont pas extrêmement rares; mais nous ne croyons pas qu'il en existe beaucoup qui soient aussi remarquables que celui dont je vais vous entretenir.

On dit que Mozart à l'âge de 4 ans et demi, jouait déjà d'une manière merveilleuse et qu'il improvisait avec une rare perfection. Mais les documents très authentiques font défaut pour préciser la manière dont il fut instruit; et comme son père était professeur de piano et excellent musicien, il y a tout lieu de penser que le jeune Wolfgang avait reçu des leçons de son père. Le fait n'est pas nié d'ailleurs, puisqu'on raconte que Wolfgang apprit le piano en assistant aux leçons qui étaient données à sa sœur plus âgée.

Quant aux autres petits enfants qui encore dans l'enfance jouaient passablement, ou improvisaient, les documents manquent à peu près en totalité, et nous nous contenterons de renvoyer à la liste qu'en a donnée C. Lombroso (*l'Homme de génie*, trad. franç.). Encore plus que pour Mozart, les renseignements sont vagues, incomplets et presque fabuleux.

1. Communication faite au Congrès international de psychologie.

Digitized by Google

L'enfant que vous allez entendre tout à l'heure[1] est âgé de 3 ans 7 mois et 7 jours (14 décembre 1896 au 21 octobre 1900). Il s'appelle Pepito Rodriguez Arriola : il est né à la Coruna, petite ville près du Ferrol (Espagne). Il est enfant unique.

En fait d'hérédité, il n'y a rien à noter du côté de son père mort en 1896, doué, paraît-il, d'une très grande mémoire, mais sans aucune aptitude pour la musique. Nul musicien dans la famille paternelle.

Mais du côté de sa mère, il y a quelques antécédents héréditaires. A l'âge de 5 ans, sa mère jouait fort bien du piano. Sa grand'mère maternelle, à l'âge de 11 ans, jouait de la guitare avec une rare perfection.

Voici ce que raconte sa mère sur la manière dont pour la première fois elle s'aperçut des dons musicaux extraordinaires du jeune Pepito : et je transcris exactement ses paroles. — « L'enfant avait à peine 2 ans et demi lorsque je découvris pour la première fois, et par hasard, ses dispositions musicales. A cette époque, un musicien de mes amis m'adressa une sienne composition musicale, et je me mis à la jouer au piano assez fréquemment; il est probable que l'enfant y faisait attention ; mais je ne m'en aperçus pas. Or, un matin, j'entends jouer dans une chambre voisine ce même air musical, mais avec tant d'autorité et de justesse, que je voulus savoir qui se permettait de jouer ainsi du piano chez moi.

« J'entrai dans le salon, et je vis mon petit garçon qui était seul et qui jouait cet air. Il était assis sur un siège élevé, où il s'était mis tout seul, et, en me voyant, il se mit à rire et me dit : *Coco, mama*. Je crus qu'il y avait là un miracle véritable. » — A partir de ce moment, le petit Pepito se mit à jouer, sans presque que sa mère lui donnât de leçons, tantôt les airs qu'elle jouait elle-même devant lui, tantôt des airs qu'il inventait.

Bientôt il fut assez habile — sans cependant qu'on puisse dire qu'il s'agisse de véritable progrès — pour pouvoir, le

1. Pepito a été présenté au Congrès de psychologie (21 août 1900).

Digitized by Google

4 décembre 1899, c'est-à-dire n'ayant pas encore 3 ans, jouer devant un assez nombreux auditoire de critiques et de musiciens; le 26 décembre, c'est-à-dire âgé de 3 ans et 12 jours, il joua au Palais-Royal de Madrid devant le roi et la reine mère.

Il a joué alors six compositions musicales de son invention, qui ont été notées ; mais pour ceux qui ne l'ont pas entendu à cette époque, il est assez difficile de dire quelle est la part du transcripteur dans ces morceaux. Toutefois, comme nous l'avons entendu improviser au piano, il paraît probable qu'il s'agit bien là d'invention musicale réelle.

II

Je n'ai que peu de chose à dire sur son intelligence, son caractère, son état physique.

Il a la taille et le poids moyen des enfants de son âge, il n'a aucune tare physiologique, et sa santé a été toujours excellente.

Il est joli enfant, fort intelligent, très gai. Ses yeux noirs, si noirs que c'est à peine si l'orifice pupillaire peut se voir sur l'iris, sont extrêmement vifs. Toutes ses allures sont rapides, alertes, et je dirais même élégantes au point de vue esthétique. On peut dire qu'il est tout à fait charmant.

Toutefois, il ne m'a pas paru que son intelligence fût très supérieure à celle des enfants de son âge. Il a les plaisanteries, les goûts, les conversations, les jeux des enfants de 3 ans et demi ; il est assez docile, mais comme on fait tout ce qu'il désire, ou à peu près, cette docilité n'est pas surprenante.

Sa mémoire est excellente ; mais elle ne m'a pas semblé, sans que j'aie fait d'enquête bien approfondie, au-dessus de la moyenne.

Il ne sait pas lire, qu'il s'agisse de musique ou d'alphabet. Il n'a pas de talent spécial pour le dessin; mais il s'amuse parfois à écrire des airs musicaux. Bien entendu cette écriture n'a aucun sens. Mais il est assez amusant de le voir prendre un petit papier, faire en tête du papier un griffon-

Digitized by Google

nage (qui signifie, paraît-il, la nature du morceau, sonate, ou habanera, ou valse, etc.), puis au-dessous figurer des lignes qui seront les portées, avec un gribouillage qui veut dire clef de *sol*, et des lignes noires qui, assure-t-il, sont des notes. Il regarde ce papier avec satisfaction, le met sur le piano, et dit : Je vais jouer cela ; et en effet, ayant devant les yeux ce papier informe, il improvise d'une manière étonnante.

Pour étudier méthodiquement la manière dont il joue du piano, je distinguerai l'exécution, l'invention, la mémoire.

A. *Exécution.* — L'exécution est enfantine ; on voit qu'il a imaginé de toutes pièces, sans aucunes leçons, tout son doigté. Cependant son doigté est très habile, autant que le permet la petitesse de sa main qui ne peut faire une octave. Il a imaginé alors, — ce qui est curieux, — de remplacer l'octave par des arpèges adroitement exécutés et très rapides. Il joue des deux mains. Souvent il croise les deux mains pour certains effets ou pour certaines harmonies. Parfois aussi, comme les pianistes renommés, il lève la main très haut en l'air, avec le plus grand sérieux, pour la faire retomber sur la note juste. Il n'est pas probable que cela lui ait été appris : car dans le jeu de sa mère, jeu qui est très honorable, mais sans rien de plus, il n'y a rien d'analogue. Il peut faire des traits, avec une agilité parfois étonnante et une vigueur surprenante chez un enfant de cet âge, Mais, malgré toutes ces qualités, il faut bien avouer que cette exécution est inégale. Il bafouille pendant une demi-minute, puis tout d'un coup, comme s'il était inspiré (c'est l'expression dont se sert sa mère, et je n'en trouve pas de meilleure), il se met à jouer avec agilité et précision.

Je lui ai entendu jouer des morceaux très difficiles, une « Habanera » galicienne, et la « Marche turque » de Mozart, avec une extrême habileté dans certains passages.

Un point est à remarquer, c'est qu'il ne peut bien jouer que sur son piano, lequel, il faut bien l'avouer, malgré les tentatives de nombreux accordeurs, est un instrument exécrable, qui relève plutôt de la chaudronnerie que de l'art musical. Sur tout autre piano il ne peut rien faire. J'ai essayé

Digitized by Google

vainement de décider, lui ou sa mère, à faire des tentatives sur un moins mauvais appareil. Ces essais ont été désastreux, et sur tout autre piano que le sien, son jeu (quand il consent, après de longues supplications, à jouer) est criblé de fausses notes.

Mais, sur son affreux piano, il est vraiment d'une habileté presque miraculeuse, relativement à son jeune âge, bien entendu.

Pourquoi cette spécialisation? Je ne saurais le dire. J'avais pensé d'abord qu'il avait pour la couleur, la forme, l'aspect spécial des touches de son piano, des sortes de *points de repère*, analogues à ces *points de repère* qu'on a signalés dans certains cas de somnambulisme. Le mécanisme mental est peut-être le même, et la couleur et la forme spéciale de son piano correspondent peut-être chez lui à des sensations auditives spéciales.

Pourtant cette explication ne peut être maintenue, car il joue dans l'obscurité presque aussi bien qu'à la lumière, et il ne regarde pas les touches quand il joue.

Donc c'est, selon toute apparence, le ton spécial et hideux de son piano accoutumé qui éveille en lui telles ou telles idées musicales, et comme une succession totale de notes et de symphonies.

Plus que le doigté, l'harmonie est tout à fait extraordinaire : il trouve toujours l'accord juste; et, s'il hésite comme cela lui arrive au début d'un morceau, il tâtonne quelques secondes; puis se reprenant, il trouve l'harmonie vraie. Ce n'est pas une harmonie bien compliquée, et il s'agit presque toujours d'accords simples. Mais quelquefois il en invente de tout à fait surprenants.

A vrai dire, ce qui est le plus stupéfiant, ce n'est ni le doigté, ni l'harmonie, ni l'agilité, mais l'expression. Il a une richesse d'expression étonnante. Qu'il s'agisse d'un morceau triste, ou gai, ou martial, ou énergique, l'expression est saisissante. J'ai fait jouer une fois à sa mère le même morceau qu'à lui : elle le jouait assurément beaucoup mieux, sans fausses notes, ni hésitations, ni tâtonnements, ni reprises, mais le bébé avait beaucoup plus d'expression que la mère.

Digitized by Google

Souvent cette expression est si forte, si tragique même dans certains airs mélancoliques ou funèbres, qu'on a la sensation que Pepito ne peut pas, avec son doigté imparfait, exprimer toutes les idées musicales qui frémissent en lui : de sorte que j'oserais presque dire qu'il est bien plus grand musicien qu'il ne paraît l'être.

B. *Mémoire.* — La mémoire musicale est très développée chez lui. Ce petit garçon de 3 ans et demi sait une vingtaine de morceaux par cœur, et il les sait tout entiers, harmonie et mélodie.

Si étonnant que ce soit, je n'insiste pas; car c'est peut-être sur ce point que la précocité musicale des enfants prodiges s'est surtout manifestée. Seulement il faut bien savoir qu'il a appris tous ces morceaux uniquement par l'audition, sans avoir été, comme les enfants qui prennent des leçons, *seriné* par un professeur. D'ailleurs il est très rebelle aux leçons que sa mère veut lui donner, et il ne souffre pas qu'on le corrige. Naturellement, sa mère, qui est en admiration devant lui (ce qui se conçoit bien d'ailleurs), n'ose plus rien dire quand il se refuse à changer quelque chose à sa manière habituelle, et quand il ne consent pas à étudier ou à travailler.

Elle ne l'a jamais poussé à travailler, le laissant parfaitement libre de faire ce qu'il veut. Ce en quoi je ne puis m'empêcher de dire qu'elle a parfaitement raison. Ce serait une pitié que de donner un vulgaire professeur de piano à cette merveilleuse organisation musicale. Tantôt on ne peut le décider à quitter le piano; tantôt, et le plus souvent, il s'obstine à ne pas vouloir se mettre à jouer. Ce sont alors des supplications, des promesses, des diplomaties extraordinaires. On voit que, dans ces conditions, il n'est pas probable qu'il ait jamais étudié régulièrement. Pour ma part, ayant assisté souvent à ces scènes, je suis convaincu qu'il n'a jamais fait, dans sa petite existence, dix minutes d'étude méthodique de piano, dans le sens qu'on donne à ces études pour les petites filles de 8 ans qui font des gammes interminablement et douloureusement pour tout le monde, pour leurs professeurs,

Digitized by Google

pour elles-mêmes, et pour tous ceux qui sont exposés à les entendre.

J'ai essayé de voir comment on peut lui faire apprendre un air musical. Il suffit de lui jouer au piano deux ou trois fois une trentaine de mesures, et c'est fini; il se met sur le tabouret et joue l'air qu'il vient d'entendre. Il paraît que c'est définitif, et sa mère assure qu'il n'oublie plus jamais ce qu'il a joué une fois.

Non seulement il joue les morceaux qu'il vient d'entendre jouer au piano, mais encore il peut, quoique avec plus de difficulté, jouer au piano les airs chantés qu'il a entendus. C'est merveille de lui voir alors trouver, imaginer, reconstituer les accords de la basse et l'harmonie, comme pourrait le faire un musicien habile. Dans une expérience faite récemment, un de mes amis lui a chanté une mélodie très compliquée. Après l'avoir entendue cinq à six fois, il s'est mis au piano, disant qu'il s'agissait d'une habanera, ce qui était vrai, et il l'a répétée, sinon tout entière, au moins dans ses parties essentielles.

C. *Invention.* — Il est souvent bien difficile, quand on entend un improviseur, de dire ce qui est invention et ce qui est reproduction par la mémoire d'airs et de morceaux déjà entendus. Toutefois il est certain que, lorsque Pepito se met à improviser, il n'est presque jamais à court, et il trouve souvent des mélodies extrêmement intéressantes qui ont paru plus ou moins nouvelles à tous les assistants. Il y a une introduction, un milieu, une fin. En même temps une variété et une richesse de sonorités qui peut-être étonneraient, s'il s'agissait d'un musicien de profession; mais qui, chez un enfant de 3 ans et demi, deviennent absolument stupéfiantes.

Ce n'est pas que ces airs inventés par Pepito soient des œuvres supérieures. Bien entendu, c'est extrêmement faible, comme musique originale; et je ne crois pas, comme l'a dit un journal humoristique, qu'on puisse publier ces compositions; il y a des répétitions, des enfantillages; et l'exécution (toujours très inférieure, j'en suis certain, à sa conception musicale) est parfois singulièrement défectueuse. Fausses

Digitized by Google

notes, bafouillages, arrêts; il y a tout cela; mais on avouera qu'en présence d'un cas aussi étonnant, presque unique, il faut tenir peu de compte des éléments défectueux. Ce qui intéresse, c'est ce qu'il fait de bon et de très bon; non ce qu'il fait de médiocre ou de mal. Or, dans les meilleures parties de ses improvisations, il est quelquefois excellent, ayant des idées, des combinaisons de rythme, des pauses, des passages d'un rythme à un autre, des changements de ton, même de *leitmotiv*, amenés avec art, comme si un vrai musicien lui dictait ces petits chefs-d'œuvre (passagers, mais réels), et dignes d'être constatés.

III

Toutes les personnes, compétentes ou non en musique, qui ont entendu Pepito ont été unanimes à ne pas comprendre par quel véritable prodige, dans un cerveau si jeune, pouvait exister cette admirable intelligence musicale. A supposer que mille jeunes gens de 18 ans, n'ayant jamais appris la musique, passent six mois à ne pas faire autre chose que d'étudier le piano, il n'y en aurait pas un seul peut-être qui serait capable d'égaler pour l'exécution et l'invention le petit Pepito.

En présence de pareils faits, toute explication est impossible. Mais il est bon de le constater. La science psychologique n'est pas assez avancée pour dépasser la simple constatation du phénomène.

Quant à l'évolution ultérieure du talent de Pepito, il faut être plus réservé encore, s'il se peut, que pour l'explication de sa mentalité. Espérons, ce qui est possible après tout, que son génie musical ira en grandissant et qu'on n'assistera pas à ce douloureux spectacle, trop fréquent, hélas! d'un enfant prodige qui n'est qu'un homme médiocre.

CHARLES RICHET.

Digitized by Google

DE LA
CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

(*Suite.*)

J'ai cru devoir raconter ces expériences avec quelque détail parce qu'elles me semblent bien faire comprendre la transition entre les formes ordinaires de l'hallucination post-hypnotique qui, toutes surprenantes qu'elles aient paru d'abord, ne sont plus niées maintenant, et la vision par le cristal qui, je tiens essentiellement à le prouver, n'est pas du tout une « pratique occulte ou une superstition fantaisiste, mais le développement empirique de procédés plus familiers mais tout aussi empiriques ».

Mais, comme pour l'écriture automatique, nous verrons bientôt que les expériences hypnotiques de ce genre ne sont pas nécessaires pour nous convaincre que les images vues dans le cristal correspondent à quelque chose de réel. Tout à fait en dehors de la véridicité de certaines de ces images, — elles se produisent plus ou moins fortement chez tant de personnes saines et honnêtes que nous ne pouvons pas plus douter de leur existence que de celle des faits d'hallucinations hypnagogiques ou d'audition colorée déjà discutés.

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les Proceedings S. P. R., vol. XI (voyez *Annales des Sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n°s 1 et 2 de 1900).

Digitized by Google

Le trait que nous remarquons dans les expériences ci-dessus et pour lequel nous avons le plus besoin de trouver un fait parallèle corroboratif est, évidemment, la transmission télépathique directe des images d'un esprit à un autre. Sur ce point je renvoie le lecteur à deux études du Dr Gibotteau (médecin français, ancien interne des hôpitaux de Paris, et pratiquant maintenant à Biarritz) que les *Annales des Sciences psychiques* ont publiées en octobre et décembre 1892.

Tout ce travail est à étudier mais je ne puis ici citer que quelques expériences (faites en 1888) qui ressemblent à celles que je viens de donner et en quelque manière les surpassent en intérêt.

1° Je commence par la transmission télépathique d'une vision ressemblant à celle de la lumière électrique à Eastbourne, mentionnée plus haut. Même dans le cas du Dr Gibotteau l'agent était à une distance d'environ un demi-mille du percipient qui était le Dr Gibotteau lui-même. Cet agent était une femme employée dans la crèche de l'hôpital auquel le Dr Gibotteau était attaché, mais elle-même d'une bonne santé, grande et vigoureuse ; — un type de cuisinière (elle est morte de consomption). Elle était remarquable comme extrêmement suggestible — puisque, par exemple, les Drs Gibotteau et Houeix ont obtenu sur elle une vésication suggestive en vingt-quatre heures, — et en même temps extrêmement capable de suggérer les autres, — le Dr Gibotteau, quoique peu facile à influencer, reçut d'elle plusieurs suggestions *motrices* et *émotionnelles* et quelques-unes *visuelles*. C'est d'une de celles-ci que nous allons nous occuper.

« Je suis un bon dormeur et je ne me rappelle pas m'être jamais éveillé spontanément au milieu de mon sommeil. Mais une nuit, vers deux ou trois heures, je fus éveillé subitement. Avant d'ouvrir les yeux je pensai : « C'est quelque tour de B...! Qu'est-ce qu'elle veut me faire voir? » Je regardai le mur en face de moi et je vis une tache ronde, lumineuse et au milieu un objet brillant, de la grandeur d'un melon ; mes yeux restèrent fixés quelques secondes, et j'étais complètement réveillé avant qu'elle disparût. Je ne pus distinguer une forme nette ni aucun détail ; mais l'objet était arrondi et

Digitized by Google

semblait plus lumineux en certains endroits qu'en d'autres. Je m'imaginai qu'elle avait voulu me montrer un crâne, mais je ne pus en reconnaître un. Cette partie du mur était éclairée comme par une forte lampe. La chambre n'était pas absolument obscure, puisqu'il n'y avait pas de volets et que les rideaux n'étaient pas tirés. Mais aucune lumière ne paraissait être émise par l'objet brillant en dehors de la surface sur le mur dont il occupait le centre. Ce fut tout. J'attendis un moment et ne vis rien d'autre; alors je me rendormis profondément. Le lendemain je rencontrai Berthe à l'hôpital et je la questionnai en prenant les précautions nécessaires. Elle avait essayé de me faire voir des chiens autour de mon lit; puis des hommes se querellant et enfin une *lanterne*. Les deux premiers essais avaient échoué; le troisième avait parfaitement réussi. »

2° Étant donné que Berthe était un agent si souvent heureux dans ses expériences, je trouve aussi intéressants les cas d'hallucination plus ou moins *avortée* évidemment dus à un effort fait par elle à distance. « Un soir d'été, dit le Dr Gibotteau, environ vers 8 heures, j'attendais Berthe chez moi. Je me tenais sur le balcon regardant dans la rue. Auparavant pendant quelques minutes j'avais senti fortement sa présence et j'avais supposé qu'elle errait problablement quelque part dans le voisinage. Puis je vis, passant devant le mur derrière moi un reflet blanc. La réflexion du soleil sur une fenêtre qui bouge aurait imité ce que je vis; mais il n'y avait ni soleil, ni lune, ni lampe allumée. car il faisait encore jour. Je sentais fortement l'influence de Berthe. Presque immédiatement je crus entendre dans la chambre derrière moi un ou deux petits cris aigus, comme ceux d'une souris. Berthe arriva presque en même temps; questionnée avec précaution, elle me dit qu'elle venait d'essayer de se montrer *elle-même* à moi à mon balcon, et de me faire entendre des cris comme ceux de son bébé, un enfant de quelques mois.

3° Le Dr Gibotteau, je n'ai pas besoin de le dire, ne donne pas cette coïncidence comme une preuve des pouvoirs de Berthe; mais si l'on pense que ces pouvoirs sont suffisamment prouvés par les nombreux succès plus nets dont il

Digitized by Google

parle, il est intéressant de montrer le parallélisme qui existe entre les degrés de vivacité décroissante dans les hallucinations expérimentales et dans les hallucinations spontanées. L'exemple suivant où une hallucination voulue a *manqué* et a été réduite à un simple trouble émotionnel sans image visuelle rappellera au lecteur les divers cas de crainte vague et de dépression ressenties au moment de la mort d'un ami sans fantôme sensoriel. « Une nuit, dit le Dr Gibotteau, je rentrais chez moi à minuit. Sur le palier, pendant que je tournais le bouton de la porte, je me dis : « Quel ennui! Voici encore un tour de Berthe. Elle cherche à me faire voir quelque chose d'horrible dans le passage; c'est vraiment désagréable. » Les nerfs excités, j'ouvris la porte les yeux fermés et pris une allumette. En quelques minutes je fus couché; je soufflai la bougie et mis ma tête sous la couverture comme un enfant. Le lendemain Berthe me demanda si je n'avais pas vu chez moi dans le passage ou dans la chambre à coucher un squelette qui m'avait beaucoup effrayé. Inutile de dire qu'un squelette était la dernière chose du monde qui aurait pu me faire peur; et franchement je ne crois pas que quand je suis de sang-froid je sois beaucoup plus poltron qu'un autre. »

4° Il y aura à ajouter quelque chose au sujet de la transmission des émotions quand il s'agit de messages devant provoquer le mouvement. En attendant, le dernier cas de l'influence de Berthe que je vais donner est un cas où l'effet désiré a manqué absolument; mais où un résultat concomitant vient d'une façon curieuse appuyer ma théorie de l'activité subliminale mise en jeu dans cette transmission. Un jour, dit le Dr Gibotteau, comme nous attendions Berthe pour quelques expériences, elle arriva toute terrifiée. «Oh! j'ai eu tellement peur! Je ne recommencerai plus! Je suis sûre que *vous*, vous n'avez rien vu. » Et elle nous dit qu'au pied de l'escalier elle avait essayé de me transmettre une hallucination, — de me faire voir une *tête de mort*. « J'essayais, j'essayais, mais vous ne vouliez rien voir. Alors cela se retourna contre moi, je vis la tête dans l'escalier. Oh! quelle peur cela m'a fait! » L'impression faite sur elle avait été réel-

lement très forte. Suivant l'explication de Berthe, « quand on s'efforce très fortement de faire voir à quelqu'un une figure et qu'il s'y refuse, la figure revient contre vous; exactement comme si quelqu'un vous l'avait envoyée ». Voici comment j'interprète le phénomène : une hallucination qui m'est transmise est le résultat d'une série d'efforts successifs qui sont transmis chacun à son tour aux régions inconscientes de mon esprit jusqu'à ce que leur somme ait atteint l'intensité nécessaire pour faire émerger l'image dans la région consciente. D'autres fois le seuil de la conscience n'est pas atteint. La force est transmise, mais elle demeure inutilisée dans les régions inconscientes. Dans d'autres cas, la sensation s'accumule dans les régions inconscientes de l'agent lui-même qui devient ainsi peu à peu surchargé jusqu'à ce que l'image émerge sous la forme d'une hallucination spontanée. Le mécanisme de certaines autres hallucinations spontanées, particulièrement chez les aliénés, est probablement très analogue; il dépend de l'accumulation subconsciente d'une série d'images identiques et successives évoquées par une rêverie volontaire.

5° Je terminerai ces citations par une série frappante d'expériences dans lesquelles le Dr Gibotteau était lui-même l'agent, le percipient étant une garde-malade en chef à cet hôpital, — un sujet nerveux sur lequel il acquit peu à peu un grand pouvoir, sans employer l'hypnotisme. On verra que ces expériences sont tout à fait parallèles à celles de Brighton déjà citées; sauf que le sujet du Dr Gibotteau était influencé beaucoup plus rapidement, et que chez elle les images transmises se développaient sans l'usage d'un miroir d'aucune espèce.

« Pendant toute la séance Mme R... resta sur un sofa à environ un mètre duquel il y avait un fauteuil où j'étais assis de façon à la voir de profil. Elle avait devant elle une petite table. Elle ferma les yeux tout de suite, et son regard devint quelque peu vague; mais il n'y eut pas de changement dans sa voix, aucun réveil subséquent, aucune interruption de mémoire, de sorte qu'on ne peut dire qu'elle ait été dans un état de sommeil. Je ne lui pris pas la main (ce que j'avais

Digitized by Google

fait quelquefois précédemment) à aucun moment de ces expériences. Je commençai par lui donner des hallucinations relatives aux objets qui se trouvaient sur la table devant elle. Je ne suis pas moi-même un bon visualiseur ; mais après avoir regardé les objets réels, je fermais les yeux, j'évoquais une image mentale d'un des objets, et je la modifiais à ma fantaisie. Comme les yeux du sujet étaient fermés, je pense que pour elle, comme pour moi, c'était l'image mentale plutôt que l'image réelle de l'objet qui subissait le changement. Le mot hallucination est peut-être trop fort pour s'appliquer au résultat produit. Ce fut seulement au bout de trois heures de séance que Mme R... cessa d'être capable de distinguer entre les images suggérées et les réalités qui l'entouraient. Jusque-là elle avait compris la vraie nature des images fantômales ; cependant quand elles étaient d'une espèce effrayante, elle devenait inquiète et me demandait d'arrêter.

« Il y avait sur la table un grand encrier à ressort. Elle le vit d'abord s'avancer à droite, puis à gauche au bout de la table se mouvoir irrégulièrement, s'ouvrir brusquement comme par la pression du ressort, se renverser et répandre l'encre, enfin s'ouvrir et un petit serpent en sortir.

« J'imaginai alors de supprimer l'encrier et de ne laisser voir que le tapis de la table. Le succès fut immédiat ; l'encrier disparut de la vue de Mme R... et resta absent autant que je voulus.

« En face du foyer il y avait un grand morceau de papier brun d'emballage, qui avait gardé la forme de l'objet qu'il enveloppait et laissait une cavité sous lui. Ce papier se mit à onduler et à se soulever, et il en sortit un cochon d'Inde et plusieurs lapins. J'imaginai qu'un de ces lapins était blanc ; puis la fantaisie me vint d'ajouter quelques taches de couleur. « Ah ! me dit-elle, un lapin blanc — non, il a une oreille brune ou jaune. » Un énorme serpent succéda au lapin. D'abord il était replié sous le papier, puis il se déroulait et apparaissait en face de la table à la terreur de Mme R... Je ne me rappelle pas si je réussis à faire siffler le serpent comme j'essayai de le faire.

Digitized by Google

« Puis je passai à des animaux plus grands. Près de la porte de la chambre, je lui fis voir un cheval bai; puis un blanc, puis un lion (qu'elle devina plutôt qu'elle ne le vit, car je l'imaginais très imparfaitement), puis un ours... qui prit ma place dans le fauteuil. Quelquefois je me déplaçais en imagination, et je voyais le fauteuil avec un grand ours brun assis à ma place; quelquefois j'essayais de me transformer moi-même en animal, en me figurant ses pattes à la place de mes bras, etc. Ces deux méthodes sont tout à fait distinctes; la seconde — transformation directe — me semble la plus facile des deux. — Je mis successivement à ma place un chien (très bien vu), un cheval (se cabrant à l'endroit où était le fauteuil) et un lion (qui fut encore imparfaitement évoqué), Ensuite j'imaginai le fauteuil *vide;* et Mme R... cria : « Où êtes-vous? Vous n'êtes plus dans le fauteuil, cela m'effraie. » J'essayai de répéter plusieurs fois cette illusion alternant avec l'apparition d'animaux; et il n'y eut jamais une erreur. « Je ne vous vois pas disparaître subitement : mais à votre place il y a une espèce de brouillard qui diminue rapidement et quand il est parti le fauteuil est vide. » Je profitai de cette indication, et je trouvai plus efficace et moins fatigant d'imaginer à ma place un brouillard gris qui se dissipait de la circonférence au centre. Je regrette beaucoup de n'avoir pas essayé de me montrer dans une autre partie de la chambre en laissant vide le fauteuil où en réalité j'étais assis...

« Vers minuit je mis fin à la séance, qui avait duré presque trois heures, et j'accompagnai mon sujet chez elle. Mon influence sur elle n'avait pas diminué, et tout le long de la rue, elle vit comme je le voulais, des lampes tombant sur elle, des candélabres, des tas de pierres qui la forçaient à quitter le trottoir, des maisons chancelantes, des fenêtres s'ouvrant, des matelas ou des hommes qui en tombaient. Toutes ces images étaient très fugitives. Je passais rapidement de l'une à l'autre, mais je réussis toujours.

« Depuis je n'ai plus jamais réussi à obtenir des résultats aussi remarquables, soit avec Mme R... (sur qui je perdis bientôt mon pouvoir), soit avec un autre sujet. Je dois avoir

Digitized by Google

transmis environ quatre ou cinq cents images et sur ce nombre très peu ont manqué... Je n'ai guère besoin d'ajouter que je ne donnais aucune occasion de deviner ce que je voulais qu'elle vît. Mme R... n'avait, je crois, jamais pris part à quelque expérience semblable et en réalité l'idée même de la plupart d'entre elles me vint quand je m'aperçus que mes premiers essais réussissaient. Je n'ai aucune note écrite, aucun plan des séances. Il est bien regrettable que j'aie été seul; mais je doute que j'eusse réussi en présence d'autres. Je suis certain que les détails ont été fidèlement conservés dans ma mémoire. Je tâcherai de me procurer un récit indépendant de Mme R... (Mme R... s'est depuis remariée et le Dr Gibotteau l'a perdue de vue.)

« Je devrais ajouter que le jour suivant je me suis trouvé extrêmement fatigué: presque comme si j'avais passé plusieurs nuits sans sommeil. Aucune autre séance ne m'a jamais épuisé à ce degré. »

XII. — Le sujet avec lequel ces expériences singulièrement réussies ont été faites quoique *surveillante* dans un hôpital de Paris où le Dr Gibotteau était interne, était positivement une hystérique. D'un autre côté les jeunes gens avec qui les expériences de Brighton furent faites sont forts et bien portants, — T... même est considéré comme un boxeur redoutable. Ce contraste me rappelle un point de controverse entre M. Janet et moi qui a une importance à la fois théorique et pratique, et sur lequel je suis d'autant plus porté à insister que M. Janet a été, parmi les *savants* étrangers, le premier qui ait abordé l'étude de ces automatismes sensoriels et moteurs sur lesquels l'attention avait été attirée par feu Edm. Gurney et moi, et il a fait des expériences d'un grand intérêt d'abord sur l'écriture automatique, et maintenant sur la vision par le cristal. Ces expériences ont fortement confirmé la réelle existence, la réelle importance de ces modes de manifestation subliminale à une époque où peu de personnes sont à même soit de les confirmer, soit de les contester, d'après leur expérience personnelle. M. Janet a expérimenté seulement avec des sujets connus comme hystériques et généralement dans des conditions qui lui donnaient des occasions d'ob-

Digitized by Google

server et de contrôler pleinement et longuement. Il a donc fait une analyse très complète de quelques cas très exceptionnels, tandis que le champ de mes observations était plus étendu et que je suis entré dans moins de détail. Ses résultats ne sont pas en contradiction avec les miens, et ont surtout montré l'existence d'une mémoire subliminale plus complète que la supraliminale ce qui est un des points les plus essentiels de ma théorie générale.

Mais M. Janet regarde ces automatismes comme des indications d'une « désintégration de la personnalité » qui nécessairement est une chose morbide. Suivant lui, une scission est un affaiblissement; qu'une partie de la mémoire ou de la perception, ou d'une faculté se sépare de la conscience ordinaire à l'état de veille et cette conscience restera d'autant plus pauvre. Pour le prouver, si je ne me trompe, il prétend que dans tous les cas d'automatisme qu'il a examinés lui-même, il y avait une tendance plus ou moins évidente à l'hystérie. Quelquefois, ajoute-t-il, l'automatisme a disparu avec l'hystérie.

Et pour répondre à cette objection que ses cas étaient tous ou presque tous choisis par lui-même parmi des malades connus déjà pour être hystériques, il disait que la tendance à l'hystérie est souvent latente et inaperçue et que très probablement un examen plus attentif l'aurait fait découvrir dans les cas où Gurney et moi croyions avoir affaire à des individus très bien portants. Il faisait encore, je crois, remarquer qu'il y avait *a priori* une grande probabilité en faveur de sa théorie, puisque quand vous divisez une machine faite pour travailler comme un tout, vous l'affaiblissez inévitablement. L'automatisme, concluait-il, ne peut exister chez des personnes tout à fait normales, il est en lui-même un signe d'anormalité, c'est-à-dire de maladie actuelle ou latente.

Je sais certainement que si j'avais seulement lu les arguments de M. Janet sans avoir fait moi-même des expériences pour en faire l'épreuve, je les regarderais comme extrêmement plausibles. Mais je ne puis ignorer le fait que les automatistes de différents genres (écrivains, voyants par le cristal, etc.) que j'ai connus pendant les vingt dernières

Digitized by Google

années formeraient maintenant un groupe d'au moins 200 personnes, et que ce groupe, pour un œil ordinaire, ne se distinguerait pas du reste des humains. J'ai de la peine à croire qu'ils ont tous été — hommes et femmes — hystériques sans que je m'en sois aperçu. Je pourrais, il est vrai, dire avec vérité que, en somme, mes sujets ont été (en apparence du moins) au-dessus de la moyenne physiquement et mentalement. Mais je n'insiste pas là-dessus et je crois que cette supériorité est bien expliquée par ce fait que j'ai naturellement suggéré des expériences et cherché des renseignements parmi mes amis ou d'autres personnes que je croyais être saines et dignes de foi, et qu'ainsi je n'ai pas pris des personnes au hasard. Ainsi, si je voulais, je pourrais tirer des quatre cas que je vais citer une conclusion justement opposée à celle de Mr Janet. Un des sujets est un homme exceptionnellement sain physiquement et possède d'excellents organes. C'est chez lui que se produisent les résultats les plus marqués sous l'action du regard fixe : il s'hypnotise lui-même rapidement. Les deux autres sont tout à fait bien portants et vigoureux, et ce sont d'excellents voyants par le cristal. Le quatrième (une dame) est quelquefois malade et, quoiqu'elle soit une excellente voyante par le cristal, quand elle va bien, elle perd aussitôt ses pouvoirs pour peu qu'elle soit malade.

Mais je ne prétends pas que ces automatismes soient un signe de santé plutôt que de maladie — ou d'intelligence plutôt que de « misère psychologique ». Autant que nous pouvons le savoir jusqu'à présent, le pouvoir semble être une espèce d'accident physique, distribué au hasard, et n'indiquant rien en dehors de sa propre existence. Il est très possible que des malades hystériques soient souvent des automatistes. Ils sont très souvent des jeunes femmes, mais cela ne prouve pas que toutes les jeunes femmes sont hystériques.

Mais cette question se rattache avec une autre plus vaste qui a été résolue par des expériences bien plus nombreuses que celles de M. Janet ou les miennes. Je veux parler de la question de savoir si l'hypnotisme est morbide, c'est-à-dire si la faculté d'être hypnotisé est en elle-même le signe d'une espèce de faiblesse, et particulièrement d'une tendance à

Digitized by Google

l'hystérie. Mes lecteurs savent que cette opinion était celle de Charcot et de l'École de la Salpêtrière, et que Gurney et moi nous la regardions avec une absolue défiance. Elle ne tient plus debout maintenant. Par toutes ses expériences, l'école de Nancy a montré avec une entière évidence ce qui était déjà bien connu depuis l'époque d'Elliotson à ceux qui étudiaient l'hypnotisme en dehors des hôpitaux, c'est que les personnes robustes et bien portantes sont même souvent plus susceptibles d'hypnotisation que des personnes faibles d'esprit ou de santé. Cependant, en hypnotisme, il peut y avoir toute espèce de *désagrégation* du moi, et il est certainement difficile de soutenir que le sujet exécutant une suggestion posthypnotique compliquée peut être normal, mais que l'expérimentateur qui découvre qu'il peut tenir un crayon et écrire automatiquement prouve par cela même qu'il est malade.

J'ai déjà prouvé, je l'espère, que dans ces faits il n'y a pas une simple désintégration de la personnalité ordinaire, mais plutôt (dans beaucoup de cas) une manifestation des régions subliminales qui sont rarement accessibles, sinon par des automatismes de ce genre. Le morcellement de notre individualité totale a, suivant moi, déjà eu lieu avant le commencement de notre mémoire supraliminale ; et le résultat de ces expériences est plus souvent de réunir que de séparer.

M. Binet, qui a primitivement fait partie de l'école de la Salpêtrière, écrit maintenant dans ses *Altérations de la personnalité*, p. 197 : « Il est aujourd'hui devenu banal de remarquer que la plupart des expériences qu'on a pratiquées sur des personnes hystériques se répètent avec des résultats à peu près équivalents, mais moins amoindris, chez les personnes saines, et que, par conséquent, l'hystérie doit être considérée comme un réactif permettant de rendre plus apparents certains phénomènes délicats de l'intelligence normale. « Il est satisfaisant de constater que, au lieu d'être une hérésie, il est peu à peu devenu un lieu commun de dire que ces automatismes sont « des phénomènes délicats de l'intelligence normale ».

Ainsi, il est important d'insister sur la facilité de l'expé-

Digitized by Google

rience, puisque je n'ai encore pu persuader que très peu de personnes d'essayer l'emploi de la boule de cristal même avec la modération, le soin et la patience nécessaires. Il y a peut-être cinquante personnes ayant essayé, et, sur ce nombre, j'ai reçu une dizaine de notes constatant quelque succès, et presque toutes viennent de personnes que je connais, — quelquefois que je savais déjà être des automatistes dans un autre genre — et je n'ai ainsi aucune indication sur la proportion de voyants par le cristal dans l'ensemble de la population. Tous mes correspondants sont d'une santé ordinaire; la plupart des voyants par le cristal que je connais sont des femmes, mais on ne peut prendre cela comme une réelle indication sur la distribution de cette faculté. Cela montre, je crois, que dans les classes instruites les femmes ont plus de temps libre que les hommes. Ce ne sera que quand l'expérience sera introduite dans les laboratoires psycho-physiologiques (comme, je l'espère, elle va l'être dans plusieurs Universités), que nous aurons des statistiques suffisantes pour déterminer les points de cette nature. Quatre de mes cas ont un intérêt exceptionnel, et je les donnerai tout au long; pour les autres, il suffira d'un court résumé.

XIII. — Je commencerai par le récit de Mrs. A.-W. Verrall, conférencière au collège de Newnham, et connue dans le monde classique pour sa traduction de Pausanias.

Mrs. Verrall n'a fait ces expériences qu'à ma demande, sans avoir auparavant connu la question, ou s'y être intéressée. On verra que ses visions par le cristal n'impliquent ni télépathie ni clairvoyance. Elles présentent avec quelque développement ce qui semble être les premières phases ordinaires dans cette sorte d'expériences. Les numéros entre parenthèses indiquent l'ordre chronologique des expériences, qui toutes ont été relatées sans retard.

Case I. — Mrs Verrall

Il y a un peu plus de trois ans que j'ai fait mes premières expériences de vision par le cristal. Ma faculté de visualiser est bonne, j'imagine, et j'ai l'habitude de donner à la plus

Digitized by Google

grande partie de mes idées une forme pittoresque. La mention d'un nom évoque instantanément en moi une image mentale, et souvent je vois cette image avant d'avoir trouvé les moyens de l'exprimer par des mots. J'ai essayé de trouver des figures dans le sens des formes dans les images, avec le succès habituel, et j'ai eu des impressions spontanées de personnes ou de scènes; mais les visions obtenues en regardant intentionnellement dans un verre d'eau ou une boule de cristal sont différentes, sous quelques rapports, des autres impressions visuelles que j'ai eues. Il faut dire que la vue de mes deux yeux est très différente, à tel point que je ne crois pas que je me sers des deux en même temps. L'œil gauche est très presbyte, et le droit très myope. Je me sers ordinairement de l'œil myope pour lire, écrire, etc., mais j'ai souvent conscience d'une difficulté de vision, si je dérange la position de mon livre de façon à le porter un peu au delà de la partie de l'œil myope. En ce cas, les mots semblent changer de grandeur, et se mouvoir comme quand on ajuste un télescope. J'ai toujours été incapable de me servir d'une lorgnette de théâtre.

J'ai essayé différents objets en cristal, un morceau taillé, une boule, un presse-papier, un verre plein d'eau, et je ne trouve aucune différence dans leur efficacité. J'ai aussi essayé, en variant les conditions de la lumière, et j'ai trouvé qu'une certaine obscurité favorisait l'apparition des images. J'ai quelquefois vu des images dans une lumière tout à fait brillante, mais jamais dans l'obscurité absolue. Souvent je ne vois rien du tout que des points brillants dans le cristal, et souvent je ne vois rien dans le cristal, mais j'obtiens une image mentale me suggérant quelque chose que j'ai oublié de faire. Vraiment, je trouve que l'emploi du cristal est un très bon moyen de se rappeler les choses oubliées, mais dans ce cas ce n'est pas dans le cristal que je vois. La différence entre une image dans le cristal et une image mentale est très marquée, mais difficile à expliquer; on sera peut-être mis sur la voie si je dis que l'image vue dans le cristal diffère autant de l'image directe que l'image mentale d'une personne diffère de celle que nous percevons quand nous regardons la per-

Digitized by Google

sonne. Je crois que chez moi l'image est construite avec les points brillants du cristal, qui quelquefois en font partie; mais quand une fois elle est produite, elle a une *réalité* que je n'ai jamais pu obtenir quand je regarde dans le feu, ou que j'essaye d'évoquer une scène imaginaire en fermant les yeux. Il est arrivé quelquefois que j'ai été capable de voir davantage en persistant à chercher à voir qu'en m'en tenant au premier regard, mais si j'essaye d'interposer un verre grossissant entre mon œil et le cristal, immédiatement le tableau s'efface, et il ne reste que le souvenir. Le cas suivant est peut-être le seul où j'ai vu une personne réelle, et cette fois, plus je regardais, plus l'image devenait distincte.

Je voyais (27) un objet noir qui prenait peu à peu la forme d'une tête d'homme; puis je vis que c'était la tête de mon mari tournée presque de profil vers ma gauche. Derrière, il y avait une chaise avec un dos carré et du cuir brun. Il lisait, les yeux baissés sur son livre, que je ne pouvais voir. J'essayai de voir la figure tout entière, pour savoir quel livre c'était, et je fermai les yeux. En les ouvrant, je vis toute la figure pendant un instant, mais elle était trop petite pour que je pusse distinguer quelque chose. Au bout d'un moment, la tête s'éloigna, et j'eus l'impression que le livre était rouge, bien que je ne pusse le voir.

Autant que j'ai pu m'en assurer, cette image n'était pas télépathique. Ce n'est pas la seule occasion où j'ai eu une impression nette de couleur associée avec la conscience de n'avoir pas vu la couleur.

Une fois je vis une fleur (20) que « je savais être un œillet, bien que je ne visse pas la couleur »; et une autre fois (12), je vis un « chat noir ayant autour du cou un ruban que je savais être rouge, bien que je ne visse pas la couleur ». Dans ces deux cas, je passai quelque temps à essayer de voir la couleur que je savais devoir exister, mais je ne réussis pas. Dans le plus grand nombre des cas, le tableau a été coloré, mais quelquefois je connais seulement (3,32) sa luminosité ou son obscurité; quelquefois (23) il est blanc et noir, comme un dessin à la plume. Je n'ai pu constater que la couleur du fond derrière le cristal influence celle du tableau. J'ai essayé

Digitized by Google

de mettre le cristal sur un linge blanc, sur de la soie bleu sombre, sur de l'étoffe bleu éclatant et du cuir rouge, mais je n'ai jamais rien vu qu'on pût attribuer à cette influence.

Il y a assez souvent du mouvement dans les images. Je veux dire qu'il s'y produit une altération, et il se produit aussi un changement complet, de sorte que l'image est remplacée par une autre. Dans le cas suivant (8), il y a eu mouvement : « Paysage, grande pièce d'eau tranquille, le soir; au loin, montagnes et collines, deux pics neigeux; en face, une colline sombre se détachant vigoureusement; à droite des montagnes, l'espace grand ouvert. Un steamer passe de droite à gauche, jusqu'à ce qu'il arrive au bord, puis est perdu de vue. »

Le cas suivant (20) fera voir ce que j'appelle un changement. « Je ne vis rien pendant quelque temps. Puis une fleur comme un convolvulus, que je savais être rose sans voir la couleur, se présentant d'abord de côté, puis de face, avec une grande protubérance ronde au milieu. Puis je sus que ce n'était pas rose, que c'était en métal. C'était la dureté du contour, non la couleur, qui me l'indiquait. L'objet continuait à changer de position. »

Je donnerai maintenant un cas (32), le seul où il y eut changement et mouvement.

« Vu une sphère, la moitié supérieure seule visible; j'avais l'idée que c'était un globe sur un pied. Ensuite l'objet s'est incliné, le cercle extérieur était de feu, la sphère noire, l'anneau tournait, la sphère semblait immobile; ensuite je vis que la sphère tournait aussi. »

Quelquefois j'ai eu conscience que l'image se développait : des choses d'abord sombres et confuses devenaient claires et distinctes; mais je fais une différence entre ce développement graduel et le *mouvement* et le *changement* décrits.

La variété des images vues est très grande : j'ai classé comme il suit les trente-trois visions notées obtenues pendant une période de vingt et un mois :

a. Animaux, 5.
b. Figures humaines, 7.
c. Objets ordinaires, 5 (tels qu'horloge, bague, melon, etc.).

Digitized by Google

d. Figure géométrique, 1.
e. Mots écrits, 2.
f. Scènes, 4.
g. Groupes ou scènes imaginaires, 9.

Relativement aux mots écrits (*e*), je dois dire que, dans les deux cas, ils se produisirent après une suggestion positive que je me fis à moi-même. Je vis une rangée de petites lettres, je me demandai si elles représentaient l'adresse cherchée, alors je vis clairement, 39, Onslow square. C'était seulement le numéro que je cherchais, et je trouvai qu'il n'était pas exact. Dans le second cas (10), j'avais essayé d'obtenir de l'écriture automatique pendant que je regardais dans le cristal. Je me demandais aussi qui avait mis une paire de ciseaux perdue à un endroit bien en évidence, où je venais de les trouver. Je vis un nom écrit, et je constatai que ma main droite avait écrit le même nom, c'était un nom qui pouvait facilement se présenter à mon esprit. Le plus grand nombre de cas se trouve dans la septième classe (9), « Groupes ou scènes imaginaires ». La première image que je vis (1) était de cette classe. Un ami m'avait parlé des expériences de Miss X..., et l'idée me vint d'essayer de voir si je possédais quelque faculté semblable. Je regardai dans un verre d'eau placé sur un mouchoir blanc, en pleine lumière, pendant un quart d'heure. Je vis un groupe consistant en une belle figure drapée (à ma droite) avec des cheveux bouclés, et quelque chose qu'elle levait dans sa maiu gauche. La main droite était baissée, mais pas tout à fait, contre le corps. La figure regardait de temps en temps à ma gauche, de temps en temps elle me faisait face, changeant alternativement sa position. La main droite n'était pas nette. A ma gauche, sur une pierre plate, il y avait un énorme crapaud me tournant le dos et regardant la figure.

Une autre fois je vis (4) une coquille, une grande hélice avec une tête d'enfant qui en sortait; ce n'était pas très distinct, mais les taches sur la coquille étaient visibles et elle était colorée.

Je parlerai en détail d'une autre de ces images inventées, parce qu'elle était plus compliquée que la plupart des autres.

Digitized by Google

Je regardais dans le cristal sur un fond bleu avec une lampe à quelque distance dans la chambre.

Mes yeux se fatiguèrent, alors la couleur du cristal devint d'un rose pâle de primevère, puis d'un jaune pâle de cuivre poli. Alors je vis une petite fée brillante passer en volant de gauche à droite, suivie par une bête noire ressemblant à une hirondelle. Quand l'hirondelle arriva à l'extrémité droite du tableau, elle revint en arrière (sans se tourner), et alors la fée réapparut mais se retourna vers l'hirondelle et leva les bras comme pour la chasser. L'hirondelle sembla diminuer. Mais d'un coup d'aile et revenue à sa première grandeur, elle s'élança à droite, poussant la fée devant elle. Je vis une faible lumière, comme un ciel du soir, derrière la queue de l'hirondelle, et tout devint profondément noir.

Je trouve très difficile de dire de quelle grandeur les images ne paraissent être, parce que je n'ai rien à leur comparer. Elles ne me semblent pourtant pas limitées par la grandeur du cristal et elles varient comme impression produite. Mais, quoique les choses me paraissent certainement « grandes », quelquefois « petites » je suis tout à fait incapable de dire comment se produit une telle impression.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

DES INDES A LA PLANÈTE MARS

PAR TH. FLOURNOY

Compte rendu et extraits par MARCEL MANGIN.

Les lecteurs des *Annales* se rappellent qu'en 1897 (tome VII, pp. 65 et 181), M. Lemaître, professeur au collège de Genève, avait fait connaître en deux articles le cas d'une[1] médium remarquable, à incarnations; présentant des phénomènes qui, suivant son opinion, ne pouvait s'expliquer ni par une lecture dans le cerveau des assistants, ni par des impressions que la médium avait ressenties dans sa vie ordinaire. Elle parle une langue inconnue « avec une volubilité incroyable, un accent exotique très particulier et inimitable qui jamais ne se dément et qui se renouvelle d'une séance à l'autre après un intervalle de plusieurs semaines, sans qu'on puisse y découvrir la moindre trace d'une leçon apprise ou d'une modification de détail ».

On se rappelle également ce passage relatif au dialecte hindou. « Ici nous sommes en présence de phénomènes renversants. Une médium qui ne sait pas un mot de sanscrit, s'assied à la mode orientale et vous chante une litanie ou une idylle sur des paroles hindoues, elle apostrophe en hindou un petit singe avec lequel elle joue. Elle parle couramment dans un dialogue avec un personnage fictif, ou tout au moins

1. Je demanderai au lecteur la permission de ne pas employer le masculin, puisqu'il ne s'agit pas d'un homme et que rien n'est agaçant comme la répétition continuelle de ce « il » s'appliquant à une femme.

Digitized by Google

invisible aux assistants; les mots ont des rapports avec un de ces nombreux dialectes autrefois parlés dans les Indes, si bien qu'on est en droit de prétendre qu'avec un bon phonographe enregistreur nous aurions très probablement retrouvé, avec l'intonation et la vivacité mélodieuse qui devaient la caractériser, la langue qui se parlait au Kanara, au commencement du xve siècle, date et pays auxquels se rapportaient les visions et peut-être une antériorité de la médium dans l'hypothèse de sa réincarnation.

Il y avait là, certes, de quoi piquer notre curiosité. La langue inconnue, le dialecte hindou! combien nous désirions en savoir davantage que ce que nous laissaient entrevoir les citations de M. Lemaître. Aussi rien de plus naturel que le grand succès obtenu par le volume de M. Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des sciences de l'Université de Genève : *Des Indes à la planète Mars*, où se trouvent soigneusement et particulièrement étudiés ces deux points principaux. Je vais essayer de donner ici la substance de ce bel ouvrage. Grande prétention! car rien n'est à passer. Au moins réussirai-je sans doute à le faire lire davantage, ce sera quelque chose.

Quelques mots d'abord sur Mlle Hélène Smith « au caractère élevé et distingué », remarquablement intelligente et bien douée, fort au-dessus des préjugés ordinaires, très large et indépendante d'idées, capable en conséquence de consentir par simple amour de la vérité [1] et du progrès des recherches à ce que l'on fît de sa médiumnité une étude psychologique au risque d'aboutir à des résultats peu conformes à ses impressions personnelles et à l'opinion de son milieu.

Au physique, c'est une grande et belle personne d'une trentaine d'années au regard profond, éveillant immédiatement la sympathie. Un air de santé qui fait plaisir à voir, fait qui d'ailleurs n'est pas très rare chez les médiums. D'une situation modeste et d'une irréprochable moralité, elle gagnait honorablement sa vie comme employée dans une maison de commerce, où son travail, sa persévérance et ses

1. Bien remarquer cette condition si précieuse de médium non payé.

Digitized by Google

capacités l'avaient fait arriver à l'un des postes les plus importants. Lorsque M. Flournoy la connut, elle était déjà depuis trois ans initiée au spiritisme, et avait fréquenté divers groupes de spirites convaincus. Mais jusque-là ses automatismes n'avaient été que partiels et limités. Il se produisit, dès l'hiver 1894-1895, une double modification importante :

1° Elle perdit de plus en plus fréquemment sa conscience normale, il y eut somnambulisme total avec amnésie consécutive. Il va sans dire que ce n'est pas un spirite qui aurait l'idée de piquer la peau du médium avec une épingle pour étudier les fonctions sensitives et motrices. M. F... se permit ces expériences, et constata *pendant les visions* toute une collection de troubles très variés de la sensibilité et de la motilité, et foncièrement identiques ceux à plus permanents chez les hystériques, ou à ceux qu'on peut momentanément produire par la suggestion chez les hypnotisés. Quatre jours après la seconde séance d'expérimentation, Mlle S..., *pour la première fois*, s'endormit complètement, et à partir de ce jour, les somnambulismes furent la règle, au grand ennui de Mlle S..., qui regrette les réunions où les visions se déroulant devant son regard éveillé lui fournissaient un spectacle inattendu et toujours renouvelé.

En même temps, sont apparues de nouvelles formes et d'innombrables nuances d'hémi-somnambulisme, de sorte qu'à l'exception des phénomènes « physiques », Hélène est un des plus beaux exemples du médium multiforme;

2° Une modification analogue à celle de la forme psychologique des messages, c'est-à-dire un développement en richesse et en profondeur se produisit vers le même moment dans leur contenu. On avait bien déjà vu certaines communications se poursuivre à travers plusieurs séances, et n'arriver à leur terminaison qu'au bout de bien des semaines. Mais la tendance à l'unité s'affirma. On vit éclore et se développer peu à peu plusieurs longs rêves somnambuliques dont les péripéties se déroulèrent pendant des mois, puis des années, et durent encore, sortes de romans de l'imagination subliminale, constructions fantaisistes où la folle du logis se

Digitized by Google

donne libre carrière, et prend sa revanche du terne et plat terre à terre des réalités quotidiennes.

Mlle S... n'a pas moins de quatre romans somnambuliques distincts, quatre vastes créations subconscientes ayant sans doute des origines communes, et qui ne se sont pas développées sans s'influencer réciproquement, et contracter certaines adhérences, mais cependant semblent présenter une indépendance relative et une diversité de couleur assez grande pour qu'il convienne de les étudier séparément.

Deux se rattachent à l'idée spirite des existences antérieures. Hélène a déjà vécu deux fois sur notre globe. Il y a cinq cents ans, elle était la fille d'un cheik arabe et devint, sous le nom de Simandini, l'épouse préférée d'un prince hindou nommé Sivrouka Nayaka, lequel aurait régné sur le Kanara, et construit, en 1401, la forteresse de Tchandraguiri. Au siècle dernier, elle réapparut sous les traits de l'illustre et infortunée Marie-Antoinette. Réincarnée actuellement pour ses péchés et son perfectionnement dans l'humble condition d'Hélène Smith, elle retrouve en certains états somnambuliques le souvenir de ses glorieux avatars de jadis, et redevient momentanément princesse hindoue ou reine de France;

3° Mlle S..., grâce à ses facultés médianimiques, a pu entrer en relations avec les gens et les choses de la planète Mars, et nous en dévoiler les mystères.

Quant à la personnalité de Léopold, elle entretient des rapports fort complexes avec les créations précédentes. D'une part, elle se rattache au « cycle royal » puisque Léopold est un pseudonyme sous lequel se dérobe le célèbre Cagliostro, qui s'était, paraît-il, éperdument épris de la reine Marie-Antoinette, et qui actuellement désincarné, s'est constitué en quelque sorte l'ange gardien de Mlle S..., depuis qu'après bien des recherches il a enfin retrouvé en elle l'auguste objet de sa passion malheureuse d'il y a un siècle. D'autre part ce rôle de protecteur et de conseiller fait qu'il se mêle plus ou moins à la plupart des somnambulismes; se révélant tantôt par des coups frappés dans la table, les tapotements d'un doigt ou l'écriture automatique, tantôt s'incarnant complètement et parlant de sa voix propre par la bouche

Digitized by Google

de Mlle Smith incarnée, Léopold remplit les fonctions d'esprit-guide qui donne de bons conseils sur la façon de traiter le médium; de régisseur surveillant le spectacle et toujours prêt à intervenir; d'interprète bénévole disposé à expliquer les scènes muettes ou peu claires; de censeur moraliste dont les vertes semonces ne ménagent pas les vérités aux assistants; de médecin compatissant prompt au diagnostic et versé dans la pharmacie, etc.

ENFANCE ET JEUNESSE DE MLLE SMITH

Le père de Mlle Smith, négociant, était *Hongrois*, et avait une extrême facilité pour les langues. Il avait quitté la Hongrie dans sa jeunesse, et avait fini par se fixer à Genève, après avoir voyagé ou séjourné plusieurs années en Italie et en *Algérie*. Il parlait couramment le hongrois, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol, comprenait assez bien l'anglais, et savait aussi le latin et un peu le grec. Ceci a une grande importance pour expliquer ce qui suivra. C'est dans ces aptitudes linguistiques héritées d'une manière latente et subliminale que nous chercherons l'explication des merveilleuses facultés de Mlle Smith.

M. S... ne présenta jamais la moindre trace de médiumité. Hostile au spiritisme, ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il se rallia à cette doctrine, tandis que Mme S... y a été de tout temps prédisposée, et pratiqua le guéridon non sans succès. Elle eut quelques visions, et de sa grand'mère elle se rappelle des visions caractéristiques. Un de ses fils était également médium.

Mlle S... elle-même fut plus ou moins visionnaire dès son enfance, mais ses automatismes sont toujours restés presque entièrement confinés dans la sphère sensorielle ou mentale. Elle aimait beaucoup les travaux à l'aiguille. On sait combien les occupations devenues en quelque sorte mécaniques favorisent le vagabondage de la pensée. Les images défilant ou surgissant à l'improviste dans la vision mentale d'Hélène avaient un caractère singulier, le plus souvent méridional et fantastique. Ses dessins, ses broderies, presque toujours elle

Digitized by Google

les inventait, et ils avaient un caractère original et bizarre plus ou moins oriental. Ils semblaient, raconte-t-elle, se faire tout seuls sous ses doigts.

Elle se rappelle être restée seule des quarts d'heure, des demi-heures, le dimanche après midi par exemple, immobile dans un fauteuil. C'étaient des couleurs roses, des paysages excessivement dorés, des ruines au milieu d'un terrain dénudé, des chimères sur un piédestal qui lui apparaissaient. Souvent elle voyait un homme au costume étrange et tout chamarré.

De jour et en pleine activité, elle eut souvent des apparitions; quelques-unes étaient *téléologiques*, c'est-à-dire avaient un but d'utilité manifeste, de protection et d'avertissement. En voici un exemple curieux. Vers l'âge de 17 ou 18 ans, Hélène revint un soir de la campagne portant une gerbe de fleurs fort belles, mais très odorantes. Pendant les dernières minutes du trajet, elle entendit derrière elle un singulier cri d'oiseau, qui lui semblait la mettre en garde contre quelque danger, et lui fit hâter le pas. Arrivée à la maison, le cri la poursuivit encore dans sa chambre, sans qu'elle réussît à voir qui le poussait. Elle se coucha fatiguée, et au milieu de la nuit se réveilla pleine d'angoisse, mais ne pouvant crier. A ce moment, elle se sentit délicatement soulevée par derrière avec le coussin sur lequel elle reposait comme par deux mains amies, ce qui lui permit de retrouver son souffle et d'appeler sa mère; celle-ci accourut la réconforter, puis emporta les fleurs trop odorantes hors de la chambre.

M. Flournoy, se demandant à quel principe central rattacher les rêveries et autres automatismes absolument inutiles qui venaient se faufiler sans rime ni raison dans la vie normale d'Hélène, propose cette conjecture que ces divers fragments faisaient partie de quelque vaste création subconsciente où tout l'être de Mlle S..., comprimé et froissé par les conditions imposées de la vie réelle, donnait un libre essor aux aspirations profondes de sa nature et s'épanouissait dans la fiction d'une existence plus brillante que la sienne. Tout ce que nous savons du caractère d'Hélène, enfant et jeune fille, nous montre que la note émotionnelle dominante en elle était bien

Digitized by Google

celle d'une instinctive révolte intérieure contre le milieu modeste où le sort l'avait fait naître, un sentiment de sourd antagonisme vis-à-vis de tout son environnement matériel et intellectuel.

Il lui arriva de demander sérieusement à ses parents s'ils étaient bien sûrs qu'elle fût leur fille.

Comment ne pas rapprocher cette nuance d'émotivité dépressive qui fut le partage d'Hélène dès son enfance et la note quelque peu mégalomaniaque de ses romans subliminaux ultérieurs. L'occultiste expliquera par les illustres antériorités de M[lle] S... son impression d'étrangeté et de supériorités aux basses conditions de son existence actuelle. Le psychologue au contraire y verra l'origine naturelle de ses grandioses personnifications somnambuliques.

Ce fut pendant les années de la puberté qu'il y eut comme un déchaînement de rêveries et d'automatismes. Puis il se produisit une diminution progressive de ces troubles et comme un assagissement graduel des couches subliminales. Sans doute la personnalité entière de M[lle] S... eût continué à s'unifier si le spiritisme n'était venu donner un nouveau branle au mécanisme subliminal en train de se rouiller.

M[lle] S... DEPUIS SON INITIATION AU SPIRITISME

C'est dans l'hiver 1891-1892 que M[lle] S... entendit parler du spiritisme par M[me] Y... qui lui prêta le livre de Denis : *Après la mort*. Puis on se réunit chez M[lle] Z... qui avait de l'écriture automatique. Les procès-verbaux des séances sont malheureusement très sommaires. Dans celui du 1[er] avril 1892 un esprit se dit être Victor Hugo et le protecteur de M[lle] S... fort surprise d'être assistée d'un personnage aussi important. Apparition d'une figure grimaçante qui disparaît pour faire place à d'autres visions plus ou moins symboliques. En une demi-douzaine de séances hebdomadaires la médiumité de M[lle] S... avait revêtu l'aspect complexe qu'elle devait conserver intact trois ans jusqu'à l'intervention de M. Flournoy.

A l'état normal, M[lle] S... nous l'avons dit, est fort intelligente.

Digitized by Google

Les problèmes psychiques la préoccupent beaucoup, mais elle ne tient pas au spiritisme proprement dit. « Elle ne travaille pour aucun parti. » Elle a adopté la maxime : en tout et pour tout, toujours la vérité. Il n'y a que deux points sur lesquels elle se montre intraitable : la réalité objective de Léopold et le contenu supranomal de ses automatismes. Hormis ces deux points elle examinera et discutera de sang-froid toutes les hypothèses qu'on voudra. L'idée qu'elle serait la réincarnation de la princesse hindoue ou de Marie-Antoinette, que Léopold est vraiment Cagliostro, que les visions martiennes sont bien de Mars, etc., tout en lui paraissant assez conforme aux faits, ne lui est pas indispensable et elle serait prête à se rallier s'il le fallait à d'autres opinions : la télépathie, des mélanges d'influences occultes, une mystérieuse rencontre, en elle, d'intuitions venant de quelque sphère supérieure à la réalité, etc.[1]

Elle proteste, et rien n'est plus juste, contre l'odieuse insinuation de certains savants et médecins prétendant que les médiums sont des fous, des hystériques, des détraqués. Elle regarde sa médiumité comme un rare et précieux privilège que pour rien au monde elle ne consentirait à perdre. Et il est certain que, tout compte fait, les interventions du subliminal dans son existence ordinaire lui sont plus profitables que nuisibles. Divinations, objets égarés retrouvés mystérieusement, heureuses inspirations, pressentiments exacts, automatismes téléologiques de tout genre, elle possède à un haut degré, cette petite monnaie du génie qui constitue une compensation plus que suffisante des inconvénients résultant de la distraction et des moments d'absence passant d'ailleurs le plus souvent inaperçus qui accompagnent ses visions.

Dans les séances, au contraire, elle présente les plus graves altérations fonctionnelles qu'on puisse imaginer et passe par des accès de léthargie, catalepsie, somnambulisme, changement total de personnalité, etc., dont le moindre serait une bien désagréable aventure pour elle s'il venait à se produire dans la rue ou à son bureau. Mais cela n'est heureusement pas à craindre, car on sait *combien cette énorme disproportion*

Digitized by Google

entre l'intensité des phénomènes spontanés et celle des phénomènes provoqués par les réunions spirites est un fait général chez les médiums.

PHÉNOMÈNES AUTOMATIQUES SPONTANÉS

Ils sont d'une fréquence très variable et indépendante de toute circonstance connue. On peut distinguer trois catégories suivant leur origine.

1° *Permanence de suggestions extérieures*. — C'est surtout pendant les réunions spirites qu'elles ont lieu : des incidents quelconques souvent absolument insignifiants restent gravés dans la mémoire d'H... de la façon la plus imprévue et l'assaillent comme d'inexplicables obsessions pendant la semaine suivante, quelquefois pendant quinze jours. En dehors des séances il pourra suffire d'une émotion subite pour fixer en une obsession plus ou moins consciente l'idée ou la perception à laquelle ce sentiment se rattache. Nous retrouvons là l'influence des chocs psychiques sur la désagrégation mentale, le développement des états hypnoïdes et la naissance des automatismes.

2° *Irruption des rêveries subliminales*. — Tantôt ce sont des échos des séances précédentes. Tantôt des sortes de répétitions préparatoires des scènes futures. Tantôt ce sont comme des pages envolées pour toujours des romans qui se fabriquent sans cesse dans les couches subliminales.

Leur décousu n'est sans doute qu'apparent. Ces visions se produisent presque toujours dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil. Il y a d'innombrables nuances entre ce type moyen et les extrêmes opposés : d'une part le cas heureusement très exceptionnel où Hélène est prise d'extase à son bureau et d'autre part celui où l'automatisme se borne à glisser quelques caractères inconnus ou des mots d'une autre main que la sienne dans sa correspondance et ses écritures.

3° *Automatismes téléologiques*. — Nous en avons donné déjà un exemple et nous aurons l'occasion d'en rencontrer d'autres.

Digitized by Google

DES SÉANCES

Mlle S... n'a jamais voulu être endormie. Elle ne se rend pas compte qu'après l'auto-hypnotisation des séances vient une véritable hétéro-hypnotisation puisqu'elle subit alors l'influence spéciale de telle ou telle personne présente. Il arrive très rarement, et cela est très court, qu'elle soit entièrement étrangère à son entourage. Ordinairement elle est en rapport avec un des assistants qui peut lui donner toutes les suggestions qu'il veut. Quand il y a eu somnambulisme complet la séance dure deux fois plus et le retour à l'état normal se fait lentement à travers des phases de sommeil profond séparées par des récidives de gestes et attitudes somnambuliques, des moments de catalepsie, etc. Je ne puis malheureusement dans ce résumé suivre M. Flournoy dans son intéressante étude sur les phénomènes d'allochirie qui ne se manifestent pas d'eux-mêmes mais sont des symptômes de l'état de transe imminent, et s'accompagnent ordinairement de divers autres troubles sensibles et moteurs. C'est une sorte de transfert réciproque des perceptions symétriques, un chassé-croisé des divers signes locaux affectifs, tactiles ou kinesthésiques auxquels restent attachées les étiquettes verbales *droite* et *gauche*. On peut ainsi réussir avec Hélène l'expérience bien connue de M. Binet qui montre que des perceptions restées inconscientes (comme par exemple une piqûre sur une main insensible et restée cachée au sujet) évoquent cependant les images ou idées associées et les imposent, comme une carte forcée, à la conscience ordinaire, *alors que celle-ci croit choisir à volonté.*

Toutes sortes de phénomènes capricieux d'anesthésie, convulsions, paralysies, sensations de toute sortes, pleurs, sanglots, soupirs, hoquets répétés, bruits œsophagiens, changements du rythme respiratoire, etc., peuvent précéder le somnambulisme total. Une fois, par exemple, Hélène fait tous ses efforts pour arracher ses mains de la table, et n'arrive qu'à les retirer péniblement jusqu'au bord où les phalangettes des trois plus longs doigts restent comme clouées,

Digitized by Google

tandis que la table remuée par ce minime contact déclare qu'elle ne pourra se libérer entièrement tant qu'elle n'aura pas raconté à haute voix un certain incident qu'elle s'obstinait à taire.

Trop d'expériences mettent Hélène dans cet état qu'ont rendu banal les représentations publiques d'hypnotisme : fascination, poses émotionnelles, hallucinations terrifiantes, etc. Si on l'évite on peut alors assister dans la même séance à un spectacle très varié et avoir d'abord dans un état encore à demi éveillé des communications particulières pour tel ou tel assistant; puis en somnambulisme complet une vision hindoue suivie d'un rêve martien, avec une incarnation de Léopold au milieu et une scène de Marie-Antoinette pour finir.

Les séances trop longues ou mouvementées, laissent une grande fatigue pour le reste du jour. M. Flournoy donne les résultats obtenus avec le dynamomètre et l'algésiomètre. Il a étudié les suggestions posthypnotiques qui, quand elles heurtent le bon sens, sont exécutées en somnambulisme avec perte du souvenir consécutive et s'accompagnent facilement d'hallucinations *négatives*.

PRÉPARATION DES SÉANCES

Il ne s'agit nullement de préparation consciente mais d'une incubation subliminale ignorée d'Hélène, effleurant tout au plus sa personnalité ordinaire sous la forme de fugitives lueurs pendant le sommeil de la nuit ou les moments de rêvasserie. Mlle S... n'a aucune influence sur la nature de ses visions, pas plus que nous dans la formation de nos rêves. Chez chacun de nous une préparation sous-jacente à un événement quelconque prévu se fait d'une façon plus ou moins étendue. Chez un médium elle peut prendre une importance plus considérable, une indépendance beaucoup plus complète de la conscience ordinaire. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois chez Hélène un phénomène bien frappant : des scènes somnambuliques tout à fait déplacées surgissent comme de véritables anachronismes : c'est huit jours plus tôt qu'elles au-

Digitized by Google

raient dû avoir lieu et dans un autre milieu. Il y avait eu interruption imprévue de la séance et c'est la suivante qui bénéficie de ces messages ajournés.

LA PERSONNALITÉ DE LÉOPOLD

Léopold a quelquefois, aux yeux de Mlle S..., tellement de corporéité qu'en plein air il cache les objets situés derrière lui. Dans la maison il fait habituellement partie de quelque vision plus étendue qui se substitue à la chambre. Sa voix est caractéristique, quelquefois trés éloignée. Il secoue la table sur laquelle Mlle S... a posé ses mains immobiles ou lui donne des crampes dans le bras, s'empare de son poignet et écrit par sa main en tenant la plume autrement qu'elle et avec une écriture toute différente. Il l'endort à son insu et elle apprend avec étonnement au réveil qu'il a gesticulé avec ses bras, parlé par sa bouche d'une grosse voix d'homme à l'accent italien, n'ayant rien de commun avec son clair et joli timbre de voix féminine.

Il n'est pas toujours là, il reste quelquefois des semaines sans se révéler malgré qu'elle le désire et l'invoque. Il se manifeste ensuite tout à fait à l'improviste, tient des discours comme elle n'aurait jamais l'idée d'en faire, lui dicte des poésies dont elle serait incapable ; il répond à ses questions, discute, conseille, ordonne, parfois très contrairement à ses désirs. Il la console, la calme, défend des gens ou des causes qui lui sont antipathiques. On ne saurait concevoir un être plus indépendant, plus différent de Mlle S...

Hélène est fortifiée dans sa croyance en Léopold par l'opinion de gens cultivés qui vont jusqu'à l'invoquer en l'absence du médium. C'est, paraît-il alors, suivant Léopold, un esprit trompeur qui répond, mais les gens cultivés n'en croient pas moins à la toute présence de ce bon génie; ils apprennent à leurs enfants à la révérer, voire même à lui adresser leurs prières. M. Flournoy connaît un salon où à la place d'honneur deux photographies se font pendant : d'un côté une tête de Christ, de l'autre le portrait de Mlle H. Smith.

Digitized by Google

PSYCHOGÉNÈSE DE LÉOPOLD

Pendant cinq mois V. Hugo avait régné seul, puis vint une phase d'environ un an où V. Hugo est impuissant à défendre Hélène et son groupe contre les invasions d'un intrus nommé Léopold qui réclame et manifeste une autorité croissante sur le médium en vertu de mystérieuses relations au cours d'une existence antérieure; enfin vint la période actuelle où V. Hugo ne figure plus et qu'on peut dater du moment où il fut révélé que Léopold est le nom d'emprunt de Joseph Balsamo.

Rien de comique comme le rôle de ce V. Hugo évincé et les manières peu polies de ce Léopold qui va pourtant devenir le protecteur adoré et adorant. Un soir (février 93), la chaise de Mlle S... est enlevée deux fois de suite et emportée par Léopold à l'autre extrémité de la chambre, et Mlle S... tombe si malheureusement sur un genou qu'elle en souffre ensuite plusieurs jours et a de la peine à marcher. — A quoi pense donc V. Hugo à ce moment? Sans doute il est occupé à composer des vers de mirlitons et des devises de caramels comme en a conservé le groupe N dans ses procès-verbaux.

9 déc. 1892. — L'amour, divine essence, insondable mystère,
Ne le repousse point, c'est le ciel sur la terre.
19 fév. 1893. — L'amour, la charité seront ta vie entière;
Jouis et fais jouir, mais n'en sois jamais fière.

Voilà ce que dans l'autre monde deviennent les plus grands génies!

Mais redevenons sérieux, cherchons à comprendre les causes de ces deux personnifications, nous les trouvons sans doute dans la diversité des éléments du groupe N. D'un côté les convaincus, de l'autre quelques étudiants pas assez respectueux. D'un côté H. S... se sentait choyée, admirée, de l'autre froissée par de choquantes familiarités. Léopold correspond à la colère soulevée dans une nature très fière, très chatouilleuse sur le point d'honneur.

Il représente suivant M. F... la synthèse et l'épanouissement des ressorts les plus cachés de l'organisme psycho-physiolo-

Digitized by Google

gique et il nous faut alors, pour trouver l'origine réelle de Léopold, remonter bien plus haut jusque vers la dixième année d'Hélène. Comme elle traversait la plaine de Plainpalais en revenant de l'école, elle fut assaillie par un gros chien. On se représente la terreur de la pauvre enfant, qui fut heureusement délivrée par un personnage vêtu d'une grande robe foncée à larges manches, avec une croix blanche sur la poitrine, lequel se trouva là tout à coup comme par miracle, chassa le chien et disparut soudain avant qu'elle eût pu le remercier.

C'est une chose aujourd'hui banale que la puissance désagrégeante des chocs physiques et moraux chez les individus prédisposés et nous pouvons voir dans cet épisode, où Léopold s'attribue maintenant un rôle, la première origine de la division de conscience de Mlle S... Il est probable que le personnage mystérieux fut un passant réel.

Entre cette époque et l'époque actuelle il y eut d'autres apparitions du protecteur à robe brune à l'occasion d'émotions (grande indignation) ou de prévisions de danger. Pourquoi des émotions engendrent-elles une personnalité aussi complexe? C'est évidemment par suite de l'influence des idées spirites [1]. La constitution progressive de ce second moi s'opérera dans les séances, se développera en tous sens en s'assimilant une foule de nouvelles données à la faveur de l'état de suggestibilité.

Pour comprendre ensuite pourquoi Cagliostro plutôt qu'autre chose il faudrait une connaissance très complète des mille incidents extérieurs qui ont enveloppé H... au début de sa médiumité. Pourtant il est infiniment probable que nous en trouvons tout simplement la raison dans l'incident suivant : J. Balsamo était un des désincarnés qui se manifestait le plus souvent aux séances de M. et Mme Badel. Or Hélène était souvent invitée chez une Mme B... amie de Mme Badel. Et un soir Hélène ayant eu [2] la vision de Léopold qui lui désignait une carafe avec une baguette, Mme B... pensa à un épisode

1. Voir Genèse de quelques prétendus messages spirites, *Revue philosophique*, t. XLVII, p. 144 (fév. 1899).
2. Sans doute par télépathie inconsciente venant de Mme B...


Digitized by Google

de la vie de Cagliostro et après la séance montra à M[lle] S... une gravure d'un volume de Dumas représentant la scène de la carafe entre Balsamo et la Dauphine. Elle dit à H... que l'esprit qui venait de se manifester était sûrement Balsamo, qu'elle-même avait été peut-être le médium du grand magicien, Lorenza, suggestion qu'H... accepte jusqu'au jour où elle sut que Lorenza n'était qu'un personnnge de roman. Peu de temps après H... déclarait avoir été Marie-Antoinette et Léopold avoir été Balsamo.

PERSONNIFICATION DE BALSAMO PAR LÉOPOLD

Elle ne commença réellement qu'en 1894. Il est vrai qu'alors encore Balsamo, prophète verbeux de la fraternité humaine, commet bien quelques alexandrins boiteux qu'il paraît avoir hérités de son prédécesseur V. Hugo. Ses exhortations un peu filandreuses, d'une morale pure, généreuse, d'une touchante religiosité sont un bel exemple du verbiage *éthico-déifique* qui est un des produits les plus fréquents de la médiumité chez les natures d'élite.

Un premier progrès que lui fit faire M. Flournoy fut d'épeler ses messages par les mouvements d'un doigt et non plus de la table.

Puis vint l'écriture. La manière de tenir la plume et l'orthographe diffèrent complètement de celles d'Hélène. Il a bien l'orthographe du siècle dernier et met un *o* à la place d'un *a* dans les temps de verbes (j'*aurois* pour j'*aurais*).

Après l'écriture, la parole. Dans un premier essai, Léopold ne réussit qu'à donner ses intonations et sa prononciation à Hélène : après une séance ou elle avait vivement souffert dans la bouche et le cou comme si on lui travaillait ou enlevait les organes vocaux, elle se mit à causer très naturellement et bien réveillée en apparence mais avec une voix profonde et caverneuse et d'un accent italien fort reconnaissable. Ce ne *fut qu'un an plus tard* que Léopold put enfin parler lui-même et tenir un discours de son chef par la bouche de M[lle] S... qui ne garda au réveil aucun souvenir de cette prise de possession étrangère.

Digitized by Google

Positivement, lorsqu'elle incarne son guide. Mlle S... prend vraiment une certaine ressemblance de visage avec lui et a dans toute son attitude quelque chose de théâtral parfois de réellement majestueux qui correspond bien à l'idée qu'on peut se faire du personnage.

On a remarqué ce fait curieux : cette année d'incubation après laquelle l'appareil phonateur s'est adapté à la voix mâle et à l'accent de Cagliostro. Cet effort parait coûter beaucoup à l'organisme d'Hélène. Du reste, tout le corps reste rigide, ce qui n'a pas du tout lieu — au contraire — dans toutes les autres incarnations. C'est sans doute à cause de la difficulté qu'il y a à réaliser la tension du cou, du visage, du larynx, de la poitrine.

Il y a souvent lutte entre la médium et son hypnotiseur, ou au contraire soins empressés. Rien n'est plus indescriptible que la mimique des bras et des mains de Mlle S...

LÉOPOLD ET LE VRAI BALSAMO

Prenons d'abord l'écriture. Elle est certainement assez mâle et ample, mais c'est tout; les dissemblances entre elle et la vraie écriture de Balsamo sont telles qu'il est certain que Mlle S... n'a jamais eu sous les yeux de manuscrits de Cagliostro.

La parole. Pour expliquer l'accent italien, il faut noter que Mlle S... a souvent entendu son père parler cette langue et que d'autre part elle ne la sait pas, Léopold non plus. Il fait la sourde oreille quand on lui adresse la parole dans cet idiome. Il soutient qu'il sait l'italien, mais qu'il fait comme s'il l'ignorait parce que, s'il s'en servait, M. F... ne manquerait pas d'en tirer un nouvel argument contre son existence réelle et indépendante en disant que c'est tout simplement le cerveau d'Hélène qui fabrique cette langue pour l'avoir souvent entendu parler autour d'elle.

Aux questions sur sa vie terrestre les réponses sont tout à fait évasives et vagues. Pas un nom, pas une date, pas un fait précis. Quand on le presse, il se fâche ou bien prend un air de profond mystère.

Digitized by Google

Dans sa thérapeutique il est archaïque et traite toutes les maladies à la mode ancienne. Mme Smith, il est vrai, est extrêmement versée dans toutes les ressources de la médecine populaire où se perpétuent ces antiques recettes et prône avec une sagacité étonnante ces vieux remèdes dits de bonne femme auxquels plus d'un jeune docteur a recours en cachette après quelques années d'expérience médicale. Mme S... estime que M. Flournoy exagère. Et dès lors s'il y a eu des cas où Léopold a ordonné des substances ignorées par la conscience normale de Mme S... nous pouvons les faire rentrer dans la classe nombreuse des cas de lecture de souvenirs inconscients.

Un mot seul sur le lien affectif qui unit Léopold à Hélène ou Cagliostro à Marie-Antoinette. De lui à elle c'est un sentiment aussi violent que désintéressé, un mélange de dévotion religieuse, de paternelle sollicitude; d'elle à lui c'est beaucoup moins profond, pas trace d'amour, une haute estime, un peu de reconnaissance, un grand besoin de le consulter, sans soumission aveugle. Or, c'est précisément la même note émotionnelle que nous retrouverons entre le sorcier hindou Kanga réincarné dans le magicien martien Astané et la princesse Simandini réincarnée en Mlle S... Cette tendance à la symétrie, ces retours d'une même phrase avec des modulations différentes, c'est en général le fait de l'art, de la poésie, de l'imagination créatrice, plutôt que du déroulement brutal de la réalité.

LÉOPOLD ET Mlle SMITH

Il y a entre-croisement entre les deux personnalités; chacune dépasse l'autre en certains points sans qu'on puisse dire laquelle est la plus étendue. Leur domaine commun paraît être dans les côtés les plus intimes de l'existence psychologique et physiologique. Sans doute il y a des moments où la division paraît aussi complète que possible. Il y a lutte, discussion, mais, dit M. Flournoy, je ne suis pas certain d'avoir jamais constaté chez Hélène une véritable *simultanéité* de consciences différentes. Il y a passage excessivement rapide de l'une à l'autre.

Digitized by Google

Quelquefois Hélène se sent changer et *devenir* momentanément Léopold. Il lui semble qu'il passe peu à peu en elle. C'est une incarnation spontanée avec conscience et souvenir.

Un fait extrêmement significatif est le suivant : Si les assistants croyant avoir affaire à Léopold tout pur laissent échapper sur Mlle S... quelque plaisanterie déplacée, quelque remarque ou question de nature à blesser H...si elle les entendait, Léopold remet à leur place les imprudents. Mais on remarque parfaitement dans les jours ou les semaines qui suivent que la manière d'être et les paroles de Mlle S... prouvent qu'elle a eu connaissance de ces propos. Ce qui montre que les sentiments d'amour-propre qui forment en nous les retranchements ultimes du moi social sont les derniers à s'éteindre dans le somnambulisme ou qu'ils constituent le substratum fondamental par où Léopold et Mlle S... se confondent en un même individu.

M. F... donne d'amusants exemples de la façon dont Léopold joue son rôle de gardien vigilant, d'un zèle presque excessif, de l'honneur ou de la dignité de Mlle S... Il représente alors un certain groupement de préoccupations intimes et de secrets instincts, de même que dans nos rêves, des arrière-pensées presque inaperçues pendant la veille surgissent au premier plan et se transforment en contradicteurs fictifs dont les reproches incisifs nous étonnent par leur troublante vérité.

Au sujet de la surveillance de la santé d'Hélène c'est surtout sur certaines fonctions spéciales que Léopold est très prudent, prévoyant et intervient pour défendre tout ce qui pourrait nuire. C'est une forme très nette d'automatisme téléologique.

Il est clair qu'ici Léopold personnifie ces impressions vagues qui jaillissent continuellement du sein de notre être physique et nous renseigneraient sur ce qui s'y passe ou s'y prépare si elles n'étaient d'ordinaire éclipsées par les distractions de la vie extérieure. Ces impressions pourront faire irruption dans notre sommeil et engendrer quelque rêve prophétique.

Digitized by Google

LE CYCLE MARTIEN. SON ORIGINE, SA NAISSANCE

C'est en raison de sa moindre complexité qu'il a paru préférable à M. Flournoy de parler du cycle martien avant le cycle oriental. Il n'y a dans le premier qu'*une* faculté à l'œuvre, l'imagination pure.

Si pour le savant les communications entre les hommes et les habitants hypothétiques de Mars semblent bien une utopie, pour le spirite il n'en est pas de même; pour lui les barrières de l'Espace ne comptent pas plus que celles du Temps. Le tout est de trouver un sujet qui ait des facultés psychiques suffisantes.

Tout bon médium est en droit de se demander s'il ne serait pas justement l'être prédestiné à cette mission sans égale.

Telles sont, dit M. F..., les considérations qui ont inspiré au subliminal de Mlle S... la première idée de son roman martien. Elle n'a très probablement pas lu les ouvrages de M. Flammarion, mais elle en a entendu parler. Et dans le groupe de Mme N... en 1892 la conversation roula plus d'une fois sur l'habitabilité de Mars. Le caractère oriental des dessins relatifs à cette planète pourrait pourtant faire croire que les ingrédients de ce cycle datent de bien plus loin. Peut-être un seul fonds de souvenirs exotiques s'est-il ramifié en deux courants, le roman hindou et le martien. Si celui-ci est né en 1892, toujours est-il qu'il ne montre aucune vélléité d'éclosion pendant deux ans. En mars 1894 Hélène fait la connaissance de M. Lemaître[1]. Il y eut d'abord une séance où une dame ayant perdu son fils et souffrant d'une affection grave de la vue obtint une communication de ce fils et une consultation de Raspail, amené par le jeune homme. Puis un mois après, le rêve astronomique éclate d'emblée. Description du flottement à travers l'espace, mal de cœur, ascension vers la planète, choses extraordinaires découvertes à l'arrivée, voitures sans chevaux ni roues glissant en produisant des étincelles, maisons à jets d'eau sur le toit, etc., etc. Mais les gens sont

1. Voir *Annales des Sciences psychiques*, t. VII, 1897.

Digitized by Google

comme chez nous, sauf que les deux sexes portent un pantalon très ample et une longue blouse serrée à la taille et chamarrée de dessins. Vaste salle de conférences où professe Raspail. Au premier rang le jeune homme d'il y a un mois. Il reproche à sa mère de n'avoir pas bien suivi les prescriptions médicales.

Ce qui est surtout important c'est la dictée de la table avant qu'on sache de quel astre il s'agit : « *Lemaître*, ce que tu désirais tant. » M. Lemaître ne comprit d'abord pas, mais un assistant, M. S..., lui rappela une conversation datant de plusieurs mois où il avait dit : « Ce serait bien intéressant de savoir ce qui se passe dans d'autres planètes. » Et ce M. S... avait été un des plus fidèles habitués des séances pendant tout ce temps. Voilà certainement le germe du roman. Que viennent faire là Raspail et le jeune homme déjà vus avant Mars ? Il n'y a aucune connexion entre ces idées. C'est visiblement la confusion d'idées dont la vie du reste est coutumière. Mais pour le spirite ou le médium un rapprochement fortuit d'idées déterminera une soudure définitive : si le jeune homme apparaît sur Mars, c'est qu'il y est réincarné.

M. M.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

La Suggestibilité, par Alfred Binet, docteur ès sciences, directeur du Laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne. Ce livre (un fort volume de 400 pages in-8 avec 32 figures et 2 planches hors texte) est édité par MM. Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, Paris, et fait partie de la bibliothèque de pédagogie et de psychologie, publiée sous la direction de M. Alfred Binet.

Apprécier la suggestibilité d'une personne sans avoir recours à l'hypnotisation ou à d'autres manœuvres analogues, tel est, aussi brièvement indiqué que possible, le but de cet ouvrage. M. Binet sépare ainsi l'étude de la suggestion de celle de l'hypnotisme. Il pense que l'hypnotisme est une méthode de premier ordre pour la pathologie mentale, mais qu'il constitue une mainmise sur un individu et peut présenter des inconvénients pratiques très graves. L'hypnotisation doit rester, à son avis, une méthode clinique.

« Jusque dans ces cinq dernières années, hypnotisme et suggestion étaient termes presque synonymes : on ne faisait de la suggestion que sur des sujets préalablement hypnotisés, ou bien, si l'on essayait de faire de la suggestion à l'état de veille, c'était exactement par les mêmes procédés que ceux de l'hypnotisme, c'est-à-dire par des affirmations autoritaires amenant une obéissance automatique du sujet et suspendant sa volonté et son sens critique. »

Les méthodes nouvelles que décrit l'auteur n'ont pas de


Digitized by Google

rapport pratique avec l'hypnotisme : ce sont des méthodes pédagogiques qui peuvent être employées sans inconvénient et qui sont aptes à diminuer la suggestibilité des individus et à développer leur sens critique, sens qui manque à tant de gens.

Ce que nous avons publié cette année dans les *Annales des Sciences psychiques*, sous le titre de *La suggestibilité au point de vue de la psychologie individuelle*, était une petite partie des expériences qui font l'objet du livre très intéressant de M. Alfred Binet.

A ceux qui souffrent, par Aimée Blech. Un petit volume in-12, à la librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare, Paris (prix, 1 franc).

Cet ouvrage est une apologie de la souffrance considérée par les théosophes comme nécessaire à l'évolution humaine et à l'épuration de l'âme. C'est un livre de haute morale et de philosophique résignation. Les idées d'ordre général qui en occupent la première partie et servent, en quelque sorte, d'introduction à la partie théosophique de l'ouvrage, sont d'une belle charité chrétienne et seraient fort bien à leur place dans la bouche d'un prédicateur en chaire.

The alleged haunting of B...-house, by A. Goodrich-Freer (Miss X...), and the late John, marquess of Bute, K. T. Nouvelle édition éditée par C. Arthur Pearson, Henriette Street, London.

Ce livre est une étude et un compte rendu très minutieux, très consciencieux et très détaillé des phénomènes de hantise qui se sont produits pendant une longue série d'années, au château de B... Son principal auteur, Mlle A. Goodrich-Freer, est un écrivain fort distingué et fort érudit, connu surtout en France sous le pseudonyme de Miss X... Nous nous proposons de faire dans les *Annales des Sciences psychiques* une analyse et un compte rendu de ces phénomènes, mais nous ne saurions trop recommander, à ceux qui savent l'anglais, la lecture de ce livre. Au commencement du mois de mai 1897 nous devions nous rendre, avec quelques amis, en Écosse, au châ-

Digitized by Google

teau de B...; à notre grand regret, des raisons de santé ne nous le permirent pas.

Essai sur l'évolution humaine (*Résurrection des corps, Réincarnations de l'âme*), par le Dr Th. Pascal, in-12 de 240 pages, prix, 3 fr. 50 (Publications Théosophiques, 10, rue Saint-Lazare, Paris).

L'intérêt de ce livre réside dans une explication des problèmes qui ont le plus tourmenté l'esprit humain : l'existence de corps permettant la survie après la mort du corps visible, le pourquoi de la Souffrance en général et la raison de l'Inégalité des conditions. Les deux premiers chapitres exposent ces divers points. Dans le chapitre III l'on trouve une étude sur l'Évolution humaine et sur le problème de l'Hérédité.

Le chapitre IV est consacré à la revue de l'enseignement religieux et philosophique, de l'antiquité jusqu'à nos jours, sur la doctrine de la Réincarnation.

En résumé, l'auteur étudie la double évolution des êtres : l'évolution de l'âme (de la Vie incarnée) et celle des formes (les corps) qui permettent son expression dans le monde phénoméual.

Quand l'homme saura que la souffrance est le résultat nécessaire de la *manifestation* divine, que les inégalités des conditions sont dues aux stages différents des êtres et à l'action variable de leur volonté; que la phase douloureuse ne dure qu'un instant dans l'Éternité et qu'il est en notre pouvoir d'en hâter la disparition, que si nous sommes esclaves du passé, nous sommes maîtres de l'avenir; que le même But glorieux attend tous les êtres, — alors, la désespérance aura vécu, la haine, l'euvie et la révolte auront fui, la paix régnera dans l'humanité assagie par la Connaissance.

Le Positivisme chrétien, par André Godard, 1 beau vol. in-8; prix, 5 fr., franco, 5 fr. 50. Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, Paris.

M. André Godard a traité plus à fond certaines qnestions, par exemple les sommeils de l'âme, le monogénisme, l'hypothèse darwinienne, le miracle et les phénomènes surnormaux, les vérités contenues dans le mythisme antique, dans l'ésotérisme et le culte des morts ; le rapport du baalisme

Digitized by Google

avec la religion ophique; la Révélation primitive, les prophéties, le rapport de l'égyptologie et des scienccs naturelles avec le Pentateuque.

Le *Positivisme chrétien* constitue un excellent *abécédaire* à mettre aux mains de l'incroyant en quête de certitude religieuse.

Les Côtés obscurs de la Nature ou **Fantômes et Voyants**, par Mistress CROWE. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.

Cet ouvrage, déjà vieux d'un demi-siècle, a eu plusieurs éditions en Angleterre. C'est un recueil de faits relatifs aux diverses branches des sciences psychiques, classés avec méthode et accompagnés de réflexions judicieuses. Mistress Crowe y a résumé les nombreux travaux analogues parus en Angleterre et en Allemagne sur ces questions que nous commençons seulement à aborder en France, et ses conclusions sont, à peu de chose près, celles auxquelles arrivent nos compatriotes qui se sont récemment occupés de ces études.

Cours de Psychologie expérimentale, par ED. T. SANFORD, professeur assistant de Psychologie à l'Université Clark (Worcester, Massachusetts); traduit de l'anglais par Albert Schinz; revu par M. Bourdon, professeur à la Faculté des lettres de Rennes; 1 volume in-8° de 477 pages avec 140 figures dans le texte et une planche. 10 francs. Librairie C. Reinwald-Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

On sait le rapide et considérabie développement qu'a pris, de nos jours, la psychologie expérimentale, c'est-à-dire la psychologie fondée sur l'expérimentation et les recherches de laboratoire. On se plaint souvent qu'il n'existe pas en français d'ouvrage court et clair où l'on puisse trouver exposés les résultats auxquels cette science est dès maintenant arrivée; le besoin d'un tel ouvrage se fait surtout vivement sentir à l'égard des sensations et des perceptions dont l'étude constitue, en effet, la partie la plus difficile de la psychologie expérimentale, la moins connue en France, et celle qui a été

Digitized by Google

jusqu'à présent l'objet des recherches les plus approfondies.

La publication de la traduction de ce livre, qui jouit d'une grande réputation dans les Universités des États-Unis, a pour but de combler cette lacune.

Les Grands Horizons de la Vie, par ALBERT LA BEAUCIE, 1 vol. in-18; prix, 2 francs. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Dans cet ouvrage, l'auteur embrasse, sous forme abrégée, l'ensemble de la *Psychologie moderne* dont relève le Spiritualisme Kardéciste.

La Cure pratique de la tuberculose, par le Dr PUJADE (d'Amélie-les-Bains), précédé d'une lettre-préface par E. Boirac, docteur ès lettres, recteur de l'Académie de Grenoble. Georges Carré et C. Naud, éditeurs, 3, rue Racine, Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Digitized by Google

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

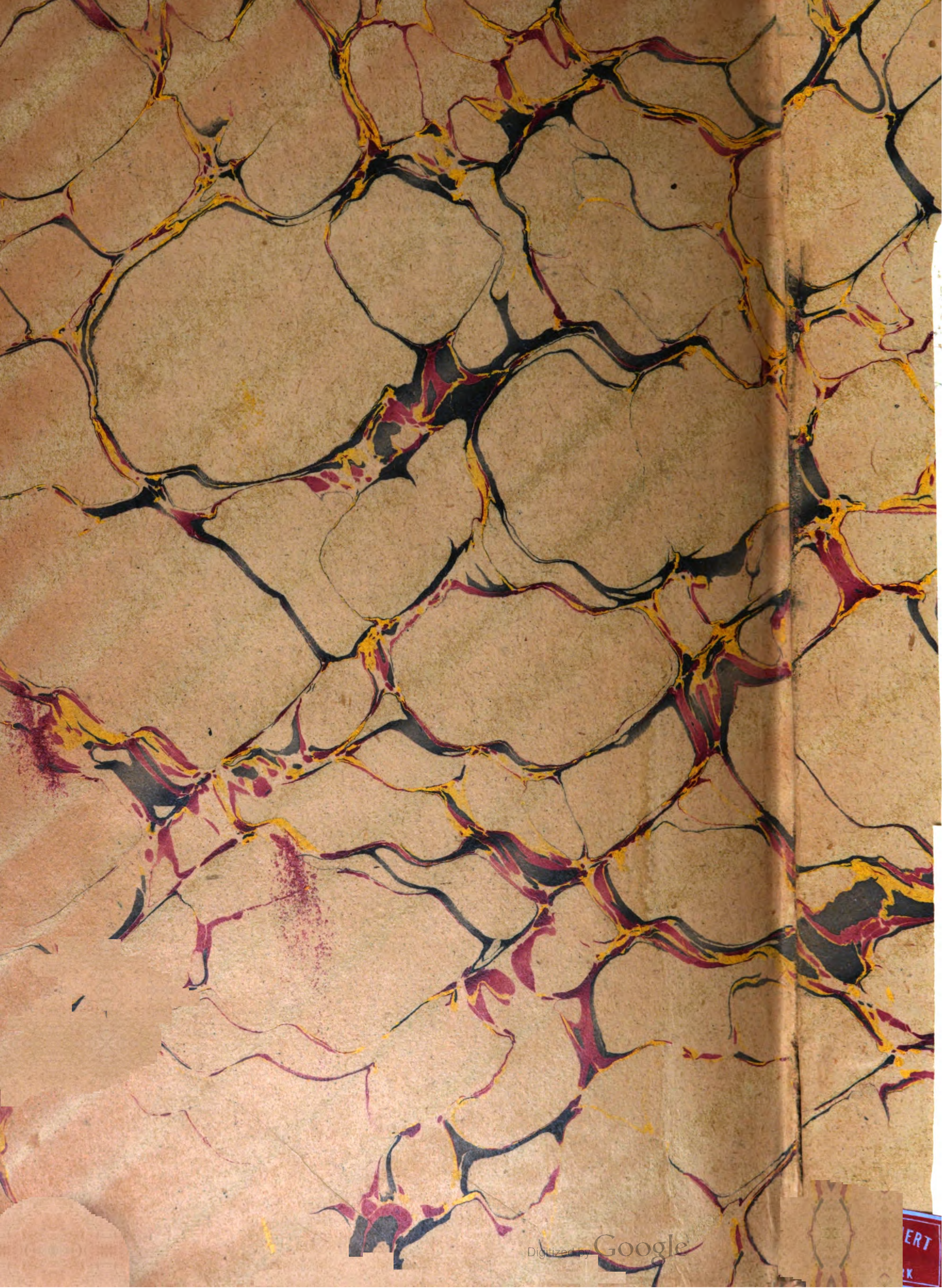
Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 40153.

Digitized by Google

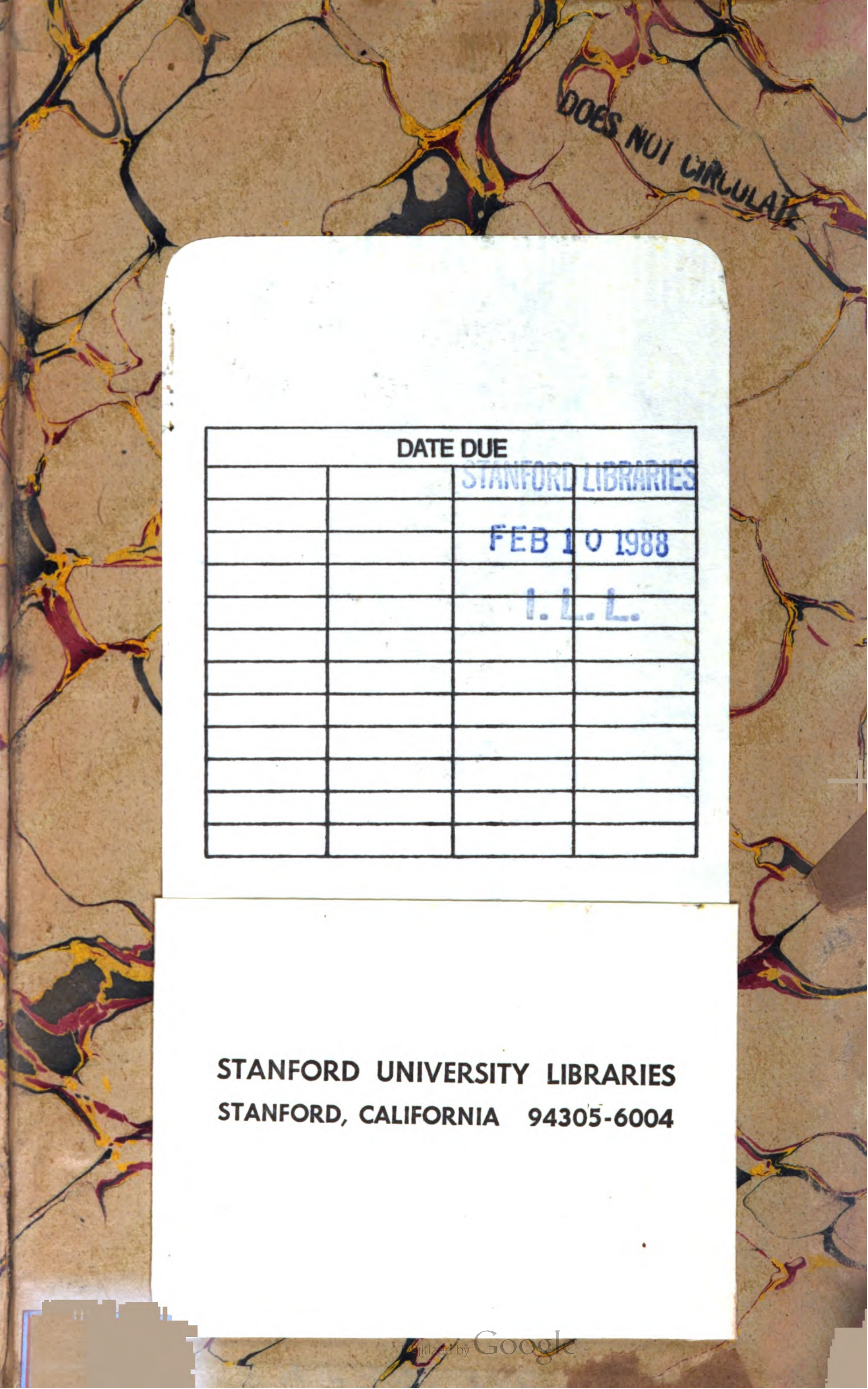
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


DOES NOT CIRCULATE
DATE DUE
STANFORD LIBRARIES
FEB 10 1988
I. L. L.
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
Digitized by Google

